LE

GÉNÉRAL YUSUF





LE

GÉNÉRAL YUSUF

PAR

LE COLONEL C. TRUMELET

COMMANDEUR DE L'ORDRE DE LA LÉGION D'HONNEUR

OFFICIER DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

أنا بن الحرب العوّانى

وحسامى مع بعانى

« Je suis le fils de mes œuvres et de mon sabre ;
c'est en lui que gisent ma gloire et ma noblesse. »

ABOU-'L-MOUAYYED-MOHAMMED-BEN-EL-MOUDJALLI.

(Aventures d'Antar-ben-Cheddad.)

TOME PREMIER



PARIS

PAUL OLLENDORFF, ÉDITEUR

28 *bis*, RUE DE RICHELIEU, 28 *bis*

1890

LE GÉNÉRAL YUSUF

CHAPITRE PREMIER

I. Débarquement de Youçouf-Mameleuk, avec la 1re division de l'Armée française, sur la plage de Sidi-Feredj. — Il est présenté au lieutenant-général de Bourmont, Commandant en chef, par M. d'Aubignosc, Envoyé de France à Tunis. — Interrogé par le général de Bourmont, le jeune Mamelouk lui fait le récit de sa vie, et des causes qui l'ont déterminé à quitter la Cour du Bey de Tunis. — Il sollicite l'honneur de servir dans les rangs de l'Armée française. — Le Commandant en chef l'attache à sa personne en qualité d'interprète. — II. Marche victorieuse de l'Armée française sur Alger. — Capitulation et reddition de la capitale de la Régence.

I

Le 16 juin 1830*, c'est-à-dire le surlendemain du débarquement de l'Armée française sur la plage de Sidi-Feredj [1], et alors qu'elle prenait ses dispositions pour se porter sur la capitale de la Régence d'Alger, un jeune Musulman sollicitait, par l'intermédiaire de M. d'Aubignosc, qui rentrait de mission extraordinaire près du Bey de Tunis, l'honneur d'être

---

* Voir la note de la page 23.

1. Que nous nommons, en l'estropiant, *Sidi-Ferruch*.

présenté à M. le lieutenant-général de Bourmont, Commandant en chef de l'Armée expéditionnaire.

Conduit au grand quartier-général, établi à Torre-Chica, par l'Envoyé de France, le jeune homme était introduit sans retard auprès du Général en chef, à qui M. d'Aubignosc, qui l'avait connu à Tunis, avait voulu le présenter lui-même.

Ce jeune étranger, qui ne paraissait point avoir plus de dix-huit à vingt ans, portait avec une grâce extrême l'élégant et riche costume des Maures, ou habitants des villes des États barbaresques : sa taille est petite, mais remarquablement prise ; sa figure est belle et expressive ; sur sa physionomie se lisent, en même temps, la finesse la plus délicate, la douceur et la résolution. L'ensemble de sa personne présente une aisance et une distinction parfaites ; il y a chez lui du gentilhomme et du prince des contes orientaux. A première vue, il séduit, et on comprend que l'on a *quelqu'un* devant soi.

Le général de Bourmont avait subi, évidemment, cette influence fascinatrice dont nous parlons ; car la façon dont il accueillit le jeune Musulman prouvait ses excellentes dispositions à l'égard de ce charmeur.

Il s'informait avec bonté de la cause qui l'amenait dans son camp.

M. d'Aubignosc avait demandé au Général en chef la permission de se retirer.

— « L'honneur, mon général, de servir sous vos ordres, » répondait sans hésiter le jeune homme, qui parlait assez facilement le français, bien qu'avec un accent italien très prononcé.

— » Mais, qui êtes-vous et d'où venez-vous? » lui demandait le Commandant en chef, qui l'avait invité à s'asseoir en sa présence.

— » Les Musulmans m'ont nommé *Youcef*[1] ou *Youçouf*, et j'arrive de Tunisie... J'appartenais à la Maison du Bey, ainsi que vient de vous le dire M. d'Aubignosc.

— » Mais, si je comprends bien le sens de votre réponse, interrompait le général de Bourmont, vous ne seriez pas d'origine arabe ? »

Le jeune Youçouf racontait, ainsi que nous allons le dire, les divers incidents de sa vie romanesque : « Il n'avait sur son enfance que des données on ne peut plus confuses*; certaines particularités lui permettaient cependant, sans que, toutefois, il lui fût possible de préciser, de faire remonter l'époque de sa naissance à l'année 1808[1] ou à 1809[2]. Il avait donc de vingt et un à vingt-deux ans.

» Il serait, croyait-il, originaire de l'Ile d'Elbe, ou, tout au moins, ce qui n'est pas douteux, sa famille l'aurait habitée pendant son annexion à l'Empire français. Aussi se rappelle-t-il très bien y avoir vu, en 1814, l'empereur Napoléon, sa mère, et la princesse Pauline, sa sœur, chez laquelle on le conduisait chaque matin, et qui lui montrait beaucoup d'af-

1. *Youcef* ou *Joseph*, le fils de Jacob, est, pour les Mahométans, le type le plus parfait de la beauté physique. De là l'expression : « Vendre Joseph pour un vil prix, » qui est devenue proverbiale, et qui a la même signification que : « Vendre un trésor inestimable pour un objet de nulle valeur. » Youcef, pour les Musulmans, c'est, nous le répétons, la beauté irrésistible, et c'est ainsi que, dans le Koran, la femme de Kitfir (Putiphar), la belle Zouleïkha, cherche à faire excuser la criminelle et folle passion qu'elle avait conçue pour le futur gouverneur de l'Egypte.

Ce nom de *Youcef* est prononcé également *Youçouf*, particulièrement par les Turks.

* Voir la note de la page 24.

2. M. E. Watbled, qui a écrit, sur des documents officiels, une excellente relation de la première expédition de Constantine, le fait naître à l'Ile d'Elbe en avril 1809.

fection. Il suppose que son père occupait un emploi assez important à cette petite Cour. Il aurait perdu sa mère de bonne heure, car il se la rappelait à peine. Il ignorait l'époque de la mort de son père*.

» Quelques jours avant le départ de l'Empereur de l'Ile d'Elbe, c'est-à-dire vers le commencement de 1815, — il était alors âgé de six ans environ, — la princesse Pauline l'aurait confié à une dame polonaise qui se rendait en Italie, et qui avait bien voulu se charger de le conduire à Livourne, et, de là, à Florence, où il devait commencer ses études.

» Entre l'Ile d'Elbe et Livourne, à hauteur du cap Corse, le navire qui portait l'enfant tomba au pouvoir des pirates barbaresques, qui mirent le cap sur Tunis. C'était là le premier chapitre du roman de sa vie. Séparé de la personne à qui l'avait confié la princesse Pauline, il fut offert au souverain régnant, qui était alors le Pacha-Bey Mahmoud, par le *raïs*[1] qui avait fait la capture du navire qui le portait.

» Le jeune captif fut placé et élevé au harem[2] du Bey. Quand il fut en âge d'être retiré d'entre les mains des femmes,

* Voir la note de la page 26.

1. Capitaine, commandant de navire.

2. Par mesure politique, les Beys de Tunis cherchèrent à composer le corps des Mamelouks, qui formait leur garde, avec des enfants étrangers que leur procuraient leurs pirates, et qui recevaient, dès qu'ils avaient quitté le harem, c'est-à-dire à l'âge de douze ans, une éducation spéciale en vue du rôle militaire qui leur était réservé. Le but de cette mesure était de placer cette troupe tout à fait en dehors des intrigues de Cour et des ambitions exagérées, lesquelles avaient été, autrefois, si funestes aux Beys régnants : ils espéraient, en les prenant enfants, se les attacher autant par dévouement à leur personne que par leur propre intérêt.

La manière d'être des Beys de Tunis à l'égard des Élèves-Mamelouks avait, d'ailleurs, quelque chose de paternel et de familial qu'on ne retrouvait dans aucune des Cours des souverains de l'Orient.

c'est-à-dire lorsqu'il eût atteint sa douzième année, il reçut l'éducation qui est donnée habituellement aux fils de famille, — aux *R'elam and Solthan*, — sorte de pages en service à la Cour du Bey. Il apprit là la jurisprudence musulmane, la grammaire et les langues turke et espagnole. Il parlait, dans son enfance, l'italien, qui était sa langue maternelle, ainsi que le français.

» Il étudiait, en outre, la calligraphie, et surtout le dessin oriental, dans lequel il finit par acquérir une grande habileté*.

» Mais ses goûts, ses aptitudes, le portaient vers l'étude des choses de la guerre, les armes et les chevaux, et bientôt il n'y eut plus de rivaux.

» A l'âge de treize ans, il fut employé auprès du *Khaznadar*[1] du Bey en qualité de *Khoudja*[2].

» A quatorze ans, il était admis dans le corps des Mamelouks** du Bey, corps qui n'est autre chose que la garde particulière du prince.

» A dater de ce moment, il prit part à toutes les expéditions, à toutes les sorties qui furent dirigées par le Bey dans l'intérieur de la Régence de Tunis; il était de toutes les *mahal*[3], de tous les coups de main de quelque importance qui avaient pour objet soit la perception de l'impôt ou le châtiment de quelque tribu révoltée, soit, enfin, la guerre

* Voir la note de la page 31.

1. Espèce de Ministre des Finances, de Trésorier du Beylik (Gouvernement du Bey).

2. Secrétaire.

** Voir la note de la page 32.

3. Pluriel de *mahalla*, colonne expéditionnaire.

contre le Bey de Constantine[1]. Il avait été assez heureux pour se faire remarquer dans plusieurs de ces affaires et pour avoir assuré le succès aux drapeaux du prince. A dix-sept ans, il était décoré de l'ordre du Nichan-Iftikhar, et il jouissait de la plus grande faveur auprès de son souverain, le Bey Hoçaïn, qui venait de succéder au Pacha-Bey Mahmoud. Il sentait dès lors qu'il pouvait aspirer à tout, et il en doutait d'autant moins que les principaux personnages de la Régence le traitaient, du moins en apparence, avec les mêmes égards que le Bey, leur maître. Il ne se laissait pas prendre cependant à toutes ces marques de l'envie qui veut tromper, de la basse jalousie qui rampe à vos pieds pour mieux les mordre; il n'ignorait pas que ces salamaleks exagérés cachaient des haines sourdes et des perfidies qui devaient se démasquer à la première occasion. La tactique de ses ennemis était — il le savait — de lui enlever la faveur du prince et de chercher à le déconsidérer à ses yeux.

» Tout récemment, un incident venait le mettre en disgrâce auprès du Bey. Vers la fin de mars, MM. Girardin et d'Aubignosc[2], Envoyés français, étaient venus en mission à Tunis pour connaître le résultat des négociations qui avaient été entamées avec le Bey par M. le Consul général Mathieu de Lesseps, au sujet des dispositions de ce prince à l'égard de

1. Il avait été blessé assez grièvement à la poitrine dans un de ces combats; on s'étonnait, dans l'armée tunisienne, qu'il ne le fût pas plus souvent.

2. MM. Girardin et d'Aubignosc appartenaient à cette pléiade d'Orientalistes distingués, auxquels le Gouvernement français avait fait appel, lors de l'organisation de l'expédition d'Alger, et qui briguèrent le périlleux honneur d'apporter leur concours, en qualité d'Interprètes du Corps expéditionnaire, à l'œuvre généreuse qu'allait tenter la France. MM. Girardin et d'Aubignosc appartenaient aux Consulats de la côte barbaresque et des

la France, au cas où elle ferait la guerre au Pacha d'Alger. M. d'Aubignosc avait exprimé le désir de son Gouvernement que le Bey de Tunis se fît représenter, dans l'Armée française, par quelques-uns de ses principaux officiers.

» Ayant eu connaissance, par M. d'Aubignosc lui-même, de la nature de sa démarche auprès du Bey, Youçouf avait résolu de solliciter la faveur de suivre l'Envoyé de France; en effet, la pensée de prendre part à une expédition qui se préparait dans des conditions aussi formidables, d'assister à des combats bien autrement sérieux que ceux que, jusqu'à présent, l'armée tunisienne avait livrés soit aux tribus en révolte, soit même au Bey de Constantine; cette idée exalta l'âme du jeune Mamelouk, et ne laissa plus un instant de repos à son esprit aventureux; toute sa pensée était là et rien ne pouvait l'en détacher. Bien souvent, d'ailleurs, il avait songé à fuir, à mettre fin à une captivité qui, bien que très supportable, il en convenait, ne lui faisait point oublier pourtant qu'il était né sur le territoire français[1], et que la France avait été sa Patrie.

» Youçouf ignorait que le Bey, bien qu'il eût montré des dispositions favorables à la cause française, avait répondu

Échelles du Levant. Dès le lendemain de la prise d'Alger, le corps des Interprètes fournissait de précieux éléments pour constituer les divers services et pour en assurer le fonctionnement. C'est ainsi que M. d'Aubignosc est nommé lieutenant-général de Police, et que M. Girardin est mis à la tête du service de la reconnaissance des immeubles urbains et ruraux constituant le Domaine de l'État. — *Le Corps des Interprètes militaires. — Ce qu'il a été, ce qu'il est, ce qu'il doit être.* — 1881.

1. L'Ile d'Elbe, réunie à la France en 1802 par le traité d'Amiens, ne fut remise à la Toscane qu'en 1815; or, nous nous rappelons que le jeune Youçouf était né vers l'année 1808, et ses souvenirs, bien que peu précis, le ramenaient toujours vers cette île.

par un refus à M. d'Aubignosc au sujet de la demande que lui avait adressée cet Envoyé de se faire représenter dans l'Armée française par quelques officiers tunisiens; il désirait, avait-il dit, ne point choquer les préjugés religieux de ses sujets, en se déclarant trop ouvertement pour la France. La demande de Youçouf fut tout naturellement très mal accueillie par le Bey, qui lui reprocha durement ce qu'il appelait son ingratitude et son manque de cœur.

» Dès lors, sa disgrâce était complète, et ses ennemis en profitèrent largement pour achever de le perdre dans l'esprit du prince.

» Un dernier fait venait rendre sa situation des plus périlleuses au palais beylikal et l'obliger à la fuite, que, d'ailleurs, il avait projetée depuis quelque temps: il s'agissait d'une histoire d'amour avec une proche parente du Bey[1], affaire qui était arrivée à la connaissance de celui-ci par la trahison de quelque esclave, ou par la méchanceté d'un de ses ennemis. Le Bey, dès lors, avait fait épier le jeune Mamelouk, et, bientôt, certain du fait qui lui avait été rapporté, il ordonnait son arrestation.

» Mais, heureusement pour lui, il avait de samis au palais; M. Lombard, entre autres, médecin de la Cour, et qui, depuis la capture de Youçouf enfant, n'avait cessé de lui témoigner une grande sympathie, le prévint de la trame qui s'ourdissait contre lui et du danger qu'il courait. Cet homme de bien lui conseillait une évasion, qu'il se chargeait d'ailleurs de favoriser avec le concours du Consul général de France, l'excel-

1. Cette proche parente du Bey était sa fille aînée, la princesse Kaboura, laquelle, parait-il, était aussi remarquablement belle qu'ardemment passionnée.

lent M. Mathieu de Lesseps, qui avait accueilli avec la plus grande bienveillance la demande de Youçouf de se placer sous la protection du Drapeau de la France.

» Il n'y avait pas à hésiter : Youçouf acceptait avec reconnaissance la proposition du docteur Lombard, lequel, avec l'aide de M. Ferdinand de Lesseps, l'un des fils du Consul général, prenait les dispositions nécessaires pour assurer sa fuite.

» Or, à ce moment, vous le savez, mon Général, reprenait Youçouf, le brick français l' « *Adonis* » croisait devant Tunis : rendez-vous fut pris aux ruines de Carthage. A la pointe du jour, je me dirigeai, avec un seul de mes serviteurs*, sur le point convenu ; mais nos projets d'évasion ayant sans doute été éventés, le Bey avait fait établir, à proximité du point de rendez-vous, une embuscade de soldats turks qui avaient ordre de me ramener à Tunis mort ou vif. Je fus poursuivi, atteint, et j'allais infailliblement succomber, lorsque MM. Jules et Ferdinand de Lesseps[1], qui s'étaient personnellement chargés de faciliter mon évasion, accoururent à mon secours, et, par leur énergique attitude et leur courageux dévouement, obligèrent les soldats du Bey à cesser leur poursuite. Je pus ainsi arriver jusqu'au canot qui m'attendait et gagner l' « *Adonis* », qui, ayant reçu l'ordre de rallier la

* Voir la note de la page 33.

1. M. Ferdinand de Lesseps est cet homme de génie, cet illustre et vaillant promoteur du percement des isthmes de Suez et de Panama, et qui mérita, à la suite de ses gigantesques et merveilleuses entreprises, le titre glorieux de « *le Grand Français* », que lui décerna la reconnaissance nationale. Nous reviendrons plus loin sur la très honorable part qu'a prise ce jeune diplomate de vingt-cinq ans à l'évasion de celui qui devait être plus tard un brillant général français. Nous lui céderons alors la plume de l'historien.

flotte devant Alger, mettait, dès le soir même, le cap sur cette destination*.

» Je reçus, à bord de ce brick, le meilleur accueil de son commandant, le brave capitaine Huguet, à qui j'avais été recommandé par le Consul général de France, M. de Lesseps, et par ses vaillants fils, lesquels venaient de me rendre un service que je n'oublierai jamais. Je trouvai à bord M. d'Aubignosc, qui avait bien voulu, au cours de sa mission a Tunis, me témoigner de l'intérêt, et se charger de me présenter à l'illustre Commandant en chef de l'Armée expéditionnaire. Par cette démarche, je n'avais d'autre but, mon général, que celui de vous offrir mes services et mon expérience des hommes et des choses de ce pays, trop heureux si vous les trouvez dignes d'être utilisés au profit de la noble cause française, laquelle, aujourd'hui, est celle de toutes les nations maritimes de l'Europe. »

Le ton simple, plein de convenance et de sobriété avec lequel le jeune Mamelouk tunisien venait de faire le récit de sa vie, acheva de séduire le Général en chef, qui l'attachait sur-le-champ à sa personne en qualité d'interprète de l'Armée. Le nouveau *teurdjman* entrait immédiatement en fonctions.

Ne perdant pas de vue que nous sommes l'histoire, nous ne referons pas, après tant d'autres prétendus biographes, le roman de l'adolescence de Youçouf, qui semble une page détachée des contes des *Mille et Une Nuits*, ou du récit des entreprises périlleuses d'Antar-ben-Cheddad; nous ne redirons pas ces aventures étranges, ces épisodes dramatiques et terrifiants qui marquèrent la fin du séjour du brillant et

* Voir la note de la page 34.

beau Mamelouk dans le palais des Beys de Tunis. Sans doute, puisqu'il l'avoue lui-même, nous ne contesterons point la folle passion de la parente — la fille aînée, affirmait-on, — du Pacha-Bey pour son séduisant coreligionnaire, pour ce merveilleux cavalier, ce *farès baroud*, — ce cavalier de guerre, — pour ce *moula sikkin*[1], qui savait si bien, au fort de la bataille, pousser les âmes hors des corps, pour ce passionné des chevaleresques équipées, pour cet élégant et vaillant sabreur, dont le bonheur était de voir étinceler, au milieu des sables du désert, les fines lames de Damas; car ce qu'il aimait par dessus tout, cet adolescent à cœur d'homme, ce contempteur de la mort, c'était fondre sur l'ennemi, à la tête de cavaliers ardents comme la chaleur du feu; c'était pénétrer au milieu de la mêlée; c'était entendre son coursier hennir au milieu de ses adversaires; c'étaient les beaux coups de sabre dans cette masse hurlante marquant la trace de sa déroute avec du sang.

Car, nous le savons, le jeune Mamelouk passait déjà, dans toute l'étendue de la Régence de Tunis, pour un chef d'une valeur incontestée que son prince avait en très haute estime, et qui était redouté et respecté comme le sont toujours, en pays arabe, les puissants et les forts.

Dès lors, il ne serait pas surprenant que la princesse tunisienne — qui avait à peu près son âge et qui avait été élevée non loin de lui — eût cédé au charme que subissaient tous ceux qui approchaient le brillant et séduisant Mamelouk, et qu'elle se fût éprise du vaillant cavalier dont le nom et l'éloge étaient dans toutes les bouches. Du reste, la vie de

1. *Maître du sabre*, qui sait manier l'arme blanche.

Youçouf, qui ne fut qu'une suite d'actions glorieuses, d'audacieuses aventures de guerre, nous ménage bien d'autres surprises, et nous verrons, au cours de ce récit, que l'officier français a tenu largement ce que promettait l'intrépide Mamelouk tunisien.

II

Ce fut, nous le rappelons, dans la journée du 16 juin que Youçouf fut présenté au général de Bourmont, à son quartier-général de Torre-Chica, par M. d'Aubignosc, rentrant d'une mission politique auprès du Bey de Tunis. Les deux premières divisions de l'Armée française étaient campées sur les positions qu'elles avaient conquises le 14, c'est-à-dire le jour même du débarquement. Durant les quatre journées que ces divisions occupèrent ce terrain, elles eurent à soutenir d'incessants combats de tirailleurs contre les forces ennemies.

La raison de l'apparente inaction de l'Armée française était la suivante : le Général en chef ne voulait se porter en avant que lorsque le camp retranché et le débarquement du matériel seraient terminés. Mais l'ennemi attribuait à une tout autre cause cet arrêt dans la marche en avant des Français ; dans sa pensée, c'était sur la crainte qu'il supposait nous inspirer qu'il appuyait cette opinion. Aussi, des renforts lui étant arrivés, et la Milice turke, conduite par le gendre du Pacha, Ibrahim-Agha, le ridicule généralissime de l'armée musulmane, ayant dressé ses tentes sur un point nommé Sthaouali, l'attaque de nos lignes avait été définitivement décidée.

Le 19 juin, dès la pointe du jour, les Turks se ruèrent sur nos troupes avec une impétuosité et une audace extraordinaires, et s'avancèrent jusque sur notre front ; mais leur intrépidité n'eut pas les effets qu'ils en espéraient, et ils furent repoussés avec de grandes pertes au delà de leurs anciennes positions, que deux de nos brigades s'empressèrent d'occuper. Deux bricks, qui s'étaient embossés à bonne distance de la côte, vinrent ajouter, par leur feu, à l'efficacité de notre riposte.

Mais nos généraux, n'ayant point reçu d'ordres pour se porter en avant, restaient sur les campements de l'ennemi, et cette inaction avait rendu leur courage aux Africains, lesquels ne cessaient de harceler nos troupes. Fort incommodés d'un feu qui devenait de plus en plus meurtrier, nos soldats, s'ils ne pouvaient prendre une vigoureuse offensive, étaient exposés à se décourager, et, déjà, ils commençaient à murmurer de cette immobilité à laquelle on les condamnait. Aussi, nos généraux firent-ils prier le général de Bourmont, qui était toujours à Torre-Chica, attendant le débarquement du matériel de siège, de se rendre sur le champ de bataille afin d'apprécier lui-même la situation.

Le Commandant en chef montait aussitôt à cheval, se rendait auprès des Généraux commandant les deux premières divisions, reconnaissait que l'attaque était indispensable, et donnait l'ordre de marcher à l'ennemi en échelons formés chacun d'un régiment en colonne serrée.

Nos soldats se portèrent à l'ennemi avec un élan irrésistible, le mirent dans le plus grand désordre, et, le roulant sur lui-même, le contraignirent ainsi à rester exposé à leurs coups plus longtemps peut-être qu'il ne l'eût désiré. Ainsi qu'il l'avait fait dans la journée du 14, il abandonnait ses

batteries, où nous pénétrions sans rencontrer la moindre résistance.

L'ennemi fut poursuivi jusqu'à Sthaouali, où il avait établi son camp, que nous trouvions abandonné, sans qu'il eût eu le temps d'en rien enlever. Nous fîmes là un butin considérable. La tente d'Ibrahim-Agha, qui mesurait plus de 20 mètres de long, et qui était, ainsi que celles des chefs de l'Armée, d'une grande magnificence, figurait parmi les trophées de cette glorieuse journée du 19.

Les résultats de la bataille de Sthaouali furent les suivants :

Trois ou quatre mille Africains tués ou blessés ;

Cinq pièces de canon et quatre mortiers enlevés ;

Quatre-vingts dromadaires et une grande quantité de bétail restés entre nos mains.

Nous fîmes très peu de prisonniers, et encore étaient-ils presque tous blessés.

De notre côté, nous eûmes six cents hommes mis hors de combat, tant tués que blessés.

Les divisions qui avaient pris part au combat s'établirent dans le camp de Sthaouali, d'où elles venaient de chasser l'ennemi, c'est-à-dire à une lieue de leur ancienne position. Quant aux débris de l'armée d'Ibrahim-Agha, ils rentrèrent honteusement dans Alger, où leur arrivée répandit la consternation parmi la population.

Les deux premières divisions restèrent campées à Sthaouali jusqu'au 24 juin[1].

Ibrahim-Agha, à qui, malgré sa honteuse conduite dans la journée du 19, le Pacha Hoçaïn-ben-Hacen avait fait reprendre

1. *Annales algériennes*, par Pellissier de Reynaud.

le commandement de l'Armée algérienne, attaquait nos lignes le 24 au matin. Mais le Général en chef ayant fait prendre aussitôt l'offensive, l'ennemi ne put tenir un instant, et s'enfuit jusque sur les hauteurs qui s'élèvent à une lieue de Sthaouali, et qui se rattachent au Djebel Bou-Zerriàa et aux collines d'Alger. Chassé encore de cette position, il alla s'établir sur les pentes de ce Djebel. Nos troupes crurent, dès lors, devoir cesser la poursuite de l'ennemi.

Le combat du 24 est connu sous le nom de Sidi-Khalef, qui était celui d'un hameau de gourbis établi sur un plateau qui couronne la position dont nous venons de parler. L'ennemi n'ayant point d'artillerie, nous n'y perdîmes que peu de monde; mais un des fils du Commandant en chef y fut mortellement blessé.

Bien que la position de Sidi-Khalef, dominée par celle que l'ennemi avait prise, nous fut très désavantageuse, il fallut cependant nous résoudre à l'occuper jusqu'à l'arrivée du matériel de siège et des chevaux du Train. Heureusement que, le lendemain 25, le convoi mouillait dans la rade de Sidi-Feredj, où il opérait sans retard son débarquement.

Après la nouvelle défaite d'Ibrahim-Agha à Sidi-Khalef, le Pacha fut tout à fait convaincu de l'absolue nullité de son gendre, qu'il destitua et remplaça par Mosthafa-Bou-Mezrag, Bey de Thithri, lequel, s'il n'était pas plus habile dans les choses de la guerre que celui dont il prenait la place, avait tout au moins plus d'énergie et de résolution.

Les journées des 25, 26, 27 et 28 juin furent employées à des mouvements de troupes, ayant pour objet la prise des nouvelles dispositions décidées par le Général en chef, en vue de la marche définitive de l'Armée sur Alger. Ces quatre journées ne furent qu'un combat incessant de tirailleurs. Les

1re et 3e divisions, établies dans la position de Sidi-Abd-er-Rahman-Bou-Naga depuis le 25, y restèrent jusqu'au 28.

Le Général en chef avait établi, dès le 25, son quartier-général à Sthaouali. Le débarquement du matériel étant enfin terminé, l'Armée pouvait dès lors manœuvrer en vue de l'investissement d'Alger, dont elle n'était plus qu'à cinq kilomètres. L'attaque des positions de l'ennemi fut donc fixée au 29 juin.

En effet, à la pointe du jour, l'Armée s'ébranlait en colonnes serrées, traversait en silence le vallon qui la séparait de l'ennemi, et tombait impétueusement sur les Algériens, qui lâchaient pied sans opposer la moindre résistance. Cependant, remis de leur surprise, ils essayaient de faire tête à notre 3e division, qui les rejetait promptement sous le canon d'Alger. L'ennemi nous abandonnait encore une fois ses positions.

La 3e division occupait sans retard les pentes du Djebel Bou-Zerriâa, qui font face à la ville ; les deux autres divisions y arrivaient quelque temps après. Les Turks s'étaient bornés à tirailler une partie de la journée, puis ils étaient rentrés dans la place. L'investissement d'Alger n'ayant pu être complété, les Arabes étaient descendus sur les bords de la mer.

Dans cette journée du 29, le Général en chef et le général du Génie Valazé reconnurent les approches du Fort-l'Empereur, que les Turks nommaient Bordj Solthan-Kalaci[1].

Le 30, dès trois heures du matin, on commençait les travaux de tranchée devant le fort, travaux que les fatigues des troupes et l'intensité du feu obligèrent d'interrompre jusqu'à

1. Ce bordj portait aussi les noms de *Moulaï-Hacen*, de *Bou-Lila*, et de *Bordj Eth-Thaous*.

la nuit suivante. Cinq batteries furent construites au sud et à l'ouest du Bordj.

Dans la journée du 1er juillet, les Turks tentent une sortie, qui est repoussée vigoureusement. Le général de La Hitte fait commencer une nouvelle batterie de quatre obusiers à droite de la tranchée.

Le 2 juillet, les travaux sont poussés avec activité; une de nos batteries est attaquée par les Turks, qui s'avancent bravement jusque sur l'épaulement; mais nos soldats fondent intrépidement sur les assaillants et les rejettent sur le Bordj.

Le 3, l'amiral Duperré paraît devant Alger avec une partie de ses forces et canonne la ville et les forts ; mais le mauvais état de la mer rend cette canonnade à peu près inefficace.

Dans cette même journée du 3, les batteries furent armées.

Le 4, à quatre heures du matin, toutes les batteries commencent leur feu à la fois. Les Turks ripostent vigoureusement, non seulement du Fort-l'Empereur, mais encore du Fort Bab-Azzoun et de la Kasba. A huit heures, la défense commence à se ralentir.

A dix heures, le feu du Fort était éteint : les pièces sont toutes démontées, et l'intérieur du Bordj est entièrement bouleversé par nos projectiles. Le général de la Hitte venait d'ordonner de battre en brèche, lorsqu'une épouvantable explosion annonça à l'Armée que le Fort n'existait plus. Désespérant de le défendre plus longtemps, les Turks l'avaient évacué, s'étaient retirés dans la Kasba, et avaient mis le feu aux poudres. Quelques compagnies escaladèrent les ruines et en prirent possession. Le général de La Hitte fit placer sur les débris de la place deux pièces de campagne qui imposèrent promptement silence au Fort Bab-Azzoun.

Le Général commandant l'artillerie venait de choisir, à gauche de la Voie-Romaine, un emplacement pour y construire des batteries destinées à l'attaque de la Kasba, lorsque Hoceïn-Pacha, poussé par la population d'Alger, qui, craignant une prise d'assaut, demandait à grands cris une capitulation, envoya Mosthafa, son *makatadji*[1], vers M. de Bourmont pour lui offrir le remboursement des frais de la guerre et des excuses. Le Général en chef répondit à l'Envoyé du Pacha-Dey que la base de toute négociation devait être l'occupation immédiate de la ville par les Français. Il était alors onze heures et demie. D'autres tentatives furent faites dans la journée auprès du Général en chef pour obtenir des conditions moins dures; mais celui-ci, qui avait mission de détruire la domination turke à Alger, rejeta toutes les offres, s'en tenant à ses premières conditions.

Après deux heures de discussion, une capitulation fut rédigée et portée au Pacha par l'interprète de Bracevich. Une suspension d'armes fut accordée jusqu'au lendemain 5 juillet, à sept heures, pour attendre la réponse de ce prince, qui finit par consentir à toutes les conditions qui lui étaient imposées[2].

Conformément à la convention passée entre le Général en chef de l'Armée française et le Pacha d'Alger, le Fort de la Kasba, toutes les autres défenses qui dépendent d'Alger et les portes de la ville furent remis aux troupes françaises le 5 juillet, à dix heures du matin.

La piraterie barbaresque avait cessé d'exister.

Nous ajouterons que, pendant cette magnifique campagne

1. Chef des Secrétaires.
2. Rapport du Général en chef sur la capitulation d'Alger.

de vingt jours, le jeune interprète Youçouf s'était montré d'une intelligence et d'une activité remarquables ; que, chargé par le Général en chef de missions périlleuses sur le champ de bataille, il s'en était acquitté avec un sang-froid et une bravoure imperturbables, et que, déjà, il avait donné la mesure des services qu'on pouvait attendre de son audacieuse valeur. En un mot, ses débuts au milieu de nous lui avaient mérité, à plusieurs reprises, les félicitations du Général en chef.

NOTA. — A partir de ce moment, l'histoire de Youçouf-Mamelouk se confond avec celle de l'Algérie jusqu'en 1865, c'est-à-dire pendant les *trente-cinq premières années* de notre occupation de ce pays.

Nous n'aurons donc, pour la partie militaire, qu'à reprendre la série des bulletins officiels de l'Armée, imitant en cela l'auteur des *Annales algériennes*, Pellissier de Reynaud, qui, militaire lui-même et attaché au service des Affaires arabes pendant les premières années de la conquête, était on ne peut mieux placé pour mener à bien la tâche qu'il s'était donnée, celle de reproduire au jour le jour les fastes de notre vaillante Armée.

Nous déclarons à l'avance que nous ne suivrons pas cet historien — si ce n'est pour le rectifier — dans ses appréciations moins que bienveillantes, et des plus injustement passionnées, des faits glorieux par lesquels s'est illustré notre héros, dont il était — nous en ignorons la cause — l'ennemi acharné et irréconciliable, ainsi que nous le verrons, d'ailleurs, au cours de cet ouvrage. Pellissier, dont nous reconnaissons bien volontiers les mérites et la valeur comme annaliste, manquait absolument de cette froide et calme impartialité qui doit être la qualité maîtresse de l'historien ; en outre, sa nature un peu chagrine, concentrée, prosaïque, ne lui permettait pas de comprendre celle tout en dehors du futur Général français, de celui que le prince Puckler-Muskau appelait, en 1835, une *poésie en action*.

De la rencontre de deux caractères si dissemblables devait, nécessairement, naître un conflit, et un conflit d'autant moins susceptible d'apaisement qu'il était sans cesse avivé par les succès, par les lauriers que moissonnait chaque jour notre héros.

Et cet état de choses pouvait avoir des conséquences d'autant plus graves pour Yusuf, que Pellissier, le seul historien sérieux des dix-sept premières années de la conquête, allait perpétuer, par son livre, les calomnies dont les ennemis, c'est-à-dire les envieux, les jaloux de la fortune militaire de l'ancien Mamelouk tunisien, se faisaient les très actifs colporteurs, calomnies dont ils le poursuivront jusqu'à sa mort, et qu'ils essaieront même d'enfermer avec lui dans son tombeau.

Tout récemment encore, cet attristant spectacle a pu nous être donné, de nous montrer un historien considérable rééditant de sa plume académique les malveillantes et perfides insinuations du dangereux annaliste sur les actes de notre héros, sans paraître se douter que le temps a marché ; et ce n'est certes point une raison parce que l'Algérie attend encore son *grand historien*, et que, par suite, la mémoire du général Yusuf n'a pu, jusqu'à présent, trouver son vengeur, pour qu'on n'ait point d'autre ressource, quand on veut faire l'histoire des « *Commencements d'une Conquête* », que celle d'aller fouiller dans les archives plus ou moins authentiques d'un passé sur lequel il était, d'ailleurs, grand temps de faire la lumière *.

Nous avons tenté déjà cette œuvre de réparation et de reconnaissance dans notre *Histoire de l'Insurrection des Oulad-Sidi-Ech-Chikh, de* 1864-1881, mais seulement pour les faits récents qui se sont passés sous nos yeux, et auxquels nous avons pris part, nous réservant, puisque personne ne prenait la plume pour rectifier des erreurs plus ou moins voulues, ou des jugements plus ou moins acceptables, bien que cependant ils aient quarante ans d'âge (jugements qui, à défaut d'historiens impartiaux et de bonne foi, sont restés la base sur laquelle, jusqu'à présent, se sont appuyés la plupart

* Voir la note de la page 36.

des écrivains qui ont voulu faire de l'histoire sans se donner la peine de rechercher la vérité à ses meilleures sources), nous réservant, disons-nous, puisque la calomnie ne désarmait pas, même après un quart de siècle de sépulture, de mettre sous les yeux de la génération nouvelle les magnifiques services de notre héros. Et cette glorieuse odyssée de trente-cinq années, dont chacune est marquée soit par des actions d'éclat, soit par des opérations militaires magistralement dirigées, démontre que l'auteur de « *La Guerre en Afrique* » ne se bornait pas à être un sabreur hors de pair, un entraîneur de cavalerie sans rival, et qu'il savait encore faire l'application de ses remarquables théories, lesquelles n'étaient, d'ailleurs, que le résultat de son expérience des choses de la guerre dans ce pays, chaque fois — et ce n'était pas rare — qu'il en trouvait l'occasion.

Yusuf a recueilli trop de gloire pour n'avoir point fait d'envieux ; il a été trop généreux pour n'avoir point fait d'ingrats. Aussi, dès ses débuts dans notre Armée, eut-il des détracteurs et des ennemis; ainsi, ayant été admis, par un arrêté du 1er août 1830, dans le corps des Interprètes, fonctions qu'il exerça jusqu'au départ du maréchal de Bourmont, il était dénoncé au général Clauzel, — qui venait de remplacer le vainqueur d'Alger, — sous prétexte de correspondance coupable avec le Bey de Tunis *; malgré l'invraisemblance de cette accusation, eu égard surtout à la façon dont le jeune Mamelouk avait quitté son ancien Souverain, l'interprète Youçouf fut arrêté. Mais l'examen de cette correspondance ayant démontré qu'elle était, au contraire, toute dans l'intérêt de notre politique, le Général en chef, qui avait eu déjà l'occasion d'entendre vanter le brillant courage du jeune interprète, et qui, en outre, ne s'était pas mépris sur les mauvais desseins de ceux qui avaient lancé cette accusation, le fit rendre sur-le-champ à la liberté et l'attacha spécialement à sa personne. Le général Clauzel avait compris tout le parti que nous pouvions tirer, au profit de notre cause, et dans

* Voir la note de la page 39.

l'état d'ignorance où nous étions des choses africaines, des qualités guerrières du vaillant Mamelouk tunisien, devenu Français jusqu'au sang, et de sa parfaite connaissance des populations que nous allions avoir à combattre. C'était le premier acte de cette guerre sourde, perfide, que devaient lui susciter, pendant toute sa vie militaire, ceux qui, pour la plupart, n'en ayant reçu que des bienfaits ou des services, n'osaient point l'attaquer en face.

Nous le répétons, l'histoire du général Yusuf se confondant, dès 1830, avec celle de l'Algérie, nous suivrons, dans leur ordre chronologique, les actions de guerre auxquelles il aura pris part, et nous les rattacherons aux faits principaux qui, réunis, composent la glorieuse histoire militaire de ce pays. Or, les trouvant tout naturellement classés dans les *Annales algériennes* du chef d'escadrons Pellissier de Raynaud, nous prendrons cet ouvrage pour guide, pendant les dix-sept premières années de la conquête, pour ce qui concerne les faits généraux, nous réservant, le répétons-nous, de choisir nos appréciations sur Yusuf et sur les actions de guerre par lesquelles il s'est immortalisé, là où nous les trouverons conformes à la vérité et à la dignité de l'histoire et de l'historien. Nous le disons bien haut, c'est une œuvre de réparation, de justice et de reconnaissance nationale que nous tentons ici. Aussi, les faits que nous croirons devoir avancer porteront-ils toujours leur témoignage avec eux.

NOTES DU CHAPITRE PREMIER

---

* *Page 1.* — Cette date qui, selon toutes les probabilités, est celle du débarquement de Youçouf sur la terre algérienne, n'a pu être fixée d'une manière bien précise ; aussi a-t-elle été très controversée par les écrivains qui, à diverses époques, ont essayé d'écrire la biographie de notre héros. Ainsi, quelques-uns le font débarquer sur la plage de Sidi-Feredj avec l'Armée française, c'est-à-dire le 14 juin ; d'autres prétendent qu'il prenait terre au moment où sautait le Fort-l'Empereur, fait qui se produisit le 4 juillet ; certains biographes, s'appuyant sur le passage d'un document qui aurait été écrit sous sa dictée, et commençant par cette phrase : « Yusuf fut la troisième personne qui débarqua devant Alger en 1830, » remettent son débarquement au lendemain, c'est-à-dire au 5 juillet, jour de la capitulation de la capitale de la Régence et de sa prise de possession par nos troupes. Il est hors de doute, en effet, que personne n'a pu prendre terre *devant Alger* avant cette date. Aussi, pensons-nous qu'au lieu d'*Alger*, il faut lire *Sidi-Feredj*. Enfin, un autre écrivain placerait l'arrivée de Youçouf postérieurement à celle du général Clauzel, nommé Commandant en chef en remplacement du maréchal de Bourmont, et dont le débarquement eut lieu le 2 septembre seulement.

Cette dernière hypothèse est d'autant moins soutenable, que, dans l'autobiographie que nous citons plus haut, nous lisons ce qui suit : « Le général de Bourmont prit immédia-

tement Youçouf pour son interprète particulier. Mais l'interprétation n'étant pas dans ses goûts, et ayant été élevé pour les armes, Youçouf obtint d'être employé dans un service plus actif, et plus selon ses aptitudes, pendant la marche de l'Armée sur Alger. » Du reste, trois semaines plus tard, lorsqu'il fallut légaliser sa position, le maréchal de Bourmont le nomma officiellement dans le corps des Interprètes par un arrêté du 1er août daté de la Kasba.

Ce qui nous a décidé à adopter la version du débarquement de Youçouf en même temps que l'Armée française, c'est-à-dire le 14 juin 1830, c'est cette considération qu'il avait quitté les eaux de Tunis avec l'« *Adonis* », brick de guerre qui avait été détaché de la flotte, dans le courant de mai, pour le service des relations entre le Gouvernement français et le Bey de Tunis, avec lequel des négociations avaient été entamées en vue de le décider à nous prêter son secours ; or, ce brick avait reçu l'ordre de rallier la flotte sans retard pour prendre part aux opérations qui allaient être dirigées sur Alger. Tout porte donc à croire que l' « *Adonis* » a dû arriver à son poste dès le commencement de ces opérations, c'est-à-dire dans la première quinzaine de juin.

Du reste, ayant fait appel aux souvenirs de Mme Yusuf sur ce point, nous le répétons, si controversé, la digne veuve du Général nous a répondu qu'elle était d'autant plus certaine qu'il avait débarqué avec l'Armée française, le 14 juin, sur la plage de Sidi-Feredj, que l'une de ses premières excursions à cheval, après son mariage, en 1845, fut consacrée à l'étude des glorieuses étapes parcourues par l'Armée française entre le point de débarquement et le Fort-l'Empereur, et que Yusuf lui en rappelait les moindres détails, et la part qu'il avait prise à ces grandes journées, en homme qui avait bien vu et qui n'avait point oublié.

Le fait du débarquement de Yusuf, avec l'Armée française, le 14 juin, nous paraissant suffisamment établi par ce témoignage, nous nous en tiendrons décidément là.

* *Page 3.* — Quelques biographes le font naître à Livourne. Il nous serait difficile de rejeter *à priori* cette version ; car

nous ne pourrions guère faire la preuve du contraire. Ce qu'il y a de certain, c'est que, lorsque le navire portant l'enfant a été capturé par les pirates, la famille du jeune Giuseppe ou Joseph, du moins, son père, habitait l'Ile d'Elbe. Les souvenirs de l'enfant sont précis à cet égard. Nous ajouterons que les deux versions ne sont pas inconciliables ; car rien ne s'oppose à ce qu'il soit né à Livourne, et à ce que, plus tard, sa famille soit allé habiter Porto-Ferrajo, la capitale de l'Ile. Ce qui a donné lieu, peut-être, à cette confusion, c'est que le navire qui portait l'enfant a été capturé entre l'Ile d'Elbe et Livourne.

M. Ferdinand de Lesseps, fils du Consul général de France à Tunis, qui, comme nous le verrons plus loin, a favorisé si énergiquement la fuite de Youçouf en 1830, et qui, sur notre demande, a bien voulu nous renseigner sur cet épisode de la vie de notre héros, semble partager l'opinion des écrivains qui le font naître à Livourne.

Voici à quel propos M. de Lesseps nous entretint de cette affaire : « Le lendemain de l'évasion de Youçouf, nous écrit-il, le premier Ministre du Bey, avec lequel j'étais venu traiter une affaire, me dit dans la conversation : « Ce n'est pas » bien, ce que vous avez fait hier ; vous nous avez enlevé un » de nos Mamelouks... » Je répondis : « Au lieu de vous plain- » dre, vous devriez me remercier ; car, en vertu d'un traité » que mon père a signé, il y a quelques jours, avec le Bey, l'es- » clavage est aboli dans la régence de Tunis. Par conséquent, » nous vous avons épargné ainsi le désagrément de nous » rendre un captif, qui, dans son enfance, avait été enlevé, » dans le port de *Livourne*, par le capitaine d'un *navire de* » *guerre* tunisien, lequel capitaine, qui s'était conduit en » véritable pirate, l'y avait attiré traitreusement sous un » prétexte quelconque, avec l'intention de le vendre à Tunis.»

Le premier Ministre ne trouva rien à répliquer ; il est vrai que le fait dont on lui parlait remontait déjà à quinze années, et qu'il pouvait parfaitement l'avoir oublié, si, toutefois, il en avait jamais eu connaissance.

Quoi qu'il en soit, il est notoirement acquis que l'enfant habitait l'Ile d'Elbe quand il a été capturé, que ce soit par le capitaine d'un navire de guerre ou par un pirate tunisien.

Ce fait en lui-même est sans importance, et nous ne l'avons relaté que parce qu'il émane d'une personnalité considérable, et pour démontrer que nous n'avions qu'un seul but, celui de faire le plus de lumière possible sur l'enfance de notre héros, laquelle a été l'objet de tant de controverses plus ou moins bienveillantes.

**Page 4.* — Depuis 1832 jusqu'en 1866, année de sa mort, Yusuf fut inondé de lettres dont les auteurs se prétendaient de sa famille, et faisaient appel, en même temps, soit à sa bourse, soit à son influence pour les aider dans leurs petites affaires.

Aucune de ces lettres ne fournissait de preuves acceptables de cette alliance avec la famille de Yusuf; d'ailleurs, dans toutes, les erreurs de dates étaient manifestes ; une seule, celle d'un nommé Ventini, originaire de l'Ile d'Elbe, présentait quelque apparence de vérité. Ce correspondant, qui, tout naturellement se disait *cousin*[1] de Yusuf, l'informait que tous ses proches étaient morts depuis longtemps, et il ajoutait qu'à sa connaissance, il n'y avait, parmi ceux qui se prétendaient de sa parenté, que des solliciteurs.

Le Général ne crut pas devoir tenir compte d'un intérêt qui se manifestait si tardivement, et alors qu'il avait déjà illustré son nom ; intérêt qui ne s'était point révélé quand il pouvait avoir besoin de ceux qui, aujourd'hui, se montraient si empressés de se dire son parent, et cela sans fournir la moindre preuve à l'appui de leur assertion. Il ne voyait, dans cette combinaison malhonnête, qu'un essai de cette opération que nous qualifierions aujourd'hui de chantage, et dont useraient, au besoin, ses prétendus cousins, au cas où leur manœuvre ne réussirait pas, pour accuser Yusuf, lui la

1. Nous savons qu'à l'exemple des Arabes, dont les gens de même tribu se traitent de *Ben-Ammi*, fils de mon oncle, les indigènes des îles de langue italienne de la Méditerranée se traitaient autrefois volontiers de *cousins*, surtout lorsque celui à qui ils avaient à demander un service ou une faveur était arrivé à une haute position sociale. C'est là, je crois, notre cas.

générosité personnifiée, de manquer de cœur à l'égard des membres de sa famille. Et c'est précisément ce qui arriva.

Et puis, d'ailleurs, il s'était fait un nom glorieux, un nom qui lui appartenait bien et que personne au monde ne pouvait lui disputer, et il n'avait aucune raison pour l'échanger contre un autre, et pour partager sa célébrité avec des gens qui ne s'étaient jamais inquiétés de son sort après son enlèvement par les pirates tunisiens.

Ce fut, du reste, nous le répétons, à qui le réclamerait, du golfe de Gênes au littoral de la Mer Tyrrhénienne, comme parent, ou, tout au moins, comme compatriote, pendant tout le cours de sa magnifique carrière, et même au delà. C'est ainsi qu'un jour, après sa mort, sa digne veuve recevait deux lettres, l'une de Bône[1] et l'autre de Bastia, réclamant sa parenté, et cela en présence de M. le colonel de Meffray, chargé d'une mission à Constantinople, qui était de passage à Alger.

Comme elle faisait remarquer à cet officier supérieur que cela se passait ainsi depuis la prise de la Kasba de Bône, en 1832, il lui répondait que cet enthousiasme persistant pour s'attribuer un certain degré de parenté avec le Général n'avait rien qui lui semblât étonnant, particulièrement de la part des gens du littoral de la Mer Ligurienne, et il ajoutait que la réputation militaire de Yusuf était tellement étendue, que sa légende se retrouvait même en Circassie. « En effet, continuait-il, je tiens de la bouche même d'un chef circassien, que le Général était de cette nationalité, et les détails circonstanciés qu'il m'a donnés me portent à croire qu'il disait la vérité. »

Voyant que Mme Yusuf ne paraissait pas bien convaincue du fait qu'il lui racontait, le Colonel ajoutait : « Que vousimporte, après tout ? Mais Yusuf aurait ennobli un Montmorency !!!

1. Un de nos amis nous écrivait, il y a quelque temps, que le nom de Yusuf était resté légendaire dans l'ancienne province de Bône, et qu'il avait entendu des vieillards du pays le désigner par l'appellation de *Youcef-El-Eunnabi*, Youcef le Bônois.

Qu'il soit le fils d'un pâtre ou d'un grand seigneur, il est Yusuf avant tout ! »

On le voit, comme l'ont fait pour Homère Athènes, Argos, Pylos et d'autres villes, lesquelles se disputèrent l'honneur de l'avoir vu naître dans leurs murs, l'Ile d'Elbe, la Corse, la Sardaigne, voire même la Circassie, réclament Yusuf comme un de leurs enfants ; et, en effet, il ne pouvait, avec sa gloire rayonnante et retentissante, qu'honorer le pays où la Destinée l'avait fait naître. Tout porte donc à croire que c'est l'Ile d'Elbe qui eut cette fortune : les souvenirs de Yusuf en sont la preuve la plus évidente, et, pendant sa vie, et même lorsque la maladie l'avait cloué sur son lit de mort, à Cannes, son plus grand désir était de revoir, à l'Ile d'Elbe, les lieux, disait-il, où il avait passé son enfance : « Dès que je serai rétabli, disait-il à Mme Yusuf la veille d'exhaler sa grande âme, nous partirons pour l'Ile d'Elbe. Je suis certain que j'irais tout droit au palais, et que j'y retrouverais sans hésiter le logement qu'y occupait mon père. Je saurai alors si cette famille Ventini est bien de ma parenté, comme elle le prétend dans la lettre que m'a écrite son chef. »

Ce qui est parfaitement acquis à l'histoire, c'est que le jeune *Giuseppe* — à qui l'on avait conservé son nom à la Cour de Tunis en le traduisant en Youçouf — n'avait pas plus de cinq ou six ans quand il fut capturé par les pirates tunisiens. Le général Allegro, qui avait été le frère de lait du plus jeune fils du Bey, et pour lequel le général Yusuf avait conservé une profonde affection, a affirmé le fait à Mme Yusuf à plusieurs reprises ; d'un autre côté, le général tunisien Rechid, qui avait été envoyé en mission près du duc d'Aumale à Alger, en 1847, et que Yusuf traitait comme un frère, a également confirmé ces détails à sa veuve. C'est aussi par Allegro qu'elle apprit que, dès son arrivée à Tunis, le jeune captif avait été placé au harem auprès de la mère du Bey, pour laquelle il avait, d'ailleurs, conservé une affection toute filiale. C'est dans ces conditions qu'il avait connu la princesse Kaboura, pour laquelle, bien que n'étant encore qu'un enfant, il avait conçu une passion qui devint d'autant plus violente, qu'à sa sortie du harem, c'est-à-dire dès qu'il eut

l'âge de douze ans, ces deux adolescents furent séparés, et ne purent, dès lors, se voir que très difficilement et qu'à de très rares intervalles.

Le docteur Lombard, un Marseillais devenu médecin de la cour beylikale, avait la charge de choisir, parmi les enfants enlevés par les pirates tunisiens, ceux qui, comme nous le verrons plus loin, lui paraissaient les plus intelligents et les plus propres à recevoir, plus tard, l'instruction et l'éducation réservées aux jeunes gens destinés à entrer dans le corps des Mamelouks. Il avait donc reçu l'enfant des mains des pirates, et l'avait suivi avec la plus vive sollicitude depuis son entrée au harem, à l'âge de six ans, jusqu'au jour où Youçouf s'était enfui de Tunis pour échapper à la colère du Bey, lequel avait décidé sa mort. L'excellent docteur, qui ne l'avait pas quitté d'un instant pendant les quinze années que passa le jeune Youçouf à la Cour de Tunis, et qui, de concert avec la princesse Kaboura, avait préparé son évasion en 1830, raconta toute l'histoire de l'enfant devenu célèbre, par son intrépidité, dans le corps des Mamelouks, autant que par ses terribles aventures avec la fille du Bey, à M. du Couëdic, le second de la « *Béarnaise* », lors de la mission de cette frégate, en mars 1832, à Tunis, mission qui avait été confiée au capitaine Youçouf par le général duc de Rovigo, commandant en chef la Division d'Occupation.

Le docteur Lombard, qui savait que son jeune protégé avait été capturé entre l'Ile d'Elbe et Livourne, le croyait né de parents français, et ce qui le portait à croire à cette origine, c'est que l'enfant, lorsqu'à son arrivée à Tunis il avait été remis entre ses mains, parlait le français mieux encore que l'italien. Et c'est de cette conviction qu'était né, ajoutait le docteur, l'amour de Youçouf pour la France.

M. le docteur Lombard, avait toujours affirmé à Youçouf qu'à sa connaissance, personne, pendant les quinze ans qu'il avait passés à Tunis, ne s'était inquiété, ni au commencement, ni plus tard, de ce qu'était devenu le jeune captif. Ce silence s'expliquerait, d'ailleurs, tout naturellement par ce fait que le père de l'enfant était mort, sans doute, peu de temps après son enlèvement, et que ceux des membres de la famille

impériale composant la petite Cour de l'Ile d'Elbe qui s'intéressaient au jeune Joseph, avaient dû quitter l'île avec l'Empereur, c'est-à-dire à la fin de février 1815. C'est, en effet, vers cette époque, d'après les renseignements fournis par M. Lombard, que l'enfant était entré au harem.

Tous ces détails, nous le répétons, ont été confirmés par MM. du Couëdic et de Cornulier-Lucinière, le premier, second à bord de la « *Béarnaise* », l'autre, élève de première classe sur le même navire, tous deux acteurs et compagnons de Youçouf dans le beau fait d'armes de la prise de la Kasba de Bône, et qui, à Tunis même, en 1832, c'est-à-dire deux ans seulement après l'évasion de Youçouf de la Cour du Bey, ont été renseignés exactement, par MM. Lombard et Allegro, sur son enfance au harem, sur son admission dans le corps des Mamelouks, et sur ses chevaleresques aventures et ses dramatiques amours avec la princesse Kaboura.

Plus loin, nous laisserons raconter par les deux officiers de la « *Béarnaise* », comme l'a déjà fait M. Ferdinand de Lesseps pour l'évasion de notre héros, les faits qu'ils ont pu contrôler sur les lieux mêmes où ils se sont passés, et auprès de ceux qui y ont joué les rôles principaux. Nous ajouterons que le capitaine d'Armandy, l'héroïque compagnon d'armes de Youçouf, qui tirait ces renseignements de la même source que les précédents, en a affirmé, plus tard, l'authenticité, et alors qu'il était général, à ceux qui l'interrogèrent sur ces faits.

Nous ne nous sommes étendus sur ces détails que parce qu'ils ont été contestés, travestis, perfidement défigurés ; nous avons jugé que l'opinion sur l'enfance et la jeunesse de Yusuf était depuis trop longtemps dévoyée, égarée, et qu'il y avait lieu, dans le seul intérêt de la vérité, d'aiguiller sur cette dernière voie. Nous déclarons que nous n'y attachons pas d'autre importance ; car, que nous importe, à nous historien, que Yusuf — comme le faisait remarquer si judicieusement le colonel de Meffray — soit né d'un pâtre ou d'un grand seigneur ? Il est Yusuf, le fils de ses œuvres et de son sabre, et, comme l'exprimait si fièrement sa devise, il aurait pu répondre aux malveillants qui l'interrogeaient sur son origine :

« Si tu veux savoir quels sont mes ancêtres, vois mes œuvres. » En effet, les héros n'en ont point d'autres. J'irai plus loin en disant qu'ils n'ont ni ascendants ni descendants ; ils sont toujours les premiers de leur race, et ils en sont souvent aussi les derniers : en un mot, ils sont eux et rien qu'eux. Et l'Antiquité païenne l'avait si bien compris, qu'elle donnait à ses héros une origine divine : ils étaient fils de dieux ou de déesses, et la mortelle ou le mortel qu'ils choisissaient comme accessoire dans l'œuvre de la création restaient le plus souvent inconnus. Et puisque les auteurs de Yusuf n'avaient pas cru, pour une cause ou pour une autre, devoir se faire connaître ou s'inquiéter de son sort pendant sa captivité, et lorsqu'il était encore obscur, il n'avait pas, de son côté, à les adopter ou à leur demander un nom lorsque, déjà, il était devenu illustre ; il n'avait pas, en un mot, à partager sa gloire avec ceux qui, sans aucun titre, se disaient de sa parenté, lesquels, sous aucun prétexte, ne pouvaient, par suite, prétendre au nom si glorieux de *Yusuf.*

Du reste, c'eût été méconnaître étrangement ce noble et chevaleresque soldat, que de le croire capable de renier sa famille, à la condition, toutefois, que la parenté de ceux qui revendiquaient ce titre fût quelque peu authentique et indiscutable. Nous le répétons : il était Yusuf, et son nom était indivisible, à moins qu'il ne consentît à le partager avec celle dont, plus tard, il voudrait faire sa compagne dans la vie.

Encore un coup, notre héros pouvait se passer de l'ornement que lui créait la légende, et que lui a conservé l'histoire ; car, dans le cas qui nous occupe, légende et vérité se confondent.

* *Page 5.* — Le jeune Youçouf excellait, en effet, dans l'art de la calligraphie orientale. On cite, comme une œuvre magistrale, un Koran que le Bey, dont la vue était très affaiblie par suite de son âge avancé, l'avait chargé de transcrire en gros caractères, œuvre qui rappelait, par le dessin et les enluminures, les travaux les plus remarquables de nos moines du moyen âge.

Un de nos amis, M. l'interprète principal Guin (Louis-Émile), aussi savant orientaliste qu'excellent militaire, et qui

nous a été d'un grand secours dans la fixation de l'orthographe arabe ou kabile, et de la signification des noms de lieux employés dans notre livre, nous communique le fait suivant, qui vient à l'appui de ce que nous disons plus haut au sujet du remarquable talent que possédait Yusuf dans l'art de la calligraphie orientale.

« L'*Anthologie élémentaire*, dit M. Guin, du savant professeur de langue arabe *L.-J. Bresnier* (Alger, 1852), contient la reproduction d'un dessin formé de caractères arabes qui avaient été tracés par Youcef-Bey quelques mois après qu'il eût été nommé général de brigade.

» Ces caractères, qui sont un petit chef-d'œuvre de calligraphie arabe, occupent toute la page 12 du texte de cet opuscule : ce sont des invocations écrites l'une sur l'autre de droite à gauche, et adossées l'une à l'autre en sens inverse, lesquelles sont surmontées d'un souhait ou vœu adressé à la Divinité.

» Les caractères composant ce dessin sont gracieusement entrelacés, et forment ainsi un délicieux et élégant dessin donnant à la lecture les mots suivants :

« *Ma cha Allah !* » — Ce que Dieu veut !

« *Ia Mohammed !* » — O Mohammed !

« *Ia Ali !* » — O Ali !

» A la page 13 de cette *Anthologie*, M. le professeur Bresnier en donne l'explication, qu'il fait suivre de l'observation suivante : « C'est la reproduction de ce qu'a tracé autrefois à « mon intention le très excellent, le très noble et le très parfait « Youcef-Bey, le Général ».

» Quand le regretté professeur — un admirateur convaincu de Yusuf — faisait lire son livre par ses élèves pendant son cours, et qu'il arrivait à la page 12, où se trouve le dessin, il ne manquait jamais d'ajouter : « Ces caractères ont été ainsi disposés par Youcef-Bey pour tromper la longueur des heures au cours d'une traversée entre Alger et Oran. »

** *Page 5.* — Nous voulons dire quelques mots de l'organisation du Corps des Mamelouks du Bey de Tunis. Nous laisserons la parole à Youçouf lui-même, qui a donné ces

détails au prince Puckler-Muskau : « Au service du Pacha, il y a une centaine de Mamelouks, partagés en trois classes différentes, mais commandés par un seul chef, — le *Bach-Mamelouk*, — qui, à l'époque dont je vous parle, était en même temps premier Ministre.

» Les Mamelouks sont, par le crédit dont ils jouissent, les personnages les plus distingués du pays, et les Turks eux-mêmes tremblent devant eux. Avec cela, il ne leur manque rien de ce que l'argent peut donner. Des trésors rassemblés à Tunis, une grande partie est à leur disposition ; ils ont les plus beaux chevaux, un palais magnifique, des armes étincelantes de pierreries ; enfin ils jouissent de tous les plaisirs de la vie, à l'exception de quatre dont ils sont obligés de s'abstenir, ce qui leur impose de fort cruelles privations : ils doivent renoncer à tout commerce avec les femmes, et ne peuvent se marier qu'à l'âge de quarante-cinq ans ; car on les regarde alors comme des invalides. Ils ne peuvent jamais quitter la résidence que dans la suite du Pacha, et sur son ordre exprès ; enfin il ne leur est permis ni de boire du vin, ni de fumer du tabac.

» Ces règlements ont paru nécessaires pour des hommes consacrés au service du Bey, et répondant de sa sûreté. Ce n'est pas qu'il ne leur arrive souvent de les violer ; mais leur faute est publiée officiellement, et il est rare que le châtiment se fasse attendre. »

* *Page 9.* — Youçouf avait renfermé toute sa fortune dans un coffret que portait son serviteur. Ce dernier, frappé de terreur dès qu'il s'aperçut qu'ils étaient poursuivis par les soldats du Bey, abandonna le riche coffret sur la plage, de sorte qu'en débarquant à Sidi-Feredj, le jeune Mamelouk n'avait pour toute fortune que ce qu'il portait sur lui, c'est-à-dire des armes magnifiques, deux brassards et l'agrafe de son ceinturon, tous ces objets garnis et enrichis de diamants d'une assez grande valeur. Nous dirons plus loin l'emploi que fit Youçouf de la somme de 30,000 francs provenant de la vente de ces diamants, somme dont les reçus sont encore entre les mains de Mme Yusuf.

* *Page 10.* — Cette évasion ayant été racontée de diverses façons, nous avons voulu, par égard pour la vérité, faire appel aux souvenirs de M. Ferdinand de Lesseps, qui a joué dans cette affaire un rôle si noblement généreux, rôle présageant, dès cette époque, ce qu'il est devenu et ce qu'il est resté, c'est-à-dire un grand caractère, un audacieux dévoué aux intérêts du Pays, un excellent Français dont la Patrie a tout lieu d'être fière ; car il a fait œuvre plus que divine en rectifiant notre planète ; en effet, la prenant dans sa large main, il donnait la liberté aux mers en ouvrant, en séparant les continents et en brisant les obstacles qui retenaient les eaux captives depuis le commencement du monde, et tout cela pour le plus grand profit de l'humanité.

Il est clair que, si M. de Lesseps fût né quelques milliers d'années plus tôt, il eût été infailliblement placé au nombre des dieux par les peuples reconnaissants ; en réalité, qu'a fait de plus Hercule pour établir la communication entre l'Océan et la Méditerranée ? Il a tout simplement séparé les deux monts Abyla et Calpé, et déterminé ainsi un canal de 60 kilomètres de longueur sur 14 de largeur dans sa partie la plus étroite, tandis que M. de Lesseps a éventré l'isthme de Suez sur une longueur de 160 kilomètres et une largeur de 75, et a uni ainsi la Mer Rouge à la Méditerranée.

Non content de cela, l'illustre perceur a entrepris cette autre œuvre gigantesque de l'ouverture d'un canal de 73 kilomètres de longueur, au travers de l'isthme de Panama, pour réunir l'Océan Atlantique à l'Océan Pacifique.

Hercule est donc considérablement distancé, et, pour avoir entrepris, à son âge, une besogne aussi surhumaine, il fallait que M. de Lesseps fût bien convaincu à l'avance de son immortalité.

M. de Lesseps mit une bonne grâce extrême à satisfaire à notre demande de renseignements, et à nous fixer sur le point historique que nous avions besoin de voir éclairci, et cela d'autant mieux qu'il était de parti-pris autrefois, parmi les détracteurs de Yusuf, de classer au rang des faits légendaires ou apocryphes tout ce qui était relatif à la jeunesse de notre héros, et à son séjour de quinze années à la Cour du Bey de Tunis.

L'étendue de l'intéressant document qu'a bien voulu nous adresser M. de Lesseps ne nous permettant pas de le reproduire en entier, nous en extrairons ce qui nous sera nécessaire pour faire la preuve de ce que nous voulons démontrer ou attester.

« En 1830, — ce devait être en juin — nous apprend M. de Lesseps, étant Élève-Consul auprès de mon père, le comte Mathieu de Lesseps, Consul général de France et chargé d'Affaires près du Bey de Tunis, je me trouvais avec lui dans sa maison de campagne à La Marsa, à peu de distance des ruines de Carthage, lorsque nous vîmes entrer au salon un jeune Mamelouk richement vêtu, que nous reconnaissions comme étant attaché au *Bach-Mamelouk* (le chef des Mamelouks) : il se nommait Youçouf. Il venait, nous dit-il, solliciter la protection de la France, car sa vie était en danger.

» Il nous apprit alors, continue M. de Lesseps, qu'en pleine audience publique au palais du Bey, un Arabe était venu avertir le Souverain de l'existence d'un scandale dans l'intérieur du palais de sa propre fille, avec laquelle, prétendait-il, le Mamelouk Youçouf entretenait des relations intimes.

» Youçouf était dès lors arrêté et enfermé provisoirement dans le palais beylikal de Tunis, d'où il devait être envoyé en exil près de la frontière de Tripoli. Mais la fille du Bey, qui veillait sur lui, et qui avait réussi à savoir quelles étaient les intentions de son père à son égard, faisait prévenir sans retard son amant que les gardes chargés de le conduire à la frontière devaient le mettre à mort pendant le voyage. C'est dans cette circonstance qu'ayant encore vingt-quatre heures devant lui, il demandait la protection de la France.

» Il fut convenu qu'il se rendrait le lendemain, une heure avant le jour, aux ruines de Carthage, vers l'entrée des anciennes citernes, où il devait me rencontrer ; que là, accompagnés d'un officier de l' « *Adonis* », nous trouverions, sur la côte, une embarcation qui viendrait faire de l'eau à une source située au pied de l'ancienne citadelle de Byrsa, *où Didon avait reçu Énée*[1].

1. M. de Lesseps nous prouve qu'il n'a point encore oublié son *Enéide*.

» Le lendemain, en compagnie du lieutenant Armand[1], du brick l'« *Adonis* », j'arrivais, au moment convenu, au lieu du rendez-vous, où nous attendîmes pendant une heure. Ayant aperçu, courant dans la plaine, deux chevaux sellés sans leurs cavaliers, nous nous rendîmes à la plage, à l'endroit où devait se trouver l'embarcation de l'« *Adonis* ». Nous apercevons bientôt Youçouf avec son domestique, ayant tous deux le sabre à la main et s'élançant dans le bateau. Youçouf avait abattu, d'un coup de sabre sur la tête, un des gardes de la plage qui voulait s'emparer de lui. Étant placé sur un point un peu élevé, à dix mètres de distance, je couchai en joue, avec mon fusil de chasse, les gardes qui nous menaçaient, leur criant que j'étais le Vice-Consul de France et qu'ils n'avaient, pour s'en assurer, qu'à se rendre chez le Gouverneur de la Goulette, dont la résidence était dans le voisinage.

» En même temps, M. Armand donnait l'ordre aux matelots de laisser là les barriques qu'on remplissait d'eau, et de se diriger immédiatement vers le mouillage de l'« *Adonis* ».

» Ce brick repartait bientôt pour Alger, avec des recommandations pour le Général en chef en faveur de Youçouf. »

C'est donc à la généreuse intervention de M. Ferdinand de Lesseps, qui, par son énergique attitude, avait empêché les gardes d'exécuter les ordres qu'ils avaient reçus d'arrêter le jeune Mamelouk, et de s'opposer à sa fuite — dont le projet avait été éventé — en le mettant à mort, c'est à cette bienfaisante intervention, disons-nous, que Youçouf dut son salut et la possibilité d'accomplir ses glorieuses destinées.

* *Page 20.* — Nous ne sommes pas les premiers à reprocher à M. l'Académicien C. R. sa façon de faire de l'histoire quand il s'occupe de l'Algérie. M. E. Cat, ancien Inspecteur d'Académie, Maître de Conférences à l'École des Lettres d'Alger, un ami éclairé de notre grande Colonie, et un écrivain très compétent, a été frappé, avant nous, du sans-gêne vraiment

---

1. M. de Cornulier-Lucinière attribue ce rôle à l'Élève Thierry, de l'« *Adonis* ».

inouï de cet auteur, dont les jugements passionnés et malveillants sont d'autant plus dangereux, qu'ils s'appuient sur un titre qui, aux yeux du vulgaire, représente la plus haute situation littéraire à laquelle puisse prétendre un mortel dans la République des Lettres, puisqu'elle lui donne, par la même occasion, la qualité d'*immortel*. En outre, les fonctions de Conservateur des Archives du Ministère de la Guerre, qu'exerce depuis longtemps M. C. R., donnent force de paroles d'Évangile à tout ce qu'écrit cet Académicien si facilement producteur. C'est donc là un personnage dangereux pour la mémoire de ceux des morts illustres dont il a entrepris de s'occuper.

« N'ayant vu et connu l'Algérie, fait finement observer M. Cat, que comme les astronomes peuvent voir et connaître la lune, c'est-à-dire à grande distance, » M. C. R., qui avait décidé de s'en faire le *grand historien*, a eu besoin de se mettre à la recherche d'un guide qui pût le diriger dans la voie si difficile, si ardue où il avait résolu si témérairement de s'engager. Ce guide trouvé, il ne pouvait que le suivre aveuglément, comme un affligé de cécité suit son conducteur. Si le guide était bon, bienveillant, impartial, honnête, tant mieux pour les illustres auxquels il voulait du bien. Si, au contraire, le guide était malveillant, haineux, partial, injuste, passionné, tant pis pour l'infortuné qui avait eu le malheur de lui déplaire pendant son existence terrestre. Il était irrémissiblement voué à la calomnie à perpétuité et au delà; car M. C. R., qui ne connaît que son guide et qui n'a entendu que sa seule cloche, n'a pas les moyens de modifier son opinion, ou, plutôt, celle de l'auteur qu'il aura choisi pour son directeur de conscience.

Et ce qu'il y a de plus fâcheux dans cette affaire, c'est que M. C. R., a la main on ne peut plus malheureuse : presque toujours, ce sera d'un guide de la seconde catégorie — un malade du cœur ou du foie — qu'il empruntera les opinions ou les jugements, quelque erronés qu'ils puissent être. Il semble se complaire, du reste, ou trouver une volupté excessive dans les racontages hostiles ou de mauvaise foi ; il va plus loin : quand, par hasard, son guide — qui s'est purgé ce jour-là — dit quelque bien du patient qu'il tient sous sa griffe, M. C. R.

laisse ce passage dans son encrier, ou bien il tourne deux feuillets à la fois. Sa tendance, en un mot, est de majorer le mal et de minorer le bien.

Des hommes et des choses de l'Algérie, M. C. R. ne sait que ce qu'il en a lu dans les récits et anas de l'époque à laquelle vivaient les personnages qu'il met en scène, documents écrits, on le sait, dans les plus détestables conditions pour présenter le caractère de la vérité et de l'impartialité. L'auteur de la publication nouvelle, « *Les Commencements d'une Conquête*, » s'en est tenu là, sans chercher à contrôler ses appréciations par l'étude d'ouvrages plus récents, plus dignes de foi, et moins passionnés ; car, enfin, aujourd'hui, le jour a été fait sur les premières années de la conquête, et bien des jugements d'autrefois, reconnus erronés, ont été rectifiés, voire même cassés par l'opinion publique mieux informée.

M. C. R. — et c'est là la meilleure preuve qu'il n'a mis que très peu du sien dans son livre — ne nous apprend absolument rien de nouveau sur l'histoire de l'Algérie. Tout ce qu'il nous raconte a été dit et redit. En outre, un grand nombre de noms d'hommes ou de lieux sont outrageusement estropiés. Il les a écrits comme il les a trouvés dans ses fouilles, c'est-à-dire avec l'orthographe vicieuse des temps de l'ignorance. Il n'a tenu aucun compte des progrès réalisés dans la connaissance de l'histoire, de la géographie du pays et de la langue des populations qui l'habitent.

Tel est l'auteur des « *Commencements d'une Conquête* », lequel nous avait déjà donné une « *Histoire de la Conquête de l'Algérie* », écrite d'après les mêmes procédés, dans le même esprit, et avec le même aplomb que l'autre ; tel est l'écrivain qui, à chaque page de son livre, se montre si souverainement injuste à l'égard de certaines de nos gloires africaines : non seulement il attaque Yusuf toutes les fois que son nom arrive sous sa plume, — et le cas n'est pas rare, — mais encore cet homme illustre, cet admirable et magnifique soldat qu'on appelait le maréchal Clauzel, et peut-être trouverions-nous la clef de la haine que l'historien dont nous parlons avait vouée à Yusuf, dans l'estime et l'affection que lui avait toujours montrées le glorieux et noble vaincu de la retraite de

Constantine, insuccès — comme on le sait — exclusivement attribuable aux éléments, et dans lequel l'ennemi ne fut absolument pour rien.

Inspiré par son modèle, Pellissier de Reynaud, l'auteur des *Annales algériennes*, qu'il a copié d'un bout à l'autre, surtout dans ce qu'il avait de plus défectueux, M. C. R. s'est fait son continuateur, un peu trop servile pourtant, et le porteur de sa haine contre Yusuf, haine qu'il a rafraîchie et remise à neuf pour la faire partager par la postérité. C'est là une aussi mauvaise spéculation qu'une détestable action. D'ailleurs, le lecteur appréciera ; car nous sommes bien décidé à relever, comme le mérite leur auteur, chacune des erreurs inconscientes ou de parti-pris que nous rencontrerons au cours de ses récits, puisqu'il continue sa triste besogne des « *Commencements d'une Conquête* ». Il est temps de rétablir notre héros à la place qui lui convient, comme de lui faire rendre la justice qui lui est due depuis si longtemps, et qu'on lui a marchandée jusqu'ici avec tant de persistance et de mauvaise foi.

* *Page 21.* — M. Ferdinand de Lesseps a bien voulu nous renseigner sur la nature et la valeur de cette accusation qui faillit, dès ses débuts, faire obstacle à la glorieuse carrière de Youçouf. Voici comment l'illustre fils du Consul général de France à Tunis en 1830 raconte cet incident : « Quelques mois après la fuite de Yousouf, c'est-à-dire vers la fin de novembre, je me rendis en mission, sur le vapeur de guerre le « *Sphinx* », auprès du général Clauzel, chez lequel je demeurai ; pendant mon séjour à Alger, Yousouf fut pris en faveur par le Général en chef, qui l'emmena avec lui dans son expédition contre le Bey de Titheri (première expédition de Médéa).

» Au retour de cette courte campagne, je repartais pour Tunis. En prenant congé de Yousouf, que je félicitai de sa faveur auprès du Général en chef, le jeune Mamelouk me remit des lettres en langue arabe pour le premier Ministre tunisien, auprès duquel il avait été employé. Mon père, qui avait une grande expérience de l'Orient, fit traduire les lettres

par le premier interprète du Consulat général, — elles contenaient le récit complet de l'expédition du Titheri, — et il envoyait cette traduction au général Clauzel.

» Tout en reconnaissant l'exactitude de cette correspondance, qui témoignait de beaucoup d'intelligence et de sérieuses aptitudes militaires, le Général en chef crut cependant devoir donner à Youçouf une leçon de discrétion, en l'envoyant aux arrêts pendant quinze jours sur un bâtiment de l'escadre ; après quoi, il l'admit dans son intimité et celle de sa famille et le fit entrer dans l'Armée, où il sut se distinguer parmi nos plus braves généraux, ceux auxquels nous devons notre belle possession africaine. »

CHAPITRE II

I. Mécanisme de l'administration de la Régence d'Alger. — II. Première expédition de Blida. — Retraite de la colonne sur Alger. — III. Projets du Gouvernement français au sujet de sa conquête. — Expédition de Bône. — Anarchie dans les tribus de l'ancien territoire de Bône.— Mouvement offensif du général de Damrémont. — La brigade Damrémont rappelée à Alger.— IV. Chute des Bourbons de la branche aînée; le duc d'Orléans est appelé au trône. — Le général Clauzel remplace le maréchal de Bourmont dans le commandement en chef de l'Armée.— V. Insuffisance de l'Agha des Arabes.— Youçouf quitte les fonctions d'Interprète, et est placé auprès de l'Agha des Arabes en qualité de Khalifa (lieutenant). — VI. Le maréchal de Bourmont quitte l'Algérie sur un navire marchand autrichien. — VII. A la tête des cavaliers arabes qu'il avait recrutés, Youçouf ramène la sécurité dans la banlieue d'Alger.

I

Les premiers actes administratifs du général de Bourmont — et c'était bien excusable — ne furent pas très heureux: remplaçant sans transition le chef de la Régence d'Alger, il se voyait obligé de se laisser diriger par quelques Maures, auxquels, dans son ignorance des mœurs et usages des populations indigènes qu'il était appelé à administrer, il demandait des avis et des conseils. Ainsi, une de nos erreurs a été longtemps de croire que nous pourrions tirer parti des Maures

ou citadins pour établir notre influence dans un pays où ils n'en ont pas plus que de considération. En effet, vouloir qu'un Arabe, un homme de la tente, obéisse à un *baldi*, — un homme de la ville — et à un marchand ou à un négociant, c'est lui imposer une humiliation qu'il n'acceptera certainement pas.

Pourtant, sur les conseils intéressés d'Ahmed-Bou-Dherba, il choisit un Maure, Hamdan-Bou-Rkaïb-ben-Amin-es-Sekka[1], pour *Agha des Arabes*[2]. Ce choix était d'autant plus fâcheux, qu'aucune qualité ne rachetait, chez ce négociant, ni son origine, ni sa profession. Ensuite, il connaissait d'autant moins son aghalik, qu'à l'exemple de ses congénères, il n'était jamais sorti d'Alger.

Le lendemain de la reddition d'Alger, le Bey de Thithri[3], Mosthafa-Bou-Mezrag, envoyait son fils au Général en chef pour lui faire sa soumission ; il demandait, en même temps, un sauf-conduit pour pouvoir se rendre lui-même à Alger. Il s'y présenta, en effet, et, le 15 juillet, il recevait l'investiture du Beylik de Thithri, et prêtait serment de fidélité à la France.

D'un autre côté, El-Hadj-Mohammed-Ben-Zamoum, per-

1. L'*Amin-es-Sekka* était, sous la Régence, le contrôleur des matières d'or et d'argent.

2. Les attributions de l'Agha des Arabes étaient surtout militaires. Sous les Pachas, ce fonctionnaire était un des principaux personnages de la Régence : il avait, en campagne, le commandement de la Milice turke. Il administrait, avec le concours des kaïds et des hakems, la justice criminelle dans les districts qui relevaient directement du Gouvernement d'Alger, c'est-à-dire ceux qui n'appartenaient à aucun des trois Beyliks.

3. La Régence se divisait administrativement en quatre parties : le territoire d'Alger était placé sous l'administration de l'Agha des Arabes. Quant aux Beyliks de Thithri, d'Oran et de Constantine, ils étaient à la main des Beys de ces circonscriptions.

sonnage très influent de la tribu kabile des Flicet-Oumellil, s'était mis en relations avec le Général en chef. Il convoquait, en même temps, une grande assemblée, dans laquelle son intention était de proposer aux Arabes de reconnaître, sous certaines conditions, l'autorité de la France. Mais il venait d'apprendre que le général de Bourmont avait formé le projet de marcher sur Blida. Ben-Zamoum lui écrivit sur-le-champ pour l'en dissuader, et l'engager à s'abstenir de s'avancer dans le pays, tout au moins jusqu'à ce qu'un traité eût réglé la nature des relations des Français avec les indigènes[1].

II

Mais le lieutenant-général de Bourmont n'avait voulu tenir aucun compte des conseils de Ben-Zamoum. Il avait promis au Bey de Thithri, disait-il, d'aller à Blida, et il avait à cœur de ne pas manquer à sa promesse. « Je passerais pour avoir peur, ajoutait-il, si je ne tenais la parole que j'ai donnée à Mosthafa-Bou-Mezrag. » Il partit donc d'Alger le 23 juillet, à la tête de 1,500 hommes d'infanterie, d'un escadron de Chasseurs et d'une demi-batterie de campagne; il arrivait à Blida le soir même, après douze heures de marche, par une température accablante. La colonne était assez bien reçue par la population, laquelle, par l'intermédiaire de ses notables, offrit des rafraîchissements à nos soldats.

1. *Annales algériennes.* — Livre IV.

Le général de Bourmont, qui pensait ne faire qu'une simple promenade militaire, avait emmené à sa suite un nombreux État-major. Le jeune interprète Youçouf, surtout, que ses fonctions appelaient à se tenir à proximité du Général en chef, attirait tous les regards par l'élégance et la richesse de son costume, et par la grâce vigoureuse avec laquelle il maniait son cheval. La colonne n'avait d'yeux que pour ce merveilleux cavalier, sur le compte duquel l'imagination de nos soldats brodait mille contes orientaux. En effet, en voyant le général en chef de Bourmont s'entretenir fréquemment avec son interprète, on ne doutait pas que ce ne fût quelque prince arabe envoyé en mission auprès de lui.

Le lendemain, 24 juillet, dans la matinée, les choses changèrent complètement de tournure et d'aspect; les montagnards du massif auquel est adossée Blida descendirent dans la ville avec des intentions évidemment hostiles. Vers midi, des coups de feu se faisaient entendre dans les rues. M. Blouquier de Trélan, chef d'escadron d'État-major et aide-de-camp de M. de Bourmont, étant sorti pour en reconnaître la cause, tombait frappé d'une balle qui le blessait mortellement.

En présence de cette attaque, qu'il n'avait point prévue, le Général en chef ordonnait la retraite : à une heure de l'après-midi, la colonne levait son camp et se remettait en marche sur Alger. Dès ce moment, nos troupes furent assaillies par une nuée d'Arabes et de Kabils qui leur firent éprouver des pertes assez sérieuses; mais, dès qu'elles furent en plaine, l'attaque de l'ennemi devint molle et timide; il suivit pourtant la colonne jusqu'à la Zaouya de Sidi-Aaïd-ech-Cherif, laquelle est située à cinq kilomètres au delà de Bou-Farik. Chaque fois que, pendant cette retraite, notre poignée de cava-

liers trouva l'occasion de charger les Kabils, elle ne la laissa point échapper, et elle le fit toujours avec succès.

A plusieurs reprises, le jeune interprète Youçouf ne put résister, bien que cette besogne ne fût pas dans ses attributions, à l'envie de charger ces gens de pied avec l'escadron de Chasseurs. Plusieurs Kabils se trouvèrent fort mal de cette intervention de l'interprète dans une affaire qu'ils prétendaient ne pas être de sa compétence.

Il y eut là quelques têtes très délicatement enlevées, quelques crânes fendus, quelques membres séparés des corps auxquels ils appartenaient. Tout cela était fait sans prétention, sans ostentation de la part de Youçouf, et tout simplement pour donner une idée de ce qu'il pourrait faire quand il travaillerait pour son propre compte. A partir de ce moment, Youçouf prenait rang dans l'estime des cavaliers français; c'était désormais un des leurs.

La colonne couchait à Bir-Touta; ce fut là que le général de Bourmont reçut le bâton de maréchal de France.

III

Avant sa fâcheuse expédition sur Blida, M. de Bourmont s'était occupé d'étendre nos relations jusqu'aux Beyliks de Constantine et d'Oran. Du reste, le Gouvernement français lui avait fait connaitre que le projet auquel s'arrêterait très probablement le Cabinet, était de céder à la Porte Ottomane Alger et l'intérieur de la Régence, et de se borner à conserver le littoral depuis l'Harrach jusqu'à Tabarka, à l'Est.

Comme, en définitive, l'occupation de Bône entrait dans l'exécution de ce projet, elle fut résolue sans plus tarder.

Le corps expéditionnaire de Bône, composé d'une brigade d'infanterie, d'une batterie de campagne et d'une compagnie de Sapeurs, s'embarquait, le 25 juillet, sur une escadre formée d'un vaisseau, de deux frégates et d'un brick. Ce corps était commandé par le général de Damrémont, et l'escadre était placée sous les ordres du contre-amiral Rosamel. Contrariée par le temps, elle n'arriva devant Bône que le 2 août. Le débarquement s'opéra sans obstacle.

Aussitôt débarqué, le général de Damrémont s'occupa de se mettre en défense contre les Arabes, dont les dispositions paraissaient loin d'être aussi pacifiques que celles des habitants de la ville. L'anarchie la plus complète régnait dans les tribus de l'ancien territoire de Bône, particulièrement chez les Merdas, les Oulaça, les Senhadja, les Khareza, les Beni-Ourdjin, et les Beni-Mahammed du massif de l'Edough (ou Edour').

Sur le rivage oriental du lac Fezara, un *azel*[1] du Beylik, placé sous le commandement de Bel-Kacem-ben-Yâkoub, formait, de ce côté, un puissant foyer de résistance à notre domination.

Du côté de l'est, se trouvaient les importantes tribus des Nehadh et des Beni-Salah.

Enfin, au sud, on rencontrait les Hanencha, tribu puissante et à peu près indépendante des Beys de Constantine, puis les Oulad-Dhan et les Guerfa ; au sud-ouest, les Beni-Four'al et les Zerdaza.

La tribu la plus voisine de Bône était celle des Khareza.

1. Propriété domaniale.

Ainsi qu'il fallait s'y attendre, les contingents de ces tribus n'avaient pas tardé à venir harceler nos avant-postes par un feu de tirailleurs, plus incommode, d'ailleurs, que meurtrier. Le 6 août, le général Damrémont ordonne un mouvement offensif devant lequel ils ne tiennent pas. Le lendemain, dans la nuit du 7 au 8 août, ils fondent sur nos lignes avec beaucoup de vigueur, mais ils sont repoussés avec des pertes sérieuses. Le 10, ils attaquent de nouveau, mais mollement.

Enfin, dans la nuit du 11 au 12, attaque furieuse d'une redoute vers onze heures du soir : repoussés de nouveau par nos soldats, les contingents reviennent à la charge à une heure du matin avec une intrépidité sans égale : quelques-uns des assaillants franchissent les fossés, escaladent les parapets et combattent à l'arme blanche dans l'intérieur des redoutes, où ils se font tuer bravement. Ils sont encore repoussés, en laissant quatre-vingt-cinq cadavres dans les fossés et sur les parapets de ces redoutes.

Cette attaque fut la dernière que tentèrent les Arabes, qui, convaincus, sans doute, de l'inefficacité de leurs efforts, se dispersent et retournent dans leurs tribus. La brigade Damrémont allait jouir paisiblement de sa conquête, lorsqu'elle reçut l'ordre de l'évacuer et de revenir à Alger, qu'elle regagnait le 25 août après une absence d'un mois[1].

En quittant Bône, le général Damrémont laissait des munitions à ses habitants, que leur conduite loyale envers nous exposait à la vengeance du Bey de Constantine; il leur faisait espérer qu'ils ne seraient pas toujours privés de l'appui de la France.

1. *Annales algériennes.* — Livre IV.

IV

Le 11 août, un bâtiment marchand, venu de Marseille, apportait à Alger la nouvelle de la chute de Charles X. Le Général en chef et l'Armée n'apprirent que par les journaux et par la proclamation d'arrivée du général Clauzel, qui prenait la succession de M. de Bourmont, que le duc d'Orléans, nommé d'abord à la Lieutenance-Générale du Royaume, avait été appelé au trône. Le Gouvernement avait cessé toute communication avec le Général en chef avant que ce dernier fait, si important pourtant, fût accompli.

Aussitôt que M. de Bourmont eut appris les évènements de Juillet, il sentit la nécessité de réunir ses forces pour être prêt à toute éventualité. C'est là la raison qui avait motivé le rappel à Alger de la brigade Damrémont et l'évacuation de Bône.

V

Dans le courant du mois d'août, le Bey de Thithri, Mosthafa-Bou-Mezrag, prenant pour prétexte ce qu'il appelait l'expulsion des membres de la Milice turke, laquelle avait été embarquée le 10 sur un bâtiment de l'État à destination de l'Asie-Mineure, ce Bey, disons-nous, nous déclarait la guerre, déclaration qui, du reste, se borna à quelques bravades sans

effet. Quoi qu'il en soit, l'Armée tout entière, resserrée autour d'Alger, se trouvait absolument bloquée dans les étroites limites du terrain qu'elle occupait. Tout ce qui dépassait cette zone dangereuse était infailliblement égorgé ; c'est ainsi que le Colonel du 1er régiment de marche et l'officier qui l'accompagnait furent décapités en avant de la petite plaine de Mosthafa-Pacha, c'est-à-dire à moins d'un kilomètre du Fort Bab-Azzoun. Cet intolérable état de choses, qui accusait l'insuffisance de l'Agha des Arabes et le peu d'influence dont il jouissait auprès des tribus de la Metidja, avec lesquelles il était, d'ailleurs, sans relations, démontrait au Général l'erreur qu'il avait commise en nommant à cet important emploi le négociant maure Hamdan-Bou-Rkaïb, et la nécessité d'aviser à élargir, par de vigoureuses et énergiques mesures, le cercle dans lequel l'Armée était enfermée.

Mais les fonctions d'interprète ne suffisaient pas à l'activité militaire du jeune et ardent Youçouf : habitué, dès son enfance, à la vie à cheval, aux aventures de guerre, au bruit de la poudre, aux éclairs des lames s'abattant sur des crânes, aux mêlées furieuses qu'il éventrait en s'y traçant un sanglant sillon, ce qu'il aimait, lui, c'était entraîner à sa suite, dans une charge vertigineuse, ces merveilleux cavaliers arabes qui, avec leurs bernous flottants, semblaient de gigantesques oiseaux volant dans l'espace ; c'était la razia ou le châtiment de quelque tribu rebelle ; c'était le butin, que, toujours, il abandonnait prodigalement à ses compagnons ; car il était généreux jusqu'à l'excès. Il voulait bien être la parole, mais à la condition d'être surtout l'action. Il sentait, en un mot, qu'il pouvait faire autre chose que traduire les paroles du Général en chef, et que ses destinées l'appelaient à jouer un rôle plus avantageux pour la cause française. Enfin, il com-

prenait qu'il n'était pas dans sa voie, bien qu'il ne se dissimulât pas, pourtant, qu'il avait beaucoup à apprendre pour se mettre à hauteur des officiers au milieu desquels il était appelé à vivre.

Aussi, n'hésita-t-il point à solliciter du Général en chef la faveur d'être envoyé en France pour y compléter, par des études sérieuses, son instruction militaire, qui, tout naturellement, laissait à désirer. Il est vrai qu'il y suppléait largement par sa brillante valeur, et par sa parfaite connaissance de l'ennemi que nous avions à combattre.

Le maréchal de Bourmont, qui, déjà, avait pu apprécier ce que valait son jeune interprète, refusait d'admettre sa demande, et faisait tous ses efforts pour le retenir en Algérie, où il pouvait rendre d'excellents services. Mais, comprenant qu'il fallait à l'ardeur de son protégé un rôle plus en harmonie avec ses aptitudes, ses goûts, ses aspirations, le Général en chef, qui, bien que convaincu de la nullité de l'Agha des Arabes, ne voulait cependant pas faire sa propre critique en le destituant, plaça auprès de lui le jeune Youçouf en qualité de khalifa (lieutenant), et le chargeait de la surveillance des turbulentes tribus de la Metidja, qui, enhardies par l'inaction de Hamdan-Bou-Rkaïb, venaient nous couper des têtes à deux pas de nos avant-postes.

A partir de ce moment, les coupeurs de route devinrent plus timides, plus circonspects ; ils avaient compris, à leurs dépens, qu'ils avaient devant eux un homme de tête et de résolution.

VI

Nous avons dit plus haut que le général Clauzel avait été donné pour successeur à M. de Bourmont dans le commandement de l'Armée d'Occupation.

Le 2 septembre, le nouveau Général en chef débarquait à Alger, et faisait son entrée dans la capitale de la Régence. Le lendemain, le vainqueur d'Alger, le maréchal de Bourmont, à qui l'on avait refusé un bâtiment de l'État pour le conduire à Mahon, où il avait décidé de se retirer provisoirement, s'embarquait, avec deux de ses fils qu'il avait amenés avec lui, sur un navire marchand autrichien, dont le patron avait consenti à le recevoir. L'aîné de ses fils était allé porter en France les drapeaux pris sur l'ennemi; le quatrième, Amédée de Bourmont, avait été blessé mortellement au combat de Sidi-Khalef.

VII

Le général Clauzel n'avait pas tardé à apprécier les services du jeune khalifa de l'Agha des Arabes; en effet, chaque jour, à la tête de quelques cavaliers indigènes qu'il avait recrutés lui-même, il faisait des excursions qu'il poussait assez loin, soit dans la Metidja, soit dans le Sahel d'Alger. La petite troupe, composée de gens d'une moralité suffisante

pour des Turks ou des Arabes, revenait rarement les mains vides. Mais qu'importe? il leur fallait vivre, et ils avaient trouvé commode de charger l'ennemi de pourvoir à ce soin* le plus souvent possible.

Ayant compris, par les résultats obtenus, tout le parti qu'on pouvait tirer de l'élément arabe lorsqu'il était confié à des mains énergiques, le général Clauzel chargea le khalifa Youçouf de l'enrôlement d'une troupe de cavaliers indigènes, dont l'entretien serait supporté par l'État. Youçouf avait carte blanche pour le recrutement de cette troupe. Au bout de quelques jours, son goum comptait une centaine de cavaliers de sac et de corde qui lui étaient absolument dévoués, et qui auraient suivi leur jeune chef jusqu'au fond de la *djehennem* (enfer).

Cette bande qui, en peu de temps, était devenue la terreur du Sahel et du nord de la Metidja, poussait fréquemment les pointes les plus audacieuses; son extrême mobilité, qui lui permettait d'opérer presque en même temps sur des points très éloignés l'un de l'autre, disposait les Arabes, qui n'ont que des notions très vagues sur la mesure du temps, à croire à l'ubiquité de l'infernal escadron. Pour eux, Youçouf c'était Iblis en personne, le chef des *djenoun* (génies). Aussi, aucun crime ne restait-il impuni, et une tête de Chrétien qui tombait se payait-elle par dix têtes de Musulmans.

Au bout de quelque temps de l'emploi de ce système, une crainte salutaire régnait au loin, et le général Clauzel pouvait faire le jour devant nous, étendre le rayon de l'occupation, et pousser sans danger notre frontière à trois ou quatre lieues d'Alger.

* Voir la note de la page 54.

Pour se rendre de ce point à la Metidja, il n'existait alors que deux routes à peu près praticables à une armée: l'une, par le bord de la mer; l'autre, à travers les collines du massif d'Alger. Des postes permanents furent établis de distance en distance sur ces routes, et le plus important occupa le Haouch-Hoçaïn-Pacha, qui reçut plus tard le nom de Ferme-Modèle. Ce *haouch*, qui existe encore aujourd'hui, est situé à quatorze kilomètres d'Alger, au pied des collines du Sahel et à l'entrée de la Metidja.

Quant à Hamdan-Bou-Rkaïb, l'Agha des Arabes, il n'en était plus question: absolument effacé par son lieutenant, il était à peu près rentré dans le néant d'où M. de Bourmont l'avait fait sortir. Depuis la retraite de Blida, où il s'était trouvé, les Arabes lui avaient inspiré une telle terreur, que jamais il n'osa paraître dans la plaine sans être soutenu par des troupes. Au reste, on ne s'en occupa plus jusqu'au moment de sa destitution.

NOTE DU CHAPITRE II

* *Page* 52. — Nous avons dit plus haut, dans une note de la page 36, que, lors de son débarquement sur la plage de Sidi-Feredj, le jeune Mamelouk Youçouf n'avait pour toute fortune que ce qu'il portait sur lui, c'est-à-dire des armes magnifiques, deux brassards et l'agrafe de son ceinturon, tous ces objets garnis et enrichis de diamants d'un assez grand prix. Il vendit le tout lorsqu'il organisa, *à ses frais*, l'escadron dont nous parlons ici, et avec lequel il gardait la banlieue d'Alger.

Il avait acheté, avec une partie de la somme de 30,000 francs provenant de la vente de ces objets, lesquels étaient à son usage personnel et lui appartenaient, une petite campagne à Bir-Khadem, où il résidait avec sa troupe. Mme Yusuf, nous le répétons, possède encore le reçu des 30,000 francs provenant des diamants vendus par Ben-Aïça, neveu du banquier juif Bakri, celui qui, indirectement, amena le fameux coup de chasse-mouches qui coûta son trône au Pacha-Dey d'Alger.

La plus grosse part de ces 30,000 francs fut affectée au recrutément et à l'entretien de sa troupe ; car les profits de la razia étaient des plus aléatoires. Du reste, avec sa générosité, devenue plus tard proverbiale, le jeune khalifa de l'Agha des Arabes ne pouvait en avoir pour bien longtemps.

CHAPITRE III

I. Expédition de Médéa. — Rencontre par la colonne expéditionnaire d'un *djich* [1], qui a pris position en avant de Blida pour s'opposer à son passage. — Youçouf envoyé en parlementaire au chef de cette bande. — Audace de Youçouf au milieu de ces cavaliers. — Ils sont mis en déroute, et la colonne pénètre dans Blida après en avoir forcé les portes. — Combat du Col des Mouzaïa. — Belle conduite de Youçouf, qui y est blessé, et qui y a un cheval tué sous lui. — Le Général en chef le nomme provisoirement officier au titre indigène sur le champ de bataille, et lui fait don d'un de ses chevaux pour remplacer celui qu'il a perdu à l'attaque du Col. — II. Création d'un escadron de Mamelouks. — Youçouf est chargé de son organisation. — III. Youçouf contracte un engagement dans les Chasseurs algériens. — Il est nommé capitaine, à titre provisoire, dans ce corps.

I

Le général Clauzel n'avait pas tardé à reconnaître qu'il était temps d'en finir avec le Bey de Thithri, Mosthafa-Bou-Mezrag, qui, couvert par ses montagnes, croyait pouvoir y braver impunément la puissance française : un arrêté du 15 novembre le destituait et le remplaçait par le Maure Mosthafa-ben-El-Hadj-Omar, parent de Hamdan, et comme lui négociant[2]. Une expédition sur le Thithri fut décidée pour

1. *Djich*, bande de cavaliers armés.
2. *Annales algériennes*. — Livre VI.

appuyer cette mesure, et le Général en chef prenait en personne le commandement de la colonne qui devait marcher sur Médéa, la capitale de ce Beylik.

Ce petit corps d'armée, qui présentait un effectif de 7,000 hommes, se mit en mouvement le 17 novembre, et alla établir son bivouac à Bou-Farik; il en repartit le 18 et se dirigea sur Blida. A une lieue environ en avant de cette ville, au moment où elle arrivait sur l'ouad Beni-Azza, l'avant-garde de la colonne expéditionnaire apercevait devant elle une assez forte troupe composée de cavaliers et de fantassins arabes, et divisée en groupes ou fragments sur un front très étendu. La droite de ce rassemblement s'appuyait au point où l'ouad Abarer' débouche de la montagne des Beni-Salah; sa gauche touchait aux murs de Blad-el-Djedida (la Ville-Nouvelle)[1]. L'avant-garde s'arrêta, et son commandant fit prévenir le Général en chef de ce qui se passait.

Le général Clauzel, qui, nous l'avons dit plus haut, avait reporté sur Youçouf le bienveillant intérêt que lui portait le maréchal de Bourmont, et qui avait tenu à ce qu'il fît partie, avec son goum, du corps expéditionnaire marchant sur Médéa, le Général en chef, disons-nous, envoya Youçouf en parlementaire vers cette troupe pour en savoir les intentions, lesquelles, d'ailleurs, n'étaient pas douteuses.

Toujours admirablement monté, Youçouf partait comme un trait dans la direction du groupe principal, en enlevant son cheval avec une élégance et une vigueur qui lui valurent les

1. Après l'effroyable tremblement de terre de 1825, le Pacha Hoçaïn avait décidé que la ville de Blida serait rebâtie à Groumellal, c'est-à-dire à 1,800 mètres au nord-nord-ouest de la ville détruite. Ce projet n'eut pas de suite.

bravos de l'avant-garde de la colonne. En quelques bonds, il avait joint ce groupe, et, seul en présence de ces bandes, qui, malgré sa qualité de parlementaire, l'accueillirent par des cris et des injures, Youçouf, magnifique de calme et de sang-froid, s'adressant aux cavaliers du groupe devant lequel il s'était arrêté : « Quel est, parmi vous, celui qui commande ? » demanda-t-il d'un ton impérieux et méprisant.

— « C'est moi ! » répondit un beau et vigoureux cavalier en s'avançant vers Youçouf.

— « Si c'est toi, fais donc taire ces bergers fils de bergers ; car ce ne sont pas là des guerriers, puisqu'ils ne savent point respecter un parlementaire. »

Et, subissant l'influence fascinatrice du jeune et brillant Mamelouk, le chef arabe imposait silence à ses bandes.

Puis, avec l'habileté d'un diplomate consommé, Youçouf entrait en pourparlers avec le chef du goum, et réussissait à le décider, malgré l'opposition que firent à cette proposition quelques-uns des principaux cavaliers de la bande, à venir s'expliquer avec le Général en chef au sujet de ses intentions vis-à-vis de la colonne française.

Youçouf revenait bientôt vers la colonne avec le chef du goum, qu'avaient voulu suivre quelques-uns des siens.

A l'approche de ce chef, le général Clauzel s'était porté à sa rencontre : c'était un cavalier de haute mine, au regard franc et droit, à l'attitude énergique, fière et imposante.

Le Général lui ayant fait connaître que son intention était d'aller coucher le soir même à Blida, il lui demandait quel avait été son but en s'établissant sur la route qui y conduisait, et en y prenant position.

Le chef arabe lui répondait avec beaucoup d'audace que son intention à lui était précisément de s'opposer à son projet,

et il lui conseillait avec une certaine hauteur d'y renoncer, parce que lui et sa troupe étaient tout disposés à l'en empêcher, « s'il plait à Dieu ! » ajoutait-il.

— « C'est ce que nous allons voir, » répliquait le Général chef, et il ordonnait au chef arabe de se retirer. Il remettait sur-le-champ sa colonne en marche sur Blida.

Dès que le chef arabe eut rejoint sa troupe et qu'il lui eut fait connaître les intentions du Général en chef, des clameurs et des vociférations se firent entendre sur toute la ligne, et les Arabes commencèrent aussitôt un feu plus nourri qu'efficace. La brigade de tête les poussait facilement devant elle, et quelques obus en avaient bientôt raison.

Vers la chute du jour, le général Achard se présenta devant Blida, dont il trouvait les portes fermées ; il s'apprêtait à les abattre à coups de canon, lorsqu'elles furent ouvertes par un officier — le lieutenant d'Hugues, du 37e de ligne — et quelques voltigeurs qui en avaient escaladé les murs. La ville était presque déserte ; ses habitants, sous la pression des Beni-Salah, et redoutant de voir se renouveler les scènes de pillage de juillet, s'ils se montraient sympathiques aux Français, l'avaient évacuée le jour même où nous y entrions, et s'étaient retirés dans les montagnes de cette tribu kabile.

L'Armée passa la journée du 19 à Blida. Elle se remit en marche le 20 en longeant l'ouad Sidi-El-Kebir, c'est-à-dire le pied de la chaîne de montagnes qu'on appelait alors, un peu pompeusement, le *Grand Atlas*.

Vers midi, l'Armée arrivait sur l'ouad Cheffa[1], c'est-à-dire à l'entrée de la gorge où le chemin de Médéa pénètre dans la

1. Que nous appelons *la Chiffa*.

montagne, entre les tribus des Beni-Salah et des Mouzaïa, et elle dressait ses tentes autour du Haouch-Mouzaïa, belle et vaste ferme située sur la rive gauche de l'ouad, et au pied du Djebel-Mouzaïa.

L'Armée quittait le Haouch-Mouzaïa, le 21 novembre, à la pointe du jour. L'Agha des Arabes, Hamdan-Bou-Rkaïb, qui avait suivi la colonne jusque là, fut laissé dans cette ferme, qui avait été mise en état de défense pour observer les mouvements des Arabes dans la Metidja ; mais, au lieu de pousser quelques reconnaissances dans les environs pour avoir des nouvelles de l'ennemi, le trop circonspect agha se tint prudemment renfermé dans ce bordj jusqu'au retour de la colonne.

Les Mouzaïa ne cherchèrent point tout d'abord à s'opposer à notre marche : l'Armée gravit sans trop de peine les premières pentes de l'Atlas, et parvint sur un plateau élevé qui permettait d'embrasser du regard toute la plaine de la Metidja. Le Général en chef ordonna une halte sur ce point, et notre artillerie de montagne salua avec enthousiasme le vénérable et classique Atlas de vingt-cinq coups de canon.

La colonne se remettait en route et marchait encore quelque temps sans apercevoir l'ennemi ; mais, vers une heure, il se présentait devant la brigade Achard, qui formait tête de colonne, et commençait le feu. Quelques compagnies, lancées en tirailleurs, l'ayant débusqué de sa position, il se retirait par les crêtes sur les hauteurs dominant le col.

Continuant d'avancer, l'Armée se trouva bientôt en face de cette *Tnïya*[1], qui est une sorte de coupure étroite,

1. *Tnïya*, col, défilé. Cette glorieuse journée prit officiellement le nom de « Combat du *Col du Ténia* », c'est-à-dire du *Col du Col*. Les Arabes désignent ce point sous le nom de *Tniyet-Mouzaïa*, Col des Mouzaïa.

commandée à droite et à gauche par des mamelons coniques et élevés. Le Bey de Thithri, Mosthafa-Bou-Mezrag, avait mis deux mauvaises pièces de canon en batterie de chaque côté de la coupure, et ses bandes en garnissaient les hauteurs[1].

Quoi qu'il en soit, nos intrépides soldats, lancés sur cette formidable position qui semblait inexpugnable, lui donnèrent l'assaut avec une vigueur surhumaine, et en précipitèrent les défenseurs dans les sombres abîmes qui béaient au-dessous d'eux.

La cavalerie avait trouvé le moyen de fournir une charge sur cet abominable terrain ; Youçouf y avait montré son intrépidité ordinaire et son habileté de cavalier consommé.

Enthousiasmé de la valeur et de la conduite de Youçouf dans cette affaire, où il avait été blessé légèrement, et où son cheval avait été tué sous lui, le Général en chef l'avait fait officier, à titre provisoire, sur le champ de bataille, situation qui ne fut ratifiée que quelques jours plus tard, et il lui avait donné un de ses chevaux en remplacement de celui qu'il venait de perdre à l'attaque du Col.

Toute l'Armée, fière de sa sanglante et glorieuse besogne, bivouaquait sur les hauteurs vertigineuses enlevées à l'ennemi.

Le 22 novembre, l'Armée, à l'exception de la brigade Munck d'Uzer, qui fut laissée à la garde du Col des Mouzaïa, prenait la direction de Médéa. En descendant le versant méridional, la brigade Achard combattit jusqu'au bois des Oliviers, après lequel le terrain s'élargit et se découvre. Le Général en chef ordonna à la cavalerie de charger en arrivant sur ce point : nos escadrons s'ébranlèrent et poussèrent les Arabes et les

1. Extrait du rapport du Général en chef sur l'expédition de Médéa.

Kabils devant eux le sabre aux reins ; malheureusement, un profond ravin arrêta court nos cavaliers, qui n'eurent la satisfaction que d'en sabrer quelques-uns. Les cavaliers de Youçouf, qui s'étaient engagés dans des ravins boisés presque impénétrables, rapportèrent quelques têtes dont ils firent hommage au Général en chef.

A quelques kilomètres du bois des Oliviers, un piéton arabe, vêtu de loques, émergeait subitement d'un pli de terrain où il se tenait caché, et se présentait à notre avant-garde en montrant une lettre qu'adressaient au Général en chef les autorités de Médéa, et par laquelle cette ville lui faisait sa soumission. Il est hors de doute que la défaite du Bey de Thithri n'avait pas dû être étrangère à cette détermination des Lamdani ou Médéens, lesquels, pour nous donner une preuve de leur sincérité, tiraient sur les bandes de Mosthafa-Bou-Mezrag, qui s'enfuyait, avec quelques centaines de ses adhérents, par la route de Berouaguïa.

Le Général en chef, au-devant duquel s'étaient rendues les autorités de Médéa, faisait son entrée dans la ville à la chute du jour.

Le 23, le Bey Mosthafa-Bou-Mezrag, qui craignait de tomber entre les mains des Arabes du Sahra, préféra se remettre entre les nôtres. Il se rendit prisonnier au général Clauzel, qui le traita avec assez d'égards. Mosthafa-ben-El-Hadj-Omar, désigné pour le remplacer à la tête du Beylik de Thithri, y fut installé avec un certain apparat. Le général Clauzel décidait, en même temps, qu'on laisserait les Zouaves et deux bataillons à Médèa pour en former la garnison, et prêter appui à notre nouveau Bey, Ben-El-Hadj-Omar.

Le 26, le Général en chef quittait Médéa pour retourner à Alger, et allait coucher au Haouch-Mouzaïa. Lorsque l'Armée

approcha de Blida, le 27, elle eut à disperser quelques groupes ennemis qui paraissaient vouloir s'y introduire, et reprendre un combat qui avait eu lieu la veille dans les rues de cette ville. En effet, El-Hadj-Mohammed-ben-Zamoum était venu, le 26, à la tête de nombreuses bandes kabyles, attaquer le colonel Rullière, laissé à Blida, au passage de la colonne, pour en former la garnison; celle-ci s'était trouvée, à un certain moment, dans la situation la plus critique.

Le 28, le général Clauzel quitta Blida avec tout son Corps d'Armée. Craignant de retomber entre les mains des Kabils, les débris de la population suivirent la colonne, qui, le soir, bivouaquait à Sidi-Aaïd, à quatre kilomètres au nord de Bou-Farik.

Le 29 novembre, l'Armée rentrait dans ses cantonnements[1].

II

Avant son départ pour l'expédition de Médéa, le général Clauzel avait ordonné la formation d'un corps de Zouaves à cheval ou de Spahis, dont le commandement avait été confié provisoirement au capitaine d'artillerie Marey. Bientôt après, le Général en chef avait décidé la création d'un second escadron de ces cavaliers indigènes, sous la dénomination de *Mameloucks*, et c'était à Youçouf qu'il avait laissé le soin de son organisation.

Grâce à l'influence que lui avaient déjà acquise son

1. *Annales algériennes.* — Livre VI.

incroyable intrépidité et sa qualité de magnifique cavalier, Youçouf était parvenu sans effort à attirer dans ce nouveau corps un grand nombre de jeunes Algériens de grande famille, désireux de répondre à l'appel d'un entraîneur d'hommes dont, malgré sa jeunesse, les prouesses ne se comptaient déjà plus. Ces deux escadrons, qui, plus tard, avaient été réunis sous le commandement de M. Marcy, promu chef d'escadrons dans ce corps, furent le noyau de nos vaillants régiments de Spahis.

Mais le général Clauzel avait vu, pendant sa marche sur Médéa, le jeune Youçouf à l'œuvre ; il avait compris tout le parti que notre cavalerie d'Afrique pouvait tirer de la présence dans ses rangs d'un homme de cette valeur, lequel avait déjà donné à la cause française de nombreuses preuves de son dévouement, de son affection pour cette France à laquelle le rattachait son origine, et qu'il servait depuis cinq mois avec un zèle, une habileté, une bravoure, un mépris du danger, un bonheur qui ne s'étaient point un seul instant démentis, et qui déjà lui avaient fait un nom dans l'Armée française. En effet, il avait purgé la banlieue d'Alger des coupeurs de route qui l'infestaient, et qui y répandaient la terreur en venant nous prendre des têtes jusque dans la zone de nos avant-postes ; par son incroyable activité, par son impitoyable sévérité, par ses pointes audacieuses, ses surprises foudroyantes, ses ruses félines, il était devenu la terreur des bandits ou des fanatiques du Sahel d'Alger et de la Metidja. A la tête de son terrible escadron, Youçouf pouvait s'écrier, comme le fils de Cheddad : « Lorsque ma main brandit le sabre au fort de la mêlée, les esprits des cavaliers tombent dans le délire. » Toujours là où ils l'attendaient le moins ; ne leur laissant ni paix, ni trêve ; ne leur faisant ni grâce, ni

merci ; à cheval nuit et jour et par tous les temps, il fondait avec ses cavaliers de proie sur les douars les mieux cachés, et le butin des battus passait instantanément dans les mains des battants. Bref, les féroces écumeurs de notre maigre territoire africain finirent par se dégoûter d'un métier qui leur rapportait plus de horions que de caresses, plus de pertes que de profits, et ils le cessèrent en attendant des jours qu'ils espéraient meilleurs.

Youçouf, nous le répétons, s'était montré, dans l'affreuse montagne des Mouzaïa, le jour du passage du Col et le lendemain, audacieux jusqu'à la folie et cavalier hors de pair, en chargeant sur des arêtes, en donnant l'assaut à des pitons foisonnant d'ennemis, en s'enfonçant dans des ravins embroussaillés à pentes schisteuses et fuyantes. C'était visiblement un admirable spectacle que donnèrent à l'Armée, dans cette glorieuse journée de la Tnïyet-Mouzaïa, ces splendides cavaliers, absolument à leur aise sur leurs merveilleuses bêtes, qui tantôt escaladaient les hauteurs, poussées en avant par leurs jarrets à ressorts d'acier, et tantôt se laissaient glisser sur leur train de derrière jusqu'au fond des abimes. Tour à tour sur nos têtes, là-haut dans les nuages, l'éclair et la voix sèche et brève de la poudre, ou, sous nos pieds, des cris, des tintements de fer sur le fer, le choc du chabir sur l'étrier, puis des bruits sourds, précipités, crépitants, indiquent que la mort fait son œuvre aussi bien sur les sommets vertigineux qu'au fond des torrents.

III

Il était temps, en effet, de faire à Youçouf une situation régulière ; il ne fallait point lui laisser gaspiller, dans des entreprises au-dessous de sa taille, ses précieuses aptitudes pour les choses de la guerre ; c'est ainsi que le comprit le Général en chef de l'armée d'Afrique, quand, après lui avoir fait contracter un engagement dans les Chasseurs algériens, il le récompensa des services qu'il avait rendus, pendant près de cinq mois, dans les fonctions de khalifa de l'Agha des Arabes, et dans l'expédition de Médéa, en le nommant, à titre provisoire, *le 2 décembre 1830*, capitaine dans le corps où il venait d'être admis en qualité de volontaire.

De ce jour, Youçouf, ce capitaine de vingt-deux ans, prenait rang dans l'Armée française et était définitivement des nôtres ; de ce jour datait cette merveilleuse odyssée qui ne devait se terminer que trente-cinq ans plus tard, et que nous allons essayer de raconter. Certes, nous ne nous dissimulons point les difficultés de cette énorme tâche que nous aurions bien voulu laisser à une plume plus autorisée ; mais le temps marche vite, les souvenirs s'effacent, les contemporains disparaissent, les documents s'égarent, les faits tombent dans l'oubli, et le Pays y perd ainsi, avec de beaux et nobles exemples à mettre sous les yeux des générations futures, la mémoire de héros qui eussent fait l'illustration de son histoire.

« Pensons-nous, dit l'immortel Montaigne, qu'à chaque harquebusade qui nous touche, et à chaque hazard que

5

nous courons, il y ait soubdain un greffier qui l'enroolle? »

« C'est ainsi, ajoute-t-il, que les fortunes de plus de la moitié du monde, à faulte de registre, ne bougent de leur place, et s'esvanouissent sans durée. »

Eh bien! nous avons voulu être ce greffier, et cela sans autre prétention que celle d'*enrooller* les faits glorieux, les merveilleuses actions de guerre de notre héros. Cet illustre oublié, ce grand méconnu, nous avons voulu le montrer à ses contemporains, à la jeune génération, de la même façon que les martyrs de la guerre sainte se présenteront devant l'Éternel au jour du jugement dernier, c'est-à-dire dans tout le rayonnement de sa gloire et avec ses blessures saignantes. Nous le suivrons pas à pas pendant ces trente-cinq années de combats prodigieux, de chevaleresques actions de guerre, de périlleuses aventures aussi bien dans les âpres montagnes des Kabils que dans les immenses plaines de sable des Nomades; en un mot, nous le prendrons à l'aurore de sa carrière au Col des Mouzaïa, et nous ne le quitterons qu'après avoir refermé sur son héroïque dépouille les portes de son tombeau.

Du 2 décembre, disons-nous, du jour de sa nomination de capitaine dans les Chasseurs algériens, l'existence de Youçouf se confond avec l'histoire de notre Armée sur la côte africaine; car il n'est guère d'actions de guerre auxquelles il n'ait pris part pendant ce tiers de siècle qui est compris entre 1830 et 1865. En définitive, pour accomplir notre tâche avec tout le soin qu'elle mérite, nous n'aurons qu'à retracer, dans leur ordre chronologique, les actions de guerre inscrites sur l'état des services de notre héros, en leur donnant toutefois pour cadre les faits historiques auxquels elles sont intimement liées, et dont elles ne peuvent être séparées.

CHAPITRE IV

I. Une garnison est laissée à Médéa. — Son ravitaillement. — II. Projet de cession au Bey de Tunis des Beyliks de Constantine et d'Oran. — Ce projet n'est pas ratifié par le Gouvernement français. — III. Par suite des difficultés du ravitaillement de Médéa, le Général en chef décide l'évacuation de cette place. — IV. Suppression de la charge d'Agha des Arabes. — V. Mission périlleuse confiée au capitaine Youçouf. — Ravitaillement, en munitions de guerre, de la place de Médéa. — Reconnaissance sur Miliana. — VI. Rétablissement de la charge d'Agha des Arabes. — VII. Le général Clauzel est remplacé, dans le commandement de l'Armée d'Afrique, par le général Berthezène. — VIII. Le capitaine de Chasseurs algériens Youçouf est confirmé dans son grade. — IX. Deuxième expédition de Médéa.— Ses conséquences. — Le capitaine Youçouf se fait remarquer par son intrépidité en chargeant à la tête de son escadron. — Chaque jour il est acclamé par nos soldats en rentrant au camp ou au bivouac. — X. Le chef d'escadron Mendiri, qui avait été nommé Agha des Arabes, est remplacé dans cette fonction par Sid El-Hadj-Mohi-ed-Din-Es-Sr'ir.

I

En quittant Médéa le 26 novembre, le général Clauzel y avait laissé une garnison. C'était bien évidemment une mesure prématurée et d'autant plus dangereuse, qu'il avait renoncé, en présence des dispositions hostiles de la population de Blida et des Kabils de la tribu des Beni-Salah, lesquels, de tout temps, ont imposé leur volonté aux paisibles et inoffensifs citadins de cette petite ville, qu'il avait renoncé, disons-nous, à y aventurer une garnison [1].

---

1. *Annales algériennes.* — Livre VI.

Or, Médéa n'ayant de vivres et de munitions que pour quelques jours, il fallut songer au prompt ravitaillement de cette place. Le général Boyer repartit donc d'Alger, le 7 décembre, avec deux brigades et un fort convoi, et put arriver à Médéa sans avoir tiré un coup de fusil. Sa garnison avait été augmentée de deux bataillons, et le commandement en avait été donné au général Danlion.

Après être resté trois jours à Médéa, le général Boyer avait repris la route d'Alger, où il était rentré sans accident.

II

Pour nous permettre de concentrer la totalité de nos efforts et nos sacrifices sur le territoire d'Alger et sur le Beylik du Thithri, tout en établissant notre suzeraineté sur les autres parties de la Régence, le général Clauzel avait formé le projet de céder à des princes de la famille régnante de Tunis les deux autres Beyliks de Constantine et d'Oran, moyennant une reconnaissance de vasselage et un tribut annuel garanti par le Bey de Tunis. Des ambassadeurs de ce prince étaient à Alger depuis quelque temps pour traiter cette affaire.

Le 15 décembre, El-Hadj-Ahmed, Bey de Constantine depuis 1826, était officiellement destitué de ses fonctions ; le lendemain, paraissait un arrêté qui nommait à sa place Sid El-Mosthafa, frère du Bey Hoceïn, de Tunis.

Certes, la difficulté n'était pas absolument de faire un arrêté de destitution ; elle consistait bien plutôt, pour le remplaçant d'El-Hadj-Ahmed, dans les moyens de prendre pos-

session de son nouveau gouvernement, que le Bey évincé ne paraissait pas vouloir céder sans faire quelques observations sur la façon un peu sans gêne avec laquelle on disposait de son Beylik.

Quant à celui de l'Ouest, il fut cédé à Sid Ahmed, autre prince de la maison de Tunis; mais celui-ci pouvait entrer, quand il lui plairait, en jouissance de sa capitale; car la ville d'Oran était depuis quelques jours en notre pouvoir.

Le vieux Bey d'Oran, Hacen, s'embarquait bientôt sur un navire qui le conduisait à Alger; il y restait quelque temps, puis il se retirait à Alexandrie, et enfin à La Mekke, où il mourait.

Nous ajouterons que les traités conclus par le général Clauzel avec le Bey de Tunis pour la cession, sous les conditions stipulées, des Beyliks de Constantine et d'Oran, n'ayant point été ratifiés par le Gouvernement français, cette affaire fut définitivement abandonnée [1].

III

Mais pendant que se traitait cette affaire de distribution de beyliks aux princes tunisiens, le général Clauzel se voyait contraint, par suite de la réduction de l'Armée d'Afrique, d'abandonner Médéa, qu'il devenait, d'ailleurs, impossible de ravitailler.

1. *Annales algériennes.* — Livre VI.

La garnison évacua donc cette place dans les derniers jours de décembre; mais comme le général Danlion n'était rien moins que sûr de pouvoir traverser le pays des Mouzaïa avec sa brigade, le général Clauzel envoya au-devant de lui, jusqu'à la Tnïya, la brigade Achard, qui le ramena à Alger, où il rentra le 4 janvier 1831.

Le Bey Mosthafa-ben-El-Hadj-Omar, qui sentait son insuffisance et son impuissance, aurait bien désiré suivre la garnison et rentrer avec elle à Alger; mais les habitants de Médéa, craignant de tomber dans l'anarchie, firent de telles instances pour le conserver, qu'il finit par se décider à rester au milieu d'eux.

IV

La charge d'Agha des Arabes fut supprimée le 7 janvier 1831. Nous avons vu que son titulaire, Hamdan-Bou-Rkaïb, sans la moindre aptitude pour les affaires de poudre, avait trouvé plus commode de laisser toute la partie active de sa besogne à Youçouf, son jeune et énergique khalifa ; les affaires, d'ailleurs, n'en avaient pas marché plus mal. Aujourd'hui que nos colonnes avaient poussé devant elles, le besoin de ce rouage ne se faisait plus si impérieusement sentir, bien que, pourtant, notre influence ne fût encore que médiocrement assise dans la Metidja. Le Général en chef compléta cette mesure en exigeant de Hamdan, dans la crainte qu'il ne se livrât à quelques intrigues, qu'il s'éloignât d'Alger et qu'il se rendît en France.

V

Dans les derniers jours de janvier, le capitaine Youçouf fut chargé par le Général en chef d'une mission des plus périlleuses : il s'agissait du ravitaillement, en munitions de guerre, de la ville de Médéa, où nous avions laissé notre Bey Mosthafa-ben-El-Hadj-Omar, lequel ne s'y trouvait rien moins qu'à son aise. Le jeune capitaine devait, après avoir déposé ses cent mille cartouches à Médéa, pousser une reconnaissance sur Miliana, où nous n'avions pas encore paru, pour s'y assurer de l'état des esprits, y nouer des relations, s'il était possible, et se rendre compte de ce qui pourrait être tenté de ce côté.

Il choisissait, pour cette dangereuse et hasardeuse opération, vingt-cinq de ses meilleurs cavaliers indigènes, de ceux qui avaient pacifié avec lui le Sahel et la Metidja, de ces preux de la poudre et de la lame, toujours prêts pour le combat, à la condition qu'il y ait quelque butin au bout, et se faisant aussi peu de scrupule de sabrer un Musulman, quand le devoir le leur commandait, que s'il s'agissait d'un simple Chrétien ; gens de cœur, sans doute, mais aussi sans préjugés, et d'une moralité ne gênant en rien l'exercice de leur honorable profession. Leur jeune chef avait commandé ; ils iront là où il ira, et ils savent d'expérience qu'il les mènera loin, et que tous, bien certainement, ne reverront pas Alger *la bien gardée*.

Il s'agissait, en effet, d'une mission de longue haleine en

pays ennemi; sans doute, avec de l'audace, de la rapidité, de l'habileté, une noble et vigoureuse monture, de bonnes armes, du bonheur, et Youçouf pour guide, on pouvait espérer s'en tirer avec honneur et profit; mais il fallait tout cela pour assurer le succès.

Cette mission, nous le répétons, se mit en route, avec son convoi de munitions, vers le 25 janvier; elle traversait la Metidja, passait par Blida et se dirigeait sur Médéa par le chemin du Col des Mouzaïa, qu'elle franchissait sans rencontrer d'obstacles. Aux Zenboudj-El-Azara, le 28 janvier, elle donnait dans un goum nombreux qu'elle chargeait sans hésitation, et qu'elle culbutait après un combat de quelques minutes, dans lequel Youçouf, qui, avec son intrépidité ordinaire, s'était lancé bien en avant des siens, eut son cheval tué sous lui. Obligé de combattre à pied pendant quelques instants, sa position devenait très critique, lorsque ses cavaliers vinrent le dégager et achever la déroute de l'ennemi.

Le capitaine Youçouf continua son chemin sur Médéa, où il déposa son convoi de cartouches; après avoir séjourné quelque temps dans cette place, il se dirigea sur Miliana en longeant, au sud, la chaîne du Gonthas; il arrivait sans encombre devant cette ville, qui, le croyant sans doute l'avant-garde d'un corps d'armée prochain, lui ouvrait ses portes sans difficulté. Du reste, les dispositions des gens de Miliana ne présentaient aucun caractère d'hostilité. Après avoir bivouaqué pendant deux ou trois jours en dehors de la ville, et entamé des négociations avec ses principaux habitants, négociations qui furent des plus fructueuses pour notre cause, car le capitaine Youçouf était aussi habile diplomate que valeureux soldat, son goum reprit la direction d'Alger. Il était attaqué, le 20 février, sur l'ouad Ouedjer par les Sou-

mata, qui lui avaient tendu une embuscade. Malgré la difficulté du terrain, Youçouf n'avait pas hésité à se mettre à la poursuite de ces Kabils, dont il put sabrer quelques-uns; mais sa témérité faillit lui être fatale, car il était blessé à la hanche droite d'un coup de feu qui, fort heureusement, n'eut pas de suites bien graves. Néanmoins, il avait eu deux cavaliers blessés mortellement. Un autre de ses hommes avait eu son cheval tué sous lui. Arrivé dans la Metidja, il voyait clair devant lui et pouvait défier toute attaque. Il rentrait le 22 février à Alger, et rendait compte de sa mission au général en chef, dont il recevait les plus flatteuses félicitations pour la façon heureuse et brillante dont il l'avait accomplie.

VI

Le général Clauzel rétablissait, le 20 février, la charge d'Agha des Arabes, qu'il avait supprimée le 7 janvier dernier, et en investissait M. Mendiri, chef d'escadrons de Gendarmerie et grand-prévôt de l'Armée. On attachait à ce service douze cavaliers indigènes sous le nom de *Guides*. Il serait superflu d'affirmer qu'avec des forces aussi redoutables, le commandant Mendiri ne fut jamais, comme on disait autrefois, *Agha de la Plaine* que de nom [1].

1. *Annales algériennes.* — Livre VI.

VII

Mais le Gouvernement français qui, sans doute, trouvait au général Clauzel des manières d'agir trop indépendantes, dans la question des princes tunisiens surtout, qu'il avait traitée sans en référer au Ministre des Affaires étrangères, le Gouvernement, disons-nous, faisait choix du général Berthezène pour le remplacer. Il est vrai de dire que la réduction de l'Armée d'Afrique à cinq régiments d'infanterie enlevait une grande partie de l'importance de ce commandement. Aussi, l'*Armée d'Afrique* cessait-elle d'exister sous cette dénomination, pour prendre celle de *Division d'Occupation.*

Le général Berthezène arrivait à Alger le 20 février et prenait le commandement de cette Division, que lui cédait le général Clauzel en partant le lendemain 21.

VIII

Le capitaine de Chasseurs algériens Youçouf était confirmé dans son grade par ordonnance royale du 25 mai.

IX

Nous avons dit plus haut que le Bey de Thithri de notre nomination, Mosthafa-ben-El-Hadj-Omar, avait été laissé à Médéa après l'évacuation de cette place par la brigade du général Danlion. Sa position, déjà très précaire à cette époque, devenait de jour en jour plus critique. La majorité de la population s'était bien ralliée à lui ; mais Ahmed, le fils de l'ancien Bey Mosthafa-Bou-Mezrag, avait réussi à se faire autoriser à résider dans la ville, où il ne tardait pas à travailler les esprits en faveur de sa cause. Il sortit de Médéa sans que Ben-El-Hadj-Omar eût osé l'arrêter, et alla se mettre à la tête des tribus mécontentes ; il venait bientôt s'établir, avec quelques forces, au Haouch-El-Baï, d'où il bloquait Médéa. Pris de frayeur, le malheureux Bey écrivit au général Berthezène pour en obtenir de prompts secours.

Décidé à ne pas l'abandonner, le général Berthezène partait d'Alger le 25 juin avec un corps de 5,000 hommes, et allait coucher en avant de l'ouad El-Kerma. Le capitaine de Chasseurs algériens Youçouf faisait tout naturellement partie de cette expédition. Après avoir bivouaqué, le 26, en avant de Bou-Farik, le 27, au Haouch-Mouzaïa, où elle laissa un bataillon, la colonne franchit, le 28, la Tniyet-Mouzaïa, où fut établi un bataillon, et alla coucher aux Zenboudj-El-Azara[1].

1. *Les Oliviers des Palefreniers, des Valets à la suite de l'armée.* Ce point est connu par les Français sous le nom de *Bois des Oliviers.* Il fut le théâtre de nombreux combats dans les premières années de l'occupation.

Jusque là, on n'avait point rencontré d'ennemis; mais, en ce point, quelques coups de fusils furent tirés sur nos troupes.

Le 29, la colonne arrivait à Médéa. Quelques Arabes, qui faisaient mine de vouloir attaquer nos colonnes, furent chargés et dispersés. A l'approche de nos troupes, Ahmed-ould-El-Mosthafa-Bou-Mezrag avait abandonné le Djenan-El-Baï, qui fut occupé par un bataillon d'infanterie et par la cavalerie.

La colonne poussait, le 1er juillet, une reconnaissance jusqu'au plateau d'El-Haouara, où les partis ennemis ne nous attendirent pas. Le général Berthezène ordonnait la retraite sur Médéa, où les Arabes nous accompagnaient en tiraillant d'assez loin.

Le 2 juillet, à quatre heures du soir, l'Armée commençait son mouvement de retraite sur Alger; le Bey de Thithri, dont la position n'était plus tenable, se retirait avec la colonne. L'ennemi la suivit en tiraillant jusqu'aux Zenboudj-El-Azara. Après quelques heures de repos, la colonne gagnait le Col, qu'elle atteignait à la pointe du jour. Elle en descendait après une halte de quelques instants, toujours suivie par l'ennemi; enfin elle arrivait au pied du versant nord du Djebel-Mouzaïa, où Arabes et Kabils cessaient leur poursuite. Le 5 juillet, les troupes rentraient dans leurs cantonnements.

Cette expédition n'avait pas été heureuse: on y commit faute sur faute, et nos pertes, qui avaient été extrêmement sérieuses, l'eussent été davantage encore sans l'admirable dévouement du chef de bataillon Duvivier[1], qui commandait le 2e bataillon de Zouaves (corps mixte), et quelques Volontaires parisiens[2].

1. Devenu général et blessé mortellement aux affaires de juin 1848, à Paris
2. *Annales algériennes.* — Livre VIII.

Les conséquences de cette malheureuse affaire ne tardèrent pas à se faire sentir: fiers des pertes qu'ils nous avaient fait subir, Arabes et Kabils ne doutèrent plus qu'il ne leur fût possible de nous faire repasser la mer. Ahmed-ould-Bou-Mezrag, d'un côté, El-Hadj-Mohammed-ben-Zamoum, de l'autre, excitaient les indigènes à prendre les armes. Sid Es-Sâdi, un saint homme rentré récemment du pèlerinage de Mekka, mettait le feu au cœur des Croyants des tribus de l'Est, où il s'était retiré, par ses ardentes prédications. Bientôt, deux gros rassemblements d'insurgés se formaient, l'un à Bou-Farik, sous les ordres d'Ahmed-ould-El-Mosthafa-Bou-Mezrag, l'autre sous ceux d'El-Hadj-Mohammed-Ben-Zamoum et de Sid Es-Sâdi, sur la rive droite de l'ouad El-Harrach, près de la koubba de Sidi-Arzin.

Le 17 juillet, les gens de Ben-Zamoum attaquent la Ferme-Modèle et brûlent les récoltes; mais ils sont repoussés et obligés de repasser la rivière. Le 18, l'attaque recommence; ils ne sont pas plus heureux que la veille: une sortie de la garnison du poste de la Ferme-Modèle les rejette de l'autre côté de l'ouad El-Harrach, et marche sur leur camp. Le général Berthezène se porte aussi dans cette direction; mais l'ennemi ne l'attend pas; il lève son camp précipitamment et prend en toute hâte le chemin des montagnes. Notre cavalerie, qui est mise à sa poursuite, sabre quelques fuyards et pousse ces bandes, la lame aux reins, jusqu'au delà de l'ouad El-Hamiz.

Le capitaine Youçouf se fit encore remarquer, dans cette poursuite, par la façon brillante dont il enleva son escadron, lequel poussa la charge bien au delà des limites que lui assignaient les règles de la plus stricte prudence; il est vrai que cette vertu ou cette qualité n'était point du tout dans son tempérament.

Cette disparition de l'ennemi contrariait fort les projets du général Berthezène, qui aurait désiré entrer en pourparlers avec les gens du pays, lesquels se retiraient de l'autre côté de l'ouad El-Harrach. Le capitaine Youçouf proposa au Général en chef, le lendemain 18, de se porter dans leur direction, de s'aboucher avec eux et de lui amener quelques notables des tribus voisines.Cette proposition ayant été acceptée, Youçouf partait seul, et ne tardait pas de revenir avec un cavalier des Beni-Mouça, qui demanda un sauf-conduit pour les Chioukh. Youçouf partit de nouveau, et reparut bientôt avec les *Kebar*, les *grands* de la tribu. Ces braves gens prétendirent tout naturellement qu'ils avaient été contraints de prendre les armes par les Kabils de Ben-Zamoum. Cette excuse parut vraisemblable au général Berthezène, qui voulut bien s'en contenter.

Le 19, la Ferme-Modèle était attaquée de nouveau; mais, cette fois, les assaillants appartenaient au rassemblement de Bou-Farik, et marchaient sous les ordres d'Ahmed-ould-Mosthafa-Bou-Mezrag. Les efforts des insurgés venaient encore se briser sous les murs du Bordj de Hoceïn-Pacha.

Le 20, ils tentèrent l'attaque du blockhaus de l'ouad El-Kerma et de la Ferme-Expérimentale ou Modèle; mais ils ne furent pas plus heureux dans ces entreprises qu'ils ne l'avaient été les jours précédents.

Le 21, nouvelle attaque de la Ferme et du blockhaus par les insurgés; ils étaient repoussés avec des pertes assez sérieuses.

Enfin, le 22, le Général en chef marche à eux avec des forces imposantes: ils sont rejetés sur la route de Blida et poursuivis jusqu'à Bir-Touta. La cavalerie leur donne la chasse jusqu'en vue de Bou-Farik, où se trouvaient encore quelques masses ennemies, qui ne croient pas utile, sans doute, d'at-

tendre le choc de nos escadrons, et qui s'échappent et se dispersent dans toutes les directions[1].

Il est inutile d'ajouter que, selon son habitude, le capitaine Youçouf avait été admirable d'audace, de bravoure qu'il poussait jusqu'à la folie, d'élan irrésistible et contagieux. Du reste, dans les magnifiques journées du sabre et de la poudre de ces temps héroïques, Youçouf se réservait toujours la meilleure part, et son retour au camp ou au bivouac, à la tête de ses vaillants cavaliers, qu'il appelait « *Ouladi!* » — *mes enfants !* — était toujours acclamé par nos troupes.

Nous ajouterons que, déjà à cette époque, le nom de Youçouf était légendaire dans l'Armée d'Afrique, et que les faits qu'on en racontait, les prouesses dont on le faisait le héros, l'avaient rendu très populaire aussi bien en France qu'en Algérie.

Les bandes d'Ahmed-ould-Bou-Mezrag et de Ben-Zamoum avaient décidément abandonné la partie, et remis la suite de leurs affaires à des temps qu'ils espéraient meilleurs.

X

Dans le courant du mois de décembre, le chef d'escadrons Mendiri, qui, nous le savons, remplissait avec une efficacité contestable les fonctions d'Agha des Arabes, était remplacé dans cette charge, sur la recommandation des Maures d'Alger,

1. *Annales algériennes.* — Livre VIII.

par Sid El-Hadj-Mohi-ed-Din-Es-Sr'ir-ben-Sidi-Ali-ben-Mbarek, de l'illustre famille des marabouths d'El-Koléïàa (Koléa). Ce fonctionnaire s'engageait, moyennant un traitement annuel de 70,000 francs, à maintenir les Arabes en dehors des étroites limites que nous nous étions tracées, et à la condition, toutefois, que nous n'essaierions point nous-mêmes de les dépasser.

Le nouvel Agha remplit ses engagements avec assez de conscience et de bonne foi, et l'année 1831 put se terminer sans que le sabre de nos Chasseurs eut eu à sortir du fourreau.

CHAPITRE V

I. Le Bey de Constantine, El-Hadj-Ahmed, dépossédé de son Baïlik, pendant son absence, par les Turks qu'il y avait laissés, est rappelé par la population. — Les Turks évacuent la ville de Constantine et vont camper en dehors avec le Bey de leur choix.— Désespérant de pouvoir résister à El-Hadj-Ahmed, les Turks prennent l'imprudent parti de se soumettre. — Ahmed-Bey feint de leur accorder leur pardon et les fait tous massacrer.— Le Bey Ahmed prend le titre de Pacha.— II. Il manœuvre pour faire rentrer Bône sous son autorité. — Les Bônois demandent au général Berthezène des secours en hommes et en munitions pour pouvoir lutter contre leur ancien Bey.— III. Un détachement de Zouaves musulmans est envoyé à Bône. — L'expédition est dirigée par le chef d'escadrons d'État-major Huder, qui dépossède peu à peu Sid Ahmed-ben-Ech-Cheikh du commandement de la Kasba.— Ibrahim, Bey destitué de Constantine, surprend ce poste et s'en rend maître. — Tentative infructueuse du commandant Huder pour reprendre la Kasba; il est sommé d'évacuer la ville.— Retraite désastreuse de son détachement, dont le capitaine Bigot, qui le commande, est tué en combattant vaillamment. — Le commandant Huder partage le même sort. — Ne pouvant rien contre la place, les navires qui ont amené le détachement se bornent à la bombarder, et remettent le cap sur Alger. — IV. Le général Berthezène est remplacé dans le commandement de la Division d'Occupation par le lieutenant-général duc de Rovigo.

I

Notre action allant désormais s'étendre dans l'est de l'ancienne Régence d'Alger, que nous avons quitté à la fin du mois d'août de l'année dernière, lors de l'évacuation de

6

Bône[1] par le général de Damrémont, il importe que nous revenions en arrière pour étudier la situation de l'ancien Beylik de Constantine, et nous rendre compte de la position qu'ont faite les évènements au Bey El-Hadj-Ahmed[2], que, le 15 décembre dernier, le général Clauzel avait dépossédé, plus fictivement qu'effectivement, au profit de Sid El-Mosthafa, le frère du Bey de Tunis.

Après la prise d'Alger, le Bey de Constantine, El-Hadj-Ahmed, s'était retiré dans son Baïlik avec les quelques troupes qu'il avait amenées au secours de Hoçaïn-Pacha. A peu de distance de sa capitale, il apprenait que les Turks qu'il y avait laissés s'étaient révoltés contre son autorité, et l'avaient remplacé par son khalifa, Hamoud-ben-Chaker[3]. Ne se trouvant pas assez fort pour soumettre la garnison qui l'avait frappé de déchéance, il attendit une occasion favorable qui lui permît de remettre la main sur son gouvernement. Son attente ne fut pas de longue durée : craignant les excès auxquels pourrait se livrer la garnison révoltée, les habitants de Constantine envoyèrent un marabouth à El-Hadj-Ahmed pour l'inviter à rentrer en ville avec le peu de troupes dont il disposait; ils s'engageaient, en même temps, à le soutenir contre les Turks. Or, le Bey, qui n'avait renoncé à son Baïlik que sous bénéfice d'inventaire, ne s'était pas trop fait prier pour rentrer en possession de ses États. Voyant que toute la population de Constantine leur était hostile, les Turks évacuèrent la ville, et allèrent camper à quelque distance de ses murs avec le Bey qu'ils s'étaient donné.

1. En arabe, *El-Eunnaba*, la Jujubière, ainsi nommée des nombreux jujubiers cultivés dans la plaine.

2. Quelques écrivains le nomment *Ahmed-El-Hadj*.

3. Il est aussi désigné sous le nom de *Mahmoud-ben-Tchakeur*.

Le lendemain, Ahmed-Bey marcha avec des forces supérieures contre les révoltés, qui, désespérant de pouvoir lui résister, massacrèrent Hamoud-ben-Chaker et firent leur soumission. Le Bey feignit de les recevoir en grâce; mais, plus tard, et selon son habitude, il les fit presque tous égorger en détail sous différents prétextes[1]. Il échangeait ensuite son titre de Bey contre celui de Pacha, qui n'appartenait qu'au chef de l'ancienne Régence d'Alger, et qui, cependant, lui fut confirmé par la Porte.

II

Des embarras sérieux, qui lui furent suscités par Ferhat-ben-Saïd, qu'il avait destitué des fonctions de Cheikh El-Arab[2] du Sahra au profit de son oncle maternel, Bou-Zeïd-ben-Gana, avaient empêché Ahmed-Bey de s'occuper de Bône, après l'évacuation de cette ville, l'année précédente, par le général de Damrémont.

Soustraite de fait à son autorité, et, d'un autre côté, abandonnée par la France, Bône se gouvernait elle-même; elle n'en jouissait point pour cela d'une tranquillité des plus parfaites; car les tribus voisines, celles que nous avons citées dans le chapitre précédent, qui ne lui pardonnaient pas d'avoir accueilli les Français dans ses murs, l'attaquèrent à plusieurs reprises, mais sans succès. Nous ajouterons qu'une centaine de Turks, déserteurs de la milice du Bey, ou très compromis,

1. *Annales algériennes.* — Livre VIII.

2. Le Cheikh El-Arab du Sahra était l'Agha des tribus Sahriennes, qui, chacune, avait son cheikh particulier.

qui avaient accepté pour chef Sid Ahmed-ben-Ech-Cheikh, appartenant à une famille de notables de la ville, lesquels exerçaient sur leurs coreligionnaires une influence d'autant plus grande qu'elle s'établissait sur la dignité de Cheikh El-Islam, qui était héréditaire dans cette famille; nous disons donc que ces quelques Turks contribuèrent énergiquement à la défense de cette place.

Débarrassé de ses ennemis intérieurs, le Bey de Constantine tournait ses regards du côté de Bône, qu'il lui importait de faire rentrer sous son autorité. Il envoya contre elle, à cet effet, son lieutenant El-Hadj-Amar-ben-Zagouta, dont les efforts et la diplomatie furent absolument inefficaces pour arriver au but qu'il se proposait, celui de se rendre maître de la ville.

Quoi qu'il en soit, les attaques des forces beylikales et des tribus étant incessantes, et la position des défenseurs de la ville devenant de jour en jour plus insupportable, les Bônois s'adressèrent au général Berthezène, dans le courant de juillet 1831, pour lui demander des secours en hommes et en munitions; ils insistaient surtout, à l'instigation de Sid Ahmed-ben-Ech-Cheikh, pour qu'on ne leur envoyât que des troupes indigènes, c'est-à-dire des Zouaves musulmans, pour ne pas, disaient-ils, effaroucher les basses classes. Il est clair que cette exclusion de l'élément français dans les secours que demandait ce personnage cachait une arrière-pensée : celle de se créer une position indépendante aussi bien du côté de la France que de celui du Bey de Constantine.

III

Le général Berthezène dirigea donc sur Bône un petit détachement de cent vingt-cinq Zouaves, tous Musulmans, à l'exception de quelques officiers et sous-officiers; le commandement de cette compagnie fut donné au capitaine Bigot. Le chef d'escadrons d'État-major Huder[1] fut chargé de la direction supérieure de l'expédition.

Ce détachement, embarqué le 8 septembre sur la corvette la « *Créole* » et le brick l' « *Adonis* », arrivait devant Bône le 13 du même mois. Il était parfaitement accueilli par la population; mais il le fut moins bien par Sid Ahmed-ben-Ech-Cheikh, lorsqu'il s'aperçut que la compagnie de Zouaves[2] était commandée par des officiers français, ce qui dérangeait tout à fait ses combinaisons. Le commandant Huder, qui s'était aperçu du mécontentement de Sid Ahmed, fit dès lors tous ses efforts pour l'éloigner des affaires. D'abord, sous prétexte de soulager les Turks dans le service de la Kasba, il y fit entrer quelques Zouaves, dont il augmenta le nombre progressivement jusqu'à ce que la force du détachement comportât la présence d'un officier, combinaison qui enlevait tout naturel-

1. Le commandant Huder était officier d'ordonnance du général Guilleminot, alors ambassadeur à Constantinople. Quelques auteurs écrivent ce nom *Houder*.

2. Le général Clauzel avait créé provisoirement, dès le 1er octobre 1830, sous la dénomination de *Zouaves*, deux bataillons d'infanterie auxiliaire formant corps séparés, et composés d'éléments *français* et *indigènes*.

lement le commandement du fort à Sid Ahmed. Le commandant Huder rompait dès lors ouvertement avec lui; peut-être eût-il mieux valu, dans les circonstances difficiles où nous nous trouvions, opérer avec un peu plus de prudence et de circonspection.

A l'arrivée de ce détachement, qu'il avait cru bien plus considérable, Ben-Zagouta, plus habile diplomate que guerrier redoutable, s'était retiré dans l'intérieur des terres avec l'intention évidente d'éviter le combat.

Il y avait alors à Bône un ancien Bey de Constantine, nommé Ibrahim, dont la destitution remontait à 1824. Ce personnage, Turk d'origine, était aussi entreprenant que dissimulé : il n'habitait Bône, où il semblait ne s'occuper que de pieuses pratiques, que depuis quelque temps seulement. Or, cet Ibrahim, qui n'inspirait aucune défiance au commandant de l'expédition, en profita pour travailler quelques Zouaves et les disposer à la trahison. En effet, s'étant aperçu de la négligence avec laquelle se faisait le service dans la Kasba, dont la porte restait toujours ouverte, il surprenait ce poste le 26 septembre et s'en emparait.

Le commandant Huder rassemblait ses Zouaves à la hâte, et marchait sur la Kasba, d'où il était repoussé par une vive fusillade. Nos soldats rentrèrent dès lors dans la ville, dont les partisans de Sid Ahmed cherchaient déjà à fermer les portes. Le commandant Huder avait résolu de demander des hommes de débarquement aux commandants de la « *Créole* » et de l' « *Adonis* », et d'attaquer la Kasba avec eux et les Zouaves qui lui restaient; mais les habitants de la ville lui ayant promis de ramener les Turks à leur devoir et de lui livrer Ibrahim, il renonça à son projet.

Le 29, quelques Bônois, partisans de Sid Ahmed, vinrent

sommer le commandant Huder d'avoir à évacuer la ville. La famille de Sid Ahmed, après une vive altercation avec le commandant, lui en redemandait impérieusement les clefs. Comprenant qu'en effet, il ne lui restait plus d'autre parti à prendre, le malheureux Commandant annonça qu'il allait partir; il faisait, en même temps, demander des embarcations, et donnait ses ordres pour l'évacuation de la place.

Dès que les contingents des tribus, qui observaient la place, s'aperçurent du mouvement de retraite de nos soldats, ils se précipitèrent sur les portes, forcèrent les gardes, et se répandirent dans toutes les rues: un certain nombre de Zouaves furent pris; quelques autres se rendirent aux insurgés; le capitaine Bigot fut égorgé, après s'être vaillamment défendu. Une cinquantaine de nos soldats, Français ou indigènes, repoussés vers la porte de la Marine, se précipitent vers les embarcations que les deux navires avaient envoyées; plusieurs périrent par le feu de l'ennemi dans cette retraite, et, parmi ceux-ci, le commandant Huder, qui, déjà blessé de deux coups de feu, reçut une balle dans la tête en abordant au canot[1].

Incapables de rien tenter de sérieux contre la ville, les corvettes la bombardèrent, et remirent le cap sur Alger avec les débris de cette malheureuse expédition, qui y rentrait le 11 octobre.

Trois notables Bônois avaient obtenu de se rendre à Alger pour y justifier, comme ils le pourraient, la conduite inqualifiable de leurs concitoyens.

1. *Annales algériennes.* — Livre VIII.

IV

Le général Berthezène était remplacé, à la suite de la malheureuse affaire de Bône, dans le commandement de la Division d'Occupation, par le lieutenant-général duc de Rovigo, qui débarquait à Alger le 25 décembre 1831.

CHAPITRE VI

I. Ibrahim-Bey envoie, de Bône, un de ses parents à Smyrne pour y enrôler des Turks. — Combat sans résultat entre Ibrahim-Bey et Ben-Zagouta. — Le Bey de Constantine envoie devant Bône, avec l'ordre formel de s'emparer de la Kasba, son khalifa Ali-ben-Aïça et l'agha El-Hamlaouï. — II. Les Bônois demandent au duc de Rovigo des secours qui leur sont accordés. — III. Le merveilleux fait d'armes de la prise de la Kasba de Bône, raconté par un témoin oculaire. — Première citation de Youçouf à l'ordre de l'Armée. — IV. Modifications dans l'organisation de la cavalerie d'Afrique. — Les Chasseurs algériens sont transformés en Chasseurs d'Afrique. — Le capitaine Youçouf passe, avec son grade, au 1er de ces régiments.

I

Mais revenons à Bône, où nous avons laissé Ibrahim maître de la situation après le rembarquement, le 29 septembre, des débris de l'expédition commandée par le malheureux chef d'escadrons d'État-major Huder.

Désirant se maintenir dans cette situation, Ibrahim-Bey avait envoyé un de ses agents à Smyrne pour y enrôler quelques centaines de volontaires parmi les Turks qui avaient été au service du dernier Pacha d'Alger : quatre cents de ces anciens janissaires, qui s'étaient laissé gagner par les belles

promesses qui leur avaient été faites, débarquaient à Bône, et se mettaient sans retard à la disposition d'Ibrahim, qui, ne voulant point laisser à ces Auxiliaires le temps de reconnaître qu'il les avait trompés, — car on leur avait dit qu'ils étaient recrutés pour Constantine, — marcha sans retard sur le camp de Ben-Zagouta. Les deux adversaires se rencontrèrent, le 6 janvier 1832, à huit lieues de Bône, sur la route de Constantine.

Bien que le combat eût duré deux jours, il n'amena cependant aucun résultat.

Furieux d'une situation qui menaçait de s'éterniser, le Bey de Constantine envoyait devant Bône son khalifa Ali-ben Aïça, et l'agha El-Hamlaouï, avec 2,000 hommes de renfort, et l'ordre formel de se rendre maîtres de la Kasba, coûte que coûte.

Ben-Aïça établit son camp sur l'ouad El-Deheb, entre le Bou-Ahmra et le Djebel Bou-Gounthas, laissant la garde de la plaine aux tribus et surveillant de près les montagnards de l'Edough, alliés des Bônois. A ces derniers, il promettait sa clémence en échange de leur soumission; il tentait la même démarche auprès d'Ibrahim, qui lui répondait fièrement que c'était lui, Turk et ancien souverain de Constantine, qui accordait l'aman, et non pas un Kabil[1], un parvenu comme lui, Ben-Aïça, qui pouvait s'arroger ce droit.

1. Cet Ali-ben-Aïça était, en effet, un forgeron de la tribu des Beni-Fergan, dont le Bey de Constantine avait fait son lieutenant.

II

La crainte de tomber entre les mains de l'implacable Bey de Constantine empêchait les Bônois de séparer leur cause de celle d'Ibrahim, quelque tyrannique qu'il fût lui-même. Aussi, après un blocus de six mois, les Bônois et leur chef, réduits à la dernière extrémité, se décidèrent-ils à demander une seconde fois le secours de la France. Ils résolurent donc d'envoyer des députés à Alger, auprès du duc de Rovigo, pour implorer sa clémence et lui offrir de nouveau leur soumission. Ils protestaient, tout naturellement, et juraient, par Dieu! qu'ils étaient absolument étrangers à la révolte et aux faits de trahison dont avaient été victimes le commandant Huder et sa troupe. Les vrais coupables, ajoutaient-ils, étaient des scélérats vendus à Ahmed-Bey, auprès duquel, d'ailleurs, ils s'étaient réfugiés.

Cette ouverture, quelque délicate que pût être l'entreprise, et eu égard au peu de confiance que pouvaient nous inspirer Ibrahim-Bey et les Bônois, fut cependant accueillie avec empressement par le général de Rovigo, qui ordonna de suite les mesures nécessaires pour la tenter.

Avant d'aller plus loin, nous dirons qu'à l'arrivée du général duc de Rovigo en Algérie, l'armée d'Afrique subit certaines modifications que nous allons indiquer : ainsi, les Zouaves, qui étaient divisés en deux bataillons, furent réunis en un seul ; les Chasseurs d'Afrique formèrent deux régiments de cavalerie à six escadrons, et il était décidé que les Chasseurs algériens seraient supprimés.

III

Nous voici arrivés à cette héroïque action de guerre, à cette prodigieuse aventure que le Maréchal duc de Dalmatie, qui se connaissait en bravoure et en intrépidité, n'hésitait point à appeler « *le plus beau fait d'armes du siècle* », et par lequel s'illustra Youçouf, le jeune capitaine de Chasseurs algériens.

Nous ne pouvons mieux faire, pour raconter ce merveilleux épisode de la carrière militaire du capitaine Youçouf, que d'emprunter la plume d'un témoin oculaire et actif digne de toute foi, d'un vaillant officier, M. de Cornulier-Lucinière [1], qui, plus tard, atteignit aux sommets de la hiérarchie de la Marine militaire [2].

---

1. M. de Cornulier-Lucinière était alors Élève de 1re classe sur la goëlette la « *Béarnaise* ». Né en 1811, M. de Cornulier entrait au service en 1827; il était nommé enseigne de vaisseau en 1833, lieutenant de vaisseau en 1840, capitaine de frégate en 1853, capitaine de vaisseau en 1855 et contre-amiral en 1868.

Officier de marine très distingué et très apprécié, l'amiral de Cornulier-Lucinière avait rempli les fonctions de Gouverneur de la Cochinchine. Il était grand-officier de la Légion d'Honneur et officier de l'Instruction publique.

Il est décédé à Nantes, le 3 avril 1886, à l'âge de soixante-quinze ans.

2. Cet intéressant récit a été adressé à Mme Yusuf par M. de Cornulier-Lucinière lui-même, alors capitaine de vaisseau, en 1866, c'est-à-dire après la mort du général. Ce brillant marin avait, d'ailleurs, voué une affection mêlée de respectueuse admiration à son illustre compagnon d'armes de l'expédition de Bône, affection qui ne s'était jamais démentie, et qu'il lui avait renouvelée en 1854, à Constantinople, pendant la campagne d'Orient, où ils se rencontraient pour la première fois depuis 1832.

La goëlette la « *Béarnaise* », sur laquelle j'étais embarqué comme Élève de 1re classe, écrit-il, venait d'arriver à Alger — c'était dans les premiers jours de février 1832 — pour être attachée à la station navale de cette côte. Nous ne tardâmes pas à recevoir une destination du nouveau Commandant en chef de l'Armée d'Occupation, le lieutenant-général duc de Rovigo.

M. de Cornulier raconte succinctement la première expédition sur Bône, du 12 au 18 août 1830, par le général de Damrémont, ainsi que la seconde, du 13 au 29 septembre 1831, qui se termina si malheureusement par la mort du commandant Huder, et le massacre d'une partie du détachement de Zouaves indigènes, qui composait à peu près la totalité des forces de l'expédition.

Nous ne reviendrons pas sur ces faits, que nous avons relatés plus haut, et nous continuerons le récit, qu'a donné M. de Cornulier-Lucinière, des évènements extraordinaires qui ont succédé à ces deux tentatives d'occupation de la ville de Bône et de sa Kasba.

A la suite de l'échec de la précédente opération, celle du commandant Huder, continue M. de Cornulier-Lucinière, le Gouvernement avait interdit de la manière la plus formelle toute nouvelle tentative, voire même toute relation avec Bône.

Cependant, des envoyés de cette ville — assiégée par les troupes du Bey de Constantine et réduite aux dernières extrémités — étant venus supplier M. le duc de Rovigo d'accepter leur soumission et de les sauver de leurs ennemis, il ne crut pas devoir les décourager par un refus absolu : il leur donna donc quelque espérance d'être secourus, lorsqu'il se serait assuré de leurs véritables sentiments. Tel fut le motif qui décida le premier envoi de la « *Béarnaise* » à Bône.

Telle était la situation de cette ville lors de l'arrivée du duc de Rovigo à Alger. Revenant, en raison de l'urgence et du puissant intérêt politique que présentait, pour la France. l'occupation de Bône, revenant, disons-nous, sur sa précédente détermination, le Commandant en chef décidait de faire une nouvelle tentative pour rentrer en possession d'une place qui était une des clefs de Constantine.

Le Général en chef avait décidé qu'il serait d'abord envoyé une mission à Bône pour reconnaître l'état des choses, Le coup d'œil exercé du duc de Rovigo se porta sans hésiter sur le capitaine Youçouf[1], dont il n'avait pas tardé à reconnaître les mérites : il lui adjoignit quelques Maures[2] en relations de commerce avec ceux de Bône, les embarqua sur la « *Béarnaise* », et nous partîmes le 2 février pour cette ville.

Or, nous étions en hiver; la mer était mauvaise ; nos passagers furent de suite très souffrants, et à ce point que nous n'eûmes pas le temps de faire connaissance avec eux.

Le 4 février, nous courûmes un grand danger : une effroyable tempête du nord tombant sur notre pauvre goëlette faillit la faire chavirer vers une heure du matin. Nous suivions la côte du cap de Fer, distante de trois lieues seulement dans le sud. L'apparence du ciel était effrayante, et la mer toute

1. Les instructions données au capitaine Youçouf, par le général Trezel, chef d'État-Major général, pour l'accomplissement de sa mission étaient les suivantes :

Alger, le 1er février 1832.

Monsieur le Capitaine,

D'après les ordres de M. le Général commandant en chef le Corps d'Occupation d'Afrique, vous vous embarquerez sur un des bâtiments de la station navale d'Alger pour être conduit à Bône, en même temps que deux députés de cette ville, qui devront revenir par le retour du même bâtiment, aussitôt que la mission dont vous êtes chargé sera terminée.

Recevez, Monsieur le Capitaine, l'assurance de ma parfaite considération.

Le Maréchal-de-Camp, Chef d'État-Major général,

TREZEL.

A M. Joseph, capitaine aux Chasseurs algériens, à Alger.

2. Les trois notables de Bône qui étaient venus à Alger pour solliciter du secours.

blanche. Pendant plusieurs heures, nous nous crûmes inévitablement perdus. On travailla à mettre en barils du biscuit et des cartouches, et des flotteurs aux fusils ; on prit enfin toutes les précautions pour que ceux qui échapperaient à la mort par le naufrage pussent défendre leur vie contre les Kabils.

Au jour, la scène ne fut que plus terrible : on n'apercevait pas la terre, laquelle était enveloppée par les embruns de la mer ; mais on voyait les noirs rochers du rivage battus par l'écume de vagues énormes, et quelques milles[1] seulement nous séparaient de cette horrible côte, où nous allions être infailliblement broyés. Entre sept et huit heures, nous pensâmes que notre dernière heure était arrivée, et que nous étions destinés infailliblement à périr. Je dois dire que chacun en avait pris bravement et même gaiement son parti : Youçouf, toujours malade, plaisantait avec nous, et nous donnait des instructions pour nous faire épargner par les Kabils, si nous nous sauvions de la mer, en employant les moyens les plus propres à stimuler leur hospitalité.

Tout à coup, vers sept heures, le vent changea brusquement de direction et souffla presque parallèlement à la côte. Nous en profitons sans retard pour nous éloigner le plus rapidement possible de cette terre inhospitalière. Mais la mer est effroyable ; les lames nous couvrent à chaque instant ; la mâture menace de tomber ; il nous faut absolument un refuge. A trois heures, nous relâchons dans la baie de la petite île de Galita. La tempête est toujours dans toute sa fureur ; mais nous sommes à l'abri de la mer. On s'empresse, pour parer à toute éventualité fâcheuse, de débarquer des vivres et des armes sur cette plage déserte.

La « *Béarnaise* » reste deux jours à Galita. C'est dans ces moments de douce détente, si agréables à savourer après le danger, que j'eus occasion de voir de près, et avec une attention bien soutenue, ce mystérieux et sympathique jeune homme que le hasard nous donnait pour compagnon : Youçouf était

1. Le mille marin est de 1,852 mètres.

alors dans tout l'éclat de sa beauté martiale. Cette figure à la fois si douce et respirant la plus mâle énergie, cette attitude élégante et fière, ce maintien plein de dignité, la distinction de ses manières, le faisaient ressembler à l'un de ces princes orientaux que les *Mille et Une Nuits* nous montrent si merveilleusement séduisants.

Le mystère qui planait sur son origine était encore un sujet d'attraction ; son esprit fin et gracieux, l'élévation de ses sentiments, la poésie de ses projets d'avenir, nous faisaient jouir extrêmement de sa conversation, qui était cependant plus italienne que française. Ce qui est certain, c'est qu'il exerçait un attrait irrésistible sur tous ceux qui l'approchaient.

Nous savions qu'il avait été enlevé, encore enfant, par un corsaire barbaresque, et élevé comme un fils de Mamelouk dans le palais du Bey de Tunis. Quelques années plus tard, cherchant à fuir la colère du Bey, il avait réussi à se réfugier au Consulat général de France, où M. de Lesseps l'avait recueilli. Peu de jours après, un canot de l' « *Adonis* », commandé par l'élève Thierry[1], envoyé sur un point désigné du rivage de l'ancienne Carthage, avait vu Youçouf sortir d'une ruine à l'improviste, se précipiter le yataghan à la main sur les quelques soldats qui gardaient la plage, en abattre deux, jeter à la mer leurs fusils, et s'y précipiter lui-même pour gagner le canot français. Thierry l'avait recueilli, et l' « *Adonis* » l'avait transporté à Sidi-Feredj au moment où l'Armée française débarquait sur ce point du littoral algérien.

Nous savions aussi que de brillants faits d'armes l'avaient fait nommer capitaine aux Chasseurs algériens ; c'était revêtu de ce charmant costume, qu'il portait avec tant de grâce, que nous l'avions vu arriver à bord.

Le beau temps était revenu; nous fûmes mouiller, le 9 février au matin, devant Bône, et nous envoyâmes à terre un canot avec pavillon parlementaire. On convint que des otages, designés par les Maures que nous avions à bord, nous

1. M. Ferdinand de Lesseps attribue cette mission au lieutenant Armand, de l'« *Adonis* ».

seraient livrés pendant que Youçouf, qui avait offert de se charger seul de cette périlleuse mission, se rendrait à la Kasba auprès d'Ibrahim-Bey, dont on connaissait la cruauté et la perfidie.

Cette précaution prise, Youçouf descendit: il fut reçu à la plage par des Turks à la mise farouche, armés jusqu'aux dents. Quelques-uns d'entre eux portaient des armes qui avaient appartenu à nos matelots ou aux Zouaves. Placé entre les deux rangs de ces Turks, il gravit le coteau sur lequel est assise la Kasba, et arriva à la porte où, quelques mois auparavant, avait eu lieu le combat de Huder. Quelques têtes grimaçantes en putréfaction[1] étaient rangées sur le mur du rempart.

Ibrahim voulut d'abord, par ses manières hautaines et menaçantes, essayer d'intimider Youçouf; mais celui-ci, par son intrépide dignité, l'obligea à plus de respect et de déférence à l'égard de l'Envoyé de la France[2].

L'entretien fut grave et solennel, et il eut lieu en turk; car Ibrahim ne parlait pas l'arabe. Youçouf en profita pour dire la vérité aux Turks de la garnison, et les éclairer sur leur position; nous avons su plus tard que ses paroles avaient produit une grande impression sur les défenseurs de la Kasba. La situation était, en effet, fort difficile pour eux : ils avaient peu de vivres et ils étaient bloqués du côté de la terre. Ils recevaient encore des secours par mer; mais nous pouvions facilement leur fermer cette porte : dès lors, ils en étaient réduits à mourir de faim, ou à se rendre, c'est-à-dire à tomber sous le yataghan.

Youçouf eut l'audace de leur faire entendre cette vérité, et de leur démontrer que si, au contraire, ils remettaient la Kasba à la France, ils obtiendraient leur plein pardon

1. Ces têtes, au nombre de trente, étaient celles d'Arabes de Constantine qui avaient été tués récemment dans une attaque de nuit.

2. On dit qu'Ibrahim ayant fait signe à Youçouf de s'asseoir sur la natte qui recouvrait le sol, celui-ci aurait fait cette observation : « Si tu veux que je m'asseye, fais-moi apporter une peau de lion... Serais-tu si pauvre que tu ne pusses t'en procurer une? »

pour l'affaire du commandant Huder. Je dois dire que, s'il ne fut pris aucun engagement, l'offre n'en fut pas non plus repoussée.

Nous étions, à bord, fort inquiets de Youçouf, car la séance nous paraissait bien longue; aussi, les otages, qui connaissaient la barbarie d'Ibrahim, étaient très peu rassurés sur leur propre sort.

Youçouf étant enfin revenu, nous renvoyâmes ces pauvres diables dans leurs familles, et nous reprîmes la route d'Alger.

Youçouf ne pouvait se faire à la mer, qui le rendait toujours malade; aussi, était-il désolé quand il fallait partir; le mal de mer l'exaspérait. Cependant, il était toujours prêt à le subir; car son esprit était essentiellement militaire.

Sur le rapport du capitaine Youçouf et sur les instances des envoyés de Bône, qui étaient revenus à Alger sur la « *Béarnaise* », le général en chef duc de Rovigo, qui ne pouvait ordonner la participation des troupes à une expédition quelconque sans y avoir été autorisé par le Gouvernement, se décida à envoyer à Bône le capitaine d'Artillerie d'Armandy, avec les instructions suivantes: « Faites en sorte que Bône puisse tenir pendant six semaines ou deux mois; d'ici là j'aurai une réponse de Paris, et si le Gouvernement autorise l'expédition que je lui demande, je vous le ferai connaître sans retard. »

Le général Trezel, chef d'État-Major général, donnait au capitaine d'Armandy des instructions plus étendues, que nous trouverons dans une lettre des plus flatteuses qu'il adressait au capitaine Youçouf à la date du 20 février 1832, et par laquelle, après l'avoir félicité, de la part du Général en chef, sur la manière dont il s'était acquitté de sa mission à Bône, il lui fait connaître que le Commandant du Corps d'Occupation désire qu'il retourne sur ce point pour suivre la même affaire, de concert avec le capitaine d'Artillerie d'Armandy, qui est chargé de mettre la place en état de défense.

Nous ne pouvons mieux faire, d'ailleurs, que de donner le

texte de cette lettre élogieuse du chef d'État-Major général au jeune et intrépide capitaine de Chasseurs algériens.

ÉTAT-MAJOR GÉNÉRAL — Alger, le 20 février 1832.

N° 3214

Monsieur le Capitaine, M. le Général en chef me charge de vous témoigner sa satisfaction pour la manière dont vous vous êtes acquitté de votre dernière mission à Bône ; il désire que vous y retourniez pour suivre les mêmes affaires, et lui en rendre compte aussitôt que vous en aurez l'occasion. Le capitaine d'Artillerie d'Armandy, qui a longtemps résidé en Arabie et dans l'Orient, part aussi sur la « *Béarnaise*. ». Il est chargé d'offrir à Ibrahim-Bey le secours de ses conseils pour la défense de la place ; il s'entendra avec vous pour la distribution, par portions, des vivres que le Général en chef envoie à la garnison. L'objet de ce mode de distribution est de tenir cette garnison et son chef sous notre dépendance, au moins jusqu'à ce que les assiégeants se soient retirés.

Vous prendrez, l'un et l'autre, les précautions que votre connaissance des Orientaux vous suggérera pour votre sûreté et celle de la felouque la « *Casauba* », qui pourrait être laissée à Bône pendant le voyage de la goëlette à Tunis, si vous jugiez, l'un et l'autre, qu'il n'y eût point d'inconvénient à l'y laisser, et, pour vous, à séjourner à Bône jusqu'au retour de la goëlette. Vous reviendrez avec cette goëlette à Alger.

Le Général en chef demande, pour vous, au Ministre de la Guerre, la décoration de la Légion d'Honneur.

Recevez, Monsieur le Capitaine, l'assurance de ma parfaite considération.

Le Maréchal-de-Camp, Chef d'État-Major général,

TREZEL

P.-S. — Si l'on ignore, à Bône, que nous avons ici les assassins du capitaine Bigot, il faut bien se garder de laisser transpirer cette nouvelle.

A Monsieur le Capitaine Youssouf, aux Chasseurs algériens, à bord de la goëlette la « Béarnaise », *en quarantaine à Alger.*

Mais laissons M. de Cornulier-Lucinière continuer son intéressant récit.

MM. d'Armandy et Youçouf s'embarquaient donc le 23 février sur la « *Béarnaise* », commandée par le lieutenant de vaisseau Fréart. A la mission du premier étaient attachés deux maréchaux-des-logis d'artillerie, MM. Coulomb et Chanier, et le canonnier Monsire. Quelques-uns des Maures du premier voyage étaient aussi du second. Nous prîmes la remorque de la balancelle la « *Casauba* », montée par un équipage de 12 matelots algériens, et nous partîmes.

Le 28 février au soir, nous mouillions devant Bône[1]. Dès le lendemain matin, Youçouf descendit à terre pour annoncer les envoyés que nous ramenions. A dix heures, les capitaines Fréart et d'Armandy, accompagnés de l'État-Major de la goëlette, débarquèrent à leur tour. Nous fûmes reçus à terre par une foule d'habitants de la ville et par un détachement des Turks d'Ibrahim, qui, pour nous faire honneur, nous saluèrent de plusieurs décharges de mousqueterie. Un grand nombre de leurs armes avaient appartenu à nos matelots. En somme, ils ressemblaient bien plus à une bande de brigands qu'à une troupe de soldats.

La porte du fort était toujours surmontée de têtes en putréfaction, exhibition hideuse très usitée dans tout l'Orient.

Entrés dans la Kasba, nous fûmes conduits dans la maison d'Ibrahim. La première pièce était un corps-de-garde et, en même temps, une salle d'armes. La seconde était le salon du Bey. Ce Turk était assis à l'orientale sur un sofa recouvert d'une peau de tigre. C'était un homme d'une cinquantaine d'années, de très haute taille et d'apparence athlétique. Les traits de son visage étaient réguliers et très prononcés, sa physionomie était terrible, surtout quand ses grands yeux noirs, ombragés d'énormes sourcils de couleur fauve, s'illuminaient du feu d'un fanatisme sombre et féroce, particularité

1. Dans la baie des Caroubiers, à deux mille environ à l'ouest de celle de Bône.

à laquelle il devait sa récente élévation au pouvoir; une barbe épaisse, de couleur fauve et grise, couvrait le bas de son visage et descendait sur sa poitrine. Il était vêtu d'un bernous rouge qui laissait voir sa ceinture garnie de pistolets. Près de lui étaient assis les notables de la ville et les principaux de la garnison.

Pendant qu'Ibrahim faisait lire par le cadhy la lettre du duc de Rovigo, il nous considérait les uns après les autres avec la plus grande attention. Nous avons su depuis qu'il songeait à s'emparer de nous et à nous garder comme otages pour traiter avec le Général en chef. Le café nous fut ensuite offert, et la gravité de cette scène, où nous sentions le danger de notre position, prit fin par un incident comique : Mosthafa-ben-Kerim — un des négociants qui nous accompagnaient — passait pour avoir essayé antérieurement d'empoisonner Ibrahim; il crut que le jour de la vengeance était arrivé et chercha à renverser sa tasse. Ibrahim devina, sans doute, sa pensée, car il éclata de rire si bruyamment que tout le monde suivit son exemple.

L'audience terminée, nous fûmes conduits en ville par quelques Turks à la maison assignée pour logement au capitaine d'Armandy. Les rues étroites et boueuses que nous dûmes traverser étaient pleines d'habitants maigres, décharnés, mourant de faim. Tous nous demandaient à manger. La plupart de ces malheureux n'avaient pour toute nourriture que de la mauve. Nous eûmes le cœur bien serré de laisser dans une situation si précaire le brave capitaine d'Armandy et ses artilleurs. La balancelle resta mouillée près de la ville et à ses ordres.

Quelques jours après nous étions à Tunis[1]. Youçouf ne

1. Youçouf avait continué, sur la « *Béarnaise* », sa route sur Tunis, où le duc de Rovigo lui avait confié une mission. Il s'agissait, croyons-nous, d'achat de chevaux. Sans doute il risquait beaucoup en revenant dans un lieu d'où il s'était enfui, il y avait deux ans à peine, sous le poids d'une condamnation à mort. Mais il faut dire qu'il comptait sur sa qualité d'Envoyé français. Quoi qu'il en soit, le Bey de Tunis refusa de le voir, mais il respecta son caractère.

put résister au désir de venir remercier le Consul de France, M. de Lesseps, d'avoir assuré sa fuite. Plusieurs de ses camarades du corps des Mamelouks vinrent le voir au Consulat, et lui donner des nouvelles du Sérail.

Pendant notre séjour à Tunis, un Arabe, envoyé exprès par M. d'Armandy, apporta au capitaine Fréart une lettre fort émouvante.

Peu de jours après notre départ, des Maures de Bône, incapables de supporter plus longtemps le supplice de la faim, en avaient livré une porte aux troupes du Bey de Constantine, lesquelles s'étaient ainsi, pendant la nuit du 5 au 6 mars, emparé de la ville par surprise. M. d'Armandy et ses hommes avaient réussi, à la faveur du tumulte, à gagner la balancelle, ce qui leur avait évidemment sauvé la vie; mais ils avaient grand besoin que nous vinssions sans retard à leur secours[1].

Nous partîmes de suite pour Bône; mais les tempêtes devaient encore nous contrarier : une d'elles nous força à relâcher à Bizerte. Youçouf et du Couëdic furent de suite à terre pour s'informer s'il n'était point arrivé quelques nouvelles de Bône; ils furent obligés, par le mauvais temps, de rester deux nuits à terre dans la maison de M. Raimbert, le vieux Consul de France. La tempête calmée, nous nous remettions en route, et, le 26 mars, nous arrivions à Bône.

Le temps était superbe; de nombreux bateaux corailleurs italiens se livraient à leur industrie. Bône, avec ses maisons blanches, ses minarets et ses murailles de briques, semblait dormir au bord de la mer; la Kasba, au sommet d'un coteau

1. M. d'Armandy et ses canonniers furent réveillés par des cris inaccoutumés, et, ayant prêté l'oreille, ils entendirent : « Sois béni à jamais, ô notre seigneur Ben-Aïça! notre gracieux général!... Grâce à ceux qui se soumettront!... Mort aux rebelles! » On sut depuis que, pour livrer la ville, les conjurés s'étaient réunis dans une maison bâtie sur la muraille, du côté de la mer, où l'on se gardait mal, et qu'ils avaient introduit dans cette maison plusieurs centaines d'hommes sans qu'on s'en aperçût; ceux-ci s'étaient rendus ensuite à la porte de la ville et l'avaient ouverte au reste de l'armée.

ravivé par la végétation du printemps, semblait un diadème d'or posé sur un coussin de velours vert[1].

Le capitaine d'Armandy vint aussitôt à bord; nous le pressâmes dans nos bras avec effusion, et lui demandâmes d'abord de nous raconter ce qui était arrivé.

Réfugié sur sa balancelle, il avait vu venir dans un batelet, le lendemain de la prise de la ville par Ali-ben-Aïça, deux habitants de Bône qui le supplièrent d'aller trouver ce chef de l'armée du Bey de Constantine, afin d'en obtenir la grâce de ceux qu'il voulait sacrifier à sa colère. Toujours prêt à se dévouer, cet intrépide officier n'avait pas hésité, malgré les supplications des Algériens[2], à se rendre au camp de Ben-Aïça[3], et il avait exposé avec hardiesse et fermeté au lieutenant du Bey de Constantine, à titre d'Envoyé du duc de Rovigo, la mission dont il était chargé, et le désir qu'en cette qualité il aurait de voir traiter avec indulgence les habitants de Bône. Il lui parla ensuite des relations que le Gouverneur d'Alger désirait nouer avec le Bey de Constantine, et qui, déjà, étaient entamées; enfin, il avait réussi à le persuader de consentir à une suspension d'armes jusqu'au retour de la « *Béarnaise* ».

Subjugué par l'audace et la dignité du capitaine, Ben-Aïça lui prit la main, lui accorda ce qu'il lui demandait et lui offrit son amitié. Puis une longue conversation s'engagea entre eux au sujet des projets de la France en Afrique.

De retour à la balancelle, le capitaine d'Armandy profita de la nuit pour monter à la Kasba et y voir Ibrahim. Ce dernier ne savait plus où donner de la tête, et avait perdu toute

1. Cette description, pleine de poésie, atteste la jeunesse de l'auteur de ce récit.

2. C'est le 6 mars, au matin, que le capitaine d'Armandy se rendit au camp de Sid Ben-Aïça, lequel était établi à une demi-lieue de la ville de Bône.

3. Raïs Mohammed, le patron de la balancelle, fit tous ses efforts pour dissuader M. d'Armandy d'un pareil projet. « Craignez la perfidie de Ben-Aïça, lui disait-il; il n'a jamais respecté un parlementaire, fût-il même Musulman. »

énergie ; tantôt il prétendait vouloir faire sauter la poudrière, tantôt il voulait se réfugier sur la balancelle ; mais les Turks le surveillaient étroitement. M. d'Armandy lui remonta le moral, et l'engagea à se défendre vigoureusement en attendant les Français.

Il était revenu ensuite à bord de la « *Casauba*[1] », l'avait conduite à Tabarka[2], petit port de la région de Tunis, et c'est de ce point qu'il nous avait envoyé son exprès.

Revenu devant Bône, d'Armandy avait continué à entretenir des relations, la nuit, avec Ibrahim, le jour, avec Ben-Aïça, dont il avait tellement su gagner la confiance, que ce dernier lui fit visiter sa batterie masquée qui devait lui servir à attaquer la Kasba[3] ; il lui montra également des lettres que lui avaient écrites plusieurs Zouaves de la garnison pour lui offrir de lui livrer la citadelle et la tête d'Ibrahim. M. d'Armandy sut plus tard profiter de ces renseignements.

D'Armandy ayant achevé de nous raconter les émouvants détails et les péripéties des faits survenus et des dangers qu'il avait courus pendant notre absence, les trois capitaines[4] entrèrent dans la chambre, et là, en présence des officiers de la goëlette, le capitaine d'Armandy exprima le regret de n'avoir point à sa disposition une compagnie d'infanterie pour défendre la Kasba. Nous nous écriâmes que nous ne demandions qu'à tenter nous-mêmes l'aventure avec nos onze fusils ou mousquetons. Fréart, avec un grand courage, puisque son

1. C'est ainsi que s'orthographiait et se prononçait, dans les premières années de la conquête, le mot Kasba.

2. Le capitaine d'Armandy s'était rendu à Tabarka, sur sa felouque, pour avoir des nouvelles de la « *Béarnaise* ». Il était revenu à Bône le 25 mars ; la « *Béarnaise* », sur laquelle se trouvait Youçouf, mouillait devant Bône le lendemain 26. Sa mission avait duré vingt-deux jours.

3. Le plan d'attaque de Ben-Aïça était le suivant : enfoncer la porte de la Kasba avec deux caronades de fort calibre masquées dans la ville, et, une fois la porte à bas, y pénétrer avec son infanterie massée en colonnes profondes.

4. D'Armandy, Youçouf et Fréart.

devoir l'obligeait à rester sur sa goëlette, consentit à nous mettre sous les ordres du capitaine d'Armandy.

Pendant que nous préparions tout pour la descente, M. d'Armandy retournait au camp de Ben-Aïça, qui le reçut avec emportement: « Le Bey est mécontent, lui dit-il, de toute cette lenteur. Demain, à dix heures du matin, j'entre dans la Kasba de gré ou de force. » M. d'Armandy prit alors congé du chef de l'armée beylikale, en lui disant qu'il allait retourner à Alger.

A bord, nous étions dans un grand embarras ; tout le monde demandait à faire partie du détachement : 25 hommes, sous le commandement de MM. du Couëdic, lieutenant de frégate, et de Cornulier-Lucinière, Elève de 1re classe, avaient été désignés et armés qui de fusils, qui de mousquetons ou des fusils de chasse des officiers. En voyant cet enthousiasme, Youçouf ne se sentait plus de joie.

A huit heures du soir, MM. d'Armandy et Youçouf débarquèrent pour aller préparer les Turks à nous recevoir. Ibrahim, qui avait perdu la tête, s'emparait du bras de M. d'Armandy et lui disait : « As-tu pu croire, Chrétien, que je serais assez lâche pour me livrer aux Infidèles et me placer sous tes ordres ? Je te l'avais promis, il est vrai, mais je ne puis me déshonorer. Je soutiendrai l'attaque des Arabes, et, après, je me ferai sauter[1]. »

Les Turks de la garnison, qui ne se souciaient pas d'en arriver à cette extrémité, se mutinèrent, et ils allaient massacrer leur Bey, lorsque MM. d'Armandy et Youçouf s'interposèrent pour le sauver. Le tumulte devint épouvantable; chacun criait son avis à la fois. Nos deux capitaines, avec un admirable sang-froid, cherchaient à dominer le bruit et à reconnaître ceux qui inclinaient vers nous; mais toutes les têtes étaient on ne peut

1. Ibrahim était dans un tel état d'exaltation, qu'au moment où d'Armandy et Youçouf, méprisant les menaces de ce forcené, quittaient la salle où se passait cette scène, il s'élançait vers eux, un pistolet à chaque main, avec l'intention de faire sauter le magasin à poudre, et la Kasba avec tout ce qu'elle renfermait.

plus montées. Pressés vivement par leurs adhérents de faire arriver promptement les secours promis, MM. d'Armandy et Youçouf, profitant du tumulte pour gagner la porte de la citadelle, quittaient la Kasba à minuit, et retournaient à bord de leur navire, non sans courir, à chaque pas, le danger d'être découverts par les postes de Ben-Aïça, qui, certes, ne les eût pas épargnés.

Le 27, à trois heures du matin, un Turk vint à la nage à bord de la balancelle, qui était mouillée près de terre, dans l'anse de Kaçarin. Ce Turk, qui appartenait à la garnison de la Kasba, nous faisait connaître que les différents partis avaient été plusieurs fois sur le point d'en venir aux mains; qu'Ibrahim avait été emprisonné, mais que ses malheurs ayant touché quelques Turks des plus influents, il avait été décidé qu'on le laisserait s'enfuir à ses risques et périls vers la montagne[1]. Cet envoyé ajoutait que les adhérents des Français leur recommandaient de se hâter avec le secours promis; car la garnison, réduite aux dernières extrémités, était bien décidée à se rendre aux ordres des deux capitaines.

Les capitaines d'Armandy et Youçouf le renvoyèrent à la Kasba, en lui promettant qu'ils y seraient eux-mêmes au point du jour; puis ils se rendirent à bord de la « *Béarnaise* », où les dispositions furent prises pour que l'on pût entrer dans la citadelle à l'aurore.

Au petit jour, 27 mars, nous étions sur la plage. M. d'Armandy, qui nous avait précédés à la Kasba avec Youçouf[2], accourut au-devant de nous, nous disant que ce dernier était resté au fort, où l'on manquait de vivres, même pour la journée.

---

1. Ibrahim-Bey avait quitté la Kasba dans la nuit du 26 au 27 mars, et s'était réfugié dans les montagnes de l'Edough, chez le marabouth Bou-Maïza; puis il avait pu gagner Bizerte, malgré la surveillance de Ben-Aïça.

2. D'Armandy et Youçouf étaient montés dans une barque, accompagnés de deux canonniers. Le capitaine Fréart leur avait offert trente de ses matelots pour les accompagner; mais d'Armandy les avait refusés en lui disant qu'avant de risquer la vie de braves soldats, il croyait de son devoir d'aller, seul avec son ami Youçouf, s'assurer du véritable état des choses.

On le fit savoir à Fréart ; mais on ne s'en mit pas moins en route le plus vite possible [1]. Nous parvînmes au pied du rempart de la Kasba sans avoir été aperçus par les gens de Ben-Aïça. Youçouf était au haut de la muraille avec les Turks de notre parti. On nous tendit des cordes, au moyen desquelles nous escaladâmes successivement le mur de la citadelle. Une fois tous montés, nous nous mîmes en rang devant la garnison, qui nous regardait avec plus de curiosité que de sympathie ; un certain nombre des Turks qui la composaient ne dissimulaient pas la haine qu'ils nous portaient.

M. d'Armandy ayant fait faire silence, Youçouf prit la parole [2]; il annonça aux Turks que, désormais, la Kasba était française, que nous allions y arborer notre pavillon, et que la garnison passait, à compter de ce jour, à la solde de la France.

Nous nous rendîmes au balcon du pavillon, au-dessus de la porte unique de la Kasba ; le drapeau rouge qui y flottait fut amené, remplacé par le drapeau de la France, et salué d'un coup de canon à boulet [3].

Bientôt on voyait les deux capitaines, suivis des deux canonniers, gravir rapidement, du côté de la mer, la montagne très escarpée sur laquelle était assise la Kasba, puis franchir la muraille de la citadelle, à l'aide des cordes que leurs adhérents leur tendaient du haut ; car la porte en était solidement barricadée.

1. Le capitaine Fréart mettait à la disposition du capitaine d'Armandy les trente matelots qu'il lui avait précédemment offerts pour renforcer la garnison de la Kasba. Ils y arrivèrent en deux détachements et sans avoir été aperçus, si ce n'est par quelques tirailleurs de Ben-Aïça, qui les poursuivirent sans résultat. Ils escaladèrent les murailles de la Kasba au moyen de cordes que leur fit jeter Youçouf.

2. La harangue de Youçouf fut courte, mais très claire : « Musulmans, leur dit-il, dans le danger imminent où vous vous trouvez, vous avez appelé les Français à votre secours ; ils vous ont sauvés : vous mourriez de faim, ils vous ont nourris ; mais aussi, à compter de ce jour, cette forteresse est française, et s'il se trouve quelqu'un parmi vous qui y trouve à redire, je lui fais couper la tête. »

3. Dans un accès d'enthousiasme, qui est loin de lui être familier, surtout lorsqu'il s'agit de Youçouf, ou des faits de guerre auxquels il a pris

Ce fut un véritable coup de théâtre : la cavalerie de Ben-Aïça se répand dans la plaine et enlève les troupeaux ; tout est en mouvement. Un parlementaire se présente, monté sur un cheval superbe, pour demander l'explication de ce qu'il voit. Il menace M. d'Armandy et nous tous de la colère de Ben-Aïça ; il essaie de l'intimidation. On lui répond que la Kasba s'est donnée à la France et que nous venons la défendre. Pendant ce temps, un détachement de Turks est employé à barricader solidement la porte ; un autre est envoyé sans armes à la plage pour en rapporter les sacs de farine, de blé, et du vin que la balancelle y débarquait.

Les Arabes [1] s'en aperçoivent et veulent intercepter leur retour : une nombreuse colonne, précédée d'un peloton de cavalerie, se porte rapidement dans la direction de la corvée. M. d'Armandy commande de pointer des pièces sur la tête de cette colonne. Le maréchal-des-logis Coulomb envoie un boulet si heureux, que le cavalier commandant la colonne est coupé en deux. Cette troupe, fort intimidée, se retire en désordre sous le feu des autres pièces et du canon de la goëlette, et ne reparaît plus. Grâce à ce moyen, les vivres nous arrivèrent, et, le soir, nous en avions pour quinze jours.

Le commandant Fréart profitait de ce petit succès pour envoyer quelques matelots enclouer les pièces qui armaient les fortins de la côte.

Dans l'après-midi, nous réglâmes le service ; on s'occupa à confectionner des gargousses, à placer des boulets près des canons, des repères pour le pointage de nuit, et l'on fit reconnaître les pièces. La porte fut murée pour faciliter sa défense ; les Turks reçurent ordre, une fois pour toutes, de ne jamais quitter leur poste sur le rempart, où ils devaient coucher.

part, l'auteur du livre « *Les Commencements d'une Conquête* » s'écrie, en ce point de son récit de la prise de la Kasba de Bône : « N'est-ce pas merveilleux ? N'est ce pas héroïque ? N'est-ce pas sublime ? »

1. Ils avaient été aperçus par des cavaliers arabes, qui avaient gravi les pentes de la colline El-Mraci pour leur en couper le chemin.

Deux corps-de-garde français furent établis, et ils durent fournir quelques factionnaires le long du rempart. Les Turks suspects étaient placés de façon à pouvoir être facilement surveillés. Nous nous étions réservé un bastion dominant le fort, et dans lequel nous aurions pu nous défendre avec avantage en cas de révolte de nos auxiliaires.

Nous habitions le logement du Bey, où nous prenions nos repas. La table de l'État-Major, ou plutôt la *Gamelle*, — car nous mangions à la gamelle, — se composait de MM. d'Armandy et Youçouf, Du Couëdic et moi; Hoçaïn, Caïd-Omar, Ibrahim-Agha et Kalib[1] furent admis à notre table. Youçouf leur avait déclaré, dès le premier jour, que leurs têtes répondraient de la fidélité de la garnison turke.

Le 27 mars, à la tombée de la nuit, chacun prit son poste de combat, et des mesures furent décidées pour se défaire, au besoin, de ceux qu'on soupçonnait de trahison.

La balancelle la « *Casauba* », déchargée de ses vivres le 28 au matin, partit pour Alger emportant ce noble billet de M. d'Armandy au duc de Rovigo:

« Général,

» Nous sommes entrés, le capitaine Youçouf et moi, dans la citadelle de Bône à la tête de 30 marins de la « *Béarnaise* ». Nous avons pour auxiliaires 130 Turks, dont un grand nombre nous exècrent, et, pour ennemis, les 5,000 hommes de Ben-Aïça; mais nous n'en saurons pas moins conserver la citadelle à la France ou y mourir. »

1. Hoçaïn, le bach-chaouch des Turks, était un homme de taille élevée et un bon soldat; il était très brave, mais d'intelligence médiocre et d'une propreté douteuse. Caïd-Omar, de petite taille, mais vigoureux, avait une longue barbe rouge. Il fut tué par les Arabes, dans une sortie, quelques jours après. Ibrahim-Agha était un Turk de la plus complète gravité; il prenait volontiers des airs de pacha; aussi les matelots ne l'appelaient-ils que le *Roi de Carreau*. Kalib était un Arabe fin et rusé : il était le chef de l'artillerie de la Kasba. Kalib était l'ami d'Ibrahim-Bey et l'ennemi des Chrétiens, et, par suite, mal disposé à notre égard. L'influence qu'il

Le lendemain, 29 mars, au coucher du soleil, des tourbillons de fumée s'élevèrent de la ville en flammes; des cris de douleur se firent entendre au milieu d'une confusion immense: toute la malheureuse population de Bône était emmenée en esclavage. Beaucoup de Turks de la Kasba, qui avaient là leurs familles, pleuraient de rage à la vue de la brutalité des Arabes. Des chevaux, des ânes, chargés de butin, étaient mêlés à cette foule.

Le 30, au matin, la ville était vide de sa population, et l'on n'apercevait plus, dans le lointain, que des groupes de soldats conduisant une longue file de bêtes de somme maigres, chargées du butin des infortunés Bônois. Au bout de peu de temps, tout était désert autour de nous. Ben-Aïça était parti; mais nous pensions tous que c'était une feinte, et nous nous attendions à une subite attaque de nuit.

Cependant, les jours se passaient sans rien voir venir; le clairvoyant Youçouf était très occupé : « Maintenant, nous disait-il, que les Arabes sont partis, les Turks sentent qu'ils n'ont plus besoin de notre aide, et ils vont, certainement, chercher à se débarrasser de nous. Or, ils sont 130 et nous sommes 30; ils agiront par surprise et à leur heure[1]. »

En effet, le 31, quelques cavaliers des tribus — Beni-Otsman et Senhadja — passèrent rapidement sous les murs de la citadelle, et, s'adressant aux Zouaves indigènes, leur confirmaient la retraite définitive de Ben-Aïça; ils leur demandaient, en même temps, ce qui se passait dans la Kasba : « Des Juifs, répondit un de ces Zouaves, ont livré la Kasba aux Infidèles; mais il y reste encore de bons Musulmans qui ont résolu de les faire sauter par dessus les murs. »

exerçait sur la portion arabe de notre garnison avait pu seule engager le capitaine d'Armandy à l'admettre à notre table. Mais Youçouf avait sans cesse l'œil sur lui, et je crois que sa tête ne tenait que tout juste sur ses épaules.

1. Je n'ai jamais compris que Ben-Aïça n'eût pas attaqué la Kasba; car il est peu probable que ce soit la vue du pavillon français qui l'en ait empêché. Il a pensé, sans doute, qu'il était entré dans cet établissement une force considérable.

Arrêté immédiatement par Caïd-Omar et quelques Turks, ce Zouave fut amené à la porte de la maison du Bey. Nous y étions alors réunis : deux témoins confirmèrent le rapport de Caïd-Omar. Prompt comme la foudre : « Tiens ! s'écrie Youçouf en s'élançant sur le traître, prends ce que le Juif t'envoie. » Et lui fendant la tête d'un coup de sabre, il l'étend mort à ses pieds, le crâne béant. Plusieurs Turks lui déchargent ensuite à bout portant leurs fusils dans la tête, soit pour protester contre sa trahison, et faire preuve ainsi de fidélité, soit, peut-être, pour se venger de cette épithète de Juifs dont il s'était servi en parlant d'eux.

De suite, les Arabes de la tribu de ce Zouave sont arrêtés et amenés devant Youçouf. Toute la garnison est accourue en armes, ne sachant la cause de tout ce bruit. Nous entourions nos chefs, mais nous n'étions que sept ou huit Français réunis. Une lutte paraissait imminente ; il fallait, à force de vigueur, imposer à cette soldatesque dont l'esprit flottait entre la révolte et la soumission. Parmi ces Zouaves, il en est signalé deux qui se sont rendus plus particulièrement suspects par leurs intrigues et leurs propos ; Youçouf fond sur le groupe qui les entourait, et les arrachant de ses propres mains du milieu de leurs camarades, il les jette au bach-chaouhh Hoçaïn, avec l'ordre de les décapiter, ce qui est exécuté sur-le-champ pour l'un d'eux ; l'autre s'était précipité vers M. d'Armandy, auquel il demandait grâce en tremblant de tous ses membres ; mais, sur un geste du capitaine, Hoçaïn s'en empare, l'agenouille, et lui fait tomber la tête d'un coup de yataghan. La nuit était venue ; le temps était sombre, les physionomies étaient terribles. Nous formions un petit groupe, entouré de ces Turks dont les armes étincelaient. Le moment était solennel, et nous ne pensions qu'à vendre chèrement notre vie[1].

Un quatrième Zouave est amené : c'est un homme superbe ;

1. Dans ce moment, Du Couëdic me donna l'ordre de faire rapidement le tour de la Kasba pour recommander à nos factionnaires d'être sur leurs gardes, et, au premier signe, de quitter leurs postes pour se réunir au corps-de-garde. Je revins promptement pour prendre part à la suite de cette affaire.

il parait insensible à la crainte; on voudrait le sauver : l'ordre est donné de le conduire à la « *Béarnaise* ». Mais, risquer une escorte pendant la nuit et se priver de quelques amis au moment où, peut-être, nous allions être attaqués, eût été plus qu'imprudent : « Allons ! brûle-lui la cervelle, » ordonne Youçouf à un Turk nommé Mohammed qui était près de lui. Celui-ci met le canon de son fusil sur la poitrine et fait feu; le coup rate[1]. Mohammed passe l'ongle sur la pierre de silex et renouvelle l'amorce. Le condamné le regarde faire sans sourciller; le chien s'abat une seconde fois, et l'impassible Zouave tombe raide mort en achevant de murmurer la formule de l'Islam. « A présent, commande M. d'Armandy, que chacun retourne à son poste ! »

L'effet était produit : Youçouf reçut de tous les Turks les preuves de la plus réelle admiration; ils n'éprouvaient aucune difficulté de la lui témoigner, à lui qui était Musulman *.

La nuit fut parfaitement calme. Au retour de nos rondes, nous pouvions dire : « *Rien de nouveau* » à nos compagnons toujours sur leurs gardes. Un seul de nos convives était malade, oui, bien malade d'inquiétude : c'était l'Arabe Kalib, qui était véhémentement soupçonné d'être du complot. Et les Turks avaient demandé sa mort à M. d'Armandy, qui s'était bien gardé d'y consentir; il fallait diviser pour régner. Nos matelots se sentaient grandir en voyant leur petit nombre, et se montraient intrépides et confiants dans le succès.

Deux jours après cette terrible journée, une tribu des environs, les Senhadja, se montra et envoya des parlementaires pour demander à piller la ville abandonnée. On le lui refusa; elle se moqua de notre défense et pénétra quand même dans la ville. Pour la punir, M. d'Armandy ordonna une sortie : une cinquantaine de Turks vont s'embusquer près

1. Ce Mohammed était Turk, et avait déserté depuis quelque temps des Chasseurs algériens, où Youçouf l'avait eu sous ses ordres. Mohammed avait prié son ancien chef de lui pardonner sa faute, et il était devenu l'un de ses plus dévoués serviteurs.

* Voir la note de la page 124.

de la porte de Constantine, et quand l'embuscade fut établie, nous faisons tomber sur la ville une grêle de boulets et de bombes de la Kasba. Les Bédouins, effrayés, se sauvent vers les portes en grand désordre; quelques-uns sont tués par les Turks, d'autres par le feu de la citadelle et par celui de la chaloupe de la « *Béarnaise* ». Les Turks ramenèrent deux chevaux et rapportèrent quelques têtes, bon nombre de bernous, de vêtements, d'armes et d'autres objets; deux des leurs furent blessés[1]. Tout ce butin, vendu aux enchères, nous distribuâmes aux combattants, pour acompte sur leur solde future, tout l'argent de poche qui se trouva sur la goëlette.

Cette victoire avait gonflé le cœur des Turks, et leur faisait désirer vivement de courir les aventures. Hoçaïn vint avec loyauté exposer au capitaine d'Armandy que les Turks se cachaient de lui, et que, certainement, il se tramait quelque chose. Chez les Turks, les impressions sont vives et passagères, et ils ont un penchant irrésistible pour le pillage et la guerre au butin.

Youçouf, toujours dévoué et intrépide, demanda au capitaine d'Armandy de le mettre à la tête des Turks de la garnison, afin d'aller avec eux occuper la ville : « L'amour du pillage, lui dit-il, leur fera accepter sans hésiter ma proposition, et, une fois dehors, vous en serez débarrassés. » Le Commandant de l'expédition rejetta cette offre, qu'il jugeait trop dangereuse pour son second; mais celui-ci lui fit cette belle réponse : « *Ne craignez point de m'exposer*[2]; *ce qu'il faut, avant tout, c'est sauver la Kasba, et le seul moyen d'y arriver, et il n'y a pas à balancer, est d'en faire sortir les*

1 Ils reçurent les soins de M. Mauduit, chirurgien de la goëlette, et furent promptement rétablis.

2. C'est là l'homme qu'on a calomnié outrageusement, qu'on a vilipendé pendant trente-six ans, et alors même qu'il avait déjà vingt-deux ans de sépulture.

Mais les sentiments exprimés par Youçouf dans cette circonstance n'étaient-ils pas la marque d'une âme d'élite, d'un caractère noblement chevaleresque? Et ce seul fait n'eût-il pas largement suffi pour mériter l'immortalité au jeune capitaine? Attaquer un mort est peut-être chose

Turks. » M. d'Armandy se rendit à ces raisons, tout en admirant le sublime dévouement du capitaine Youçouf.

Les Turks, comme Youçouf l'avait prévu, accueillirent avec enthousiasme sa proposition : leur léger bagage fut bientôt paqueté, et ils s'empressèrent de descendre les uns après les autres, au moyen d'une corde, par le même endroit où nous étions montés. Quand ils furent tous en bas, ils s'inquiétèrent vivement et reconnurent qu'ils avaient été bien imprudents. Des menaces éclatèrent, puis des cris de fureur. « Tu nous a trompés, Youçouf! tu as abusé de notre confiance, infâme que tu es! » Youçouf parut dans l'embrasure: les cris redoublèrent de part et d'autre; on arma des fusils. J'avoue que, tout en nous apprêtant à fusiller les Turks, nous fîmes tous nos efforts pour empêcher Youçouf de descendre; mais ce fut en vain : « *Mon honneur vaut mieux que ma vie!* » s'écrie-t-il. Puis, s'adressant aux Turks : « Vous me soupçonnez parce que vous ne me connaissez pas! » et il descend au milieu d'eux.

Un frémissement d'admiration succéda au tumulte; tous veulent lui baiser les mains. Le meilleur des deux chevaux qui avaient été pris lui est amené; Youçouf le monte, puis il commande la marche aux Turks, et, nous saluant du sabre, il entre dans la ville à la tête de sa troupe. Nous le trouvâmes bien grand dans cette circonstance!

Youçouf avait donc, avec ses cent trente hommes, à occuper la ville tout entière, et ces hommes il fallait les obliger à rester aux postes qu'il leur avait assignés, et les empêcher de se répandre dans les maisons pour les piller*, conditions qui étaient de la plus haute importance pour les maintenir dans la discipline et le devoir. Il ordonnait donc que tous les Turks restassent nuit et jour sur les remparts, absolument comme ils le faisaient dans la Kasba; quant à lui, il s'établit

---

commode et peu chargée de périls; mais ce qu'il y a de certain, c'est que ce mode de combattre n'exige point, chez l'attaquant, les qualités d'un héros de première grandeur.

* Voir la note de la page 124.

dans une maison au centre de la ville, d'où il rayonnait dans toutes les directions, pour, de nuit et de jour, faire à l'improviste des rondes qui tinssent chacun en haleine*.

Les Turks sont silencieux et, en général, très observateurs; ils avaient jugé le jeune capitaine et ils lui obéissaient sans efforts. Cependant leur caractère, je le répète, est très aventureux, et la vie calme leur pèse promptement. Bien que deux fois livrée au pillage, la ville de Bône contenait encore bien des objets susceptibles d'exciter leur convoitise; la situation était donc tendue et devenait de jour en jour plus difficile; aussi fallait-il, de temps en temps, de rigoureux exemples pour contenir cette troupe médiocrement disciplinée**.

La balancelle la « *Casauba* », qui avait été expédiée à Alger pour y demander du secours, était revenue au mouillage, ramenée par les vents contraires qui étaient trop forts. On l'y avait réexpédiée dès que le beau temps avait reparu. Fréart avait, en outre, fait filer deux bateaux corailleurs italiens pour la même destination, après leur avoir acheté leur provision de biscuit ; mais eux aussi étaient revenus en relâche et étaient repartis au beau temps.

Un jour, une très petite goëlette fut aperçue dans la baie des Caroubiers, cherchant à débarquer quelqu'un à terre. Youçouf et moi fûmes envoyés avec quelques hommes dissimulés à la faveur des halliers, pour saisir ceux qui débarqueraient, tandis que la chaloupe de la « *Béarnaise* », avec sa caronade, courait sur la goëlette. Nous arrêtâmes ceux qui débarquaient ; les autres furent pris par les chaloupes. C'était Ismaïl[1], fils d'Ibrahim-Bey, qui amenait à son père un renfort de quarante Turks. Ismaïl et les deux principaux de la troupe furent retenus prisonniers dans la Kasba, et les Turks furent incorporés dans le contingent de Youçouf. Sans doute, ce renfort était utile, mais il tendait aussi à diminuer la durée

* Voir la note de la page 125.
** Voir la note de la page 126.
1. Mort depuis lieutenant au 3e de Spahis, où il s'était engagé.

de nos vivres. On avait réduit déjà les rations, et nous n'avions plus d'argent; et cela nous était d'autant plus désagréable, que les tribus venaient nous offrir des moutons.

Enfin, nos inquiétudes* cessèrent; le 8 avril, nous aperçûmes le brick la « *Surprise* » venant au mouillage. Avec une longue-vue, nous vîmes que son pont était chargé de soldats. Nos canons annoncèrent au loin la joie que nous causait ce secours. Les Turks, Youçouf en tête, vinrent tirailler en signe de joie sur le rivage; mais le calme empêcha la « *Surprise* » de mouiller avant la nuit. Le lendemain, marins et Turks recevaient, sous les armes, à la porte de la Kasba, la superbe compagnie de Grenadiers du 1er bataillon (commandant Davois) du 4e de ligne. Notre petite expédition avait réussi : « Qui vive? » — « France! » — « Quand il vous plaira! »

Les jours suivants, c'est-à-dire du 9 au 12 avril, tout le bataillon arriva avec quelques artilleurs et soldats du génie. Nous remîmes alors à l'Armée de terre, avec la citadelle et la ville, cent deux pièces de canon montées et largement approvisionnées[1]. Les Grenadiers regardaient avec admiration le capitaine des Turks**, l'héroïque Youçouf.

Quelques semaines plus tard, au mois de mai, le maréchal-de-camp Munck-d'Uzer, avec le 55e d'infanterie, vint prendre possession de la ville. En y arrivant, il donna l'ordre du jour suivant :

« Mes chers camarades, la plage où nous abordons était, il y a quelques jours, inhospitalière. Aujourd'hui, nous y sommes reçus en amis, grâce à une poignée de braves qui, par un fait d'armes des plus brillants, se sont emparés de la Kasba. Honneur! honneur aux braves capitaines d'Armandy, Youçouf, Fréart, au lieutenant de frégate du Couëdic, à l'élève

* Voir la note de la page 127.

1. Les munitions s'élevaient au chiffre de 10 à 12 milliers de poudre et de 8 à 10,000 projectiles.

** Voir la note de la page 127.

de 1re classe de Cornulier-Lucinière, et à leurs intrépides compagnons de la « *Béarnaise* » ! Que le Drapeau français s'incline devant ces braves, par reconnaissance pour le fleuron de gloire qu'ils viennent d'y ajouter. »

La « *Béarnaise* » ayant été rappelée plus tard à Alger, trouva, en y arrivant, l'ordre du jour suivant — 23 avril — du général duc de Rovigo, commandant le Corps d'occupation :

« Le Général en chef s'est empressé de porter à la connaissance de l'Armée la brillante conduite des officiers de l'équipage de la goëlette de guerre la « *Béarnaise* », et des capitaines d'Armandy et Youçouf[1]. Cette goëlette devant arriver prochainement, le Général en chef ordonne ce qui suit : Quand la « *Béarnaise* » entrera dans la rade d'Alger, elle sera saluée par les batteries de quinze coups de canon, et une députation, composée du Chef de l'État-Major général, d'un officier supérieur et de deux officiers par régiment, se rendra à bord pour présenter au Capitaine, ainsi qu'à ses Officiers et à son équipage, l'expression de la satisfaction de l'Armée[2]. »

Le capitaine d'Armandy fut nommé provisoirement Commandant supérieur de Bône ; quant à Youçouf, il était laissé à la tête de ses Turks, dont le nombre s'augmentait tous les jours, et sur lesquels il exerçait l'influence la plus absolue. Il fut plus particulièrement chargé du service extérieur ; j'ajou-

1. Pris, par hasard, d'un mouvement généreux à l'égard de Youçouf, l'auteur des *Annales algériennes*, le capitaine Pellissier de Reynaud, dit, à propos de l'affaire de Bône : « Joseph ou Youssouf a servi la France avec fidélité ; mais, s'empresse-t-il d'ajouter comme correctif à cet aveu, il en a été amplement récompensé. » A la bonne heure ! je retrouve là mon bienveillant annaliste !

2. Après les deux ordres du jour si flatteurs pour les officiers et l'équipage de la « *Béarnaise* », nous n'insisterons pas sur la glorieuse part qui leur revient dans la prise de la Kasba de Bône, que le Maréchal Soult a dit être *le plus beau fait d'armes du siècle.*

terai qu'il déploya, dans la conduite de ses opérations, cette activité, cette habileté, cette audace dont déjà il avait donné tant de preuves : en effet, le jour, la nuit, les maraudeurs arabes rencontraient partout, et là où ils s'y attendaient le moins, ces terribles Turks qui ne leur laissaient ni paix ni trève.

Peu de jours après l'arrivée du bataillon du 4e de ligne, le 7 mai, une partie du troupeau de l'Administration fut enlevée par des cavaliers arabes, dont l'un, resté blessé sur le terrain, fit connaître qu'il appartenait aux Khareza, tribu voisine de la place. Or, on savait que les campements des Khareza n'étaient qu'à trois lieues de Bône : à minuit, la lune était levée, la porte de la ville s'ouvrait sans bruit : Youçouf, à cheval, suivi de ses Turks, de quelques volontaires français n'appartenant pas à l'Armée, et des Bônois nouvellement rentrés à qui on avait donné des fusils, se mettaient en route dans la direction des tentes de la tribu à laquelle appartenaient les maraudeurs. La petite colonne, qui marchait en silence, faisait un grand détour pour éviter les vedettes arabes.

Enfin, avant le jour, on cernait le principal douar des Khareza. Une vieille femme arabe est la première à s'en apercevoir : « Ah ! je vous l'avais bien dit, s'écria-t-elle en s'adressant aux gens du douar, que ces bestiaux nous porteraient malheur ! » — « Non, bonne mère, rassurez-vous, lui faisait observer Youçouf ; je vous les avais prêtés, et je viens les rechercher aujourd'hui avec leurs petits. »

La fusillade commence sous les tentes ; le sang coule, les Khareza, pour fuir, sont obligés de passer au milieu des Turks, qui les reçoivent comme ils le méritent. La razia est complète : des têtes, vingt chevaux ou mulets, trois bœufs, un grand nombre de moutons sont les trophées que la petite troupe de Youçouf rapporte de cette expédition.

Cette razia fut la première exécutée à Bône sous la direction et le commandement du capitaine Youçouf. Elle fut suivie de plusieurs autres qui le rendirent la terreur des Arabes ; aussi les Turks étaient-ils très fiers d'être commandés par un si vaillant capitaine.

A cette époque, et depuis, bien des gens arrivant de France avec nos idées philanthropiques, ont beaucoup crié contre la prétendue cruauté de Youçouf. Ce reproche n'a rien qui m'étonne ; mais il n'est pas fondé. Youçouf est ce que sont les hommes qui font la guerre de partisans ; or, il la faisait à un peuple qu'il est permis de qualifier de féroce sans trop le calomnier. Il ne faisait qu'employer, d'ailleurs, à leur égard, les moyens dont ils usaient envers nos soldats. Quand nous avons trouvé les cadavres déchirés de nos hommes avec des épines d'aloès enfoncées sous les ongles, nous nous sommes sentis, dès lors, mal disposés à la sensiblerie à l'égard des Arabes, quand ils tombaient entre nos mains. Ces horreurs nous rappelaient, d'ailleurs, celles commises pendant trois siècles, à bord des bâtiments chrétiens, lorsqu'ils étaient pris par les corsaires algériens. Du reste, dans toute guerre entre Chrétiens et Musulmans, ce serait faire un métier de dupes, que d'user de clémence et d'humanité avec des brutes et des barbares qui n'ont aucune idée des sentiments nobles et élevés qui sont l'apanage des peuples civilisés.

Youçouf avait à Bône une position difficile : adopté par la France, il voulait contribuer de toutes ses forces à ses succès. Il comprenait, avec son esprit si pratique, qu'il lui fallait, en sa qualité de Musulman, prendre la responsabilité de l'application de la loi arabe contre le brigandage et la trahison. Quelque humain, quelque bon Chrétien que l'on soit, on ne peut cependant pas pousser la patience évangélique jusqu'à se laisser couper la tête sans chercher à la défendre quelque peu ; et quand il n'y a pas d'autre moyen d'éviter ce triste sort qu'en prenant celle de son ennemi, il n'en est pas, même parmi les philanthropes les plus renforcés, qui hésiteraient un instant entre les deux termes de cette alternative. Certes, rendre le bien pour le mal est un principe qu'en temps ordinaire il n'est pas mauvais de préconiser; mais le pratiquer à la guerre serait se vouer infailliblement à la défaite. Aussi, ne sont-ce que des philanthropes en chambre ou des envieux qui ont pu reprocher à Youçouf sa judicieuse et salutaire sévérité.

J'ai plusieurs fois accompagné Youçouf dans ses excur-

sions autour de Bône : un jour que, pendant une halte, je me reposais sur le même tapis que lui, je me permis de lui faire cette observation : « Je pense qu'il serait peut-être bon que vous fissiez tomber moins de têtes d'Arabes ; votre extrême rigueur produit une fâcheuse impression en France, où l'on ne comprend pas la nécessité de ces exécutions si fréquemment répétées.... » — « Je vous ferai remarquer, mon cher ami, me répondit-il, que j'ai ces exécutions en horreur, et que, lorsque je les ordonne, c'est qu'il y a nécessité absolue de le faire. Les Arabes, d'ailleurs, n'ont qu'un souci médiocre de la mort quand elle n'est pas produite par la décapitation ; c'est chez eux un préjugé religieux. Jamais je ne pourrais me décider à faire décapiter un Européen, quelque criminel qu'il fût. Mais lorsqu'il s'agit d'un Musulman, c'est une tout autre affaire : dans ce cas, il faut frapper les esprits aussi bien que le corps, et la décapitation devient, je le répète, une mesure d'absolue nécessité. Il faut, d'ailleurs, traiter les populations selon leurs mœurs et leurs usages. »

Youçouf, dans l'intimité duquel j'ai vécu pendant toute l'expédition de Bône, et qui m'était très sympathique, ne professait, ostensiblement du moins, aucune religion : le jeune Mamelouk n'avait nullement la haine des Chrétiens ; mais il croyait que leur religion n'était pas compatible avec l'exercice des armes ; il n'avait, d'ailleurs, aucun penchant pour le Mahométisme. En définitive, il paraissait professer autant d'indifférence pour l'une que pour l'autre de ces deux religions.

Nous n'avons point hésité, malgré le développement qu'il a donné à son très intéressant et très émouvant récit, à laisser la parole à M. de Cornulier-Lucinière. Ces pages, que nous avons eu la fortune de retrouver dans les archives de notre héros, nous sont d'autant plus précieuses, qu'elles sont le journal écrit au jour le jour, et par un témoin de bonne foi, de cette merveilleuse série de faits d'armes inouïs, de brillantes actions, de coups de main de la dernière audace,

d'énergiques et incroyables aventures, de vigoureuse habileté, qu'on appelle la prise de Bône et de sa Kasba. L'Élève de 1re classe de la « *Béarnaise* », qui a pris une glorieuse part aux saisissants épisodes de ce drame de quarante jours, nous le raconte avec son âme de soldat, de marin, dont l'existence présente un danger incessant; il y met toute sa jeunesse, tout son généreux enthousiasme, son ardent patriotisme. Le spectacle qu'il a sous les yeux, les actes presque surhumains de ces deux héros, d'Armandy et Youçouf[1], de ces hardis contempteurs de la mort, l'exaltent et élèvent son cœur au niveau de ces grands caractères, disposés, d'ailleurs, à tous les sacrifices dans l'intérêt de la France, de la Patrie.

Pour Youçouf surtout, pour ce soldat d'hier, son héroïsme atteint jusqu'au sublime; car il ne doit encore que de la reconnaissance au pays qui l'a accueilli, et dont il veut faire sa Patrie d'adoption; son dévouement n'est donc point un devoir, et pourtant, chaque jour, il lui fait le sacrifice de son sang, de sa vie; il lui consacre ses prodigieuses qualités guerrières, son irrésistible ascendant sur les Musulmans, qu'ils soient Turks, Arabes ou Kabils. A Youçouf, à ce dompteur d'hommes, à ce fascinateur de guerriers, tout obéit; il n'a qu'à paraître, et d'un ennemi acharné il se fait un ami dévoué : il séduit, il éblouit, il entraîne; c'est un puissant charmeur, et, comme on le dit du fils de Cheddad, et comme le répétaient plus tard les Spahis de Youçouf, « lorsque sa main brandit son terrible sabre au fort de la mêlée, les cavaliers ennemis n'ont plus même la force d'avaler leur salive. »

Le récit de M. de Cornulier-Lucinière présente encore

1. Youçouf n'avait que vingt-quatre ans.

cet avantage de nous montrer le Youçouf de la première heure, des premières prouesses. Sans doute, l'Armée l'avait déjà vu à l'œuvre, et son nom y était déjà populaire ; mais l'affaire de Bône le rendit célèbre, et ce fait, l'un des plus considérables de sa belle carrière, fonda sa brillante renommée parmi nous. Il n'y eut, en effet, qu'une voix pour célébrer sa louange, pour vanter son éclatante bravoure. Le Général en chef duc de Rovigo, lui-même, en transmettant, par dépêche du 4 avril, au Ministre de la Guerre la nouvelle de la prise de la Kasba de Bône, disait : « Je ne sais à quelle page de l'histoire remonter pour trouver une pareille action. » Puis il ajoutait, dans une seconde dépêche en date du 16 du même mois, en envoyant au Ministre le rapport détaillé de cette action : « Quant à Youçouf, c'est la valeur personnifiée, etc., etc. » C'est de cette affaire que le maréchal Soult, duc de Dalmatie, a dit à la tribune nationale : « La prise de Bône est le plus beau fait d'armes du siècle ! » Et pourtant, Dieu sait si les quinze premières années de ce siècle avaient été fécondes en superbes faits d'armes et en merveilleux exploits !

A la date du 25 mars, le capitaine Youçouf était cité, *pour la première fois*, à l'ordre de l'Armée : « S'est emparé, avec M. le capitaine d'Artillerie d'Armandy, de la Casba et de la ville de Bône. »

IV

Nous avons dit plus haut qu'à l'arrivée du lieutenant-général duc de Rovigo à Alger, l'Armée d'Afrique avait subi des modifications d'une certaine importance : ainsi les Chas-

seurs d'Afrique, entre autres, formèrent deux régiments de cavalerie à six escadrons. Les noyaux de ces fractions étaient français; mais on mit à la suite de chacun d'eux un certain nombre d'indigènes qui, pour le service, se réunissaient en un escadron séparé.

Le 1er de Chasseurs d'Afrique fut formé à Alger et le 2e à Oran.

Par suite de cette nouvelle organisation, les Chasseurs algériens étaient supprimés, et le capitaine Youçouf passait, avec son grade, à la date du 1er mars, au 1er régiment de Chasseurs d'Afrique.

NOTES DU CHAPITRE VI

---

* *Page 112.* — M. du Couëdic, second de la « *Béarnaise* », ajoute ce qui suit dans son *Journal de l'Expédition de Bône* : « Tout était fini : ceux qui restaient furent gardés à vue, et on les prévint qu'ils seraient fusillés à la moindre tentative de mouvement. Mais quelle nuit nous passâmes !

» Nous étions assis en cercle dans l'ancien appartement du Bey ; nous prêtions une oreille attentive, et, au moindre bruit, nous nous jetions sur nos armes. Il y avait deux nuits que nous n'avions fermé l'œil. Chacun sortait à son tour, faisait une ronde, et rentrait pour annoncer que tout était tranquille. On n'entendait, dans le silence de la nuit, que le cri du chacal, qui ressemble à celui d'un homme qui se plaint, et le « *Sentinelle, prenez garde à vous !* » de nos factionnaires. La nuit nous parut affreusement longue. Le jour reparut, et, avec lui, notre inquiétude cessa. Mais nos jambes fléchissaient par suite de la fatigue, et il eût été dangereux que cette situation se prolongeât longtemps. Nos matelots eux-mêmes, qui n'avaient pu sentir comme nous le danger de la situation où nous nous trouvions, et qui, pendant toute la nuit, n'avaient cessé de plaisanter sur ce qui s'était passé et sur ce qui pouvait arriver, se traînaient néanmoins péniblement sur leurs membres fatigués. »

* *Page 114.* — « Arrivé à la porte de la ville, raconte M. du Couëdic, Youçouf fait faire halte à ses Turks, et leur déclare

que le premier d'entre eux qui se permettra de détourner la moindre chose des effets abandonnés, sera mis à mort à l'instant même. Puis il fait planter le drapeau tricolore sur le rempart et commande une salve générale en son honneur. Youçouf s'aperçoit qu'un des Turks ne lâche pas son coup : « Pourquoi n'as-tu pas obéi au commandement ? » lui demande-t-il sévèrement. — « Mon fusil n'a pas voulu partir, » répond le Turk avec humeur. — « En vérité ! dit Youçouf en s'approchant de lui ; montre-moi à quoi cela peut tenir. » Puis, prenant le fusil des mains du soldat, il lui pose le canon sur la poitrine, et, avec le plus grand sang-froid du monde, il l'abat à ses pieds avec sa propre balle.

» Il fut encore deux ou trois fois obligé de faire des exécutions semblables : ainsi un de ses Turks avait pillé une maison, et, pris sur le fait, il soutint qu'il n'avait fait que puiser de l'eau dans la citerne : « Eh bien ! puisque tu as si soif, répliqua Youçouf, tu boiras tant que tu voudras. » Et il le fit jeter dans la citerne.

» Un autre avait quitté son poste ; Youçouf l'y fit ramener et ordonna qu'on le pendît à l'endroit même qu'il avait abandonné, pour être bien certain que cela ne lui arriverait plus, et pour servir d'exemple à ceux de ses camarades qui seraient tentés de l'imiter.

» Cette discipline implacable était d'absolue nécessité avec les éléments hétérogènes dont il disposait. Aussi répandit-elle l'effroi parmi les Turks, et lui assura-t-elle de leur part une soumission aveugle et illimitée, sans laquelle il ne serait jamais parvenu à en obtenir la moindre obéissance. Il faut avouer aussi que, s'il était impitoyable, il ne se montrait jamais injuste, et qu'il n'exigeait de ses subordonnés que ce qu'il était toujours prêt à faire lui-même. »

* *Page 115.* — « Youçouf ne prenait que peu de repos, ajoute en note M. de Cornulier-Lucinière ; jour et nuit il était sur les remparts ; on pouvait vraiment dire de lui qu'il était partout et nulle part. La nuit même, il ne se livrait au repos que par moments très courts, tantôt dans un endroit et tantôt dans un autre. La troisième nuit, vaincu par la fatigue et le

sommeil à proximité d'un poste, il pousse la porte d'une maison qui lui parait déserte et s'étend à terre avec délices.

» La lampe fumeuse du poste éclaire d'une lumière douteuse le fond de la chambre dans laquelle Youçouf a pénétré.

» A peine assoupi, il se réveille en sursaut : un homme, un colosse, est accroupi auprès de lui. « Que me veux-tu? » lui demande Youçouf en portant la main à ses pistolets. Mais le Turk, à genoux, et baisant le pan de son bernous, lui répondait : « Je suis Altimechdor[1] ; j'ai assisté à cent combats, et » mon visage est plus connu que mon dos. Ton courage a fait » de moi ton esclave, et je te serai dévoué jusqu'à la mort. » Depuis trois nuits, je te suis comme ton ombre, sachant les » dangers que tu cours, et certain que la fatigue et le sommeil » finiront par vaincre ton énergie. Dors donc tranquille ; per» sonne ne t'approchera tant que le premier cavalier de » Constantine veillera sur toi, et il te sera dévoué, il te le » répète, jusqu'à la mort. »

« Après avoir fixé un instant cette loyale figure, Youçouf avait reconnu l'un de ses Turks les plus fidèles ; il lui donnait sa main à baiser, et, posant sa tête sur les genoux de ce brave serviteur, il s'endormit comme un enfant le ferait sur ceux de sa mère. A partir de ce moment, Altimechdor ne quitta plus le jeune chef. »

** *Page 115.* — L'auteur des « *Commencements d'une Conquête* » raconte l'histoire suivante, qu'il a trouvée nous ne savons trop où : « Le 16 avril (date évidemment fausse), on saisit dans Bône, sur un homme venu du dehors, une proclamation du Cheikh Khazin, qui excitait la population à la révolte en lui annonçant l'approche de nombreux Auxiliaires. L'espion fut conduit à *Jusuf*, qui, après l'avoir interrogé, lui fit, séance tenante, couper la tête. *Jusuf, il convient de ne*

1. Ce Turk, dont le nom était Mahmoud, était venu, une nuit, se prosterner aux pieds de son capitaine, et lui avait voué une fidélité à toute épreuve. Mahmoud, à partir de ce moment, ne quitta plus, en effet, son chef; jour et nuit il veillait sur lui; c'était un redoutable garde du corps.

pas l'oublier, ajoute le conteur, *avait été nourri* (élevé, sans doute?) *à Tunis dans le système turc.* »

L'auteur l'oubliera trop souvent, surtout quand il jugera l'occasion favorable pour exercer sa verve plus ou moins compétente sur les actes de cet incomparable soldat.

* *Page 116.* — « Chaque jour, continue M. du Couëdic, nos regards étaient fixés sur l'horizon, et déjà nous commencions à craindre que la balancelle la « *Casauba* » n'eût péri.

» Le 7 avril, deux bricks de guerre, poussés par une bonne brise d'ouest, passèrent devant la baie ; nous tirâmes du canon, mais ils continuèrent leur route.

» Enfin, le 8 avril, nous nous promenions sur la terrasse du bastion des Caroubiers, auquel nous avions donné le nom de « *Bastion de la Béarnaise* », et M. d'Armandy me communiquait toutes ses craintes. C'était la première fois que cela lui arrivait, lorsque, tout à coup, de Cornulier, qui était assis sur l'affût d'un canon, s'écria : « Navire à la pointe de la Garde ! » et nous reconnûmes le brick la « *Surprise* », qui, couvert de voiles, faisait route pour le mouillage, surprise délicieuse qui vint verser la joie dans nos âmes. Je remerciai le Ciel du fond de mon cœur !

» Dans leur ivresse, les matelots se précipitèrent sur les pièces, et nous saluâmes nos libérateurs de toute l'artillerie de la Citadelle ; la goëlette en fit autant, et Youçouf vint, avec toute sa troupe, tirailler en signe de réjouissance.

» A sept heures du soir, la « *Surprise* » vint mouiller près de la « *Béarnaise* », et, le lendemain, 100 Grenadiers entrèrent dans la Citadelle, l'arme au bras, sous une pluie battante.

» Le 10, la « *Truite* », la « *Bellevue* » et plusieurs bâtiments marchands arrivèrent chargés de troupes.

» Nos marins remirent alors à l'Armée de terre la ville, la Citadelle, 100 pièces de canon, et nous défilâmes devant la garnison, n'emportant pour tout trophée qu'un bouquet doré qui surmontait le miroir d'Ibrahim, et que nous plaçâmes sur le tableau d'arrière de la goëlette. »

** *Page 116.* — « C'était un contraste singulier, dit M. de

Cornulier-Lucinière, que présentait l'aspect de la compagnie de Grenadiers et celui de la troupe turke : d'un côté, de beaux soldats au teint frais et vermeil, bien vêtus, bien armés, ayant l'apparence du bien-être, même du confortable, propreté remarquable, uniformité complète dans les habits, dans les armes, presque dans les visages. Un vieux et brave soldat, plus souvent blessé qu'avancé, le capitaine Huphty, les commande : c'est un de ces types de l'Empire ayant guerroyé contre tous les soldats d'Europe et d'Afrique, un caractère empreint de cette bonne philosophie pratique s'adaptant à toutes les circonstances, jouissant du repos quand cela se présentait, prenant un vif intérêt à la guerre quand la paix était rompue, et ayant au suprême degré le sentiment de l'honneur et du devoir. De l'autre côté, des hommes sans lien entre eux ; des aventuriers provenant de tout l'Empire Ottoman et réunis à Bône par le hasard ; des natures incultes et barbares, avec des haillons pittoresques et fièrement portés ; des ambitions ardentes, des visages amaigris par les souffrances et les privations, et portant l'empreinte de toutes les convoitises ; des teints hâlés, brûlés par le soleil d'Afrique et par l'habitude de vivre jour et nuit exposés à toutes les températures ; armés chacun à sa guise, mais tous pénétrés d'admiration pour leur jeune et brillant Capitaine, qui, d'un geste, d'un regard, obtient l'obéissance la plus absolue de ces natures rudes, grossières, lesquelles ne se laissent dompter que par une seule vertu : le courage inflexible, stoïque, celui qui méprise la mort.

» Il s'échangeait de singuliers regards entre ces deux troupes : celle de la civilisation, de l'abnégation, du sacrifice à la Patrie et à l'honneur, et celle de la barbarie, qui n'a pour stimulant que l'espoir du pillage, la guerre au butin et le libre cours donné à ses vices et à ses grossières passions.

» Entre ces deux troupes, le petit groupe de nos matelots jouit de ce succès sans orgueil, mais avec beaucoup de dignité ; ces braves gens sont heureux d'avoir bien servi leur Pays, et ils sont pleins d'une respectueuse sympathie pour des chefs aussi brillants et valeureux que l'ont été, pendant ces difficiles journées, les capitaines d'Armandy et Youçouf ;

ils sont fiers d'avoir concouru au succès d'une entreprise aussi glorieuse qu'elle était périlleuse, et d'avoir aidé de tels chefs à la mener à bonne fin.

» Et moi qui, de souvenir, écris ces lignes bien longtemps après les évènements que je viens de raconter[1], je me sens encore ému en y reportant ma pensée, et j'éprouve toujours la même admiration pour ces hommes remarquables, ces héros dont j'ai quelques instants partagé la fortune. »

1. En effet, M. de Cornulier-Lucinière n'a adressé ce remarquable et si palpitant récit à Mme Yusuf qu'après la mort du Général, c'est-à-dire en 1866.

CHAPITRE VII

I. Trahison de la tribu des Khareza. — Ils sont battus et laissent quinze des leurs sur le terrain. — II. Bel-Kacem-ben-Yâkoub, chef des Dreïd, et la guerre au butin. — Le capitaine Youçouf le bat dans toutes leurs rencontres et lui fait rendre gorge. — Youçouf devenu la terreur des coupeurs de routes. — III. Le général Munck-d'Uzer vient prendre le commandement supérieur de Bône. — IV. Le capitaine Youçouf est nommé chevalier de la Légion d'Honneur pour les affaires de Bône et de la Kasba.— V. Le capitaine Youçouf est maintenu à Bône.— Ordre du jour élogieux du Général en chef, à la suite de l'importante razia de Youçouf sur les Khareza. — VI. Situation intérieure et extérieure de Bône.— VII. Les bandes de Ben-Yâkoub saccagent la tribu des Beni-Ourdjin.— Une colonne, composée d'infanterie et des Turks de Youçouf, tente sur ces bandes une attaque qu'elles n'attendent pas.— Autre coup de main dirigé sur la tribu de Ben-Yâkoub par les Turks de Youçouf et quatre compagnies de Voltigeurs, qui s'emparent de son campement et de tous les troupeaux de sa tribu. — Le général d'Uzer renvoie à Ben-Yâkoub tout ce que lui a capturé son avant-garde. — Se méprenant sur le but de cet acte de générosité, les Arabes poussent des cris de victoire et recommencent le combat. — Nos soldats reprennent les troupeaux rendus, et le général les renvoie de nouveau à Ben-Yâkoub, qui, cette fois, a compris le désintéressement de nos troupes. — VIII. Youçouf et ses Turks dans un cercle de feu allumé par l'ennemi. — Il parvient à s'en tirer à force d'énergie et de sang-froid.

I

La razia qu'avait exécutée, le 7 mai, le capitaine Youçouf avec ses Turks, sur la tribu des Khareza, qui, on se le rappelle, avait enlevé une partie du troupeau de l'Administration, cet acte de vigueur, disons-nous, avait fait cesser les actes hostiles des Arabes contre nous. Bône était donc tranquille. Ces Khareza, tribu à laquelle appartenaient les pillards qui

avaient été battus par les Turks de Youçouf à la porte de Bône, s'étaient décidés à nous demander la paix, et nous la leur avions accordée. Cette tribu et celle des Beni-Atsman, voisines de la place, y apportaient des vivres et y amenaient du bétail[1].

Cependant, la paix était encore loin d'être faite entre nous et les tribus du territoire de Bône; en effet, peu de jours après cette exécution des Khareza, des émissaires se présentèrent devant cette place au nom de plusieurs tribus, qui demandaient à traiter de leur soumission. Leurs notables, disaient-ils, las d'un état d'hostilité si nuisible aux intérêts de tous, mais n'osant pas entrer en ville, s'étaient rassemblés, depuis le matin, à une demi-lieue environ dans la plaine, et faisaient prier le capitaine d'Armandy d'aller les y rejoindre pour conférer avec eux. Ne pouvant quitter sans imprudence le poste de la Kasba, qui lui était confié, le commandant du fort pria Youçouf de se rendre à sa place au rendez-vous qui lui était demandé.

Mais, arrivé près du point indiqué, Youçouf se trouva tout à coup en présence d'une troupe de cavaliers armés, bien plus nombreuse que celle qu'avaient amenée les délégués des tribus. Soupçonnant un piège, Youçouf s'arrête, et, à tout événement, dispose en bataille la petite troupe qui lui sert

1. Ces renseignements ont été puisés, en grande partie, dans un excellent et très intéressant travail, rédigé par M. L.-Charles Féraud, et intitulé « *Documents pour servir à l'histoire de Bône* », renseignements que l'auteur a extraits d'un *Mémoire* du général Berthezène, publié en 1834, et des *Annales algériennes* de Pellissier de Reynaud. M. Ch. Féraud les a complétés en recueillant la version indigène, laquelle explique et fait la lumière sur une foule de faits dont nous n'apercevons généralement qu'une face.

Ce travail a été inséré dans la *Revue africaine* de l'année 1873.

d'escorte. Les envoyés des tribus le pressent d'avancer davantage ; mais il refuse de le faire jusqu'à ce qu'il soit bien fixé sur leurs intentions. Néanmoins, il envoie le kaïd Amar, un de ses plus fidèles Turks, pour sonder le terrain et porter aux notables des tribus la parole de paix convenue.

A peine le malheureux janissaire est-il arrivé au milieu des Arabes, qu'il tombe traîtreusement frappé de deux coups de feu ; puis, tout à coup, une nuée de cavaliers, qui ne compte pas moins de 500 fusils, s'ébranle au galop pour envelopper la petite troupe de Youçouf, lequel avait habilement appuyé sa droite à un marais. Les Turks les reçoivent à coups de fusil, et la balancelle le « *Bédouin* », embossée par le travers de la route de Constantine, les appuie de son canon.

La Kasba, d'où le capitaine d'Armandy observait ce qui se passait dans la plaine, prenait aussitôt part au combat, en envoyant quelques projectiles heureux au milieu des cavaliers arabes auteurs de cet infâme guet-apens, lequel n'avait évidemment d'autre but que le massacre des officiers français.

Dans leur fuite précipitée, les assaillants avaient laissé quinze des leurs sur le carreau.

Affolés de fureur contre ces perfides cavaliers, les Turks de Youçouf voulaient absolument venger le sang de leur compagnon, et le capitaine Youçouf eut toutes les peines du monde à les contenir ; ce ne fut qu'à grand'peine qu'il parvint à les faire rentrer dans la place.

Les honneurs funèbres furent rendus au kaïd Amar, et une salve de cinq coups de canon fut tirée en signe de deuil par la citadelle, montrant ainsi aux Musulmans que nous savions apprécier et honorer les services rendus à notre cause.

II

Au moment où nous avions pris possession des ruines fumantes de la ville de Bône, Ben-Aïça, le khalifa du Bey de Constantine, avait laissé derrière lui un homme actif et entreprenant, qui s'était donné la mission de faire tous ses efforts pour s'opposer à l'extension de notre nouvelle conquête. Cet homme était Bel-Kacem-ben-Yâcoub, le chef des Dreïd, puissante tribu qui avait ses campements à l'est du lac Fezzara. Simple fellah en 1825 sur une propriété particulière, Ben-Yâkoub avait su gagner l'amitié du célèbre Yahïa[1], alors Agha des Arabes, venu dans le pays avec une mission du Pacha d'Alger. Il avait obtenu bientôt, par l'intermédiaire de ce haut fonctionnaire de la Régence, le titre de Kaïd-el-Azaïb, c'est-à-dire d'Intendant des Fermes de l'État, ainsi que quarante paires de bœufs pour labourer, au compte du Baïlik, la propriété (âzel) domaniale de Medjaz-El-R'açoul[2].

Peu de temps après la prise de Bône, le kaïd Ben-Yâkoub souleva les Dreïd, dont il avait eu le commandement sous l'ancien Pacha d'Alger, et il avait appelé à lui les contingents des tribus voisines, avec lesquels il était immédiatement entré en campagne. C'est lui qui dirigera les attaques fréquentes dont nous aurons à nous occuper.

1. Nous avons fait l'histoire de cet homme remarquable dans notre livre « *Blida* ».

2. L.-Ch. Féraud. — *Documents pour servir à l'Histoire de Bône.*

La première entreprise de Bel-Kacem-ben-Yâkoub n'avait pas été des plus heureuses : un parti de ses cavaliers avait surpris un troupeau de bœufs de l'Administration, paissant à proximité de la place, et avait enlevé quelques têtes de ce gros bétail.

Les représailles étaient promptes ; car, dans la nuit qui suivit cet acte d'hostilité, le capitaine Youçouf, toujours prêt pour les audacieuses entreprises, se dirigeait, avec ses Turks, sur un des douars de Ben-Yâkoub, le surprenait, lui tuait du monde, et lui razait quatre fois plus de bétail que ses cavaliers en avaient enlevé à notre parc.

III

Quelques coups de main de ce genre avaient fini par donner à réfléchir aux tribus hostiles. Comme la faute était immédiatement suivie de la répression, Youçouf était devenu la terreur des pillards et des coupeurs de routes. Aussi, l'abondance commençait-elle à régner à Bône, et, grâce à l'énergie active du jeune et infatigable capitaine, qui, nuit et jour, était en campagne, la sécurité était-elle complète dans une zone assez étendue autour de la place, quand le maréchal-de-camp Munck-d'Uzer vint, le 15 mai, prendre le commandement supérieur de Bône et de son territoire ; le général arrivait avec le 1er bataillon du 55e d'infanterie ; le 2e bataillon, embarqué sur le « *Suffren* », ralliait le 1er le 25 du même mois.

IV

Le capitaine Youçouf était nommé chevalier de la Légion d'Honneur par ordonnance royale du 17 mai, pour sa belle conduite dans l'affaire de la prise de Bône et de sa Kasba.

V

Par dépêche en date du 27 mai, le maréchal-de-camp Trezel, chef d'État-Major général, faisait connaitre, dans les termes suivants, au capitaine Youçouf que le Général en chef le maintenait à Bône.

ÉTAT-MAJOR GÉNÉRAL — N° 4127 — Alger, le 27 mai 1832.

Mon cher Capitaine, le Général en chef a reçu votre lettre du 20 mai. Les détails de votre dernière expédition[1] avec les Turks que vous commandez l'ont fort intéressé ; ils prouvent que vous avez pris sur eux toute l'influence qu'un homme de tête et de cœur inspire à des braves. Les bonnes dispositions des tribus de la Province seront mises à l'épreuve, je l'espère ; il ne faut pourtant s'y fier que de la bonne sorte, et bien

1. Allusion à la razia sur la tribu des Khareza.

garder ses troupeaux auprès d'elles. Quoi qu'il en soit, personne n'est mieux que vous en état d'en tirer bon parti, et c'est pour cela que le Général en chef désire que vous restiez à Bône.

Recevez, mon cher Capitaine, l'assurance de ma considération distinguée.

Le Maréchal-de-Camp, Chef d'État-Major général,
TREZEL.

Monsieur le Capitaine Youssouf, à Bône.

VI

Quelque temps après que le général d'Uzer eût pris possession de son commandement de Bône, un certain nombre des malheureux Bônois que Ben-Aïça, le lieutenant du Bey de Constantine, avait contraints à abandonner leurs demeures, s'étaient décidés à y rentrer. Le général les traita, d'ailleurs, avec beaucoup de bienveillance. Peut-être accorda-t-il un peu trop facilement sa confiance à Mosthafa-ben-Kerim, ce négociant algérien dont nous nous rappelons la piteuse attitude devant Ibrahim lors de l'entrevue, à la Kasba de Bône, le 19 février, des capitaines d'Armandy et Youçouf avec cet ex-Bey de Constantine. Or, ce Mosthafa, comme d'ailleurs la plupart des Maures d'Alger, lesquels, dans les premières années de la conquête, essayèrent de jouer, à leur profit, auprès de nos généraux, un rôle prépondérant, et qui même nourrirent le rêve d'une restauration musulmane, et la prétention de nous remplacer dans le gouvernement de l'ancienne Régence d'Alger; ce Mosthafa, disons-nous, d'une moralité

toute mauresque, était loin d'être digne de la confiance que lui montrait le général d'Uzer. Sur les ordres du général duc de Rovigo, dont la bienveillance pour ces Maures intrigants n'avait rien d'excessif, le commandant de Bône en fit arrêter quelques-uns parmi les plus suspects, lesquels furent conduits à Marseille et renfermés au fort Saint-Jean. Au nombre de ces transportés, figurait Sid Ahmed-ben-Ech-Cheikh, qui commandait la Kasba de Bône, et qui avait livré la ville à Ben-Aïça, lors de la malheureuse expédition dirigée par le commandant Huder.

Lors de l'arrivée du général d'Uzer, la ville présentait le spectacle de la plus affligeante désolation ; aussi, son premier soin fut-il de faire exécuter les travaux nécessaires pour l'installation des troupes, et pour la mise de la place en état de défense.

Le Commandant supérieur s'occupait ensuite de la question extérieure ; il voulait être fixé sur les dispositions à notre égard des tribus des environs de Bône. De ce côté, la situation n'était pas absolument mauvaise ; car, si les Senhadja et les Beni-Yàkoub (Dreïd) nous étaient ouvertement hostiles, les Oulad-Merdas, les Oulad-El-Akahl, les Beni-Ourdjin, les Beni-Salah et autres paraissaient ne vouloir que la paix et la tranquillité.

Ces tribus[1], d'où nous tirions nos provisions de chaque jour, allaient même jusqu'à nous assurer qu'elles se réuniraient ouvertement à nous dès qu'elles verraient, dans le pays, une force assez considérable pour ne pas leur faire craindre que nous ne les quittions une troisième fois, abandonnant nos amis ou les forçant de s'expatrier à notre suite. A tous ces

1. Rapport du capitaine d'Armandy, en date du 28 avril 1832, au Général en chef.

motifs, qui devraient engager à *presser l'expédition de Constantine*, se joint celui de la saison favorable : les céréales vont mûrir bientôt et les récoltes commencer; c'est alors le moment d'attaquer les Arabes, qui, par la force des armes, ou par la crainte de perdre le fruit de leurs peines, se soumettront et seront forcés de nous donner des garants de leur bonne foi; d'ailleurs, dans cette saison, il devient bien plus aisé de fournir à tous les besoins d'une armée.

Au mois de juin, la situation sanitaire de la garnison de Bône était des plus mauvaises, à cause des fièvres qui y régnaient, fièvres augmentées encore par les nombreux travaux exécutés autour de la ville pour sa mise en état de défense; ainsi, sur un effectif de 3,600 hommes, la garnison en avait 1,800 à l'hôpital; 400 avaient succombé en deux mois. Malgré cette lamentable situation, nos malheureux soldats avaient conservé assez de moral pour tenter des coups de main exigeant une grande énergie.

VII

Nous avons dit que la tribu des Beni-Ourdjin, qui avait ses campements dans la plaine de la Seibouse, nous rendait de sérieux services, depuis l'occupation de Bône, en approvisionnant nos marchés de denrées alimentaires. Or, c'était particulièrement sur ces utiles pourvoyeurs que s'acharnaient les bandes de Ben-Yàkoub, le chef des Dreïd dont nous avons parlé plus haut. Ce Cheikh encourageait ouvertement, en effet, le pillage des tribus qui commerçaient avec nous.

Il était devenu urgent de mettre un terme à cet état de

choses. Ben-Yâkoub ne tardait pas, d'ailleurs, à nous en fournir l'occasion : dans le courant de juin, la tribu des Beni-Ourdjin était pillée et ravagée par le Cheikh des Dreïd, les Cheurfa et divers autres partisans d'Ahmed-Bey.

Il était pressant, répétons-nous, de réprimer ce désordre si nous ne voulions le voir s'aggraver, et c'est la résolution que, sur les conseils du capitaine Youçouf, n'hésita pas à prendre le général Munck-d'Uzer. Le 7 juin, avant le jour, deux compagnies de Voltigeurs, auxquelles se joignirent les Turks de Youçouf, furent lancées en avant-garde et avec l'espoir de les surprendre, dans la direction des bandes de Ben-Yâkoub ; mais, prévenus par un transfuge, ces contingents se trouvaient à cheval et sous les armes à l'arrivée de notre avant-garde sur le territoire de leur tribu. Néanmoins, elle n'hésita pas à engager le combat.

Notre petite troupe, qui était suivie de près par le général d'Uzer, tint ferme, et, bien qu'elle eût affaire à des forces décuples des siennes, jusqu'à l'arrivée de la colonne. Malheureusement, les gens de Ben-Yâkoub lâchèrent pied et prirent la fuite dès l'apparition de nos troupes sur le terrain. Il ne fallait pas songer à les poursuivre. Les chefs des Beni-Ourdjin, qui s'étaient joints à la colonne avec quelques-uns de leurs cavaliers, reconnaissaient eux-mêmes que nos troupes n'avaient aucune chance de les atteindre, et que, dès lors, il ne pouvait y avoir aucune utilité pour eux à ce qu'on en tentât la poursuite. Du reste, la fatigue déjà éprouvée par nos soldats, minés par la fièvre et soutenus seulement par le moral et l'amour du devoir, en outre, une pluie battante qui tombait depuis plusieurs heures, contraignirent le général à ajourner le châtiment qu'il comptait infliger à Bel-Kacem-ben-Yâkoub.

La garnison de Bône était loin d'être à son aise ; aussi,

eut-elle de biens durs moments à passer : la Kasba et la ville elle-même étaient dépourvues de bâtiments pouvant servir de casernement pour les troupes ; tout était à créer ou à refaire ; l'enceinte de la place était absolument délabrée ; la ruine presque totale des logements de la Kasba empêchait sa citerne de se remplir ; enfin l'aqueduc, coupé depuis longtemps par Ben-Zagouta, n'amenait plus les eaux nécessaires à la consommation. Toutes les troupes rivalisaient d'ardeur, malgré les maladies qu'elles subissaient avec un courage héroïque, pour pousser aussi rapidement que possible ces travaux de première nécessité.

Notre cavalerie n'était pas encore nombreuse ; mais il fallait néanmoins pourvoir à sa subsistance : comprenant qu'il ne pouvait compter sur des ravitaillements venant de France, ou même d'Alger, le général d'Uzer avait mis des faucheurs dans la plaine, et avait pu réunir ainsi, en peu de jours, 2,000 quintaux métriques de foin.

Les Arabes, qui, d'abord, avaient paru très disposés à se prêter à nos acquisitions de chevaux, et qui, déjà, en avaient livré une certaine quantité pour monter les Turks de Youçouf, réfléchirent que, tôt ou tard, nous les emploierions contre eux ; ils cessèrent, dès lors, d'en amener au marché de Bône, se bornant à y conduire du bétail et à y apporter du grain.

C'est sous l'escorte de ces cinquante cavaliers de Youçouf que le colonel d'Houdetot et les capitaines de Franconnière et Delcambe, de l'État-Major, exécutèrent plusieurs reconnaissances topographiques sur les bords de la Seibouse[1],

1. Les indigènes de Bône nomment cette rivière *Ouad Es-Sibous*, lequel nom serait celui d'une graminée — *le phalaris* — assez commune dans les lieux marécageux et au bord des étangs. Les Kabils donnent aussi ce nom à un petit oiseau dont nous n'avons pu savoir l'espèce.

travaux d'une grande utilité et facilitant les sorties de la garnison. Il était alors très dangereux de s'éloigner des avant-postes, dans le voisinage desquels rôdaient sans cesse les coureurs de Bel-Kacem-ben-Yâkoub, qui campait dans la vallée de ce cours d'eau, à quelques lieues au sud-est de Bône. Aujourd'hui qu'il n'osait plus nous attaquer ouvertement, il excitait les tribus qui reconnaissaient son autorité à dépouiller celles qui alimentaient notre marché.

Malgré l'ordre formel qu'avait reçu le général d'Uzer de se borner à mettre Bône à l'abri d'un coup de main, et de s'abstenir de toute excursion à l'extérieur de la place, il est évident que le besoin de vivre et celui de sauvegarder notre dignité exigeaient de faire cesser sans retard un pareil état de choses. Il avait, d'ailleurs, un compte à régler avec Ben-Yâkoub ; il voulait, en outre, lui démontrer qu'il ne lui était pas absolument impossible d'en avoir raison. Le général d'Uzer prit donc ses dispositions pour le surprendre.

Le 27 juin, au soir, les Turks de Youçouf et quatre compagnies de Voltigeurs, conduites par le capitaine de Villiers, aide-de-camp du général, précédaient la colonne. Cette avant-garde, qui avait marché toute la nuit, arrivait à quatre heures du matin sur la tribu de Ben-Yâkoub et l'attaquait sur-le-champ. Cette fois encore, ce hardi chef de partisans, qui se gardait avec soin, et qui, sans nul doute, avait été prévenu du mouvement de la colonne du général d'Uzer, avait pu faire monter à cheval tous ses cavaliers ; mais les tentes étaient restées debout.

La fusillade s'engagea entre les gens de pied de Ben-Yâkoub et notre avant-garde, qui s'empara de son campement, dans lequel elle trouva des femmes, des enfants, ainsi que tous les bestiaux de la tribu. La colonne arrivait bientôt

sur le lieu du combat, et achevait la besogne si bien commencée.

Le général renvoyait à Ben-Yâkoub tout ce que lui avait capturé l'avant-garde, afin de lui prouver que l'amour du butin n'était point le mobile qui avait amené nos troupes sur son territoire. Mais, se méprenant sur cet acte de générosité, les Arabes se mirent à pousser des cris de victoire, absolument comme s'ils eussent reconquis leur butin, et ils recommencèrent le combat avec une fureur nouvelle. Mais nos troupes ne les laissèrent pas longtemps dans leur erreur : en un clin d'œil, les troupeaux étaient repris, et on les leur renvoyait une seconde fois. Ils commencèrent à comprendre cette fois le désintéressement de nos soldats, qui avaient respecté même les récoltes mises en grosses meules, lesquelles auraient été des plus faciles à détruire par l'incendie.

La colonne reprenait ensuite la route de Bône, où elle rentrait vers minuit, après une marche de seize lieues et une journée d'une chaleur accablante.

Treize embarcations tirées du « *Suffren* », de l'« *Adonis* » et de la « *Béarnaise* », bâtiments alors en station dans le port, concoururent à cette expédition en remontant la Seibouse pendant que les troupes côtoyaient la rivière. Elles furent d'une grande utilité pour ramener un assez bon nombre de soldats exténués de fatigue, et, la plupart d'entre eux, affaiblis par les fièvres qui sévissaient si cruellement sur la garnison de Bône.

VIII

La leçon que venaient de subir les Arabes ne paraissait pas les avoir convaincus de notre supériorité ; car, quelques jours après l'affaire du 28 juin, le général d'Uzer était informé qu'une grande réunion devait se tenir sur un marché voisin de la Seibouse, pour délibérer sur un projet d'attaque qui devait être dirigé contre nous. Avec son audace ordinaire, le capitaine Youçouf partit aussitôt en reconnaissance avec ses Turks, et, en se glissant dans les fourrés, il put arriver assez près du marché pour observer ce qui s'y passait. Mais les Arabes s'aperçurent de sa présence, et, pour déloger les cavaliers turks dont ils ignoraient le nombre, ils mirent le feu aux herbes desséchées du voisinage. L'incendie s'étant communiqué de proche en proche, la plaine fut bientôt tout en flammes. La situation était des plus périlleuses pour Youçouf et ses Turks : en effet, enveloppés dans un cercle de feu, et leur ligne de retraite absolument compromise, ils se virent obligés de franchir ce brasier sur leurs chevaux bondissants, et ils parvinrent, à force d'énergie et de sang-froid, à atteindre la Seibouse et à la mettre entre eux et l'incendie qui les poursuivait.

CHAPITRE VIII

I. Ibrahim-Bey forme le projet de reconquérir la Kasba de Bône. — Il se fait assister, dans cette opération, par un saint Marabouth. — La monture de cet homme vénéré vient contrecarrer les projets d'Ibrahim-Bey en le déposant fort brutalement sur le sol. — Sa réquisition d'orge sur les Redjata ne réussit pas davantage. — Ses intrigues pour ressaisir son ancienne puissance. — Attaque de Bône par Ibrahim-Bey à la tête de 1,500 hommes des tribus hostiles. — Belle manœuvre de Youçouf, qui a reçu l'ordre de tourner, avec ses Turks, la droite des assaillants. — Leur défaite est complète. — Le capitaine Youçouf est cité pour la deuxième fois à l'ordre de l'Armée, comme ayant donné l'exemple de la bravoure à sa cavalerie. — Ibrahim est assassiné à Médéa, où il s'était retiré, par l'ordre d'El-Hadj-Ahmed, le Bey régnant de Constantine. — II. Les Beni-Ourdjin et une partie des Khareza se rapprochent de nous. — III. Une épidémie de fièvre jaune se manifeste dans la garnison de Bône. — Le capitaine Youçouf y prouve qu'il a tous les courages. — IV. Une lettre du maréchal Clauzel au capitaine Youçouf.

I

Mais revenons à Ibrahim-Bey, que nous avons perdu de vue depuis sa fuite de la Kasba de Bône, vers la fin de mars, et que nous allons voir reparaître autour du siége de sa puissance pour tenter de nouveau la fortune, laquelle, jusqu'à présent, il faut le reconnaître, ne l'avait pas gâté.

Nous avons dit qu'après sa fuite de la Kasba, Ibrahim s'était retiré chez Sid Bou-Mâïza, marabouth de l'Edough, qui l'avait tenu caché pendant quelque temps. Bientôt, cédant

à sa nature ambitieusement inquiète, il avait fini par recruter une soixantaine de cavaliers, et il rôdait autour de la ville de Bône, cherchant à s'aboucher avec les Turks de Youçouf et à les détourner de leur devoir, ce à quoi il ne réussit que très incomplètement.

En présence du peu de succès de ses tentatives sur la fidélité de ses anciens soldats, Ibrahim-Bey parut renoncer à son projet de reconquérir la Kasba, et l'on n'entendit plus parler de lui. Cependant, dans les premiers jours du mois d'août, on l'aperçoit du côté de Stora, où il réussit à gagner à sa cause quatre ou cinq tribus de l'ouest de Bône. Bien qu'il ne parût pas douter du succès de sa cause, il avait cependant cru devoir — lui, un Turk, c'est-à-dire un sacripant! — chercher à mettre le ciel dans ses intérêts : c'est ainsi qu'il se fit assister, dans son appel au *djehad*, par un saint marabouth du nom de Ben-Bar'erich, qui passait, non sans raison, pour posséder le don des miracles.

Tous les préparatifs étaient faits, toute l'armée d'Ibrahim-Bey était réunie, tous les sacrifices que comporte la *zerda*[1] étaient consommés, et les tribus s'apprêtaient à se mettre en mouvement dans cet ordre aussi naïf que primitif, qui est en usage chez les peuples qui n'ont encore mordu que très modérément à la civilisation. Mais la colonne avait à peine fait quelques pas que le saint homme, qui, dérogeant à ses habitudes de prudence, avait pensé qu'il était plus convenable, puisqu'il s'en allait en guerre, d'enfourcher un plus noble coursier que la mule calme et placide qui lui servait ordinairement de monture, que Sidi Ben-Bar'erich, disons-nous,

1. La *zerda* est une réunion solennelle sur la tombe d'un marabouth vénéré, pour décider une prise d'armes, une insurrection.

s'aperçut qu'il y avait incompatibilité d'humeur entre lui et sa bête, et il allait prudemment mettre pied à terre, lorsque l'animal, qui avait pressenti l'intention de son cavalier, lui évita cette peine en le déposant assez irrévérencieusement et sans précautions sur le sol. Le résultat de ce dépôt, pour l'infortuné marabouth, fut tout simplement la fracture de l'un de ses humérus.

Ce présage était trop clair pour que les contingents d'Ibrahim-Bey insistassent outre mesure pour marcher au combat; aussi se dispersèrent-ils avec plus d'ensemble qu'ils n'en avaient mis à se rendre sur le point de rassemblement. Du reste, le dieu unique était tellement opposé à cette prise d'armes, que, dans la même journée, Ibrahim ayant voulu frapper une réquisition d'orge sur les Redjata, cette tribu s'y refusa catégoriquement, et défendit ses silos à coups de fusil; il s'ensuivit même un engagement des plus sérieux, dans lequel les contingents du prétendant furent battus et dispersés.

Mais là ne se bornaient pas les agissements de ce Bey destitué; tous les moyens lui étaient bons pour essayer de reconquérir la Kasba, qu'il n'avait pas su conserver; il affectait quelquefois de traiter d'égal à égal avec le capitaine Youçouf. Il lui écrivit, un jour, directement la lettre suivante:

Tu commandes dans la ville de Bône, et moi dans la campagne; nous pourrions donc nous entendre. Je réunirai les tribus pour marcher sur Constantine quand tu le voudras. En attendant, envoie-moi un bernous, du café et un fusil, celui que portait mon fils Ismâïl.

Ibrahim invitait également un chef de tribu à se rendre à Bône, pour chercher à séduire les Turks dans le but de

s'emparer de Youçouf, et, au moyen d'un échange, se faire rendre ensuite son fils Ismâïl, qui, à cette époque, était interné à Alger. Il échoua piteusement dans ses tentatives de corruption. Quoi qu'il en soit, il résulte de ses confidences qu'il nourrissait toujours l'espoir de redevenir le maître de la Kasba de Bône. Il avait, disait-il, trois moyens à sa disposition pour arriver à son but : la trahison, la force, ou un traité avec nous.

Enhardi par l'inaction apparente de la garnison de Bône, qui, à ce moment, consacrait tout son temps à s'installer, à réparer le mur d'enceinte et à déblayer la ville de ses décombres, Ibrahim était parvenu à réunir, dans les premiers jours de septembre, des bandes d'un effectif de 1,200 à 1,500 hommes, forces qu'il avait recrutées dans plusieurs tribus qui nous étaient hostiles. et avec lesquelles il se disposait à marcher sur Bône.

Prévenu, le 7 septembre au soir, des intentions d'Ibrahim, le général d'Uzer prit ses dispositions pour le recevoir. Le lendemain 8, la colonne de l'ex-Bey de Constantine débouchait, vers huit heures du matin, en vue de la place. Ainsi que cela était convenu, la Kasba donnait le signal d'alarme par trois coups de canon. Les postes des Santons et de la Maison-Carrée étaient aussitôt renforcés.

La chaleur étant excessive, le Général fit rentrer toute la garnison dans ses logements, la tenant prête à prendre les armes au premier signal. Ce n'était là qu'un stratagème par lequel il voulait donner le change à l'ennemi, lui inspirer de la confiance et l'attirer à bonne portée. En effet, Ibrahim jeta alors une grande partie de son infanterie dans les jardins qui se développent au-dessous de la Kasba. Les Arabes avaient pris pour premier objectif le poste des Santons,

qu'ils paraissaient vouloir attaquer. Quelques coups de fusil étaient échangés entre eux et la garnison de ce poste avancé.

En présence de l'inaction méprisante de nos soldats, l'ennemi s'engageait de plus en plus, et se fourrait imprudemment dans une sorte d'entonnoir. Deux bataillons du 55e d'infanterie, forts de 600 hommes chacun, sortaient de la place à quatre heures du soir, l'un par la porte de Constantine et l'autre par la porte Damrémont. La cavalerie et l'infanterie des Turks, commandées par le capitaine Youçouf, suivaient le mouvement avec la mission de tourner la droite des assaillants.

Exécutée avec une rapidité et une précision remarquables, cette manœuvre eut tout le succès qu'il était permis d'en attendre : en moins de deux heures, l'ennemi était battu, mis en déroute et poursuivi dans toutes les directions. Il laissait entre nos mains des drapeaux, des armes et des chevaux. Les Turks de Youçouf rapportaient, en outre, un certain nombre de têtes[1] et du butin. Ibrahim-Bey avait éprouvé des pertes très sérieuses dans cette journée du 8 septembre.

Dans cette brillante affaire, le capitaine Youçouf avait été magnifique d'intrépidité, d'audace et d'habileté : il eut les honneurs de la journée. Enthousiasmés par la remarquable bravoure de leur jeune chef, de ce merveilleux et élégant

---

1. Dans son rapport du 9 septembre au général duc de Rovigo, le général d'Uzer expose ce qui suit : « Il a été impossible à l'ennemi de résister au mouvement combiné des trois colonnes, dont l'une était commandée par le capitaine Youssouf. Tous ont rivalisé de zèle. Je les recommande également à la bienveillance du Gouvernement.

» Treize têtes ont été apportées par les Turks. Il est très difficile de les empêcher de couper des têtes. *Je dois à l'humanité du capitaine Youssouf d'avoir fait deux prisonniers.* »

sabreur, ses cavaliers turks firent des prodiges. Aussi était-il *cité pour la deuxième fois à l'ordre de l'Armée* du 12 septembre, comme « ayant donné l'exemple de la bravoure à la cavalerie sous ses ordres dans le combat du 8 septembre. »

Après sa défaite, Ibrahim, qui avait perdu la confiance des tribus battues, chercha à agir sur celles qui n'avaient pas marché à l'attaque de Bône ; mais aucune n'ayant répondu à son appel, il se dirigea sur Médéa, où El-Hadj-Ahmed, le Bey de Constantine, le fit assassiner l'année suivante. Il laissait deux fils qui, plus tard, s'engagèrent aux Spahis.

II

Nous avons dit plus haut que, sans être absolument soumis, les Beni-Ourdjin alimentaient cependant nos marchés avec les produits de leur pays. Pour les en dégoûter, sans doute, BenYâkoub, aidé de l'agha Hamlaouï, avait razé nos pourvoyeurs à plusieurs reprises. Voulant se mettre à l'abri des attaques de ces partisans d'Ahmed-Bey, quelques tentes de ces Beni-Ourdjin vinrent s'établir à l'embouchure de la Seibouse, presque aux portes de la ville. Une partie des Khareza voulurent également se rapprocher de nous. Ces deux tribus, ainsi que quelques autres dont les campements étaient voisins de la plaine de Bône, fournirent des otages, qui furent incorporés, vers la fin de l'année, à la suite de l'escadron turk de Youçouf[1].

1. *Documents pour servir à l'Histoire de Bône.*

III

Dans le courant de novembre, une épidémie ayant quelque rapport avec la fièvre jaune, se manifesta dans la garnison de Bône, où elle emporta le quart des troupes et de la population.

Dans cette circonstance, le capitaine Youçouf prouva qu'il avait tous les courages, et qu'il méprisait la mort sous quelque forme ou aspect qu'elle se présentât.

IV

Le maréchal Clauzel, qui avait su apprécier Youçouf pendant son court passage en Algérie, répondait ainsi qu'il suit à une lettre que le capitaine lui avait adressée :

Paris, 29 décembre 1832.

Mon brave capitaine Youssouf,

J'ai reçu votre lettre, laquelle m'a fait le plus sensible plaisir.

Je ne vous ai point perdu de vue ; car je vous ai suivi avec un vif intérêt dans toutes vos courses, et j'ai été heureux de votre conduite, que chacun a dû louer et admirer.

Continuez à bien faire, et, très certainement, vous en serez récompensé tôt ou tard. Soyez-en sûr ; cela viendra.

Lorsque les circonstances le permettront, je ferai un voyage en Afrique : je verrai Bône, Alger et Oran.

Je vous trouverai infailliblement sur l'un ou l'autre de ces trois points principaux de nos établissements en Algérie.

Donnez-moi de vos nouvelles ; vous ne doutez pas que je ne les reçoive toujours avec un grand plaisir.

Maréchal CLAUZEL.

Le capitaine Youçouf, du 1er régiment de Chasseurs d'Afrique, passait avec son grade, le 14 février 1833, au 3e régiment de même arme, récemment formé.

CHAPITRE IX

I. Bruits d'un projet de traité entre la France et le Bey de Constantine. — Rupture de toutes relations avec ce Bey. — II. Ben-Yâkoub tente un coup de main sur le troupeau de l'Administration de la garnison de Bône. — Le capitaine Youçouf, sans s'inquiéter s'il est suivi par ses cavaliers, fond sur ceux de l'ennemi, les culbute et les mène battant jusqu'à dispersion complète, semant de nombreux cadavres le terrain de la poursuite. — Youçouf est nommé chef d'escadrons au 3e de Chasseurs d'Afrique, son régiment. — III. Razia sur les Oulad-Athiïa. — Charges brillantes menées par le colonel de Chabannes et le commandant Youçouf, qui est blessé d'une balle en plein visage. — Youçouf est cité pour la troisième fois. — Youçouf chargeant les cavaliers ennemis. — IV. Le duc de Rovigo quitte, pour raisons de santé, le commandement du Corps d'Occupation. — Le général Avizard prend l'intérim. — Le général Voirol lui succède dans la même position. — V. Beau combat contre la tribu des Merdas. — Le chef d'escadrons Youçouf s'y distingue d'une manière toute particulière. — Générosité du général d'Uzer envers les vaincus. — Le commandant Youçouf gagne, dans cette affaire, sa quatrième citation à l'ordre de l'Armée. — Combat singulier, en présence de la colonne, entre le capitaine Morris, du 3e de Chasseurs d'Afrique, et un cavalier des Merdas de taille gigantesque, qui trouve la mort dans cette lutte.

I

Les cruautés du Bey de Constantine présentaient cet avantage d'augmenter chaque jour le nombre de nos partisans ; pour se dérober au joug insupportable de ce maître impitoyable, les tribus venaient nous demander notre protection

et s'abriter contre les vengeances d'El-Hadj-Ahmed, lequel n'avait point renoncé à ce qu'il appelait ses droits sur Bône. Pourtant, dit-on, il fut un instant où le Bey ne paraissait pas éloigné de traiter avec la France. Des négociations auraient même été entamées dans ce but, d'août à novembre, entre le duc de Rovigo et El-Hadj-Ahmed ; elles étaient établies sur les bases suivantes : 1° reconnaissance de la souveraineté de la France ; 2° tribut annuel ; 3° cession de Bône ; 4° interdiction de commerce avec Tunis au profit de Bône.

Nous promettions, en échange, de pourvoir à l'entretien des troupes du Bey, et de l'aider à soutenir son autorité dans les parties de son Beylik où elle viendrait à être méconnue.

Mais des intrigues qu'on attribue à notre ancien Agha des Arabes, Hamdan-Bou-Rkaïb, lequel avait été choisi par le duc de Rovigo pour suivre ces négociations, firent heureusement avorter les bonnes dispositions que pouvait avoir le Bey, en supposant qu'elles eussent été sincères, à se rapprocher de nous et à traiter sur des bases sérieuses avec le représentant de la France.

Nous avons dit *heureusement*, parce que ce traité, en supposant qu'il eût abouti, ne pouvait que retarder la conquête de la province de Constantine.

A partir de cette époque, le Bey de Constantine cessait toutes relations avec nous ; c'était décidément la guerre entre ce petit Sultan de l'Est et les Français.

II

Bien que son influence sur les tribus de la région de Bône fût, nous le répétons, considérablement amoindrie, El-Hadj-Ahmed ne réussit pas moins, en agissant sur Ben-Yâkoub, à le décider à tenter une nouvelle attaque sur Bône. Celui-ci se remit de suite en campagne pour recruter les éléments des bandes qu'il voulait lancer sur cette place; il parvint, non sans peine, à réunir 1,000 ou 1,200 chevaux, qui lui furent fournis par les Senhadja, les Redjata et les gens de Skikda. Le cheikh des Zerdaza, Ben-El-Kahal, marchait avec Ben-Yâkoub en qualité de khalifa.

Ces cavaliers se présentèrent devant Bône le 13 mars 1833: Ben-Yâkoub engagea d'abord, dans la plaine, un petit détachement de 200 cavaliers, qui avaient pour mission de tenter un coup de main sur le troupeau de l'Administration [1].

Le capitaine Youçouf les avait à peine aperçus, qu'il fondait sur eux avec son impétuosité ordinaire, et les mettait en déroute. Il était bientôt suivi par le 3e de Chasseurs d'Afrique et une colonne d'infanterie, sous les ordres du colonel Perregaux. En fuyant avant même d'avoir senti le tranchant du sabre de Youçouf, les cavaliers ennemis avaient l'intention de l'attirer sur un terrain plus difficile, et de le faire tomber dans une embuscade. Mais ayant pénétré leur dessein, l'habile capitaine s'était reformé au delà du ravin dans lequel il s'était engagé, et les avait attaqués avec sa vigueur habituelle dans la vallée, où ils avaient déjà rallié 200 autres cava-

1. *Documents pour servir à l'Histoire de Bône.*

liers, ce qui portait leur nombre à 400. Néanmoins, et malgré son infériorité numérique, Youçouf n'hésitait point à se précipiter sur eux : en un clin d'œil, ils étaient délogés de leur position et rejetés dans la montagne du Bou-Hamra, en arrière d'Hypone, sur une réserve de 500 cavaliers, lesquels débouchèrent aussitôt par une gorge en engageant la fusillade. Se sentant suivi à quelque distance par le 3e de Chasseurs d'Afrique, avec lequel marchait le colonel Perregaux, le capitaine Youçouf se lança, tête baissée, dans cette cohue, qu'il culbuta et mena battant pendant trois lieues, semant de leurs morts le terrain parcouru par les fuyards.

Cette dernière affaire ayant achevé de convaincre les tribus hostiles qui obéissaient à Ben-Yâkoub, qu'elles ne pouvaient rien contre nous en rase campagne, ce dernier comprit qu'il lui fallait changer de tactique pour arriver à un résultat qui lui fût moins dangereux et plus profitable : il organisa donc des bandes de voleurs qui s'introduisaient, la nuit, jusque dans nos établissements, et arrivaient à y faire un fructueux butin sans courir des dangers bien sérieux. A part les exploits de ces brigands, qui, par suite de la fréquence de leurs déprédations, condamnaient nos postes avancés à une surveillance incessante des plus fatigantes, Bône ne fut plus inquiétée, c'est-à-dire qu'elle ne subit plus aucune attaque de la part des tribus de son territoire.

Cette succession continue des brillantes actions de guerre du jeune et intrépide capitaine de Chasseurs, lui qui, tous les jours, forçait la main à la Fortune, dont il semblait avoir fait son esclave, ne pouvait point rester sans récompense ; aussi était-il promu, par ordonnance royale du 7 avril 1833, au grade de chef d'escadrons au 3e régiment de Chasseurs d'Afrique, corps auquel il appartenait.

III

Dans le courant de ce même mois d'avril, le général d'Uzer ayant appris que des chevaux et des outils volés se trouvaient chez les Oulad-Athiïa, partisans dévoués de Ben-Yâkoub, qui avaient leurs campements à cinq lieues de Bône, sur la rive nord du lac Fezara, le Commandant supérieur du district, disons-nous, résolut de diriger une expédition sur cette tribu et de la châtier sur son territoire. Par un certain déploiement de forces, le Général espérait intimider les tribus hostiles en même temps qu'il prouvait son intention de donner protection et appui aux tribus soumises. Il faisait sortir, le 21 avril, à minuit, 500 chevaux sous les ordres du colonel Perregaux : une demi-heure après, le général d'Uzer se mettait lui-même en marche avec un millier d'hommes d'infanterie. L'une et l'autre de ces troupes marchaient en observant le silence le plus absolu. A la pointe du jour, celle du colonel Perregaux arrivait à sa destination, et cernait les Oulad-Athiïa. Comme la poudre attire la poudre, les premiers coups de fusil amenèrent sur le terrain la tribu de Ben-Yâkoub, c'est-à-dire, nous le savons, l'une de nos plus opiniâtres ennemies, laquelle accourut avec tout ce qu'elle put réunir de cavaliers et de fantassins.

Une vive fusillade s'engagea aussitôt. En voyant leurs troupeaux enlevés, les Arabes s'élançaient avec une fureur extraordinaire sur nos soldats ; mais deux charges brillantes de cavalerie commandées par le colonel de Chabannes et le commandant Youçouf, qui, par fortune, purent aborder les

contingents ennemis à l'arme blanche, les mirent dans la plus complète déroute : 131 hommes des deux tribus étaient tués dans les charges successives, et 6 autres étaient faits prisonniers. L'effet meurtrier des lances, dont un certain nombre de Chasseurs étaient alors armés, produisit sur les indigènes une terreur inexprimable.

Les bestiaux enlevés aux Oulad-Athiïa furent, en partie, restitués à notre parc ; le reste fut distribué à nos Auxiliaires pour les indemniser des pertes qu'ils avaient faites précédemment.

Le commandant Youçouf n'avait point laissé échapper l'occasion de justifier l'avancement rapide dont il venait d'être l'objet. Cette affaire des Oulad-Athiïa lui avait permis de manifester une fois de plus sa reconnaissance envers la France, qui l'avait accueilli si généreusement, et qui, déjà, le considérait et le traitait comme un de ses plus glorieux enfants. En effet, dans ce combat du 21 avril, il avait poussé la bravoure et l'élan jusqu'à leurs dernières limites : toujours en tête de la charge, et à une allure telle que ses cavaliers avaient peine à le suivre, il pénétrait comme un coin de fer dans les masses affolées, qui, prises de terreur en le sentant à leurs trousses, lui demandaient grâce en fuyant, et avant même qu'ils eussent senti dans leurs chairs le froid de sa lame de Damas. Youçouf ouvre, à l'aide de son sabre et du poitrail de son cheval qui combat avec lui, il prépare, disons-nous, un chemin sanglant à ses cavaliers dans cette cohue hurlante que la peur retient *khoff à khoff* (botte à botte). Perdu seul au milieu des fuyards, Youçouf, sans se demander s'il est suivi par les siens, frappe impitoyablement tout ce qu'il rencontre dans la longueur de son bras ; comme le cavalier de l'époque, il désaltère son sabre dans le sang des

ennemis. A chacun de ses coups, c'est un cavalier qui vide les arçons, tombe dans la poussière, se débat dans son sang et déchire la terre de ses ongles ; c'est un corps sans tête qui, par la force de l'impulsion, reste en selle pendant quelque temps encore ; c'est une moitié d'homme qui se sépare de l'autre[1] et qui reste accrochée au *guerbous* (pommeau) de la selle ; tantôt c'est un crâne qui grimace, un bras qui se détache de son épaule ; tantôt c'est une tête qui vole en éclats ou un corps qui se troue d'un coup de pistolet ; puis c'est un de ses cavaliers, qui, émerveillé, enthousiasmé de l'œuvre de son jeune chef, fond sur un ennemi, l'abat d'un coup de sabre, lui coupe la tête avec une promptitude incroyable, puis, l'ayant suspendue à son étrier à l'aide d'une courroie passant sous le menton et par la bouche du décapité, rejoint son commandant au galop, et fait rouler la tête à ses pieds comme un trophée.

Nous le répétons, si Youçouf était la terreur de nos ennemis, il faisait, par contre, l'admiration des troupes françaises sous les yeux desquelles il avait combattu.

1. Je tiens d'un vieux Turk qui a servi longtemps sous les ordres de Youçouf, lorsqu'il était chef d'escadrons et lieutenant-colonel aux Spahis réguliers de Bône et à ceux d'Oran, et qui a appartenu à ma compagnie lorsque j'étais capitaine au 1er de Tirailleurs algériens ; je tiens, dis-je, de ce Turk, qui se nommait Ismâïl, qu'il a vu plus d'une fois son jeune chef couper un homme en deux, de la tête à la ceinture, d'un seul coup de son sabre, qui était une lame de Damachq (Damas), et cela sans le moindre effort apparent. Quant à ce qui était d'enlever une tête au vol dans la mêlée, on ne lui connaissait pas de rivaux dans cet art.

Quand Ismâïl me racontait des épisodes de ces belles guerres d'autrefois, et les prouesses des héros de ces temps légendaires du commencement de l'occupation française, il ne pouvait s'empêcher de s'écrier, l'œil humide d'admiration : « Par la vérité de Dieu ! mon capitaine, c'était bien beau ! »

Pourtant, dans cette journée des Oulad-Athiïa, son audacieuse intrépidité faillit lui devenir funeste : il recevait en plein visage une balle qui, grâce à sa posture à cheval, lui traçait seulement un sillon sanglant dans la joue droite. C'était sa seconde blessure.

Le commandant Youçouf était *cité*, et *pour la troisième fois*, à l'ordre de la division de Bône du 22 avril, par le général d'Uzer, commandant supérieur de cette division, pour sa belle conduite dans l'affaire du 21, où il avait brillamment conduit des charges décisives contre les contingents des Oulad-Athiïa.

IV

Le duc de Rovigo ayant été obligé, par suite du mauvais état de sa santé, de quitter l'Afrique, le commandement par intérim du Corps d'Occupation avait été confié, le 3 mars, au général Avizard, le plus ancien des maréchaux-de-camp employés en Algérie.

Dans les derniers jours d'avril, le général Voirol arrivait à Alger ; il prenait, à la date du 26, l'intérim de Commandant en chef, qu'il devait garder jusqu'au remplacement du duc de Rovigo, qui mourait à Paris le 2 juin.

Les environs de Bône étaient tranquilles depuis la sévère leçon qui avait été donnée, le 21 avril, aux Oulad-Athiïa. Les Arabes venaient de tous côtés aux marchés de cette ville, qu'ils approvisionnaient en denrées de première nécessité. Le général d'Uzer, qui, tout à la fois, était craint et aimé des indigènes, lesquels n'ignoraient pas que, bien qu'il les traitât

avec douceur, il n'était point d'humeur à laisser une injure ou une attaque impunie, le Commandant supérieur de Bône, disons-nous, eut de nouveau l'occasion de faire l'application de ses sages théories sur le gouvernement des indigènes.

V

Dans le courant de septembre 1833, les gens de l'importante tribu des Merdas, laquelle a ses campements sur la rive droite de l'ouad El-Mafrag, nous avaient offert leur soumission et demandé l'oubli du passé. Malheureusement, leurs bonnes dispositions ne devaient point avoir de durée; poussés par les émissaires du Bey de Constantine, excités par leurs fanatiques marabouths, ils cédèrent à la mauvaise inspiration de piller les gens des tribus alliées qui se rendaient à Bône pour y approvisionner son marché. Le Général les somma de lui donner sans retard des réparations de cet acte de brigandage; il poussa même la mansuétude à leur égard jusqu'à leur envoyer, pour les engager à ne pas l'obliger à recourir aux mesures de rigueur, dix de leurs contribules qui servaient à Bône parmi ces cavaliers auxiliaires qu'on appelait les Otages. Les Merdas restèrent froids aux généreux conseils du Général aussi bien qu'à ceux des Otages, lesquels revinrent à Bône, leur prouvant ainsi combien ils blâmaient leur imprudente conduite dans cette circonstance. Les Merdas allèrent plus loin, en cherchant à empêcher la tribu des Oulad-Es-Sbâ de nous vendre de l'orge, qui devait être livrée sur un marché établi à l'embouchure de l'ouad El-Mafrag.

En présence de cet aveuglement des Merdas, le général d'Uzer se décida à employer les moyens violents. Il partait de Bône, le 12 septembre, à cinq heures du matin, avec 800 cavaliers et quatre pièces d'artillerie, et se portait sur le territoire de la tribu en révolte.

Après avoir traversé le gué de la Seibouse, situé à cinq lieues de la place, les troupes se divisaient en deux colonnes: la première, sous les ordres du colonel Perregaux, devait se diriger sur Sidi-Dendan, longer la montagne, puis se porter sur un mamelon commandant le campement des Merdas. La koubba de Sidi-Abd-el-Aziz, qui s'élevait sur une éminence, avait été indiquée comme point de ralliement.

L'autre colonne suivait la plaine.

Le commandant Youçouf, placé en avant-garde, s'était fait précéder par quelques Otages auprès des Merdas pour leur annoncer l'approche du Général, et les engager à se hâter de lui faire leur soumission s'ils tenaient à s'éviter un désastre. Mais ces envoyés, qui apportaient des paroles de paix, ayant été accueillis à coups de fusil, la lutte s'engagea immédiatement. Le commandant Youçouf, qui avait l'ordre d'attendre l'arrivée de la colonne, réunit son escadron autour de la koubba désignée comme point de ralliement.

Enhardi par cette manœuvre, qu'il prenait pour une retraite, l'ennemi s'avança résolument en faisant feu de tous côtés. Mais le mouvement concentrique de nos troupes s'était effectué, et l'artillerie, mise aussitôt en batterie sur le mamelon de Sidi-Abd-el-Aziz, commença à tonner avec succès contre les bandes ennemies, lesquelles ne tardaient pas à être dispersées dans toutes les directions.

A ce moment, nos escadrons, qui brûlaient de se mesurer avec les Arabes, se portaient sur le gué de l'ouad El-Mafrag.

Adossés aux montagnes au pied desquelles coule cette rivière, les Merdas se croyaient inexpugnables : favorisés par la position, ils s'étaient groupés devant le gué pour le défendre; mais aucune difficulté ne rebuta nos Chasseurs, et grâce à l'intrépidité du commandant Youçouf et du capitaine Morris, le passage était forcé, et nos cavaliers, traversant la rivière, sabraient ou perçaient de leurs lances tout ce qui tentait de résister encore.

En moins d'une heure, les Arabes étaient mis en fuite, et notre cavalerie s'emparait de dix douars. Les vieillards, les femmes et les enfants furent respectés. Cette modération, cette humanité à l'égard de ces êtres inoffensifs, nous valait une seconde victoire.

Les Arabes avaient laissé vingt-cinq morts sur le champ du combat, et le nombre de leurs blessés était relativement considérable. Sept prisonniers avaient été rendus à la liberté après l'affaire. De notre côté, nous n'avions eu qu'un chasseur tué et dix blessés.

Après ce sévère châtiment, le général d'Uzer usa de clémence envers les vaincus :

J'ai rendu aux Merdas, écrivait-il au Général en chef, en l'informant de cette affaire, 3,000 têtes de bétail qui étaient en notre pouvoir, n'en gardant que 100 pour indemniser les Otages des tribus qui servent avec nous, et qu'on avait dépouillés par vengeance, et pour dédommager les Spahis et ceux de ces Otages dont les chevaux ont été tués dans le combat[1].

Émerveillés de la générosité du vainqueur, les Merdas faisaient immédiatement acte de soumission, et devenaient nos plus fidèles alliés.

---

1. *Documents pour servir à l'Histoire de Bône.*

Comme dans toutes les actions de guerre auxquelles il prenait part, le commandant Youçouf fut superbe de vaillance et d'élan. Dans cette affaire du 12 septembre, il se montra avec toutes ses brillantes qualités d'entraîneur d'hommes, de sabreur élégant, d'intrépide cavalier. Aussi, dès que les rebelles l'aperçurent, bondissant bien en avant de ses redoutables escadrons, comprirent-ils qu'il serait plus qu'imprudent de leur part d'attendre le choc de cet ouragan de fer et de feu qui, dans leur esprit troublé, leur paraissait mené par Iblis[1] en personne.

Pénétrés de cette idée, les contingents des Merdas avaient pris rapidement le sage parti de ne pas s'attarder à vérifier le fait, et ils s'étaient hâtés de montrer leurs omoplates à leurs poursuivants. Dès lors, la cavalerie de Youçouf et les escadrons du 3e de Chasseurs d'Afrique, régiment créé récemment, firent leur œuvre de sang, et menèrent la charge très profondément et avec une vigueur qui donna certainement à réfléchir aux Merdas, et qui dut leur faire regretter d'avoir poussé les choses à cette extrémité.

Le commandant Youçouf gagnait dans cette expédition sa *quatrième citation*. Le général d'Uzer disait, dans son rapport du 13 septembre, sur l'affaire de la veille :

Parmi les officiers qui se sont le plus particulièrement distingués, je citerai le chef d'escadrons Youçouf pour sa belle conduite devant l'ennemi, et pour avoir donné, une fois de plus, l'exemple du courage et de l'intrépidité à la cavalerie sous ses ordres.

C'est dans cette affaire que se produisit l'incident suivant :

1. Le chef des Génies, selon le Koran.

le capitaine Morris, du 3e régiment de Chasseurs d'Afrique, s'étant rencontré, pendant la charge, avec un chef des Merdas d'une taille gigantesque, les deux adversaires, comme des preux du temps des Croisades, se livrèrent un combat singulier. Ayant été démontés dans le choc, Français et Arabe se prirent corps à corps; mais le premier sortit vainqueur de la lutte où le second laissa la vie.

CHAPITRE X

I. — Les cavaliers du Bey de Constantine se répandent dans la plaine de Bône et arrêtent les caravanes de marchands qui se rendent sur nos marchés. — Marche de nuit du général d'Uzer, avec les cavaliers du commandant Youçouf, pour enlever ceux du Bey. — La situation s'améliore autour de Bône. — II. Une violente épidémie se déclare dans la garnison de Bône; elle enlève un quart des troupes et de la population. — III. Le Bey de Constantine recommence à inquiéter nos tribus alliées. — Le Cheikh de La Calle nous fait sa soumission. — Un camp est établi à l'Oasis; il est occupé par le commandant Youçouf, ses Turks et ses Otages. — IV. Le lieutenant-général comte d'Erlon est nommé Gouverneur général des Possessions françaises dans le nord de l'Afrique. — V. Lamentable situation, sous le rapport sanitaire, de la garnison de Bône. — El-Hadj-Ahmed rallie Bel-Kacem-ben-Yâkoub à quelques lieues de Bône. — Terreur de nos tribus alliées. — Les troupes d'El-Hadj-Ahmed fondent sur la tribu des Eulma, lui tuent du monde, et lui prennent plus de 10,000 têtes de bétail. — Beau combat du Souk-El-Ahd des Redjata contre les troupes de Constantine sous les ordres de Ben-Aïça. — Le chef d'escadrons Youçouf est cité pour la cinquième fois. — Pour venger l'échec subi par ses troupes, Ahmed-Bey appelle, sans succès, les tribus à la guerre sainte. — La terreur se répand parmi les tribus voisines de Bône. — Plusieurs tribus, Ben-Yâkoub en tête, demandent à traiter de leur soumission. — VI. Le général d'Uzer propose au Gouvernement général de marcher sur Constantine. — Le chef d'escadrons Youçouf passe, avec son grade, aux Spahis réguliers de Bône.

I

Nous avons dit plus haut qu'en poussant les Merdas à des actes d'hostilité ouverte contre nous, le Bey El-Hadj-Ahmed leur avait promis son appui. Il avait, en effet, dans la journée du 12 septembre, envoyé 200 de ses meilleurs cavaliers dans la plaine de Bône : embusqués au pied des

montagnes et sur les bords de la Seibouse, ils arrêtaient les caravanes de marchands qui se rendaient sur notre marché. La rude leçon que venaient de recevoir les Merdas ne leur donnait aucune envie de se mesurer de nouveau avec nous; ils préférèrent le rôle moins périlleux et plus lucratif de coupeurs de routes, qu'ils remplissaient, d'ailleurs, avec un certain succès.

Le général d'Uzer ne pouvait, sans risquer de tarir la source de nos approvisionnements, laisser se perpétuer un pareil état de choses. Aussi, fit-il, le 15 octobre, une nouvelle sortie dans le but d'enlever les cavaliers du Bey de Constantine. Le commandant Youçouf et ses Turks furent lancés, par une marche de nuit, sur le camp des Constantinois. Malheusement, le mauvais temps les avait obligés à se réfugier sous les tentes des tribus, et il devenait dès lors absolument impossible de les atteindre.

Cette sortie ne fut cependant pas absolument infructueuse; car elle démontra à ces cavaliers du Beylik de l'Est, que, dorénavant, il n'était point sans danger pour eux de trop s'approcher de notre rayon d'action, c'est-à-dire dans l'étendue du bras des terribles cavaliers de Youçouf.

A partir de ce moment, ils ne reparurent plus, et Bône et son territoire purent jouir d'une tranquillité parfaite Grâce à l'activité incessante de notre excellente cavalerie, et, particulièrement, aux intrépides soldats du commandant Youçouf, qui passaient leurs journées et surtout leurs nuits à cheval, la confiance revint à nos tribus alliées, et la crainte retint celles qui nous étaient hostiles. La situation était donc des plus satisfaisantes[1].

1. *Documents pour servir à l'Histoire de Bône.*

II

Malheureusement, une épreuve des plus terribles allait atteindre Bône et la frapper bien cruellement : dans les premiers jours de novembre, une violente épidémie, dont les symptômes présentaient une certaine analogie avec ceux de la fièvre jaune, se manifesta dans la garnison. Elle ne sévit que trop longtemps; car elle enleva un quart des troupes et de la population. Dans la crainte qu'il ne vînt à l'idée du Bey de Constantine de nous attaquer dans des conditions aussi défavorables, le général d'Uzer fit une sortie avec tout ce qui put monter à cheval ou marcher, et cela dans le but de prouver aux Arabes qu'il lui restait encore assez de troupes pour se faire respecter. Il poussa jusqu'à l'ouad Askour; mais il ne rencontra personne qui lui opposât la moindre résistance. Un officier égaré à la chasse fut même ramené le lendemain par les Khareza.

III

Les deux premiers mois de l'année 1834 se passèrent dans un état de tranquillité parfaite; mais, en mars, le Bey El-Hadj-Ahmed, qui avait été battu près de Médéa par Ibrahim-Bey, l'ancien commandant de la Kasba de Bône, et son allié, le Cheikh-El-Arab, Ferhat-ben-Saïd, El-Hadj-Ahmed, disons-nous, qui était de retour à Constantine, manifestait de nou-

veau des dispositions hostiles contre les tribus voisines de Bône. Soit par ses émissaires, soit par ses proclamations, il poussait, au nom de la religion, les Arabes à prendre les armes, et les engageait à arrêter tous ceux qui seraient surpris allant au marché de Bône.

Ces agissements du Bey de Constantine inquiétaient les tribus amies, et leur donnaient des craintes continuelles. D'un autre côté, l'état sanitaire de la population de Bône ne s'améliorait pas, et les renforts demandés par le général d'Uzer n'avaient pu lui être envoyés. Il nous fallait donc nous résigner à la défensive, puisque nous ne pouvions, au cas où elles seraient attaquées, prêter au loin notre appui aux tribus qui nous le réclameraient. Cette fâcheuse situation n'empêcha point cependant le Cheikh de la Calle de nous faire sa soumission; il s'était rendu à Bône le 3 mars pour faire consacrer ostensiblement cet acte important, et qui démontrait que, bien que très vivement sollicité par le Bey El-Hadj-Ahmed de se rendre à Constantine, il n'avait pas hésité à préférer notre alliance.

Se sentant dès lors appuyées par leurs voisins de La Calle, les quatre tribus qui occupaient la petite plaine de Bône sous la protection des forces françaises, se reportèrent en avant. Celles des Khareza, des Ouïchaoua et des Kermich, s'établirent à l'entrée du défilé des Khareza, près du blockhaus, et celle des Beni-Ourdjin sur la rive droite de l'ouad Seibouse.

Un camp avait été placé à l'Oasis, à 25 mètres de la rive gauche de la Seibouse; le commandant Youçouf l'occupait avec ses Turks et les Otages, afin de pouvoir, au besoin, se porter au secours de nos alliés[1].

1. *Documents pour servir à l'Histoire de Bône.*

IV

Nous avons dit plus haut que le général Voirol avait été appelé à faire l'intérim de Commandant en chef du Corps d'Occupation; il quittait ce commandement dans le courant de septembre, à l'arrivée à Alger du lieutenant-général comte d'Erlon, qui avait été nommé, le 27 juillet, Gouverneur général des Possessions françaises dans le nord de l'Afrique.

V

L'été s'annonça de bonne heure par des chaleurs excessives; aussi, les troupes de la garnison de Bône, qui, pour la plus grande partie, campaient encore sous la tente faute de casernement, n'avaient pas tardé à en ressentir les premiers effets : sur les 3,200 hommes composant la garnison, il y en avait, au mois d'août, 1,450 dans les ambulances; 350 convalescents de l'année précédente étaient incapables de faire aucun service. On se vit dans l'obligation de confier la garde de plusieurs postes importants aux Turks et aux Otages. Cette mesure était, d'ailleurs, sans danger, en ce sens que le commandant Youçouf exerçait un tel ascendant sur cette troupe, qu'aucune trahison n'était à redouter. Quant à ses escadrons de cavalerie, il leur restait à peine assez d'hommes valides pour soigner les chevaux.

D'un autre côté, la sécheresse avait fait manquer entièrement la récolte des grains et des foins dans toute la plaine, et les tribus alliées étaient sans ressources.

Cette fâcheuse situation, bien connue à Constantine, détermina le Bey El-Hadj-Ahmed à hâter son entrée en campagne. S'étant mis, dans le courant de novembre, à la tête de 3,000 cavaliers et de nombreux contingents d'infanterie, il rallia Bel-Kacem-ben-Yâkoub à quelques lieues de Bône. Frappées de terreur à son approche, les tribus voisines allèrent au-devant de lui pour solliciter son aman; les Merdas eux-mêmes se rendirent en suppliants au camp du terrible Bey, et leur chef reçut solennellement son investiture.

Les Oulad-Dehan, qui, précédemment, avaient refusé de payer leurs impôts au Bey, furent écrasés et ruinés : leurs grains étaient envoyés à Constantine, et tous leurs bestiaux distribués aux contingents du Bey.

Le général d'Uzer, qui avait à peine un millier d'hommes en état de combattre, ne put que se borner à assurer la défense de la place de Bône.

Un évènement imprévu vint heureusement détourner le danger qui nous menaçait : des troubles, qui éclatèrent à ce moment chez les Hanencha, contraignirent le Bey à se rendre sans retard au milieu de cette tribu.

Vers cette même époque, le Cheikh des Eulma, Ali-El-Harch, qui était entré en pourparlers avec l'autorité française, reçut ouvertement le bernous d'investiture des mains du général d'Uzer.

A la nouvelle de la soumission de ce Cheikh, le Bey El-Hadj-Ahmed entra dans une violente colère, et ordonna à son khalifa Ben-Aïça d'aller châtier ce renégat fils de renégat, lequel avait son campement à neuf lieues de Bône.

Le 19 novembre, dans la soirée, quatre cavaliers des Eulma, tribu ayant ses campements au sud-ouest du lac Fezara, se présentaient haletants au général d'Uzer, et lui apprenaient que les troupes du Bey de Constantine étaient tombées à l'improviste, et avant le jour, sur leur tribu, et que, dans le combat qu'elles lui livrèrent, ils avaient perdu vingt hommes et plus de 10,000 têtes de bétail : ils venaient réclamer, au nom de leurs frères, asile et protection au représentant de la France, la cause de leurs maux n'étant, en définitive, que le résultat de l'attachement qu'il nous avaient montré. Ils ajoutaient qu'ils ne s'étaient mis en route pour apporter cette nouvelle, qu'après avoir vu les troupes de Ben-Aïça s'établir sur le territoire de leur tribu et y dresser leurs tentes, ce qui prouvait leur intention d'y passer la nuit.

Malgré sa faiblesse numérique, et le mauvais état de santé des forces dont il disposait, le général d'Uzer ne voulut pas manquer cette belle occasion de combattre les troupes de Constantine.

En conséquence, le 3e de Chasseurs d'Afrique, fort de 320 hommes, les escadrons de Spahis réguliers, d'un effectif de 200 chevaux, 200 cavaliers des Otages, et enfin six pièces d'artillerie montée, reçurent l'ordre de se rassembler à la Maison-Carrée à onze heures précises de la nuit.

Trois bataillons, forts ensemble de 900 hommes d'infanterie, avec quatre obusiers de montagne, devaient partir à trois heures du matin, sous le commandement du colonel Petit-d'Hauterive, pour se porter aux abords du lac Fezara, à l'entrée d'un défilé distant de six lieues de Bône.

A onze heures précises, le général d'Uzer se mettait en route, par une nuit magnifique, avec toute la cavalerie et l'artillerie.

Vers cinq heures du matin, le 20, le chef de la tribu des Eulma se joignait à la colonne, et confirmait les détails donnés la veille par ses envoyés sur leur désastre, et sur la position de l'ennemi, position que, d'ailleurs, il occupait encore.

A sept heures du matin, la colonne se trouvait à trois lieues du camp de Ben-Aïça, lequel était dressé au Souk-El-Ahd des Redjata. Comme, pour y arriver, il fallait traverser une large plaine dans laquelle la colonne ne pouvait manquer d'être aperçue, il devenait de toute nécessité de hâter le mouvement et d'arriver le plus rapidement possible à portée de l'ennemi.

Les Spahis réguliers et irréguliers, formés en première ligne sous les ordres du commandant Youçouf et du capitaine Delcambe, pressèrent l'allure. A huit heures, ils se trouvaient en présence des troupes de Ben-Aïça, lesquelles occupaient une excellente position en arrière d'un ravin profond qui ne pouvait être franchi que par un étroit sentier. Le Corps régulier de Constantine était fort d'environ 900 hommes, auxquels s'étaient joints un millier d'Irréguliers.

Sans s'inquiéter le moins du monde de la difficulté de la position, et sans s'arrêter à répondre au feu de l'ennemi, Youçouf fondit, à la tête de ses Spahis, et avec une terrifiante impétuosité, sur les gens de Ben-Aïça, qui furent sabrés avant d'avoir pu prendre la moindre disposition. Ce fut là une tuerie épouvantable, dans laquelle les sabres jouèrent le principal rôle ; car nos Spahis ne se donnaient point la peine de recharger leurs armes ; les instants étaient trop précieux et l'ennemi était sous les lames ; il fallait en profiter. Comme toujours, Youçouf fut magnifique d'élan, d'audace et de résolution : il se frayait, au milieu de cette tourbe éperdue, un chemin sanglant dans lequel s'engouffraient ses Spahis, qui,

debout sur leurs étriers, faisaient pleuvoir la mort sur les têtes des Constantinois.

Le colonel de Chabannes, avec ses Chasseurs, acheva l'œuvre de Youçouf, en chargeant les tronçons de l'armée de Ben-Aïça qui avaient échappé aux sabres des Spahis ; il poursuivit, la lance aux reins, les groupes de fuyards pendant deux heures qui durent leur paraître longues comme l'éternité.

Plus de 450 tués et autant de blessés jonchaient le terrain du combat. Des armes, des munitions, des chevaux, des mulets, des bagages et la musique de Ben-Aïça tombaient en même temps au pouvoir des vainqueurs. Les 10,000 têtes de bétail enlevées la veille à nos alliés étaient reprises et rendues à leurs propriétaires. Le reste du camp de Ben-Aïça fut, en outre, pillé par les tribus qui s'étaient portées sur ses derrières[1].

La belle conduite du commandant Youçouf dans cette affaire lui valait sa *cinquième citation* à l'ordre de la division, daté du 21 novembre. C'est dans les termes suivants que le général d'Uzer rendait compte au Général en chef de la nouvelle prouesse que Youçouf venait d'ajouter à l'état de ses glorieux services :

Les Spahis réguliers et irréguliers, commandés par le brave chef d'escadrons Youçouf et par le capitaine d'État-Major Delcambe, et soutenus par deux escadrons du 3e de Chasseurs d'Afrique, ont attaqué et culbuté, le 20 novembre, les troupes du Bey de Constantine, bien que ses forces fussent de plus du double des leurs.

1. *Documents pour servir à l'Histoire de Bône.*

La conduite des Spahis réguliers, qui combattirent si vaillamment les troupes du Bey de Constantine dans cette journée du 20 novembre, fut d'autant plus remarquée, que ce corps qui, plus tard, devait s'illustrer dans tant de combats, ne marchait encore qu'à titre d'essai.

Le lieutenant-colonel Marey, commandant le corps des Spahis réguliers, alors en organisation, était nommé Agha des Arabes le 20 novembre 1834.

En apprenant l'affreux désastre éprouvé par ses troupes, El-Hadj-Ahmed-Bey fut pris d'un de ces terribles accès de colère qui jetaient la terreur autour de lui : sans perdre de temps, et dans la crainte de nous voir poursuivre notre succès, il établit quelques tentes autour de Constantine et fit un appel pressant aux tribus du Tell et du Sahra, promettant exemption de contribution, pendant cinq années, à tous ceux qui, au nom de la religion, viendraient l'aider à venger sa défaite. Mais les tribus appelées au *djehad*[1] restèrent sourdes à sa voix et indifférentes à ses promesses ; il dut donc, la rage au cœur, se résoudre à attendre la fin du Reumdhan pour mettre ses projets de vengeance à exécution.

A la nouvelle de la défaite de Ben-Aïça, l'effroi se répandit dans le pays ; Ben-Yâkoub lui-même écrivit au général d'Uzer pour lui demander à traiter de sa soumission ; enfin, de tous côtés, les tribus qui ne subissaient le joug oppresseur d'El-Hadj-Ahmed-Bey que parce qu'elles ne pouvaient pas le secouer, poussaient le commandant supérieur de Bône à *marcher sur Constantine*.

1. Guerre sainte.

IV

Séduit par les protestations d'amitié et les propositions d'alliance qu'il recevait des indigènes influents du pays, et encore sous l'impression du beau succès qu'il avait obtenu, le 20 novembre dernier, sur les troupes d'Ahmed-Bey, le général d'Uzer crut pouvoir proposer au Gouvernement de lui laisser tenter une expédition sur Constantine au printemps prochain. Il ne demandait, pour cette entreprise, *qui lui semblait très facile à ce moment, que de le renforcer de quatre bataillons, et d'élever l'effectif de sa cavalerie au chiffre de 12 à 1,500 chevaux.*

Nous voulons donner ici un extrait de la lettre par laquelle il exposait son projet au Gouvernement général sur cette expédition.

Nous pouvons aisément, écrivait-il, aller reconnaître Stora. La route qui y mène traverse une plaine de toute beauté. Après avoir établi mon infanterie au Fendek[1], je me porterai, le lendemain, avec la cavalerie, à Stora, où des bâtiments viendraient nous apporter des vivres.

Les tribus amies nous fourniront, pour cette expédition, 5 à 600 cavaliers. *Un mois suffirait, au printemps, pour faire la conquête de Constantine, où toute la population désire la domination française.* En établissant des relations avec les

1. Aujourd'hui Jemmapes.

chefs de la ville, et en y laissant une garnison d'indigènes, on pourrait se dispenser d'occuper Constantine avec des troupes françaises[1]. »

Le chef d'escadrons Youçouf passait, avec son grade, aux Spahis réguliers de Bône le 7 janvier 1835.

1. *Documents pour servir à l'Histoire de Bône.*

CHAPITRE XI

I. — Sid Bel-Kacem-ben-Yâkoub proteste, auprès du général d'Uzer, de ses intentions pacifiques. — II. La situation sanitaire de Bône ne s'améliore pas. — III. Expédition contre les Beni-Four'al, qui sont battus et mis en déroute, nous abandonnant leurs tentes et leurs biens. — IV. Lettre du maréchal Clauzel au commandant Youçouf. — V. Le maréchal Clauzel est nommé Gouverneur général des Possessions françaises dans le nord de l'Afrique, en remplacement du général comte d'Erlon. — VI. Le chef d'escadrons Youçouf est nommé officier de la Légion d'Honneur. — VII. Expédition sur la tribu des Beni-Salah, qui sont mis en fuite par les cavaliers de Youçouf, lesquels capturent leurs troupeaux, qu'ils ramènent à Bône. — Les Beni-Salah font leur soumission, et le général d'Uzer leur rend une partie de leur butin. — VIII. L'épidémie cholérique décime Bône et les tribus voisines. — IX. Expédition de Mâskara. — Le chef d'escadrons Youçouf est appelé à prendre part à cette expédition par le maréchal Clauzel, qui l'attache à son État-Major. — Mise en mouvement du Corps expéditionnaire. — Rencontre de l'armée de l'Émir El-Hadj-Abd-el-Kader. — Belle manœuvre du maréchal Clauzel. — Le commandant Youçouf entraîne les Turks du Bey Ibrahim-Bou-Chenak, qui hésitaient à charger l'infanterie régulière de l'Émir. — Combat aux Kebab de Sidi-Mbarek; les *askeur* d'Abd-el-Kader sont balayés et nous cèdent le terrain. — Entrée de l'Armée dans Mâskara. — La mauvaise saison ne permettant pas de l'occuper, la ville est livrée aux flammes. — Témoignage de satisfaction du maréchal Clauzel au commandant Youçouf, pour les services qu'il a rendus à l'Armée expéditionnaire pendant la campagne. — X. L'agha El-Hadj-El-Mazari abandonne la cause de l'Émir. — Le commandant Youçouf, envoyé en mission diplomatique auprès de lui, réussit à le gagner à la nôtre.

I

Sid Bel-Kacem-ben-Yâkoub, conquis à notre cause à la suite de notre succès du 20 novembre sur les troupes d'El-Hadj-Ahmed, venait d'écrire à Bône pour assurer le général d'Uzer de ses intentions pacifiques. Il donnait encore une autre raison de sa détermination d'abandonner définitive-

ment le Bey de Constantine: ce dernier, écrivait-il, voulait lui enlever une de ses filles, et c'était pour cette cause qu'il avait à tout jamais rompu avec lui.

Le général d Uzer, qui n'avait qu'une confiance médiocre dans ce personnage, prit toutes les mesures de prudence nécessaires pour se mettre en garde contre toute perfidie de sa part. Mais la suite des évènements prouva que Ben-Yàkoub était sincère; il s'établit de sa personne auprès de Sidi-Dendan; mais les Dreïd, dont il était le chef, continuèrent à se tenir à l'écart, et leurs intentions furent toujours suspectes.

II

La situation sanitaire de la garnison de Bône ne s'était point améliorée à la fin de février; il y avait encore 800 malades dans les hôpitaux; en outre, les convalescences étaient longues et les rechutes des plus fréquentes. Cette malheureuse garnison était bien éprouvée, et rien ne faisait prévoir quand la salubrité y serait rétablie.

III

Le général d'Uzer n'était pas sans avoir quelque appréhension sur les projets du Bey de Constantine, lequel avait, de nouveau, lancé quelques-unes de ses tribus dans la plaine de Bône. Les tribus alliées, les Eulma surtout, redoutaient d'être enlevées à la suite d'un coup de main que tenteraient

leurs ennemis pendant la nuit. D'un autre côté, les Dreïd de Ben-Yâkoub, qui, après avoir fait leur soumission par écrit, continuaient à rester sans relations avec nous, confirmaient le général d'Uzer dans cette idée que le Bey de Constantine cherchait à venger sa défaite du 20 novembre dernier.

Au lieu d'attendre l'ennemi, le Général résolut de se porter de sa personne à sa rencontre pour le prévenir. Les rapports de ses éclaireurs lui avaient signalé la présence de plusieurs douars des Beni-Four'al auprès des Oulad Bou-Aziz, lesquels étaient en état permanent d'hostilité.

Le 31 mars, à sept heures du soir, le général d'Uzer se mettait à la tête de deux escadrons de Spahis réguliers du commandant Youçouf et des Otages du capitaine Delcambe, appuyés par trois escadrons de Chasseurs d'Afrique, forces présentant un effectif de 700 cavaliers environ.

Un détachement de 500 hommes du 59e d'infanterie, et six pièces d'artillerie du commandant d'Armandy, aux ordres du colonel Petit-d'Hauterive, avaient été mis en route en même temps que la cavalerie. Cette colonne devait occuper une position avantageuse à moitié chemin de la route qu'avait à parcourir la cavalerie.

A la pointe du jour, les douars des Beni-Four'al étaient entourés par les Spahis et les Otages. Une fusillade assez nourrie fut engagée des deux côtés ; mais, fatigués bientôt de cette tirerie qui ne pouvait amener aucun résultat sérieux, nos cavaliers indigènes envahissaient les douars, et l'ennemi, chargé vigoureusement et poursuivi le sabre aux reins, fuyait dans toutes les directions, laissant ses tentes et ses biens au pouvoir de nos cavaliers[1].

---

1. *Documents pour servir à l'Histoire de Bône.*

IV

A la date du 11 juin, le maréchal Clauzel, qui lui avait conservé toute son affection, adressait au chef d'escadrons Youçouf la lettre suivante :

Paris, le 11 juin 1835.

J'ai reçu vos lettres, mon cher Youssouf, et les ai lues avec plaisir. J'ai regretté que vous ne soyez pas venu à Paris au moment où j'avais prié M. Germont de vous engager à faire ce voyage, lequel, peut-être, aurait pu vous être utile.

Quoi qu'il en soit, j'espère qu'il se présentera pour vous quelque occasion de rendre de nouveaux services, et que vous en recevrez plus tard la récompense.

Je vous engage à m'écrire encore, et à me tenir au courant de ce qui se fait à Bône qui soit digne d'intérêt. Mon désir de voir prospérer le pays fait que j'attache du prix à tout ce qui s'y passe. J'apprendrai aussi avec plaisir tout ce qui pourra vous arriver d'heureux dans votre carrière.

Adieu, mon cher Youssouf. Je vous renouvelle l'assurance de mes sentiments affectueux.

Maréchal CLAUZEL.

V

Le maréchal comte Clauzel était nommé, le 8 juillet 1835, Gouverneur général des Possessions françaises dans le nord de l'Afrique, en remplacement du lieutenant-général comte Drouet d'Erlon, lequel quittait Alger le 8 août, c'est-à-dire deux jours avant que son successeur y débarquât.

Ce changement dans le gouvernement de l'Algérie fut d'autant mieux accueilli, que le souvenir de sa courte administration de 1830 lui était des plus favorables. De l'avis de tous ceux qui le connaissaient, le Maréchal était l'homme qu'il fallait, dans les circonstances où se trouvaient nos Possessions africaines, à notre colonie naissante : doué d'une grande force de volonté, capable de briser les résistances et de renverser bien des obstacles, cette qualité maîtresse, jointe à ses talents militaires, semblait convenir merveilleusement à la situation. Aussi, le Maréchal fut-il reçu par la population européenne avec des démonstrations attestant la joie publique, et l'espoir et la confiance qu'inspirait à la jeune colonie son nouveau Gouverneur.

Le maréchal Clauzel avait surtout à cœur de venger l'affront qu'avaient reçu nos armes, le 28 juin, sur l'ouad El-Mokthâ[1] : c'était à Mâskara, c'est-à-dire dans sa capitale même, qu'il voulait prendre sa revanche contre l'Émir El-Hadj-Abd-el-Kader. Cette expédition avait, d'ailleurs, été

1. Que nous nommons « *la Macta* ».

résolue par le gouvernement ; mais l'apparition du choléra, et, par suite, le retard apporté à l'envoi des renforts considérables que nécessitait cette grosse entreprise, l'avaient fait ajourner jusqu'à la disparition du fléau.

VI

Nous reviendrons plus loin sur cette importante opération, à laquelle prit part le commandant Youçouf. Mais les incessants et brillants services du jeune officier supérieur pendant la difficile période que nous venons de traverser ne pouvaient rester sans récompense. Aussi, par ordonnance royale du 14 août, le chef d'escadrons Youçouf était-il promu au grade d'officier dans l'ordre de la Légion d'Honneur.

VII

Il nous reste à dire quelques mots de la petite expédition dirigée par le général d'Uzer contre les Beni-Salah, qui relevaient de son commandement.

Cette tribu qui, par ses vols, ses rapines, son incorrigibilité, s'était fait une réputation détestable dans le pays, avait dépouillé récemment, entre autres, les Ouïchaoua, ses voisins, et méconnaissait l'autorité de ses chioukh, qui lui avaient prescrit à plusieurs reprises, mais en vain, de restituer à leurs malheureuses victimes ce qu'elle leur avait volé.

En présence de l'impuissance de ces chefs à se faire obéir, le général d'Uzer avait résolu d'intervenir, d'abord pour faire cesser l'état d'anarchie dans lequel vivaient les Beni-Salah, et ensuite pour les contraindre à montrer désormais plus de respect pour le bien d'autrui. Pour rendre hommage à la vérité, nous dirons qu'une partie seulement de la tribu avait pris part aux désordres et à la révolte.

Le Général se dirigea, le 15 octobre, avec une petite colonne dont faisait partie la cavalerie de Youçouf, vers le territoire de la tribu coupable, laquelle avait ses campements au sud de Bône; mais, à son approche, les rebelles, diminués d'un certain nombre des leurs, qui étaient partis la veille pour tenter de nouveaux vols sur les Ouïchaoua, prirent la fuite sans avoir tenté un seul instant de faire tête à la colonne. Les cavaliers de Youçouf se mirent à leurs trousses, en sabrèrent quelques-uns, et capturèrent leurs troupeaux, qu'ils ramenèrent à Bône.

Le lendemain 16, les Beni-Salah venaient faire leur soumission au général d'Uzer et lui demandaient son pardon. Toujours bienveillant à l'égard des indigènes, le Général leur rendit le butin fait sur leur tribu, à l'exception pourtant d'une certaine quantité de têtes de bétail, qui servirent à indemniser les Ouïchaoua des pertes qu'ils leur avaient fait éprouver.

Cette sortie, dans laquelle les Spahis, lancés par le commandant Youçouf, donnèrent presque seuls, n'en produisit pas moins un excellent effet sur les tribus relevant du commandement de Bône, lesquelles auraient pu être tentées d'imiter les Beni-Salah ; elle y assurait, en outre, la sécurité pour longtemps.

VIII

Mais la garnison de Bône n'était point encore au bout de ses maux ; après avoir fait de grands ravages à Constantine, où la mortalité atteignit jusqu'à 1,500 personnes par jour, le choléra se déclarait à Bône, et faisait, pendant les mois d'octobre et de novembre, près de 850 victimes. Dans les tribus voisines, l'épidémie sévissait avec une intensité plus terrible encore.

Depuis l'occupation de Bône, les fièvres pernicieuses venaient tous les ans, à l'époque des chaleurs, décimer la garnison et la population civile. On comprend sans peine quels durent être les ravages que produisit l'épidémie cholérique au milieu de ce foyer d'infection. En effet, là tombaient résignés, là mouraient d'une mort qu'ils appelaient *honteuse* nos malheureux soldats, regrettant de n'avoir pu employer plus fructueusement, plus utilement, une existence dont ils avaient fait le sacrifice à la Patrie.

Nous le répétons, de 1832 à l'époque où nous sommes parvenus, nous avions perdu à Bône, par suite de son insalubrité et de l'épidémie cholérique, 2,732 militaires et 123 civils européens.

Pendant que Bône subissait ces désastreuses épreuves, Youçouf s'était toujours montré d'un moral extraordinaire ; il avait, d'ailleurs, tous les héroïsmes, et trop souvent il avait bravé la mort, sous quelque aspect qu'elle se présentât, pour qu'elle osât s'attaquer à lui.

IX

Nous avons dit plus haut que l'expédition de Mâskara, décidée en principe par le Gouvernement, avait été ajournée par suite de l'apparition du choléra dans nos Possessions africaines, circonstance qui avait fait différer l'envoi des renforts reconnus nécessaires pour entreprendre cette importante campagne.

Le Corps expéditionnaire, qui se composait de quatre brigades et d'une réserve présentant un effectif de 11,000 hommes environ, était prêt à marcher au commencement de la seconde quinzaine de novembre. L'élément indigène y était représenté par les contingents de nos Auxiliaires, les Douaïr et les Zmala, et par les Turks d'Ibrahim-Bou-Chenak[1].

Le maréchal Clauzel, qui devait commander en personne l'expédition de Mâskara, arrivait à Oran, accompagné du duc d'Orléans, le 21 novembre. Le 23, Ibrahim-Bou-Chenak avait été proclamé Bey de Mâskara.

Le Maréchal, qui connaissait Youçouf pour l'avoir vu à l'œuvre, qui avait une grande affection pour lui, et qui, ainsi qu'il le marque dans sa lettre du 21 juin dernier, le suivait dans sa carrière avec le plus grand intérêt, le Maréchal, disons-nous, avait appelé le chef d'escadrons Youçouf à prendre part, auprès de lui, à l'expédition de Mâskara. Il

1. Avait commandé les Turks et les Kouloughlis renfermés dans le Mechouar de Tlemsen, de 1830 à 1835.

l'avait attaché à son État-Major avec l'intention de l'employer utilement quand l'occasion s'en présenterait. Le commandant Youçouf avait donc quitté Bône pour se rendre à Oran, où il arrivait, avec le maréchal Clauzel, le 21 décembre.

Le 26, le Corps expéditionnaire se mettait en mouvement: le quartier-général s'établissait au camp du Figuier, et se portait, le 28, sur l'ouad Tlelat, où toute l'Armée se trouvait réunie; le 29, elle se dirigeait sur l'ouad Es-Sig; elle traversait la forêt de Moulaï-Ismaïl sans rencontrer d'ennemis, et elle campait en carré sur les bords de cet ouad, près de la koubba de Sidi-Abd-el-Kader. Dans la nuit, des feux assez nombreux annonçaient la présence de l'ennemi dans la montagne.

Le 1er décembre, voulant reconnaître de près les forces de l'ennemi, le Maréchal marchait à lui avec la cavalerie, les Zouaves, et toutes les compagnies d'élite: les Arabes, surpris, plièrent précipitamment leurs tentes et gagnèrent les flancs des montagnes; mais ils revenaient bientôt pour nous assaillir à leur tour. Après avoir suivi la reconnaissance assez vigoureusement pendant quelque temps, ils reprenaient leurs positions sur les hauteurs.

Le 3, au matin, l'Armée passa le Sig et se dirigea vers l'ouad El-Habra. L'Émir El-Hadj-Abd-el-Kader, qui suivait une direction parallèle à celle de l'Armée française, longeait les montagnes en observant ses mouvements.

Dans cette journée, le Corps d'armée manœuvra avec un ensemble merveilleux, qui dénotait autant l'habileté du Général que l'instruction parfaite des troupes; il était impossible, en effet, d'appliquer avec plus d'intelligence les principes de la tactique aux besoins stratégiques du moment. Nous ajouterons que l'Émir El-Hadj-Abd-el-Kader manœuvra aussi

d'une manière remarquable, eu égard aux éléments imparfaits dont il disposait.

Arrivées à hauteur des quatre kebab[1] dédiées à Sidi-Mbarek, nos troupes essuyèrent une vive fusillade de l'infanterie de l'Émir, laquelle s'était couverte de ces petits édifices religieux. Les Turks d'Ibrahim, qui tenaient la tête, ayant refusé de la charger, le Maréchal leur dépêcha le commandant Youçouf pour leur reprocher leur couardise, et les décider à exécuter l'ordre qui leur avait été donné ; ils hésitaient encore ; mais, reprenant courage à la vue des 2e et 3e brigades qui venaient après eux, et qui marchaient droit devant elles sans se préoccuper le moins du monde de la présence de l'ennemi, ces Turks, entraînés par le commandant Youçouf, finirent cependant par faire leur devoir, et par reprendre leur place de colonne en tête du Corps d'armée. L'infanterie de l'Émir était immédiatement balayée, et nous cédait le terrain.

L'Armée, continuant sa route, arrivait fort tard sur l'ouad El-Habra, au point où ce cours d'eau sort des montagnes.

Le 4, au matin, l'Armée quittait son camp de l'ouad El-Habra, qu'elle traversait sur un pont de chevalets, et prenait d'abord la direction de Mostaghanem ; comme la veille, l'arrière-garde était attaquée ; mais le Maréchal, après une halte assez longue, changeait brusquement de direction et marchait vers l'est ; puis, quelque temps après, il tournait à droite, et se dirigeait vers la montagne.

L'Armée coucha le 4 aux deux kebab de Sidi-Ibrahim, en pleine montagne. Elle se remit en marche le 5, au point du jour, et alla prendre ses bivouacs autour d'Aïn-El-Kebira.

1. *Kebab*, pluriel de *koubba*, chapelle funéraire ou commémorative dédié à un marabouth mort en odeur de sainteté.

Le 6, au matin, le Maréchal partit, avec les deux premières brigades et quelques pièces de montagne, pour se porter rapidement sur Màskara. Impatient d'y arriver, il fit presser le pas à la troupe d'Ibrahim qu'il envoya en avant. Il suivit lui-même à petite distance, avec peu de monde, laissant la brigade assez loin derrière lui. Le quartier-général arrivait, à la chute du jour, presque seul à Màskara. Les brigades ne parurent que deux heures après.

L'Émir avait évacué la ville avec toute la population musulmane; il n'y avait laissé que les Juifs, que les Arabes avaient tout naturellement pillés et rançonnés avant de la quitter.

Le Maréchal et le Prince royal logèrent ensemble à Dar-El-Bailik, c'est-à-dire dans le palais beylikal qu'occupait El-Hadj-Abd-el-Kader.

Le but de l'expédition de Màskara dans une saison aussi avancée ne pouvait être son occupation définitive par nos troupes. Ce n'était autre chose qu'une sorte de reconnaissance au centre de la puissance de l'Émir, la preuve qu'il nous était possible de l'atteindre dans sa capitale. Or, cette démonstration nous venions de la faire brillamment. Cependant, le Maréchal pensa qu'il était utile d'accentuer cet affront à l'Émir aux yeux des populations qui suivaient sa fortune; il décida donc que, puisque nous ne pouvions occuper Màskara, il ne restait plus qu'à livrer la place aux flammes avec le matériel de guerre qu'elle renfermait.

Cette détermination était prise le 8 décembre; le 9, au matin, l'Armée reprenait la route du Nord, emmenant avec elle la population juive de Màskara, dont les demeures étaient réduites en cendres.

Le 12 décembre, l'Armée arrivait à Mostaghanem, où s'embarquait le duc d'Orléans pour rentrer en France.

Le maréchal Clauzel avait résolu de clore la campagne, remettant à une époque ultérieure l'exécution du projet qu'il avait formé d'aller secourir Mosthafa-ben-Ismaïl et la garnison du Mechouar de Tlemsen.

Les brigades qui avaient fait l'expédition de Mâskara furent dirigées successivement sur Oran, où elles rentrèrent du 16 au 21 décembre.

Le Maréchal avait regagné cette place le 18.

Le Bey Ibrahim, qui avait suivi le mouvement de l'Armée, rentra à Mostaghanem avec ses Turks [1].

Le maréchal Clauzel témoignait hautement sa satisfaction au commandant Youçouf, pour les services qu'il avait rendus à l'Armée pendant la pénible expédition de Mâskara.

Dans une dépêche que le maréchal Clauzel adressait d'Oran, le 27 décembre, au Ministre de la Guerre, il disait :

> Youçouf est un homme des plus intrépides et des plus intelligents que je connaisse. Il est venu me joindre près de Mâskara, après avoir traversé trente-cinq lieues de pays au milieu des Arabes qui nous suivaient pour nous combattre.

Peu de jours après le départ de l'Armée, El-Hadj-Abd-el-Kader était rentré à Mâskara, ramenant avec lui la population musulmane; puis, pour empêcher des défections imminentes, il était venu s'établir sur l'Habra avec environ 2,000 hommes de cavalerie et 700 fantassins : il pesait de ce point sur les tribus pour les maintenir dans son obéissance.

1. *Annales algériennes.* — Livre XVII.

X

Cependant, il se produisit, parmi ses aghas, une défection qui le frappa douloureusement : ce fut celle d'El-Hadj-El-Mazari, le neveu de Mosthafa-ben-Ismaïl. Depuis ses revers, l'Émir Abd-el-Kader lui montrait une défiance d'autant moins justifiée, que, depuis quinze mois, cet agha le servait avec fidélité, et que, dans la dernière expédition, il avait été blessé au combat de l'ouad El-Habra. Ce manque de confiance inspira de justes craintes à l'agha, qui n'hésita pas a faire secrètement à Ibrahim des ouvertures, que ce Bey *in partibus* de Màskara — il n'est pas besoin de le dire — accueillit favorablement. El-Mazari se réfugiait, dès lors, à Mostaghanem, entrainant dans sa défection une partie des Douaïr et des Zmala restés fidèles à l'Émir après la seconde révolte de leurs tribus.

Instruit de cet important évènement, le Maréchal Gouverneur général envoya à El-Mazari le commandant Youçouf pour l'assurer de sa bienveillance, et l'inviter à se rendre à Oran. Youçouf, qui était aussi habile diplomate qu'excellent officier, réussit dans sa mission, et amena l'ancien agha de l'Émir au Maréchal, lequel le reçut on ne peut mieux, lui assigna un traitement suffisant, et le nomma khalifa du Bey Ibrahim et agha de la plaine d'Oran. Ce dernier l'avait accompagné dans cette ville, ainsi que l'ancien kaïd des Bordjia, Kaddour-ben-El-Mokhfi, qui avait également abandonné la cause de l'Émir avec quelques hommes de son kaïdat.

CHAPITRE XII

I. Expédition de Tlemsen. — Le maréchal Clauzel attache le chef d'escadrons Youçouf à son État-Major. — Entrée de l'Armée dans la ville de Tlemsen. — Le Maréchal marche contre Abd-el-Kader, campé dans la montagne. — L'Émir se retire poursuivi par nos Arabes auxiliaires. — Beau combat dirigé par le commandant Youçouf, qui, pendant un galop de trois heures, et après l'avoir coupé des siens, faillit, à plusieurs reprises, s'emparer de l'Émir Abd-el-Kader. — II. Reconnaissance sur l'île de Rachegoun. — Combat sur l'ouad Thafna. — Le commandant Youçouf y prend part, de sa propre initiative, à la tête des Kouloughlis de Tlemsen. — Nouvelle attaque de l'ennemi; sa retraite. — III. Youçouf sous un nouveau jour. — IV. Politique du Maréchal dans l'Est. — Rappel de l'arrêté de déchéance d'El-Hadj-Ahmed, Bey de Constantine. — V. Le commandant Youçouf est élevé à la dignité de Bey de Constantine. — Il reçoit l'ordre de se rendre à Bône, où l'attendent les instructions du Gouverneur général. — Il y est reçu avec les honneurs que comporte sa nouvelle dignité. — VI. Création à Dréan d'un camp permanent, sous la dénomination de Camp-Clauzel. — Sa garnison de Spahis et de fantassins indigènes est placée sous les ordres de Youçouf-Bey. — Sa mission. — VII. Opinion de M. le Député Baude, chargé de mission, sur le nouveau Bey. — VIII. Ses forces, ses pouvoirs, ses moyens d'action, sa politique. — Youçouf-Bey marche contre la tribu des Redjata, qui refuse de reconnaître son autorité. — Il bat les Oulad-Athiia, qui étaient venus saccager une propriété européenne des environs de Bône.

I

Cependant, le maréchal Clauzel n'avait pas renoncé à son projet d'expédition sur Tlemsen, et s'occupait aussi activement que possible des moyens de la préparer ; il dut se hâter d'autant plus, qu'il venait d'apprendre que l'Émir se disposait à marcher sur cette ville pour combattre les Angad, qui cher-

chaient, prétendait-on, à débloquer le Mechouar, lequel était défendu, nous l'avons dit, par Mosthafa-ben-Ismâïl et ses Kouloughlis.

Le Maréchal, à la tête de 7,500 hommes formant trois brigades, quittait Oran le 8 janvier 1836, et marchait sur Tlemsen.

Comme il l'avait fait pour l'expédition de Mâskara, le maréchal Clauzel avait attaché le commandant Youçouf à son État-Major.

Dans la nuit du 12 au 13, le Maréchal recevait de Mosthafa-ben-Ismâïl une dépêche par laquelle il lui annonçait que l'Émir et les gens de la ville de Tlemsen l'avaient évacuée, et que les Arabes étaient campés sur les hauteurs d'El-Aouchba.

Le 13, la colonne expéditionnaire faisait son entrée dans la ville de Tlemsen, qui était à peu près déserte.

Le 15 janvier, le maréchal Clauzel faisait marcher contre Abd-el-Kader, qui était campé dans la montagne, entre les sources de l'ouad Es-Sefsaf et de l'ouad Amiïer, les deux premières brigades de sa colonne, les cavaliers de Mosthafa-ben-Ismâïl et d'El-Hadj-El-Mazari, ainsi que les Turks et les Kouloughlis de la garnison de Tlemsen.

A l'approche de ces troupes, qui manœuvraient de manière à l'envelopper, l'Émir s'éloigna en toute hâte.

Le commandant Youçouf fut on ne peut plus brillant dans cette affaire[1]. Nous nous bornons à reproduire la dépêche par laquelle le maréchal Clauzel en rend compte au Ministre de la Guerre :

1. Le capitaine Blanc, l'intéressant auteur de « *Généraux et Soldats d'Afrique* », qui prit part au combat de l'ouad Es-Sefsaf, le raconte de la manière suivante: « Ce ne fut presque qu'une affaire de cavalerie arabe.

Un combat s'est engagé le 15 janvier entre nos Arabes auxiliaires et les soldats de l'Émir; 50 de ses fantassins ont eu la tête coupée sur 200 qui l'accompagnaient, et qui, avec les 1,200 Maures armés de Tlemsen, formaient toute sa troupe. Toutes les tentes d'Abd-el-Kader, trente mulets et un drapeau sont tombés en notre pouvoir, ainsi qu'une partie de la population en fuite de la ville. Plusieurs des principaux Maures qui avaient suivi l'Émir sont venus me faire leur soumission. La promptitude de nos alliés à se porter en avant n'a pas laissé à notre infanterie le temps de prendre part au combat.

Dans cette circonstance, nous avons eu pour Auxiliaires 400 cavaliers du désert d'Angad et 400 Douair et Zemala, ce qui, avec le 2e régiment de Chasseurs d'Afrique, formait un effectif de 1,300 chevaux. Nous n'avons jamais eu ici une pareille force en cavalerie.

Le chef d'escadrons Youçouf, que j'avais fait venir de Bône, était à la tête des cavaliers indigènes commandés par El-Mazari. Six fois, en poursuivant Abd-el-Kader, il est parvenu à le couper des siens ; souvent, il n'a été séparé de lui que par une distance de quarante pas, et si son cheval n'eût pas été épuisé par un galop de trois heures, il se fût certainement emparé de lui[1].

Nos 1,300 cavaliers alliés, conduits par Yusuf et El-Mazari enlevèrent en un clin d'œil le camp d'Abd-el-Kader, et ramassèrent une population de 5,000 individus de tout âge et de tout sexe, emmenés par l'Émir, et que nous ramenâmes à Tlemsen.

» Pendant ce temps-là, le commandant Yusuf s'était attaché à poursuivre Abd-el-Kader. Dédaignant les ennemis vulgaires qui tentaient de l'arrêter, il cherchait l'Émir sans trève ni merci. Six fois il parvint à le couper des siens; six fois il ne fut éloigné de lui que de trente à quarante pas, et si son cheval n'avait été épuisé par un galop de près de quatre heures, il se serait certainement emparé de notre ennemi.

» Dans sa fuite désordonnée, Abd-el-Kader reprochait amèrement aux cavaliers de son escorte de ne pas le défendre : « Lâches! leur criait-il, vous êtes vingt, et vous fuyez devant un seul homme! » Mais il se gardait bien lui-même de faire volte-face et d'attendre son redoutable adversaire! »

1. Rapport du maréchal Clauzel au Ministre de la Guerre sur l'expédition de Tlemsen.

Le Maréchal avait décidé de laisser une garnison à Tlemsen ; cette décision lui imposait nécessairement l'obligation d'assurer les communications entre cette ville et celle d'Oran, distantes l'une de l'autre — à cette époque — d'une trentaine de lieues. Il pensa que ces communications pourraient s'établir par l'embouchure de la Thafna et la petite île de Rachegoun, combinaison qui ne laissait que dix lieues à faire par mer.

II

Le maréchal Clauzel partait donc de Tlemsen le 25 janvier avec les 2e et 3e brigades, quelques escadrons de Chasseurs et les Auxiliaires indigènes, pour aller reconnaître le cours de la Thafna, établir un poste à l'embouchure de cette rivière, et se mettre en communication avec l'île de Rachegoun. La première brigade avait été laissée à la garde de Tlemsen.

La colonne expéditionnaire arrivait au confluent de la Thafna et de l'Icer sans avoir rencontré l'ennemi. Le Maréchal y posait son camp ; mais un avis qu'il recevait, pendant la nuit, lui faisait connaître que la gorge qui est au delà de ce point était occupée par Abd-el-Kader. En effet, des feux nombreux décelaient, dans la nuit du 25 au 26, la présence de l'ennemi sur les deux rives de la Thafna.

Le 26, au matin, le Maréchal fit franchir l'Icer à ses troupes. Le général d'Arlanges, commandant la deuxième brigade, reçut l'ordre de gravir les hauteurs de droite avec le 1er bataillon d'Infanterie légère d'Afrique et les Arabes auxiliaires, Douaïr et Zemala, commandés par le brave Mosthafa-ben-Ismaïl. Le commandant Youçouf, qui semblait regretter

de ne point jouer un rôle plus actif dans le combat qui allait infailliblement s'engager, s'était mis, de sa propre initiative, à la tête des Kouloughlis de Tlemsen. Les autres troupes, infanterie et cavalerie, avaient été disposées d'une manière remarquable soit pour l'attaque, soit pour recevoir l'ennemi dans la plaine, lorsque le général d'Arlanges l'aurait débusqué de ses positions.

Quant à l'Emir, il occupait, avec 2,000 chevaux, un contrefort des hauteurs de droite ; un millier de fantassins étaient établis sur un monticule situé à l'extrémité de la plaine; enfin, les contingents de la tribu kabile des Oulaça tenaient les hauteurs de la rive gauche de la Thafna.

L'action fut entamée à dix heures du matin ; elle était engagée par Mosthafa-ben-Ismaïl, qui fondait avec une remarquable impétuosité sur les troupes d'Abd-el-Kader, lequel ne l'attendit pas et s'enfuit précipitamment dans la plaine. Enhardi par ce succès, et solidement soutenu par les Kouloughlis de Youçouf, Mosthafa se mit à la poursuite de l'Émir, qui, s'apercevant du petit nombre d'adversaires devant lequel il fuyait, faisait volte-face, et s'apprêtait, à son tour, à reprendre l'offensive, lorsque le 2e de Chasseurs d'Afrique accourut à l'aide de nos braves Auxiliaires, et chargea l'ennemi avec une telle vigueur, que l'Émir eut toutes les peines du monde à repasser la Thafna. Cet obstacle n'avait pas arrêté le 2e de Chasseurs, qui le franchissait sur les traces d'Abd-el-Kader, et qui continuait impitoyablement la charge en remontant la rivière.

Pendant ce temps, le Maréchal s'étant mis, de sa personne, à la tête de quelques compagnies du 66e, remontait la Thafna par sa rive gauche, en écrasant l'ennemi sous le feu de deux pièces de campagne.

A quatre heures, le feu cessait, et l'ennemi avait disparu. Le Maréchal ralliait ses troupes, qui bivouaquaient sur le même emplacement que la veille.

Cette affaire ne nous coûtait que trois morts et quelques blessés; tandis que l'ennemi comptait au moins 200 hommes tués ou blessés. Les Kouloughlis, que commandait Youçouf, rentrèrent au camp avec trente et une têtes d'Arabes au bout de leurs baïonnettes.

Le 27, au matin, voulant, avant de s'engager dans la gorge de la Thafna, s'assurer si elle était gardée, le Maréchal allait y envoyer une forte reconnaissance; mais, au moment de la mettre en marche, il apprenait que de nombreuses colonnes de cavalerie et d'infanterie paraissaient dans la direction de l'ouest, et qu'elles se portaient dans la direction du camp. Le Maréchal, avec cette sûreté de coup d'œil, cette science de la guerre qui lui étaient particulières, prit rapidement ses dispositions pour recevoir l'ennemi, dont les forces paraissaient s'élever à l'effectif de 8 à 10,000 hommes. Les Auxiliaires furent placés à la gauche de l'infanterie française.

A peine le Maréchal avait-il terminé ses dispositions, que l'ennemi fondait à la fois avec une grande impétuosité sur la cavalerie et sur les Auxiliaires. Devant de pareilles forces, décuples des leurs, les Kouloughlis durent, malgré les efforts du commandant Youçouf, céder le terrain et se replier sur la brigade d'Arlanges. Notre cavalerie elle-même dut aussi se rapprocher de nos lignes. Une vive fusillade s'engagea alors sur la gauche et sur le centre; mais elle avait à peine duré quelques minutes, que l'ennemi ralentissait son feu et se retirait précipitamment. Cette retraite, qu'on ne s'expliquait pas, était causée par l'arrivée inattendue d'une partie de la brigade du général Perregaux, à qui le Maréchal avait écrit dans la

nuit. Cette troupe s'était jetée à gauche de la route de Tlemsen, et se disposait à tomber sur les derrières d'Abd-el-Kader, qui, pour ne point se trouver entre deux feux, avait pris le parti de se retirer. L'Émir allait établir son camp à deux lieues du nôtre, en amont de la Thafna.

Le Maréchal rentrait à Tlemsen le 28 janvier. Après avoir laissé une garnison dans le Mechouar, dont il donnait le commandement au capitaine Cavaignac, le Gouverneur général quittait Tlemsen le 7 février, et rentrait à Oran le 12[1].

III

Nous voici arrivés à ce moment où la si curieuse existence de Youçouf va entrer dans une nouvelle phase : après l'avoir vu soldat intrépide, cavalier audacieux, ardemment chevaleresque, brillant entraîneur d'hommes, sabreur élégant, vaillant comme sa lame, moqueur de la mort, héroïquement dévoué à la France, sa mère d'adoption ; nous allons le rencontrer sur un nouveau théâtre, dans un rôle tout différent, et mettant ses remarquables facultés, ses ressources multiples, ses merveilleuses aptitudes au service d'une idée, à la poursuite d'un but déterminé. Italien par l'origine, Turk par l'éducation, nul n'est, d'ailleurs, dans de meilleures conditions pour faire un habile et ingénieux diplomate ; aussi, quand il aura quelque affaire à traiter avec les gens de la foi punique,

1. Extrait du rapport du maréchal Clauzel au Ministre de la Guerre sur l'expédition de Tlemsen.

mettra-t-il de côté à peu près tous les scrupules de notre civilisation : il aura toujours toute prête une ruse à opposer à leurs ruses, et jamais il ne se laissera duper ; car, en pays arabe, tout dupé est aussitôt un méprisé. Sa justice sera prompte pour être efficace, et il ne perdra pas de vue que mieux vaut une tête innocente qui tombe — s'il en est parmi les Arabes — qu'une tête coupable qui échappe. Youçouf, qui est le grand seigneur oriental par excellence, sera magnifique comme un nabab, généreux jusqu'à la prodigalité ; laissé à ses propres ressources, nous allons le voir exercer tour à tour sur les indigènes sa puissance de charmeur, ou son impitoyable sévérité. Quoi qu'il fasse, il séduit, il exalte, et, quelles que soient ses décisions, elles sont obéies sur-le-champ et sans murmure ; car, pour les indigènes, Youçouf est d'essence supérieure.

IV

Mais avant de passer aux faits qui vont se dérouler dans l'Est de nos Possessions, disons quelques mots de la politique du maréchal Clauzel et des causes qui la déterminaient. Nous nous rappellerons, sans doute, que, dès son premier et si court commandement, en 1830, de la Division d'Occupation, le général Clauzel avait conçu un projet qui, s'il eût été mis à exécution, devait nous permettre de porter tous nos efforts et de concentrer tous nos sacrifices sur la province d'Alger, tout en établissant notre suzeraineté sur les autres parties de l'ancien Gouvernement des Pachas. Ce projet consistait dans la cession à des princes de la famille régnante de Tunis des deux Beyliks de Constantine et d'Oran, moyennant une recon-

naissance de vasselage, et un tribut annuel garanti par le Bey de Tunis. Des Envoyés de ce prince s'étaient rendus à Alger pour y traiter cette affaire avec le Général en chef, lequel, à la date du 15 décembre 1830, prononçait officiellement la déchéance d'El-Hadj-Ahmed, Bey de Constantine.

Cet arrêté était ainsi conçu :

Le Général en chef,

Considérant que le Bey de Constantine s'est refusé à faire acte de soumission; qu'il a constamment résisté aux injonctions qui lui ont été faites à ce sujet; qu'il n'a payé aucun impôt; qu'il n'a satisfait à aucune subvention; qu'enfin, dans les villes, et particulièrement dans celle de Bône, il affecte de persécuter les habitants qui se sont montrés partisans de la domination française;

Sur la proposition de l'Intendant,

ARRÊTE :

Art. 1er. — Hadj-Ahmed, Bey de Constantine, est déchu, et les peuples de sa dépendance sont déliés de toute obéissance à son égard.

Art. 2. — *Il sera pourvu à son remplacement.*

CLAUZEL.

Le lendemain, 16, paraissait un autre arrêté nommant à sa place Sid El-Mosthafa, frère du Bey de Tunis. D'après une convention passée le 18, le nouveau Bey s'engageait, sous la caution de son frère, à payer à la France un million de francs par an, à titre de contribution pour sa province. Seulement, cette convention était absolument muette sur les moyens par lesquels le nouveau Bey serait mis en possession de son gou-

vernement. Il pensait qu'il était sous-entendu que ce serait par ses propres forces, condition, qui, dès lors, enlevait considérablement de sa valeur au cadeau que nous avions la prétention de lui faire; car il n'était pas possible, ainsi que nous l'avons fait remarquer dans les premiers chapitres de ce livre, que le titulaire du Beylik de Constantine, El-Hadj-Ahmed, cédât sa place à Sid El-Mosthafa sans faire quelque difficulté, et cela d'autant mieux, que, débarrassé du Pacha d'Alger par notre conquête, son intention bien arrêtée était de se déclarer indépendant.

Nous avons vu plus haut que, froissé que ce traité eût été conclu sans sa participation, M. Sébastiani, alors Ministre des Affaires étrangères, fit tous ses efforts — et il y réussit — pour que cette convention ne fût pas ratifiée. Nous savons que, quelque temps après cette affaire, le 21 février 1831, le général Clauzel, à qui le Gouvernement reprochait des manières d'agir trop indépendantes, était remplacé par le général Berthezène.

Mais, replacé à la tête du Gouvernement général de l'Algérie, le maréchal Clauzel reprenait son projet, auquel il n'avait pas renoncé, d'étendre notre domination jusqu'aux deux extrémités de l'ancienne Régence d'Alger. C'était fait pour l'Ouest; mais le Beylik de l'Est, à l'exception des ports de Bougie, Bône et La Calle, et d'un certain nombre de tribus vivant autour de ces places, était resté presque en entier à la main d'El-Hadj-Ahmed, le Bey de Constantine.

Considérée au double point de vue politique et administratif, cette situation, qui n'était plus tenable, appelait de promptes et urgentes modifications. En effet, la France ne pouvait véritablement se dire maîtresse de la Régence d'Alger, tant que l'un des lieutenants du Pacha déchu lui disputerait la possession

de la partie la plus importante de son ancien Gouvernement. Au point de vue administratif, cette province manquait encore à notre autorité, en ce sens qu'elle nous privait des abondantes et riches ressources de ce pays de production. En un mot, il y allait de notre dignité et de nos intérêts de réunir à nos Possessions cette partie des États de l'ancien Pacha d'Alger, dont nous étions, par droit de conquête, les légitimes héritiers.

Mais, cette fois, il ne s'agissait plus, comme en 1830, de placer un prince tunisien à la tête du Beylik de Constantine ; le temps avait marché, et notre situation dans le pays s'était d'ailleurs, singulièrement modifiée et améliorée: la prise retentissante de Bône et de Bougie nous avait permis de nous établir solidement dans l'Est, et d'y faire sentir notre influence d'une manière d'autant plus utile et efficace, qu'elle nous préparait les voies et moyens devant nous mener à notre but, l'occupation active, par la conquête ou autrement, de la partie du Beylik de Constantine sur laquelle régnait encore El-Hadj-Ahmed.

Il est clair, comme nous venons de le dire, que cette importante entreprise devait, pour réussir, être préparée de longue main ; il fallait gagner à notre cause les populations de l'intérieur du Beylik de l'Est; il fallait que notre influence fît la tache d'huile, et qu'elle pénétrât de la lisière à la pièce, c'est-à-dire du littoral au centre du Beylik. Du reste, notre politique, dans ce sens, était tellement marquée, que nous l'avions suivie presque inconsciemment depuis la conquête : ainsi, dès le mois de juillet 1830, nous occupions Bône, où nous ne nous établissions définitivement qu'en mars 1832, après le merveilleux fait d'armes des capitaines d'Armandy et Youçouf; nous nous emparions de Bougie en septembre 1833, et nous

nous préparions à prendre possession définitive de La Calle.

Du moment que nous avions renoncé aux princes de la Maison beylikale de Tunis pour accomplir l'œuvre que nous voulions entreprendre de ce côté, il fallait chercher, parmi les éléments dont nous disposions, un homme réunissant au plus haut degré les multiples conditions indispensables pour assurer le succès de cette difficile opération.

Or, le maréchal Clauzel n'avait pas hésité longtemps dans son choix ; il avait vu Youçouf à l'œuvre lors de son premier passage aux affaires en 1830-1831 ; il savait ce qu'il valait aussi bien à la tête d'un goum qu'au milieu d'un cercle de diplomates indigènes discutant les conditions d'un traité ; le Maréchal connaissait de Youçouf l'audacieuse témérité, l'éclatante bravoure, le chevaleresque dévouement, l'élévation des sentiments ; il savait sa puissance de charmeur, l'influence irrésistible qu'il exerçait sur les populations arabes qui approchaient de sa zone de séduction ; elles savaient, ces populations, qu'il était au courant de leurs ruses, de leurs *chitanneries*[1], qu'il lisait couramment jusqu'au fond de leurs consciences, et qu'il découvrait le mensonge avant même qu'il fût arrivé sur le seuil de leur bouche.

Nous savons aussi que le maréchal Clauzel, qui se connaissait en vaillance, faisait le plus grand cas du jeune commandant, pour lequel, d'ailleurs, il avait une grande affection, laquelle était établie sur ses magnifiques services, et sur sa haute valeur que personne, dans l'armée d'Afrique, n'avait jamais contestée.

1. De *cheithen*, intriguer. Le mot *cheithen* vient lui-même de *Cheitha* Satan, le Diable.

La belle réputation militaire de Youçouf était, du reste, déjà légendaire dans le district de Bône ; sa qualité de Musulman, d'un fanatisme très modéré, il est vrai, lui donnait, en outre, une grande influence sur ses coreligionnaires; aussi, nul n'était dans des conditions plus favorables pour préparer l'œuvre de désagrégation et de pénétration qu'avait projetée le maréchal Clauzel, et qu'il espérait mener à bonne fin.

V

C'est en raison de ces considérations, des brillants services qu'il avait rendus à notre cause, et de son dévouement à la France, que le Maréchal éleva le commandant Youçouf à la dignité de Bey de Constantine, et qu'il lui en remit le brevet à Tlemsen le 21 janvier 1836[1].

Cette solution était d'autant plus prévue, que, dès le mois de juin 1832, à la suite de l'expédition sur les Dreïd, il avait été question déjà d'une marche prochaine sur Constantine, annonce qui avait amené à Bône un grand nombre de chefs indigènes influents, lesquels s'étaient empressés de venir saluer et reconnaître Youçouf pour leur maître, c'est-à-dire pour le remplaçant d'El-Hadj-Ahmed, que ses cruautés et sa tyrannie avaient fait haïr jusqu'à l'exécration par les tribus de son Beylik, et cette démonstration frappa tellement le colonel

1. C'est en ces termes que le maréchal Clauzel le recommandait au Ministre de la Guerre: « Youçouf est un des hommes les plus intrépides et les plus intelligents que je connaisse. »

d'Houdetot, aide-de-camp du Roi, en mission à Bône à ce moment, qu'en présence de l'empire, de l'espèce de fascination qu'excerçait sur les indigènes le jeune officier, il ne put s'empêcher de reconnaître que nul n'était plus propre que lui à remplacer El-Hadj-Ahmed, et que, sous cette impression, il n'avait pas hésité à le désigner en ces termes aux indigènes et aux Turks de la Kasba : « Voici votre Bey!... Oui, Youçouf sera Bey de Constantine, et nous l'y conduirons prochainement avee l'aide du fils du Sultan de France. »

Nous avons vu plus haut qu'à la suite de son beau succès du 20 novembre 1834 sur les troupes du Bey de Constantine, conduites par Ben-Aïça, le général d'Uzer n'avait pas hésité à proposer au Gouvernement d'entreprendre, au printemps suivant, une expédition sur la capitale du Beylik de l'Est. Il ne demandait, pour en assurer le succès, que d'être *renforcé de quatre bataillons d'infanterie*, et que *l'effectif de sa cavalerie fût élévé de 12 à 1,500 chevaux*. Mais l'instabilité du commandement en chef, le défaut de maturité de ce projet, et d'autres circonstances encore avaient fait retarder ou ajourner cette entreprise indéfiniment.

Youçouf-Bey recevait, à la date du 13 mars, avec les instructions nécessaires, l'ordre du maréchal Clauzel de se rendre sans retard à Bône pour y reprendre le commandement des Spahis réguliers, ainsi que celui des Spahis auxiliaires.

Ces ordres étaient conçus dans les termes suivants :

Armée d'Afrique
—
État-Major général
—

Alger, le 13 mars 1836.

Commandant, vous vous rendrez immédiatement à Bône pour y reprendre le commandement des Spahis réguliers ; vous y joindrez le commandement supérieur des Spahis auxiliaires. Cette disposition ne rendant plus nécessaire la présence à Bône du lieutenant-colonel Duvivier, cet officier supérieur reçoit l'ordre de revenir à Alger le plus tôt possible.

Je donne des ordres pour qu'en votre qualité de Bey de Constantine, on vous salue, à Bône, de trois coups de canon. Les Arabes de l'extérieur seront ainsi prévenus de la présence de celui qui est appelé à les commander.

Comme il importe que votre autorité soit reconnue le plus promptement possible dans la province de Constantine, *je vous autorise à agir, pour votre propre compte, toutes les fois que vous le jugerez avantageux aux intérêts de la France, et à l'influence que vous devez vous efforcer d'acquérir dans le pays.* Je fais donner l'ordre au commandant supérieur de Bône de vous aider de tous les moyens qui sont à sa disposition.

La prudence exige que cet officier supérieur soit instruit de vos desseins, et des mouvements de troupe qu'ils occasionneront, afin qu'il puisse faire les dispositions nécessaires pour vous soutenir au besoin. Vous devrez lui rendre compte, aussi souvent que possible, des évènements militaires et politiques qui se produiront, et lui adresser des rapports journaliers sur les Spahis réguliers, qui continueront à être, ainsi que les Spahis irréguliers, sous la police administrative de l'Intendance militaire.

Deux pièces d'artillerie de montagne seront mises à votre disposition avec leurs accessoires, et des munitions à raison de 50 coups par pièce ; elles seront servies par des artilleurs de bonne volonté, en attendant que ces derniers puissent

être remplacés par des canonniers turks, dont vous hâterez l'instruction.

Selon vos besoins de guerre, et d'après les demandes régulières que vous adresserez, il vous sera délivré des munitions de guerre. J'ai décidé également que douze rations de vivres et de fourrages par jour vous seraient accordées pour nourrir les Arabes et leurs chevaux, que votre qualité de Bey vous obligera de recevoir. Enfin, si vous aviez besoin de biscuit pour les Spahis auxiliaires ou les autres indigènes que vous aurez jugé nécessaire de prendre à votre service, on vous en délivrera des magasins de l'État, moyennant remboursement, au prix du tarif.

Je ne doute pas que vous ne remplissiez d'une manière satisfaisante la haute et importante mission qui vous est confiée. Votre dévouement et vos brillants services m'en donnent l'assurance, et j'ai la confiance que vous acquerrez de nouveaux droits à la bienveillance du Gouvernement français. Je vous autorise à continuer l'enrôlement des indigènes jusqu'à concurrence de mille hommes.

Le Gouverneur général,
Maréchal CLAUZEL.

P. S. — Le premier établissement que vous formerez en dehors de Bône devra être à Sidi....., le second à Sidi-Ammar; vous ne serez là éloigné que de dix-huit lieues environ de Constantine.

Vous devrez vous occuper sans relâche des moyens de n'avoir derrière vous et sur vos côtés que des tribus amies.

Maréchal CLAUZEL.

En exécution de ces ordres, Youçouf-Bey se rendait sans retard à Bône, où il arrivait le 20 mars. Il y était reçu avec les honneurs que comportait sa nouvelle dignité.

Le général d'Uzer, qui venait de quitter Bône, depuis quelques jours, y avait été remplacé provisoirement, en qua-

lité de Commandant supérieur, par le colonel Duverger, chef d'État-Major, lequel n'arrivait à Bône, pour y prendre possession de son nouveau poste, que le 29 du même mois.

Le colonel Corréard, du 3e de Chasseurs d'Afrique, avait commandé à Bône pendant les quelques jours qui s'étaient écoulés entre le départ du général d'Uzer et l'arrivée de son successeur.

VI

Dans les premiers jours de la seconde quinzaine d'avril, un camp permanent avait été établi à Dréan sous la dénomination de *Camp-Clauzel.* Cet établissement était bastionné, entouré d'un fossé profond et armé d'artillerie. Des blockhaus, placés en avant de deux batteries intermédiaires, donnaient des feux de flanc et de revers sur tout le périmètre de l'ouvrage. Enfin, son front avait été dégagé de tout obstacle nuisible au débouché de sa garnison. A cheval sur la route de Constantine à Bône, et à cinq lieues au sud de ce dernier point, ce camp réunissait à la fois les avantages d'une position offensive et défensive.

Le Camp-Clauzel avait surtout comme objet de couvrir de son canon les populations indigènes qui venaient y chercher un refuge contre la tyrannie et les cruautés d'El-Hadj-Ahmed, le Bey effectif de Constantine.

La garnison de Dréan se composait de 300 Spahis réguliers et de 300 fantassins indigènes aux ordres de Youçouf-Bey. Elle avait été renforcée d'un bataillon d'infanterie, dont il pouvait, au besoin, réclamer la coopération.

La mission de Youçouf était surtout politique: il devait, de là, préparer la conquête de la province par la soumission de ses tribus. Ce camp fortifié de Dréan avait pour but, en même temps qu'il menaçait la route de Constantine, de servir de foyer, de centre d'attraction aux tribus qui voulaient échapper au joug abhorré du chef du Beylik de l'Est. En effet, l'enthousiasme qui s'était manifesté, après la prise de la Kasba de Bône, à l'endroit du capitaine Youçouf, s'était reproduit, depuis qu'il avait été élevé à la dignité de Bey de Constantine, avec une intensité extraordinaire. Toutes les populations indigènes, jusqu'à vingt lieues autour de Bône, venaient lui prêter hommage et le reconnaître pour le Souverain.

VII

M. Baude, Membre de la Chambre des Députés, chargé d'une mission dans nos Possessions du Nord de l'Afrique, a pu constater cette situation, dont il rend compte dans son livre « *L'Algérie.* »

Prématurément investi, dit-il, par un arrêté du maréchal Clauzel, du titre de Bey de Constantine, Youçouf avait pris, dans ses relations avec les indigènes, toute la représentation attachée à cette dignité. Sa conduite pleine de tact avec les officiers français, vis-à-vis desquels sa position était souvent délicate, la discipline à laquelle il soumettait ses Turks et ses Spahis, le dévouement qu'il leur inspirait, la parfaite soumission qu'il obtenait des tribus environnantes, témoignaient de son intelligence et de son habileté. Par ses qualités et ses défauts même, — car il en est qui sont des moyens de succès dans le monde, — il était en état de rendre à notre cause les services les plus signalés.

VIII

Les forces dont disposait le nouveau Bey se composaient, comme nous l'avons dit plus haut, des escadrons de Spahis réguliers, dont il avait, d'ailleurs, le commandement, et des Spahis irréguliers, espèce de milice dont les éléments étaient répandus dans les tribus soumises de la province de Bône. Il avait été autorisé par le Maréchal à lever, en outre, un corps de 1,000 Turks, Maures ou Koulouglis, dont il avait recruté 280 à Alger. Le reste devait être fourni par Bône et ses environs.

Dès son arrivée à Bône, le Bey Youçouf lançait une proclamation, dans laquelle il faisait connaître aux Arabes la nouvelle dignité que venait de lui conférer le Maréchal Gouverneur général, et il prescrivait aux Chioukh[1] de venir, selon l'usage, lui rendre hommage, et recevoir de sa main une nouvelle investiture.

Au point de vue politique, on pouvait, à cette époque, partager en deux zones concentriques les tribus de l'arrondissement de Bône : la plus rapprochée se composait de tribus ou de fractions de tribus soumises, et dont les cavaliers étaient à notre solde. La zone la plus éloignée comprenait les tribus qui, sans reconnaître absolument notre autorité, entretenaient cependant avec nous des relations de commerce et de bon voisinage. Les tribus de la première zone reconnurent le nouveau Bey sans difficulté. Il n'en fut pas de même de celles qui, étant plus éloignées de notre action, croyaient

1. *Chioukh*, pluriel de *Cheikh*, chef de tribu ou de fraction de tribu.

pouvoir se maintenir dans une sorte d'indépendance, que, raisonnablement, il nous était impossible d'accepter ou de tolérer. Une d'elles, entre autres, celle des Redjata, qui avait ses campements à une quinzaine de lieues à l'ouest de Bône, sommée de se soumettre, non seulement refusa d'obtempérer à l'ordre du nouveau Bey de se rendre auprès de lui, mais, en outre, aggrava ses torts en maltraitant son envoyé.

Ne pouvant tolérer cette conduite des Redjata sans encourager les autres tribus à en faire autant, Youçouf-Bey sollicita l'autorisation du Commandant supérieur d'aller sur-le-champ châtier cette tribu rebelle.

Cette mesure était dictée par la nécessité bien reconnue de ne laisser, de la part des Arabes, aucune faute impunie.

Le Bey marcha donc avec ses seules forces indigènes, c'est-à-dire 250 chevaux des Spahis réguliers, auxquels vinrent se joindre quelques centaines de cavaliers auxiliaires non soldés, mais flairant le butin.

Il surprit les douars des Redjata, et leur enleva 2,000 têtes de bétail, c'est-à-dire 800 bœufs et 1,200 moutons. Cédant, selon son habitude, à son penchant pour la générosité, Youçouf fit la remise de la moitié de la prise à la tribu des Redjata dès qu'elle lui eut apporté sa soumission, et il récompensait largement les cavaliers qui s'étaient faits ses auxiliaires dans cette expédition, et qu'il avait lieu, par suite, de croire de nos amis.

Une seconde expédition fut dirigée, quelque temps après, contre les Oulad-Athiïa, dont un parti était venu saccager une propriété européenne située dans les environs de Bône. Les troupes du commandant Youçouf surprirent trois des douars de cette tribu, leur enlevèrent du bétail, leur firent des prisonniers, et leur tuèrent du monde.

CHAPITRE XIII

I. Le maréchal Clauzel se rend en France pour y défendre les intérêts de la Colonie, et y faire décider l'expédition de Constantine. — Le Maréchal trouve, à Paris, de l'opposition à ses projets. — II. La belle réputation militaire du commandant Youçouf et ses brillantes qualités lui créent de nombreux ennemis. — Youçouf dirige une expédition sur la tribu du Cheikh Yâkoub. — Le commandant Youçouf mérite, dans cette affaire, sa sixième citation. — Sur ses instances, nous réoccupons le poste de La Calle. — III. Une lettre de Youçouf-Bey au Député Desjobert. — IV. Le Bey Youçouf est impatient de prendre possession de la capitale de son Beylik. — V. Capture, sous la direction de Youçouf, du brigand Bel-Arbi. — Ce fait lui vaut sa septième citation. — VI. Affaire de l'ancien Kadhy de Bône, Sid Khelil, secrétaire de Youçouf-Bey. — Sa trahison et son exécution. — VII. Le Gouvernement décide l'expédition de Constantine, mais avec les seules forces dont dispose le maréchal Clauzel. — VIII. La tribu des Hanencha. — Expédition périlleuse sur les Nbaïl. — IX. De nombreuses tribus font adhésion à la politique de Youçouf-Bey, et n'attendent que notre marche sur Constantine pour se prononcer ouvertement en notre faveur. — El-Hacenaouï, Cheikh des Hanencha, qui s'est déclaré notre allié, bat les Senhadja pour notre compte. — X. La sécurité est absolue entre Bône et Constantine. — L'opinion de M. le Député Baude, chargé d'une mission en Algérie, sur Youçouf-Bey, et sur l'influence dont il jouit dans l'Est de nos Possessions.

I

Mais, laissant l'intérim au général Rapatel, le maréchal Clauzel s'était rendu en France, le 14 avril, pour y défendre ses idées et y soutenir les intérêts de la Colonie, dont l'abandon — cette opinion avait ses partisans — pouvait dépendre d'un vote des Chambres. Il voulait aussi faire décider par le Gou-

vernement une expédition sur Constantine. Il trouva M. Thiers, qui était, à cette époque, Président du Conseil des Ministres, très disposé à appuyer son projet auprès de ce Conseil. La veille de son départ d'Alger, il avait, d'ailleurs, lancé une proclamation dans laquelle il indiquait le but de son voyage, et les raisons qui l'avaient déterminé à l'entreprendre.

Mais, à Paris, les choses ne marchèrent pas toutes seules; le Maréchal, à qui l'on reprochait trop d'initiative, avait des ennemis aussi bien au sein du Gouvernement qu'en Afrique. D'abord, à la Chambre, il avait toujours paru se rattacher au parti de l'opposition la plus avancée ; de là, des préventions qui, naturellement, devaient rendre le Gouvernement on ne peut plus accessible aux récriminations dont il pouvait être l'objet.

II

Youçouf lui-même, à qui sa belle réputation militaire, ses brillantes qualités, son bonheur constant, la situation hors de pair que lui avaient faite ses mérites, son dévouement à la France et l'affection du Maréchal, Youçouf-Bey, disons-nous, ne pouvait manquer d'être en butte à l'envie, à la haine, à la calomnie de ceux-là même qui profitaient de sa gloire, voire même de ses bienfaits ; car jamais main ne fut plus largement ouverte, jamais cœur ne fut plus franchement excellent pour tous ceux qui s'adressaient à lui, ou qui avaient besoin de ses services.

Aussi, pouvait-il déjà dire comme Antar, bien qu'il n'eût à son acquit que de brillantes et audacieuses actions de guerre,

bien qu'il eût risqué sa vie cent fois sur les champs du combat ; aussi, pouvait-il, disons-nous, s'écrier comme le fils de Cheddad : « Si j'ai de sots détracteurs, eh ! ne sait-on pas que le bien excite toujours l'envie ! »

Ses ennemis anonymes formulaient contre lui d'ineptes accusations : on l'accusait de pressurer les populations de son Beylik, de razer des tribus fidèles, de ne point tenir ses comptes avec une exactitude réglementaire. Quelle pitié ! reprocher à un preux de faire un mauvais commis aux écritures ! Et notez qu'il était obligé de vivre et de faire vivre sa troupe sur les produits de son Beylik *in partibus infidelium*, et que la guerre devait nourrir la guerre. Faire du marchandage avec un héros toujours prêt à nous donner son sang !

Quoi qu'il en soit, ces idiotes récriminations prirent le chemin de Paris et y arrivèrent en même temps que le Maréchal, et nous en trouvons la preuve dans ce passage d'une lettre qu'il lui écrivait à la date du 6 juin :

Mon cher Youssouf, je suis ici à vous défendre, vous, pauvre généreux, qui n'avez jamais un misérable écu dans votre poche !

Et c'est d'autant plus triste, que ces calomnies étaient propagées par des hommes d'une très grande valeur, de La Moricière et Duvivier, par exemple, qui mettaient le plus d'acharnement à battre en brèche le chef d'escadrons Youçouf. Ce qui démontre une fois de plus que, bien que sous les apparences les plus parfaites, il n'est point d'homme qui n'ait quelque tare sous la peau. Il est vrai de dire que, plus tard, le premier revint loyalement sur ses erreurs d'autrefois à l'égard de Youçouf.

Au cours de ces récits, nous en rencontrerons bien d'autres

de ces mordus par l'envie et la jalousie; car ce fut le sort de Youçouf d'être en butte, même au delà de sa vie, à toutes les calomnies, à toutes les déchirures de la passion haineuse jusqu'à la férocité.

Jamais on ne lui a pardonné son bonheur à la guerre, et pourtant il était bien mérité!

Mais laissons cela pour le moment; nous y reviendrons plus tard.

Dans les premiers jours de juin, Youçouf-Bey dirigea une nouvelle expédition sur la tribu du Cheikh Yâkoub, dont les actes d'hostilité ne se comptaient plus. Il battit de rechef ses contingents à plate couture, et lui enleva de nombreux troupeaux.

Youçouf était cité, dans le rapport du 7 juin du colonel commandant supérieur de Bône, comme « ayant conduit avec une grande habileté l'expédition dirigée contre le Cheikh Yâkoub ». *C'était sa sixième citation.*

Depuis qu'il avait été investi de la dignité de Bey de Constantine, Youçouf avait insisté, à plusieurs reprises, pour qu'on réoccupât le poste de La Calle, point où nous avions créé, en vertu d'un traité de commerce conclu avec Hacen-ben-Kheïr-ed-Din, en 1560, un établissement pour l'exploitation de la pêche du corail, le long de la côte d'Afrique dépendant de la Régence d'Alger. Après bien des vicissitudes, le privilège commercial de cette pêche nous fut concédé de nouveau, pour huit années, en 1822; mais la guerre ayant éclaté tout à coup, en juin 1827, entre la France et Alger, l'abandon de La Calle, et sa destruction par les troupes du Pacha d'Alger, en furent nécessairement la conséquence.

La conquête d'Alger devait, naturellement, appeler l'attention du Gouvernement sur les avantages pouvant résulter de la

restauration de La Calle. En effet, dès les premiers mois de 1831, cette affaire fut soumise à l'examen du département de la Guerre : ordre fut donné au Général commandant l'Armée d'Occupation de faire faire une reconnaissance des ruines de notre ancien établissement, afin de pouvoir se rendre compte des difficultés qu'amènerait la prise de possession de ce point jadis si florissant. Cette reconnaissance avait été faite au mois de mai 1831. Mais, à cette époque, La Calle ne présentait que des masures abandonnées, et Bône ne nous appartenait point encore. Il fallut donc renoncer, pour le moment, à cette occupation.

Aujourd'hui que Bône était entre nos mains, et que les tribus entre cette place et La Calle ne nous étaient plus hostiles, cette occupation ne présentait aucune difficulté ; elle avait, au contraire, l'avantage de nous donner un port de plus, et de protéger nos communications avec la Régence de Tunis.

Or, Youçouf-Bey avait fait valoir auprès du Maréchal, en ce moment à Paris, par une lettre particulière qu'il lui adressait à la date du 15 juin, tout l'intérêt de la reprise de possession de La Calle, surtout au point de vue des opérations ultérieures. Comme le Bey Youçouf prêchait un converti, le maréchal Clauzel lui répondait sans retard, par lettre du 27 juin, qu'il avait autorisé le général Rapatel, son intérimaire, à faire occuper La Calle par des Auxiliaires indigènes. Cette lettre du Maréchal était conçue dans les termes suivants :

Paris, le 27 juin 1836.

Commandant, j'ai reçu votre lettre en date du 15 juin ; j'ai déjà fait au Ministère la demande que vous me rappelez, relative à l'adjonction de deux escadrons de Spahis réguliers à ceux déjà formés.

J'ai répondu par le dernier courrier à M. le général Rapatel et à M. le Commandant supérieur de Bône au sujet de La Calle. J'autorise l'occupation de ce point par une soixantaine d'Auxiliaires indigènes. Des droits devront être perçus sur les bâtiments et les marchandises qui pourront être attirés dans cette rade par suite de l'établissement, dans cette localité, d'un poste sous le Drapeau français. Je vais m'adresser au Ministre de la Guerre pour lui soumettre cette question, à savoir si les produits qui proviendraient de la perception de ces droits seraient versés dans les caisses françaises, ou s'ils seront affectés directement aux dépenses du Beylik.

J'approuve l'intention où vous êtes de vous attacher, à titre de khalifa, El-Hadj-Soliman [1].

Si cet homme a un crédit bien établi dans la province, je vais proposer au Ministre de traiter ce nouveau khalifa de la même manière que celui du Bey Ibrahim, et de lui accorder les mêmes appointements.

Recevez, Commandant, l'assurance de ma considération distinguée.

Le Gouverneur général des Possessions françaises
dans le Nord de l'Afrique,
Maréchal CLAUZEL.

A M. le Commandant Youssouf, Bey de Constantine.

L'occupation de La Calle était, en effet, réalisée dans les premiers jours de juillet, par un détachement de quarante fantassins indigènes, qui avait été désigné pour y tenir garnison.

1. El-Hadj-Soliman était un ancien lieutenant du Bey de Constantine, El-Hadj-Ahmed. Il s'était réfugié à Tunis.

III

Nous avons dit plus haut — et nous y revenons — que la rapide fortune militaire de Youçouf, fortune justifiée, d'ailleurs, par ses remarquables qualités d'homme de guerre et par ses brillants faits d'armes de chaque jour, lui avait suscité bien des envieux et des jaloux ; nous avons dit qu'à la date du 6 juin, le maréchal Clauzel lui écrivait : « Mon cher Youssouf, je suis ici à vous défendre. » En effet, les plus noires calomnies et les attaques les plus violentes s'étaient produites contre lui, et M. Desjobert, cet ennemi légendaire de notre Colonie africaine, avait porté sa fielleuse parole jusqu'à la tribune nationale.

Nous ne pouvons résister au plaisir de reproduire ici, dans son entier, et *littéralement*, la calme et digne réponse que fit Youçouf-Bey à son détracteur[1].

---

1. Nous empruntons une partie des détails qui vont suivre à une excellente et intéressante notice, insérée dans la « *Revue africaine* » de 1870, intitulée « *Cirta-Constantine. — Expédition et prise de Constantine*, 1836-1837 », et due à la plume de M. Ernest Watbled, qui, lui-même, a puisé ses renseignements aux meilleures sources, c'est-à-dire dans les documents, publiés ou inédits, laissés par M. Berbrugger, le général Mollière et le colonel de La Tour-du-Pin, lesquels, attachés à l'État-Major du maréchal Clauzel, étaient on ne peut mieux placés pour bien voir et bien juger les faits glorieux qui se sont produits sous leurs yeux, et les hommes qui ont joué les principaux rôles dans cette merveilleuse et malheureuse expédition de Constantine de 1836.

La manière impartiale dont M. Watbled a présenté les faits nous repose un peu des insinuations malveillantes auxquelles nous ont habitué

A Monsieur Desjobert, Membre de la Chambre des Députés.

Monsieur,

Dans la séance du 10 juin dernier de la Chambre des Députés, vous avez exprimé à la tribune votre étonnement de ma nomination au Beylik de Constantine, dont je ne serais pas moins indigne — dites-vous — par mon incapacité que par ma conduite privée.

Ces paroles, proclamées de si haut par un Député de France, sont bien effrayantes sans doute, et, dans mon ignorance — excusable — de ce qui constitue, en Europe, l'aptitude nécessaire, je pourrais éprouver quelque timidité à combattre votre accusation, si l'examen de ces motifs ne me rassurait, d'ailleurs, sur leur peu de fondement.

Je suis jeune, Monsieur, et jeune surtout à la conduite des Affaires politiques, dont je ne connais le maniement que par ce que j'en ai appris à la Cour de Tunis, où j'ai été élevé; mais, en remontant mon court passé de Bey de la province de Constantine, et rapprochant les fins obtenues des moyens employés, je ne me persuade pas que la direction adoptée soit absolument défectueuse.

Campé, depuis trois mois, à cinq lieues de Bône, sous la protection d'un bataillon français, avec 300 Spahis réguliers et 300 fantassins indigènes, c'est avec ce faible corps que j'ai déterminé les soumissions si nombreuses de tribus restées, jusqu'alors, dans le parti d'Ahmed, et que j'ai tellement changé leurs dispositions, qu'elles m'offrent à moi aujourd'hui le tribut, et le lui refusent à lui, bien que, cependant, elles soient plus rapprochées de lui que de moi.

J'ai la certitude que cet exemple sera suivi partout dès

---

certains historiens, qui auraient bien mieux fait de rester dans leur rôle de narrateurs, c'est-à-dire de se borner à raconter ces mêmes faits purement et simplement, que de chercher à les dénaturer, et à les accommoder au goût de leur haine et de leur mauvaise foi.

qu'on y verra sécurité, et je ne crois rien hasarder en assurant qu'impatiente de secouer le joug d'Ahmed, la province appelle de tous ses vœux la domination de la France, et la reconnaitra à la première vue de son Drapeau. Depuis ces trois mois aussi, la route de Tunis, fermée si longtemps, est rouverte à nos communications avec cette Régence, et le port de La Calle, distant de Bône de vingt lieues, a été occupé par quarante de nos fantassins, qui s'y sont établis sans aucune opposition de la part de tribus habituées depuis de longues années à y dicter des conditions de relâche.

Je ne crois donc pas, Monsieur, être resté jusqu'ici au-dessous de mes devoirs, et j'ai la confiance qu'il en sera toujours de même; car l'honneur d'appartenir à la France m'a assez élevé le cœur pour que je ne néglige rien pour faire respecter le pouvoir dont je suis investi. Mais, soyez-en convaincu, Monsieur, j'y parviendrais mal avec les Arabes en commettant des exactions et en faisant de la barbarie, en me souillant, enfin, de ces atrocités inutiles par lesquelles — ce ne peut pas être sérieusement — vous me prêtez l'intention de célébrer mon entrée dans Constantine.

Voulez-vous connaitre, Monsieur, le secret de mon influence, que l'on ne peut attribuer ni à une supériorité numérique de troupes, puisque je ne dispose que de six cents hommes, ni à l'emploi d'un fanatisme quelconque ? Elle est tout entière dans ma justice, que les Arabes savent apprécier, et qui fait ma seule force; or, je la perdrais sûrement à ma première faute. D'un autre côté, comment supposer que les autorités françaises, qui permettent toutes mes opérations, les tolèrent impures et ignominieuses ?

Un fait récent vous prouvera la foi des indigènes dans ma justice : un brigand, qui désolait nos avant-postes depuis quatre années, ayant réussi à tuer un fonctionnaire français, lui coupa la tête pour la porter à Constantine, où il savait qu'elle lui serait généreusement payée. J'appris que cette tête avait été salée dans la fraction des Senhadja, qui reconnaissent encore Ahmed. Ce forfait ne pouvait rester impuni. Avec l'agrément de M. le Commandant supérieur de Bône, je chargeai Hacenaouï, chef des Hanencha, du châtiment des

Senhadja; il fut sévère, car ainsi le veulent les lois de la guerre en Afrique ; mais, pendant toute sa durée, les autres Senhadja, nos alliés, ne quittèrent pas leurs tentes, certains qu'ils étaient que leur innocence en commandait le respect.

On n'égorge pas, Monsieur, aussi stupidement que vous affectez de le supposer, et le but que je poursuis, qui est celui de conserver toute mon influence sur les Arabes, et cela au profit de la France, aurait dû vous rassurer sur mes prétendues décapitations hebdomadaires, au cas où mon caractère, assez connu pourtant, ne vous aurait pas offert une garantie suffisante.

En définitive, Monsieur, on se perdrait également en Afrique aussi bien par des cruautés arbitraires, que par trop de ménagements pour les têtes coupables, ainsi que le Bey de Médéa en a fait récemment la funeste expérience : il y faut de la justice prompte et habilement appliquée. C'est ainsi que je comprends, en ce pays, un Bey des Français utile, et je dirai même possible. Hors de cette ligne, — et c'est là mon opinion — on n'obtiendrait de paix que par l'extermination, et ma barbarie, croyez-le bien, Monsieur, ne va pas jusque-là.

Il me répugnait, Monsieur, de répondre à une attaque que son exagération même rendait peu dangereuse pour moi ; mais je n'ai pas voulu laisser échapper la précieuse occasion qui m'était offerte de témoigner ma reconnaissance à qui de droit au sujet de l'empressement, si honorable pour moi, avec lequel j'ai été défendu. Le bonheur que j'en éprouve est bien au-dessus des amertumes causées par les calomnies du genre de celles que vous avez si facilement accueillies.

J'ai l'honneur d'être, Monsieur, avec les sentiments d'une estime dont je désire beaucoup que vous vouliez bien m'annoncer le retour,

Votre très humble serviteur,

Le Chef d'escadrons,

YUSUF-BEY[1].

---

1. C'est vers cette époque que le Bey Youçouf commence à signer son nom à l'anglaise « *Yusuf* », en donnant aux *u* la prononciation de *ou*.

IV

Le jeune Bey était impatient — et cela se comprend — de prendre possession de sa capitale. Il est clair que, plus on retardait l'expédition qui devait lui en ouvrir les portes, plus nous étions exposés à rencontrer des difficultés, et ajourner plus longtemps la mise en mouvement de nos troupes ne manquerait pas de jeter le doute parmi les tribus disposées à venir à nous, non seulement sur nos intentions, mais sur notre puissance.

Les populations, écrivait-il au maréchal Clauzel, ne demandent qu'à se soumettre ; seulement, elles attendent qu'elles puissent le faire sans danger. Pour qu'elles viennent à moi, il suffit de me désigner à elles comme leur nouveau Bey. Dès lors, des milliers de cavaliers accourront à nous pour combattre Ahmed qu'elles redoutent autant qu'elles l'exècrent. A la rigueur, je pourrais, je crois, entrer en possession de la capitale de mon Beylik avec les seules ressources dont je dispose; mais je reconnais, cependant, que quelques troupes françaises ne nuiraient pas au succès de ma cause, ne fût-ce que pour démontrer aux Arabes que je ne suis que l'agent de la France, et leur prouver, en outre, combien notre tactique est supérieure à la leur.

Du reste, nous devons dire que chacun l'écrit un peu à sa façon; ainsi, on le rencontre sous les formes suivantes: « *Youssouf*, *Youçouf*, *Youcef*, *Joseph*, *Jusuf*. » Sur l'état de ses services émanant du Ministère de la Guerre, c'est cette dernière forme qui a été adoptée.

Bien que ce soit la seule qui soit légale et officielle, nous adopterons, à l'avenir, l'orthographe dont il faisait lui-même usage dans ses lettres, c'est-à-dire « *Yusuf* ».

L'assurance, la bonne foi du jeune Bey étaient certainement très entraînantes, et cela d'autant mieux qu'elles s'appuyaient sur des faits qui paraissaient incontestables, et qu'attestaient, chaque jour, de nouvelles adhésions à la cause du nouveau Bey. Ce qu'il y a de certain, c'est que bon nombre de tribus, travaillées par les émissaires de Yusuf, n'attendaient réellement que la décision du Gouvernement d'entrer en campagne pour se déclarer contre El-Hadj-Ahmed-Bey.

V

Depuis 1833, un brigand redoutable, du nom de Bel-Arbi, terrorisait la banlieue de Bône par ses meurtres et ses brigandages ; de sa base d'opérations, qu'il avait établie dans le Djebel-Edough, il portait le pillage et l'assassinat jusque sous les murs de Bône. A plusieurs reprises, on avait tenté de lui donner la chasse ; mais la terreur qu'il inspirait dans la montagne lui avait permis de se dérober, en ce sens qu'aucun de ses coreligionnaires n'avait osé révéler sa retraite aux poursuites de nos Auxiliaires. Du reste, il couvrait tous ses crimes du manteau de la guerre sainte, et voler et massacrer des Chrétiens ou leurs alliés, c'était obéir à la volonté de Dieu.

Pourtant, cet état de choses devait nécessairement avoir une fin. En effet, grâce aux habiles dispositions de Yusuf, Bel-Arbi et l'un de ses compagnons furent pris, le 9 août, par les Kabils de l'Edough dans la *dechera* (village) de Kermich, à 5 kilomètres de Bône, et la tête du redoutable bandit était apportée au Commandant supérieur du district. Quant à

son compagnon, il était remis entre les mains de la justice française, qui ne tardait pas à l'envoyer rejoindre son chef de bande dans le séjour des martyrs de la guerre sainte. Bône pouvait, dès lors, respirer.

Yusuf était cité, dans le rapport du 10 août du Commandant supérieur de Bône, « pour l'habileté qu'il avait déployée dans l'heureuse capture du fameux brigand Bel-Arbi, qui, depuis trois ans, désolait la banlieue de Bône par ses crimes, et pour en avoir débarrassé le pays. »

C'était *sa septième citation.*

VI

Nous ne voulons point passer sous silence un acte de légitime défense que les ennemis de Yusuf lui ont imputé à crime, et dont ils ont fait grand bruit à l'époque où il se produisit. Ceux-ci lui reprochaient — et ce reproche, passé à l'état de légende, le poursuivra jusqu'à sa mort — de ne pas suivre les formes réglementaires de la comptabilité militaire dans l'administration de son Beylik, et notez qu'il n'avait d'autres ressources que celles qu'il se créait, et que le Gouvernement ne lui allouait pas un sou pour la solde des troupes auxiliaires qu'il entretenait. « Débrouillez-vous, lui avait-on dit, et surtout ne perdez pas de vue ce principe que la guerre doit nourrir la guerre. Nous ne vous donnons point d'autres instructions que celles-ci : Réussissez, et vous aurez bien mérité de votre pays d'adoption ! » Nous disons donc que les gens de la forme, que ceux qui n'ont de larmes que pour les maux de nos ennemis, et dont l'œil reste absolument sec pour

ceux qui atteignent nos soldats, nous répétons que les uns et les autres, les pseudo-compatissants et les réglementaires, se liguèrent entre eux pour assaillir, pour calomnier un homme qui, dans l'espace de six ans, comptait des services, des actions d'éclat et des citations qui, chez les Anciens, eussent suffi, si les Destins eussent arrêté là sa carrière, pour lui faire prendre rang parmi les héros.

Mais arrivons au fait.

Le Bey Yusuf avait pour khoudja (secrétaire) un ancien kadhy de Bône, nommé Sid Khelil. Cet homme qui, sans doute, avait ses raisons pour ne point vivre sous la domination de la France, s'était réfugié à Tunis en 1832, après la prise de Bône. Il ne cessa d'entretenir de là une correspondance très active avec Ahmed-Bey, qu'il tenait au courant de la situation de nos affaires au moyen d'agents qu'il avait laissés dans cette ville. Instruite de cet état de choses, l'Autorité française avait exigé du Bey de Tunis que Sid Khelil lui fût livré. Il fut conduit à Alger, où le Consul de France de la Régence le fit suivre de tous les papiers qu'il avait saisis à son domicile. La plupart de ces pièces, dont quelques-unes étaient chiffrées, justifiaient les soupçons dont il avait été l'objet. Après quelque temps d'internement à Alger et ses protestations de soumission, Sid Khelil fut renvoyé à Bône, et placé sous la surveillance de l'autorité locale.

Comme, en définitive, c'était un homme d'une certaine importance, et, de plus, un savant jurisconsulte, Yusuf-Bey, sur ses sollicitations, finit par consentir, avec sa bonté ordinaire, à l'attacher à sa personne en qualité de khoudja (secrétaire), et l'appela auprès de lui au camp de Dréan, où Sid Khelil devait, en même temps, remplir les fonctions de kadhy.

Tout alla bien pendant quelque temps; Yusuf, qui avait pris son secrétaire en affection, l'admettait à sa table, et le retenait tous les soirs à sa tente pour faire sa partie d'échecs. Le jeune Bey, qui avait, d'ailleurs, toute confiance dans l'homme qu'il honorait de son amitié, ne lui cachait rien de ses projets; du reste, par ses fonctions de premier khoudja, Sid Khelil était naturellement au courant de tout ce que médidait son chef, puisque lui seul était chargé de la correspondance politique avec les indigènes.

Or, à plusieurs reprises, Yusuf-Bey avait eu l'occasion de s'apercevoir que les plans qu'il combinait avec le plus de soin, et dans le secret le plus absolu, échouaient avec une persistance inexplicable. Des avis secrets l'avertissaient d'avoir à se méfier de son khoudja; mais, ne pouvant croire à la trahison d'un homme qu'il traitait bien plutôt en ami qu'en serviteur, Yusuf ne tenait aucun compte de ces avertissements, qu'il considérait soit comme une calomnie, soit comme une tentative de vengeance particulière de la part d'un envieux ou d'un ennemi de Sid Khelil. Yusuf poussait à ce point sa confiance en son secrétaire, qu'il allait jusqu'à lui communiquer les lettres qui l'accusaient et à en rire avec lui.

Pourtant, quelques indices, quelques imprudences de Sid Khelil, la persistance des accusations, finirent par faire naître le doute et le soupçon dans l'esprit de Yusuf sur la fidélité de son kadhy, et par éveiller son attention sur les faits et gestes de celui dont il avait fait son secrétaire intime.

Yusuf-Bey ne tardait pas à se convaincre que Sid Khelil n'avait point cessé d'entretenir une correspondance des plus actives avec El-Hadj-Ahmed, et que c'était à lui qu'il devait de voir échouer ses projets d'attaque sur les tribus rebelles,

lesquelles en étaient toujours informées à l'avance par son secrétaire. Mais avant de punir une si noire trahison, Yusuf-Bey voulut avoir des preuves de la culpabilité de son agent : il continua, tout en l'observant et en prenant ses précautions, à lui montrer bon visage, et ne changea rien dans sa manière d'être avec lui.

Or, Yusuf étant parvenu, dans les premiers jours du mois d'août, à faire intercepter une lettre à l'adresse de Sid Khelil, que lui apportait un homme de Constantine, put enfin être fixé sur le degré de culpabilité de cet indigne magistrat. Dans cette lettre qui, bien qu'elle ne portât pas le cachet d'El-Hadj-Ahmed, fut cependant reconnue pour avoir été écrite par son khoudja, le Bey reprochait à Sid Khelil sa lenteur à remplir sa promesse, celle de faire disparaître de la surface de la terre de l'Islam le renégat, le faux Musulman qui était, en se faisant l'homme des Chrétiens, devenu le plus dangereux ennemi des Croyants.

Après avoir pris lecture de cette lettre du Bey de Constantine, Yusuf la fit recacheter et jeter dans la tente de Sid Khelil. Or, comme il ne pouvait manquer de répondre à El-Hadj-Ahmed, Yusuf le fit épier par un de ses serviteurs, lequel devait, n'importe par quel moyen dont il lui laissait le choix, s'emparer de la réponse du khoudja avant qu'elle ne fût remise à l'homme qui lui servait de courrier. On avait remarqué que le khady, quand il avait à écrire, faisait habituellement sa correspondance le soir, avant de se coucher, et après avoir quitté la tente de Yusuf. Or, ce détail n'avait point échappé à Ismaïl[1], le fidèle chaouch du Bey : couché au pied de la tente

1. Je tiens les faits que je raconte de la bouche d'Ismâïl-ben-Brahim lui-même, que je retrouvais comme simple *askri* (soldat) au 1er régiment

de Sid Khelil, dont il avait préalablement enlevé un piquet, il pouvait facilement observer ce qui se passait dans l'intérieur. Sid Khelil, en rentrant dans sa tente, avait aperçu, sur le tapis qui lui servait de couche, la lettre d'El-Hadj-Ahmed, que Yusuf y avait fait déposer après en avoir pris connaissance. Sid Khelil la lut à son tour, et se mit en devoir d'y répondre. Dès que cette opération fut terminée, — et Ismâïl n'en perdait pas un détail, — il ferma sa lettre, la cacheta à la cire rouge, et la plaça avec celle du Bey de Constantine, dans la poche de son cafetan, se réservant de la remettre le lendemain matin à l'un des hommes qui lui servaient de courriers, puis il se déshabilla, se bornant à ôter son cafetan, qu'il suspendit à l'un des montants de la tente, se coucha et éteignit sa lumière.

Ismâïl avait fait son plan, et il paraissait certain du succès ; il retourna dans sa tente, et y attendit le moment qu'il avait fixé pour l'exécution de son opération. Vers deux heures du matin, après s'être assuré que Sid Khelil dormait, Ismâïl entrait précipitamment dans la tente du kadhy, et lui disait : « Sidi, pardonne-moi de te réveiller ainsi : Sidna le Bey, qui vient de recevoir des nouvelles de la tribu des Beni-Mohammed, me charge de te faire savoir que tu aies à te tenir prêt pour partir au *fedjeur* (point du jour) avec lui. »

Sid Khelil, qui avait l'habitude de ces sortes d'alertes, ne

---

de Tirailleurs algériens, dans lequel j'ai été successivement capitaine et chef de bataillon. Vingt fois, je l'ai mis sur ce chapitre, et sur les faits dont il avait été témoin quand il faisait partie des Spahis de Yusuf.

Après diverses aventures plus ou moins extraordinaires, il s'était, comme il le disait, *retrouvé sur ses pieds* dans ces terribles fantassins, situation qui, pour un Turk de sa valeur, manquait tout à fait de prestige à ses yeux.

trouva rien d'insolite dans la communication de cet ordre ; il se contenta de répondre en bâillant, et à demi endormi : « C'est bien, mon fils, je serai à cheval au *fedjeur*, s'il plaît à Dieu ! »

En passant près du montant où était suspendu le cafetan, Ismaïl le fit tomber, et, avant de le remettre à sa place, il avait enlevé les deux lettres que Sid Khelil avait mises dans l'une des poches de ce vêtement. Cette soustraction s'était opérée en un clin d'œil.

Ismaïl remettait sur-le-champ ces lettres à Yusuf-Bey, qui ne s'était point couché, et qui veillait dans sa tente, où il réunissait sans retard en une sorte de conseil de guerre les officiers de ses Spahis réguliers. Il leur donnait tout d'abord connaissance de la lettre d'El-Hadj-Ahmed, par laquelle il pressait Sid Khelil de tenir sa promesse, celle de le débarrasser de Yusuf-Bey ; puis, il leur communiquait la réponse que le kadhy venait de faire au bey de Constantine. Dans sa lettre, Sid Khelil s'excusait de n'avoir point trouvé encore l'occasion favorable pour exécuter la volonté d'El-Hadj-Ahmed ; « mais, ajoutait-il, la journée de demain ne se passera point sans que cet ennemi des Musulmans et le tien, sans que cet *ould haram* (enfant d'iniquité) ait cessé de vivre ; mes mesures sont prises ; le breuvage qui doit le tuer est préparé, et je ne m'en rapporterai point à d'autres qu'à moi pour le lui servir. »

Pendant que Yusuf-Bey donnait lecture, la voix tremblante d'indignation, de cette lettre de l'homme qu'il avait toujours traité comme on traite un ami, de l'homme qu'il avait admis, nous le répétons, dans son intimité, et pour lequel il n'avait point de secrets, le visage des six officiers de Spahis prenait une expression de colère méprisante, qui

prouvait combien la trahison de Sid Khelil leur était odieuse, à eux, des dévoués jusqu'à la mort à leur jeune et valeureux chef.

— « Je vous ai réunis, compagnons, continua Yusuf-Bey, pour que vous jugiez cet homme, et que vous prononciez sur la peine qu'il a méritée. « Qu'on l'amène devant nous ! » ordonna Yusuf-Bey à son bach-chaouch, qui, aussitôt, sortit de la tente pour faire exécuter l'ordre qu'il venait de recevoir.

Sid Khelil fut arraché de sa couche et traîné devant le Conseil. « Qu'y a-t-il et que me voulez-vous ? » demanda le khoudja d'un air hautain et méprisant.

— « Plus d'humilité te conviendrait mieux, traître fils de traître, chien fils de chien ! lui fit remarquer le Bey. Tu es ici pour te défendre, et hâte-toi de le faire, si tu le peux !... Reconnais-tu ces lettres ? »

— « Je les reconnais, répondit Sid Khelil avec assurance ; ce sont celles que vous m'avez volées..... Tu as bien fait, serviteur des Chrétiens, ajouta-t-il en s'adressant à Yusuf, de prendre l'avance ; car je tenais ta vie entre mes mains comme à présent tu tiens la mienne. Prends-la donc bien vite, et *rouh djehennem âlik !* (va-t'en au diable !) »

Pour conserver jusqu'au bout les formes de la justice beylikale, Yusuf posa successivement à chacun des juges la question suivante : « Quelle peine a mérité cet homme ? » Chacun d'eux, plaçant la main sur son cœur, répondit : « *Telzemhou el-mout* ! (Il a mérité la mort !) »

Le condamné fut aussitôt remis entre les mains des chaouchs, et traîné à quelques pas de la tente du Conseil. Il était agenouillé sur la *sofra*[1] (nappe) de *djeld el-filali*

1. Le patient s'agenouillait au milieu de la *sofra*, laquelle était destinée à recevoir le sang provenant de la décapitation.

(peau de maroquin), où il récitait la *chehada*[1], puis il était livré au chaouch-exécuteur qui, après lui avoir glissé dans l'oreille quelques paroles de consolation, passait derrière lui, le piquait à la nuque de la pointe de son sabre pour lui faire tendre le cou, et, d'un coup de revers, faisait voler sa tête à dix pas.

La justice du Bey était satisfaite.

On trouvait, dans un coin de la tente de Sid Khelil, un vase contenant un breuvage qu'on soupçonna être le poison qu'il avait préparé pour Yusuf-Bey. En effet, ce liquide, donné à un chien, le tua presque instantanément[2]. Du reste, nous avons vu qu'il n'avait point cherché à nier ses intentions criminelles, et qu'il ne regrettait qu'une chose : c'est d'avoir été prévenu par la justice de Yusuf[3].

C'est là le fait qu'on lui imputa à crime, et dont profitèrent ses ennemis pour le montrer sous un jour odieux ; on le disait cruel, sanguinaire, disposé à faire disparaître tous les obstacles qu'il rencontrait sur son chemin, et ne faisant aucun cas de la vie de quiconque lui portait ombrage ou le gênait. Ce qu'on lui reprochait surtout dans cette affaire du kadhy Sid Khelil,

1. Formule de la profession de foi, ou du témoignage de l'*Islam*: « J'atteste qu'il n'y a point de dieu si ce n'est Dieu, et que Mohammed est l'apôtre de Dieu. »

2. Je répète que ces faits m'ont été rapportés par un témoin oculaire et actif de ce drame, Ismaïl-ben-Brahim, spahis-ordonnance de Yusuf-Bey, lequel n'avait aucun intérêt à me tromper; moi-même, à l'époque où cet homme servait sous mes ordres, je ne prévoyais pas que j'aurais, un jour, à utiliser son témoignage. Ismaïl n'est mort, étant en retraite à Blida, que depuis quelques années seulement. Il avait été sergent-recruteur au 1er de Tirailleurs algériens pendant longtemps.

3. Plus tard, le fils aîné de Sid Khelil reconnut la culpabilité de son père.

c'est de n'avoir point suivi les formes de la justice française ; jusqu'au Ministre de la Guerre qui s'en mêla, et qui lui envoya ce blâme que, sans doute, lui avaient soufflé les ennemis de Yusuf :

Vous devez vous souvenir que vous êtes au service de la France, et que, par suite, vous devez vous conduire comme se conduit la France, *sans faire justice autrement que selon ses lois*[1].

C'était là de l'aberration au suprême degré ; car, enfin, raisonnons un peu : Voici un homme qui n'est point encore Français par la naturalisation, bien qu'il ne le cède à aucun de nos compatriotes pour les services qu'il a rendus à notre Pays ; vous en faites le Bey d'un territoire qui ne nous appartient pas ; vous le campez au milieu de tribus ennemies, avec la consigne de les vaincre, ou de les gagner à notre cause par les moyens qu'il jugera les meilleurs pour arriver à ce résultat ; vous lui donnez carte blanche pour conquérir son Beylik ; c'est avec 300 Spahis réguliers et autant de fantassins indigènes, seules forces dont il dispose à sa volonté, et qui n'auraient rien de bien redoutable si elles n'avaient à leur tête un homme de la valeur de Yusuf ; et c'est avec ces forces, si peu

1. Si, deux ans plus tard, en 1838, on eût adressé le même reproche à l'énergique général de Négrier, qui, disait-on, « avait la main prompte aux exécutions rapides et sommaires, » et qu'il en eût tenu compte, nous eussions pu attendre longtemps encore la pacification de la province de Constantine. Est-ce que les Arabes comprenaient quelque chose à notre justice lente et formaliste ? Il la leur faut à eux prompte et frappante. Du reste, c'est la loi de la guerre, et les civilisés mêmes de tous les pays n'opèrent guère autrement à l'égard de ceux de leurs ennemis qui tombent entre leurs mains. Il est donc parfaitement inutile de nous faire meilleurs que nous ne le sommes en réalité.

imposantes, qu'il tiendra le pays, qu'il nous frayera et qu'il nous ouvrira la route de Constantine, en soumettant ou en amenant à lui les populations placées sous le terrible joug d'El-Hadj-Ahmed. Quant aux moyens de vaincre ou de séduire, quant aux ressources pécuniaires qui lui sont nécessaires pour soutenir son rang, pour représenter, pour faire, en un mot, figure de Bey ; quant au nerf de la guerre, dont il a besoin pour réduire par la force les tribus hostiles, pour repousser les attaques presque incessantes du lieutenant d'El-Hadj-Ahmed, ou des chef indigènes qui combattent pour leur propre compte, eh bien ! mais il les prendra où il les trouvera, sur les biens des tribus ennemies, par exemple ; il a carte blanche, nous le répétons, pour faire son budget ; il est prévenu qu'il n'a pas à compter sur les boudjhou du Beylik français ni pour le représenter, ni pour l'indemniser des frais de la guerre. « Réussissez, lui a-t-on dit ; on ne vous en demande pas davantage. » Fréquemment même, il s'est vu dans l'obligation d'emprunter aux Juifs pour payer ses Auxiliaires, ou pour soutenir le train, pourtant si modeste, de sa maison.

Voici un homme, disons-nous, qui passe ses jours, et surtout ses nuits, à cheval ; son existence est une alerte permanente, ses jours sont partagés entre la politique, la diplomatie et les aventures de guerre ; cet homme — et c'est là, vraiment, chose admirable ! — gaspille sa vie à notre profit ; il est attaqué par devant, par derrière, à dextre et à sénestre ; l'ennemi le guette sans relâche et avec toutes les ruses félines employées avec tant d'habileté par les Arabes ; heureusement qu'il a appris à les déjouer. Il a non seulement ses ennemis déclarés, mais il a encore ceux — et ce sont les plus dangereux — qui, sous le masque de l'amitié, le trahissent impudemment, Sid Khelil, par exemple. Cédant à sa prière, à ses sollicitations,

Yusuf en fait son khoudja, son secrétaire intime, son ami; il l'admet à sa table, à ses jeux; il a en lui pleine et entière confiance; il l'initie à sa politique; il lui communique ses projets, et pendant que lui, Yusuf, le comble de bienfaits, lui, le serviteur gâté, choyé, le trahit lâchement, et consent à se faire l'instrument de mort de son maître, de son prince. Et c'est dans ces conditions qu'on vient reprocher à Yusuf de s'être fait justice autrement que par nos lois! C'était bien le cas, en effet, d'en faire l'application! Nous trouvons, nous, qu'il a fait justice de Bey, la seule qui convînt dans les conditions où nous l'avions placé; nous ajouterons même qu'il a entouré son jugement de toutes les garanties possibles, en constituant un tribunal dont tout autre Bey se fût fort bien passé.

Mais les ennemis de Yusuf avaient profité de l'absence du maréchal Clauzel, qui était alors à Paris, pour circonvenir le général Rapatel, son intérimaire, et l'exciter à demander, contre le héros de Bône, un blâme au Ministre de la Guerre.

Quelques jours après l'exécution de Sid Khelil, Yusuf-Bey faisait bâtonner un Maure et un Juif qui avaient été reconnus les complices de son kadhy.

On l'accuse, une autre fois, d'avoir fait décapiter un Arabe venu au marché de Dréan pour y vendre une mule qu'il avait volée, tandis que la cause de son exécution était l'assassinat, en 1832, d'un tambour de Vétérans, endormi sur les remparts de Bône.

Enfin, pendant les quatre mois que dura l'absence du maréchal Clauzel, il n'est point de calomnies, dirigées contre Yusuf-Bey, que ses ennemis n'aient lancées dans la circulation; il n'est point d'accusations dont ils n'aient cherché à le charger. Nous devons dire cependant qu'il n'avait point que

des ennemis, et qu'il trouva des défenseurs parmi ses chefs et ses compagnons de dangers, ainsi que parmi les rares personnes auxquelles il n'avait pas eu l'occasion de rendre des services, et remarquons comme nous faisions là de pauvre politique ; car, déconsidérer Yusuf-Bey, chercher à le renverser, c'était, en compromettant son œuvre, faire, en général, le jeu de nos ennemis, qu'il gênait considérablement, et, en particulier, celui d'El-Hadj-Ahmed, qui n'ayant pu réussir à le faire tuer, était on ne peut plus heureux de voir que nous nous faisions ses auxiliaires, et, par suite, ses complices inconscients.

Du reste, Yusuf-Bey a fait justice, à la date du 16 septembre, dans un mémoire très détaillé, et empreint d'un caractère indiscutable de vérité et de bonne foi, des calomnies auxquelles il avait été en butte pendant la durée de son beylikat. Nous regrettons que son étendue ne nous permette pas de reproduire cet important et intéressant document.

VII

Le maréchal Clauzel, qui était toujours à Paris, faisait bien tous ses efforts pour enlever la question de l'expédition de Constantine, et il avait réussi à mettre de son côté le belliqueux Président du Conseil des Ministres, M. Thiers, qui lui avait demandé un plan de campagne, lequel fut aussitôt tracé par M. de Rancé, aide-de-camp du Maréchal, et remis au Ministre, qui promit de l'appuyer chaudement au sein du Conseil.

Sur la foi de cette promesse, le Maréchal avait repris le chemin d'Alger, où il arrivait le 28 août. M. de Rancé, qui était resté à Paris, ne rentrait à Alger que le 8 septembre avec la nouvelle de la chute prochaine du Ministère dont faisait partie M. Thiers.

Craignant avec raison que le nouveau Cabinet ne lui fût pas favorable, le Maréchal renvoyait M. de Rancé à Paris, avec la mission de demander les moyens d'exécuter son plan d'occupation générale de la Régence. En cas de refus, M. de Rancé devait faire pressentir la démission du Maréchal.

Pour toute réponse, le nouveau Ministère avait invité le général de Damrémont à se rendre en Afrique pour prendre le commandement des mains du Maréchal si, toutefois, il persistait dans ses projets de retraite.

Le Maréchal, qui tenait à rester en Algérie, déclara alors qu'en présence du refus des renforts qu'il avait demandés, il était décidé à s'en passer, et à agir avec les forces qu'il avait à sa disposition.

Le Ministre de la Guerre, maréchal Maison, écrivait au Gouverneur, à la date du 27 septembre, la dépêche suivante :

Le Gouvernement du Roi aurait désiré qu'il n'eût pas encore été question de l'expédition de Constantine. C'est parce que cette expédition avait été annoncée, et *pour ce seul motif*, que le Gouvernement l'autorise. Il est bien entendu qu'elle doit se faire avec les moyens — *personnel et matériel* — qui sont actuellement à votre disposition.

VIII

A l'époque à laquelle nous sommes arrivés, la grande et puissante tribu des Hanencha se trouvait divisée en deux *soff* (partis), l'un, obéissant à Er-Rezgui-ben-El-Mensour[1], le chef effectif des Hanencha, et l'autre tenant pour Sid El-Hasnaouï, un des neveux de Sid El-Hadj-El-Moubarek; le premier, secrétaire des Harar, et occupant lui-même cet emploi auprès du Cheikh Ali, seigneur héréditaire des Hanencha.

Or, le commandement de cette puissante tribu venait de devenir vacant par suite de l'internement du Cheikh Ali à Constantine. C'est dans ces circonstances que Er-Rezgui, le dénonciateur de son seigneur et la cause de son internement, c'est alors, disons-nous, que cet homme, issu d'une famille obscure de *khouadja* (écrivains), fut élevé au cheikhat des Hanencha par El-Hadj-Ahmed-Bey.

Mais, trouvant le moment opportun, Sid El-Hasnaouï, toujours réfugié au Kaf, se décidait à sortir de l'inaction et à

1. Er-Rezgui-ben-El-Mensour avait été khoudja du Cheikh des Hanencha; il s'était lié avec El-Hadj-Ahmed quand celui-ci était Kaïd El-Aouaci. A son avènement au Beylik de Constantine, Er-Rezgui vint se présenter au nouveau Bey, qui lui fit bon accueil, et qui, plus tard, le nomma Cheikh des Hanencha; mais son installation ne s'était pas faite sans quelques troubles suscités par les partisans de la famille déchue, représentée par El-Hasnaouï. Après plusieurs combats sanglants, après des trahisons et des tueries sans nombre, Er-Rezgui, avec l'aide d'El-Hadj-Ahmed, parvint à se maintenir au pouvoir. El-Hasnaouï s'était réfugié au Kaf, en attendant l'occasion de rentrer en campagne.

rétablir son influence parmi ses partisans. C'est ainsi qu'il parvint à gagner à sa cause toutes les tribus du Nord jusqu'aux Oulad-Khiar, et la majeure partie des Hanencha, qui composaient autrefois la Zmala des Harar.

Cherchant un point d'appui sur les Français de Bône, il avait écrit à plusieurs reprises au général d'Uzer, qui ne pouvait que l'engager à conserver sa position aux Hanencha jusqu'à ce que le gouvernement se fût décidé à faire l'expédition de Constantine, dont il était déjà question, nous l'avons dit plus haut, de faire la conquête.

Effrayé des préparatifs de son compétiteur, Er-Rezgui s'enfuit à Constantine pour y solliciter le secours du Bey El-Hadj-Ahmed ; mais celui-ci, trop occupé déjà de ses propres affaires, le renvoya à des temps meilleurs.

Parmi les tribus qui tenaient pour Er-Rezgui, celle des Nbaïl, qui, sous la double dénomination de Nbaïl-Tertra et de Nbaïl-Nadheur, occupe les deux rives de l'ouad Seibouse, à l'est de Guelma, se montrait surtout hostile à notre cause, et le prouvait par de fréquentes incursions sur le territoire de nos tribus alliées. Or, Yusuf-Bey avait résolu de faire cesser ce fâcheux état de choses.

Il quittait son camp de Dréan, à la tombée de la nuit, avec ses seules forces indigènes, et fondait, à la pointe du jour, avec sa cavalerie, sur les Nbaïl, auxquels il enlevait 600 bœufs.

Dans cette affaire, Yusuf courut une série de dangers ; car, s'étant élancé sur l'ennemi avec sa fougue ordinaire, et sans se préoccuper de son infanterie, qui n'avait pu le suivre, il fut un instant cerné par les Nbaïl dans un terrain fourré ; ce ne fut que par des prodiges d'audace qu'il se tira de ce mauvais pas. Il retrouvait bientôt ses fantassins, qui s'étaient

égarés, et qui ne l'avaient rejoint qu'en marchant à l'appel de la poudre.

Sa prise, qu'il avait fait filer devant, arrivait à Dréan sans que les Nbaïl eussent tenté de la reprendre, et Yusuf et sa troupe rentraient au camp sans avoir été inquiétés.

IX

Chaque jour, il arrivait au jeune Bey des adhésions nouvelles : travaillées activement par ses émissaires, les tribus, fatiguées du joug tyrannique et des cruautés d'El-Hadj-Ahmed, n'attendaient, disaient-elles, que notre marche sur Constantine pour se déclarer ouvertement en notre faveur et passer de notre côté. « Hâtez-vous, lui écrivaient les chefs de ces tribus, de nous délivrer de ce fléau qui pèse sur nos épaules comme un bernous de plomb[1]. »

1. Ce désir de secouer le joug si intolérable du Bey Ahmed n'était pas particulier aux tribus de la province de l'Est seulement ; il était largement partagé par la plupart des habitants de la capitale du Beylik. Voici ce qu'écrit à ce propos l'auteur des intéressants « *Documents pour servir à l'Histoire de Bône* » :

« Les renseignements que l'on avait de Constantine étaient réellement des plus engageants. La majeure partie des habitants n'aspirait qu'à être délivrée de la tyrannie du Bey Ahmed, et faisait annoncer aux Français, par ses écrivains, qu'ils n'avaient qu'à se présenter, et qu'on leur ouvrirait les portes de la ville avec reconnaissance. Ces promesses indigènes étaient, du reste, confirmées par la lettre pressante d'un Européen des environs de Gênes, Paolo di Palma, établi à Constantine depuis plusieurs années, et parfaitement au courant de ce qui s'y passait.

» Paolo connaissait tout ce monde de mécontents, et l'avait mis en

Nous l'avons dit, les offres de soumission arrivaient de toutes parts à Yusuf-Bey, et non seulement des tribus qui étaient dans la longueur de son bras, mais encore des plus éloignées. C'est ainsi que le Cheikh Bel-Kacem, chef de la grande tribu des Younès, laquelle confine au désert, était venu en personne rendre hommage à Yusuf-Bey, et lui offrir 5,000 cavaliers, qu'il commande, et son influence sur un grand nombre de tribus voisines de la sienne. « Tu peux compter sur moi, lui avait-il dit; mais je ne puis me déclarer ouvertement pour toi tant que la marche des Français sur Constantine ne sera pas décidée et absolument certaine. »

Yusuf-Bey, qui ne doutait pas que l'expédition de Constantine ne dût s'effectuer *très prochainement*, avait engagé le Cheikh Bel-Khacem à se rapprocher de nous. Après l'avoir promis à Yusuf, le chef des Younès regagna ses campements du Sud. Mais, voyant qu'il ne se faisait aucun préparatif annonçant que l'expédition dût être aussi prochaine que le lui avait affirmé Yusuf-Bey, Bel-Kacem retarda son mouvement. Il répondait au jeune Bey, qui lui rappelait sa promesse de marcher vers le Nord, que, puisque nous restions inactifs dans nos camps, il ne pouvait, sans courir le risque de se perdre dans l'esprit des nombreuses populations du désert, faire acte de soumission aux Chrétiens sans être assuré qu'ils

---

relation avec le Bey-Yusuf. Il est certain que la ville était toute prête à nous ouvrir ses portes. Combien d'indigènes contemporains et bien informés me l'ont souvent répété! Mais des incidents imprévus, et surtout les éléments, dans une saison peu favorable pour entrer en campagne, devaient faire échouer nos efforts. La critique ne pouvait, évidemment, manquer de traiter tout cela d'illusions, et faire retomber sur quelqu'un la responsabilité des malheurs éprouvés. » (*Revue africaine*, janvier-février 1888.)

ne l'abandonneraient pas quand il se serait ainsi compromis. Dans la conviction, nous le répétons, que notre marche sur Constantine, si demandée par un grand nombre de tribus, était proche, Yusuf-Bey insista, en lui reprochant son manque de confiance, pour que Bel-Kacem commençât sans plus tarder son mouvement vers nous, et ne lui dissimulait pas, en même temps, les doutes sur sa sincérité que faisait naître dans son esprit le retard qu'il apportait dans l'exécution de sa promesse.

Le Cheikh des Younès répondait à ces reproches en envoyant à Yusuf-Bey son fils, jeune et beau cavalier, accompagné de vingt des grands de la tribu.

Tu doutes de ma foi, lui écrivait-il dans une lettre que lui remettait Ben-Bel-Kacem ; eh bien ! je t'envoie mon fils ; c'est mon bien le plus cher. Garde-le jusqu'à Constantine, et si, au premier bruit de tes pas pour marcher au combat, je ne te rejoins pas avec 8,000 cavaliers, fais tomber la tête de mon fils chéri.

Un marabouth vénéré du désert envoyait une jument en présent à Yusuf, et lui écrivait que, converti à la bonne opinion que les Musulmans avaient de sa justice, il le reconnaissait Bey de Constantine.

Les chefs des Oulad-Ali et des Beni-Four'al étaient également venus offrir leur concours à Yusuf-Bey pour l'aider à renverser le tyran de Constantine.

C'est également à cette époque que El-Hacenaouï, le Cheikh légitime de la grande tribu des Hanencha, et qui, déjà, avait réclamé l'appui des Français contre Er-Rezgui, à qui El-Hadj-Ahmed avait donné le cheikhat de cettre tribu, c'est à cette époque, disons-nous, que El-Hacenaouï entama, sur le

conseil de Bel-Kacem, Cheikh des Younès, des relations avec Yusuf-Bey.

A la suite d'une première entrevue qu'ils eurent à la Chafiâ, El-Hacenaouï vint, à la tête de 200 cavaliers, visiter Yusuf-Bey, qui le reçut à bras ouverts dans son camp de Dréan. En même temps qu'El-Hacenaouï faisait sa soumission, il nous offrait ses services, que Yusuf acceptait avec son enthousiasme habituel; il le comblait de présents en argent et en bestiaux.

Yusuf-Bey lui confiait aussitôt la mission d'attaquer les Senhadja, dont il avait fort à se plaindre. El-Hacenaouï exécutait immédiatement ses ordres : il surprenait et battait cette tribu, et ramenait au camp un butin considérable.

Yusuf-Bey employa notre nouvel allié à des missions de cette nature, dont il s'acquitta avec le même succès. Il avait su également gagner à sa cause le Kaïd El-Hadj-Soliman, ancien lieutenant du Bey de Constantine, et qui n'avait échappé à la mort, qu'il lui avait préparée, qu'en se réfugiant à Tunis. Yusuf se l'attacha en qualité de khalifa, après en avoir obtenu l'autorisation du maréchal Clauzel, ainsi que nous l'avons vu dans la lettre qu'il adressait à Yusuf à la date du 27 juin dernier.

Ces deux personnages, El-Hacenaouï et El-Hadj-Soliman, furent très utiles à Yusuf-Bey, qui sut en tirer habilement, au profit de notre cause, de bons et sérieux services.

Nous verrons, par la lettre suivante qu'adressait El-Hacenaouï à Yusuf-Bey, à la date du 27 septembre, quel était l'état des esprits dans les tribus du territoire de Bône, et combien le jeune Bey avait su acquérir d'influence sur les populations indigènes de son Beylik.

Que le Très-Haut te protège ! toi qui es l'essence de toute grandeur et de toute délicatesse, la source de l'héroïsme, de la bienfaisance, la terreur de tes ennemis, notre Maître et notre seul espoir ! Je viens porter à ta noble connaissance une nouvelle qui sera heureuse : avec la grâce de Dieu, Rezgui et ceux qui le suivaient ont abandonné la plaine, et se sont réfugiés sur le haut des montagnes. Une grande terreur les avait frappés : ils ont abandonné leurs troupeaux ainsi que leurs tentes, et ils ne sont rentrés dans leurs douars qu'après un certain temps. Plusieurs autres tribus se sont soumises et sont devenues nos alliées.

Veuille le Seigneur que ta présence se perpétue au milieu de nous ! Tous redescendront, sans doute, dans la plaine ; nous ferons alors, une seconde sortie, nous nous emparerons d'eux, et nous ferons disparaître jusqu'aux derniers vestiges de nos ennemis ; car, en ce moment, *toutes les tribus de la plaine te sont soumises*, et il ne reste d'ennemis que El-Hadj-Ahmed et Rezgui. Par la grâce de Dieu Tout-Puissant, tu sauras faire pâlir leur étoile !

Ne manque pas, Notre Seigneur, de nous envoyer des fusils ainsi que des bernous de laine pour nos nouveaux Chioukh, plusieurs d'entre eux s'étant adressés à nous pour être investis de cette fonction. Que les porteurs de ce billet ne reviennent qu'avec ces effets. Salut !

X

En effet, *les tribus étaient soumises dans un rayon très étendu entre Bône et Constantine*, et la sécurité y était complète, à ce point que nos officiers de cavalerie pouvaient aller faire des remontes au loin, et qu'une correspondance régulière fut établie par terre entre Bône et Tunis.

Une lettre qu'adresse à Yusuf-Bey, à la date du 24 septembre, M. Baude, Membre de la Chambre des Députés, et chargé d'une mission dans nos Possessions du Nord de l'Afrique, va confirmer ce que nous disons plus haut de l'influence qu'exerçait Yusuf sur les populations indigènes de son Beylik, et du degré de sécurité dont jouissaient les voyageurs français dans l'étendue de son commandement.

Malagher (?), le samedi 24 septembre 1836,
à 7 heures et demie du matin.

Nous voilà, mon cher Commandant, à trois lieues de La Calle. Je vous remercie du bon accueil que nous avons reçu dans la tribu des Merdès, où nous nous sommes arrêtés pendant huit heures. Il suffit d'être recommandé par vous pour être traité partout comme des maîtres et des amis. Nous sommes fort contents de notre interprète Mohammed, et il considère comme une récompense l'avis que je vous en donne.

Je vous envoie ce billet par un brigadier qui part dans la journée pour le Camp ; je n'ai pas voulu perdre cette occasion de vous dire combien nous avons à nous louer de vos Arabes. Excusez la forme de ce billet écrit au milieu des champs, et agréez l'assurance de toute ma considération et de mes sentiments dévoués.

M. de Chasseloup se joint à moi.

BAUDE.

CHAPITRE XIV

I. Le général Trezel est nommé au commandement supérieur de Bône. — Une reconnaissance, poussée par Ben-Aïça, khalifa d'El-Hadj-Ahmed-Bey, dans la direction de Dréan, est battue par Yusuf-Bey. — II. Les lenteurs du Gouvernement à organiser l'expédition de Constantine éloignent de nous les tribus alliées qui nous avaient offert leur concours. — III. Le Gouvernement décide enfin cette expédition, mais trop tardivement, et avec les seuls moyens dont dispose le maréchal Clauzel. — Une lettre du Ministre de la Guerre. — Le duc de Nemours est annoncé comme devant prendre part à l'expédition de Constantine. — IV. Le khalifa Ben-Aïça vient faire une démonstration devant le Camp de Dréan. — Le général Trezel s'oppose à la sortie que veut faire Yusuf-Bey pour le repousser. — V. Préparatifs pour l'expédition de Constantine. — Pertes en mer. — Le maréchal Clauzel débarque à Bône. — VI. Composition du Corps expéditionnaire et son organisation. — Guelma désigné définitivement comme point de rassemblement de l'Armée. — Mouvement de l'avant-garde. — Mise en marche du Corps expéditionnaire. — Le temps devient affreux. — Les indigènes réquisitionnés en profitent pour ne pas remplir leurs engagements; de là, manque des moyens de transport sur lesquels comptait le Maréchal. — L'Armée est obligée de faire le siège de Constantine dans les plus détestables conditions. — Les péripéties de la retraite de l'Armée sur Bône. — Brillant engagement, sur l'ouad Zenati, entre les Spahis de Yusuf et les contingents ennemis, auxquels ils enlèvent un drapeau. — L'Armée rentre à Bône. — Yusuf pendant la retraite de Constantine. — VII. Appréciation sur cette campagne.

I

Mais le général Trezel, ayant été nommé au commandement supérieur de Bône, prenait possession de son nouveau poste le 5 octobre 1836. Le colonel Leroy-Duverger partait le lendemain pour aller reprendre à Alger ses fonctions de chef d'État-Major général.

Ce même jour, les montagnards de l'Edough envoyèrent un parti de 150 à 200 hommes contre la *dechera* d'El-Kermich, située à cinq kilomètres de Bône. C'était là une querelle de tribu à tribu, dont les résultats furent insignifiants.

Le 8 octobre, quelques maraudeurs de la tribu des Ouïchaoua vinrent attaquer des ouvriers qui travaillaient à l'aqueduc de Bône. Un peloton de cavalerie, mis aux trousses de ces assaillants, leur reprit deux de ces ouvriers qu'ils avaient enlevés et leur tua quelques hommes.

Le lendemain 9, Ben-Aïça, le khalifa d'El-Hadj-Ahmed-Bey, poussa une reconnaissance de 2,000 cavaliers dans la direction de Dréan. Sans se préoccuper de son infériorité numérique, Yusuf-Bey sortit du Camp avec sa petite garnison, et se jeta avec son audace habituelle sur les cavaliers de Ben-Aïça, qu'il poursuivit plus loin que la prudence — vertu qui lui était totalement inconnue — ne l'eût permis. Il fut même, un instant, complètement entouré d'ennemis ; mais, grâce à sa brillante valeur, il avait réussi à faire sa trouée dans le cercle épais de cavaliers qui cherchaient à lui couper la retraite. Par fortune, un escadron du 3e régiment de Chasseurs d'Afrique, commandé par le capitaine Marion, qui se rendait à Dréan, arrivait trés opportunément sur le champ de la lutte, et reprenait l'offensive avec les cavaliers de Yusuf. Ils fondaient ensemble sur les gens du Bey de Constantine, qui, prenant cet escadron pour l'avant-garde d'une forte colonne, s'enfuyaient en laissant une trentaine de cavaliers sur le carreau.

II

Il est clair que tous ces pourparlers entre Alger et Paris, que ces regrettables lenteurs, que ces difficultés qu'on opposait, depuis six mois, aux propositions du maréchal Clauzel, que le mauvais vouloir du Gouvernement à son égard, que les attaques passionnées dirigées si injustement contre cet illustre soldat ; il est certain, disons-nous, que ces obstacles multipliés, amoncelés sur le chemin de sa politique, produisaient le plus fâcheux effet sur l'esprit de nos tribus soumises, qui, en présence de ce désaccord entre le Gouvernement et le Commandant en Chef de l'Armée d'Afrique, ne se sentaient plus suffisamment protégées contre les attaques d'El-Hadj-Ahmed ; elles craignaient — et ce n'était pas tout à fait sans raison — d'être abandonnées, comme nous l'avions déjà fait ailleurs, et d'être livrées, trop faibles pour se défendre elles-mêmes, aux entreprises du Bey de Constantine, qui, déjà, nous venons de le voir, relevait la tête, et recommençait ses incursions sur le territoire que nous avaient conquis l'habileté, la valeur et l'influence de Yusuf-Bey.

En effet, placées entre l'enclume et le marteau, nos tribus alliées n'étaient pas bien coupables quand, trop faibles pour se défendre, et nous trop loin ou pas assez nombreux pour leur porter secours en temps opportun, elles faisaient leur soumission à l'ennemi pour éviter les désastreuses conséquences d'une lutte que, raisonnablement, elles ne pouvaient soutenir seules. Et quand nous leur reprochions ce que nous

appelions leur manque de fidélité, elles nous répondaient — et elles n'avaient pas tout à fait tort : — « Soyez forts sur tous les points, et vous pourrez compter sur notre fidélité. »

Il est présumable que si Ahmed-Bey nous eût sentis unis, et bien décidés à agir vigoureusement, il se serait hâté de venir négocier sa soumission ; mais en nous voyant hésitants, en désaccord sur la question de l'expédition de Constantine, dont nous le menacions depuis si longtemps, et en s'apercevant que nous cherchions à briser notre meilleure arme, celle qu'il redoutait le plus, il se mit à reprendre courage et à profiter du temps que nous perdions si maladroitement.

III

Pourtant, le Gouvernement finissait par se décider — toujours dans les conditions et avec les moyens restreints indiqués dans la dépêche du maréchal Maison en date du 27 septembre — à donner son assentiment à l'expédition de Constantine. Par une lettre en date du 22 octobre, le général Bernard, Ministre de la Guerre, donnait une sanction plus marquée à cette expédition, que le maréchal Clauzel, nous le répétons, avait résolu d'entreprendre avec les seules ressources dont il disposait.

Je vous ai fait connaître, lui écrivait le Ministre, par une dépêche télégraphique d'hier, que j'ai appris avec satisfaction que vous entrepreniez l'expédition de Constantine; et que vous n'étiez point inquiet du résultat.

Je vous ai annoncé, en même temps, que S. A. R. Mgr le

duc de Nemours est confié à vos soins, que le Prince arrivera à Toulon le 25, et qu'il s'embarquera immédiatement pour Bône. Je confirme cet avis, et je me hâte de vous dire que j'ai éprouvé une vive satisfaction de la nouvelle marque de confiance que nous donne le Roi.

L'intention de Sa Majesté est que Mgr le duc de Nemours assiste à l'expédition de Constantine, comme le Prince Royal a assisté à celle de Mascara. L'Armée sous vos ordres verra, dans sa présence, un témoignage patent de la sollicitude du Roi pour le Corps d'Occupation d'Afrique. C'est, en outre, une preuve de l'intérêt que prend Sa Majesté au succès de l'expédition de Constantine.

IV

Mais, avant que l'Armée expéditionnaire fût réunie, El-Hadj-Ahmed voulut profiter des quelques jours qu'il savait avoir devant lui pour tenter un coup de main sur le camp de Dréan. Le 24 octobre, les cavaliers de Ben-Aïça, au nombre de plusieurs milliers, firent une démonstration devant ce Camp. Comme il n'entrait point dans le tempérament de Yusuf-Bey de supporter ce genre d'insulte de la part de ses ennemis, il supplia le général Trezel, qui, ce jour-là, était au Camp, où il avait amené des renforts, d'autoriser sa sortie pour châtier ces cavaliers dont il avait si souvent eu raison ; mais le Commandant supérieur de Bône était d'avis qu'il y aurait plus que de l'imprudence à se mettre à la poursuite des gens de Ben-Aïça, dont le but, d'après lui, était de l'attirer dans les montagnes, où se trouvait, disait-on, Ahmed-Bey, avec des forces importantes, le général, répétons-nous, n'accéda point à la demande de Yusuf.

Le lendemain 25, la cavalerie du lieutenant d'Ahmed-Bey recommença l'opération de la veille, en venant tirailler devant le Camp. Mais le général Trezel n'ayant pas plus bougé que la veille, les cavaliers du Bey de Constantine s'éloignèrent et ne reparurent plus.

V

L'entrée en campagne avait été arrêtée par le maréchal Clauzel pour la première quinzaine d'octobre. Malheureusement, la réunion du Corps expéditionnaire fut retardée par les mauvais temps qui, cette année, *commencèrent plus tôt que de coutume.* Les hommes et le matériel n'arrivèrent que très difficilement, et avec une lenteur fort préjudiciable à l'entrée en opérations. Pour en donner une idée, nous dirons qu'un bataillon, embarqué à Oran, resta *vingt-neuf jours* en mer pour effectuer une traversée qui, ordinairement, n'en exige que quatre. Un transport, chargé de 25 à 30 chevaux du Train des Équipages, périt à la côte; un autre, qui en portait autant, s'en alla à Toulon, chassé par le gros temps. Ce fut une soixantaine de chevaux de moins pour les transports des approvisionnements.

Le 29 octobre, à quatre heures de l'après-midi, deux bateaux à vapeur, le « *Sphinx* » et la « *Chimère* », dont l'un portait au grand mât le pavillon de commandement, arrivaient au mouillage. Le colonel de Chabannes descendait aussitôt à terre, et annonçait l'arrivée du duc de Nemours, qu'on n'attendait pas si tôt.

Le général Trezel s'était rendu en toute hâte au débarca-

dère pour y recevoir le Prince; mais il avait déjà débarqué dans l'anse des Tagarin, où l'attendait un magnifique cheval que lui avait envoyé le Bey Yusuf. Le Prince acceptait également le logement que ce dernier lui avait offert dans sa maison [1].

Le maréchal Clauzel, qui avait quitté Alger le 28 octobre, débarquait à Bône le 31.

VI

Un ordre général du 2 novembre faisait connaître la composition du Corps expéditionnaire.

Dans l'effectif général de l'Armée, qui était à cette époque de 8,766 hommes, les troupes françaises entraient pour 7,410 officiers et hommes de troupe, et les Turks ou indigènes pour 1,356.

Le Corps expéditionnaire fut formé en cinq petites brigades, dont une d'avant-garde et une de réserve.

Les 2me, 3me et 4me brigades étaient réunies sous le commandement supérieur du général Trezel.

Les troupes indigènes de Yusuf-Bey firent partie de la brigade d'avant-garde, laquelle était commandée par le maréchal-de-camp de Rigny.

---

1. Le duc de Nemours avait reconnu l'offre gracieuse de Yusuf-Bey par le cadeau qu'il lui fit d'une tabatière d'or, ornée de son portrait et enrichie de diamants. Il lui avait remis, en même temps, de la part du duc d'Orléans, une autre tabatière d'or, avec le chiffre du Prince Royal en brillants.

L'effectif des forces indigènes placées sous le commandement de Yusuf se décomposait de la manière suivante :

DÉSIGNATION DES CORPS	OFFICIERS	S.-OFFICIERS et SOLDATS	CHEVAUX
Infanterie turke. . . .	8	536	»
Spahis réguliers. . . .	16	520	536
Spahis irréguliers. . .	»	300	300
TOTAUX. . . .	24	1,356	836

Dans le corps des Spahis réguliers, la plupart des officiers étaient Français. Les Spahis irréguliers se composaient de cavaliers de tribus soumises à Yusuf-Bey.

Avec ses forces indigènes ou turkes, auxquelles on avait adjoint un détachement d'artillerie, Yusuf formait une extrême avant-garde, qui avait presque entière liberté de manœuvre.

Le 8 novembre, le Corps expéditionnaire, qui, selon la saisissante expression du duc d'Orléans, n'était que « l'ébauche d'une armée », entamait son mouvement. Les parcs d'artillerie et du génie et le gros convoi étaient dirigés sur le camp de Dréan pour s'y concentrer.

Le 9, la brigade d'avant-garde, et, le 10, les trois brigades du général Trezel, étaient mises en marche pour se porter sur Guelma, qui devait être le lieu définitif de rassemblement de l'Armée, et le point de départ des opérations.

L'avant-garde campait, le 10, sur les ruines de Guelma[1], et, le 11, on commençait les travaux pour améliorer l'habitation, et surtout la défense. Les ordres étaient d'y attendre le Corps expéditionnaire, de réunir tous les moyens de transport possibles, de s'assurer des dispositions des différentes tribus, et de pousser des reconnaissances en avant pour avoir des nouvelles de l'ennemi.

Le Maréchal avait lancé de son quartier-général de Bône, le 4 et le 7 novembre, des proclamations aux habitants de Constantine, ainsi qu'aux populations obéissant à El-Hadj-Ahmed. Le Bey Yusuf s'était chargé de les faire parvenir à destination, et dans toutes les tribus du Beylik.

Dans la première, il annonçait aux Constantinois qu'il allait marcher contre leur ville, s'en emparer et planter sur ses murailles le Drapeau français. Il les engageait à rester paisibles dans leurs demeures, et à les défendre non contre lui, qui ne voulait pas les attaquer, mais bien contre celui qui cherchera à les perdre lorsqu'il se verra contraint de se séparer d'eux et de prendre la fuite.

Le Maréchal ajoutait que l'Armée française sous ses ordres respectera leur religion, leurs personnes et leurs propriétés. « Ahmed-Bey, lui-même, continuait-il, peut trouver une sécurité parfaite dans une soumission sans conditions; mais il cesse de régner, de commander; son pouvoir est brisé, et vous appartenez désormais à la France. »

La seconde proclamation, celle que le Maréchal adressait aux habitants de la province de Constantine, était conçue dans les termes suivants :

1. En arabe, *Galma*.

Bône, le 7 novembre 1836.

Les habitants de la province de Constantine sont prévenus que c'est à Youssouf, Bey de Constantine, qu'ils doivent obéissance, et que c'est lui seul qui leur transmettra mes ordres.

Le Maréchal Gouverneur général
des Possessions françaises dans le Nord de l'Afrique,

CLAUZEL.

Il n'est pas inutile, pensons-nous, avant d'aller plus loin, d'indiquer ici quelle était la constitution du Beylik de Constantine au moment de l'expédition sur la capitale de la province de l'Est.

Cette constitution est la suivante : il est limité, au nord, par la Méditerranée ; au sud, par le désert ; à l'est, par la frontière de Tunisie ; à l'ouest, par le Djerdjera. Plus au sud, sa frontière occidentale est marquée par les territoires des Oulad-Sidi-Hadjarès et des Oulad-Sidi-Aïça, situés au sud et au sud-est de Sour-El-R'ouzlan, territoires qui le séparent du Beylik de Thithri.

Ainsi qu'on peut s'en rendre compte par l'examen de la carte, le Beylik de l'Est comprend près de la moitié de l'ancienne Régence d'Alger. Il est vrai de dire que les points les plus importants du littoral, tels que Bougie, Bône et La Calle étaient entre nos mains.

Le Maréchal Gouverneur, accompagné du duc de Nemours, quitte Bône le 13 novembre, à huit heures du matin. Le bataillon du 2e d'infanterie légère, le 63e de ligne et le 3e de Chasseurs à cheval marchent avec eux. La brigade de réserve

se met également en mouvement pour se porter sur Dréan, où la colonne arrive vers midi.

Nous avons dit plus haut ce qu'était le camp de Dréan : c'est sur son territoire et sous son canon, nous le savons, que s'étaient réfugiées les tribus qui avaient voulu échapper au joug odieux d'El-Hadj-Ahmed-Bey.

Désirant se rendre, ce jour-là, jusqu'à moitié chemin de Guelma, le Maréchal repartit du camp de Dréan vers dix heures, et alla bivouaquer sur l'ouad Bou-Heufra, territoire des Oulad-Bou-Aziz.

Vers le soir, l'Armée est assaillie par un de ces épouvantables orages qui se produisent habituellement en temps d'équinoxe. Ainsi, le Bou-Heufra, où ne coulait, le matin, qu'un mince filet d'eau, s'élevait presque subitement de plus d'un mètre, et venait envahir le terrain où avaient été dressées les tentes du quartier-général. Les feux, partout établis, furent éteints par la violence de la pluie, laquelle ne cessa de tomber pendant toute la nuit. Nos soldats, sans tentes ni abris, et n'ayant pour toute couche qu'une mare de boue gluante, ne peuvent ni prendre de repos, ni allumer leurs feux. Enfin, le jour tant désiré vint éclairer l'affreux désordre causé par cette horrible nuit, laquelle avait donné 200 malades au Corps expéditionnaire. De son côté, la cavalerie avait perdu quelques chevaux en traversant le ruisseau du Bou-Heufra, devenu un torrent impétueux.

Le 14, arrêté par le torrent, le Maréchal ne put quitter son bivouac qu'à midi, après que le temps se fut un peu remis. Il allait bivouaquer à Moualefa.

La colonne était partie à la même heure ; elle arrivait à quatre heures à Nechmeïa, où elle établit son campement. La cavalerie poussait jusqu'à Guelma.

Dans cette journée du 14, les prolonges du génie ne se dépétrèrent qu'avec la plus grande peine des boues argileuses de Dréan; aussi, pour alléger les équipages, dut-on se résigner à abandonner en route une partie des échelles d'assaut qui avaient été fabriquées en vue de l'escalade des murailles de Constantine.

Le 15 novembre, le temps s'étant un peu éclairci, le Camp fut levé à huit heures moins un quart.

De Nechmeïa aux bords de la Seibouse, le terrain est rocheux, coupé, haché de ravins, et d'un parcours extrêmement difficile; aussi, les compagnies du génie eurent-elles toutes les peines du monde pour triompher des obstacles multiples qui, à chaque pas, arrêtaient non seulement la marche de l'Armée, mais encore et surtout celle du convoi. Il leur fallait, en effet, ouvrir un chemin praticable dans ce fouillis de rocs escarpés, d'arêtes vives, de pentes rapides et de crêtes tourmentées.

L'Armée atteignait enfin au sommet de la montagne, au point appelé El-Fedjoudj, ou les Cols; elle franchit la crête de ce massif, qu'à cette époque on appelait l'Atlas, par le col de Maoura, et descendait sur les eaux minérales de Hammam-El-Berda, puis, continuant de suivre la vallée du Bou-Homman, elle arrivait de bonne heure sur les bords de la Seibouse, où se trouvait la 2e brigade, déjà établie dans des gourbis de feuillage. Une longue ligne de troupes sous les armes bordait le cours de l'ouad. Après l'avoir inspectée, le Maréchal et le Prince passèrent la Seibouse à gué non sans quelques difficultés, et allèrent visiter ensuite la brigade du général de Rigny, campée plus haut sur les ruines de Guelma.

Après avoir examiné la position, le Maréchal résolut de faire de Guelma un échelon sur sa ligne d'opérations; il

décida, en outre, d'y laisser ses malades et ses écloppés, tous ceux enfin qui ne pouvaient suivre la marche du Corps expéditionnaire.

Le Maréchal passa le reste de la journée à reconnaître lui-même les gués en amont de Guelma, et les terrains en avant dans la direction de Ras-El-Akba.

Il se produisit, pendant la nuit, un incident des plus fâcheux : une soixantaine de mulets de réquisition, attachés à l'artillerie pour le transport des cartouches, disparurent emmenés par leurs conducteurs arabes. La cause de cette désertion, qui apportait une réduction imprévue dans nos moyens de transport, déjà si restreints, était que, dans le marché passé entre l'Administration et les requis, les vivres avaient dû être compris en dehors du prix de la réquisition !!! Certes, ce n'était guère le moment de discuter sur cette question ; mais l'Intendance n'avait pas voulu démordre de son traité, et les convoyeurs, d'une bonne foi plus ou moins punique, préférèrent perdre leur salaire que de pousser plus loin.

La journée du 16 s'annonça bien. A dix heures, l'Armée se remit en marche en remontant la vallée de la Seibouse, la première brigade par la rive droite, les autres par la rive gauche. De tous côtés, on apercevait de nombreux troupeaux, que leurs propriétaires laissaient paître à droite et à gauche de la direction que suivait le Corps expéditionnaire, et cela sans témoigner la moindre appréhension. Cette confiance, dont les Arabes n'eurent point à se repentir, car la propriété fut respectée, témoignait tout au moins de la foi des indigènes dans le succès de l'opération que nous allions tenter ; elle démontrait, en outre, l'influence qu'avait conquise Yusuf-Bey sur les populations dont nous traversions le territoire, et

combien elles étaient préparées à nous seconder dans l'accomplissement de l'œuvre que nous poursuivions.

Nous croyons devoir d'autant plus insister sur cette situation, que les ennemis de Yusuf, surtout après l'insuccès de cette campagne, prétendirent, avec leur bonne foi habituelle, que ses prétendues exactions, son extrême sévérité avaient ramené à El-Hadj-Ahmed de nombreuses tribus très disposées à devenir nos alliées. L'image de la paix, de la plus parfaite tranquillité que nous constatons sur le parcours du Corps expéditionnaire, prouve péremptoirement les progrès qu'avait faits, et cela par la sage et habile politique de Yusuf-Bey, l'influence française parmi les tribus du Beylik de l'Est.

Le Maréchal et l'Armée arrivaient d'assez bonne heure en un point où le chemin de Constantine franchit la Seibouse, par un gué nommé Medjaz-El-Hamar. La presque totalité du Corps expéditionnaire s'établit sur la rive gauche de la rivière, dont les abords, en ce point, sont extrêmement escarpés. Yusuf-Bey, avec ses Spahis, campa de l'autre côté sur un petit plateau que l'ouad Ech-Cherf, grossi par les eaux de l'ouad Announa, contourne avant de se jeter dans la Seibouse.

L'artillerie arrivait au bivouac, et s'établissait sur la rive gauche de cette dernière rivière à trois heures de l'après-midi. Les autres troupes paraissaient peu de temps après. Le génie avait dû exécuter des travaux considérables et des plus fatigants pour pratiquer des rampes dans les berges de la Seibouse.

Le bivouac de Medjaz-El-Hamar présentait un aspect des plus agréables : la luxuriante végétation du pays environnant, la verdure blonde des oliviers, les bouquets de lentisques, buissons trapus accroupis sur le sol comme des fauves à l'affût, tout ce coin de pays forme un vaste Éden où l'œil se

rafraîchit et fait oublier au corps ses misères et ses fatigues. Profitez de ce paradis, merveilleux soldats, car demain vous trouverez l'enfer avec des tortures que Dante Alighieri place au nombre de ses plus cruels supplices :

« J'étais arrivé, dit-il, au cercle de la pluie éternelle, froide, funeste et maudite, composée des mêmes matières, tombant sans cesse dans une quantité toujours égale irrévocablement réglée par le Destin : une grêle épaisse, mêlée de neige, une eau noirâtre infectant la terre, inondant avec fracas l'enceinte ténébreuse de ce cercle, qui est le troisième de l'Enfer[1]. »

« La soirée passée au bivouac de Medjaz-El-Hamar, écrivait un témoin oculaire[2], fut notre meilleur moment de toute l'expédition. L'ordre avec lequel le camp fut posé, la confiance que la réunion générale de l'Armée donnait à tous, la beauté du temps, le pittoresque du site, l'abondance de l'eau et du bois, nos feux brillants, et les sonneries du soir animant encore cette scène, ont laissé dans l'Armée un souvenir que n'ont pu effacer les journées désastreuses qui ont suivi de si près. »

Le 17 novembre, l'Armée traversa la Seibouse, la cavalerie et l'artillerie à gué, et l'infanterie à l'aide d'une passerelle établie sur des chevalets par les artilleurs.

A partir du plateau où les Spahis de Yusuf-Bey étaient campés sur la rive droite de la Seibouse, le terrain s'élève par une pente douce ne présentant aucune difficulté de parcours ; mais bientôt les deux versants entre lesquels la route de Constantine se dirige vers le col de Ras-El-Akba se rapprochent, le défilé se resserre, et ce n'est qu'au prix de travaux des plus pénibles, que l'artillerie et les prolonges peuvent avancer.

---

1. *L'Enfer*. — Chant VI.

2. Rapport officiel de M. de Bellot, payeur du Corps expéditionnaire au Ministre des Finances. (Bône, décembre, 1836.)

Ce point était merveilleusement propre à une attaque de la part de l'ennemi ; mais il ne bougea pas. Ce n'était point encore le moment; car l'Armée était intacte et remplie d'espoir dans le succès ; les bandes d'El-Hadj-Ahmed semblaient pressentir que les éléments allaient leur devenir un puissant auxiliaire. Quelques groupes indigènes se montrèrent sur les sommets de Ras-El-Akba; mais ils se dispersèrent et disparurent à l'approche de l'avant-garde.

A trois heures du soir, les premiers éclaireurs du corps expéditionnaire — Spahis de Yusuf-Bey — remplaçaient les Arabes sur les sommets que ceux-ci venaient d'abandonner. Qu'étaient-ce que ces indigènes en apparence inoffensifs? Étaient-ils des hommes d'Ahmed-Bey ou de simples curieux? Toujours est-il que, ce jour comme la veille, les troupeaux paissaient toujours sur le parcours du Corps expéditionnaire, et que nos soldats continuaient à se conduire comme s'ils opéraient en pays ami ; nul n'abusa, en effet, d'une situation attestant le bon esprit des populations dont le Corps d'armée traversait le territoire : pas un habitant, d'ailleurs, n'avait quitté ses gourbis ; pas un seul ne fut inquiété ; la fumée habituelle s'élevait paisiblement des toits des *dechour* (villages, hameaux), et les femmes y étaient occupées à leurs travaux ordinaires, absolument comme si rien d'étrange ne se passait au milieu de ces populations.

Nous avons rencontré ces dispositions favorables, a écrit le général Mollière[1], jusqu'au voisinage même de Constantine. *Elles étaient dues*, il faut le reconnaître, *aux négociations*

1. Le général Mollière, qui, à cette époque, était capitaine au Bataillon de Zouaves, a fait l'expédition de Constantine comme officier d'ordonnance auprès du maréchal Clauzel.

adroitement conduites, depuis trois mois, par Yusuf-Bey. Je me rappelle que les beaux parleurs trouvaient que cette marche paisible, à ne la considérer qu'en elle-même, était un résultat important, *inappréciable, inespérable.* Plus tard, on n'en a tenu nul compte à celui dont il était l'œuvre. Le souvenir s'en est perdu dans le désastre; il est resté dans les boues avec la présence d'esprit de plus d'un.

Mais les difficultés du terrain ne faisant que s'accroître, et les troupes du génie étant sur les dents, la marche de l'Armée fut des plus lentes dans tout le parcours du défilé. Ce jour-là, 17 novembre, le quartier-général dressa ses tentes en face des ruines d'Announa, à une très courte distance du point de départ. L'extrême avant-garde seule (Yusuf-Bey) alla bivouaquer sur le revers occidental du Djebel-Es-Sâada.

La 1re et la 2e brigade s'établirent sur le Ras-El-Akba, en avant de la crête, et sur l'emplacement même d'un bivouac occupé, quelques jours auparavant, par El-Hadj-Ahmed-Bey. On y trouva des meules de paille que leurs propriétaires n'avaient pas abandonnées, et qui leur furent achetées pour les besoins de l'Armée.

Une partie de la journée du 18 dut être consacrée aux travaux de la nouvelle piste que le Maréchal avait fait étudier et tracer pour les voitures: le génie et des détachements d'infanterie s'étaient mis sur-le-champ à la besogne et avaient mené les travaux vivement. L'avant-garde ne s'ébranla que dans l'après-midi, et l'Armée vint se réunir, le soir, à moins d'une heure de marche de Ras-El-Akba, non loin d'un petit affluent de l'ouad Zenati.

De ce point, l'aspect du pays a changé complètement: aussi loin que la vue pouvait s'étendre, on ne découvrait ni un arbre, ni la plus chétive broussaille sur cette succession

de mamelons arrondis d'une uniformité désespérante. Sans les énormes chardons qui abondaient sur l'emplacement où l'Armée était campée, le soldat se fût trouvé dans l'impossibilité absolue de faire la soupe.

Le 19, l'Armée traversait l'ouad Zenati; elle longeait, sur sa rive droite, la koubba de Sidi-Temtam. Les Arabes des douars environnants avaient improvisé, autour de cette chapelle funéraire, un marché amplement approvisionné de beurre et de tabac. Pendant que ces pacifiques transactions s'effectuaient sur ce point entre Chrétiens et Musulmans, des cavaliers échangeaient quelques coups de fusil avec les Chasseurs d'arrière-garde. Cette attaque sans importance, qui contrastait si singulièrement avec les allures tranquilles du reste de la population, ne tardèrent pas, d'ailleurs, à cesser. Elles furent regardées comme le fait de quelques pillards, et ne changèrent rien aux bonnes dispositions dont firent preuve à notre égard les Arabes des douars pendant la marche de l'Armée sur Constantine.

Les gardiens de la koubba de Sidi-Temtam étaient venus au-devant de Yusuf pour le saluer. Le Bey descendit de cheval, entra dans la koubba, y fit sa prière sur le tombeau du marabouth, puis il reprit la tête de la colonne au son de la musique beylikale, après avoir laissé aux gardiens de la chapelle des marques de sa légendaire générosité.

L'Armée arriva un peu avant la nuit à Ras-Ouad-Zenati, et y bivouaqua.

Devenus prévoyants par suite des privations des jours précédents, nos soldats s'étaient munis, chemin faisant, de tiges de chardons, et de tout ce qu'ils avaient pu rencontrer de matières combustibles en vue surtout de la cuisson des aliments. La Compagnie franche, commandée par le capitaine

Blangini, et qui, ce jour-là, se trouvait d'avant-garde, avait eu toutes facilités pour faire sa récolte de cette précieuse dipsacée. Or, les hommes de cette Compagnie, Kabils pour la plupart et habitués à la guerre de montagne, conduisaient avec eux une meute de chiens qu'ils avaient accoutumés à la recherche des Arabes, moyen employé déjà par les Espagnols en Amérique pour la chasse aux Indiens. Pour ne pas se charger de leur combustible, beaucoup plus embarrassant qu'il n'était pesant, les hommes du capitaine Blangini avaient imaginé de faire porter leur récolte par leurs chiens, qu'ils avaient enveloppés de ces chardons au point de les faire prendre, à une certaine distance, pour des fagots ambulants. Quand nos soldats eurent le mot de l'énigme, ils furent pris d'une folle gaîté qui, malheureusement, ne devait pas avoir de durée. Ce fut, en effet, ce jour-là que commencèrent pour l'Armée les misères sans nombre, les souffrances inouïes, les plus funestes mécomptes : un vent très froid et des plus violents s'était levé dans la journée ; au milieu de la nuit, une pluie glacée commença à tomber abondamment.

Pendant cette journée du 19, quelques cavaliers ennemis parurent sur les flancs de la colonne ; mais leur attitude n'avait rien de bien hostile ; pourtant, — mais c'était vouloir les tenter, — la brigade topographique avait cru pouvoir se hasarder à faire quelques travaux sur des collines à gauche de l'emplacement du bivouac. Une vingtaine de ces cavaliers de la Deïra les chargèrent, et les obligèrent à une retraite que les officiers topographes eussent préféré certainement moins précipitée.

Le 20, le Corps d'armée avait quitté son bivouac par une pluie battante. L'espoir d'atteindre bientôt Constantine, où l'on croyait arriver ce même jour, faisait supporter cet affreux temps avec plus de patience et de résignation. Un ordre géné-

ral commençait de la manière suivante : « Aujourd'hui, le Corps expéditionnaire entrera dans Constantine, qui a été le but de ses opérations... »

Cet ordre avait pour objet de prévenir les désordres lors de l'entrée dans la ville, d'assurer le respect des gens et des choses, la conservation des magasins, des établissements, des approvisionnements, et de diviser la place en quartiers assignés au premier logement des différents corps.

Certainement, cette confiance dans le succès, quand on la rapproche des évènements qui suivirent, pourra paraître exagérée, et pourtant, elle était toute naturelle : en effet, partout, sur le passage du Corps expéditionnaire, loin de fuir à l'approche des Français, les populations étaient venues au-devant d'eux. Yusuf-Bey, désigné par le Maréchal pour remplacer El-Hadj-Ahmed, était journellement visité par les chioukh des tribus que nous traversions, lesquels le traitaient comme leur sultan. Il était bien permis, en voyant cette bonne disposition des esprits se continuer jusqu'aux portes de Constantine, dont on se croyait beaucoup plus proche ; ce n'était pas, disons-nous, se faire une trop grande illusion que de supposer une résistance insignifiante ; cette erreur, nous le répétons, qui, du reste, n'en devint une qu'à la suite de l'épouvantable temps qu'eut à subir l'Armée, circonstance qui lui enleva presque tous ses moyens d'action, était partagée par tous, et à ce point que le commandant du quartier-général, MM. de Mortemart, Baude, Berbrugger, capitaine Mollière et quelques autres, devancèrent l'Armée pour aller faire le logement, absolument comme cela se passe en France dans les changements de garnison. Après une course qui avait mis près de deux lieues entre eux et la tête de la colonne, ils s'arrêtèrent en vue d'un col assez élevé qui donne accès dans la

vallée du Bou-Merzoug. En apercevant, au-delà de ce col, 7 ou 800 cavaliers ennemis, qui paraissaient assez disposés à leur en disputer le passage, le groupe des logements n'insista pas pour pousser plus loin, bien que, pourtant, les habitants d'un douar voisin lui eussent donné l'assurance que ce n'était là qu'une démonstration de précaution vis-à-vis d'El-Hadj-Ahmed, au cas où les Français ne réussiraient pas dans leur entreprise. L'approche de l'Armée suffit, d'ailleurs, pour dissiper ce rassemblement qui, avant de rebrousser chemin, échangea quelques coups de fusil avec les Spahis de Yusuf, et comme si l'intention des cavaliers que nous avions devant nous n'eût été que d'avoir l'air de protester contre le passage de l'Armée française.

Le temps continuait d'être affreux; les bourrasques de pluie qui avaient commencé dès le départ du bivouac, étaient incessantes; fouaillée par une grêle épaisse et glaciale qui la prenait violemment d'écharpe, la colonne, la tête basse, maudissait ce qu'elle appelait un *chien de pays*. L'infanterie avait toutes les peines du monde à se dépêtrer de ces chemins boueux que la pluie défonçait de plus en plus.

Le maréchal Clauzel, qui, dans la première journée de marche, se tenait soit au centre, soit à la tête de l'Armée, avait pris, dès le matin de ce jour, une allure plus active: sans cesse se jetant sur les flancs, à droite ou à gauche de la colonne, et quelquefois se portant assez loin sans autre protection que son escorte de Chasseurs, et avec ce fier mépris du danger qui lui était particulier, et dont il avait déjà donné tant de preuves au cours de son expédition sur Mâskara, ne passait point près d'une colline ou d'un piton sans l'escalader jusqu'à son sommet, et cela sous le prétexte de mieux embrasser du regard le terrain environnant, et, dans le pays que

parcourait la colonne, ces occasions d'escalade étaient plus fréquentes que ne l'eussent désiré l'État-Major du Maréchal et les quelques personnages qui avaient voulu suivre la campagne avec lui. Aussi, tous commençaient-ils à trouver cet exercice on ne peut plus désagréable, surtout par un temps aussi peu favorable pour cette sorte de distraction. Le duc de Nemours, lui-même, qui souffrait depuis deux ou trois jours d'une fièvre des plus violentes, et qui avait voulu, bien que la maladie lui permît à peine de se tenir à cheval; le jeune Prince, disons-nous, qui, dans cette affreuse campagne, fit preuve d'un moral peu commun, en raison surtout de son peu d'habitude d'une existence insolite à laquelle il était si peu préparé ; le duc de Nemours, répétons-nous, qui ne cessait de montrer la plus grande déférence pour le Chef de l'Armée, ne put lui-même retenir une expression d'impatience, bien innocente d'ailleurs : « Quel démon pousse donc, ce matin, M. le Maréchal à monter sur toutes les taupinières qu'il rencontre ? »

La nuit était proche quand les premières troupes de l'avant-garde atteignirent le plateau de Soumâa. De ce point, les soldats purent, entre deux ondées, apercevoir Constantine à trois petites lieues environ à vol d'oiseau. C'était, dans la pensée de tous, la Terre-Promise, la fin des maux qu'ils supportaient depuis quelques jours avec une héroïque résignation. L'Armée établit son bivouac sur ce plateau, et commença les préparatifs de sa triste installation sous les rafales de la plus effroyable des tourmentes qui assaillirent nos soldats durant cette désastreuse expédition.

Le convoi, arrêté par suite du mauvais temps et du pitoyable état des chemins, resta en arrière sous l'escorte du 63e de ligne.

La nuit vint jeter ses voiles sombres sur toutes les horreurs du bivouac de Soumâa : à la pluie glaciale succéda une neige épaisse qui ensevelit bientôt dans son linceul blanc hommes, chevaux, matériel de guerre. Pas un bruit, pas un cri dans toute l'étendue de cet étroit bivouac qui, bossué comme un champ du repos éternel, semble une vaste nécropole de cadavres attendant la sépulture. Quand la lune, qui roule son disque blafard derrière ces voiles noirs, se montre par quelque déchirure, et qu'elle éclaire d'une clarté livide ce spectacle funèbre, on se demande si, demain, quand viendra le jour, ces martyrs de la gloire, qui n'ont pour toute couche qu'un sol boueux et visqueux, compteront encore parmi les vivants. Sur les six mille hommes qui sont là, enfouis sous la neige, combien obéiront, quand viendra le jour, au réveil du clairon?

En effet, dix-sept de ces malheureux étaient morts de froid ; un grand nombre de soldats et quelques officiers avaient les pieds gelés ; tous étaient tellement changés par la souffrance de cette épouvantable nuit, que l'ami ne reconnaissait plus son ami ; les meilleurs chevaux tremblaient sur leurs jarrets, et s'affaissaient sous leurs cavaliers. La neige était tombée si serrée, qu'une pluie battante n'avait pu parvenir à la dissoudre.

Pendant la nuit, deux soldats, l'un du 62e de ligne, et l'autre du 17e léger, s'étaient poignardés avec leurs baïonnettes pour mettre un terme à leurs intolérables souffrances.

Le 21, le même temps persista, mais on était près du but; encore un coup de collier, et l'Armée — elle le supposait — était au bout de ses maux. Les malades et les mourants furent chargés sur les cacolets d'Ambulance, sur toutes les montures disponibles, sur les voitures les moins pesantes, et l'Armée

se dirigea sur Constantine en suivant la vallée de Bou-Merzoug. La persistance du mauvais temps empirait le pitoyable état des routes, et augmentait, dans des proportions inouïes. les difficultés contre lesquelles le convoi avait à lutter. Du reste, l'Armée n'était plus soutenue que par sa valeur morale : bêtes et gens étaient paralysés par ce froid humide qui les pénétrait jusqu'aux os.

La colonne arriva ainsi péniblement sur un gué de l'ouad Bou-Merzoug. Ce ruisseau, qu'on passe, en temps ordinaire, à pied sec, grossi par la pluie et la neige, était transformé en un torrent furieux, roulant, avec un bruit sinistre, des eaux jaunâtres, fangeuses et glacées. Déjà épuisés par la nuit affreuse qu'ils venaient de passer, et par les averses qui ne cessaient point, les soldats durent encore entrer dans la rivière, où ils avaient de l'eau jusqu'à la ceinture, et lutter contre la violence du courant. Grâce au dévouement de nos cavaliers, qui coururent eux-mêmes de grands dangers, aucun homme ne périt; mais des chevaux d'attelage y restèrent; des bêtes de somme furent emportées avec leurs charges par la violence du courant; des mulets d'Ambulance furent entraînés, et les caisses d'ustensiles ou de médicaments qu'ils portaient furent perdues ou fort avariées.

On peut juger des tortures qu'eurent à souffrir les malades par le fait de leur immersion dans les eaux boueuses et glaciales du Bou-Merzoug. Loin de cesser, la pluie, la grêle, le vent, recommencèrent à faire rage : c'était de la tempête, de l'ouragan porté jusqu'à la fureur. L'armée d'El-Hadj-Ahmed n'avait qu'à laisser faire; il était bien inutile que ses bandes vinssent nous combattre; leur dieu, pensaient-elles, s'en chargeait suffisamment. A chaque pas, la colonne, ruisselante, paralysée par le froid, les pieds dans une boue gluante où plu-

sieurs laissèrent leurs chaussures, à chaque instant, disons-nous, la colonne était forcée de s'arrêter et de tourner le dos à la tempête.

Quant au Maréchal, à peine avait-il franchi l'ouad Bou-Merzoug, qui n'est qu'à deux lieues de Constantine, qu'il mettait les éperons dans le ventre de son cheval, dépassait l'avant-garde, et se présentait, avec son État-Major et une faible escorte, sur le plateau d'El-Mensoura, en face de la ville : il avait hâte d'être fixé sur les dispositions de la population de Constantine à notre égard. Allions-nous avoir affaire à des amis ou à des ennemis ? L'accueil que nous avions reçu dans les tribus dont nous avions traversé le territoire, faisait espérer au Maréchal que la résistance ne présenterait rien de bien acharné; car, enfin, s'il fallait juger de l'esprit des Constantinois par celui des tribus, nous avions lieu d'être à peu près rassurés sur la façon dont nous recevraient les premiers.

Ce que nous avions pu constater à chaque pas, c'est que Yusuf-Bey, qui avait reçu la mission de préparer l'expédition de Constantine en gagnant à notre cause les populations entre Bône et cette capitale du Beylik de l'Est, avait admirablement atteint le but auquel il lui avait été prescrit d'arriver. En effet, sur tout le parcours de la colonne expéditionnaire, entre Dréan et Constantine, il avait été l'objet de témoignages de respect de la part des grands des tribus, dont plusieurs étaient venus lui demander son investiture; à son passage, tous venaient à sa rencontre et lui exprimaient en termes non équivoques leur attachement à la cause qu'il représentait. Pas un seul acte d'hostilité pendant les affreuses journées que nous venions de traverser; au contraire, des marchés improvisés pour les besoins de la colonne; toutes les populations

restées dans leurs villages ou dans leurs douars; toutes leurs récoltes laissées dans les champs; partout, enfin, l'image de la confiance et de la paix. Sans doute, ces populations ne doutaient point de notre succès; mais c'était déjà un résultat énorme de les avoir empêchées d'aller grossir de leurs contingents les rangs de notre ennemi. Il n'était donc point trop téméraire de supposer que ce bon esprit des tribus ne s'arrêtait point aux portes de Constantine, et que l'apparition de notre Armée devant ses murailles ne suffît pour nous les faire ouvrir.

Sans doute, les conditions dans lesquelles l'Armée expéditionnaire se présentait devant Constantine, avec une partie de son matériel laissée dans la boue, et nos approvisionnements emportés par les eaux torrentueuses du Bou-Merzoug; avec des troupes venant de passer par de telles misères, misères qui eussent suffi pour démoraliser des caractères moins bien trempés; il est clair, disons-nous, que les bonnes dispositions des tribus alliées eussent pu être quelque peu ébranlées, et que la population de Constantine, ressentant le contre-coup de ce fâcheux état de choses, et ne nous croyant pas assez forts pour assurer la victoire, eût renoncé, sous la pression de sa garnison, qui se composait de Turks et de Kabils commandés par Ben-Aïça, à secouer le joug odieux d'El-Hadj-Ahmed à notre profit.

Quoi qu'il en soit, le maréchal Clauzel ne pouvait tarder de savoir à quoi s'en tenir sur les intentions des Constantinois.

Assise sur un plateau entouré de trois côtés par un ravin extrêmement profond, à berges escarpées et, sur plusieurs points, verticales, au fond duquel coule l'ouad Er-Roumel, Constantine est solidement défendue par des obstacles natu-

rels, particulièrement sur trois de ses faces. Le plateau sur lequel est établie la ville est incliné dans la direction d'El-Mensoura, autre plateau s'élevant à l'est de la place, laquelle communique avec lui par un pont de pierre d'une grande solidité. Sur la rive gauche du Roumel, et au sud-ouest de Constantine, s'élève un autre plateau nommé Koudiat-Athi, qu'aucun obstacle naturel ne sépare de la ville. Mais il a été paré à cet inconvénient par la construction d'une muraille qui est en très bon état, et qui n'a pas moins d'un mètre cinquante d'épaisseur; l'enceinte est formée par des murs sans terrassement, contre lesquels, généralement, les maisons sont adossées ; mais là, nous le répétons, les escarpements du ravin forment une défense naturelle d'une grande valeur.

Constantine a quatre portes : celle du pont, ou Bab-El-Kanthara, laquelle s'ouvre du côté d'El-Mensoura, Bab-El-Djedid, Bab-El-Ouad et Bab-El-Djabia ; ces trois dernières portes font face à la Koudiat-Athi.

Nous ne voulons point refaire la description de la Constantine de cette époque, laquelle est suffisamment connue. Nous nous bornerons à relater les faits principaux de l'attaque et de la défense de la capitale du Beylik de l'Est.

La 1re et la 2e brigade, sous le commandement du général de Rigny, reçurent l'ordre, en arrivant à El-Mensoura, de traverser le Roumel, et de se porter rapidement sur la Koudiat-Athi, qui était le véritable point d'attaque, d'occuper les *kebab*[1] et les cimetières situés en face de la porte d'El-Djabia, et de la bloquer immédiatement.

1. Pluriel de *koubba*, coupole: c'est ce petit édifice religieux que nos soldats appellent un *marabout*, confondant ainsi le contenu avec le contenant.

Le maréchal Clauzel et le duc de Nemours établirent leur quartier-général à Sidi-Mebrouk, le Maréchal dans un mauvais gourbi ouvert à toutes les intempéries du ciel, le Prince dans la koubba même du saint marabouth.

Nous étions à une portée de fusil de Constantine, sans que le moindre acte d'hostilité pût nous faire supposer que les habitants eussent l'intention de résister. Les portes de la ville étaient ouvertes; des hommes sans armes se promenaient sur le pont; la population paraissait donc disposée à nous recevoir. Mais, au bout de quelques minutes, un coup de canon partit de la batterie de la porte du Pont (Bab-El-Kanthara), et le drapeau rouge fut hissé sur une autre batterie située au-dessous de la Kasba. L'artillerie du Bey Yusuf répondit à cette première attaque, qui avait été entamée par des Kabils partisans d'Ahmed-Bey, lesquels exhortaient la population à la résistance.

L'État-Major avait choisi l'installation dont nous venons de parler avant de s'être présenté d'abord devant le pont de Bab-El-Kanthara. Lorsqu'il parut sur ce point, quelques indigènes, qui paraissaient se tenir devant la porte en curieux, rentrèrent précipitamment dans la place ; puis, un drapeau rouge, appuyé d'un coup de canon, se déploya sur la batterie voisine. « C'est un coup à poudre », assurait-on dans l'État-Major du Maréchal ; mais un second coup, qui vint culbuter le cheval d'un spahis de l'escorte, mit fin à toutes les incertitudes. « Allons, Monsieur le Bey, dit alors le Maréchal en souriant et en se tournant vers Yusuf, puisque vos sujets nous envoient des coups de canon, il faut leur en rendre. » Les pièces de montagne qui composaient l'artillerie de Yusuf-Bey furent alors placées en batterie et renvoyèrent à la place, et coup pour coup, des projectiles d'une entière inefficacité ;

car, que pouvaient des obusiers de montagne contre des murailles ?

Il ne fallait donc plus songer à entrer dans la ville sans coup férir, et ce ne fut point sans une certaine inquiétude qu'on entrevit un siège régulier à entreprendre avec un matériel absolument insuffisant. Les plus clairvoyants songeaient déjà à une retraite qui, si le mauvais temps persistait, ne pouvait être que désastreuse.

On avait appris qu'El-Hadj-Ahmed-Bey avait quitté Constantine depuis quelques jours, et qu'il s'était retiré vers Mila, suivi de ses femmes, de ses trésors, et de ses troupes, laissant le commandement et la défense de sa capitale à Ben-Aïça, son khalifa, lequel, sachant ne pouvoir compter que d'une façon approximative sur les habitants, avait introduit dans la place un contingent de 12 à 1,500 Turks et Kabils bien résolus à la défendre.

Une sortie furieuse, forte de 1,000 à 1,200 fantassins, et suivie d'hommes sans armes, voire même de femmes en grand nombre, fut exécutée sur la Koudiat-Athi, au moment où la 1re et la 2e brigade, commandées par le général de Rigny, s'établissaient sur cette position ; mais elle fut culbutée à la baïonnette, et menée battant jusqu'aux portes de la ville, dans laquelle nous faillîmes pénétrer avec la foule désordonnée qui avait suivi la sortie.

Ces deux brigades occupèrent les maisons et les enclos de la Koudiat-Athi, et s'y retranchèrent. Les 4e et 5e brigades bivouaquèrent sur le plateau d'El-Mensoura, ainsi que l'artillerie, qui parvint, le lendemain, à y transporter ses pièces.

Les troupes de Yusuf-Bey et le quartier-général occupèrent le même point.

Le convoi était resté en arrière, retenu par les boues, et

faisant des efforts surhumains pour rejoindre ; mais il avait dû faire halte là où la nuit l'avait surpris, c'est-à-dire à 1,200 mètres d'El-Mensoura.

Dans la nuit du 21 au 22 novembre, la neige se remit à tomber en abondance, et couvrit bientôt la terre à une épaisseur de près de quatre pouces. Sur ces sommets pelés, le vent soufflait avec une violence extrême et glaçait nos soldats, encore tout trempés des pluies des jours précédents. C'est vraiment inouï ce qu'eurent à souffrir, pendant cette nuit cruelle, ces glorieux martyrs de l'honneur français : pour en donner une idée, nous dirons qu'au jour, on découvrit cinq cadavres dans une vaste fondrière de boue liquide qui s'était creusée en avant de la koubba de Sidi-Mebrouk, où le duc de Nemours, toujours souffrant, s'était réfugié. A la recherche, sans doute, d'un abri, ces malheureux avaient été attirés de ce côté, et, tombés dans ce bourbier, d'où ils n'avaient pu se tirer, ils y avaient trouvé la mort.

Pendant toute cette nuit du 21 au 22, la pluie et la neige se succédèrent sans discontinuer. Le jour parut ; mais la situation ne s'était pas améliorée : d'épais nuages couraient dans le ciel, et le sol, pétri, piétiné par les pieds des hommes et des animaux, n'était plus qu'une vase gluante absolument impraticable. Rien de plus effroyablement sombre et de plus mortellement glacial que cette affreuse matinée : on lisait déjà sur un grand nombre de visages les marques d'une démoralisation, bien excusable, d'ailleurs, par ces atrophiantes épreuves. Quant au maréchal Clauzel, il restait supérieur à sa mauvaise fortune et digne de lui-même ; malgré ses soixante-quatre ans, il était magnifique de moral et de résolution ; cherchant à remonter son entourage par sa haute mine et son assurance ; se multipliant sur tous les points ; mettant son

État-Major sur les dents ; se montrant à tous, et relevant tous les cœurs par de bonnes et réconfortantes paroles ; rappelant aux défaillants que leurs pères en avaient vu bien d'autres ; qu'il n'y avait pas de honte à ne point être vainqueur des éléments, c'est-à-dire de forces surhumaines ; leur affirmant qu'ils n'avaient rien à se reprocher, et qu'ils battraient infailliblement l'ennemi s'il osait leur offrir le combat ailleurs que derrière ses murailles ; le vaillant Maréchal, disons-nous, faisait l'admiration de l'Armée, et, par sa superbe et vigoureuse attitude, rendait le courage à ceux qui l'avaient perdu.

Un nouvel incident vint encore aggraver la situation du Corps expéditionnaire. Le convoi, escorté par le 62e de ligne, n'avait pu arriver jusqu'à El-Mensoura : resté en arrière avec les voitures, que les efforts les plus énergiques n'avaient pu tirer de la boue où elles étaient empêtrées, on avait dû renoncer, après plusieurs tentatives désespérées, à le tirer du mauvais pas où il était engagé, et nos soldats s'étaient résignés à attendre le jour sous les armes, les boues ne leur permettant ni de se coucher, ni même de s'asseoir. Nul abri sur ce point contre les rigueurs d'une température glaciale, nul moyen de préparer quelques aliments. Le lendemain, c'est-à-dire au matin du 22 novembre, le 62e fit de nouveaux efforts sous le feu des Arabes, accourus à la curée, pour retirer les voitures de l'Administration du bourbier dans lequel elles étaient engagées ; mais, devant l'impossibilité absolue d'arriver à ce résultat, nos soldats durent se résoudre à les abandonner ; les mulets seuls purent être amenés à El-Mensoura.

Malheureusement, un certain nombre d'hommes de l'escorte du convoi, affaiblis par les rudes journées précédentes, exténués, mourant de faim, de soif, d'insomnie, crurent retrouver dans l'eau-de-vie de l'approvisionnement leurs

forces qu'ils sentaient se perdre, et dont ils avaient si grand besoin pour repousser les Arabes, qui déjà tournoyaient à quelque distance, et dont l'intention évidente était le pillage du convoi. Mais, dans l'état de débilité où ils se trouvaient, ils avaient été facilement saisis par l'ivresse, incapables dès lors de toute résistance, et massacrés jusqu'au dernier.

L'Armée perdait, dans cette circonstance, de précieuses et indispensables ressources, et voyait s'accroître encore les difficultés de la situation.

Dans la journée du 22, malgré tous les efforts, l'artillerie n'avait pu parvenir à faire arriver les pièces de 8 sur le plateau de Koudiat-Athi, et il avait fallu y renoncer, bien que cette position fût le véritable point d'attaque de la ville. Le Maréchal en fut donc réduit à faire canonner, à 400 mètres, la porte d'El-Kanthara par les pièces de campagne qui avaient été amenées à grand'peine sur le plateau d'El-Mensoura. Cette attaque, exécutée dans des conditions défavorables, et par une pluie battante mêlée de neige et de grêle fouettant le visage des artilleurs, ne donna pas d'abord le résultat qu'on en espérait.

Toutefois, vers le soir, les défenses de Bad-El-Kanthara étaient endommagées, et la porte paraissait s'être inclinée.

Bien décidé à brusquer le dénouement, quel qu'il pût être, le Maréchal fit appeler le colonel Hecquet, du 63e, et lui fit connaître « que la perte du convoi ayant privé l'Armée du peu de vivres qui lui restaient, la seule chance d'en avoir d'autres était dans la prise de Constantine ; que le canon allait, sans doute, en ouvrir la porte, et que le 63e avait été choisi pour enlever la place par une action de vigueur ».

Nous ne rappellerons pas les péripéties de cette opération, qui, malgré des prodiges d'audace et de valeur, ne réussit pas. Elle fut renouvelée le lendemain 23, mais sans plus de

succès. Après des efforts héroïques, après de nombreuses actions de sublime folie, il fallut bien reconnaître que c'était une affaire manquée et à recommencer. Du reste, le vaillant colonel du génie Lemercier, qui, dans cette campagne, bien que miné par la maladie qui, quelques jours après, devait le mettre au tombeau, se montra soldat héroïquement dévoué, le colonel Lemercier, répétons-nous, avait dit, navré, ces seuls mots au Général en chef : « Monsieur le Maréchal, c'est impossible ! » Avec sa bonté ordinaire, le Maréchal avait cherché à consoler le colonel en lui disant : « Ne vous faites pas de chagrin, mon cher Lemercier ; nous n'avons rien à nous reprocher, puisque nous avons essayé tout ce qu'il était possible de faire. D'ailleurs, je prends sur moi la responsabilité de tout. ». Puis s'adressant au colonel commandant l'artillerie, il lui demandait s'il restait assez de munitions pour faire le lendemain une nouvelle tentative, le colonel lui avait répondu : « Nous avons tout juste ce qu'il faut pour retourner à Bône. » — « Eh bien ! Messieurs, puisqu'il le faut, allons-nous-en, » avait repris le Maréchal, qui, avec le calme et la dignité dont il ne se départit point un seul instant pendant le cours de cette funeste campagne, donna immédiatement ses ordres pour la retraite,

A ce moment, Ben-Aïça, le khalifa d'Ahmed-Bey, et les principaux notables de Constantine étaient rassemblés dans la grande mosquée, et décidaient qu'à bout d'approvisionnements pour soutenir un siège et résister à nos attaques, on ouvrirait, le lendemain, à huit heures du matin, les portes à l'Armée française [1].

1. Le regretté Berbrugger, qui a suivi l'expédition de Constantine en qualité de Secrétaire particulier du maréchal Clauzel, tenait le fait de la bouche même de Ben-Aïça.

Le reste de la nuit du 23 au 24 novembre fut employé à préparer la retraite. Vers cinq heures du matin, la brigade de la Koudiat-Athi s'était mise en mouvement pour rejoindre le reste de l'Armée au-dessous d'El-Mensoura, prés du confluent du Roumel et du Bou-Merzoug. Le commandant Changarnier, du 2e léger, qui s'illustra dans cette retraite, fut chargé de l'honorable, difficile et périlleuse mission de former l'extrême arrière-garde avec son bataillon, réduit à moins de trois cents hommes.

Le jour commençait à poindre, quand le commandant Changarnier se mit en marche pour opérer son mouvement de retraite. L'ennemi, qui s'était aperçu des préparatifs de départ, sortait tumultueusement de la ville, et se ruait, en poussant d'affreux hurlements, et avec un acharnement sauvage, sur l'arrière-garde, qui se traînait péniblement, de mamelon en mamelon, sur les contre-forts d'El-Mensoura, et commençait cette poursuite impitoyable qui est restée légendaire dans les fastes de la guerre algérienne. On comprendra facilement que la pensée d'une longue retraite sans vivres, avec des munitions très restreintes, sans moyens de transport pour les blessés, avec un ennemi enflé d'un succès dans lequel sa valeur n'avait pris qu'une part insignifiante; on comprendra aisément, disons-nous, qu'une retraite dans ces conditions se soit présentée à tous les esprits sous un aspect des plus effrayants ; aussi, plus d'une âme qui pouvait se croire fortement trempée dut-elle se sentir faillir. Heureusement que le grand cœur du maréchal Clauzel, toujours vaillamment intrépide, se maintint à la hauteur des terribles circonstances où il se trouvait ; car, autrement, cette retraite se fût certainement transformée en un effroyable désastre.

Nous ne voulons point refaire le récit de ces lugubres

journées qu'illuminèrent des rayons de gloire, des actions du dernier et du plus merveilleux héroïsme, journées dont nous ne pouvons évoquer le souvenir sans éprouver une émotion des plus profondes, et sans nous faire cette réflexion que la génération qui a passé par ces effroyables épreuves avait dû être formée de fer et de granit.

Nous allons reprendre la route de Bône avec le Corps expéditionnaire, et dire très succintement les divers incidents qui ont marqué les pénibles étapes de cette douloureuse retraite.

L'héroïque commandant Changarnier ayant fait lâcher prise aux hordes acharnées qu'avait vomies la place de Constantine, la retraite se continua sans trop d'encombre. Seulement, d'une colline sur la droite, on distinguait des groupes ennemis assez nombreux et des drapeaux déployés. C'était, prétendait-on, l'armée d'Ahmed-Bey, qui, nous l'avons dit, tenait la campagne.

Le Corps expéditionnaire arriva de bonne heure à Soumâa, où il installa son bivouac. La pluie avait, heureusement, cessé, et le temps s'était remis au beau.

Le 25 novembre, l'Armée fut réveillée par les cris des Arabes qui, plus nombreux que la veille, couvraient toutes les hauteurs environnantes. Elle ne se mit en mouvement qu'après le soleil levé, et en bon ordre. La poursuite de l'ennemi fut plus persistante qu'audacieuse. Mais les routes étant moins mauvaises, les troupes ayant pu se reposer et dormir un peu, les chevaux ayant mangé, l'énergie et les forces étaient revenues ; il fut donc possible d'assurer la marche d'une façon plus régulière, et de ramener tout à fait l'ordre dans le Corps expéditionnaire ; aussi, le défilé d'El-Mebarès put-il être franchi sans trop de difficultés.

Pendant une halte que fit l'Armée au pied du Djebel-Fedjdj-Merdaz, sur l'emplacement d'un grand douar abandonné, les Spahis irréguliers de Yusuf firent la découverte de silos contenant du blé et de l'orge : ce fut là un ravitaillement accidentel et inespéré auquel nos soldats firent le meilleur accueil, bien que, faute de bois, ils fussent réduits à le consommer en grains.

Les Arabes ne cessèrent de harceler la colonne pendant toute cette journée du 25 ; elle marchait en carré, avec les bagages au centre. Lorsqu'il se présentait une position d'où l'ennemi aurait pu l'inquiéter, le Maréchal la faisait occuper. Ce jour-là, Ahmed-Bey, qu'on disait à la tête des forces ennemies, essaya contre nous, mais à une portée inoffensive, le feu de deux petites pièces de campagne. Quoi qu'il en soit, les tiraillements entre les flanqueurs de la colonne et les contingents du Bey Ahmed cessèrent vers quatre heures du soir. L'ennemi, qui s'était porté en avant de la direction suivie par l'Armée, avait établi son camp à proximité d'un col qui conduit dans la vallée de l'ouad Zenati, défilé dont son intention était, sans doute, de nous disputer le passage le lendemain.

Le Corps expéditionnaire alla coucher sur l'ouad Talaga, où il arriva à la nuit close sans trop se préoccuper des projets ultérieurs de l'ennemi.

Le bivouac fut établi à proximité d'un douar où les cavaliers de Yusuf trouvèrent encore de la paille et des silos de blé. On put acheter aux Arabes, sur ce point, quelques bœufs qui permirent de faire aux troupes une petite distribution de viande.

Le 26, le bivouac fut levé à sept heures. Les Arabes se montrèrent encore nombreux sur les flancs de la colonne et en avant d'elle. Quelques coups de canon suffisaient pour les

disperser ; mais ils allaient, selon leur tactique, se reformer ailleurs, sur le chemin que suivait l'Armée.

La colonne pénétra dans la vallée de l'ouad Zenati, où les assaillants se montrèrent nombreux et toujours cherchant à inquiéter sa marche. Un escadron de Spahis, dirigé par Yusuf, eut un engagement brillant sur la droite de l'Armée, et enleva à l'ennemi un drapeau, dont il fut fait hommage au duc de Nemours.

Le temps continuait d'être beau. La colonne arrivait, vers quatre heures du soir, à la koubba de Sidi-Temtam. A défaut de combustible pour faire cuire leurs aliments, les soldats employèrent à cet usage celui qui avait servi dans la construction de la chapelle du saint marabouth, n'y laissant absolument que les quatre murs.

Le 27, la colonne se mit en marche à sept heures et demie du matin. On enterra, à ce bivouac, comme aux précédents, un certain nombre de nos soldats morts de leurs blessures, ou de maladies contractées par suite des misères, des privations, des souffrances endurées pendant cette funeste campagne. Comme nous l'avons dit plus haut, le terrain du bivouac était à peine évacué que les Arabes se précipitaient, comme une nuée d'hyènes et de chacals sur les fosses comblées pour en exhumer les cadavres, les décapiter, les mutiler et les profaner de toutes les manières.

Pour donner une leçon à ces sauvages ennemis, on résolut de leur tendre une embuscade : on chargea les escadrons de Chasseurs d'Afrique du soin de leur administrer une correction dont ils garderaient le souvenir. Les Arabes donnèrent en plein dans le piège : une charge lancée à temps dans un terrain favorable, et très vigoureusement conduite, en coucha bon nombre sur le carreau. Les Chasseurs les poursuivirent

jusqu'à la koubba de Sidi-Temtam, où quelques-uns s'étaient réfugiés dans l'espoir d'y trouver asile; mais, ne tenant aucun compte de la sainteté du lieu, déjà saccagé, d'ailleurs, pour les besoins des popotes, nos cavaliers les sabrèrent jusqu'au dernier. Quelques coups de canon ou d'obusier précipitaient la fuite de ceux qui avaient échappé aux lances de nos Chasseurs d'Afrique.

Cette affaire, très meurtrière pour les Arabes, les dégoûta de ces sortes de profanations, et on ne les vit plus guère guetter les traînards qu'à distance très respectueuse. Malheureusement, ceux-ci étaient en grand nombre; car les maladies augmentaient dans une proportion effrayante, et outre que les combats de tous les jours fournissaient à chaque instant de nouveaux blessés, la plupart des hommes étaient atteints de congélation des extrémités inférieures, ou avaient les pieds excoriés par l'effet de la marche dans la boue avec des chaussures défectueuses.

Pendant cette même marche du 27, l'Armée avait à franchir le difficile défilé de Ras-El-Akba. Comme on devait s'y attendre, les Kabils voulurent disputer ce passage à la colonne : chargés vigoureusement par les Spahis de Yusuf, ils furent sabrés impitoyablement, et semèrent de leurs cadavres le chemin parcouru par la charge. Le commandant Yusuf avait ordonné, en même temps, à ses fantassins turks de donner la chasse aux fuyards qui s'étaient réfugiés dans les rochers à gauche de la route; ils en débusquèrent un certain nombre, dont ils firent des martyrs de la guerre sainte.

Les cavaliers du Bey de Constantine tentèrent un suprême effort sur l'arrière-garde; mais quelques obus habilement envoyés au milieu de cette masse suffirent pour la désagréger et en débarrasser l'Armée définitivement. En effet, à partir de

ce moment, ils abandonnèrent la poursuite et ne reparurent plus. Quelques partis, de gens de pied seulement, continuèrent, mais timidement, à nous tirer des coups de fusil, quand le terrain leur permettait de le faire à peu près impunément, aux abords des défilés boisés ou embroussaillés, par exemple; mais cette tirerie manquait généralement d'efficacité.

Enfin, à la chute du jour, l'Armée prenait son quatrième bivouac depuis Constantine à Medjaz-Hamar, au confluent de l'ouad Cherf et de l'ouad Zenati, point où ces cours d'eau changeaient leur nom en celui d'ouad Seibouse. En arrivant à proximité du bivouac, les Spahis du commandant Yusuf razèrent un troupeau de bœufs, qui ravitailla assez abondamment en viande nos malheureux soldats, lesquels en manquaient depuis longtemps; avec la provision de blé et de fèves qu'ils avaient faite à Sidi-Temtam, ils purent, étant au milieu du bois, reconstituer un ordinaire réparateur dont ils avaient grand besoin. Les feux de bivouac reparurent nombreux et brillants, et vinrent remettre un peu de joie au cœur de ceux que la maladie n'avait pas mortellement atteints.

Le 28 novembre, de bonne heure, on déblaya le *medjaz* (gué), et on répara la rampe dans sa partie inférieure; les équipages commencèrent à passer, mais le matériel était ruiné et les chevaux éreintés; aussi, cette opération se fit-elle très lentement. Le 2e léger observait et maintenait quelques groupes de fantassins arabes ou kabils qui se montraient à une distance des moins périlleuses. Bien qu'ils fussent plus nombreux et plus hardis en arrière du Medjaz-Hamar, le Bataillon léger d'Afrique ne les tint pas moins facilement en respect.

Les partisans ennemis se répandirent dans les terrains accidentés qui bordent, à gauche, la vallée de l'ouad Seibouse; poussés devant eux par le 2e et le 17e d'infanterie légère, ils

se retirèrent sans opposer de résistance, mais en incendiant, sur les deux versants de la vallée, les villages ou hameaux kabils qu'ils rencontraient sur leur direction.

Enfin, l'arrière-garde effectua son passage avec beaucoup d'ordre et de précision. Grâce aux bonnes dispositions prises par le Maréchal, qui avait dirigé le mouvement lui-même jusque dans les détails de son exécution, l'arrière-garde opéra sa retraite sans être sérieusement inquiétée. Le Général en chef ne se tint pour satisfait que lorsque le dernier tirailleur fut rentré dans le rang.

Le Corps expéditionnaire arrivait de bonne heure au bivouac des Tamarix, sur l'ouad Seibouse. Nos soldats étaient au bout de leurs maux, et délivrés de cet horrible cauchemar qu'ils subissaient depuis huit longs jours, et autant de nuits beaucoup plus longues encore.

Le Maréchal alla visiter le camp de Guelma ; il en inspecta les travaux, y établit un hôpital, et arrêta les dispositions nécessaires pour faire de ce poste un point militaire très important. Il en donnait le commandement au colonel Duvivier.

Quelques prisonniers avaient été faits, dans la journée du 28, par les troupes du commandant Yusuf ; plusieurs d'entre eux, qui étaient blessés, furent pansés par le chirurgien du duc de Nemours, et tous, sur le désir qu'en avait exprimé le prince, au lieu de la mort qu'ils attendaient, reçurent la liberté.

L'armée coucha, le 29, à Nechmaïa, et le 30 à Dréan, où elle retrouvait enfin ses magasins. Le 1er décembre, elle rentrait à Bône, après une campagne de quinze jours, et avec une perte du huitième de son effectif. L'état numérique officiel de nos pertes, pendant cette malheureuse campagne, donnait le chiffre de 553 morts, tués ou disparus, et de 304 blessés.

VII

Yusuf-Bey, dont cet insuccès compromettait sérieusement le Beylik, s'était montré, pendant les mauvais jours de cette courte campagne, d'une valeur, d'une énergie, d'un dévouement, d'un sang-froid actif dignes des plus grands éloges. Chaque jour, pendant la retraite, lancé en éclaireur avec ses Spahis et ses fantassins turks, auxquels il ne laissait de repos ni jour, ni nuit, il protégeait au loin le Corps expéditionnaire par une vigilance de tous les instants; sans jamais compter le nombre de ses ennemis; sans que les difficultés du terrain l'arrêtassent un seul instant; sans mesurer ni le danger ni les obstacles, qu'il ne connaissait pas, tantôt on l'apercevait dans la région des nuages, à la tête de ses Spahis, chargeant sur des crêtes qui semblaient inaccessibles à la cavalerie, tantôt on le découvrait au fond de quelque torrent, poursuivant un ennemi, se glissant comme un serpent à travers la broussaille. Le Maréchal, qui connaissait son ardente valeur, et qui, nous le savons, en faisait le plus grand cas, lui avait, d'ailleurs, laissé toute liberté de manœuvre.

Aussi, combien, pendant ces journées funestes de la retraite, n'a-t-il point sauvé, en les faisant prendre en croupe par ses Spahis réguliers et irréguliers, de malheureux éclop-pés, empêtrés dans les boues des chemins, et qui, sans son aide, fussent tombés infailliblement sous le couteau de nos féroces ennemis!

Mais, ainsi que cela devait arriver, les ennemis de Yusuf — et il en sera de même pendant toute sa carrière militaire —

profitèrent de cet échec pour reprendre le chapitre de leurs récriminations, de leurs accusations, de leurs calomnies. D'après eux, c'était lui qui avait entraîné le Maréchal dans ce qu'ils appelaient cette désastreuse aventure; c'est pour satisfaire son ambition effrénée qu'elle avait été entreprise[1], la présentant comme ne devant être qu'une promenade militaire; il en était certain, les portes de Constantine devaient s'ouvrir pour nous recevoir dès notre apparition sur le plateau d'El-Mensoura ou de la Koudiat-Athi; car la population nous attendait avec un enthousiasme d'autant plus discret, qu'il ne lui eût pas été prudent de le manifester tant qu'El-Hadj-Ahmed resterait debout. C'était donc à Yusuf surtout qu'il convenait d'attribuer tous nos malheurs dans cette lamentable campagne de quinze jours, et il devait en subir toutes les conséquences*.

C'était naturel; car, dans tout échec où notre orgueil national a été violemment touché, nous en avons toujours cherché la cause non dans les choses, mais bien dans les hommes; il nous faut une victime à frapper; or, comme nous ne pouvons passer notre colère sur les choses, nous la passons sur les hommes. En résumé, en France, il faut toujours réussir, ou ne pas s'en mêler, et Yusuf n'est ni le premier ni le dernier qui en ait fait ou qui en fera l'expérience.

1. Cette opinion, comme tant d'autres, avait fini par passer à l'état de légende : ainsi, dans la séance de l'Assemblée nationale législative du 19 décembre 1850, M. Émile Barrault, répondant au désolant Desjobert, disait : « Nous avons été faire la conquête de Constantine avec M. le maréchal Clauzel, savez-vous pourquoi ? Pour y établir Yousouf-Bey, qui, depuis, s'est montré l'un des plus habiles et des plus brillants cavaliers du monde, et qui a rendu de très grands services à l'Algérie. »

* Voir la note de la page 291.

Mais c'est surtout sur le maréchal Clauzel que s'exerça la fureur de ses ennemis. Cette grande et noble figure fut l'objet des plus injurieuses calomnies; pour exciter l'opinion publique contre lui, on exagéra démesurément le désastre : on lui imputa à crime la faiblesse numérique de ses troupes, le choix de la saison, l'insuffisance des moyens de transport et des approvisionnements de toute espèce; enfin, s'il fallait en croire ses détracteurs, la retraite de Constantine laissait bien loin derrière elle celle de Russie par ses désastreuses conséquences. On ne voulut pas admettre que la cause de l'échec de l'expédition avait été tout entière dans un mauvais temps exceptionnel; que la saison — le Maréchal n'en avait pas eu le choix — n'était pour rien dans cette affaire; car, retardée de dix jours, l'expédition se faisait dans une période de temps très favorable, laquelle s'était continuée pendant plus de la moitié du mois de décembre. Avec le beau temps, tout devenait facile, et le succès était assuré : l'effectif des troupes était largement suffisant, et nous ne laissions dans les boues ni nos moyens de transport, ni nos approvisionnements, ni notre artillerie de campagne.

Mais, nous le répétons, il fallait une victime aux passions politiques, à l'orgueil national, et l'illustre Maréchal fut sacrifié. Par exemple, le vieux soldat ne tomba pas sans avoir combattu.

On a laissé, terminait-il son manifeste, une carrière de victoires trébucher sur un revers sans vouloir lui laisser cueillir un dernier laurier; on a pensé que j'étais assez tombé pour m'empêcher de me relever, Non! non! je me relève, moi! je me lève pour rentrer, la tête haute, dans mes foyers. Je me relève, et sur le seuil de cette maison paternelle où je retourne, je poserai entre moi et les calomnies ma vieille épée de combat.

Du reste, cette expédition a été jugée depuis longtemps, et le brave, savant et si compétent général Pelet n'a pas attendu que l'histoire eût rendu son verdict, pour émettre son opinion sur la retraite de Constantine et sur celui qui l'avait dirigée.

Comme art militaire, a-t-il écrit, il était plus difficile de ramener l'armée de Constantine que de prendre cette place; et, quant à moi, à part les résultats, j'aimerais mieux avoir fait cette retraite que d'avoir emporté la ville[1].

1. E. Watbled. — « *Revue Africaine* », 1870. — Expédition de Constantine de 1836.

NOTE DU CHAPITRE XIV

Page 288. — Heureux d'exercer sa plume hargneuse, ou plutôt celle des ennemis de Yusuf, chez lesquels il a ramassé ses renseignements, l'auteur des « *Commencements d'une Conquête* » s'est accroché à sa vaillante personnalité, pendant toute l'expédition de Constantine, avec une persistance digne d'une meilleure action. Embusqué derrière chaque page de son récit, il décoche à sa victime, et plus souvent même qu'il n'en a l'occasion, des traits d'un atticisme plus que douteux.

C'est vraiment attristant de voir la peine que se donne cet écrivain pour amoindrir, et le biffer du livre de la gloire, un héros qui, pendant trente-cinq années, a exposé sa vie dans plus de cent combats, et dans toutes les grandes actions de guerre qui, durant cette longue période, ont eu l'Algérie pour théâtre; un homme qui a honoré l'Armée française en mettant à sa disposition sa brillante et fructueuse valeur; un vaillant entre les vaillants que, comme le dit si justement l'auteur de « *Généraux et Soldats d'Afrique* », *d'autres ont pu imiter, mais que personne n'a égalé*. Et puis, il y a quelque chose de blessant dans ce fait de voir un incompétent, un homme qui n'a appris l'art de combattre que dans les archives poudreuses du Ministère de la Guerre, critiquer, insulter, calomnier un soldat de race comme le fut Yusuf, un guerrier des temps chevaleresques, qui a passé sa vie sur une selle de guerre, tandis que son ennemi coulait doucement

ses jours dans un fauteuil soigneusement rembourré. Et cet écrivain éprouve un tel besoin de se montrer malveillant à l'égard de Yusuf, qu'il l'attaque là même où il n'était pas, à la seconde expédition de Constantine, par exemple. Il trouve le moyen de faire à ce propos un mot dont nous avons en vain cherché la finesse : « Entre les principaux acteurs, écrit-il, dont les rôles avaient été remarqués dans le drame de 1836, *deux surtout brillaient par leur absence :* Jusuf, qu'on avait jeté par-dessus bord, qu'on ne voyait plus à la tête du bataillon turc et des Spahis de Bône; Changarnier, qui, promu lieutenant-colonel au 2e léger, avait eu le chagrin de voir partir sans lui le 2e bataillon de son régiment. »

Nous voulons bien supposer que cette spirituelle ironie est à l'adresse de Yusuf tout seul, et que Changarnier n'a pas le droit d'en prendre sa part. Cependant, cette remarque était bonne à faire.

Et comme le maréchal Blaise de Montluc avait raison quand il disait dans ses *Commentaires* : « Plust à Dieu que nous, qui portons les armes, prinssions cette coutume d'escrire ce que nous voyons et faisons ; car il me semble que cela seroit mieux accommodé de notre main, j'entends du fait de la guerre, que non pas des gens de lettres ; car ils déguisent trop les choses, et cela sent son clerc. »

CHAPITRE XV

I. Yusuf-Bey est envoyé au camp de Guelma par le maréchal Clauzel, avec la même mission que celle qui lui avait été confiée au camp de Dréan. — II. Les illusions du maréchal Clauzel. — III. Il est remplacé, dans le Gouvernement général de nos Possessions du Nord de l'Afrique par le général de Damrémont. — IV. Recrudescence des attaques et des calomnies contre Yusuf, qui en éprouve un profond dégoût. — Il veut quitter l'Algérie, et forme le projet de visiter la France, qu'il ne connaît pas. — Il proteste énergiquement et dignement contre une lettre calomnieuse insérée dans un journal de Lyon, et reproduite par une feuille de Marseille. — Il demande au Ministre de la Guerre l'autorisation d'en poursuivre l'auteur devant les tribunaux, en attendant qu'il puisse se charger lui-même de la réparation. — V. On cherche à décider Yusuf à donner sa démission de Bey de Constantine. — VI. Fatigué de toutes les mesquines tracasseries auxquelles il est en butte, et miné par la fièvre, il demande un congé de convalescence pour se rendre en France. — Il est accueilli à Paris avec enthousiasme. — Sa réception à la Cour. — Il est le lion du jour. — VII. En présence des désertions des Spahis réguliers et des défections des tribus alliées, Yusuf est rappelé instamment au camp de Guelma par le général Trezel. — VIII. Un mémoire sur la question de l'occupation de Constantine est demandé à Yusuf par M. le comte Molé, Président du Conseil des Ministres. — IX. Lettre du maréchal Clauzel à Yusuf-Bey. — X. Lettre par laquelle le chef d'escadrons Yusuf réclame, auprès du Roi, le grade de lieutenant-colonel qui lui a été promis par le Prince Royal. — Yusuf est nommé lieutenant-colonel aux Spahis réguliers d'Oran. — Il quitte la France, où il avait séjourné dix mois, pour aller prendre, en Afrique, le commandement de son régiment.

I

Le maréchal Clauzel s'était embarqué pour Alger le 4 décembre, laissant Yusuf à Bône, en attentant qu'il eût pris une décision sur le rôle réservé au jeune Bey dans les nouvelles combinaisons qu'il méditait pour prendre sa revanche de l'échec de Constantine.

En effet, quelques jours après, le Maréchal envoyait Yusuf-Bey au camp de Guelma, dont le commandement supérieur avait été donné au colonel Duvivier.

Il fallait pour limiter, au moins, à la chaîne de Ras-El-Akba la zone de l'influence hostile d'Ahmed-Bey, conquérir moralement les populations des environs de Guelma, situation qui, déjà, était fort avancée avant l'expédition de Constantine, mais que notre insuccès avait tout naturellement ébranlée.

La mission de Yusuf était la même que celle qui lui avait été confiée au camp de Dréan : préparer les tribus à notre domination, les gagner de nouveau à notre cause, et reconstituer notre influence sur les esprits en vue de l'expédition sur Constantine, que le Gouvernement français, qui ne pouvait rester sur un échec, ne manquerait pas d'entreprendre à bref délai. Du reste, dès le 18 décembre, le maréchal Clauzel adressait d'Alger à Yusuf la dépêche suivante :

GOUVERNEMENT
des Possessions françaises
dans le Nord de l'Afrique
—
Cabinet
—

Alger, le 18 décembre 1836.

Bey Youssouf,

Donnez-moi de vos nouvelles. Appelez du monde à vous. Entourez Guelma des tribus qui vous restent fidèles. Je n'oublie pas les chefs de La Calle. J'ai remis au général Trezel 2,000 francs pour eux.

Comptez toujours sur mon amitié.

Maréchal CLAUZEL.

P.-S. — Je crois que vous êtes nommé Lieutenant-Colonel[1]; mais je n'ai rien d'officiel. J'ai renouvelé la demande deux fois depuis deux mois.

A Youssouf-Bey, à Guelma.

Quelques jours après, le Maréchal complétait ses instructions à Yusuf par la dépêche suivante :

GOUVERNEMENT
des Possessions françaises
dans le Nord de l'Afrique
—

Alger, le 21 décembre 1836.

Mon cher Youssouf,

Il faut employer tout ce que vous trouverez de ressources dans votre esprit pour inspirer de nouveau la confiance dans les tribus, pour les bien persuader que nous voulons, que nous aurons Constantine, et que c'est pour cela que vous êtes à Guelma.

Il faut leur dire de venir cultiver les terres près de vous, et de se réunir sous Guelma, où Ahmed-Bey ne peut leur faire le moindre mal.

Il reste quelques fonds disponibles que je garderai, avec l'autorisation du Gouvernement, pour contenter les chefs qui resteront avec nous.

Du courage! soyez le Youssouf d'avant et de pendant l'expédition de Constantine.

Maréchal CLAUZEL.

Bey Youssouf, à Guelma.

1. N'a été nommé lieutenant-colonel que le 18 février 1838.

II

La santé de Yusuf s'était, en effet, sensiblement altérée. Bien qu'il fût solidement constitué, et que sa rare énergie le soutînt là où d'autres auraient succombé, la rude existence qu'il menait depuis 1830, les privations de toute nature qu'il avait endurées, les périls qu'il avait courus, les fatigues inouïes qu'il avait supportées, les nuits sans sommeil par tous les temps sous un climat tour à tour de feu ou de glace, l'air pestilentiel qu'il respirait depuis près de cinq ans qu'il était à Bône, ou dans les environs de cette ville empoisonnée, l'usage immodéré du sulfate de quinine; toutes ces causes, disons-nous, qui en auraient tué tant d'autres, n'avaient pas été sans l'éprouver sérieusement, et à ce point de faire craindre pour sa vie. Les misères de la dernière expédition où, nous l'avons vu, il ne s'était pas ménagé, avaient fini par avoir raison de cette âme d'acier dans un corps de granit; mais Yusuf n'était pas homme à se rendre sans combat : il sentait que ses destinées n'étaient point accomplies, et qu'il n'était pas fait pour mourir de la fièvre sur la botte de paille d'une ambulance; il se raidit contre le mal et finit par le vaincre, et cela malgré les attaques acharnées, venimeuses, haineuses, odieuses, et surtout opiniâtres dont il fut l'objet, et dont l'intensité allait croissant avec le nombre de ses merveilleuses actions de guerre. Yusuf finit cependant — mais ce ne fut pas tout de suite — par prendre le dessus et par s'élever à une telle hauteur dans la gloire, que les cris rabiques des hurleurs ne parvinrent même plus jusqu'à lui.

Quoi qu'il en soit, Yusuf-Bey se remit à l'œuvre pour continuer la mission que le Maréchal venait de rendre à son zèle et à son habileté.

Le maréchal Clauzel comptait évidemment que le Gouvernement ne laisserait pas un homme de sa valeur et de ses magnifiques services sur un échec, dont la responsabilité ne pouvait justement lui être attribuée; il semblait croire qu'il lui serait permis de prendre sa revanche, et que cette satisfaction serait donnée aux troupes de l'Armée d'Afrique qui avaient partagé sa mauvaise fortune.

La dépêche suivante qu'il adresse à Yusuf-Bey témoigne de ses illusions à cet égard :

GOUVERNEMENT
des Possessions françaises
dans le Nord de l'Afrique
—
Cabinet
—

Alger, le 9 janvier 1837.

Bey Youssouf,

Le Gouvernement est décidé à faire une nouvelle expédition sur Constantine; on y emploiera 20,000 hommes et une nombreuse et forte artillerie. Mettez-vous, dès à présent, en mesure de savoir où trouver des mulets ; il en faut plus de 1,000; car on a le projet d'envoyer plus de 20,000 boulets et plusieurs milliers de bombes. Peu à peu nous transporterons à Guelma cet immense matériel, et ce poste nous servira de base d'opérations. Occupez-vous dès à présent des moyens de transport, sans cependant rien arrêter; prenez bien vos sûretés. Rappelez-vous que, sur 1,000 mulets qui devaient nous être amenés à Guelma, c'est à peine si nous avons pu en réunir 300. Pensez-vous que l'on puisse trouver à acheter 4 ou 500 beaux mulets du côté de Tunis? Dans l'affirmative, faites-moi connaître quel en serait le prix moyen.

J'apprécie la difficulté de faire rester à Guelma des hommes qui ont autour de Bône leurs familles et leurs propriétés. Aussi, dans les nouvelles instructions que je donne au général Trezel, ai-je décidé que la majeure partie de vos Turks et Spahis demeureraient avec vous au camp de Dréan, et au poste retranché que l'on va établir à Moualefa. Je vais aussi faire établir une tête de pont sur la rive gauche de la Seibouse. en face de Guelma. De cette manière, cette dernière place et Bône seront reliées par une ligne de postes fortifiés, et les convois pourront marcher avec sécurité.

Ce sont principalement vos Turks et Spahis* qui seront chargés de protéger les convois. Quel moyen proposeriez-vous pour décider les tribus dont on doit traverser le territoire à en faire en quelque sorte la police? On pourrait donner aux chefs des plus puissantes une gratification mensuelle; mais ils devraient fournir des garanties. Il faut enfin que la route du Camp-Clauzel (Dréan) à Guelma soit d'une extrême sécurité.

Par votre lettre du 25 décembre dernier, vous me donnez l'état de vos dépenses avant mon arrivée à Bône et pendant l'expédition de Constantine; il en résulte que vous seriez à découvert de 1,350 francs.

Par ma lettre de ce jour, je mande à M. le général Trezel de vous rembourser cette somme.

J'ai déjà écrit au Ministre qu'il serait juste que vous fussiez remboursé des dépenses que vous avez faites, bien que toutes ne vous aient pas été ordonnées; mais, il est vrai de dire qu'il y avait cas de force majeure. Soyez persuadé que je ne vous oublierai pas, et que je m'occuperai de vous dès mon arrivée à Paris.

J'espère que votre santé se rétablira bientôt; continuez à m'envoyer des rapports détaillés sur toutes vos opérations.

Recevez, mon cher Youssouf, l'assurance de ma considération très distinguée.

Le Gouverneur général,
Maréchal CLAUZEL.

* Voir la note de la page 331.

Mais les attaques dirigées contre le maréchal Clauzel devenant de plus en plus vives, et ayant fini par dépasser toute mesure, et cet illustre soldat, que l'Armée saluait récemment à Bône comme son sauveur, étant devenu l'objet des plus odieuses calomnies, il avait résolu de se rendre en France non seulement pour conjurer l'orage, mais encore pour se défendre et faire tête à ses accusateurs.

Il s'embarqua le 15 janvier pour se rendre à Paris, et voir de près ces aboyeurs qui essayaient de faire sombrer tout son glorieux passé dans les boues de Constantine.

Cette pensée de la revanche le préoccupait à ce point, qu'ayant relâché à Mahon par suite du mauvais temps, il en profita pour entretenir Yusuf-Bey de ses projets, et lui donner ses instructions en vue de l'expédition future.

Nous voulons reproduire *in extenso* ces précieuses instructions qu'avait dictées au Maréchal l'expérience de la dernière campagne.

GOUVERNEMENT
des Possessions françaises
dans le Nord de l'Afrique
—
Cabinet
—

Mahon, le 17 janvier 1837.

Bey Youssouf,

Il importe de mettre à profit le temps qui s'écoulera avant la prochaine expédition sur Constantine, pour bien étudier les routes que nous aurons à parcourir : recueillez et provoquez à ce sujet le plus de renseignements possibles.

Je désire connaître l'état des chemins dans les directions ci-après :

1° De Moualefa à la montagne de Thaïâa, en la laissant à main droite pour entrer dans la vallée du Zenati;

2° De Moualefa à la vallée du Roumel, au-dessous de la position que nous avions prise à Soumâa (monument en ruines attribué à Constantin), et en laissant à notre gauche la montagne de Thaïâa;

3° Enfin, en continuant par la route ci-dessus pour aboutir au plateau de Mensoura, à l'ancienne Ambulance, en passant par la route que vous vouliez nous faire prendre, et qui était à notre gauche, lorsque nous fûmes descendus dans la plaine.

Pendant que nous revenions de Constantine, un jeune Spahis régulier, parlant assez bien le français, me promit, dès qu'on lui en donnerait l'ordre, d'aller visiter attentivement ces routes : il était accompagné par le chef de la tribu dans laquelle se trouve la montagne de Thaïâa, et ils devaient faire ensemble cette exploration jusque près de Mensoura.

Prenez sur l'état de ces routes les renseignements les plus minutieux ; faites-vous indiquer tous les mauvais passages, leur longueur, si les montagnes sont difficiles à gravir, quelle est la qualité du terrain, s'il y a du rocher; songez que nous aurions à y faire passer une nombreuse et pesante artillerie. Pour mesurer la longueur des endroits difficiles, la largeur des routes, que vos émissaires comptent les pas qu'ils devront faire : c'est la manière la plus simple, et ils seront moins exposés à commettre des erreurs. Tâchez, autant que possible, d'employer des hommes qui aient vu marcher nos voitures; ils comprendront plus facilement quels sont les détails qu'ils doivent donner, et les accidents de terrain qu'ils auront à observer.

Il est, en outre, très essentiel de remarquer les différents endroits où l'on trouve de l'eau, soit sur la route même, soit à proximité; si l'eau est courante, ou si elle est le produit de sources, à quelle époque elles tarissent; s'il existe du bois, et à quelle distance sont les douars.

Pour rendre plus faciles les moyens de nourrir les hommes, il importe de connaître à quelle époque on peut consommer les blés et les orges actuellement sur pied; ainsi mandez-moi :

A quelle époque sont mûrs les blés et les orges dans la

plaine de Bône, dans la plaine de Guelma et autour de la ville de Constantine.

Des rapports venus de divers côtés me portent à espérer que plusieurs des soldats que nous avions crus morts sont prisonniers d'Ahmed-Bey, et même assez bien traités par lui. Si vous en avez le moyen, faites-lui dire que, s'il voulait donner des garanties, je serais disposé à lui envoyer deux médecins français qui donneraient leurs soins à nos soldats et aux habitants de la ville qui auraient besoin d'eux.

Je désirerais connaître d'une manière aussi exacte que possible le nombre de nos soldats renfermés dans Constantine, les régiments auxquels ils appartiennent, et s'il y a réellement des officiers parmi eux, ce que je ne crois pas.

Continuez à me tenir exactement au courant de vos relations avec les indigènes, et ne négligez aucune des mesures propres à assurer la sécurité de nos convois.

Choisissez des hommes actifs, vigoureux, et connus dans leurs tribus, pour porter vos escadrons à l'effectif autorisé par le Ministre, et remplacer ainsi ceux de vos Spahis que vous avez perdus.

Recevez l'assurance de ma considération très distinguée.

Le Gouverneur général,
Maréchal CLAUZEL.

III

Mais, nous l'avons dit plus haut, le maréchal Clauzel était déjà sacrifié en principe quand il s'embarqua : il était réservé à un autre de venger l'échec que les éléments avaient infligé à son Armée, et — point n'est besoin de le dire — cette décision du Gouvernement lui fut on ne peut plus douloureuse. En effet, le maréchal Clauzel était remplacé, le 12 février,

dans le Gouvernement général de nos Possessions du Nord de l'Afrique, par le général de Damrémont.

Le lieutenant-général Rapatel était chargé de l'intérim jusqu'à l'arrivée du nouveau Gouverneur.

IV

Il va sans dire que le départ du maréchal Clauzel fut le signal de la recrudescence des hostilités contre Yusuf. Comme nous le disons plus haut, il n'en prit pas de suite son parti, et il riposta énergiquement aux attaques de ses détracteurs. Néanmoins, il fut un instant pris de dégoût; aussi voulait-il quitter l'Algérie, où il ne se voyait plus utile. Or, il avait songé déjà à visiter la France, sa patrie d'adoption, qu'il ne connaissait pas : de nombreux amis, d'anciens compagnons d'armes, les princes de la famille d'Orléans l'y appelaient avec instance; le maréchal Clauzel surtout tenait beaucoup à le voir, et à causer avec lui des choses d'Afrique et de la guerre qu'ils y avaient faite ensemble.

Néanmoins, nous le répétons, avec sa nature délicate, nerveuse, Yusuf souffrait vivement de tout cela, et surtout de la sorte d'inaction dans laquelle on paraissait vouloir le laisser systématiquement. Sans doute, il lui restait d'excellents amis, d'honorables relations, et c'est dans le sein de l'amitié qu'il allait se soulager de sa peine, se retremper à l'espérance, et puiser de nouvelles forces pour soutenir le combat. Sans doute, avec son tempérament exubérant, véhément, il n'était pas toujours facile à Yusuf de se contenir;

souvent même il dut dépasser les bornes de la prudence en démasquant ses ennemis; il est clair qu'il n'était pas toujours disposé à se laisser traîner dans la boue, et que, lorsque le hasard lui mettait un de ces hostiles sous la main, celui-là payait pour les autres. Mais, nous le répétons, tout cela l'avait profondément dégoûté, et il s'en plaignait souvent très amèrement. Nous avons retrouvé trace de cette situation d'esprit de Yusuf dans une lettre que lui écrivait, à la date du 14 février, M. Blondel, Directeur du Service des Finances à Alger, à la suite d'une conversation qu'ils avaient eue, dans la journée, lors de son voyage à Bône.

Bône, 14 février 1837.

Mon cher Commandant,

Je regrette de n'avoir pu causer plus longuement avec vous ce matin; j'aurais voulu vous inspirer un peu plus de confiance dans l'avenir. Je sais que vous souffrez, et il n'est pas facile de se taire quand on souffre; mais l'intérêt bien entendu le commande, et vous avez trop d'esprit pour ne pas le comprendre.

Ne vous découragez pas : défendez les principes et faites abstraction de vous-même : cela conduit au même résultat, et n'a pas le même inconvénient. Ménagez les susceptibilités : les grands n'aiment pas qu'on ait trop raison contre eux, et les Gouvernements ont toutes les passions des hommes. Vous allez voir le Maréchal; oubliez vos intérêts personnels; n'en dites que quelques mots, négligemment : c'est le meilleur moyen de les faire valoir. Si notre rôle à nous est de nous faire Arabes, le vôtre est de vous montrer Français; soyez-le plus que nous. Que l'intérêt de la France continue à dicter seul vos paroles. Exposez vos plans, appuyez-les sur des faits, déduisez-en les conséquences. En défendant votre système,

oubliez que vous en êtes l'auteur; plus vous vous effacerez et plus vous paraîtrez valoir.

Le succès est encore loin de nous, peut-être; mais nous y arriverons. Il y a quelques jours encore, l'Afrique paraissait devoir vous être fermée; demain, sûrement, on sera bien aise de vous permettre de faire valoir vos brillantes aptitudes militaires. Ce n'est donc pas le moment de vous décourager.

Courage donc ! dans quelques mois peut-être, vous penserez à moi dans les murs de Constantine; mes vœux vous y suivront, parce que je crois que l'intérêt de mon Pays est attaché au service de la cause que vous défendez.

Recevez l'assurance de mon attachement, et puisse la France continuer à vous compter parmi les enfants qui l'auront glorieusement servie, et qu'elle aura illustrés.

Votre tout dévoué,

BLONDEL.

Parmi les ennemis de Yusuf, il en était un surtout, le capitaine d'État-Major P.*, employé autrefois dans les Affaires arabes à Alger, qui lui avait voué une haine sauvage, haine dont il faisait habituellement ses confidents les journaux de Marseille et de Lyon. Une de ses lettres, surtout, insérée dans « *Le Courrier de Lyon* », et reproduite dans « *Le Garde national* » de Marseille, à la date du 9 février, et qui n'était qu'un tissu d'accusations plus calomnieuses les unes que les autres, vint mettre le feu aux poudres. Sous l'influence d'une indignation bien naturelle, Yusuf envoya au journal « *Le Garde national* », à la date du 24 février, une réponse des plus énergiques dont nous voulons donner un extrait.

* Voir la note de la page 332.

Monsieur le Rédacteur,

En répondant ici publiquement à la lettre de M. P., que vous avez insérée dans votre numéro du 9 février courant, je n'ai pas la prétention de réfuter les calomnies qui y sont accumulées contre moi ; je veux seulement faire connaître, sans plus tarder, à mon accusateur, comme à tous ceux qui ont eu connaissance de l'accusation, quelle sera la défense.

Si, en provoquant tout d'abord à un duel le signataire de cette lettre, mes ennemis n'eussent pu dire que j'avais choisi la seule chance qui s'offrît à moi d'anéantir le témoin des actes qu'il m'impute, sans doute, je n'eusse pas hésité un seul instant; mais il faut à Yusuf-Bey que la vie du capitaine P. ne coure aucun risque jusqu'à ce qu'il soit déclaré ce qu'il est par les tribunaux, c'est-à-dire un infâme calomniateur.

Aussitôt ce jugement obtenu, j'en prends l'engagement devant mes amis comme devant mes ennemis, je réhabiliterai un instant M. P., flétri par la justice, pour lui faire l'honneur d'un duel à mort, parce qu'après lui avoir prouvé que je ne suis pas un exacteur, il faudra que je lui donne la preuve qu'il n'a point affaire à un lâche.

Recevez, je vous prie, Monsieur le Rédacteur, l'assurance de ma parfaite considération.

Le chef d'Escadrons, Bey de Constantine,

YUSUF.

En mettant sous les yeux du Ministre de la Guerre la lettre de M. le Capitaine P. au « *Garde national* » de Marseille, le chef d'escadrons Yusuf lui écrivait ce qui suit :

Une pareille insulte, qui entache toute ma vie, demande une solennelle réparation. En vous soumettant la réponse que j'adresse au « *Garde national* », je vous mets en position,

Monsieur le Ministre, d'apprécier la conduite que le sentiment de mon innocence et les intérêts de mon honneur m'ont inspirée. J'ai compris que, dans la difficile position où je me trouve placé, il ne m'était pas permis d'agir sans en référer au Gouvernement du Roi.

Si Votre Excellence approuve la marche que je compte suivre, elle voudra bien donner cours au pli ci-joint adressé au « *Garde national* » de Marseille.

Si, au contraire, Monsieur le Ministre, vous m'interdisiez, en tout ou en partie, la conduite que je compte tenir dans cette occasion, et que je viens d'avoir l'honneur de soumettre à votre appréciation, j'en concluerais que vous avez bien voulu prendre en main le soin de ma justification, lequel, dans ce cas, vous appartiendra tout entier; car le Gouvernement ne peut laisser ni le Bey Yusuf, ni le chef d'escadrons sous le coup d'un pareil outrage.

Dans une circonstance aussi grave, vous me pardonnerez. Monsieur le Ministre, si, contrairement aux règles de la hiérarchie militaire, je me suis adressé directement à vous.

Je suis, avec un profond respect, de Votre Excellence, Monsieur le Ministre,

Le très humble et très obéissant serviteur,

Le chef d'Escadrons, Bey de Constantine.

YUSUF.

Le Ministre de la Guerre, M. le lieutenant-général baron Bernard, mit fin à cette triste affaire en exigeant une rétractation publique, dans les deux journaux précités, de la part de l'auteur de l'article diffamatoire. En donnant ainsi satisfaction au chef d'escadrons Yusuf, le Ministre y mettait cette condition que les choses en resteraient là des deux côtés.

Le général de Damrémont prenait possession de son Gouvernement le 3 avril; l'intérim du général Rapatel cessait le même jour.

V

Le titre de Bey de Constantine, donné à Yusuf par le maréchal Clauzel, devait naturellement lui être contesté par le nouveau Gouverneur, qui, bien que connaissant ses beaux services, ne le voyait pas avec les mêmes yeux que son prédécesseur. On commença par tâter Yusuf, et l'on chercha à le décider à donner sa démission de cette dignité plus honorifique qu'effective.

Par une lettre du 28 avril, le général Trezel, commandant la province de Bône, sous les ordres duquel se trouvait placé Yusuf-Bey, lui transmettait les ordres du Gouverneur à ce sujet, et faisait une nouvelle répartition des tribus qui étaient placées à sa main.

Cette lettre était conçue dans les termes suivants :

COMMANDEMENT
de la
Province de Bône
—

« Bône, le 28 avril 1837.

Mon cher Commandant,

D'après le contenu des dépêches que j'ai reçues hier de M. le Gouverneur général, il a reconnu que, dans l'état actuel des affaires dans cette province, il y avait impossibilité de vous conserver le titre et les attributions de *Bey de Constantine*. Il convient donc que, dès à présent, vous vous absteniez d'agir en cette qualité. Vous conserverez, sous ma direction, celle des tribus de la plaine de Bône entre Stora et La Calle.

Le commandement des tribus au delà des cols de Fedjoudj, autour de Guelma et vers Constantine, est confié au colonel Duvivier, Commandant supérieur du camp de Guelma. M. le Gouverneur général compte sur votre dévouement à la France dans cette circonstance, et connaît depuis longtemps les preuves que vous en avez déjà données. Je ne doute point que vous ne justifiiez pleinement les espérances qu'il fonde sur ce dévouement pour le bien du service du Roi.

Recevez, mon cher Commandant, l'assurance de ma considération très distinguée.

Le Maréchal-de-Camp,
commandant la province de Bône,
TREZEL.

A Monsieur le Chef d'escadrons Yusuf, commandant les Spahis réguliers de Bône.

VI

Fatigué de toutes ces mesquines et incessantes tracasseries, de la situation presque ridicule qui lui était faite, de la fièvre qui le minait, Yusuf voulut donner suite au projet qu'il formait depuis longtemps, depuis qu'il était au service de notre Pays, projet que, jusqu'à présent, l'état de guerre permanent ne lui avait pas permis de réaliser ; nous voulons parler de son voyage en France. Il demanda un congé de convalescence, et quitta Bône dans les premiers jours de mai.

Yusuf fut accueilli à Paris avec enthousiasme ; partout on lui fit fête ; tout le monde voulut voir, posséder le jeune héros dont le nom était légendaire dans toute la France. Tous,

dans la plus haute société, les plus grands noms dans la noblesse, dans les arts, dans la finance, voulurent lui être présentés: pour lui, chaque jour était un jour de fête ; pendant tout le temps qu'il resta à Paris, il en fut *le lion*, comme on disait alors[1]. On raffolait de lui. Les femmes surtout, si gracieusement chevaleresques, en perdaient la raison.

La Famille Royale lui fit un accueil splendide; il était de toutes les réceptions : son origine mystérieuse, ses aventures amoureuses à la Cour de Tunis, aventures que chacun racontait à sa façon, et qui faisaient de lui un prince des *Mille et Une Nuits*, étaient dans toutes les bouches, tandis que sa personne était dans tous les cœurs et dans tous les yeux.

Un contemporain fait ainsi qu'il suit le portrait de Yusuf convié à un banquet de la Cour, à Fontainebleau, dans les derniers jours de mai. Après avoir nommé toute la brillante

1. Nous ajouterons que, si Yusuf était ainsi entré de plain-pied dans la haute société parisienne, dès son arrivée dans la capitale, il le devait aussi, et tout particulièrement, au patronage de deux illustres parrains.

L'un des deux — le premier en date — fut le duc de Mortemart: venu en Algérie en 1836, avec son beau-frère, le duc de Caraman, — ils étaient tous deux alors lieutenants-généraux, — pour prendre part, comme *volontaires*, à l'expédition qui se préparait sur la capitale du Beylik de l'Est, le duc de Mortemart, qui avait, au cours de la campagne, gracieusement accepté l'hospitalité sous la tente du chef d'escadrons Bey de Constantine, avait pu voir Yusuf à l'œuvre pendant cette rude expédition, devenue désastreuse par suite de la complicité des éléments avec nos ennemis.

De cette communauté de misères noblement supportées, était née une affection presque paternelle de la part du duc de Mortemart pour le jeune chef d'escadrons, affection qui ne se démentit jamais, et qui le suivit dans sa carrière tant que vécut le noble duc.

S'il nous était permis de publier la correspondance si intéressante du duc avec Yusuf, on y trouverait la preuve que celui-ci ne prenait jamais de décision de quelque importance, sans avoir consulté préalablement

série des duchesses, comtesses, marquises et baronnes, qui figuraient parmi les invitées, le narrateur continue en ces termes :

Au banquet du Roi, se trouvaient aussi les officiers supérieurs de la Garde Nationale, ceux de l'Armée, infanterie, cavalerie et artillerie, parmi lesquels on remarquait le jeune et célèbre Yusuf-Bey, arrivé de la veille à Fontainebleau, et que Sa Majesté avait fait convier à sa table pour ce jour-là.

Yusuf-Bey fut reçu avec une bienveillance infinie par Leurs Majestés. M. le duc de Nemours voulut bien se rappeler qu'il avait logé chez lui, à Bône, et l'a entretenu longtemps avec obligeance. Pendant tout le reste de la soirée, Yusuf ne cessa plus d'être l'objet d'une attention toute spéciale. Il était vêtu de son costume africain, qu'il porte avec une grâce remarquable : pantalon large et flottant, justaucorps brodé de soie, avec un léger galon d'or, turban de cachemire, poignard à la ceinture. Yusuf est de petite taille, mais d'une tournure fort agréable, et d'une figure singulièrement belle et expressive. Il parle le français avec esprit et facilité. Sa physionomie est un mélange de finesse, de douceur et de décision.

Après le diner, la Famille Royale et ses invités se rendirent

---

l'expérience et l'amitié de son protecteur, dont les conseils ne lui firent d'ailleurs, jamais défaut.

Le second des parrains de Yusuf dans la société parisienne fut Horace Vernet: une vive et réciproque amitié, nouée, vers la même époque, entre le peintre et le soldat, sur les lieux qui avaient été les témoins de la gloire de celui-ci, ne cessa qu'à la mort de l'illustre et incomparable artiste (1863).

Pendant tout son séjour à Paris, Yusuf fut tour à tour l'hôte d'Horace Vernet et du duc de Mortemart, lequel aimait à le recevoir et à lui rendre, dans son château de Meillan, l'hospitalité qu'il avait reçue sous la tente du jeune Bey de Constantine.

Ce fut donc sous ces auspices, et patronné par ce que l'aristocratie de nom et celle du talent comptaient de plus élevé, que Yusuf fut présenté à la haute société parisienne, laquelle lui fit le plus sympathique et le plus chaleureux accueil.

dans la galerie de Henri II, pour y assister à l'essai d'un nouveau système d'éclairage de cette salle magnifique.

Cette galerie de Henri II est admirable : quatre cents personnes y pourraient tenir à l'aise, et le mérite de sa prodigieuse étendue, de même que la première vue de Saint-Pierre de Rome, ne vous frappe que par la justesse admirable et l'accord merveilleux de ses proportions.

Le Roi, qui est habitué à donner aux arts et aux artistes toutes les sérieuses pensées que la politique laisse à ses loisirs, paraissait jouir avec émotion de ce beau spectacle, et il accueillait avec une satisfaction visible des félicitations méritées. Yusuf-Bey en était ébloui ; car l'Afrique ne l'a guère accoutumé à ces prodiges de nos arts et de notre industrie.

« — Hé bien? Commandant, lui a dit Sa Majesté, que dites-vous de Fontainebleau ? » — « Admirable, Sire! a répondu le Musulman. Seulement, je regrette de n'avoir point amené avec moi quelques-uns de mes compagnons d'Afrique. Quand j'y retournerai, et que j'essaierai de raconter tout ce que je vois ici, personne ne me croira. »

Yusuf-Bey ajoutait que les Arabes n'accordent aucune foi au récit des jeunes gens, et que le seul moyen de leur inspirer confiance c'est d'être d'un grand âge. — « Faites donc venir des vieillards en France, continuait-il, pour qu'ils voient et qu'ils jugent par eux-mêmes; puis, renvoyez-les, et ils rapporteront en Algérie une idée de votre puissance, de votre grandeur, des merveilles de votre civilisation, idée qui contribuera bien plus à la pacification de la Régence que vos expéditions meurtrières. »

Telle est, pour le dire en passant, l'opinion de Yusuf-Bey sur la question d'Afrique, qu'on ne s'attendait guère à voir si sérieusement traitée, à Fontainebleau, au milieu d'une fête, par un Musulman. Du reste, Yusuf donne des conseils pour la paix avec un désintéressement parfait; car, évidemment, il n'aime que la guerre; la guerre est son métier, sa ressource et sa passion.

Il était neuf heures quand le Roi quitta la galerie Henri II. Ensuite, il y eut réunion chez la Reine. A dix heures et demie, LL. MM. rentrèrent dans leurs appartements.

Quelques jours après, c'est-à-dire au commencement de juin, Yusuf avait été invité de nouveau aux fêtes de la Cour à Fontainebleau. Ce soir-là, on y jouait la comédie : « *Les Fausses Confidences* » et « *La Gageure imprévue* ».

Les jeunes gens et les jeunes femmes, reprend le conteur, regardaient avec admiration, dans un coin de l'orchestre, Yusuf, qui était auprès du commandant Allouard. Yusuf est *un véritable Arabe de pur sang :* il a la taille petite, la tête haute et fière, les membres de fer, l'agilité, la grâce, la vigueur, le regard brûlant, la crinière épaisse et noire des coursiers de son pays. Jamais plus d'intelligence sauvage n'a brillé sur le visage d'un jeune homme ; il a le cou nu et superbe ; sa tête est ornée d'un turban de cachemire ; sa barbe est longue et bien peignée. Il porte un habit oriental de drap vert galonné d'or, et, sur les épaules, un manteau noir ; le terrible yataghan est passé à sa ceinture. Quand il sourit, il montre à travers ses moutaches les plus belles dents du monde ; il est vraiment beau ainsi vêtu ! Il parle le français comme un élève de Voltaire, c'est-à-dire avec mille formules héroïques qu'il a trouvées je ne sais où ; son regard est railleur, ainsi que son accent, qui est légèrement italianisé. Il regarde les hommes et les femmes du coin de l'œil, sans mépris, mais sans admiration. Il porte fièrement sur sa poitrine la croix d'officier de la Légion d'Honneur. Il avait l'air bien étonné en écoutant « *Les Fausses Confidences* » et « *La Gageure imprévue* », et il paraissait se faire cette réflexion que faisait une belle Espagnole assistant à une comédie de Lachaussée : « Ils s'aiment ; ils sont seuls ; personne ne les regarde ; que de temps perdent ces gens-là ! »

VII

Mais l'absence de Yusuf se faisait déjà sentir dans la province de Bône : les Spahis, ne le sentant plus à leur tête, et le croyant perdu pour eux, furent pris de la nostalgie de leur chef, et les désertions commencèrent à se produire sérieusement quelques jours après son départ pour la France. Aussi, le général Trezel qui, il y a moins de deux mois, demandait à Yusuf sa démission de Bey de Constantine, avait-il perdu un peu la tête en présence de ces défections, et, aujourd'hui, il rappelait avec instance le chef des troupes indigènes dans son commandement.

C'est dans les termes suivants qu'il écrivait à Yusuf, à qui il rendait son titre de Bey :

COMMANDEMENT
de la
Province de Bône
—

Bône, le 20 juin 1837.

Mon cher Commandant,

Vous avez su, sans doute, que, pendant la nuit du 4 au 5 mai dernier, un escadron des Beni-Ourdjin a déserté avec ses tentes et ses troupeaux ; je n'en ai pas été informé assez tôt pour les empêcher de passer le Mafrag, et de se réfugier chez les Oulad-Diab, et ensuite j'étais trop préoccupé d'une connivence calculée avec le Hasnaouï et Ahmed-Bey, pour ne pas aller vers mes camps avec la cavalerie. Il n'en était rien cependant ; mais Ahmed écrivit sur-le-champ aux Beni-Ourdjin et à toutes les tribus pour les mettre de son parti.

Vous pensez bien que toutes les trames et les accusations se sont réveillées ; j'ai réussi à étouffer tout cela, et successivement tous sont rentrés, à l'exception de Rezgui, de cinq autres Beni-Ourdjin, et de cinq Spahis des autres escadrons, tous criblés de dettes et fort mauvais sujets. C'est Rezgui qui a le plus fait pour cette désertion ; mais Khalfallah et Ben-Ouani, qui l'ont prévue, ne m'en ont pas averti assez tôt. Quoi qu'il en soit, c'est une affaire que je regarde comme terminée. J'ai changé d'escadron le sous-lieutenant des Spahis réguliers Khalfallah, et cassé tous les sous-officiers ; à la première faute, je licencierai l'escadron, je renverrai ces Beni-Ourdjin, et donnerai leurs terres à d'autres tribus.

Mais parlons de vos affaires de Paris, de Fontainebleau, du bon accueil que vous y avez reçu du Roi et de nos Princes; vous savez si ces choses me réjouissent; mandez-moi ce que le Ministre de la Guerre vous dira sur notre expédition, sur votre retour en Afrique.

Ahmed-Bey a envoyé 500 chevaux sur Guelma le 24 mai : c'était son Agha El-Mokhtar, avec les Karesta, les Guerfa, les gens de l'Ouad-Zenati, etc., qui en avait le commandement. Le colonel Duvivier est allé au-devant d'eux, et les a poussés deux heures durant sans qu'ils aient osé se laisser aborder. Nous ne les avons pas revus depuis, bien que le Bey ou plutôt ses troupes fussent campées hors de Constantine. Il a fait quelques razias au sud et à l'ouest. Je ne crains que ces sortes de courses sur nos tribus de la plaine; aussi, aux premiers avis qui me parviennent, je cours avec la cavalerie m'établir au camp de Dréan, d'où l'on peut tomber rapidement sur toute razia que tenterait le Bey ou le Hasnaoui.

Je ne connais pas encore les conditions du traité avec Abd-el-Kader. S'il gouverne au delà du Chélif, à Médéa et à Miliana, il forcera bientôt la province de Constantine, et nous l'aurons sur les bras le jour où il croira pouvoir nous attaquer avec avantage. Vous connaitrez ce traité avant moi.

Adieu, mon cher Commandant; *revenez-nous bientôt*, et ne vous laissez ni séduire, ni dépouiller à Paris.

Général TREZEL.

P.-S. — Je fais achever une belle route de Dréan au gué de Guelma, et un bon camp est établi à Nechmeïa, sous les ordres du colonel Bernelle.

A Monsieur le Commandant Youssouf-Bey, rue de Londres, N° 14, Paris.

Mais Yusuf ne se montrait nullement pressé de rentrer en Afrique. Amoindri et sans position précise, il trouvait que les services qu'il avait rendus à la France valaient mieux que cela; il ne voulait point reparaître avec une situation restreinte, et, par suite, un pouvoir déconsidéré, au milieu de populations habituées à lui rendre les hommages attachés à la dignité de Bey, dont nous l'avions investi dans l'intérêt de la cause française; il lui était pénible, dans ces conditions, de revenir auprès de ses Spahis, de ces vieux Turks, à la tête desquels il avait si vaillamment combattu depuis la prise de la Kasba de Bône jusqu'à l'expédition de Constantine. Il trouvait blessant pour sa considération, en un mot, que lui, qui avait, par une politique habile, acquis à notre cause, ou, tout au moins, enlevé à celle d'El-Hadj-Ahmed toutes les tribus comprises entre Bône et Constantine; que lui, qui avait préparé la dernière expédition, entreprise dont on ne pouvait sans injustice lui imputer l'insuccès; il trouvait, ajouterons-nous, qu'il avait tout le temps d'aller s'exposer, en Afrique, au mauvais vouloir des puissants, et aux calomnies des jaloux et des envieux.

Il avait donc résolu d'attendre en France, où la sympathie qu'il inspirait à tous était toujours aussi vive, que le Gouvernement trouvât bon d'utiliser ses merveilleuses aptitudes pour les choses de la guerre en Afrique; d'ailleurs, il avait tout à

gagner à prolonger son séjour en France, où il s'initiait, avec sa puissance d'assimilation, aux conditions d'une civilisation à laquelle, d'ailleurs, son enfance avait été préparée. Sa finesse, son extrême délicatesse, son intelligence, son esprit d'observation lui permirent de faire de rapides progrès dans cette direction ; de sorte qu'au bout de quelques mois de fréquentation de la haute société parisienne, qui se le disputait, Yusuf était devenu un parfait gentilhomme, tout en ayant conservé cette teinte d'orientalisme qui le rendait si irrésistiblement séduisant.

Quoi qu'il en soit, cette existence, toute captivante qu'elle pût être, ne lui faisait pourtant pas oublier les jouissances de la guerre, les chevaleresques aventures, la voix de la poudre, le brillant des lames, les chevaux bondissant dans la mêlée, le commandement de ces beaux et audacieux escadrons de Spahis aux bernous couleur de sang, de ces guerriers disposés, à toute heure du jour ou de la nuit, à charger dans sa trace et à mourir pour la cause qu'il défendait. Aussi, souvent, si son corps était en France, son esprit était en Afrique, et le désir d'y reprendre son active existence et les jeux de la guerre ramenait fréquemment sa pensée vers les régions lumineuses de la gloire.

VIII

Le chef d'escadrons Yusuf était en relation, nous l'avons dit, avec tous les puissants du jour ; il était parfaitement bien accueilli, entre autres, par M. le comte Molé, Président du Conseil, Ministre des Affaires étrangères, qui se montrait fort disposé à lui rendre son commandement. Fréquemment, le

Ministre l'interrogeait et lui demandait son opinion sur la question africaine, laquelle était très controversée. Pour bien fixer le Ministre sur ses idées relativement à la question qu'il remettait sans cesse sur le tapis, le commandant Yusuf les réunit dans un mémoire que nous croyons utile de reproduire *in extenso*. Rien, en effet, ne vient appuyer les faits historiques et les expliquer, comme les idées ambiantes de la génération qui les a vus se produire, ou se passer sous ses yeux.

Ce mémoire, fort intéressant, et qui fait ressortir les aspirations du jeune Commandant, en même temps qu'il nous montre que ses aptitudes ne se bornaient pas à savoir battre nos ennemis, était rédigé dans les termes suivants :

A Son Excellence Monsieur le comte Molé, Président du Conseil, Ministre des Affaires étrangères.

Monsieur le Ministre,

Les dernières paroles que Votre Excellence a bien voulu m'adresser, et qui ont fait naître en moi l'espoir d'être renvoyé prochainement à mon poste, m'enhardissent à vous soumettre la nature des services que je crois pouvoir encore rendre à la France dans la province de Bône. Je serais heureux que le projet que je vais avoir l'honneur de vous exposer ne fût, en quelque sorte, que le développement des intentions de Votre Excellence.

Suivant le mode d'occupation que j'ai l'honneur de vous proposer, Monsieur le Ministre, le chiffre de 5,000 hommes, terme moyen de ceux qui, depuis six ans, ont été employés à occuper Bône, devra être porté à 6,000 si nous voulons tenir toute la province : 1,000 hommes seulement suffiraient pour conserver Bône, et 5,000 seraient transportés à Constantine ;

puis, placé sous les ordres du Commandant supérieur de la province, ayant sous mon commandement six escadrons de Spahis, je serais chargé de faire la police du territoire compris entre Bône et Constantine, de protéger nos convois, d'assurer nos approvisionnements avec le concours des Arabes eux-mêmes, en un mot, d'exécuter et de faire exécuter toutes les résolutions de l'Autorité française.

Instrument mis à la disposition du Commandant de la Province, chargé d'une mission toute militaire et rien que militaire, parcourant le pays sans station déterminée, pouvant me porter, au contraire, partout où les intérêts de la France l'exigeront, j'établirais, en peu de temps, une sécurité entière dans la Province. Cette assurance, je crois pouvoir vous la donner, Monsieur le Ministre, parce que j'y engagerais mon nom, mon honneur, tout mon avenir, et parce qu'en outre, pour légitimer mes prétentions, je puis invoquer mes précédents, et rappeler à Votre Excellence les faits qui se sont passés dans la province de Bône depuis mars 1836 jusqu'en septembre de la même année. Pendant cette courte période de temps, n'ayant sous mes ordres que deux escadrons de Spahis, j'avais fait naître une entière sécurité depuis Bône jusqu'à La Calle et Guelma, depuis Stora jusqu'aux frontières de la Tunisie. Ces résultats ont été obtenus sous les yeux des généraux qui commandaient alors à Bône. Monsieur le général Trezel, qui exerce aujourd'hui ce commandement, les a lui-même hautement signalés.

Telle est, Monsieur le Ministre, la tâche que j'ambitionne. Je vous ai fait connaître le rôle auquel je prétends sans arrière-pensée, sans préoccupation d'idées ambitieuses. Je veux être un instrument entre les mains de l'Autorité française en Afrique, et rien qu'un instrument; à d'autres appartiendra la direction, et si Votre Excellence voit, à travers mes paroles, percer un désir bien naturel de sortir de l'oisiveté à laquelle j'ai dû me résigner depuis plus de six mois, elle y verra aussi, je l'espère, l'expression d'une sollicitude toute désintéressée pour le développement de la domination française en Afrique.

Maintenant, Monsieur le Ministre, que je viens de définir

d'une manière précise la mission que je réclame, je crois que c'est pour moi à la fois un devoir et un droit de mettre sous les yeux de Votre Excellence les considérations politiques sur lesquelles je m'appuie, pour regarder le système que je propose comme celui qu'exige la situation actuelle de la France dans la Province de Constantine. La connaissance que j'ai des hommes et des choses d'Afrique, au milieu desquels j'ai grandi ; l'intelligence de la civilisation européenne, que j'ai pu acquérir depuis que je sers la France ; cette nature mixte qui fait que je puis comprendre les besoins et les tendances des deux peuples, tout cela me fait espérer que ce que je puis vous dire ne sera pas sans quelque intérêt pour la haute mission que la France s'est proposée d'accomplir dans la Régence d'Alger.

Le fait de la prise de Constantine, soumis aux conditions qui, jusqu'à ce jour, ont réglé l'occupation de l'ancienne Régence d'Alger, ne présente d'abord, et comme résultat le plus prochain, qu'une nécessité d'augmenter les dépenses d'Afrique, et de multiplier les points où la France devient vulnérable. Des garnisons à Bône, à Constantine, et dans les camps placés entre ces deux villes ; la création, en quelque sorte, d'une route française à travers la Province : telles seraient les premières exigences de notre nouvelle conquête, si, pour la conserver, le Gouvernement du Roi n'adopte pas d'autres errements que ceux qui ont été suivis jusqu'à ce jour.

Mais sera-t-il possible d'espérer que ce mode d'occupation, à côté des sacrifices qu'il impose, fera naître des résultats qui en seront le dédommagement?

Pour répondre à cette question, que Votre Excellence me permette de développer ici quelques considérations, qui doivent avoir l'autorité d'une vérité démontrée pour quiconque a étudié avec soin les faits qui se sont produits en Afrique depuis sept ans.

A l'encontre de ce qui a eu lieu dans des pays moins barbares, en Afrique, les centres de population sont, par eux-mêmes, presque sans influence politique. La force vitale du pays est diffuse dans la campagne. C'est donc la population

rurale qu'il s'agit d'assouplir à notre domination, et si les agglomérations qui la composent font souvent la loi aux villes, jamais, en revanche, elles ne la reçoivent d'elles. La France occuperait-elle toutes les villes de l'ancienne Régence d'Alger, qu'elle ne ferait, je ne crains pas de l'affirmer, que multiplier stérilement les cercles étroits où son action se renferme, mais jamais elle ne parviendrait à faire de ces parcelles d'influence une influence, une puissance féconde dont les résultats, une fois produits, s'engendrent d'eux-mêmes et se perpétuent, si elle ne parvient à comprendre la population rurale, et à se faire comprendre d'elle. Mais il est vrai que la population bédouine, telle qu'elle est aujourd'hui, tend à nous échapper par toutes les conditions qui constituent son existence : ses mœurs, ses besoins, la nature de ses travaux, ses idées religieuses et sa constitution sociale ; elle nous échappe parce qu'elle n'a pas de centre commun, pas d'unité, parce qu'elle est divisée en une infinité de fractions qui n'ont d'autres liens entre elles que la religion.

C'est donc là que se trouve le plus grand obstacle au développement de la domination française ; c'est donc vers les moyens de modifier cette population que doit se diriger toute la sollicitude du Gouvernement du Roi.

Mais l'extrême civilisation a peine à se faire comprendre de l'extrême barbarie. C'est donc à des intermédiaires que la France doit abandonner le soin de faire subir à la population bédouine une première et indispensable modification.

Si Votre Excellence, Monsieur le Ministre, veut bien faire l'application des considérations qui précèdent à notre situation politique dans la province de Bône, elle se convaincra que la prise et l'occupation de Constantine ne sont pas par elles, par elles seules, de nature à réagir d'une manière favorable sur les dispositions de la population bédouine à l'égard de la domination française; que nos troupes, en prenant Constantine, se sont rendues maîtresses d'une ville seulement, mais non pas, avec elle, de l'importance qu'elle possédait; qu'en établissant des camps entre Bône et Constantine, on parviendra peut-être à créer, comme je l'ai dit plus haut, une route française à travers le pays, mais

en laissant à droite et à gauche la barbarie sans modification aucune.

Occuper Constantine, établir une ligne de communication depuis cette ville jusqu'au littoral, tout cela, bien loin de développer l'influence française sur la population bédouine, est, si on ne parvient pas à se rendre maître de celle-ci, de nature, au contraire, à compliquer étrangement toutes les difficultés de l'occupation de l'Algérie.

Ainsi donc, Monsieur le Ministre, si la France ne fait pas, à Constantine, usage d'un système nouveau, notre conquête sera aussi stérile en résultats qu'elle doit être ruineuse dans ses exigences : occupation dispendieuse et inféconde; tel est le sort qui l'attend.

C'est vis-à-vis de cette vérité, à laquelle je crois de toute la force de mes convictions, que j'ai pensé pouvoir encore être utile à la France, en vous proposant, Monsieur le Ministre, le mode d'occupation que je vous ai fait connaître plus haut, et en vous soumettant les considérations sur lesquelles il s'appuie. La communication de Constantine avec Bône par des camps militaires intermédiaires exigera de nombreuses dépenses, suscitera des difficultés d'approvisionnement multiples, ne fera naître qu'une sécurité toute locale, toute restreinte, ne produira que le fait étroit et matériel d'une sorte de pacification là où règne la force, et là seulement où elle règne, tandis que le système que je soumets à Votre Excellence fondera d'abord et immédiatement une sécurité matérielle, ensuite, et peu à peu, une sécurité morale qui se conservera et se propagera d'elle-même sous l'action présente et incessante de la force, parce que je constituerai graduellement une organisation sociale dans la Province, qui, aujourd'hui plus que jamais, est livrée à l'anarchie, organisation qui donnera de l'unité à cette population, qui n'en a pas, et qui, enfin, parviendra à l'arracher à ces mille influences inconstantes et variables qui l'agitent pour la livrer à un seul besoin commun, à un seul devoir, le repos et la soumission à la France.

Quant à l'hostilité que nos armes pourraient encore rencontrer dans la Province, elle serait désormais entre Con-

stantine et le désert, au lieu d'être entre Bône et Constantine.

Je vous l'ai déjà dit, Monsieur le Ministre, sans le concours d'instruments indigènes, la France ne peut arriver à de fructueux résultats.

Quant à cette intelligence si délicate et si nécessaire de la population arabe, à cette faculté de se faire comprendre d'elle et de la comprendre elle-même encore aujourd'hui, il n'y a qu'un indigène qui puisse la posséder. Un œil européen ne saurait distinguer ces mille nuances qui sont particulières aux hommes et aux choses en Afrique.

Permettez-moi, Monsieur le Ministre, de résumer ici ma pensée par un parallèle dont les conséquences, justes et rigoureuses, n'échapperont pas à la haute sagesse de Votre Excellence. Au lieu d'une occupation dont il est impossible de prévoir les dépenses, je propose une occupation dont les charges seront limitées et prévues. Au lieu d'une occupation stérile, impuissante à organiser le pays, de nature, au contraire, à y perpétuer la guerre, je propose une occupation qui détruise peu à peu l'anarchie et l'hostilité, qui y constituera l'ordre fondé sur une sorte de hiérarchie sociale, qui, enfin, dans un avenir rapproché, tendra à adoucir les mœurs et à donner une nouvelle direction aux esprits jusqu'à ce jour portés à la guerre; au lieu d'une occupation qui fera de Constantine une ville française, sans liaisons, sans connexité avec les populations qui l'entourent, ne communiquant avec Bône que par une ligne de camps placés dans les mêmes conditions qu'elle-même, je propose une occupation qui rendra Constantine le grand marché de toutes les tribus, le centre d'une vaste influence, l'avant-poste de notre civilisation, liée au littoral, non pas par des camps, mais bien par la sécurité elle-même qui enveloppera toute la Province.

Je suis avec respect, Monsieur le Ministre, de Votre Excellence, le très humble et très obéissant serviteur.

Le Chef d'escadrons,

YUSUF.

Paris, le 10 octobre 1837.

Le Commandant Yusuf avait, en même temps, adressé son mémoire à M. le lieutenant-général baron Bernard, Ministre de la Guerre.

Nous ferons remarquer que ce mémoire avait été remis au Président du Conseil des Ministres le 10 octobre, c'est-à-dire trois jours avant la prise de Constantine. Certes, personne ne doutait du succès; mais le Gouvernement paraissait fort embarrassé de ce qu'il ferait de sa conquête. C'est sous l'influence de cette préoccupation, que M. le comte Molé, Ministre des Affaires Étrangères, avait demandé à Yusuf son opinion sur cette grave question. Il est tout naturel qu'il l'ait donnée en Bey de Constantine ; mais, en présence des embarras de toute nature que nous avait créés l'occupation de Bône, cette opinion, qui, certainement, était consciencieuse, pouvait parfaitement être défendue.

La suite a prouvé que nous avions bien fait d'occuper Constantine ; mais il faut dire aussi que, si nous avons pu le faire aussi facilement, c'est parce que nous avions eu le soin de placer à la tête de cette Province des hommes d'une grande valeur et d'une énergie extrême, lesquels n'avaient pas l'habitude de s'apitoyer sur le sort des rebelles dont la tête leur était nécessaire pour assurer notre domination et faire la sécurité dans le pays. On ne leur reprochait pas, à ces vigoureux administrateurs, comme on en blâmait Yusuf-Bey, de faire tomber une tête sans avoir fait passer les coupables par les formalités d'un Conseil de guerre.

Le lieutenant-général Valée remplace, en qualité de Gouverneur général, le général de Damrémont, tué le 12 octobre devant Constantine. Il était nommé Maréchal de France le 15 novembre suivant.

IX

Yusuf n'oubliait pas le maréchal Clauzel, mis si brutalement de côté, et qui n'en avait pas encore pris son parti. Yusuf entretenait avec son ancien chef une correspondance assez active, par laquelle il le tenait au courant de ce qu'il croyait pouvoir l'intéresser. La question africaine, et cela se comprend, revenait souvent sur le tapis; elle donnait au Maréchal l'occasion de reprendre ses idées, ses projets, qu'il n'avait pas perdu tout espoir de voir appliquer — ce qui n'est pas dans la nature — par son successeur; peut-être même comptait-il un peu sur la possibilité de son rappel pour pouvoir faire lui-même cette application.

La lettre suivante, qu'il adresse à Yusuf du fond de sa retraite dans l'Aude, démontre que la blessure qu'on a faite au vaillant soldat n'est point encore cicatrisée, et qu'il a pris en suprême dégoût les hommes qui l'ont renversé.

Mon cher Youssouf,

J'ai reçu votre lettre. Vous avez fort bien fait de donner vos idées au Ministre de la Guerre sur les moyens de pacifier le pays de Bône. C'est une bonne action dont, pourtant, on ne vous saura aucun gré. Je connais les hommes, et je crois pouvoir vous dire qu'on se serait volontiers passé de votre lettre.

Pourtant, le temps marche, et on reviendra vers le passé; car, sans cela, je les défie de rien faire de bon. Je n'entends pas dire qu'on revienne à moi; car je refuse de revenir à quoi

et à qui que ce soit, et certes, je ne veux pas m'exposer davantage à la fourberie la plus raffinée qu'il y ait au monde; mais, pour les choses indiquées par moi, force sera de les reprendre, ou l'on ne fera rien! absolument rien!

Prenez patience; car la patience seule permet d'arriver à bon port.

Je vous renouvelle les assurances de mes sentiments pour vous. Mes amitiés à Germond, qui, toujours, a été très bien pour vous.

Maréchal CLAUZEL.

Quillan (Aude), 20 novembre 1837.

A Youssouf-Bey, chez M. Germond, rue Ribouté, n° 6, à Paris.

Yusuf, à qui pesait fort l'inaction, attendait toujours que le Gouvernement voulût bien prendre une décision à son égard. Il continuait de fréquenter les illustrations de l'époque. M. Thiers, entre autres, en suspension de ministère, invitait fréquemment Yusuf à ses soirées. Un voyageur américain y rencontra Yusuf et Bugeaud, et il raconte ainsi, sous le titre de : « *Une soirée chez M. Thiers* », l'impression que lui produisirent ces deux personnalités si spirituellement originales :

J'y allais, le soir, vers dix heures, avec l'intention de n'y passer qu'une demi-heure; j'y restais jusqu'à minuit. Il n'y avait que trois ou quatre personnes, entre autres, le général Bugeaud, et Yusuf en costume arabe, l'homme le plus gracieusement pittoresque que j'aie jamais rencontré.

Bugeaud manifestait le désir d'exécuter certaines choses en Afrique, si Thiers revenait au pouvoir. Entre les deux, Yusuf allait et venait comme un véritable Arabe, et tenait

tête au général, si bien que Bugeaud, impatienté, lui dit : « Vous avez une belle tête, Yusuf; mais si vous continuez à vous conduire ainsi, vous vous la ferez couper. »

Le point en discussion était de savoir si l'occupation française, en Algérie, devait être militaire ou agricole. Bugeaud soutenait cette dernière opinion ; Yusuf tenait absolument pour la première. Tous deux finirent par se fâcher, de sorte que M. Thiers eut l'avantage sur l'un et sur l'autre des interlocuteurs, en se servant, suivant son habitude, de leurs propres arguments : il fut très éloquent en démontrant les effets d'une dévastation militaire en Algérie.

X

Fatigué d'attendre depuis huit mois une solution qui n'arrivait pas, Yusuf s'agita et fit agir pour être renvoyé en Afrique ; le Ministre de la Guerre finit cependant par lui donner satisfaction dans les premiers jours de février 1838, c'est-à-dire après dix mois d'attente ; mais il faut dire qu'elle n'était pas aussi complète que celle qu'il eût désirée. En effet, il était mis tout simplement à la disposition du Gouverneur général avec son grade de chef d'escadrons. Mais Yusuf, qui a été proposé à plusieurs reprises, pendant et après l'expédition de Constantine, pour le grade de lieutenant-colonel, supplie le Roi de ne point lui laisser subir cette humiliation, cet affront de le laisser reparaître devant ses Spahis avec le grade de chef d'escadrons, surtout quand celui de lieutenant-colonel lui a été formellement promis non-

seulement par le Prince Royal, mais encore par le Ministre de la Guerre.

Au reste, nous allons laisser la parole à Yusuf, que ne parait point intimider outre mesure la majesté royale.

A Sa Majesté le Roi des Français.

Sire,

M. le Ministre de la Guerre vient de me donner l'autorisation de rentrer en Afrique : après dix mois d'absence, je l'aurais encore reçue comme un bienfait, s'il ne m'avait appris, en même temps, que je devais simplement être mis à la disposition du Gouverneur général dans mon grade de chef d'escadrons.

Sa Majesté, dont l'auguste bienveillance, au milieu de toutes les vicissitudes auxquelles j'ai été livré, a seule soutenu mon courage, sait avec quelle résignation je me suis exécuté en renonçant à la possession de ce titre de Bey de Constantine, que je n'avais point ambitionné, mais que je n'avais point été maître de refuser.

Pendant les jours si longs que j'ai passés loin de l'Afrique, mes actes, ma conduite, mes paroles ont constamment respiré le plus profond respect pour le Gouvernement du Roi.

Ce n'est donc pas sans un vif chagrin que je pars, déçu dans toutes mes espérances, quand j'aurais voulu n'emporter de la France que le souvenir de sa générosité.

Votre Majesté, qui connaît si bien mon dévouement pour Elle, n'a point oublié la promesse écrite qui m'a été faite, il y a quatre mois, du grade de lieutenant-colonel, au nom de Mgr le duc d'Orléans, promesse qui m'a été plusieurs fois confirmée par M. le Ministre de la Guerre. Fort de cette assurance, qui renfermait tout mon avenir, ma confiance alors était telle, que j'en écrivis aux miens, en Afrique, pressé que

j'étais de leur parler de la grandeur et des bontés de Votre Majesté.

Ai-je donc démérité depuis lors? La France, pour moi seul, cesserait-elle d'être noble et reconnaissante? Qu'aurai-je à répondre aux Arabes qui me demanderont de quel prix on y a payé mon zèle?

Est-il enfin de l'intérêt de Votre Majesté de me renvoyer près d'eux amoindri, sans ascendant, sans action, quand je brûlais de me retrouver à leur tête et de rendre de nouveaux services? Pardon, Sire, mais je ne dois pas craindre de dire ici toute ma pensée : si je dois être décrédité, frappé d'impuissance, il ne me restera plus qu'une dernière faveur à solliciter du Roi, celle de vouloir bien, aussitôt après mon retour en Afrique, accepter ma démission d'un grade que j'ai gagné dans les rangs de cette Armée à laquelle je suis glorieux d'appartenir, grade que j'ai plus d'une fois scellé d'un sang que je serais trop heureux d'avoir l'occasion de répandre encore.

Je suis, avec le plus profond respect, Sire, de Votre Majesté, le très humble et très obéissant sujet.

YUSUF,
Chef d'escadrons.

Paris, le 13 février 1838.

La réponse du Roi ne se faisait pas attendre; car, cinq jours après, le commandant Yusuf recevait la lettre suivante de son Chef du Cabinet :

CABINET DU ROI

—

Aux Tuileries, le 18 février 1838.

Monsieur,

Le Roi a lu avec intérêt la lettre que vous lui avez écrite, et Sa Majesté me charge de vous annoncer, en réponse, qu'elle a signé hier votre nomination au grade de lieutenant-colonel.

Je vous prie d'agréer, Monsieur, mes compliments les plus empressés.

Le Chef du Cabinet,
(Illisible.)

Monsieur le Lieutenant-Colonel Yussuf, Paris.

En effet, Yusuf était nommé, par ordonnance royale du 18 février, au grade de lieutenant-colonel aux Spahis réguliers d'Oran.

Par suite de cette nomination, Yusuf cessait de porter le titre de Bey.

Le maréchal Clauzel n'était point le dernier à envoyer ses félicitations à son ancien Bey de Constantine. Il le faisait dans les termes suivants :

Mon cher Youssouf,

J'ai reçu votre lettre, et j'ai appris avec plaisir, comme vous le croirez facilement, votre nomination au grade de lieutenant-colonel. C'est une réparation tardive; mais, enfin, c'est une satisfaction que vous devez éprouver après une grande injustice,

Je vous engage à passer par Toulouse et à venir me voir. Vous me trouverez encore ici le 10 du mois prochain.

Votre dévoué,

Maréchal CLAUZEL.

A Youssouf-Bey, ancien Bey de Constantine, lieutenant-colonel dans les Armées françaises, rue Saint-Lazare, n° 38, Paris.

Le lieutenant-colonel Yusuf quittait la France, où il avait passé dix mois, pour aller prendre sans retard le commandement du régiment de Spahis d'Oran, à la tête duquel nous retrouverons le brillant et audacieux Yusuf de la province de Bône, régiment qui va s'illustrer sous ses ordres, et enrichir l'état de ses services de brillantes et glorieuses pages, et d'éclatantes actions de guerre.

NOTES DU CHAPITRE XV

---

* *Page. 298* — Nous empruntons aux notes laissées par le général Abdelal, engagé aux Spahis de Bône le 3 juin 1837, notes recueillies et publiées par M. le comte de Margon, chef d'escadrons au 8e de Chasseurs, les intéressants détails qui vont suivre :

« Les Spahis d'alors, dit le général Abdelal, notamment ceux de Bône, qui comprenaient quatre escadrons, dont un formé, en grande partie, d'anciens *Ioldach* (soldats turcs), étaient une troupe d'élite, recrutée à peu près exclusivement parmi les jeunes gens de l'aristocratie indigène. Ils étaient tous des Kharezaz, des Turcs ou Kouloughlis.

» Le commandant Yusuf était à leur tête. Cet homme, qui avait eu une existence des plus aventureuses et des plus accidentées, avait été nommé chef d'escadrons après la prise de la Casbah de Bône, qu'il avait enlevée avec une poignée d'hommes (trente marins). Ce magnifique fait d'armes l'avait mis en évidence. Le Gouverneur, qui était loin de s'attendre à un succès aussi prompt et aussi brillant, désireux de lui témoigner sa satisfaction, n'avait pas hésité à lui confier, dans la province de Constantine, le commandement des Spahis organisés par le lieutenant-colonel Duvivier.

» Yusuf commandait, presque sans contrôle, les quatre escadrons de Bône.

» C'était alors, dit le général Abdelal, un homme dans toute la force de l'âge, d'une taille ordinaire, mais admirablement prise, d'une physionomie intelligente et remarquablement belle, d'une adresse extraordinaire à tous les exercices du

corps, à pied et à cheval, brave jusqu'à la témérité, généreux jusqu'à la prodigalité, et qui réunissait, en un mot, toutes les qualités physiques et morales pour commander une troupe comme la sienne. Aussi, en était-il adoré et pouvait-il tout lui demander. Il avait été désigné pour remplacer Ahmed-Bey dès qu'on se serait emparé de Constantine. Ami du luxe et du faste oriental, il n'avait cessé de porter le costume indigène.

» Dès 1836, il avait pris le costume de Bey, et on lui en rendait les honneurs; il vivait à Bône entouré d'une véritable cour, avec ses aghas, ses chaouss et ses gardes. Mais les délices ne l'amollissaient pas; il était toujours le premier prêt à partir en expédition.

» C'est sous les auspices de ce vaillant homme de guerre, dont l'origine était à peu près semblable à la mienne, qui m'inspirait une profonde admiration, et dont j'enviais la fortune, que je fis mes débuts dans la carrière militaire. »

* *Page 304.* — Le Capitaine P., qui, plus tard, a écrit l'histoire des dix-sept premières années de la conquête, était certainement un homme de mérite; mais la valeur de son œuvre, nous regrettons de le dire, n'eût point été amoindrie pour y avoir mis un peu plus de bienveillance, et surtout d'impartialité dans ses jugements ou appréciations. Ainsi, pour ce qui concerne Yusuf, il a transporté dans son livre la haine qu'il lui avait vouée — et nous en ignorons la cause — dès les premiers temps de la conquête, et il s'est toujours montré, à l'égard de notre héros, malveillant et partial à ce degré de pousser sa haine contre lui jusqu'à l'altération des faits acquis à l'histoire. Il est extrêmement regrettable, répétons-nous, que le capitaine P., qui, bien placé pour faire l'histoire des premières années de la conquête, en ce sens qu'il pouvait disposer de tous les documents dont il avait besoin, ait gâté son œuvre par une sévérité excessive, et à ce point de lui donner d'un bout à l'autre beaucoup plus le caractère du pamphlet que celui de l'histoire. L'historien qui veut rester réellement digne de ce nom doit s'élever à des hauteurs telles que les bruits de la terre ne puissent parvenir jusqu'à son oreille.

CHAPITRE XVI

I. Le traité de la Thafna et ses conséquences. — II. Le lieutenant-colonel Yusuf sollicite et obtient ses lettres de naturalisation. — III. Expédition dite des « Portes de Fer ». — La guerre avec El-Hadj-Abd-el-Kader est la conséquence de cette opération. — IV. La Metidja est envahie par les bandes de l'Émir. — V. Reprise des hostilités dans la province d'Oran. — Affaire autour de Micerghin. — Combat de Temsalmet. — Il vaut au lieutenant-colonel Yusuf sa huitième citation. — Combat d'Aïn-El-Bridia, ou de Micerghin. — Yusuf y est honoré de sa neuvième citation. — VI. Le lieutenant-général Bugeaud est nommé Gouverneur général de l'Algérie. — Appréciation de son système de combattre les Arabes et les Kabils. — Le Gouverneur général se prépare à entrer en campagne. — VII. Ravitaillements de Médéa et de Miliana. — Prise de Takdemt et sa destruction. — Le général Bugeaud prend possession de la ville de Màskara, et décide son occupation définitive. — Marche sur Mostaghanem par le défilé d'Akbet-El-Khedda. — Ordre du jour sur le combat livré dans ce défilé. — Le lieutenant-colonel Yusuf est cité à l'ordre de l'Armée pour la dixième fois. — Combat de Sidi-Daho, où le lieutenant-colonel Yusuf mérite sa onzième citation. — Razia sur les Flita. — Combat de l'ouad Maouça, lequel vaut à Yusuf sa douzième citation. — Poursuite de l'Émir dans le pays des Hachem. — Beau combat de Takhmaret, qui vaut au lieutenant-colonel Yusuf, à son retour au camp, une ovation spontanée du corps d'Armée, et sa treizième citation. — VIII. Le général Bugeaud reprend Tlemsen. — IX. Affaires autour de Màskara. — La lutte pour la vie. — Poursuite de la tribu des Hachem par le général de La Moricière. — Appréciations des services du lieutenant colonel Yusuf par le général Bugeaud. — Il demande et obtient pour lui le grade de colonel commandant le corps de cavalerie indigène (les Spahis) en Algérie. — Regrets du général de La Moricière de se voir enlever le commandant de sa cavalerie.

I

Mais le traité de la Thafna conclu, le 30 mai 1837, entre le lieutenant-général Bugeaud et l'Émir Abd-el-Kader, allait nous donner sinon la paix, du moins une trêve de quelque durée dans les provinces d'Alger et d'Oran. D'un autre côté,

l'expédition et le siège d'Aïn-Madhi, qui retinrent le fils de Mohi-ed-Din dans le Sud de mai 1838 à janvier 1839, ces deux causes, disons-nous, nous avaient donné quelque répit, particulièrement dans la province de l'Ouest. Sans doute, la durée de cette sorte de paix ne pouvait être éternelle ; l'ambiguïté de la rédaction de ce traité, sorte de boîte de Pandore, donnait toute facilité à l'une et à l'autre des parties contractantes, selon le plus ou moins de bonne foi dont elle était susceptible, d'y trouver des prétextes à rupture, et ce que nous savions de la *punica fides* de l'Émir des Croyants pouvait nous faire prévoir que, dès qu'il serait prêt, les mauvaises raisons pour recommencer les hostilités seraient bientôt trouvées. Il n'était pas possible, d'ailleurs, qu'il en fût autrement.

Les Spahis d'Oran purent donc, sous l'habile direction de leur vaillant chef, le lieutenant-colonel Yusuf, se préparer en toute sécurité, pendant cette accalmie, aux rudes travaux de la guerre, afin d'être en état, lorsqu'elle reprendrait ses torches, de continuer leurs glorieuses traditions, et d'ajouter de nouvelles et brillantes pages au Livre d'Or de leur régiment.

II

Depuis quelque temps déjà, Yusuf, si Français par le cœur et par ses remarquables services, avait sollicité ses lettres de naturalisation ; il les avait, certes, bien gagnées ; il ne pouvait, d'ailleurs, que faire honneur à sa Patrie d'adoption, laquelle, il faut bien le dire, ne s'était point montrée ingrate à son égard, en ce sens que, sous le rapport de l'avancement,

elle ne l'avait point fait languir outre mesure ; il est vrai que toutes les récompenses qui lui avaient été accordées étaient largement justifiées par de belles actions de guerre, et qu'elles ne lui firent de jaloux et d'envieux que parmi ceux de ses camarades qui n'avaient pas eu l'occasion de le voir à l'œuvre.

C'est le 2 mars que la qualité de Français fut accordée au lieutenant-colonel Yusuf, et il s'en montra fier et bien heureux.

Nous ajouterons que le fait de sa naturalisation n'entraînait point le droit, pour Yusuf, d'être admis dans le cadre des officiers français, et qu'il resta officier au titre indigène ou étranger jusqu'en 1851.

III

Comme nous l'avons laissé pressentir plus haut, la paix ne pouvait être de longue durée, et l'Émir n'attendait qu'un prétexte pour déchirer le malheureux traité de la Thafna. Or, ce prétexte, nous ne tardions pas à le lui fournir nous-mêmes, dans le courant d'octobre, en mettant à exécution un projet que caressait depuis longtemps le maréchal Valée, celui d'ouvrir une communication par terre entre Alger et Constantine. Seulement, pour réaliser cette idée, il fallait traverser un territoire dont le traité de la Thafna, prétendait l'Émir, lui avait garanti la souveraineté.

Quoi qu'il en soit, le Maréchal-Gouverneur résolut de passer outre, et de profiter de la présence du duc d'Orléans* en Algérie

* Voir la note de la page 364.

pour organiser cette expédition, connue dans l'histoire de ce pays sous la dénomination — peut-être un peu trop pompeuse — de « Passage des Portes de Fer ». C'est le 28 octobre que furent franchis les Biban (les Portes), et l'on y rencontrait d'autant moins de résistance, que le secret en ayant été fort bien gardé, l'Émir n'avait pu prendre aucune mesure pour s'opposer à cette opération. Il y avait certainement imprudence à violer le territoire en litige, surtout que El-Hadj-Abd-el-Kader s'était toujours formellement refusé à en céder la moindre parcelle. Dans ces conditions, notre expédition équivalait à une déclaration de guerre, et c'est ainsi que l'entendit l'Émir.

IV

En effet, dès le 10 novembre, les hostilités commencèrent dans la Metidja, qui fut envahie, le 20, par 2,000 cavaliers débouchant de l'est et de l'ouest de cette plaine. Les fameux Hadjouth, dont les bandes se composaient, sous cette dénomination, de tous les sacripants pouvant se mettre un cheval entre les jambes, et un fusil plus ou moins hypothétique à la main, les cavaliers Hadjouth, auxquels leurs actes de brigandage ont valu une certaine célébrité, inondèrent la Metidja de leurs hordes pédiculeuses, massacrèrent les colons qui tombèrent entre leurs mains, et saccagèrent et brûlèrent les fermes dont ils purent se rendre maîtres. Du reste, le 18 novembre, l'Émir envoyait, de Médéa, sa déclaration de guerre au maréchal Valée, qui la recevait le 20.

Il n'y avait donc plus à en douter : c'était bel et bien la

guerre, et nous n'y étions pas préparés. Pour le moment, elle resta concentrée dans la Metidja. Nous n'en suivrons pas les péripéties, notre intention étant de restreindre, autant que possible, notre récit aux seuls faits auxquels a été mêlé notre héros.

Malgré la reprise des hostilités, la tranquillité de la province d'Oran ne fut que médiocrement troublée dans les premiers mois qui suivirent la rupture du traité de la Thafna. Cet état de choses tenait à deux causes, savoir : à ce que l'Émir avait concentré presque tous ses moyens d'action sur la province d'Alger, et au petit nombre de points attaquables que présentaient nos établissements dans celle d'Oran. Tout se borna, pendant les mois de décembre 1839 et janvier 1840, à l'échange de quelques coups de fusil aux avant-postes.

V

Mais, dans les premiers jours de février, El-Mosthafa-ben-Thahmi, Khalifa de l'Émir à Mâskara, à la tête de 1,500 à 2,000 hommes, vint attaquer le poste de Mazaghran, défendu par 123 hommes du 1er Bataillon d'Infanterie légère d'Afrique. Le 6 février, au matin, après quelques vaines tentatives d'assaut, il abandonnait la partie, non sans avoir subi des pertes assez importantes.

Le 7 mars, un parti de cavaliers arabes tenta d'enlever les troupeaux des Douaïr et des Zmala entre Micerghin et Mers-El-Kebir; il avait réussi déjà à opérer un prélèvement assez sérieux sur les biens de nos alliés, lorsque El-Mosthafa-

ben-Ismaïl, le chef des Douaïr, fondit sur eux avec ses cavaliers, et leur fit lâcher prise. Ces coureurs faisaient partie d'un *djich* (corps de troupes) de 3 à 4,000 chevaux, que Mohammed-Bou-Hamidi, Khalifa de Tlemsen pour l'Émir, tenait réunis depuis quelque temps vers l'ouad El-Malah (Rio-Salado).

Le 12 mars, Bou-Hamidi se rapprochait de Micerghin avec tout son monde. On ne découvrit tout d'abord qu'un groupe de 2 à 300 cavaliers qui feignirent de vouloir enlever les troupeaux de nos auxiliaires à Temsalmet[1], entre Aïn-El-Bridïa et Micerghin. Le lieutenant-colonel Yusuf, commandant le régiment des Spahis d'Oran, sortit immédiatement de Micerghin[2], où il commandait, et se porta à la rencontre des cavaliers de Bou-Hamidi avec 600 hommes du 1er régiment d'infanterie, deux pièces d'artillerie et 250 Spahis. Les Arabes s'étant dispersés devant lui, Yusuf les poursuivit, avec son ardeur ordinaire, plus loin que ne le permettait son peu de cavalerie; de sorte qu'à un moment donné, Bou-Hamidi, ayant rallié et embusqué son monde avec assez d'habileté dans les ravins de Temsalmet, lança sa cavalerie sur la petite troupe de Yusuf, laquelle fut, en un instant, cernée et attaquée de tous côtés. En raison surtout de la disproportion de ses forces, Yusuf se trouva un instant dans une situation des plus critiques; mais, grâce à son admirable sang-froid, il s'en

1. Nos cartes, qui ne sont point un modèle d'exactitude, orthographient ce nom de diverses manières, *Tem-Salmet*, *Temsalmet* et *Tlemzemet*. Les Arabes nomment cette bourgade, dont la forme nous paraît berbère ou berbérisée, *Tanessanmet* et *Tanessalmet*. Elle aurait, selon le géographe arabe El-Bekri, donné son nom au canton.

2. Ce camp était occupé par les Spahis, auxquels on avait concédé les terres fertiles qui l'entouraient.

tira à son honneur; l'infanterie, à laquelle il fit former le carré sans s'inquiéter outre mesure de la nuée d'assaillants qui tourbillonnaient autour d'elle comme des rapaces qui ont senti une proie, tint ferme, aidée par l'artillerie, et fit la meilleure contenance. Ses feux, bien nourris et parfaitement dirigés, trouèrent cette foule hurlante et la mirent en lambeaux. Bientôt, les faces du carré étaient déblayées de vivants, et de nombreux cadavres d'hommes et de chevaux marquaient seuls le périmètre du terrain de la lutte.

Quant aux deux escadrons de Spahis, composés en grande partie de cavaliers de nouvelle recrue qui n'avaient jamais vu le feu, pris de faiblesse dans la seconde partie de l'action, ils avaient amorcé un sérieux mouvement de retraite sur Micerghin ; mais le chef d'escadrons Montauban les avait ralliés, et, après leur avoir fait sentir l'incorrection de leur conduite, les avait ramenés au combat, où ils rachetèrent leur faute en poursuivant les fuyards de Bou-Hamidi, et en reprenant sur eux les quelques têtes qu'ils avaient laissées entre leurs mains au moment de leur débandade.

Le combat de Temsalmet valait au lieutenant-colonel Yusuf sa *huitième citation*, Dans son ordre de la division du 30 mars, le général de Guéheneuc, commandant la Province, disait : « Le lieutenant-colonel Yusuf a conduit tout le combat de Temsalmet, près Micerghin, en véritable homme de guerre, et a déterminé, par ses habiles dispositions et son audacieuse bravoure, le succès de la journée. »

Le 14 mai, les cavaliers de Bou-Hamidi se montrèrent de nouveau en grand nombre entre Aïn-El-Bridïa et Micerghin. Informé de ce mouvement, le général de Guéheneuc sortit d'Oran à la tête des forces disponibles de sa division, et se porta à leur rencontre avec l'intention de les acculer au défilé

d'El-Bridïa. Le général lança les Spahis de Yusuf sur cette cavalerie qui, dès l'apparition de la colonne d'Oran, avait tourné bride sans la moindre hésitation. Menés battant par les Spahis de Yusuf, les cavaliers ennemis se précipitèrent en cohue dans le défilé formé, au nord, par le massif de Kamra, et, au sud, par la *Sebkha*[1] d'Oran et les marais de Sidi-Bou-Tlelis. Bientôt entassée, pressée dans cet étroit défilé qu'elle obstruait, cette foule affolée, qui ne pouvait ni avancer, ni reculer, resta sous le feu et les lames des Spahis plus longtemps que, probablement, elle ne l'eût voulu ; aussi, ceux-là, qui avaient une revanche à prendre, profitèrent-ils largement de l'occasion qui se présentait de se venger sur eux du moment de faiblesse qui leur avait été si sévèrement reproché par leur chef. Quelques-uns des cavaliers de Bou-Hamidi essayèrent de s'échapper en s'engageant dans le lac salé, et y réussirent ; d'autres, qui avaient tenté la même manœuvre par les marais de Sidi-Bou-Tlelis, furent moins heureux, et s'y embourbèrent. Enfin, le défilé ayant fini par se dégager, les Spahis de Yusuf et les Chasseurs d'Afrique du 2e régiment continuèrent la charge, qu'ils poussèrent jusqu'au delà de l'ouad El-Malah.

Bou-Hamidi fit, dans cette affaire, des pertes relativement importantes.

Le Commandant du régiment des Spahis d'Oran était honoré de sa *neuvième citation* à l'ordre de la division du 15 mai, « pour s'être particulièrement distingué dans le combat d'Aïn-El-Bridïa (ou de Micerghin), et pour l'aplomb et

1. Grand lac à fond de sable et sans profondeur, recouvert d'une croûte de sel. Le passage en est dangereux dans la saison des pluies, lesquelles en ont rendu le fond mouvant.

l'intelligence avec lesquels il a dirigé le mouvement du corps sous ses ordres ».

M. de La Moricière, récemment nommé maréchal-de-camp, venait remplacer, le 20 août, le général de Guéheneuc dans le commandement de la division d'Oran.

VI

Le général Bugeaud était nommé, par ordonnance royale du 29 décembre, Gouverneur général de l'Algérie, en remplacement du maréchal Valée.

Il débarquait à Alger, et prenait possession de son Gouvernement le 23 février 1841.

L'intérim du général Schramm cessait le même jour.

Avec cet illustre maitre, qui, déjà, avait fait ses preuves en Algérie, la guerre allait prendre une autre allure : à la lourdeur de nos colonnes allait se substituer la légèreté de nos moyens d'action ; le mouvement allait remplacer l'immobilité ; l'action allait succéder à l'inaction, et nos frontières, au lieu d'être limitées par des postes défensifs, allaient l'être désormais par la pointe de la baïonnette de nos soldats. Enfin, le Général devait se mettre sans retard à la recherche de ce problème de nous faire aussi légers, aussi mobiles que les populations que nous allions avoir à combattre. Sans doute, ce n'était pas là chose facile avec nos besoins de civilisés, de peuple gras, gros mangeur ; il n'était pas facile, disons-nous, de nous obliger à ce point de rivaliser avec des gens qui peuvent emporter quinze jours de vivres à l'arçon

de leur selle, qui n'ont d'autre couche que la terre ou le sable du désert, et d'autre ciel de lit que la voûte éthérée, cette sublime promenade des mondes. Mais il fallait nous rapprocher au plus près de cette perfection du véritable homme de guerre ; il nous fallait acquérir cette sorte de fluidité qui fait la force principale du cavalier du désert, surtout en le rendant insaisissable.

Le Général disait : « Il faut se faire léger pour combattre l'armée la plus légère qui existe. »

Avec Bugeaud, nous allons faire de la guerre sérieuse ; chacun de ses combats sera une leçon ; car un des mérites de ce grand capitaine c'est d'avoir un système précis, un plan raisonné, et il possède au plus haut degré cette précieuse faculté de pouvoir le modifier en plein danger, selon les diverses phases de l'affaire. Il ne livre rien au hasard ; pour lui, cette divinité aveugle n'existe pas ; il sait toujours ce qu'il veut faire et ce qu'il fait, et ses actes, sa décision sont toujours le résultat de savantes prévisions ou de combinaisons sérieusement étudiées, ou tout simplement improvisées. Il fera de l'échiquier algérien une école d'application de ses méthodes.

Avec lui, point d'inconscients ; chacun, depuis le simple soldat jusqu'au général, sait d'avance le rôle qu'il aura à jouer dans l'action, jusqu'à quel point il y concourra, et quel sera l'effet qu'il devra produire.

Il ne craint point le soldat intelligent, car il n'a rien à lui dissimuler ; ce n'est point un automate, une machine qu'il veut ; il tient, au contraire, à être compris, à intéresser tous ses éléments à son jeu, et à démontrer, même au plus infime, que son rôle dans l'action générale n'y est pas du tout indifférent.

Tel est l'illustre professeur sous lequel la jeune Armée va

étudier la science de la guerre; sans doute, ce nouveau système de guerre et d'occupation que va employer le Gouverneur déroutera quelque peu nos brillants généraux d'Afrique, nos braves chefs de corps, qui traiteront peut-être un peu légèrement les méthodes du Gouverneur; mais il les appellera auprès de lui, et leur déclarera qu'il ne veut de leur bravoure et de leurs talents qu'autant qu'il pourra compter aussi sur leur entière obéissance; « autrement, ajoute-t-il avec une franchise un peu rude, je saurai me passer de vous. »

Que voulez-vous ? étant sûr de lui, il pouvait, sans crainte, parler ferme et haut.

Désormais, nous allons le voir à l'œuvre, et les six années de son commandement en Algérie auront été la période la plus savamment glorieuse, la plus instructive, la plus intéressante de la guerre en Algérie. Aussi, allons-nous voir s'élever ou grandir à cette excellente école une jeune génération de généraux, parmi lesquels Yusuf — le héros affectionné du Maître — sera appelé à développer ses merveilleuses aptitudes d'homme de guerre, d'entraîneur irrésistible de masses armées. Nous allons le voir à l'œuvre sur un plus grand théâtre : aujourd'hui, il ne s'agit plus d'audacieux coups de main avec une poignée de cavaliers indigènes; il ne s'agit plus de jouer avec la mort, de la narguer, de l'irriter par des témérités de chaque jour, par de la bravoure atteignant jusqu'à la folie; aujourd'hui, le temps de la guerre d'aventures est passé; nous allons la faire sérieuse, raisonnée, et surtout avec fruit; au moins, si nous dépensons de l'héroïsme, si nous donnons notre sang prodigalement, françaisement, ce ne sera pas sans profit pour le Pays.

Yusuf, sous un tel maître, va atteindre à l'apogée de sa gloire militaire.

VII

Le Gouverneur général était à peine arrivé, qu'il se préparait à entrer en campagne. Dès les premiers jours de mars, il s'embarquait pour visiter la province de Constantine. Rentré à Alger le 18 de ce mois le Général s'occupait sans retard des ravitaillements de Médéa et de Miliana. Parti le 30 avec un immense convoi, il franchissait le col des Mouzaïa le 1er avril, et, le 6, il déposait 400,000 rations à Médéa.

Le 26 avril, l'Armée partait de Blida pour faire le ravitaillement de Miliana, et, le 2 mai, le convoi allait déposer son chargement dans la place.

Le Général rentrait à Alger, le 10 mai, après cette double opération, qui avait été des plus glorieuses pour nos armes, ce qui lui permettait de dire, dans son rapport du 12 avril au Ministre de la Guerre sur le ravitaillement de Médéa : « Dans cette expédition, nous avons pris sur l'ennemi une supériorité morale qui durera, j'en suis convaincu, pendant toute la campagne. »

Le 14 mai, ayant laissé au général Baraguey-d'Hilliers le commandement de la province d'Alger, le général Bugeaud s'embarquait pour celle d'Oran, et arrivait à Mostaghanem le lendemain 15, au soir. Les troupes que lui amenait le général de La Moricière y arrivaient le même jour.

Le corps expéditionnaire se composait de deux divisions, dont l'une était commandée par le duc de Nemours, et l'autre

par le général de La Moricière : il était formé de douze bataillons d'infanterie de 600 hommes chacun, du 2e de Chasseurs d'Afrique, des Spahis réguliers d'Oran (lieutenant-colonel Yusuf) et de 500 Auxiliaires des Douaïr et des Zmala. Le Corps d'armée était suivi d'un matériel de siège et d'un immense convoi de vivres et de munitions. Chaque soldat portait, en outre, des vivres pour huit jours, et les chevaux de la cavalerie étaient chargés d'un sac de 60 kilogrammes de riz. Nos cavaliers, transformés en soldats du Train des Équipages, firent preuve, dans cette circonstance, d'abord, d'un excellent esprit, et, ensuite, d'un dévouement bien méritoire[1].

Le dessein du général Bugeaud était, en effet, de commencer ses opérations par la destruction de Takdemt[2], établissement dont Abd-el-Kader avait commencé, dès 1836, à relever les ruines, et dont il paraissait vouloir faire le centre de sa domination.

L'Armée arrivait devant Takdemt, le 25, et elle en prenait possession pendant un engagement très vif entre les Zouaves et la cavalerie de l'Émir, postée sur les hauteurs voisines.

La ville et le fort étaient évacués par les habitants. Takdemt se composait d'un bordj assez bien construit, de maisons en maçonnerie, dont quelques-unes étaient couvertes en tuiles, et qui servaient de magasins, de dépôts d'armes et de munitions. Le Général fit pétarder le fort et les maisons qui en valaient la peine.

Le 26, au matin, l'Armée se remettait en marche dans la direction de Mâskara, où elle arrivait le 30. Depuis Takdemt

1. *Annales algériennes.* — Livre XXXI.
2. C'est le mot *Kedima*, ancienne, berbérisé.

jusqu'à Mâskara, l'Émir s'était borné à flanquer le Corps d'armée par deux grosses colonnes de cavalerie, pendant qu'un millier de chevaux suivaient notre arrière-garde[1].

Le Général prit possession de Mâskara sans coup férir. Son intention étant de l'occuper définitivement, il y laissa une garnison de trois bataillons d'infanterie et de trois compagnies du génie, sous le commandement du colonel Tempoure.

Le Corps expéditionnaire séjourna à Mâskara le 31 mai, et, le 1er juin, il prit la route de Mostaghanem, — la plus courte, — c'est-à-dire celle qui passe par le défilé d'Akbet-El-Khedda.

Nous espérions, dit le Gouverneur général dans son rapport au Ministre de la Guerre sur l'expédition de Mâskara, qu'il serait possible de couper cette petite chaîne de montagnes, qui a trois lieues de profondeur, par une route carrossable, ce qui aurait grandement simplifié la question des approvisionnements de Mâskara. Nous avons été déçus dans cette espérance : c'est le terrain le plus affreusement tourmenté que j'aie encore rencontré en Afrique.

Vous en jugerez, Monsieur le Maréchal, en apprenant que l'arrière-garde de la colonne ayant été attaquée par 5 ou 6,000 Arabes, il m'a été impossible de lui porter aucun appui par ses flancs, quelle que fût ma bonne volonté, aussi bien que celle des troupes; et comme elle cheminait par une arête très étroite, il était fort inutile de chercher à lui porter aucun secours direct. Elle a dû soutenir seule la lutte, et elle l'a fait avec une fermeté digne des plus grands éloges. Le général Levasseur la commandait.

L'ennemi n'a eu qu'à se repentir d'avoir engagé ce combat; car il a perdu au moins 400 hommes, dont sept chefs, et beau-

1. *Annales algériennes*. — Livre XXXI.

coup de chevaux. Notre perte a été de 10 hommes tués, dont un officier, et de 54 blessés entrés à l'ambulance.

Le Général en chef terminait ainsi le rapport qu'il adressait au Ministre à la date du 8 juin, jour de la rentrée de la colonne expéditionnaire à Mostaghanem :

Les Spahis d'Oran, commandés par le lieutenant-colonel Yusuf, et le général Mosthafa-ben-Ismâil à la tête de nos Auxiliaires, ont exécuté, le 1er juin, une charge brillante pour éloigner les Arabes du défilé où nous allions nous engager. Ils ont été bien secondés par El-Mazari, Kaddour-ben-El-Mokhfi, et Mohammed-ben-Kaddour. Ils ont fait mordre la poussière à bon nombre de cavaliers réguliers d'Abd-el-Kader[1].

Mais le général Bugeaud n'était rentré à Mostaghanem que pour y prendre un convoi de vivres, de matériel et d'objets de toute nature nécessaires à la garnison de Màskara pour en assurer l'occupation. Tous les préparatifs étant terminés, les troupes se remirent en campagne le 7 juin, et arrivèrent à Màskara le 10.

Dans la crainte que ce supplément d'approvisionnement ne fût insuffisant, et dans le but de ménager les ressources de la garnison, le général Bugeaud pensa qu'au lieu de brûler les moissons de la plantureuse plaine d'Eghris, il serait peut-être plus profitable et plus sage d'en faire la récolte. En conséquence de cette excellente détermination, nos troupes, la faucille à la main et le fusil au dos, firent la moisson dans les parties les plus accessibles des Hachem-Eghris. On récolta

1. *Le Maréchal Bugeaud, d'après sa correspondance intime et des documents inédits*, par le comte H. d'Ideville.

ainsi près de 2,500 quintaux métriques de grains. Il y eut quelques petits combats pendant cette moisson; mais nos soldats n'en furent point troublés et continuèrent leur opération.

L'Armée rentrait à Mostaghanem le 27 juin.

Le 30, le Général en chef adressait aux troupes, avec lesquelles il venait de faire les expéditions de Takdemt et de Mâskara, l'ordre du jour suivant :

Avant de me séparer de vous pour quelques mois peut-être, je veux vous dire, si je le puis, combien je suis heureux et fier, comme chef et comme citoyen, des vertus guerrières que vous avez montrées dans cette campagne.

Le combat d'Akbet-El-Khedda a été digne de vous.

Vous avez prouvé une fois de plus que les Français sont propres, autant que quelque peuple que ce soit, aux retraites calmes et sévères. Si j'osais vous adresser un reproche touchant ce beau fait d'armes, je vous dirais que vous avez été *trop tenants au combat*. Quand on ne veut pas, quand on ne peut pas combattre, il faut s'engager le moins possible, et se retirer lestement d'échelon en échelon, d'embuscade en embuscade, en perdant peu de monde, et en en faisant perdre à l'ennemi. Il faut s'éloigner des atteintes de son adversaire. Tout ce qui contrarie ce but est intempestif et *mal joué*, quel que soit le courage qui y préside.

Je veux aussi vous louer du zèle actif que vous avez mis dans les travaux des moissons. On voyait bien, à votre ardeur, que vous compreniez, aussi bien que votre Général, que ce métier était digne de vous; car c'était la guerre elle-même...

A la suite de cet ordre du jour du 30 juin, le Général en chef citait les militaires de tous grades qui s'étaient plus particulièrement distingués pendant la campagne. Parmi ceux-ci, figurait le lieutenant-colonel Yusuf, avec cette mention : « S'est remarquablement conduit au combat d'Akbet-El-Khedda livré aux Arabes le 1er juin. »

C'était sa *dixième citation.*

Le général Bugeaud rentrait le 10 juillet à Alger.

Mais le général de La Moricière était parti de nouveau, dans les premiers jours de juillet, pour compléter l'approvisionnement de Mâskara : cette troisième opération s'était exécutée, à l'aller, sans rencontrer de résistance sérieuse. Cependant, un fort parti de cavaliers ennemis, posté au-dessus de la Koubba de Sidi-Daho, à six kilomètres nord-est de Mâskara, tenta l'attaque d'un convoi. Le général de La Moricière lança aux trousses de ces cavaliers les Spahis de Yusuf, qui, en un clin d'œil, les dispersèrent, après leur avoir tué cinq ou six des leurs.

A la suite de cette affaire de Sidi-Daho, si vigoureusement menée, le lieutenant-colonel Yusuf était cité — *c'était la onzième fois* — dans le rapport du 25 juillet du général de La Moricière, « pour l'élan avec lequel il avait enlevé la charge qui a déterminé la déroute de l'ennemi. »

Dès que les grandes chaleurs furent passées, le général Bugeaud, désireux d'opérer de nouveau de sa personne dans la province d'Oran, s'embarqua pour Mostaghanem, où il arrivait le 19 septembre. Les troupes de la Division d'Oran y étaient réunies depuis la veille. Le Général en forma deux corps. Le premier, dont il se réservait le commandement direct, devait se porter dans la vallée du Chelif. Ce corps fut composé de sept bataillons d'infanterie, de quatre escadrons des Spahis d'Oran (lieutenant-colonel Yusuf), de cinq escadrons de Chasseurs, de deux sections d'artillerie de montagne, du Bataillon turk et des cavaliers du Bey de Mâskara, El-Hadj-Mosthafa-ould-Otsman, lequel marchait avec la colonne.

Le second corps, appelé *Colonne d'approvisionnement,*

et destiné au ravitaillement de Mâskara, fut mis sous les ordres du général de La Moricière : il était composé de onze bataillons, d'un escadron de Chasseurs, de trois sections d'artillerie de montagne, et des cavaliers auxiliaires des Douaïr et des Zmala.

La colonne, commandée par le Gouverneur général, quitta Mostaghanem le 22 septembre; elle prit position sur l'ouad Mina, à Sidi-Bel-Hacel, où elle séjourna le 27. Le 28, le Général ne fit qu'une courte marche. Il se jette, à la chute du jour, dans les montagnes des Flita, et surprend une partie de cette tribu à Aïn-El-Kecer, lui enlève près de 2,000 têtes de bétail, et lui fait plus de 300 prisonniers; puis il se met en retraite sur Mader, où il arrive le 2 octobre. Il dirige de ce point le butin et les prisonniers sur Mostaghanem, où il se rend de sa personne. Il y trouve le général de La Moricière, de retour de son ravitaillement de Mâskara, et se disposant à en opérer un second.

Le général Bugeaud repart de Mostaghanem, le 5 octobre, avec l'intention de retourner chez les Flita. Le général de La Moricière était parti la veille avec la colonne qui devait ravitailler Mâskara. Arrivé aux Hacian-El-R'oumri, il recevait avis qu'Abd-el-Kader était à Aïn-El-Kebira avec des forces considérables, et qu'il se disposait à lui offrir le combat. Embarrassé d'un convoi considérable, de La Moricière crut devoir l'éviter; il abandonna donc la route qu'il avait prise, et manœuvra de manière à se rejeter sur la gauche pour se réunir au général Bugeaud, à qui, d'ailleurs, il faisait connaître cette disposition.

Le général Bugeaud approuve la prudence de son lieutenant, et modifie lui-même ses projets : il décide de réunir les deux colonnes, réunion qui s'effectua, sur l'ouad Hillil[1], dans

1. Le *Hillil* des cartes est le mot berber *Iellel*, ou *Ilili*, auwer-rose.

la nuit du 6 au 7 octobre; mais, dès lors, l'Émir renonçait à tout projet d'attaque. Par suite, le Gouverneur général, qui tenait essentiellement à se rencontrer avec l'Émir, donnait une nouvelle organisation à son Corps d'armée : la moitié de l'infanterie, le convoi et les gros bagages furent placés sous les ordres du général Levasseur; le reste de l'infanterie et toute la cavalerie formèrent un autre corps dont le général Bugeaud, ayant immédiatement sous ses ordres le général de La Moricière, se réserva le commandement direct. Ces deux corps arrivèrent le 7, au soir, à Aïn-El-Kebira. Mais Abd-el-Kader avait déjà abandonné ce point, et s'était retiré sur l'ouad Maouça, dans la plaine d'Eghris.

Espérant le surprendre dans cette position, le général Bugeaud se mit en marche le 8, à deux heures du matin. Toute la cavalerie, Chasseurs, Spahis et cavaliers auxiliaires, était en avant-garde; elle se portait sur la position où elle supposait devoir trouver l'ennemi. Les Chasseurs d'Afrique, les Spahis d'Oran, les Douaïr et les Mokahlia (fusiliers) du Bey de Mâskara firent leur mouvement par la droite, et dès qu'ils l'aperçurent, ils fondirent sur l'ennemi avec une telle impétuosité, qu'il n'eut point le temps de se mettre en défense, ce qui permit aux Chasseurs et aux Spahis de le sabrer tout à leur aise, et de le mener la lame aux reins jusqu'à complète dispersion. Les Spahis de Yusuf se montrèrent très ardents dans cette affaire, et il fut difficile de leur faire lâcher prise.

Comme toujours, le lieutenant-colonel Yusuf, qui avait fait de ses Spahis un régiment d'élite, fut superbe de valeur et d'audace. C'était décidément un puissant entraîneur et un officiers de cavalerie de premier ordre. Aussi, avait-il mérité, dans le combat de l'ouad Maouça, sa *douxième citation* à

l'ordre de l'Armée, pour s'être particulièrement distingué dans cette affaire. Le général Bugeaud ajoute dans son ordre :

Il n'est personne qui n'ait admiré la belle et intelligente conduite du lieutenant-colonel Yusuf au combat de l'ouad Maouça.

Les cavaliers des Medjeher, qui marchaient avec nous, et qui avaient opéré leur mouvement par la gauche de l'ennemi, avaient été moins heureux ; il est vrai qu'ils avaient eu affaire aux Spahis de l'Émir, lesquels étaient loin d'être une troupe méprisable ; aussi furent-ils ramenés avec quelque perte.

Voyant la partie perdue, l'Émir se retira avec d'autant plus de hâte que la cavalerie, qui avait fait un changement de direction, se portait, suivie des Zouaves, sur les débris de sa colonne, dont il avait pu rallier quelques tronçons. La poursuite se continua vigoureusement pendant quelque temps.

Nous devons dire que, dans cette retraite, qui fut couverte par un millier de Spahis réguliers de l'Émir, cette troupe se conduisit avec une grande bravoure. Nous ajouterons qu'il y eut, de leur côté et du nôtre, plusieurs traits de bravoure individuelle des plus honorables pour les uns et pour les autres. Ainsi, l'étendard des Spahis de l'Émir fut pris et repris jusqu'à trois fois, ceux qui le portaient ayant été tués successivement. Il avait fini par rester aux mains du fourrier Boudillon, du 2e de Chasseurs d'Afrique, mais ce brave sous-officier ayant été tué lui-même, le précieux étendard était resté définitivement aux Arabes.

Le soir, l'armée prit position sur l'ouad Maouça, dans la plaine d'Eghris.

Le 11 octobre, l'Armée traverse cette plaine et se porte sur l'ouad Froha, au centre du pays des Hachem-Eghris ; cette

tribu est celle d'origine et de la puissance de l'Émir; mais elle a fui dans les montagnes avec ses troupeaux. Décidé à la poursuivre aussi loin qu'il le pourra, le général Bugeaud va s'établir sur l'ouad Fekan. Après avoir allégé son Corps d'armée de ses malades et des grains trouvés dans les silos, le général passe l'ouad El-Hammam, et va bivouaquer sur l'ouad Zfizef, à la limite des territoires des Hachem et des Beni-Amer. Le 14, il se porte dans la montagne des Guetharnia-Fouaga, où se sont réfugiés les Hachem; mais le pays est si affreusement tourmenté, que l'Armée ne peut s'y engager à une grande profondeur. On y fit néanmoins une razia de bétail et une centaine de prisonniers. Le Corps expéditionnaire couche à Aïn-Tichtiouïn. Le 15, il revient sur l'ouad El-Hammam. Le 16, il va détruire la Guethna[1] de Sid Mohi-ed-Din. C'est sur ce point que se trouve la maison paternelle de l'Émir, laquelle est entourée d'une trentaine d'autres habitations, qui sont livrées aux flammes.

Le 17, l'Armée rentra à Màskara; elle en sortit le 19 pour se porter sur Sàïda; le 20, elle campe sur l'ouad Thar'ia, et, le 21, sur l'ouad Beni-Meniarin. Dans la nuit, un bataillon régulier de l'Émir, commandé par son Khalifa Mosthafa-ben-Eth-Thahmi, tenta une attaque sur notre camp et fut repoussé.

Le 22, l'Armée arriva à Sàïda, établissement nouveau qu'Abd-el-Kader avait fait élever sur les ruines d'une ville romaine. Les gourbis qu'il renfermait dans son enceinte avaient été brûlés; des brèches furent pratiquées dans ses murailles.

L'Armée allait revenir sur Màskara, lorsque plusieurs

1. *Guethna*, campement, est aussi synonyme de *Zaouïa*. Abd-el-Kader est né à la Guethna de Sid Mohi-ed-Din, son père.

notables des Haçasna, ceux des tribus de la Yâkoubia, se présentent aux avant-postes. Ils sont envoyés, disent-ils, par leurs contribules pour proposer au général Bugeaud de le conduire sur une fraction importante des Hachem, dont ils connaissent la retraite. Ils ajoutaient que leurs cavaliers, ceux des Oulad-Brahim, des Oulad-Khaled, et, en général, tous ceux de la Yâkoubia, étaient disposés à marcher avec nous. Ces offres sont acceptées. En conséquence, l'Armée partait, sous leur conduite, dans la nuit du 24 au 25 octobre : elle trouvait les cavaliers annoncés par les Haçasna au lieu désigné; ils étaient au nombre de 400 environ. On pénétra dans les montagnes à l'est de Saïda; mais l'Armée n'ayant pu arriver qu'au jour dans la vallée de l'ouad Tifrit, où l'on comptait trouver les Hachem, ceux-ci, prévenus, sans aucun doute, des projets de leurs ennemis, avaient déjà décampé.

Le général Bugeaud, avec son opiniâtreté ordinaire et sa merveilleuse activité, se rabattait sur l'ouad El-Abd à la poursuite des fuyards. Il couchait aux Aïoun-El-Branès le 26, en un point appelé Takhmaret[1]. Un grand fourrage avait été ordonné, et il rentrait à la position, lorsqu'une cinquantaine de Spahis, qui s'en étaient éloignés à quelque distance, furent subitement attaqués par un millier de chevaux de la cavalerie de l'Émir qui s'étaient embusqués dans les ravins de ce difficile pays. Bientôt entourés, cernés par l'ennemi, nos Spahis allaient se trouver dans une situation des plus critiques, lorsque le gros du fourrage, averti de ce qui se passait par le bruit de la mousqueterie, se porta en toute hâte à leur secours,

1. *Takhmaret*, entre Saïda et Frenda, porte le nom d'une famille des Louata, qui occupait ce point à la fin du VIe siècle de l'hégire. Ce nom est orthographié souvent *Taguemaret* et *Tagremaret*.

le corps des Spahis en tête, et, résolument conduit par le lieutenant-colonel Yusuf, qui, bien en avant des Chasseurs d'Afrique, poussa la charge avec son impétuosité habituelle. Il pénètre avec une vigueur irrésistible au milieu des assaillants, il les sabre, les culbute et les met en pleine déroute, marquant de nombreux cadavres le chemin parcouru par la charge, par cette trombe humaine qui ne laisse rien debout de ce qu'elle rencontre sur sa route. L'étendard des Spahis de l'Émir fut brillamment enlevé par le lieutenant Fleury[1], qui, dans cette affaire, se montra audacieusement brave, et cavalier hors de pair.

De l'avis de tous, le lieutenant-colonel Yusuf s'était surpassé — si c'est possible — dans cette glorieuse occasion, en menant la charge contre les Spahis de l'Émir, et sa brillante conduite avait produit un tel enthousiasme dans le Corps expéditionnaire, qu'à sa rentrée au camp, il fut accueilli par des vivats, et que le général Bugeaud, qui se connaissait en bravoure, fit battre « *aux champs !* » pour honorer, par une ovation spontanée, le commandant de ses Spahis.

Ce nouvel exploit valait au lieutenant-colonel Yusuf *sa treizième citation* à l'ordre de l'Armée du 8 novembre, « pour avoir donné l'impulsion à son régiment dans la charge de Takhmaret, *une des plus belles affaires de cavalerie*, selon le général Bugeaud, *qu'ait présentées la guerre d'Afrique.* »

Le Gouverneur et le Corps expéditionnaire rentrèrent à Mostaghanem le 5 novembre, et à Alger le 10. Avant de partir, il prescrivit au général de La Moricière d'aller établir son quartier-général à Màskara, et d'y réunir 6,000 hommes,

1. Devenu général de division.

mettant ainsi à exécution le projet qu'il avait formé au printemps.

Avant de se séparer du Corps expéditionnaire, le général Bugeaud lui laissait l'ordre du jour suivant :

Officiers, Sous-Officiers et Soldats de la division d'Oran !

Je vous quitte encore une fois pour aller où d'autres devoirs m'appellent. Vous venez de faire la campagne la plus longue de la guerre d'Afrique; elle a duré cinquante-trois jours : vous avez poursuivi la tribu dominatrice, celle des Hachem, dans les montagnes les plus difficiles, où les Turks n'avaient jamais pénétré. Vous avez détruit Saïda; vous avez fait vivre votre cavalerie sur les silos des Arabes; vous y avez pris vous-même votre alimentation; enfin, vous avez jeté dans Mascara des vivres pour 6,000 hommes. C'est ainsi que vous avez commencé à résoudre le problème, si difficile en Afrique, de faire vivre la guerre par la guerre.

BUGEAUD.

Au quartier-général de Mostaghanem, 7 novembre 1841.

Le lieutenant-colonel Yusuf avait été désigné pour faire partie, avec son régiment de Spahis, de la division que le général de La Moricière avait établie à Mâskara, où il était arrivé le 2 décembre, après un léger combat avec la cavalerie du Khalifa de l'Émir, Mosthafa-ben-Eth-Thahmi, qui, à cette date, bloquait cette place.

VIII

Mais l'actif général Bugeaud avait à cœur de reprendre Tlemsen, dont la cession à Abd-el-Kader par le traité de la Thafna lui avait été tant reprochée. Parti d'Alger le 12 janvier 1842, il débarquait à Oran le 14 ; il en repartait le 24 avec une brigade assez forte et marchait sur Tlemsen ; quelques jours après, il arborait sur le Mechouar le Drapeau français. Le Général rentrait à Alger le 24 février.

Dans les premiers jours d'avril, le général d'Arbouville alla relever, avec sa brigade, à Mâskara, les troupes du général de La Moricière, qui rentrèrent momentanément à Oran. Ce dernier reprenait, le 28 avril, la direction de Mâskara, et le général d'Arbouville retournait à Mostaghanem avec sa brigade, laquelle était destinée à former la principale force d'une expédition que le Gouverneur général allait diriger en personne. Le but de cette entreprise était de remonter toute la vallée du Chelif, et de commencer à établir, par terre, des communications entre les troupes des provinces d'Alger et d'Oran, qui, jusqu'alors, n'en avaient que par mer.

En effet, dans un ordre général daté du 25 mars, le Gouverneur général avait fait pressentir cette expédition et son intention d'y faire concourir les troupes de la province d'Oran :

Nos frères d'armes, y disait-il, viendront sur le Chelif concourir avec nous à vaincre enfin l'obstination de ces montagnards qui s'étendent de Tenès aux Biban. Ils se croient inexpugnables dans leurs rochers; mais nous leur prouverons bientôt qu'il n'est pas de retraite où notre brave infanterie ne puisse les atteindre.

IX

Il va sans dire que, de décembre à avril, la division de Mâskara n'était point restée dans l'oisiveté ; le repos, d'ailleurs, n'était pas dans le tempérament du général de La Moricière, dont l'activité dévorante avait, du reste, trouvé à s'exercer au milieu des populations attachées à l'Émir. Aussi, pendant ces cinq mois, chaque jour, pour ainsi dire, était-il marqué par quelque affaire, par quelque entreprise. On combattit pour la vie ; car on voulut vivre sur le pays. En effet, dès son arrivée à Mâskara, le général de La Moricière, dont la brillante valeur et les talents militaires étatent déjà iégendaires dans l'armée d'Afrique, le général, disons-nous, avait reconnu que les approvisionnements étaient loin de suffire aux besoins de ses troupes, et qu'il y avait lieu de les rehausser par un moyen quelconque. Les fours et les moulins également n'étaient point assez nombreux pour satisfaire à la fourniture du pain qu'exigeait un effectif de 6,000 hommes : en présence de cette situation, le général décide qu'il ne serait distribué que deux rations de pain pour trois jours, et que le reste serait donné en grains, que le soldat moudrait lui-même avec des moulins à bras, pour en faire des galettes à la manière arabe. Mais comme il y avait également pénurie de grains, il fallut en demander aux tribus voisines ; or, comme elles se prêtèrent mal à ces sortes de demandes, on fut obligé d'y mettre quelque violence ; de là, de petits combats incessants auxquels les Arabes récalcitrants n'avaient rien à gagner ;

car, en même temps qu'on allégeait leurs silos, on leur tuait toujours quelques-uns des leurs : l'agha des Hachem, par exemple, perdit la vie dans une de ces razias.

La plus importante de ces affaires se passa le 14 décembre ; elle avait été dirigée sur les Beni-Chougran et les Oulad-Sidi-Daho. On leur tua une centaine d'hommes, on leur fit deux ou trois cents prisonniers, et enfin on leur enleva une assez grande quantité de bétail ; on commençait, du reste, à en avoir un sérieux besoin[1].

La présence de La Moricière à Mâskara eut surtout ce résultat d'éloigner de cette place Mosthafa-ben-Eth-Thahmi, et de séparer d'Abd-el-Kader les tribus situées entre Mâskara, Mostaghanem et Oran. Bientôt, les soumissions se firent autour de la première de ces places, à l'exception pourtant de la grande tribu des Hachem, avec laquelle agissait Ben-Eth-Thahmi, et dont les forces, tant en cavalerie qu'en infanterie, s'élevaient à 10,000 hommes environ ; il comptait, en outre, plus de 300 fantassins et de 150 Spahis réguliers.

Le 1er février, Tefenchi, agha des Hachem-Ech-Cheraga, ayant attaqué les Bordjia-Eghris pour les punir de nous avoir fait leur soumission, le général de La Moricière marcha contre ces Hachem de l'Est, qui, à ce moment, étaient campés sur l'ouad Zelamta, les surprit au point du jour, et leur enleva un riche butin. Le 4, le général se porta à sept lieues au sud de Mâskara, vers les gorges d'Ankrouf, où Mosthafa-ben-Eth-Thahmi avait un dépôt de munitions de guerre ; mais ce Khalifa avait pu déjà le faire évacuer en grande partie. Ayant appris, sur ce point, qu'une partie des populations fugitives s'était réfugiée dans les gorges d'Ouzalal, au delà de la forêt

1. *Annales algériennes.* — Livre XXXIII.

de Nesmoth, le général alla l'y surprendre dans la nuit du 6 au 7 février. Parmi les prisonniers qu'on leur fit, se trouvait le marabouth Sid Kada-ben-El-Mokhtar, personnage influent des Hachem-Ech-Cheraga[1].

Le 16, le général se porte sur les Mchatchin, fraction des Hachem-El-R'eraba, et les force à se soumettre. Le gros de ces Hachem s'étant replié sur la rive gauche de l'ouad Hounat, au delà des gorges du Djebel-Kersout, la colonne marcha, le 26, sur cette position; mais un petit engagement avec les cavaliers ennemis qui observaient la route donna l'éveil aux Hachem, qui s'éloignèrent, les uns, sous la conduite de Sid Ali-Abou-Thaleb, oncle de l'Émir, et les autres sous celle de Mosthafa-ben-Eth-Thahmi; les premiers se portèrent chez les Djâfra; les seconds, qui continuèrent à s'avancer dans le sud, furent poursuivis jusqu'à l'Aïn-El-Manâa, à quatre lieues au sud-ouest de Sâïda.

La colonne rentrait à Mâskara le 8 mars avec ses prisonniers.

Le 10, le général de La Moricière se remit en campagne, et, comme les Hachem-El-R'ereba étaient remontés un peu vers le nord, il retrouva bientôt leurs traces; il leur donna de nouveau la chasse, et, les uns, avec Ben-Eth-Thahmi, se retirèrent chez les Flita, et les autres auprès de Ben-Klikha, sur le territoire des Zdama. Décidé à marcher successivement contre ces deux tribus, le général de La Moricière manda au général d'Arbouville, qui était à Mostaghanem, de venir le joindre à El-Forthaça, sur le territoire des Flita, où il fit jonction avec lui le 22 mars. Il résulta de cette rencontre un assez grand nombre de soumissions partielles, parmi lesquelles on comptait celles de personnalités marquantes.

1. *Annales algériennes.* — Livre XXXIII.

Les deux généraux se séparèrent le 23 ; le général d'Arbouville descendait dans la vallée du Chelif, pendant que le général de La Moricière se portait sur Frenda à travers le pays des Zdama, dont la principale fraction, les Oulad-Bou-Ziri, fut fort maltraitée ; on leur tua, en effet, plus de 80 hommes ; on leur enleva plus de 12,000 têtes de bétail, et on leur prit un grand nombre de femmes et d'enfants.

Ces Oulad-Bou-Ziri étant venus, le 26, faire leur soumission, on leur rendit leurs femmes, leurs enfants et leurs troupeaux. Le même jour, le général arrivait à Frenda, où toute sa colonne trouva à se loger; elle s'y reposait le 27 ; les habitants fugitifs et les tribus des environs venaient y apporter leur soumission au Commandant de la colonne.

Le 28, le général de La Moricière reprenait la route de Mâskara, où il arrivait sans incident [1].

Dans les premiers jours d'avril, le général d'Arbouville allait relever avec sa brigade, à Mâskara, les troupes du général de La Moricière, qui rentrèrent momentanément à Oran pour y être pourvues, dans les magasins de cette place, d'effets d'habillement et d'équipement, en échange de ceux dont cinq mois de marche et de fatigues incessantes avaient rendu le remplacement plus qu'indispensable.

Nous nous sommes d'autant plus volontiers étendu sur cette difficile période de marches de jour et de nuit, de combats, de hardis coups de main, d'audacieuses et fructueuses razias, que le lieutenant-colonel Yusuf y a pris la part la plus active avec ses Spahis, lesquels, sous un tel chef, avaient bientôt acquis une brillante réputation de cavaliers de guerre.

1. *Annales algériennes.* — Livre XXXIII.

Nous voulons, d'ailleurs, laisser la parole au général Bugeaud, qui, dans une dépêche qu'il adresse au maréchal duc de Dalmatie, Ministre de la Guerre, fait la plus élogieuse appréciation des services et qualités de Yusuf, et de sa belle conduite depuis qu'il a pu le voir à l'œuvre.

Alger, le 22 avril 1842.

Monsieur le Maréchal,

L'éloge de la conduite du général Yusuf est dans toutes les bouches. Il n'est pas un officier, pas un soldat de la province d'Oran qui ne l'admire. Jamais on n'a montré plus d'élan, plus d'activité dans l'esprit et dans le corps.

Parti en décembre pour Mascara avec la division du général de La Moricière, il avait deux cent quarante chevaux, qui constituaient la cavalerie de la division de Mascara. C'est avec cette faible troupe qu'il a fait, pendant tout l'hiver, l'avant-garde de vingt-trois sorties, et qu'il a exécuté une foule de coups de main aussi hardis qu'ingénieux. Il n'a plus que quelques-uns des chevaux avec lesquels il est parti; presque tous sont morts; mais il a pu les remplacer par des prises faites sur l'ennemi, qui, elles-mêmes, ont été remplacées plusieurs fois. Néanmoins, malgré ces pertes ou déchets, le colonel Yusuf pourra mettre à ma disposition, pour la campagne du Chelif, plus de trois cents bons chevaux.

Yusuf est un officier de cavalerie légère comme on en trouve bien peu. Aussi, désiré-je vivement qu'il soit fait colonel commandant tous les Spahis d'Algérie. Il saura donner à tous les habitudes, l'esprit et l'élan guerriers qui ont si fort distingué les escadrons de Mascara, auxquels on doit une grande partie des succès obtenus.

Agréez, Monsieur le Maréchal, etc.

BUGEAUD.

Le désir exprimé par le Gouverneur général ne tardait pas à se réaliser; car le lieutenant-colonel Yusuf était nommé, par ordonnance royale du 19 mai, au grade de colonel commandant le corps de cavalerie indigène (Spahis) en Algérie, corps qui se composait de trois régiments formés de vingt escadrons. C'était là un magnifique commandement, et digne à tous égards de celui à qui il était confié.

Le colonel Yusuf quittait dès lors la division La Moricière pour aller résider au centre de son commandement, c'est-à-dire auprès du Gouverneur général, avec lequel il était appelé à marcher.

C'est avec le plus vif regret que le général de La Moricière vit s'éloigner le commandant par excellence de sa cavalerie, et il ne put s'empêcher d'en exprimer en ces termes au Gouverneur général toute la peine qu'il en ressentait:

« *Vous venez de m'enlever mon bras droit* », lui écrivait-il à propos de cette nomination, qui le privait des services du commandant des Spahis d'Oran.

NOTE DU CHAPITRE XVI

* *Page 335.* — Bien que le lieutenant-colonel Yusuf ne fît pas partie de la colonne expéditionnaire des Biban, nous croyons néanmoins devoir placer ici l'opinion du duc d'Orléans sur notre héros, que le Prince Royal avait eu déjà l'occasion d'apprécier et de voir à l'œuvre, notamment pendant l'expédition de Màskara en 1835.

Cette opinion est consignée dans l'ouvrage du duc d'Orléans sur le passage des Portes de Fer[1], lequel ouvrage a été rédigé par Charles Nodier sous la dictée et avec les notes du Prince Royal. C'est à la suite d'une visite du duc d'Orléans à Micerghin, campement des Spahis réguliers d'Oran, que commandait Yusuf, que la note qui va suivre a été prise par le Prince.

« Du sommet d'une éminence on découvre enfin Micerghin, colonie militaire établie depuis dix-huit mois, et dont les développements, déjà rapides, promettent un bel avenir. Le plan argenté d'un paysage africain, dont le sombre Atlas occupe le fond, encadre merveilleusement les brillantes évolutions du beau régiment de Spahis, commandé par l'intrépide Yusuf, qui vient exécuter, devant le Prince, les jeux belliqueux de la *fantasia*.

1. *Journal de l'Expédition des Portes de Fer.*

» Dans ce spectacle, il faut le dire, Yusuf est à lui seul un spectacle : sa jeunesse, sa beauté, le caractère énergique et fier de sa physionomie, attirent d'abord les regards. A cette impression se rattachent d'ailleurs plus de souvenirs saisissants qu'il ne compte d'années : le mystère impénétrable de son enfance; les chances aventureuses d'une captivité commencée au berceau et terminée dans un sérail; l'éclat romanesque et tragique de ses amours, de ses haines, de ses vengeances; la renommée de sa force, de sa bravoure, de ses grands faits d'armes, aussi nombreux que les batailles auxquelles il a pris part, et dont on croirait le récit emprunté aux chants du *Romancero*, ou aux pages des *Chroniques*, font de Yusuf une de ces figures chevaleresques qui inspirent les poètes aux siècles de poésie, une tradition jeune et vivante du vieil Orient. »

CHAPITRE XVII

I. Le Gouverneur général réunit à Mostaghanem les éléments qui doivent coopérer à la campagne sur le Chelif. — Expédition sur la tribu des Sbeah. — Le colonel Yusuf mérite sa treizième citation pour s'être particulièrement distingué, et à plusieurs reprises, dans l'expédition du Chelif. — L'Armée peut enfin prendre un repos de quelques mois. — II. Le général Bugeaud fait établir le tracé de la route de Médéa par la vallée de la Cheffa. — III. Désertions nombreuses à notre profit dans la cavalerie régulière de l'Émir. — Opinion du lieutenant-général comte de Grouchy, Inspecteur général des Spahis, sur le colonel Yusuf. — IV. Expédition dans l'Ouanseris. — Pendant cette campagne de quarante-sept jours, le colonel Yusuf est l'objet, de la part du Gouverneur général, des éloges les plus flatteurs. — V. Le duc d'Aumale est nommé au commandement des territoires de Médéa et de Miliana. — Le colonel Yusuf, qui marche avec le duc d'Aumale, surprend, dans la tribu des Bou-Aïch, et enlève, à la tête des Spahis et des Auxiliaires, les tentes de Sid Mohammed-ben-Allal, Khalifa de l'Émir. — Le colonel Yusuf gagne, dans cette brillante affaire, sa quatorzième citation à l'ordre de l'Armée. — VI. Le régime habituel des chevaux des Spahis. — VII. Opérations du duc d'Aumale dans le Sud de la province d'Alger. — Il reçoit l'ordre d'aller occuper Boghar, se servant de ce point comme base d'opérations pour manœuvrer vers le Haut-Chelif. — Son objectif est la Zmala de l'Émir Abd-el-Kader. — VIII. Prise de la Zmala. — A la suite de ce merveilleux fait d'armes, le colonel Yusuf est cité pour la quinzième fois à l'ordre de l'Armée. — IX. En rentrant en France, le duc d'Aumale laisse au colonel Yusuf le commandement de la colonne active des troupes de la province de Thithri. — Il se réunit au colonel Korte, avec lequel il opère une importante razia dans le sud de Tniyet-El-Ahd.

I

Le Gouverneur général préparait activement les éléments qui devaient coopérer à faire la trouée de la vallée du Chelif; il envoyait, à cet effet, quelques renforts à Mostaghanem, où il se rendait lui-même le 6 mai. Il en partait le 14 à la tête de

près de 5,000 hommes ; il se dirigeait tout d'abord sur l'ouad Mina, où il s'arrêtait jusqu'au 17.

Le 18, après avoir réuni à sa colonne près de 2,000 Auxiliaires, commandés par El-Mazari, il se jetait sur la rive droite du Chelif, dans les montagnes du Dhahra : son but était de châtier quelques tribus qui se montraient hostiles, les Beni-Zeroual, entre autres. Ce même jour, les cavaliers de cette tribu essayèrent de la résistance ; mais ils furent promptement dispersés par les Spahis du colonel Yusuf. Le 19, l'Armée pénétra sur leur territoire, et y fit du butin et des prisonniers. Le gros de la population de cette tribu se retira dans des grottes ou cavernes que l'on ne jugea pas à propos de forcer.

L'Armée commença à remonter le Chelif à petites journées. Elle visita d'abord la petite ville arabe de Mazouna, qui avait été évacuée, puis elle repassa sur la rive gauche, dans le pays des Oulad-Sidi-El-Aribi. Enfin, elle arrivait le 24 sur le territoire des Sbeah. Cette tribu était sous les armes et prête à la résistance ; mais deux de ses chioukh[1] ayant fait espérer sa soumission, le général Bugeaud ajournait son attaque.

Le 26, les Sbeah ayant massacré quelques Arabes qui se rendaient à notre camp, le Général n'hésita plus à les attaquer : tournés par nos colonnes, chargés aussi vigoureusement que brillamment par notre cavalerie, et plus spécialement par les Spahis, qui se firent remarquer, dans cette journée, d'une manière toute particulière, ils perdirent plus de 200 de leurs plus braves guerriers et la plus grande partie de leurs troupeaux. Réduits à la plus extrême détresse, les Sbeah venaient, le lendemain, faire leur soumission et implorer la pitié du vainqueur.

1. Pluriel de *cheikh*, chef de fraction de tribu.

L'Armée allait prendre, dans la soirée, son bivouac sur les ruines d'El-Asnam[1]; le 29, elle arrivait sur l'ouad El-Fodhdha, et le 30 sur l'ouad Er-Rouïna, où elle faisait jonction avec la division d'Alger, qui venait d'y arriver, conduite par le général Changarnier[2].

Après s'être avancée jusqu'à Blida avec le Gouverneur général, la brigade d'Arbouville reprenait la route de Mostaghanem par la vallée du Chelif, et y arrivait, vers la fin de juin, sans avoir été inquiétée.

Le colonel Yusuf était cité pour la *treizième fois* à l'ordre du jour de l'Armée du 13 juin, « pour s'être particulièrement distingué, et à plusieurs reprises, dans l'expédition du Chelif. »

Le Gouverneur général rentrait à Alger le 11 juin.

L'Armée pouvait, dès lors, prendre un repos de quelques mois qu'elle avait bien gagné; nous étions, en effet, dans une période d'accalmie et de tranquillité, dont elle profitait pour se refaire et se préparer à une nouvelle campagne. Pourtant, de juillet à septembre, nous eûmes quelques brillantes affaires de guerre qui firent le plus grand honneur au général Changarnier: belle et fructueuse razia, le 1er juillet, près d'Aïn-Ticemsil, et, le 18 septembre, sur l'ouad El-Fodhdha; au général de Bar, entre Cherchel et Tenès; au général de La Moricière, sur la Mina; au général d'Arbouville, chez les Flita.

1. *El-Asnam* (pluriel d'*Es-Senem*), les Statues, les Idoles. Les Arabes nomment ainsi toute pierre de taille ancienne, longue et étroite, placée debout. Ils prennent ces pierres pour des idoles du temps des *Djouhala* ou *Djohhal*, c'est-à-dire des Païens, ou Anciens des temps antéislamiques, ou de l'ignorance. C'est sur les ruines d'El-Asnam que fut bâtie Orléansville, dont la fondation date du 27 avril 1843.

2. *Annales algériennes.* — Livre XXXIII.

A Tlemsen et dans la province de Constantine, la tranquillité est parfaite.

Nous l'avons dit : le Gouverneur général se recueillait et méditait de nouveaux exploits. Le repos n'était pas, d'ailleurs, dans sa nature. Aussi, disait-il, dans le « *Moniteur de l'Algérie* », journal qui recevait habituellement ses inspirations :

Notre rôle est changé. Quand nous n'étions qu'assaillants, nous pouvions choisir le temps et le lieu de nos attaques : aujourd'hui que nous sommes *protecteurs*, il faut marcher en tous temps, en tous lieux pour préserver de l'invasion les tribus soumises. Conserver n'est pas moins difficile que conquérir. Nos braves troupes ne se lassent pas ; elles ne s'arrêteront qu'après avoir détruit, jusque dans le plus petit foyer, la puissance de l'Émir. Il faut en dissiper jusqu'aux derniers vestiges pour que cet homme extraordinaire ne renaisse pas.

II

Une des plus constantes préoccupations du général Bugeaud était de parer, pour l'avenir, aux difficultés et aux dangers résultant du ravitaillement de Médéa par la Tniyet-Mouzaïa ; aussi avait-il fait établir un tracé par la vallée de l'ouad Cheffa, et, les études terminées, les troupes s'étaient immédiatement mises à l'œuvre. Le Gouverneur général visitait fréquemment les travaux afin de stimuler par sa présence les travailleurs militaires. C'est ainsi que, du 11 au 15 août, il franchissait, accompagné des colonels Korte et Yusuf, la coupure de la Cheffa, et parcourait la merveilleuse route qui

mène à Médéa, laquelle était, d'ailleurs, praticable aux voitures dès le 15 septembre.

Mais, si le Gouverneur général espérait détruire jusque dans le plus petit foyer, comme il le disait, la puissance de l'Émir, celui-ci n'en était pas moins décidé à la plus énergique résistance; il reprochait amèrement aux Arabes leur soumission aux Chrétiens, et il les menaçait de sa vengeance.

Vous abandonnez donc la foi de vos pères, leur disait-il, et vous vous livrez lâchement aux Chrétiens? N'avez-vous donc pas assez de courage et de persévérance pour supporter encore quelque temps les maux de la guerre? Encore quelques mois de résistance, et vous lasserez les Infidèles qui souillent notre sol. Mais si vous n'êtes plus de vrais Musulmans, si vous faites un honteux abandon de votre religion et de tous les biens que Dieu vous a donnés, ne croyez pas, par cette faiblesse indigne, obtenir le repos. Tant qu'il me restera un souffle de vie, je ferai la guerre aux Chrétiens, et je vous suivrai, je vous reprocherai en face votre honte; pour vous punir de votre lâcheté, je troublerai votre sommeil par des coups de fusil qui retentiront autour de vos douars devenus chrétiens.

III

Quoi qu'il en soit des efforts de l'Émir pour arrêter les défections, ses forces ne s'en désagrégeaient pas moins très sensiblement; des désertions nombreuses se produisaient même parmi ses cavaliers réguliers, troupe excellente dont, à plusieurs reprises, nous avions pu, à notre désavantage, constater la valeur. Ils renforçaient d'autant nos régiments de

Spahis, et Yusuf n'était pas étranger à cette désorganisation des forces de l'Émir.

Une lettre qu'adressait, le 23 août, le Gouverneur général au colonel Yusuf commandant le corps des Spahis, constate que ces défections des Réguliers de l'Émir étaient déjà très nombreuses à cette époque.

GOUVERNEUR GÉNÉRAL
de l'Algérie
—
Cabinet
—

Alger, le 23 août 1842.

Mon cher Colonel,

J'ai l'honneur de vous informer que j'ai écrit de nouveau à M. le Colonel Commandant supérieur à Médéa pour lui rappeler que mon intention, à l'égard des Réguliers qui se présentent avec leur cheval pour être incorporés dans le corps des Spahis, est que leur cheval soit considéré comme leur propriété particulière.

J'ai fait écrire à nos aghas de la province de Thithri, pour qu'ils eussent à restituer aux Réguliers qui se trouvent dans cette province les chevaux de l'ancien Beylik, dont ils les ont injustement dépouillés. Je veux que le Gouvernement français seul profite de la dispersion des cavaliers réguliers de l'Émir, et de l'abandon qu'ils ont fait de sa cause et de sa personne.

Recevez, mon cher Colonel, l'assurance de ma considération distinguée.

BUGEAUD.

M. le Colonel Yusuf, commandant le corps des Spahis à Alger.

Le colonel Yusuf ne jouissait point seulement de la haute estime des généraux Bugeaud et de La Moricière ; nous lisons dans un rapport sur l'organisation des Spahis, établi par le lieutenant-général comte de Grouchy à la date du 4 octobre, à la suite de son inspection générale de la cavalerie indigène :

Je dois ajouter que le colonel Yusuf est un officier supérieur distingué, qui a rendu et qui pourra rendre encore de grands services en Afrique. Le commandement important des Spahis ne pouvait être confié à de meilleures mains : homme d'esprit, de tact et de la plus remarquable bravoure, je le crois Français par le cœur! Il s'est mis avec une promptitude extraordinaire à la hauteur de ses fonctions. Considéré comme officier indigène, sa position est quelquefois difficile vis-à-vis de quelques officiers français : j'ai cru, en raison de quelques résistances, devoir renforcer son autorité de chef de corps, et ne pas permettre qu'elle fût fractionnée par des prétentions personnelles.

Le même officier général ajoutait dans son rapport, à la suite de l'inspection des Spahis de Constantine, dans laquelle le colonel Yusuf l'avait accompagné :

Le colonel Yusuf a laissé d'excellents souvenirs dans la province de Constantine. Il y exerce encore une très grande influence; notre marche à travers quatre-vingts lieues de pays était une sorte d'ovation à l'ancien Bey de Constantine. Il a su décliner, avec beaucoup de tact et de convenance, ces démonstrations intempestives, réduisant sa position à celle de colonel de Spahis au service de la France.

IV

Mais le moment était arrivé où le Gouverneur général allait réaliser son projet d'expédition dans l'Ouanseris[1], refuge toujours prêt à recevoir El-Hadj-Abd-el-Kader. Il quittait Alger le 20 novembre, après avoir reçu, la veille, le duc d'Aumale, nommé récemment maréchal-de-camp, et qui avait sollicité l'honneur de prendre part à l'expédition sur Chelif et Mina.

Le Gouverneur se rendit tout d'abord à Miliana, d'où il partit le 25 novembre avec toutes ses forces actives, qu'il avait réunies sous cette place, et dont il forma trois colonnes qui furent dénommées de droite, du centre, de gauche; celle-ci, commandée par le colonel Korte, passa immédiatement le Chelif en face de Miliana. Les deux autres colonnes descendirent jusqu'à El-Guenthra (le pont), qu'elles traversèrent, et arrivèrent ensemble sur l'ouad Er-Rouïna, où elles se séparèrent. Celle du centre, sous les ordres du général Changarnier, remonta ce cours d'eau; celle de droite, dirigée par le Gouverneur général en personne, descendit jusqu'à Souk-El-

1. Ce nom, qui, probablement, appartient à la langue berbère, s'orthographie de bien des façons : *Ouanseris*, *Ouaransenis*, etc. Le célèbre auteur de l'*Histoire des Arabes et des Berbers*, Ibn-Khaldoun, mort en l'an 1406 de notre ère, écrit ce nom *Ouancherich*. Par une sorte de compromis qui n'est pas dans nos habitudes, car nous n'avons pour ce qu'on appelle *l'usage*, en cette matière, qu'un médiocre respect, nous avons adopté l'orthographe *Ouanseris*, pour nous rapprocher au plus près de celle d'Ibn-Khaldoun.

Etsnin, sur l'ouad El-Fodhdha. Le rendez-vous des trois colonnes était fixé sur l'ouad El-Ksob, à l'ouest du pic de l'Ouanseris. Le colonel Korte, qui avait manœuvré par les pentes sud de ce pic, ne tardait pas à se réunir au général Changarnier.

Quant au Gouverneur général, il remonta l'ouad El-Fodhdha. Dans la nuit du 29 novembre, il détacha le colonel Yusuf sur l'ouad Isli pour châtier les Oulad-Koceïr, qui, après s'être soumis lors de la première expédition dans la vallée du Chelif, s'étaient derechef ralliés à l'émir Abd-el-Kader. Cette opération eut un plein succès, car le colonel Yusuf en ramena plus de deux cents prisonniers, que le général Bugeaud fit relâcher, en les chargeant de porter à leurs contribules des paroles de conciliation.

Le 30, la colonne traversait le pays des Rihath. Le 1er décembre, elle eut un engagement d'arrière-garde; elle arrivait le 2 au rendez-vous général.

Le Gouverneur général ayant résolu de pousser plus avant, les trois colonnes se séparèrent de nouveau, et un second rendez-vous fut fixé au Khamis des Beni-Ourar', sur l'ouad Rihou, où la colonne de gauche était arrivée la dernière : elle avait eu à soutenir quelques combats d'arrière-garde, dont un, le 10 décembre, fut très sérieux. Elle détruisit deux villages kabils, Kharnachin et El-Hadjaïdj, et fit éprouver des pertes sérieuses à l'ennemi. Ayant réuni sous les ordres du général Changarnier les colonnes de gauche et du centre, le général Bugeaud attaqua, le 15, les Beni-Ourar' des deux côtés à la fois. Se voyant enveloppés, ces montagnards, tout à l'heure si arrogants, tombèrent dans le découragement le plus complet. Ayant reconnu que toute résistance serait inutile, leur chef, Mohammed-bel-Hadj, se présenta à notre avant-

garde, demandant à être conduit au Gouverneur général. L'attitude noble et virile de ce cheikh des Beni-Ourar' séduisit le général Bugeaud, auquel il avait offert son dernier fils en otage. Or, la clémence étant dans son caractère et entrant, en outre, dans ses vues, le Général en chef lui avait répondu :

Ma clémence sera complète : je n'ai que faire d'un otage ; ton visage, d'ailleurs, et ton attitude m'inspirent toute confiance. J'ai, du reste, mieux que des otages ; j'ai la force, la mobilité, la connaissance de tes montagnes, et la certitude de reprendre tous mes avantages si tu manques à ta parole.

Le général Bugeaud fit ensuite retirer ses troupes, et se replia, le 17 décembre, sur l'ouad Rihou, où il séjourna le 18. La campagne de l'Ouanseris, qui avait duré quarante-sept jours, était terminée. Le Gouverneur général, après s'être rendu à Mostaghanem, débarquait à Alger le 30 décembre[1].

Cette expédition, dans laquelle le colonel Yusuf s'était montré, comme toujours, un merveilleux entraîneur de cavalerie, lui avait valu, de la part du Gouverneur général, les éloges les plus flatteurs, et, ajouterons-nous, les plus mérités.

V

A la suite de la seconde expédition dans la vallée du Chelif, le duc d'Aumale avait été nommé, le 18 décembre 1842, au commandement des territoires de Médéa et de Miliana.

A la première nouvelle de la réapparition de l'Émir dans

1. *Annales algériennes*. — Livre XXXIV.

la vallée du Chelif, il avait dû se porter au sud de sa province, vers le Nahr-Ouacel (Haut-Chelif), la tribu des Oulad-Antar, en particulier, lui donnant des craintes très sérieuses.

Il partit donc de Médéa le 22 janvier 1843, et arriva à Boghar le 26. Le colonel Yusuf, qui marchait avec le Prince, s'était mis à la tête des Spahis de la province d'Alger.

Le même jour, les troupeaux et les tentes de deux chioukh des Oulad-Antar, d'une fidélité douteuse, furent enlevés par nos Arabes auxiliaires, que conduisait le Kaïd de cette tribu, resté dans le devoir. Cette razia[1] décida les chefs des tribus voisines à venir renouveler leur serment de fidélité.

Dans la soirée du même jour, Abd-es-Salem-ben-El-Merzouk, fils du cheikh des Bou-Aïch, venait informer le duc d'Aumale que les tentes et *la maison* de Mohammed-ben-Allal, Khalifa de l'Émir, étaient au milieu de sa tribu, gardées par Djelloul-ben-Ferhat[2], qui, portant son attention sur les mouvements des troupes de Miliana, alors en marche sur Tniyet-El-Ahd, était loin de prévoir une attaque venant du côté de Boghar.

Mettant cet avis à profit, le duc d'Aumale partait de ce point le 27, et tombait, le 28, sur les tentes de Ben-Allal, lesquelles étaient enlevées par les Spahis de Yusuf et les Auxiliaires, après un engagement assez sérieux dans lequel nous perdîmes le Kaïd des Abid, qui marchait avec nous.

Bien que Mohammed-ben-Allal ne fût qu'à peu de distance

1. Le savant et regretté professeur Cherbonneau définissait ainsi la razia: « Une attaque faite à l'improviste avant l'aurore, au moment où la femme est sans ceinture, et le cheval sans bride. »

2. La portion dissidente de la grande tribu des Oulad-Ayad marchait Djelloul-ben-Ferhat, tandis que celle qui nous était restée fidèle ·it à son frère l'agha Ameur-ben-Ferhat, dont il sera parlé plus loin.

de sa Zmala avec sa cavalerie, il ne crut cependant pas devoir engager une affaire, et se mit en retraite sur Takdemt.

Le duc d'Aumale rentrait à Médéa avec un butin considérable.

Le colonel Yusuf était cité pour la *quatorzième* fois dans le rapport du duc d'Aumale, en date du 30 janvier, « pour s'être particulièrement distingué dans le combat livré le 28 chez les Bou-Aïch, contre les douars de Djelloul-ben-Ferhat, qui gardait les tentes du Khalifa Mohammed-ben-Allal ».

VI

Le rude service de guerre auquel on employait le corps de Spahis du colonel Yusuf avait bientôt ruiné les chevaux de cette cavalerie, qui, du reste, selon son habitude, ne les ménageait guère : charges immodérées, pour ainsi dire incessantes, dans les terrains les plus affreusement tourmentés, sur les arêtes vives des montagnes aussi bien qu'au fond de ravins rocailleux ; pointes audacieuses de jour et de nuit dans des contrées sans autres moyens de parcours que des chemins de chèvres; marches et contre-marches par tous les temps; le feu de l'ennemi et des fatigues sans cesse renaissantes; des bêtes plus ou moins nourries et très irrégulièrement ; tantôt de l'orge à musette pleine après les razias, tantôt les plantes chétives et ligneuses des terrains *forthas*, ou teigneux. Il est facile de comprendre qu'avec un pareil régime, les chevaux de notre cavalerie indigène ne fussent pas de longue durée.

L'ordre suivant du Gouverneur général nous donnera une idée de l'état des chevaux des Spahis d'Oran, à la suite de la

campagne du général de La Moricière dans la province de l'Ouest. Il est inutile d'ajouter que les montures des Spahis de la province d'Alger n'étaient pas dans un meilleur état que celles de leurs voisins de gauche.

ARMÉE D'AFRIQUE
—
Gouvernement général
—

ORDRE

Au quartier-général, à Mostaghanem,
le 28 mars 1843.

Le Lieutenant-général, Gouverneur général, considérant :

1° Que le corps des Spahis de la province d'Oran est d'un effectif de 1,100 chevaux;

2° Que 340 chevaux seulement sont susceptibles d'entrer en campagne;

3° Que 560 cavaliers sont démontés par suite de la perte de leurs chevaux dans la campagne dernière, et se trouvent hors d'état de rendre aucun service, tout en recevant leur solde de présence;

4° Que tous les hommes démontés sont en débet à leur masse, et se trouvent hors d'état de se pourvoir de chevaux pour la campagne qui va commencer;

Considérant qu'il y a urgence de les mettre à même de reprendre le service auquel il sont destinés par les ordonnances d'organisation;

Ordonne ce qui suit :

L'Intendant de la division d'Oran fera mettre à la disposition du Conseil d'Administration du corps de Spahis de cette Province, la somme de *cent mille francs*, qui sera exclusivement affectée à l'achat de chevaux destinés à la remonte des cavaliers qui ont perdu les leurs.

Signé : BUGEAUD.

Monsieur le Colonel Yusuf, commandant le corps de cavalerie indigène.

VII

Le général Bugeaud avait attaché, avons-nous dit, le colonel Yusuf[1] à la brigade du duc d'Aumale, qui commandait alors les territoires de Médéa et de Miliana, et qui opérait dans le Thithri. Nous allons donc le suivre dans les diverses et brillantes expéditions qu'exécuta le Prince dans ces parages.

Les Adaoura et les Oulad-Alan, tribus du sud-est de la province de Thithri, étaient en querelle, et elles avaient remis à la poudre, ainsi que cela se passait habituellement, le soin de déterminer de quel côté étaient le bon droit et la raison. Tout naturellement, les tribus voisines avaient pris parti pour l'une ou pour l'autre des fractions belligérantes; de là, des désordres dont Ben-Aouda-El-Mokhtari cherchait à faire bénéficier la cause de l'Émir. Voulant faire cesser cet état de choses, le duc d'Aumale se portait au milieu de ces tribus, où il arrivait le 2 avril. Après un combat de cavalerie contre les Rahman, principaux auteurs du trouble, sur lesquels il avait lancé les Spahis, le Prince parvint à faire cesser le désordre. Ce résultat obtenu, il regagna Médéa.

1. « Le duc d'Aumale emmenait avec lui le colonel Yusuf, l'homme le plus capable, sans contredit, de le seconder par son courage, son activité, et la connaissance parfaite qu'il avait des habitudes et des moyens d'action de l'ennemi. » De Mont Rond, capitaine d'artillerie: *Histoire de la Conquête de l'Algérie de* 1830 *à* 1847.

A peine y était-il rentré, qu'il reçut l'ordre d'aller occuper Boghar, et, se servant de ce point comme base d'opérations, de manœuvrer vers le Haut-Chelif, de manière à chercher à surprendre la Zmala de l'Émir, que l'on savait être dans ces parages[1].

VIII

Nous voici arrivé à l'un des épisodes les plus glorieux de l'existence militaire de Yusuf; nous voulons parler du merveilleux fait d'armes de la prise de la Zmala[2] de l'Émir, éclatante action de guerre qui fit honneur au duc d'Aumale, et qu'illustra le plus célèbre de nos peintres militaires, Horace Vernet. Dans cette mémorable affaire, Yusuf atteignit à l'apogée de sa gloire, et se montra officier de cavalerie incomparable.

Nous allons essayer de raconter cette audacieuse et héroïque aventure, tout en priant les dieux immortels de ne point trop nous laisser au-dessous de notre tâche.

Pour se conformer aux ordres qu'il avait reçus du général Bugeaud, le duc d'Aumale rassemblait à Boghar, dans les premiers jours de mai, des grains, des vivres et des moyens de transport; il quittait ce poste le 10 avec 1,300 baïonnettes des 33me et 64me de ligne et des Zouaves, 550 chevaux fournis

1. *Annales algériennes*. — Livre XXXV.

2. Une *Zmala* est le camp, le campement d'une tribu ou d'un particulier. Selon notre habitude d'estropier les mots et noms arabes que nous avons admis dans notre langue, nous écrivons et prononçons *Smala*. On dit aussi *deïra;* mais ce mot s'emploie dans une acception plus restreinte que celui de *Zmala*.

par les Spahis, les Chasseurs d'Afrique et la Gendarmerie, une section d'artillerie de montagne, un goum de 250 chevaux environ, mené par l'agha des Oulad-Ayad, Ameur-ben-Ferhat, et un approvisionnement de vingt jours en vivres et en orge, formant un convoi de 800 chameaux et mulets.

Le jeune général laissait à Boghar une petite garnison de 250 hommes.

Le but qui avait été indiqué au duc d'Aumale était d'atteindre la Zmala d'Abd-el-Kader, soit en agissant de concert avec le général de La Moricière, soit en opérant seul si des circonstances politiques retenaient cet officier général dans la province de Mâskara.

Or, il résultait de renseignements dignes de foi fournis au Prince par l'agha des Oulad-Ayad, que la Zmala de l'Émir devait se trouver dans les environs de Goudjila, petit ksar[1] situé à 60 kilomètres sud-est du nouveau poste de Tiharet. Le duc d'Aumale se dirigea donc sur ce village, et en suivant une vallée étroite et parallèle à celle du Nahr-Ouacel, il put arriver à Goudjila le 14 mai, après une marche de nuit, sans que son approche eût été signalée.

Il apprenait là que la Zmala était à Ouceukh-ou-Rgaï, à environ 50 kilomètres au sud-ouest de Goudjila. Le Prince se remettait en marche sur le point indiqué dans la nuit du 14 au 15 mai; mais, vers midi, l'agha Ameur-ben-Ferhat lui faisait parvenir la nouvelle que la Zmala avait levé son camp la veille, au soir, et s'était dirigée vers Thaguin, pour, de là, sans doute, gagner le Djebel-El-Eumour. Le duc d'Aumale était prévenu, en même temps, que le général de La Moricière se trouvait à quelques lieues dans le sud-ouest, et que c'était

1. Village ou hameau fortifié dans le Sud. Le pluriel est *ksour*.

précisément sa présence qui avait décidé ce brusque mouvement de la Zmala.

Quant à l'Émir, qui pensait n'avoir rien à craindre de la colonne du Prince, qu'il croyait rentrée à Boghar, il observait, avec 250 chevaux, le général de La Moricière afin de pouvoir, au besoin, couvrir sa Zmala. Le commandant de la colonne de Médéa prenait donc le parti de gagner Thaguin au plus tôt, cette détermination lui donnant les chances, soit d'y atteindre la Zmala, soit de lui fermer la route de l'Est et de la rejeter sur le Djebel-El-Eumour, où, prise entre les colonnes de Mâskara et de Médéa, il lui serait très difficile de nous échapper.

Ce plan était, évidemment, des plus simples; mais il ne laissait pas, cependant, de présenter quelques difficultés dans l'exécution; car la colonne avait à franchir d'une seule traite une distance de plus de vingt lieues sans y rencontrer une goutte d'eau.

Quoi qu'il en soit, comptant sur la valeur de ses troupes, le duc d'Aumale partageait sa colonne en deux subdivisions : l'une, très mobile, se composait de la cavalerie, de l'artillerie et des Zouaves, auxquels il avait été ajouté 150 mulets pour porter les sacs et les hommes fatigués; l'autre, formée de deux bataillons et de 50 chevaux, était chargée d'escorter le convoi sous les ordres du lieutenant-colonel Chadeysson.

Après une halte de trois heures, les deux colonnes se mettaient en mouvement, conduites chacune par des guides sur lesquels on pouvait compter. Le point de rendez-vous était Ras-El-Aïn-Thaguin[1].

La première colonne, celle avec laquelle marchait le

1. Extrait du rapport du duc d'Aumale sur la prise de la *Smala*.

Prince, avait bientôt gagné du terrain sur celle qui escortait le convoi ; de sorte que, le 16, à la pointe du jour, cette dernière était tout à fait hors de vue. Cette séparation s'accentua encore davantage quand, ayant rencontré quelques traînards de la Zmala, le Prince, trompé par les renseignements erronés qu'ils lui donnèrent, avait poussé, avec de la cavalerie, une reconnaissance inefficace de quatre lieues droit au sud. Mais, craignant de fatiguer les chevaux inutilement, le duc d'Aumale, revenant à son premier projet, reprenait la direction de Thaguin, où, d'ailleurs, toute la colonne devait se réunir. Nous ajouterons que cette pointe dans le sud avait très sensiblement éloigné de la cavalerie les Zouaves et l'artillerie.

Or, le colonel Yusuf, qui, dans cette mémorable et prodigieuse affaire, joua un rôle si brillamment prépondérant, s'était porté bien en avant de la cavalerie, qu'il commandait, pour recevoir, le premier, les rapports de ses coureurs, et en donner communication au commandant de la colonne. Le Colonel, suivi de son escorte, marchait donc vers Thaguin, lorsqu'un nuage de poussière s'éleva au loin sur sa direction. Il était onze heures environ. Tout à coup, un cavalier émergeait d'un pli de terrain qui l'avait tenu caché aux regards de Yusuf ; dans cet homme, qui se portait à fond de train à sa rencontre, le commandant de la cavalerie reconnaissait bientôt l'agha des Oulad-Ayad, qui avait été envoyé en avant pour reconnaître l'eau, et qui, ému et troublé au delà de toute expression, s'écriait d'une voix altérée : « Fuyez ! fuyez ! quand vous le pouvez encore ! Ils sont là, tout près.... derrière ce mamelon !.... Ils arrivent au campement de Thaguin.... S'ils vous poursuivent, vous êtes perdus !.... Ils sont 60,000, et, rien qu'avec des bâtons, ils vous tueront comme des lièvres qu'on chasse.... Pas un seul d'entre vous

ne retournera à Médéa pour y porter la nouvelle de votre désastre[1]. »

A ce moment, Yusuf et son escorte n'étaient pas à plus d'un kilomètre de Ras-El-Aïn-Thaguin.

Mais avant de conduire au Prince Mohammed-ben-El-Ayadi, qui marchait avec Ameur-ben-Ferhat, le colonel Yusuf a voulu reconnaître par lui-même si la version de l'agha était exacte : accompagné de son officier d'ordonnance, le lieutenant Fleury, et de Ben-El-Ayadi, il se porte au galop sur le point culminant du mamelon qui lui dérobe la position de la Zmala. Avant de s'éloigner, le colonel avait donné l'ordre au sous-lieutenant Du Barail[2], attaché à sa personne, d'arrêter l'escorte, et de prévenir le Prince de ce qui se passait. « Priez-le d'avancer au galop », ajoutait-il. Le colonel Yusuf reconnaissait bientôt que Mohammed-ben-El-Ayadi n'avait rien exagéré — si ce n'est le nombre, mais c'était bien excusable. — La Zmala, qui venait d'arriver sur les eaux de Thaguin, faisait, sous la direction des Réguliers de l'Émir, ses préparatifs de campement. Il y a là tout un monde, quelque chose comme de 15 à 20,000 âmes, et près de 5,000 fusils : tout cela forme une masse confuse de bêtes et de gens, vivante et tumultueuse comme la mer bruyante. Ce sont des cris, des hennissements, des blatèrements[3] gargarisants, des braiments, des bêlements, des beuglements, des gloussements, des bruits, enfin, de toute nature. Des tentes se dressent, sans souci de l'alignement, et avec ce souverain mépris de

1. Récit du général Fleury, qui a pris part à cette affaire, à M. Henri d'Ideville, qui le rapporte dans son livre « *Le Maréchal Bugeaud* ».

2. Devenu général de division et Ministre de la Guerre.

3. Cri du chameau ou dromadaire.

l'ordre que professe l'Arabe avec tant de candeur. Quelques tentes blanches sont déjà dressées: ce sont celles des femmes de l'Émir, — les tentes-harem ; — tout est en travail sur l'ouad Thaguin, et les Réguliers de l'Émir activent par des encouragements ou des coups de bâton, selon la position sociale de ceux à qui ils s'adressent, cette immense besogne de l'installation d'une pareille Zmala*.

Après avoir contemplé un instant cette ville mobile, le colonel Yusuf reconnaissait que, comme l'avait dit l'agha des Oulad-Ayad, il n'y avait pas une minute à perdre, non pour fuir, mais pour attaquer. Yusuf rejoignait, au pied du mamelon, le duc d'Aumale, qui s'était porté à sa rencontre jusqu'à un kilomètre environ de Ras-El-Aïn-Thaguin.

Yusuf présenta au Prince, avec le plus grand calme, mais sans les dissimuler, les difficultés et la gravité de la situation. Une sorte de Conseil de guerre est improvisé: il est composé des officiers français et des chefs indigènes. Ces derniers sont unanimes pour prier le Prince de rétrograder en toute hâte, et avant que la présence de la colonne soit signalée à l'ennemi. Ils ajoutaient que ce serait faire acte de folie que de s'attaquer à de pareilles masses, pouvant être instantanément défendues par les 5,000 Askeur (Réguliers) et guerriers des tribus chargés de la protection de la Zmala.

Après avoir entendu le rapport du commandant de sa cavalerie, le Prince lui demanda: « Quelle est votre opinion, colonel? » — « Mon avis, répondit Yusuf sans la moindre hésitation, est qu'il faut attaquer de suite, si nous ne voulons pas être écrasés par un ennemi dix fois plus nombreux que

---

* Voir la note de la page 394.

nous[1], et à qui, d'un instant à l'autre, notre présence ne peut manquer d'être signalée*. »

Consulté à son tour par le Prince, le lieutenant-colonel Morris, des Chasseurs d'Afrique, lui faisait la même réponse que le colonel Yusuf, et lui conseillait fermement d'attaquer.

— « Eh bien ! Messieurs, reprit le duc d'Aumale, je pense absolument comme vous. Nous allons marcher en avant. »

Puis, se tournant vers son aide-de-camp, le commandant Jamin, et le capitaine de Beaufort, son officier d'ordonnance, il ajoutait : « Faites prévenir l'infanterie qu'elle ait à hâter sa marche pour nous soutenir. » Il donnait ensuite ses ordres au colonel Yusuf et au lieutenant-colonel Morris avec beaucoup de calme et de précision.

Au moment où l'on se séparait pour aller chacun à son poste de combat, le capitaine de Beaufort crut devoir faire au duc d'Aumale les observations suivantes : « Monseigneur, nous sommes ici, le commandant Jamin et moi, responsables vis-à-vis du Roi, et nous avons mission de veiller sur Votre Altesse Royale. Permettez-moi de vous faire remarquer que l'infanterie est encore bien loin ; qu'elle est fatiguée par les marches forcées de ces derniers jours, et qu'il est de toute prudence d'attendre au moins que les Zouaves et l'artillerie du lieutenant-colonel Chasseloup soient à votre portée. »

Le Prince répondait à cette observation du capitaine de Beaufort : « Il n'y a pas à hésiter ; les Zouaves, que le colonel Chasseloup amène rapidement avec l'Ambulance du docteur Beuret, et l'artillerie du capitaine Aubac, ne peuvent, malgré

---

1. Le colonel Yusuf voulait parler des 5,000 Réguliers et guerriers des tribus restées attachées à la fortune de l'Émir.

* Voir la note de la page 395.

toute leur énergie, arriver avant deux heures, et une demi-heure de retard, les femmes, les troupeaux seront hors de notre portée, et les nombreux combattants de cette ville de tentes auront eu le temps de se rallier et de s'entendre ; le succès devient dès lors très improbable et notre situation très critique. »

Aux craintes exprimées par les chefs arabes, qui, frappés de notre petit nombre comparé à la multitude de nos ennemis, le supplient d'attendre l'infanterie, le Commandant de la colonne répond : « L'infanterie, qu'on est allé prévenir, va faire un effort, et la situation périlleuse que vous signalez commande justement de marcher en avant. Je me décide donc à attaquer immédiatement[1]. »

Prenant sur-le-champ ses dispositions, le Prince donnait l'ordre au colonel Yusuf d'attaquer par la gauche avec ses Spahis, tandis que le lieutenant-colonel Morris, chargeant à droite avec ses Chasseurs d'Afrique, traverserait le centre de la Zmala pour diviser la résistance. Quant au duc d'Aumale, il se tenait prêt, avec une petite réserve, à se porter là où le besoin l'exigerait.

Au signal du Prince, nos cavaliers fondent comme une trombe de feu au milieu de cette population terrifiée, hurlante, affolée : ce n'est bientôt plus, dans cette ville mobile, dans cette multitude désordonnée, qu'une confusion, un pêle-mêle de femmes qui supplient ou qui injurient, d'enfants qui pleurent en appelant leurs mères, de guerriers qui courent à

1. Le Prince jette les yeux sur les vaillants cavaliers qui l'entourent, et, voyant à leur tête les Yusuf, les Morris, les d'Allonville, c'est-à-dire *tout ce qu'on peut citer de plus brave au monde*, il prend une résolution digne d'eux et digne de lui, et commande : « En avant ! » Capitaine BLANC. — *Généraux et Soldats d'Afrique.*

leurs armes; mais la trombe passe rapide, effrénée, terrible, impitoyable, renversant, brisant, dévastant, broyant tout ce qui lui fait obstacle. Les sabres sillonnent l'air d'éclairs sanglants; la poudre jette son cri aigu et vibrant; les lames fauchent, tranchent et abattent; elles étincellent en rencontrant le fer; les étriers tintent sous les coups des chabirs, et sous ce bruit lugubre de ferraille, cette sorte de tocsin de la mort, hommes et chevaux, la narine ouverte, les naseaux fumants, l'œil enflammé et veiné de sang, roulent toujours comme la meule de la mort, pulvérisant dans leur course fougueuse, vertigineuse, tout ce qu'ils rencontrent sur leur passage. Excités par les femmes, quelques Réguliers cherchent à faire tête à l'ouragan; mais ils sont entraînés dans la tempête comme des tourbillons de sable sous le souffle impétueux du *chehili*[1]. D'autres femmes s'enfuient éplorées, traînant leurs longs voiles blancs dans le sang; des chevaux, la selle sous le ventre, ou avec leur chargement leur battant les jarrets, galopent, désorientés, le nez au vent, dans toutes les directions. Tout est renversé, piétiné, brisé, comminué, éventré!

Ils sont là 5,000 guerriers — dont 500 Réguliers — qui fuient, la rage au cœur et la honte au front; quelques-uns essaient de se grouper pour tenter quelque résistance; en un clin d'œil, ils sont enveloppés dans la débâcle sans avoir réussi à se former; d'autres cherchent à prendre du champ; mais Chasseurs et Spahis vont couper la retraite aux fuyards, que de nombreux cavaliers ennemis cherchent vainement à dégager, et les rejettent pêle-mêle sur le gros de cette population ahurie, bouleversée, hors d'elle-même.

En résumé, 300 cadavres de guerriers arabes restent sur

1. Vent du désert, du sud-ouest.

le terrain; 3,000 prisonniers, parmi lesquels de nombreux personnages de marque[1], 4 drapeaux, 1 canon et un immense butin sont les trophées de cette belle journée; car, comme le dit le duc d'Aumale dans son rapport du 20 mai daté de Chabounia, sur l'ouad El-Oueurk :

Nous n'étions que 500, et il y avait 5,000 fusils dans la Zmala. Aussi, quand les populations prisonnières virent nos escadrons qui avaient poursuivi au loin les cavaliers ennemis, elles demandèrent à voir leurs vainqueurs; elles ne pouvaient croire que cette poignée d'hommes eût dissipé cette force immense, dont le prestige moral et réel était si grand parmi les tribus.

En résumé, cette affaire nous avait coûté 9 hommes tués et 12 blessés, 16 chevaux tués et 12 blessés.

Bugeaud écrivait au Prince : « Vous devez la victoire à votre résolution, à la détermination de vos sous-ordres, à l'impétuosité de l'attaque. »

1. Parmi les personnages les plus importants, qui, au nombre de plus de deux cents, ont été faits prisonniers dans cette journée, le duc d'Aumale cite, entre autres, la famille tout entière, hommes et femmes, du Khalifa de l'Émir, Sid Mohammed-ben-Allal, de l'illustre maison de Sidi Ali-Mbarek, de Koléia; celle de Sid El-Kherroubi, premier secrétaire d'Abd-el-Kader; de Bel-Azzi, son conseiller intime ; un des neveux de l'Émir; la fille de Miloud-ben-El-Ahrech ; plusieurs employés de l'Administration; des officiers des troupes régulières. « La mère et la femme de l'Émir, ajoute le Prince, se sont sauvées sur un mulet, escortées par quelques cavaliers. La première avait tenu pendant quelques instants, en suppliante, l'étrier du colonel Yusuf, qui, après l'avoir rassurée sans la connaître, la perdit de vue dans la foule. »

Ce coup de fortune avait permis, en même temps, au plus important des captifs de l'Émir, Mohammed-bel-Hadj, le chef des Beni-Ourar', de s'échapper et de regagner son douar, ce à quoi il ne put réussir qu'après avoir couru mille dangers.

Le duc d'Aumale s'exprime dans les termes suivants relativement à l'admirable conduite du colonel Yusuf dans cette affaire, dont il avait été l'inspirateur et le héros, et auquel il associe, à juste titre, le vaillant lieutenant-colonel Morris, des Chasseurs d'Afrique :

Vous connaissez, mon Général, le colonel Yusuf et le lieutenant-colonel Morris; vous connaissez leur brillant courage et leur intelligence militaire; mais je n'hésiterai pas à vous dire qu'ils se sont montrés, en ce jour, au-dessus de leur réputation.

Le duc d'Aumale séjourna, le 17 mai, à Thaguin pour donner un peu de repos à sa colonne, à son infanterie surtout, qui avait fait trente lieues en trente-six heures. Les tentes et le butin qu'on ne put transporter furent brûlés. Le Prince se replia ensuite sur Boghar, et, de là, sur Médéa, d'où son importante prise fut conduite à Alger.

Sa brillante conduite à Thaguin, dont il avait préparé l'expédition, valut au colonel Yusuf *sa quinzième citation* à l'ordre de l'Armée. Nous avons vu plus haut en quels termes le duc d'Aumale faisait ressortir, dans son rapport du 20 mai, la valeur qu'avait déployée, dans cette magnifique affaire, le commandant de sa cavalerie[1].

1. Dans une lettre que le lieutenant-colonel de Saint-Arnaud, alors commandant supérieur du poste de Miliana, écrivait à son frère à la date du 26 mai, lettre dans laquelle il lui racontait la prise de la Zmala, il disait : « Les colonels Yusuf et Morris ont été admirables. »

L'année suivante, sur le terrain même où avait eu lieu l'affaire de Thaguin, il écrivait à ce même frère : « J'examine le terrain, je me fais expliquer la position de la Smala et celle du Prince, et je persiste à dire que c'est un coup d'une hardiesse admirable ! Il fallait un Prince jeune et ne doutant de rien, s'appuyant sur deux hommes comme Yusuf et Morris,

Par dépêche datée du 23 mai de son bivouac sur l'ouad Bou-Barah, entre Tenès et El-Asnam (Orléansville), le général Bugeaud, après avoir félicité le duc d'Aumale sur son beau succès du 16, lui donnait les instructions suivantes :

Ce qui me parait le plus judicieux serait, une fois que vous atteindrez la vallée du Chelif, d'envoyer vos trophées à Alger par une partie de votre infanterie et quelques cavaliers, et, avec la cavalerie et le reste de votre infanterie (si vous en aviez de reste), de vous porter sur Teniet-El-Had, d'unir vos forces à celles disponibles du colonel Korte, et de recommencer la campagne dans le sud de l'Ouarensenis. Il est bien entendu que votre cavalerie prendrait deux ou trois jours de repos sous Miliana. Le général Changarnier doit y rentrer le 30 mai ; vous concerteriez avec lui vos mouvements ultérieurs.

Nous en sommes à la crise décisive ; profitons des dons de la fortune ; car elle n'est fidèle qu'à ceux qui lui font la cour sans relâche.

IX

Le duc d'Aumale quittait Médéa dans le courant du mois de juin pour rentrer en France ; il laissait, en partant, au colonel Yusuf la conduite de la colonne active des troupes de la province de Thithri.

Le colonel Yusuf se mettait sans retard en communication

pour avoir le courage de l'accomplir. A mon sens, la meilleure raison pour attaquer, c'est que la retraite était impossible : il fallait vaincre ou périr. Vingt-quatre heures plus tôt ou plus tard, il ne revenait pas un Français de la colonne. »

C'est là la note juste du magnifique fait de guerre de Thaguin.

avec les tribus du sud de son commandement, les Arbaâ[1], les Oulad-Naïl, et les gens d'El-Ar'ouath[2]; il réussissait, par son habile politique, à décider leurs chefs à se rendre à Alger pour y recevoir l'investiture du Gouverneur général.

Son infatigable activité, ses incursions fructueuses et sans répit sur les tribus insoumises, les amenèrent bientôt à composition. Ses courses l'ayant rapproché de Tniyet-El-Ahd, le colonel Yusuf se mit, avec sa colonne, à la disposition du colonel Korte, qui opérait dans ces parages. Ces deux officiers supérieurs faisaient, le 29 juin, une importante razia sur les tribus du sud de Tniyet, auxquelles ils enlevaient 15,000 têtes de bétail[3].

Le duc d'Aumale était promu, par ordonnance royale du 3 juillet, au grade de lieutenant-général.

Le Gouverneur général rentrait à Alger le 15 juillet, au retour de sa campagne dans la vallée du Chelif.

1. Que nous appelons *les Larbas*.
2. Que nous écrivons *Laghouat*.
3. *Annales algériennes*. — Livre XXXV.

NOTES DU CHAPITRE XVII

---

* *Page 386.* — Quand le terrain le permettait, la Zmala, qui se composait de 308 douars, campait selon la formation adoptée par l'Émir El-Hadj-Abd-el-Kader. Elle était installée, à Thaguin, dans l'ordre suivant : elle formait cinq circonférences concentriques sur lesquelles s'établissaient les douars, qui étaient d'autant plus nombreux qu'ils s'éloignaient davantage de la circonférence centrale.

Le douar intérieur était celui de l'Émir. Il renfermait sa famille et sa maison. On le désignait sous le nom de *douar du Sultan*. Derrière lui, au nord, se dressaient les tentes du Khaznadji, Trésorier, avec la *Khazna*, ou Trésor.

Sur la seconde circonférence, en partant du centre, venaient les douars, au sud, de Bel-Kherroubi, premier Secrétaire de l'Émir; à l'est, ceux de Bou-Klikha, ex-Kaïd des Zedama; à l'ouest, ceux de Mosthafa-ben-Thahmi, ex-Khalifa de Mâskara; au nord, ceux de Miloud-ben-El-Ahrech, ex-Agha du Cheurg.

Sur la troisième circonférence, se trouvaient, à l'est, les douars de El-Hadj-El-Habib, Consul de l'Émir à Oran; à l'ouest, ceux de Mohammed-ben-Allal-ben-Sidi-Ali-Mbarek, ex-Khalifa de Miliana; sur la même circonférence, également à l'ouest, les douars de l'Agha de la cavalerie; en face, à l'est, le douar des Chaouch; au nord, venaient les Askeur, ou Réguliers (infanterie); à leur droite, campaient les otages.

Sur la quatrième circonférence, s'élevaient les douars des Hachem, tribu natale de l'Émir.

Enfin, sur la cinquième, campaient les tribus du désert, ou du Sud, qui suivaient la fortune d'Abd-el-Kader.

C'était là la formation type de la Zmala. Il est clair que le terrain, le plus ou moins de proximité de l'eau, du bois et des pâturages devaient nécessairement apporter des modifications plus ou moins importantes dans les dispositions de cette ville mobile.

* *Page 387.* — Cédant une fois de plus à sa passion dénigrante à l'égard de Yusuf, l'auteur des « *Commencements d'une Conquête* », — que, dans l'intérêt de sa réputation, nous ne voulons point nommer, — prête à notre héros, dans cette mémorable affaire de la prise de la Zmala, qui, de l'avis de tous, est l'un de ses plus beaux titres de gloire, la conduite la plus invraisemblable, la plus misérable, la plus contraire à lui-même qu'on puisse imaginer. Certes, si jamais on a pu adresser un reproche à Yusuf, — nous en prenons à témoins les lecteurs de ce livre, — ce n'a pas été, que nous sachions, celui d'une *prudence exagérée* devant l'ennemi. C'est cependant ce dont ne craint pas de l'accuser l'auteur — l'*emprunteur* plutôt — en question.

Mais nous voulons donner une idée de la façon dont cet écrivain traite l'histoire. Nous copions textuellement [1].

« La halte faite, et les hommes achevant de brider, le duc » d'Aumale, qui venait de se remettre en selle, vit, à quelque » distance, le capitaine Durrieu[2] et l'agha — Ameur-ben-» Ferhat — s'arrêter court derrière la crête d'un rideau un » peu plus élevé que les autres, Jusuf les rejoindre en hâte, » et regarder par-dessus la crête, puis tous les trois revenir au » galop vers lui. Jusuf était *très ému* : « Toute la Smala est » là,... à quelques pas devant nous,... campée à la source de » Taguin !... dit-il précipitamment. C'est un monde !... *Nous* » *ne sommes pas en mesure d'attaquer... Il faut tâcher de*

1. *Revue des Deux-Mondes*, 1888.
2. Chargé du service de la topographie et des guides.

» *rejoindre l'infanterie !...* » L'agha s'était jeté à bas de son » cheval, et, tenant embrassé le genou du Prince : « Par la » tête de ton père ! *ne fais pas de folies !*[1] » disait-il. Et, pour» tant, Jusuf et l'agha étaient des hommes *très braves !* — Ils » en donnaient une singulière preuve. — Le colonel Jusuf » insistait, quand survint le lieutenant-colonel Morris : « Je » ne suis pas de ton avis ! s'écria le nouveau venu ; il n'y a » pas à reculer. » — « On ne recule pas, dans ma race. » Ce » *mot* du duc d'Aumale jaillit comme un éclair. »

Certes, nous ne voulons amoindrir la gloire de personne dans cette circonstance, où, du reste, il y en a eu pour tout le monde ; mais, franchement, est-il possible de faire dire aux gens qu'on veut glorifier aux dépens des autres, et cela d'un ton aussi théâtral, des choses aussi platement niaises, et dans un français aussi indigent ? Vraiment, on n'est pas plus maladroit.

Encore une fois, nous demandons aux personnes qui ont lu notre livre s'ils reconnaissent là le Yusuf que, d'accord avec l'histoire, nous leur montrons depuis *treize années ?* Reconnaissent-ils Yusuf dans ce fuyard de toutes les jambes de son cheval, et dans une direction absolument opposée au danger, et venant raconter, haletant, très ému, la tête perdue, et le cœur lui remontant à la gorge, ce qu'il a aperçu *furtivement* par-dessus la crête d'un mouvement de terrain ? Reconnaissez-vous, ô vous qui avez lu ce livre, le héros de la Kasba de Bône dans ce cavalier affolé conseillant la fuite, c'est-à-dire une lâcheté, d'une voix étranglée par la peur, sous le prétexte que ce qu'il a aperçu *est tout un monde ?* Reconnaissez-vous Yusuf, l'homme de toutes les intrépidités, des aventures de guerre les plus périlleuses ; Yusuf, qui, mille fois, a défié la mort, et qui l'a contrainte à reculer ; Yusuf, qui est réputé le plus magnifique entraîneur d'hommes de guerre de son temps ; Yusuf, qui, le lendemain, était cité pour *la quinzième fois* à l'ordre de l'Armée ! Yusuf, conseillant au Prince de reculer quand, depuis la veille, il est à la

1. Comme cette adjuration est bien couleur locale !

recherche de la Zmala; c'est tout ce qu'il y a de plus inattendu, de plus imprévu, et tout cela pour faire faire — après coup — un *mot* au commandant de la colonne. Nous savons bien que le duc d'Aumale — qui n'avait alors que vingt et un ans — n'était pas homme à reculer; mais ce n'est pas parce qu'il avait *une race*, et la preuve que cette condition n'est pas indispensable pour faire un brave, c'est que Yusuf, qui n'en avait pas, du moins, il est permis de le supposer, n'était cependant point connu dans l'Armée, où il combattait depuis treize ans, pour avoir jamais pratiqué ce genre de retraite devant quelque ennemi que ce fût.

Nous voulons bien admettre l'émotion du colonel Yusuf en présence du danger que pouvait courir le fils du Roi, et il est clair qu'en cas d'accident, les prudents conseillers du Prince n'eussent pas manqué d'en faire peser toute la responsabilité sur notre héros, qui l'avait entraîné dans cette affaire. Mais c'est là une émotion qui se comprend, et qui rejette bien loin l'odieuse insinuation par laquelle notre Académicien prétend l'expliquer, c'est-à-dire la peur..... pour lui.

Du reste, nous tenons d'une personne à laquelle la mémoire de Yusuf est chère, une version de l'affaire de Thaguin qui remet les choses à leur point. Voici ce qu'elle nous en a raconté :

« Yusuf avait seul la direction de la recherche de la Zmala, et les rapports des espions et des émissaires qu'il envoyait de tous côtés n'étant pas toujours exacts, lui avaient, à plusieurs reprises, fait suivre des pistes qui l'éloignaient du but qu'il poursuivait.

» Après une journée de marche et de contre-marches, on avait fait halte. Les officiers de l'entourage du Prince, qui n'étaient pas tous habitués aux fatigues qu'entraînaient les expéditions dans les sables du Sud, et qui n'avaient point le feu sacré de leur jeune général, ne dissimulaient pas leur mécontentement, et le peu de confiance qu'ils avaient dans le succès de la mission de Yusuf. Convaincu comme il l'était qu'il finirait par trouver ce qu'il cherchait, ce dernier pressait le Prince de se diriger vers les eaux de Thaguin, lorsque M. de Beaufort, aide-de-camp du Prince, se mit à dire tout à

coup : « Monseigneur, on nous a fait faire assez de *sottises* aujourd'hui. J'espère que votre Altesse..... »

» Le Prince l'interrompait brusquement par ces paroles : « Capitaine, vous oubliez que c'est moi qui commande ici, et » que, si l'on a fait aujourd'hui ce que vous appelez des » *sottises*, c'est moi seul qui en ai la responsabilité. Je par- » tage l'avis du colonel Yusuf, et je le suivrai. »

» Quelques heures après, un des émissaires de Yusuf découvrait la Zmala, et venait l'en prévénir.

» Yusuf, qui avait pris de l'avance sur le Prince, suivit l'émissaire. Comme il l'avait prévu, la Zmala était bien sur les eaux de Thaguin. En apercevant cette ville immense, cette foule occupant un espace considérable de terrain, cette armée composée de Réguliers et de nombreux cavaliers, Yusuf fut saisi en même temps d'enthousiasme et de crainte : crainte des dangers qu'allait courir le fils du Roi; enthousiasme du magnifique succès que lui promettait la Fortune, et dont il ne doutait pas, si l'on attaquait sans retard. « C'est la plus grande « émotion que j'aie éprouvé de ma vie ! » répétait-il souvent à la personne qui nous a fourni ce récit, quand il était mis sur ce chapitre. « Et en revenant au galop auprès du Prince, » ajoutait-elle, il était difficile que tout son être ne reflétât pas « l'impression de ce double sentiment. » — « Monseigneur, » s'écrie-t-il, toute la Zmala d'Abd-el-Kader est là !... C'est tout » un monde ! Il n'y a que deux partis à prendre, ajoutait-il, ou » rallier l'infanterie, et laisser passer la magnifique occasion » qui s'offre à nous, ou charger sur-le-champ ; car la moindre » hésitation ne peut manquer de nous faire découvrir, et d'atti- « rer sur nous toute l'armée qui garde la Zmala. »

Nous avons vu plus haut qu'après avoir pris l'avis de son entourage, du lieutenant-colonel Morris et du colonel Yusuf, le commandant de sa cavalerie, ces deux derniers partisans de l'attaque immédiate, le Prince n'avait pas hésité, et qu'il avait de suite, et avec un calme et un sang-froid absolus, pris ses dispositions, et lancé ses 500 cavaliers sur cette masse surprise, dont les guerriers n'avaient pas eu le temps de prendre des dispositions de défense.

Le lecteur n'hésitera pas, pensons-nous, entre la version

ridicule et si improbable de l'Académicien, eu égard aux antécédents de Yusuf, et celle que nous venons de rapporter, laquelle a tout au moins le mérite d'être d'accord avec la vérité, et avec la presque totalité des récits qui ont été faits sur ce coup de fortune qu'on appelle *la prise de la Zmala*.

Il est de notre devoir d'historien de relever toutes les calomnies, toutes les inepties, toutes les erreurs de parti pris, par lesquelles des écrivains de mauvaise foi ont essayé de flétrir ou d'amoindrir notre héros. C'est là, nous le savons, une grosse entreprise; mais on peut être assuré que nous n'y faillirons pas, et cela autant de fois que ces prétendus historiens nous en fourniront l'occasion.

Au reste, faire de l'histoire à la façon de notre Académicien n'est pas précisément un tour de force; car il suffit d'un bon copiste pour arriver à ce résultat, et bâtir de gros volumes qui n'ont point exigé un travail excessif, ouvrages que les Éditeurs se disputent parce qu'il s'agit d'un Membre de l'Académie, et qui, tout naturellement, se vendent on ne peut mieux. L'opinion que nous exprimons là est aussi celle d'un excellent et courageux critique, M. E. Cat, ancien Inspecteur d'Académie, Maître de Conférences à l'École des Lettres d'Alger, qui, dans une brochure intitulée « *Comment M. R. écrit l'Histoire de l'Algérie* [1] », a relevé très vertement, et avec beaucoup d'esprit et de savoir, le sans-façon avec lequel cet Académicien cueillait, dans le jardin des autres, les plantes dont il composait son herbier. Nous y renvoyons le lecteur qui voudrait être édifié à cet égard.

Mais, pour en revenir au prétendu conseil donné au duc d'Aumale par le colonel Yusuf de reculer vers l'infanterie de sa colonne, laquelle était à deux heures de distance en arrière de la cavalerie, nous dirons, à ce propos, que l'historien académique ne nous semble avoir qu'une idée des plus

1. « *Comment M. R... écrit l'Histoire de l'Algérie* », par E. Cat, ancien Inspecteur d'Académie, Maître de Conférences à l'École des Lettres d'Alger. — Plaquette de 15 pages in-8°. Alger, imprimerie de l'Association ouvrière, P. Fontana et Cie.

confuses de la situation du Commandant de la colonne de Médéa; il a tout à fait perdu de vue, bien qu'il en eût fait mention quelques lignes plus haut, que la mission que le duc d'Aumale avait reçue du général Bugeaud était celle de se mettre à la recherche de la Zmala, et, bien que les instructions du Gouverneur général ne le dissent pas expressément, il est évident cependant qu'il n'y avait pas deux manières de les interpréter, et que le devoir du Prince, s'il avait l'heur de la rencontrer, était de la combattre au lieu de passer à côté. En effet, ce n'eût pas été la peine vraiment de la chercher avec tant d'opiniâtreté, si c'était pour l'éviter quand on l'aurait jointe.

Or, puisque la fortune avait permis au Commandant de la colonne de Médéa de surprendre la Zmala — et c'était en cela surtout que gisait la difficulté — dans les conditions inespérables où il la rencontrait, c'est-à-dire dans le désordre inévitable de l'établissement de son immense campement, il n'y avait pas deux partis à prendre, il n'y avait pas même à hésiter un seul instant; il fallait attaquer sans retard, et nous ne ferons pas l'injure au Prince de croire à cette mise en scène préliminaire par laquelle le raconteur académique a cru le grandir aux yeux de ses contemporains. Nous le répétons, dans cette affaire, la difficulté n'était pas de battre la Zmala, mais bien de la surprendre, et, dans ce cas, plus elle était nombreuse, plus le succès était assuré, et cela parce que, dans ces conditions, le désordre était irréparable.

Nous comprenons que les chefs arabes qui marchaient avec la colonne n'aient point partagé cette opinion d'une façon absolue, soit que la Zmala leur eût paru *tout un monde*, comme on le fait dire à Yusuf, soit que la crainte de voir le malheur fondre sur cette masse de leurs coreligionnaires, dans laquelle entraient en grand nombre des femmes et des enfants, leur eût donné des remords; mais ce n'étaient point des considérations de cette nature qui pouvaient exercer une bien grande influence sur la détermination à prendre par le Commandant de la colonne, laquelle décision, nous le répétons, était toute tracée : l'attaquer dès qu'elle serait sous les lames de nos cavaliers. Ainsi l'exigeaient le devoir du

Prince et l'honneur du commandant de sa cavalerie, et ce n'était certes point un soldat de la valeur de Yusuf qui pouvait lui donner un autre conseil, lui surtout qui avait mis tant d'ardeur à la recherche de la Zmala, et bien que, mieux que tout autre, il en connût la force et la composition.

Le Prince est des plus louable de s'être rallié, malgré l'avis des officiers qui avaient la mission de veiller sur sa personne, à l'opinion de ses lieutenants Yusuf et Morris, lesquels, d'ailleurs, allaient se montrer une fois de plus dans l'action ce qu'ils avaient toujours été, c'est-à-dire des entraîneurs de cavalerie sans rivaux. Du reste, le jeune Général devait en recueillir gloire et honneur.

Nous ajouterons que notre version de la prise de la Zmala est absolument conforme à l'histoire, et que nous avons pu en contrôler soigneusement les détails auprès du général Durrieu, qui a pris part à cette brillante affaire, et dont nous avons été l'officier d'ordonnance de 1853 à 1856, lorsqu'il commandait la subdivision de Mâskara, ainsi qu'auprès des chefs indigènes des Oulad-Ayad, le bach-agha Ameur-ben-Ferhat et autres, nos administrés, quand nous exercions le commandement supérieur du Cercle de Tniyet-El-Ahd.

CHAPITRE XVIII

I. Le colonel Yusuf prend le commandement par intérim de la province de Thithri. — Il entame cette brillante épopée de la chasse à l'Émir. — Instructions du général Bugeaud sur l'organisation et les opérations de la colonne du Thithri. — Mise en mouvement de cette colonne. — Les tribus dont le colonel Yusuf traverse le territoire sollicitent son *aman*, à l'exception de celles des Oulad-Yâkoub et des Oulad-Khelif, qui ne se décident à cette démarche qu'après avoir été battus et razés. — Le lieutenant-général Bugeaud est élevé à la dignité de Maréchal de France. — II. Nouvelles instructions du Maréchal au colonel Yusuf sur la suite de ses opérations. — Le colonel Yusuf est nommé Commandeur de la Légion d'Honneur. — Le maréchal Bugeaud lui donne le commandement supérieur du nouveau poste de Tniyet-El-Ahd, et des troupes qui y sont campées. — Instructions détaillées du maréchal Bugeaud au colonel Yusuf au sujet de la campagne qu'il va entreprendre sur les tribus du sud de l'Ouanseris. — Extrait d'une lettre très flatteuse du Ministre de la Guerre, au sujet des succès obtenus par le colonel Yusuf sur les tribus du sud de Boghar et de Tniyet-El-Ahd. — III. Le bach-agha de Tniyet-El-Ahd, Ameur-ben-Ferhat à la journée de Thaguin. — IV. L'Émir, aux abois, noue des relations avec le sultan du Marok. — V. Le colonel Yusuf quitte son poste de commandant supérieur de Tniyet-El-Ahd, pour reprendre sa place à la tête du corps des Spahis à Alger. — Mesures administratives concernant le corps de Cavalerie indigène. — VI. Prise de possession de Dellys. — Attaque et soumission des Flicet-ou-Mellil. — Départ du maréchal Bugeaud pour la frontière du Marok, où l'appellent de graves nouvelles.

I

Le colonel Yusuf va opérer désormais et sans intermédiaire sous la savante inspiration de ce maître si complet, si admirablement fait pour la guerre d'Afrique; ce disciple aimé du général Bugeaud va, profitant de ses excellentes leçons, se montrer non-seulement conducteur de cavalerie hors ligne,

mais encore tacticien consommé dans la guerre du Sahra, genre d'opérations pour lesquelles il ne tardera pas à montrer les aptitudes et toutes les qualités qu'exige la tâche si difficile, si épuisante et si ingrate, de mener avec succès des colonnes dans les régions désertiques. En effet, Yusuf va commencer, pour son compte, cette chasse à l'Émir qui se prolongera encore pendant quatre années, et qui n'aura de fin que lorsque, à bout de lutte et de ressources, cet homme de génie jugera le moment venu de nous remettre l'épée de l'Islam, dont il se sera si vaillamment servi pendant les quinze années qu'il nous aura combattus.

Par dépêche du 16 juillet, le général Bugeaud confiait au colonel Yusuf le commandement par intérim de la province de Thithri, et lui donnait, avec cette compétence et cette précision qui en faisaient de si précieuses leçons, ses instructions au sujet des opérations qu'il l'appelait à diriger sur le Haut-Chelif, ou Nahr-Ouacel, et entre cette ligne et les montagnes de l'Ouanseris.

Cette dépêche était conçue en ces termes :

GOUVERNEMENT GÉNÉRAL
de l'Algérie

Alger, le 16 juillet 1843.

Colonel,

Je vous confie par intérim le commandement de la province de Titeri. Vous partirez pour Médéa le 19. En arrivant dans cette place, vous vous occuperez de l'organisation d'une colonne légère composée ainsi qu'il suit :

1° Le 1er bataillon de Zouaves;

2° 700 hommes très valides du 33e, pris dans la garnison de Médéa ou de Boghar;

3° 250 Spahis choisis dans tous les escadrons;

4° 120 Chasseurs choisis sur 140 qui vont être réunis à Médéa;

5° Un petit détachement de sapeurs et 2 mulets chargés d'outils;

6° Une section d'Ambulance;

7° 16 mulets chargés d'une réserve de 32,000 cartouches;

8° Un petit détachement d'Ouvriers d'Administration.

M. l'Adjoint à l'Intendance Révisard sera chargé de l'administration de votre colonne, et, à son défaut, un bon agent de l'Administration.

Avec des mulets requis à Blida et dans les environs de Médéa, vous tâcherez de faire transporter sinon la totalité de votre infanterie, au moins une partie prise dans les hommes les moins robustes, qui pourront céder leurs places de temps en temps à leurs camarades pour les soulager. Des cordes, pour attacher les mulets au bivouac, et de petites peaux de bouc (650) pour porter de l'eau, seront envoyées à Médéa par les soins de M. l'intendant Appert.

M. le Sous-Intendant Réquier entretiendra les approvisionnements de Boghar, afin que votre colonne puisse s'y ravitailler.

Du reste, je vous autorise à prendre des vivres, suivant les circonstances, à Tiaret ou à Teniet-El-Had.

Votre mission générale est de donner la chasse à toutes les populations qui habitent ou qui se sont réfugiées sur la frontière du désert, sur le Haut-Chelif ou Nehar-Ouassel, et entre cette ligne et les montagnes de l'Ouarensenis. Il est de la plus haute importance de ruiner cette contrée, qui est aujourd'hui à peu près la seule qui obéisse à l'Émir ou à ses lieutenants, et qui puisse leur fournir des ressources.

Privés des récoltes de cette partie du Tell, il sera très difficile à Abd-el-Kader et à ses Khalifas d'y réunir des troupes pour pénétrer dans la vallée du Chelif central, et les montagnes de l'Ouarensenis ne sont pas assez riches pour y suppléer.

C'est donc à l'épuisement ou à la destruction des récoltes de toutes les tribus du sud de l'Ouarensenis qu'il faut surtout s'attacher.

Un des moyens d'atteindre ce but, c'est de lancer sur les récoltes du Tell les populations soumises de cette région, et sur les pâturages du Sud, les tribus alliées de cette contrée. Elles pourront moissonner sous la protection de votre colonne, et vous tâcherez, si cela est possible, de leur faire porter une partie des produits soit à Boghar, soit à Teniet-El-Had.

Une autre partie fort intéressante de votre mission, c'est de consolider et d'étendre les relations déjà commencées avec plusieurs grandes tribus du désert, comme les Arbaâ, les Laghouat, les Ouled-Naïl, etc. Je m'en rapporte à cet égard à votre intelligence et à votre connaissance des mœurs et des affaires arabes. Je suis bien convaincu que vous ne prendrez, avec les Chefs de ces tribus, que des engagements qu'il sera possible et utile de remplir.

En vous indiquant comme but essentiel la destruction ou l'enlèvement des moissons des tribus du sud de l'Ouarensenis, je ne prétends pas vous enchaîner absolument dans le cercle cultivable de cette partie du Tell, et je vous laisse toute liberté de manœuvres pour atteindre les populations émigrantes ou les lieutenants de l'Émir. Il est probable que vous serez obligé, peut-être même au début, de vous porter au sud-est pour tourner les populations qui fuiraient la colonne du colonel Korte, et les rejeter sur lui. Mais ce que je vous recommande en tout état de cause, c'est de ménager infiniment les forces et la santé des troupes qui vous sont confiées. Sans doute, il faut tenir la campagne aussi longtemps que possible, et, pour cela, il faut que vous soyez pourvu de petits moulins arabes; mais il vaut mieux opérer cependant quelques jours de moins que de compromettre la santé du soldat et l'existence des chevaux. Il arrive un moment où les forces et la bonne volonté, autant que les provisions, commencent à s'épuiser: dès qu'on en aperçoit les premiers symptômes, il faut rester pour réparer les troupes et toutes choses. Une campagne trop prolongée retarde dans des proportions plus considérables l'ouverture d'une autre campagne.

Vous adresserez vos rapports à M. le général Changarnier aussi souvent que cela vous sera possible, et, comme il est probable que cet officier général, en raison de ses fonctions

d'Inspecteur, sera souvent absent de Miliana, je vous prie de m'adresser copie directement de tous les rapports de quelque importance.

J'ai la confiance que vous ferez une campagne heureuse, qui avancera beaucoup nos affaires dans cette partie de l'Algérie, et qui aura même de l'influence sur les autres points,

Recevez, Colonel, l'assurance de ma considération distinguée.

BUGEAUD.

P.-S. — Votre colonne n'est point assez forte en infanterie pour que vous puissiez pénétrer dans les montagnes. Abstenez-vous donc d'y entrer, et n'allez que sur les premières pentes de l'Ouarensenis.

Monsieur le Colonel Yusuf.

Dès son retour à Médéa, le colonel Yusuf s'était mis à l'œuvre pour l'organisation de sa colonne mobile, qu'il devait compléter par un millier de mulets pour monter son infanterie régulière[1], 2,000 cavaliers de goum, et 3,800 chameaux pour le transport de ses approvisionnements.

La glorieuse journée de Thaguin nous avait fait prendre décidément pied dans le Sud, et la création d'établissements permanents à Boghar, à Tniyet-El-Ahd et à Tiharet démontrait clairement que notre intention était de nous mêler sérieusement désormais des affaires des populations nomades qui habitent ces contrées, et dont nous avions déjà, en partie du

1. Dans son rapport qu'il adresse au général Bugeaud, le général Yusuf lui rend compte des dispositions qu'il a prises pour l'organisation de ses *cavaliers-fantassins*; il lui explique les détails du harnachement qu'il a adopté, et qu'il avait mis au concours dans les détachements d'infanterie (zouaves et 33e de ligne) composant sa *colonne légère*. Chaque cavalier-fantassin était muni de 12 jours de vivres, 4 jours d'orge, 2 jours de bois, et d'une outre de 12 litres. Ses vivres, d'un côté dans la grande besace; l'orge et l'eau de l'autre côté, formaient équilibre.

moins, éventé les mystères, lesquels ne résultent habituellement que de l'inconnu. Des relations nouvelles ne pouvaient manquer de s'établir entre nous et les tribus du Sahra. Du reste, de tout temps, les maîtres du Tell ont été les maîtres du Désert, dont ils tiennent les populations par l'estomac; en effet, les Sahriens expriment leur état de dépendance, sous ce rapport, par cette phrase pittoresque: « Loin de notre pain et près de notre soif. » En réalité, le Sahra ne produisant pas de céréales, ses habitants en sont réduits à tirer leurs grains du Tell. Sous les Turks, on l'a dit, la quittance du *mekas*[1] était la seule clef qui pût leur ouvrir les portes du pays aux céréales.

Quelques-unes de ces tribus, celle des Arbaà, entre autres, étaient venues nous offrir de payer l'impôt d'usage; d'autres étaient hésitantes; quelques autres enfin ne voulaient point séparer leur cause de celle de l'Émir. Ce sont celles-ci surtout — les populations des Hauts-Plateaux — qu'il s'agissait de réduire à l'obéissance, et nous avons vu plus haut que les instructions du général Bugeaud au colonel Yusuf étaient conçues dans ce sens.

Le Gouverneur général avait fixé, lui-même, par son ordre du 16 juillet, la composition de la colonne que devait réunir à Médéa le colonel Yusuf; or, comme les éléments en étaient tirés des divers camps ou places de la province d'Alger, son rassemblement ne fut pas aussi prompt que le colonel eût pu le désirer. Les 1,000 mulets destinés à monter les fantassins, les 3,800 chameaux pour le transport des approvisionnements, et les 2,000 cavaliers auxiliaires, auxquels Boghar avait été fixé pour point de réunion, deman-

1. Percepteur des droits sur les marchés.

dèrent un temps assez long avant qu'il fût possible d'arriver au compte qui avait été fixé. Quoi qu'il en soit, la colonne Yusuf put se mettre en mouvement le 28 juillet.

Les chioukh des Oulad-Madhi, tribu qui faisait déjà cause commune avec nous, vinrent se joindre à la colonne Yusuf, ainsi que les Zenakhra, qui étaient accourus pour protester de leur soumission. Du reste, toutes les tribus dont le colonel Yusuf traversait le territoire s'empressaient successivement de solliciter son *aman*[1]. Pourtant, les Oulad-Yâkoub et les Oulad-Khelif voulurent se tenir à l'écart, et le colonel apprit qu'ils se disposaient à rejoindre les débris de la Zmala d'Abd-el-Kader. Mal leur en prit d'avoir cédé à cette inspiration ; car, surpris dans leur marche par le colonel Yusuf, ils se voyaient enlever tous leurs troupeaux dans la nuit du 3 au 4 août, en même temps qu'ils perdaient plusieurs de leurs guerriers.

Ils firent alors leur soumission, laquelle fut acceptée ; mais ils étaient contraints de livrer des otages.

La mission qu'avait confiée le Gouverneur général au colonel Yusuf avait été remplie avec une précision et un bonheur remarquables, et sans qu'il eût eu besoin d'en arriver aux extrémités qui lui avaient été indiquées dans les instructions qu'il reçut avant son départ pour le Sud.

Le général Bugeaud avait été élevé, le 31 juillet, à la dignité de maréchal de France, et il était, fort heureusement, maintenu en Algérie pour y continuer l'œuvre de conquête et de colonisation qu'il avait si magistralement commencée, et qu'il poursuivait, depuis son retour en Algérie, avec une si remarquable habileté.

---

1. *Aman* signifie *sécurité*, *assurance*, *sûreté*. Cette expression signifie également *merci*, *quartier*, *miséricorde*, *pardon*.

II

Le Gouverneur général adressait au colonel Yusuf, avec ses félicitations sur les heureux résultats qu'il venait d'obtenir dès le début de sa campagne, de nouvelles instructions sur la suite de ses opérations.

GOUVERNEUR GÉNÉRAL
de l'Algérie

—

Mon cher Colonel,

J'ai reçu avec grand plaisir votre lettre du 28 juillet, datée de Moudjeliel, votre premier bivouac. J'avoue que j'avais grand'peur que, malgré votre intelligente activité, et l'autorité que vous savez prendre sur les Arabes, vous n'eussiez pu organiser qu'incomplètement votre colonne. Vous avez réussi dans ce commencement, qui était, à mon avis, le plus difficile : vous êtes mieux préparé que je ne l'espérais ; c'est d'un bon augure pour le reste de la campagne ; il ne s'agit plus que de trouver de bonnes occasions. Mais je crains encore que ce ne soit là ce qui vous manquera, parce que l'Émir et sa Zmala sont dans le sud-ouest de Mascara, et que les Khalifas Ben-Allal et Ben-Thahmi sont allés, dit-on, l'y rejoindre.

Je regrette de ne vous avoir pas dit, dès le principe, d'aller vous ravitailler à Tiaret, d'abord, et, de là, d'agir conjointement avec le général de La Moricière, suivant les circonstances. Quant cette lettre vous arrivera, il sera trop tard, je pense, pour suivre cette idée.

La contribution et la réquisition, acquittées facilement par la tribu des Larbaâ, sont de très bon augure. Vous ne me

dites pas ce que vous avez imposé aux Ouled-Naïl. Vous avez encore reçu la soumission de la plus grande partie des Zenakhra, et vous avez placé cette tribu en arrière de Boghar, ce que j'approuve.

Je ne sais pas du tout ce que c'est que Ben-Dhiaf, de la tribu des Ouled-Madhi; j'ignore à quelle époque et comment il a été investi par l'Autorité française : c'est, sans doute, par un des commandants de Médéa. Enfin, vous avez reçu la soumission des Ouled-Sidi-Aïssa-Souagui. Tous ces évènements prouvent combien notre puissance morale a grandi, et vous ne pouvez que la faire grandir encore beaucoup du côté du désert.

Je pense, comme vous, que nous ne devons plus nous contenter d'une apparence de soumission, comme nous l'avons fait trop souvent; il serait bien possible que les tribus au sud de l'Ouarensenis eussent reçu l'ordre de nous amener un cheval; elles se sont, en effet, soumises au colonel Korte, ou au colonel Pelissier, ce qui n'a pas empêché le premier de continuer la moisson jusqu'à ce qu'il ait eu achevé de charger son convoi, qui était énorme, à ce qu'il paraît. Mais cela n'est pas suffisant, et j'ordonne au général Changarnier de leur faire payer l'*âchour*[1] et de leur faire apporter beaucoup d'autre grain à Teniet-El-Had, où on le leur payera. Il serait bon aussi de leur faire payer une contribution de guerre en numéraire, ou plutôt en chevaux. Je l'écris aussi au général Changarnier.

Quant au général Pelissier, il aura quitté le pays quand de pareils ordres pourraient lui arriver, et je crains bien qu'il n'ait trop ménagé ces tribus; mais on y retournera à la fin de septembre. Du reste, Korte écrit qu'elles ont fait leur soumission avec toutes les apparences de la sincérité, et qu'elles paraissent horriblement fatiguées de la guerre.

Si vous passez par là en revenant, vous pourrez reprendre en sous-œuvre les tribus qu'a visitées Pelissier, et qui sont moins à portée de Teniet-El-Had. Vous pourriez leur imposer

1. Impôt du dixième sur les céréales.

de charger toutes leurs bêtes de grains, et de les porter au camp du colonel Korte, où on les leur paiera. Il est évident qu'il ne faut exiger cela qu'autant qu'il ne leur aura pas été imposé d'en porter à Tiaret, ou qu'on ne leur aura pas fait payer l'âchour, impôt qu'il faudra exiger avant tout, de même que la *dhifa*[1] pour nourrir votre cavalerie.

Vous vous proposez de faire émigrer des tribus du désert, qui ne vous offriraient pas toutes les garanties désirables, jusque dans la Metidja. Je ne puis accorder ce dernier point. Les Arabes qui y sont nous gênent déjà bien assez; cela est réservé pour la colonisation civile. Je ne comprends pas, d'ailleurs, comment ces populations pourraient assainir la plaine. Il faut, pour cela, de grands travaux dont elles ne feraient pas le premier mètre.

J'espère que vous m'écrirez le plus souvent possible.

Adieu, mon cher Colonel, bonne fortune, il n'y a plus que cela à vous désirer, puisque vous êtes si bien paré.

Le Gouverneur général de l'Algérie,
BUGEAUD.

Monsieur le Colonel Yusuf.

Par ordonnance royale du 6 août, le colonel Yusuf était promu au grade de Commandeur dans l'ordre de la Légion d'Honneur, en récompense de ses brillants services, particulièrement dans l'affaire de la prise de la Zmala de l'Émir, à Thaguin.

A la date du 24 août, le colonel Yusuf était nommé Com-

1. *Dhifa* signifie *hospitalité, repas d'hospitalité, réception.* Cette expression ne s'emploie que pour les personnes, tandis que c'est le mot *âlfa* (*fourrages, nourriture, ration d'une bête de somme*), qu'on emploie quand il s'agit des animaux. Ainsi, la *dhifa* et l'*âlfa*, c'est la nourriture de l'homme et celle de la bête.

mandant supérieur de Tniyet-El-Ahd, et des troupes qui devront en composer la garnison.

Le maréchal Bugeaud lui donnait connaissance de cette nomination par la lettre suivante, qui est absolument remarquable par la multiplicité et la précision des détails qu'elle renferme :

GOUVERNEUR GÉNÉRAL
de l'Algérie
—
Cabinet
—
N° 3214
—

Alger, le 24 août 1843.

Colonel,

Je vous confie le commandement du poste de Teniet-El-Had, et des troupes qui en composeront la garnison.

Votre mission est : 1° d'achever le plus promptement possible les travaux de l'établissement et de l'approvisionnement en tout genre de ce poste, mais surtout en paille et en orge, de manière que nous puissions y maintenir environ 300 chevaux ou mulets, sinon pendant tout l'hiver, au moins pendant la plus grande partie de cette saison.

Vous devez amener à une soumission réelle et obéissante les tribus du sud de l'Ouarensenis, qui, à ce qu'il paraît, ont fait, jusqu'ici, une soumission équivoque.

On ne leur a imposé qu'un très léger âchour. Sur ce point, il ne faut pas défaire ce qui a été fait; mais si vous reconnaissez que les tribus ont conservé des ressources en grains qui pourraient servir à Abd-el-Kader ou à ses lieutenants, il faut leur imposer d'en porter une partie à Teniet-El-Had ou à Tiaret, selon qu'elles seront plus ou moins rapprochées de l'un de ces deux points. Les plus voisines de Teniet-El-Had doivent dépendre de ce cercle; ce sont, je crois, les Beni-Maïda, les Ouled-Bessem, les Ouled-Aaradj, etc.; les autres, plus à l'ouest, doivent dépendre de Tiaret. Si vous allez chez elles,

et que vous les imposiez, vous leur ferez porter les grains sur ce dernier point, et vous informeriez le Commandement de toutes les mesures que vous auriez cru devoir prendre à leur égard.

J'ignore si l'on a nommé des chefs à ces tribus; si ce n'avait pas été fait, vous en choisiriez, et vous les enverriez à M. le général Reveu, qui les dirigera sur Alger pour y recevoir l'investiture. De cette manière, ils apprendront à nous connaître, et ils se soumettront. Je n'ai pas besoin de vous dire que, lorsque vous sortirez, leur cavalerie devra marcher avec vous, et qu'ils seront tenus de remplir toutes les obligations imposées aux tribus soumises à la France. Si quelques-unes des tribus se montraient récalcitrantes, n'obéissaient pas à vos ordres, ou commettaient quelque acte d'hostilité, il faudrait tâcher de les punir sévèrement. Je vous autorise même à faire, au besoin, sur l'une d'elles, un grand exemple, qui consisterait à l'enlever et à la déporter dans la vallée du Chelif, où M. le général Reveu la distribuerait entre plusieurs tribus.

Je me garde de vous indiquer les opérations, voulant vous laisser toute liberté d'agir conformément aux circonstances; seulement, je vous recommande de ménager les troupes dans leurs marches, et de les bien soigner en tout point.

Vous êtes sous les ordres de M. le général Reveu; vous lui adresserez donc vos rapports. Je lui écris pour le prier de me les envoyer textuellement, en y joignant ses observations. M. le général Reveu vous approvisionnera, ou vous enverra, au besoin, des renforts, soit en cavalerie, soit en infanterie.

Il faut que vous ayez une dizaine de cacolets et deux paires de litières : cela doit exister déjà à Teniet-El-Had; au besoin, vous demanderiez à M. le général Reveu de vous les compléter.

Vous examinerez s'il ne serait pas possible d'affermer aux Kaïds les marchés des environs; celui des Beni-Khelil nous donne 3,000 francs par an.

Vous ne pouvez rien tenter avant que les deux bataillons du 58me aient relevé les deux bataillons du 53me, et que cette nouvelle garnison ne soit un peu reposée.

Remettez copie de vos instructions à M. le général Reveu, commandant la subdivision de Miliana, dont dépend le poste de Teniet-El-Had.

Il est bien entendu qu'avec votre petite colonne, vous ne devez pas pénétrer dans les hautes montagnes de l'Ouarensenis; mais vous pouvez aller jusqu'au pied des terrains peu accidentés.

Je vous prie de vous informer de la situation politique des tribus montagnardes, telles que les Ouled-Bou-Ghalia (celle que le général Changarnier fit capituler sur le grand pic), les Beni-Bou-Khannous, les Beni-Boudouan, les Beni-Lassen, etc., etc.

Informez-vous quel serait l'homme qu'on pourrait mettre à la tête de ces tribus, qu'il faudra probablement visiter en automme.

Recevez, Colonel, l'assurance de ma considération distinguée.

Le Maréchal Gouverneur général,

BUGEAUD.

Monsieur le Colonel Yusuf.

Par dépêche du 4 septembre, le Maréchal Gouverneur général communiquait au colonel Yusuf un extrait d'une lettre par laquelle M. le Ministre de la Guerre le félicitait au sujet de ses succès, et des résultats qu'il avait obtenus dans sa dernière expédition sur les tribus du sud de Boghar et de Tniyet-El-Ahd.

Nous voulons citer cet extrait si flatteur pour le vaillant et habile Colonel des Spahis.

GOUVERNEUR GÉNÉRAL
de l'Algérie
—
Cabinet
—

Alger, le 4 septembre 1843.

Mon cher Colonel,

J'ai l'honneur de vous communiquer un extrait d'une lettre de M. le Maréchal Ministre de la Guerre, en date du 26 août, concernant votre dernière expédition. Je vous invite à en donner connaissance au commandant du bataillon d'élite du 33me; pour mon compte, j'en donne communication au commandant des Zouaves :

« Monsieur le Maréchal, j'ai trouvé joint à votre dépêche du 20 de ce mois, relative aux opérations militaires, le rapport fort intéressant du colonel Yusuf sur sa dernière expédition. Il a bien fait connaître l'organisation intelligente qu'il avait donnée à sa colonne, ses marches et les succès remarquables qu'il a obtenus contre l'émigration, qu'il a pu joindre dans le pays des Beni-Yâcoub. Aussi, je me hâte de mettre ce travail sous les yeux du Roi. S. M. sera, sans doute, satisfaite des résultats obtenus; mais je ne pense pas qu'il y ait lieu d'en rien publier, même par extrait. Dans ce dernier cas, il faudrait composer un récit dont les diverses parties se trouvent confondues avec des détails étrangers aux opérations; et, comme, d'ailleurs, le colonel Yusuf va se remettre en campagne, sans doute avec les mêmes officiers qu'il a cités, nous aurons l'occasion, plus tard, de rappeler leurs noms à l'attention publique; ils ne pourront rien perdre à ce délai; car je fais prendre note, dès ce moment, de leur belle conduite et de leur dévouement. »

Recevez, mon cher Colonel, l'assurance de mes sentiments distingués et affectueux.

Le Maréchal Gouverneur général,
BUGEAUD.

Monsieur le Colonel Yusuf, Commandant supérieur du poste de Teniet-El-Had.

III

Dans les derniers jours de novembre, le colonel Yusuf, toujours commandant supérieur du poste de Tniyet-El-Ahd, amenait à Alger, pour y recevoir l'investiture du Maréchal Gouverneur général, les chefs qu'il avait fait placer récemment à la tête des tribus de la Guebla (Sud) de son commandement. L'un d'eux, Ameur-ben-Ferhat, avait été nommé bach-agha de Tniyet-El-Ahd, et, certes, il l'avait bien mérité. Nous voulons dire dans quelles circonstances il nous avait donné des preuves non équivoques de sa valeur et de sa fidélité.

« A la prise de la Zmala[1], nous avions plus de 2,500 cavaliers de goum : à la vue de l'ennemi, malgré la présence du duc d'Aumale, et avant qu'un seul coup de fusil eût été tiré, ils furent pris d'une frayeur telle, qu'en un clin d'œil tous avaient disparu. Un seul cavalier resta à son poste : ce fut Ameur-ben-Ferhat. Du reste, en l'élevant à ces hautes fonctions de bach-agha, la France était d'autant plus en droit de compter sur son dévouement absolu, que quarante-six de ses femmes et de ses enfants, précédemment enlevés par l'Émir, avaient été délivrés lors de la prise de la Zmala.

» De ce moment, d'ailleurs, Ameur-ben-Ferhat[2] nous

1. *De la Guerre en Afrique*, par le général Yusuf.

2. Le bach-agha Ameur-ben-Ferhat, que nous avons eu sous nos ordres, quand, l'un des arrière-successeurs du colonel Yusuf, nous exercions — de 1868 à 1871 — le commandement supérieur du cercle de

était absolument acquis. Du reste, dès le jour de son investiture pour le bach-aghalik de la Guebla, nous avions pu nous convaincre, par cette citation qu'il prétendait avoir trouvée dans le Livre (le Koran), que nous n'avions pas affaire à un fanatique, et qu'il était aussi, avec le ciel des Musulmans, de faciles accommodements : Dieu a dit dans son Saint Livre : « Je ferai élever le trône fondé sur la justice, fût-il occupé » par un Infidèle, et je renverserai celui fondé sur l'injustice, » fût-il occupé par le plus fervent des Croyants. »

IV

Après la brillante journée du 11 novembre, dans laquelle le colonel Tempoure livra, sur l'ouad Khacheba, à l'ouest de la Sebkha d'Oran, au vaillant Khalifa Mohammed-ben-Allal, qui y trouva une mort glorieuse, un combat dans lequel celui-ci perdit 400 fantassins ou Réguliers tués, 364 prisonniers, et trois drapeaux, les affaires de l'Émir semblèrent absolument désespérées. El-Hadj-Abd-el-Kader était, en effet,

Tniyet-El-Ahd, s'est toujours montré, malgré les sollicitations, les excitations et les menaces de l'Émir, et, après lui, des cherifs ou chefs des diverses insurrections qui se sont produites dans le Sud de la province d'Alger ; Ben-Ferhat, disons-nous, s'est toujours montré inébranlablement dévoué à notre cause ; en un mot, sa fidélité ne s'est jamais démentie. Il est mort, il y a quelques années, dans son bordj d'Aïn-Toukria, au sud du poste de Tniyet-El-Ahd. Quand nous l'amenions sur l'affaire de la prise de la Zmala, Ameur-ben-Ferhat ne tarissait pas d'éloges sur la haute valeur du général *Youçef*, pour lequel il professait une véritable admiration, un culte.

aux abois, et sa Zmala réduite à la plus extrême misère. Forcé de songer, avant tout, à sa subsistance et à celle des siens, et ne pouvant plus rien entreprendre, d'ailleurs, sur notre territoire, il ne trouva rien de mieux que d'aller attaquer avec quelques cavaliers des tribus de la frontière du Marok, la grande tribu sahrienne des Hameïan, sur laquelle il fit un butin considérable. Ce coup de main pourvut, pour quelque temps au moins, à ses besoins les plus pressants. En attendant des jours meilleurs, il établit sa Zmala au sud du Chothth-El-R'arbi, et profita de son séjour forcé dans le Sud, et de sa proximité de la frontière du Marok, pour nouer avec le Souverain de ce pays des relations qui devaient avoir pour résultat d'amener, l'année suivante, un conflit entre la France et l'Empire de l'Ouest.

Quoi qu'il en soit, la province d'Oran profita de cette sorte de trêve pour prendre un peu de ce repos dont elle avait perdu l'habitude. En résumé, la tranquillité la plus parfaite régnait en Algérie quand s'ouvrit l'année 1844.

V

Pendant les trois premiers mois de cette année, la poudre continua de se taire, et nos troupes ne furent guère employées qu'à des travaux de routes. Aussi, le colonel Yusuf avait-il quitté le commandement supérieur de Tniyet-El-Ahd dans le courant de novembre pour aller reprendre son poste à Alger, au centre de son commandement du corps des Spahis des trois provinces. Il allait pouvoir s'occuper quelque peu de l'admi-

nistration intérieure de ces régiments, laquelle, en raison du déplacement incessant de ces corps, toujours en campagne. n'avait pas encore acquis toute la fixité désirable. Il s'agissait surtout d'appliquer à ces corps indigènes les prescriptions de l'ordonnance du 7 décembre 1841. La question de l'uniforme, bien que définie par cette ordonnance, flottait un peu dans le domaine de la fantaisie, et il y avait lieu de prendre des mesures pour modifier ce capricieux état de choses. Le colonel Yusuf avait pris l'initiative de demander au Gouverneur général l'autorisation de faire habiller, uniformément, les cavaliers des escadrons de cavalerie indigène de la province d'Alger.

A la date du 25 février 1844, le Gouverneur général, qui, paraît-il, n'attachait pas à l'habillement la même importance que le commandant du corps des Spahis, répondait au Colonel dans les termes suivants :

ARMÉE D'AFRIQUE

—

État-Major général

—

Colonel,

En réponse à votre lettre du 20 février courant, n° 54, j'ai l'honneur de vous prévenir que je vous autorise à faire habiller *uniformément* les cavaliers des escadrons de cavalerie indigène de la province d'Alger, vous conformant à ce qui est prescrit au tableau D, annexé à l'ordonnance du 7 décembre 1841, pour les sous-officiers et brigadiers.

Le Ministre ayant autorisé MM. les Officiers à porter le pantalon en drap bleu céleste, je vous autorise à substituer cette couleur au bleu de roi indiqué dans l'ordonnance, en vous conformant au modèle que vous avez adressé au Ministre.

Vous ne devez pas perdre de vue que l'uniforme, bien que très important, ne doit cependant venir qu'en seconde ligne pour les Spahis ; qu'il faut, avant tout, s'occuper du cheval, du harnachement et de l'armement. Le burnous rouge peut parfaitement suffire, et ce n'est que quand il y a excédant à la masse que l'on doit songer à l'habillement uniforme.

C'est le cas actuel des escadrons de la province d'Alger. Aussi, je n'hésite pas à vous donner l'autorisation que vous avez demandée ; mais j'appelle sérieusement votre attention, pour l'avenir, sur cet objet très important.

Le Gouverneur général de l'Algérie,
BUGEAUD.

Monsieur le Colonel commandant le corps de cavalerie indigène, à Alger.

Par une autre dépêche du 10 mars, n° 547, le Gouverneur général indiquait au colonel Yusuf diverses mesures prises par le Ministre de la Guerre, relativement à la fixation des effectifs budgétaires de la cavalerie indigène.

ARMÉE D'AFRIQUE
—
État-Major général
—

Colonel,

Par lettre du 26 février dernier, M. le Maréchal Ministre de la Guerre m'informe que, sur ma proposition, il a arrêté les dispositions suivantes par décision du 2 février :

1° Le licenciement de l'escadron de Spahis de La Calle ;

2° L'incorporation, dans les escadrons de Bône, des cavaliers de cet escadron jugés propres au service ;

3° L'organisation d'un 4e escadron à Constantine.

Je vous rappelle la recommandation de ma lettre du 31 janvier, relative à l'effectif des escadrons de Bône et de Constantine. Le Ministre les approuve, et il me rappelle que l'effectif des escadrons de Spahis, porté au budget de 1844, n'est que de 164 sous-officiers et cavaliers. L'effectif actuel de plusieurs escadrons, au delà de ce chiffre, ne peut être maintenu que par l'ajournement de la création du 20e escadron, ce qui permet de répartir, entre les 19 autres, 164 cavaliers.

Le Maréchal Gouverneur général,
BUGEAUD.

Monsieur le Colonel Yusuf, commandant le corps de cavalerie indigène, à Alger,

Par une autre dépêche du 13 mars, le Gouvernenr général fait connaître au colonel Yusuf que le Ministre de la Guerre, en lui transmettant le chiffre des crédits alloués pour les services auxiliaires irréguliers, lui fait connaître que, pour l'année courante, l'effectif du corps des Spahis ne devra pas dépasser dix-neuf escadrons à 130 hommes par escadron. Il réformera tous les hommes qui ne sont pas aptes à rendre de bons services en temps de guerre.

Par lettre du 23 mars, le Gouverneur général faisait connaître au général Yusuf, qui avait voulu avoir une réponse catégorique à ce sujet, afin de faire cesser les obsessions dont il était l'objet de la part des Spahis indigènes, lesquels avaient beaucoup de peine à comprendre l'intérêt que pouvait bien avoir la France à supprimer l'esclavage dans le pays :

En réponse à votre lettre du 21 mars courant, j'ai l'honneur de vous prévenir que je ne puis donner des ordres pour faire rendre le Nègre Messaoud au brigadier de Spahis Ahmed-ben-

Moussa. Il serait contraire à la dignité de la France de remettre en esclavage un homme qui a été reçu sous les drapeaux français. Mais, afin que pareille réclamation ne puisse plus être présentée, je donne des ordres dans les trois provinces pour défendre qu'on reçoive des Nègres dans les bataillons de Tirailleurs indigènes.

Le Gouverneur général de l'Algérie,
BUGEAUD.

Par une autre lettre, également du 23 mars, le Maréchal Gouverneur général transmettait au colonel Yusuf une dépêche du 9 du même mois, par laquelle le Ministre de la Guerre interdisait l'engagement d'étrangers dans les Spahis sous des noms arabes, tolérance qui était arrivée jusqu'à l'abus.

Colonel,

Par dépêche du 9 mars courant, M. le Maréchal Ministre de la Guerre me prévient qu'il est informé que des étrangers, Belges, Allemands, Polonais, Italiens, ont été admis dans le Corps des Spahis en qualité d'indigènes, et sous des noms arabes.

Cette admission n'a pas été prévue dans l'ordonnance constitutive du Corps. Elle n'est, d'ailleurs, pas conforme à la décision royale du 4 juillet 1843, qui s'applique aux Français exclusivement.

Rigoureusement, le renvoi des étrangers dont il s'agit devrait être prononcé. Toutefois, d'après les renseignements qui ont été donnés au Ministre à ce sujet par le Général Inspecteur baron d'André, la plupart de ces étrangers faisaient déjà partie des Gendarmes maures et des Spahis irréguliers. Ces considérations ont déterminé le Ministre à maintenir provisoirement ces cavaliers, dont la bravoure, la tenue et la discipline ont été reconnues, et peuvent être d'un bon exemple; mais, en consentant à laisser subsister ce qui a été

fait, le Ministre ne veut pas en autoriser le renouvellement à l'avenir.

En conséquence, aucun étranger ne pourra être reçu désormais dans le Corps des Spahis. Tous ceux qui ont été admis contrairement à ce principe devront se retirer à l'expiration de leur engagement.

Le Maréchal de France, Gouverneur général,
BUGEAUD.

Monsieur le Colonel Yusuf, commandant le corps de cavalerie indigène, à Alger.

VI

Nous disions plus haut que les premiers mois de 1844 se passèrent dans la plus absolue tranquillité. Pourtant, malgré nos succès de l'année précédente et la détresse de l'Émir, Ben-Salem, son Khalifa du Sebaou, tenait toujours dans les montagnes de ce district. Pour mettre fin à cet incommode voisinage, qui gênait notre action dans cette riche contrée, le maréchal Bugeaud résolut d'y diriger une nouvelle expédition, et de prendre possession, par cette occasion, de la petite ville de Dellys.

En conséquence, ayant réuni à la Maison-Carrée, vers la fin d'avril, une division de 7,000 hommes, il allait prendre position, le 29 de ce mois, sur l'Icer, où notre Khalifa de l'Est, Mohi-ed-Din, venait le rejoindre avec 400 cavaliers. L'Armée se mit en mouvement le 1er mai ; le 8, le Maréchal arrivait à Dellys, dont il prenait possession ; le 12, il culbutait

la cavalerie de Ben-Salem, qui avait résolu de nous attaquer au passage de l'ouad En-Nsa ; il en faisait autant de l'infanterie kabile, qui s'était établie au village de Taourga. Le Maréchal se dirigea ensuite sur Bordj-Sebaou; le 16, la division se trouvait réunie à Tamdaït, à l'entrée du pays des Flicet-ou-Mellil ; le 17, il attaqua les Kabils embusqués sur une chaine de positions très fortes, qui furent toutes enlevées successivement. Malgré les difficultés de l'attaque et l'énergie de la défense, nous n'eûmes cependant que 21 tués et 105 blessés, tandis que les pertes de l'ennemi furent évaluées à 600 hommes mis hors de combat.

Les Flicet-ou-Mellil faisaient leur soumission le 21 mai.

Le Maréchal aurait désiré achever son œuvre de ce côté ; mais des nouvelles d'une extrême gravité, qu'il venait de recevoir de la province d'Oran, rendaient sa présence nécessaire sur les frontières du Marok.

Le 26, le Corps expéditionnaire commençait son mouvement de retraite sur l'Ouest ; le Maréchal s'embarquait à Dellys, et rentrait à Alger le 27 mai au matin.

Le 31 mai, le Maréchal partait pour Oran, où l'appelait, avons-nous dit, une dépêche inquiétante du général de La Moricière, puis il se portait, sans retard, sur Lalla-Mar'nia, point voisin de la frontière du Marok[1].

1. *Annales algériennes*. — Livre XXXVII.

CHAPITRE XIX

I. L'Armée d'Afrique et ses principaux chefs en 1844. — II. Imminence de la guerre avec le Marok. — Ses causes déterminantes. — Le général de La Moricière élève un vaste camp retranché sur le territoire de la Zaouïa de Lalla-Mar'nia, et s'y établit avec sa colonne. — Les forces marokaines, commandées par Sid Ali-ben-Eth-Thaiyeb-El-Ghennaouï, viennent se poster entre Oudjda et Lalla-Mar'nia, et leur chef somme le général de La Moricière de se retirer sur la Thafna. — L'impatient Sid El-Mamoun-Ech-Cherif pousse une pointe dans notre direction avec les cavaliers de la Garde Noire. — Il engage le combat près de la Koubba de Sidi-El-Aziz, où il est battu et mis en pleine déroute par nos cavaliers, commandés par le colonel Yusuf. — Arrivée, avec des renforts, du maréchal Bugeaud à Lalla-Mar'nia. — Il prend le commandement de l'Armée, réunie sur ce point. — Demande d'une entrevue avec El-Ghennaouï. — Les Marokains nous attaquent pendant cette entrevue, à hauteur de la Koubba de Sidi-Mohammed-El-Ouïçani. — Chargés par notre cavalerie, aux ordres de Yusuf, ils sont taillés en pièces et complètement défaits. — Le colonel Yusuf, qui prend un drapeau dans cette brillante affaire, y gagne sa seizième citation. — Escarmouches dans la plaine d'Oudjda entre les Spahis de Yusuf et les Marokains, qui y sont très maltraités. — Nos troupes rentrent à Mar'nia. — Le fils du sultan du Marok, Moula-Mohammed, vient prendre le commandement des troupes marokaines, et somme le maréchal Bugeaud d'évacuer Lalla-Mar'nia. — Le Maréchal marche sur Oudjda, qu'il occupe. — La veille de la bataille d'Isly et le maréchal Bugeaud. — Le plan projeté de la bataille. — La journée d'Isly. — La belle et glorieuse part qu'y prend le colonel Yusuf avec ses escadrons de Spahis. — Audacieuse attaque et prise des camps marokains par Yusuf. — Les trophées de la victoire. — Le colonel Yusuf est cité à l'ordre de l'Armée pour la dix-septième fois. — Son rapport au Maréchal sur la part prise par ses Spahis dans l'attaque des camps marokains. — Expédition aventureuse de Yusuf le lendemain de la bataille. — Le maréchal Bugeaud reçoit le titre de *duc d'Isly*.

I

Nous voici arrivés à l'une des plus belles pages de l'histoire de la conquête de l'Algérie, à l'une de ces glorieuses étapes jalonnant la Voie Sacrée parcourue par les soldats de la civilisation marchant à la rencontre des bandes, des cohues de la

barbarie! Mais aussi, quels hommes! quelle admirable réunion de grands soldats ! Bugeaud, le Maître des Maîtres, La Moricière, Bedeau! Cette pléiade de vaillants colonels : Pelissier, Cavaignac, Gachot! Ces brillants et terribles sabreurs, ces irrésistibles entraîneurs de cavalerie : les Yusuf, les Morris. les Tartas ! Quelle splendide période que celle des vingt premières années de la conquête! C'est la résurrection des temps chevaleresques! Une rude école ; mais aussi de rudes soldats! Infanterie de granit, faite à toutes les misères de cette guerre sans merci, se prenant corps à corps, et cela tous les jours. aussi bien avec ce qu'autrefois on appelait les quatre éléments : l'air, le feu, la terre et l'eau, qu'avec cette race irréconciliable de guerriers musulmans, ces ennemis douze fois séculaires des Chrétiens ! Et nos incomparables Chasseurs d'Afrique. la terreur des Arabes, qui redoutaient comme le feu la terrible pointe de leurs lames! Du reste, tels capitaines, tels soldats! Hommes et temps héroïques ! Corps et âmes d'acier trempé! Et c'est là un phénomène singulier, que, contrairement aux lois de l'optique, plus nous nous en éloignons, plus ils nous semblent grands et de dimensions exagérées!

II

Nous avons vu plus haut que le maréchal Bugeaud n'avait pas eu le temps de compléter la pacification des tribus de l'Est, et que, pressé par la tournure que prenaient nos affaires dans l'Ouest de la province d'Oran, il avait dû remettre à plus

tard l'achèvement de l'organisation des tribus kabiles, qui, à la suite de la défaite du Khalifa Ben-Salem, et de l'expédition contre les Flicet-ou-Mellil, étaient venues lui offrir leur soumission.

Nous allons raconter brièvement les évènements qui s'étaient passés sur la frontière marokaine, évènements graves à ce point qu'ils devaient infailliblement, et dans un temps prochain, amener un conflit entre la France et le Sultan du Marok, et cette collision devait être d'autant plus sérieuse, qu'elle nous mettrait en présence non plus des forces si limitées d'El-Hadj-Abd-el-Kader, mais bien des troupes d'un puissant souverain, du véritable chef de la religion musulmane, du descendant direct du Prophète, d'un cherif authentique commandant à des populations fanatiques et ennemies acharnées des Chrétiens.

Réduit à l'impuissance sur notre territoire, à la suite des graves échecs qu'il avait subis coup sur coup, l'Émir avait eu recours à la politique et à la diplomatie pour relever ses affaires : il avait presque réussi, par ses habiles intrigues, à gagner à sa cause, sous prétexte de *djehad* (guerre sainte), Moula-Abd-er-Rahman, le Sultan du Marok. Pourtant, ce singulier monarque n'avait pas perdu la tête à ce point de s'aveugler sur les conséquences d'un conflit avec la France ; en outre, il redoutait pour lui-même l'ambition du fils de Mohi-ed-Din, et il n'éprouvait qu'une envie médiocre de le voir pénétrer plus qu'il ne convenait dans les affaires de son pays. Abd-er-Rahman sentait qu'il y avait là un danger qu'il devait mettre tous ses soins à conjurer. Aussi, l'Emir lui ayant fait, au commencement de cette année, des ouvertures directes pour une déclaration de guerre à la France, l'Empereur ne les avait-il accueillies qu'avec une froideur des plus marquées.

Néanmoins, comme l'idée de cette guerre était très populaire dans son empire, le Sultan évita soigneusement de donner trop de retentissement à son refus.

Mais l'Émir ne se découragea pas; il se borna à changer ses batteries: il avait compris — et c'était là du génie — que sa véritable politique était d'attirer les Français sur le territoire marokain, certain que, s'ils s'y laissaient entrainer, le Sultan serait contraint de leur faire la guerre. Pour atteindre ce résultat, il franchit, dans le courant de mars, la frontière marokaine, et pénétra sur notre territoire à la tête de quelques centaines de cavaliers, et raza les Beni-Sliman, fraction des Beni-Amer, qui était campée entre nos nouveaux postes d'Ouïzer't et de Sidi-Bel-Abbas, puis il rentrait au Marok avec un butin considérable.

Au lieu de se mettre à sa poursuite, le général de La Moricière prenait la résolution de créer des postes sur la frontière de l'Ouest; il venait d'établir un camp permanent à Saïda; il donna l'ordre au général Bedeau d'en former un autre à Sebdou; il choisit, en outre, à la Zaouïa de Lalla-Mar'nia, c'est-à-dire à l'entrée de la vallée qui conduit à Oudjda (Marok), l'emplacement d'un autre camp retranché, que les troupes se mirent aussitôt à élever.

Or, l'occupation du territoire de Lalla-Mar'nia fut le prétexte déterminant que mirent en avant des Marokains pour proclamer la *djehad* depuis Oudjda jusqu'à Meguedeur[1].

Émú à son tour, le gouvernement de Meknas[2] dirigeait des troupes sur Oudjda. La guerre était donc imminente; les

1. Que nous appelons *Mogador*. Les Arabes désignent cette ville sous le nom de *Souïra*.

2. Que nous nommons *Mekinez*.

habiles manœuvres de l'Émir avaient dès lors pleinement réussi [1].

Les troupes marokaines étaient commandées par Sid Ali-ben-Eth-Thaiyeb-El-Ghennaouï, *Amel* [2] ou Kaïd d'Oudjda : elles se composaient, outre les cavaliers irréguliers des tribus, qui étaient très nombreux, de 300 fantassins et de 1,500 cavaliers réguliers, parmi lesquels on comptait un fort détachement de la Garde Noire de l'Empereur, les *Abid El-Bokhari* [3], cavaliers fanatiques réputés pour leur bravoure et leur cruauté. Abd-el-Kader avait apporté à l'armée du Sultan marokain un appoint de 300 fantassins et de 500 cavaliers.

L'Empereur avait recommandé à El-Ghennaouï d'user de la plus grande circonspection ; il ne devait, sous aucun prétexte, prendre l'initiative de l'attaque.

Le 22 mai, Sid Ali-ben-Eth-Thaiyeb faisait sommer le général de La Moricière d'avoir à évacuer Lalla-Mar'nia, qu'il prétendait appartenir au Marok, et à se retirer jusqu'à l'ouad Thafna. Nous n'avons pas besoin de dire l'accueil qui fut fait à cette singulière prétention. Après avoir transmis notre réponse à son Souverain, El-Ghennaouï attendit ses ordres, bien résolu à ne pas s'écarter de la ligne de conduite qui lui avait été tracée. Mais il avait compté sans les circonstances, qui furent plus fortes que lui, et qu'il ne put maîtriser.

1. *Annales algériennes*. — Livre XXXVII.

2. Commandant de province, de circonscription au Marok. On donnait aussi le titre de *Kaïd* au commandant d'Oudjda.

3. Cavalerie régulière composée de Nègres faisant partie, comme les *Oudéïa*, de la garde impériale.

Cette garde, d'un effectif de 12,000 cavaliers, admirablement montés et bien armés, est redoutée même des tribus les plus puissantes du Marok, aux yeux desquelles elle passe pour invincible. — Léon Roches.

Le 30 mai, Sid El-Mamoun-Ech-Cherif, allié à la famille impériale, ayant amené à El-Ghennaouï un renfort de 500 fantassins, voulut voir de plus près, disait-il, le camp des Chrétiens, et, pour satisfaire cette imprudente fantaisie, il s'avança dans notre direction. Mais, comme il était facile de le prévoir, cette reconnaissance dégénérait bientôt en conflit: car, à peine les Abid El-Bokhari furent-ils à cheval, qu'ils se préparèrent au combat. De notre côté, en les voyant s'approcher, nos troupes se mirent en mesure de les recevoir comme ils le méritaient.

La fusillade s'engageait des deux côtés, mais l'affaire ne fut pas longtemps indécise; car, ébranlée tout d'abord par notre feu, puis chargée, avec leur impétuosité habituelle, par nos Chasseurs et nos Spahis, qui n'étaient pas fâchés de donner à ces fameux Abid une idée de la valeur de notre cavalerie, cette Garde Noire fut littéralement hachée à coups de sabre et mise en pleine déroute. Ceux qui parvinrent à échapper aux lames de nos cavaliers ne s'arrêtèrent qu'à Oudjda, et sans avoir eu un instant l'idée de faire tête à la poursuite.

Ce combat, dans lequel les Spahis de Yusuf prirent leur bonne part de gloire, se livra près de la koubba de Sidi-El-Aziz, sur l'ouad El-Mouïlah[1].

Pendant que l'Emir s'éloignait du théâtre de la guerre pour aller fomenter un mouvement insurrectionnel sur nos derrières, c'est-à-dire dans le pays des Zdama, le maréchal Bugeaud y arrivait avec des renforts considérables. Il faisait jonction, le 11 juin, avec le général de La Moricière, et pre-

1. *Annales algériennes.* — Livre XXXVIII.

nait, le même jour, le commandement des troupes réunies à Lalla-Mar'nia.

Voulant tout d'abord user des moyens de conciliation, le Maréchal écrivit à El-Ghennaouï pour lui proposer une entrevue avec le général Bedeau. Cette proposition ayant été acceptée par le chef marokain, le rendez-vous fut fixé au 16 juin, sur la rive droite de l'ouad El-Mouïlah, près de la koubba de Sidi-Mohammed-El-Ouïçani, c'est-à-dire entre les deux camps. Sid Ali-ben-Eth-Thaiyeb se présentait sur le point convenu avec 2,500 cavaliers de la garde marokaine, 600 fantassins et 2,000 irréguliers. Le général Bedeau, accompagné du commandant de Martimprey, de Sid Hammadi-Sakkal, ancien kaïd de Tlemsen, et de M. Brahamsha, interprète de la division d'Oran, arrivait de bonne heure avec quatre bataillons, et toute la cavalerie du corps expéditionnaire (quatre escadrons) sous les ordres du général de La Moricière. Ces forces témoignaient du degré de confiance que s'inspiraient réciproquement les deux chefs. Les deux troupes s'étant arrêtées à quelque distance l'une de l'autre, leurs chefs s'avancèrent, avec les interprètes, et entrèrent en conférence.

Mais les cavaliers irréguliers marokains s'étaient rapprochés insensiblement des parlementaires, et poussaient des vociférations assourdissantes; puis, bientôt, malgré les efforts d'El-Ghennaouï, les coups de fusil succédaient aux cris et aux menaces. Conservant son sang-froid, le général Bedeau se levait lentement, et disait au kaïd d'Oudjda de l'air le plus méprisant : « Les hommes cessent de parler quand les chiens aboient[1]. »

1. *Trente-deux ans à travers l'Islam*, par Léon Roches, ancien Interprète principal.

Tout naturellement, devant une pareille et si inqualifiable agression, la conférence était rompue, et la troupe française reprenait le chemin de son camp, sans la moindre précipitation, suivie à distance par les Marokains, qui tiraillèrent sans grande efficacité avec notre arrière-garde.

Mais le Maréchal, qu'on venait d'informer de ce qui se passait, était sorti du camp avec quatre bataillons, et se portait rapidement dans la direction de Sidi-Mohammed-El-Ouïçani. Dès qu'il était arrivé à hauteur du général de La Moricière, il avait fait reprendre l'offensive : pendant que nos huit bataillons, disposés en échelons, marchaient contre la droite des Marokains, notre cavalerie les chargeait par leur gauche avec une *furia* tellement foudroyante, qu'elle leur jeta, en un clin d'œil, plus de trois cents des leurs sur le carreau. « Conduits par le colonel Yusuf, dit un témoin oculaire, les Spahis se firent un trophée des cadavres de l'ennemi. »

Notre perte fut légère; mais nous comptions parmi nos morts deux officiers de Spahis de la plus grande valeur, les capitaines Savary de Rovigo et De La Chèvre.

Le colonel Yusuf, qui, toujours semblable à lui-même, avait fait preuve, dans cette affaire, de la plus périlleuse audace, avait enlevé un drapeau aux Marokains, après avoir abattu d'un coup de sabre celui qui le portait.

Le commandant des Spahis avait gagné là sa *seizième citation*, « pour avoir, dans la journée du 16 juin, disait le rapport du Maréchal Gouverneur général de ce même jour, conduit brillamment la charge contre les Marokains, près de Lalla-Mar'nia, et avoir pris un drapeau ».

Quoi qu'il en soit, le Maréchal essaya encore de la conciliation, bien qu'il comprît que l'impuissance du Gouvernement

marokain à se faire obéir de ses sujets, ne laissait qu'un médiocre espoir de rétablir la paix avant que ces masses, aveuglées par le fanatisme, eussent été châtiées vigoureusement, et de façon à ce qu'elles en gardassent la mémoire. Le Maréchal se décidait donc à marcher sur Oudjda, petite ville marokaine, qu'il occupait le 19 juin sans coup férir.

Après l'affaire du 16, qui leur avait été si fatale, les troupes marokaines s'étaient mises en retraite sur Thaza, au sud-ouest d'Oudjda, où le Maréchal ne resta qu'un jour; car, voyant que les troupes marokaines s'étaient déjà fort avancées dans l'intérieur, il ne crut pas devoir les y poursuivre, puisque, par le fait de leur retraite, elles se reconnaissaient vaincues. Il alla donc reprendre, en attendant l'effet de son *ultimatum* à l'empereur du Marok, son camp de Lalla-Mar'nia. Mais voyant que nos troupes n'avaient point dépassé Oudjda, les Marokains de Ghennaouï s'étaient rapprochés de cette ville. Nous devons dire pourtant qu'ils se montrèrent peu désireux d'en venir aux mains avec nous, et que leur fanatisme semblait avoir fort perdu de son intensité depuis les deux affaires du 30 mai et du 16 juin.

Quant à Abd-el-Kader, il avait reparu sur le territoire marokain; mais il n'y révélait sa présence que par l'envoi de quelques cavaliers, qui se bornaient à brûler de la poudre à notre arrière-garde.

A la suite de l'occupation d'Oudjda, que nous avions évacué le lendemain, le Sultan marokain, prétextant la violation de sa frontière, ordonna une levée en masse dans toutes ses *âmalat* (provinces).

Dans le courant du mois de juillet, l'Armée, qui attendait impatiemment, dans la triste plaine d'Oudjda, qu'on en vînt définitivement aux mains avec les Marokains, qui, eux-mêmes,

malgré le peu de succès de leurs entreprises, brûlaient d'envie de se mesurer une bonne fois avec les Chrétiens, l'Armée, disons-nous, n'eut à repousser, pendant un mois, que quelques attaques dont les Moghrebins n'eurent point lieu de se féliciter : ainsi, le 1er juillet, ayant cherché à engager le combat avec notre arrière-garde sur l'ouad Isly, quelques coups de fusil avaient suffi pour les mettre en déroute. Le 13 juillet, les cavaliers des tribus nous ayant attaqués sur la même rivière, que nous avions remontée le 11, les Spahis de Yusuf leur tuèrent une cinquantaine d'hommes, et reconduisirent le reste, le sabre aux reins, assez loin de notre camp.

Le 19, nos troupes rentraient à Lalla-Mar'nia[1].

Or, depuis quelque temps, Moula-Mohammed, fils du Sultan Moula-Abd-er-Rahman, était venu prendre le commandement des troupes marokaines, amenant avec lui des renforts considérables. Il avait fait connaître sa présence au maréchal Bugeaud par une sommation hautaine d'évacuer Lalla-Mar'nia. Cette ridicule injonction eut absolument le même résultat que celle qu'avait envoyée le kaïd El-Ghennaouï au général de La Moricière. Mais sa présence sur notre frontière avec une armée nombreuse, notre hésitation apparente, les intrigues d'Abd-el-Kader, n'étaient point sans produire une certaine agitation dans nos tribus, et cette situation ne pouvait se prolonger sans de grands inconvénients. Cependant le maréchal Bugeaud persistait dans sa résolution, celle d'attendre que l'armée marokaine fût au grand complet et aussi nombreuse que possible : « Plus j'en aurai devant moi, disait-il, mieux cela vaudra, et plus le succès est certain. » Il voulait, en effet, frapper un grand coup, lequel aurait le triple avantage de mettre

1. *Annales algériennes.* — Livre XXXVIII.

à jamais un terme aux projets ambitieux du Souverain du Marok, de consolider notre domination en Algérie, et d'ajouter une belle page aux annales glorieuses de la France.

Nous ne voulons point, malgré l'intérêt que présente cette admirable épopée de notre histoire militaire algérienne, raconter la glorieuse bataille d'Isly, laquelle est devenue classique dans l'Armée ; pourtant, tout en reproduisant plus spécialement les faits qui se rapportent à notre héros, nous ne pouvons nous dispenser, ne fût-ce que pour l'intelligence du récit, de dire quelques mots des opérations générales, les merveilleuses actions de guerre dont nous parlons n'étant, en définitive, que le résultat de la magnifique et mémorable journée du 14 août.

Nous ne pouvons mieux faire que de reproduire le récit d'un vaillant contemporain, d'un brillant acteur dans la bataille, d'un homme dont le maréchal Bugeaud[1] disait, dans son rapport au Ministre de la Guerre, le lendemain de la grande journée :

Je citerai — entre autres — mon Interprète principal, M. Léon Roches[2], qui se distingue en toute occasion de

1. *Le Maréchal Bugeaud, d'après sa correspondance intime et des documents inédits*, par le comte H. d'Ideville.

2. Léon Roches, qui veut bien nous honorer de son amitié, et qui a été successivement Interprète en chef de l'Armée d'Afrique, ancien Secrétaire intime de l'Émir Abd-el-Kader, et Ministre plénipotentiaire en Tunisie et au Japon, a écrit un livre — *Trente-deux ans à travers l'Islam* — d'un très grand intérêt, qui éclaire la belle figure de l'Émir d'un jour qui nous le montre sous un aspect tout à fait nouveau, c'est-à-dire sous ses côtés intimes.

Le livre de Léon Roches sera d'un grand secours pour l'auteur qui, plus tard, entreprendra d'écrire l'histoire des dix-sept premières années de la conquête de l'Algérie.

guerre, pour laquelle la nature l'avait fait. L'extrait que nous allons donner de la relation de M. Léon Roches, si bien placé, par sa position d'Interprète principal auprès du maréchal Bugeaud, pour voir, entendre et agir, nous initiera aux détails intimes des faits qui ont précédé cette splendide action de guerre.

« Dès le 10 août, écrivit-il, le Maréchal avait entre ses mains un travail que je lui avais remis, et qui contenait des renseignements aussi précis que possible sur l'emplacement du camp marocain, sur les diverses routes qui y aboutissaient, sur la composition de l'armée ennemie, enfin sur le nombre des cavaliers et des fantassins qui formaient l'armée du fils de l'Empereur.

» Les bruits répandus portaient le nombre des combattants à cent cinquante mille. C'était faux. D'après des renseignements dont l'exactitude a été vérifiée depuis, nous devions nous attendre à combattre 6,000 cavaliers réguliers de la garde de l'Empereur, 1,000 à 1,200 fantassins préposés à la garde de Moula-Mohammed, et environ 60,000 cavaliers composant les contingents des tribus de l'Est de l'Empire.

» La journée du 12 août avait été consacrée par le Maréchal à la rédaction des instructions données à chaque chef de corps. Il était fatigué plus que de coutume, et il s'étendit sur son lit de camp immédiatement après notre dîner.

» Dans la matinée, deux régiments de cavalerie, arrivant de France, étaient venus nous réjoindre, et les officiers des Chasseurs d'Afrique et des Spahis avaient invité tous les officiers du camp — que ne retenait pas leur service — à un punch donné en l'honneur des nouveaux arrivés.

» Sur les bords de l'Isly, ils avaient improvisé un vaste jardin, dont l'enceinte et les allées étaient formées par de splendides touffes de lauriers-roses et de lentisques. Des portiques de verdure garnissaient l'allée principale, qui conduisait à une vaste plate-forme également entourée de ces lauriers. Tout cet emplacement était merveilleusement illuminé par des lanternes de papier de diverses couleurs. Que ne trouve-t-on pas dans un camp français?

» En voyant les nombreux officiers de tous grades et de tou-

tes armes réunis dans ce lieu pittoresque, mes camarades et moi, composant l'État-major du Maréchal, regrettâmes vivement son absence. Il eût trouvé là une de ces occasions, qu'il recherchait, de se mettre en communication directe avec ses compagnons d'armes. Mais il était tellement fatigué, et puis, qui oserait troubler son repos?

» Moins astreint que mes amis aux règles sévères de la hiérarchie militaire, je me chargeai de la commission et retournai à nos tentes.

» Il s'agissait de réveiller notre illustre chef. Je reçus une rude bourrade. Mais il était si bon! En deux mots, je lui expliquai le motif de ma démarche. Il se couchait tout habillé. Aussi, n'eut-il qu'à remplacer par son képi *le casque à mèche* qui a donné lieu à la fameuse marche : « *La Casquett' du pèr' Bugemard* », et nous voilà partis! Il maugréa bien encore un peu durant le trajet de sa tente au jardin improvisé; car il nous fallut marcher pendant plus d'un kilomètre à travers les inégalités du terrain, embarrassés que nous étions par les cordes des tentes et les piquets des chevaux.

» Ces petites contrariétés furent vite oubliées. A peine, en effet, le Maréchal était-il entré dans l'allée principale, qu'il fut reconnu et salué par des acclamations qui l'émurent singulièrement. Chacun voulait le voir; les officiers supérieurs, les généraux n'avaient pas seuls le privilège de lui toucher la main. Enfin, il arrive sur la plate-forme où le punch est servi. Tous les assistants forment le cercle autour de lui. Les généraux et les colonels sont à ses côtés. Il n'a pas de temps à perdre, dit-il; il a besoin de se reposer pour se préparer aux fatigues de demain et d'après-demain[1].

» — Après-demain, mes amis, s'écrie-t-il de sa voix forte et pénétrante, sera une grande journée; je vous en donne ma parole!

» Avec notre petite armée, dont l'effectif s'élève à 6,500 baïonnettes et 1,500 chevaux, je vais aattquer l'armée du prince marokain, qui, d'après mes renseignements, s'élève à 60,000

1. Le maréchal Bugeaud était, à cette époque, âgé de soixante ans.

cavaliers. Je voudrais que ce nombre fût double, fût triple; car, plus il y en aura, plus leur désordre et leur désastre seront grands. Moi, j'ai une armée; lui n'a qu'une cohue. Je vais vous prédire ce qui se passera. Et, d'abord, je vais vous expliquer mon ordre d'attaque. Je donne à ma petite armée la forme d'une hure de sanglier. Entendez-vous bien? La défense de droite, c'est La Moricière; la défense de gauche, c'est Bedeau; le museau, c'est Pelissier, et moi, je suis entre les deux oreilles. Qui pourra arrêter notre force de pénétration? Ah! mes amis! nous entrerons dans l'armée marokaine comme un couteau dans du beurre!

» Je n'ai qu'une crainte, c'est que, prévoyant une défaite, ils ne se dérobent à nos coups. »

Chaque jour, le Maréchal ordonnait un fourrage. Tout ou partie de la cavalerie, appuyée par de l'infanterie, allait couper les blés, l'orge ou l'herbe nécessaires pour nourrir les chevaux et les bêtes de somme. Les Marocains, qui nous observaient, s'étaient habitués à cette opération, qu'ils entravaient parfois, mais qui ne leur inspirait aucun soupçon sur nos intentions. Le 13, le fourrage se fit comme d'habitude; mais toute l'Armée y prit part, et, à la tombée de la nuit, au lieu de rentrer au camp, on resta sur place. Défense expresse d'allumer le moindre feu, et même de fumer. Chaque cavalier tenait son cheval par la bride.

A une heure du matin, toute l'Armée se mit en marche, gardant le plus profond silence, dans la direction du camp marocain. A six heures du matin, nous venions de gravir une colline — Djerf-El-Akhdhar — qui nous séparait de l'ouad Isly, quand apparut à nos yeux le camp marocain; que dis-je, le camp? les camps marocains. Ils étaient au nombre de sept, et occupaient un espace plus grand que le périmètre de Paris.

A cette vue, tous les soldats poussèrent un hourrah formidable, et jetèrent en l'air la canne qui sert à soutenir leur tente-abri pendant la nuit et leur sac pendant les haltes de jour. Les Marocains commençaient à peine à sortir de leurs tentes. L'alerte fut vite donnée. Bientôt, nous les vîmes à cheval, et ils s'avancèrent en grand nombre pour nous disputer le passage de la rivière.

La petite Armée française se remit en marche dans l'ordre indiqué par le Maréchal. Après le passage de l'Isly, qui s'exécuta avec un ordre parfait sans nous coûter trop de pertes, elle s'avança au travers des masses marocaines qui l'enveloppaient complètement. Elle ressemblait, me disait un de nos cavaliers arabes, à un lion entouré par cent mille chacals.

Les Marocains opéraient sur nos petits bataillons des charges composées de quatre ou cinq mille cavaliers. Nos fantassins les laissaient arriver à petite portée; nos décharges de mousqueterie arrêtaient le premier rang, et le refoulaient sur le second, qui mettait tous les autres en désordre.

Pendant deux heures environ, ces charges se renouvelèrent avec le même insuccès, et toujours notre petite Armée s'avançait sans que les fameuses *défenses*, les généraux Bedeau et La Moricière, fussent obligées de faire former le carré à leurs bataillons, ainsi que le Maréchal en avait donné l'ordre, au cas où les charges des cavaliers marocains eussent été mieux conduites : on pouvait très justement dire que nous essuyions une pluie de balles. En effet, dans les charges que la cavalerie ennemie exécutait sur une grande profondeur, le premier et le second rang ayant seuls un tir un peu efficace, tous les autres étaient forcés de tirer en l'air, et je n'exagère nullement en disant que, tous, soldats, officiers et généraux, nous avons été atteints au moins une fois par des balles mortes.

Arrivé aux premières tentes, et voyant le désordre augmenter dans les rangs ennemis, le Maréchal lance sa cavalerie, qu'il avait gardée jusque-là entre les deux oreilles de *la hure*.

Notre cavalerie, dit un autre témoin occulaire, se forma par échelons, chargea avec une grande vigueur les cavaliers marocains qui étaient à notre gauche, et les dispersa après avoir jeté sur le carreau plusieurs centaines de ces terribles Moghrebins. Le premier échelon, composé de six escadrons de Spahis, et commandé par le colonel Yusuf, se précipita audacieusement sur le camp marocain, malgré le feu de onze pièces de canon qui couvraient le front de bandière. En un

clin d'œil, l'intrépide colonel avait imposé silence à cette artillerie en sabrant les servants sur leurs pièces, dont les Spahis s'emparaient avec un élan irrésistible.

Dans son rapport du 7 août, au Ministre de la Guerre, daté de son bivouac près de la Koudiat-Abd-er-Rahman, le maréchal Bugeaud indique le rôle brillant joué par le colonel Yusuf, à la tête de ses Spahis, dans cette glorieuse journée.

« La cavalerie ennemie, écrit-il, se trouvant divisée par ses propres mouvements et par ma marche, qui la coupait en deux, je crus le moment venu de faire sortir la mienne sur le point capital, qui, selon moi, était le camp, que je supposai défendu par de l'infanterie et de l'artillerie. Je donnai l'ordre au colonel Tartas d'échelonner ses dix-neuf escadrons par la gauche, de manière à ce que son dernier échelon fût appuyé à la rive droite de l'Isly.

» Le colonel Yusuf commandait le premier échelon, qui se composait de six escadrons de Spahis.

» Ayant sabré bon nombre de cavaliers, le colonel Yusuf aborda cet immense camp après avoir reçu plusieurs décharges de l'artillerie. Il le trouva rempli de cavaliers et de fantassins qui disputaient le terrain pied à pied. L'approche de trois escadrons du 2e de Chasseurs ayant donné une nouvelle impulsion aux Spahis, l'artillerie fut prise et le camp enlevé.

» Il était couvert de cadavres d'hommes et de chevaux. Toute l'artillerie, toutes les provisions de guerre et de bouche, les tentes du fils de l'Empereur, les tentes de tous les chefs, les boutiques des nombreux marchands qui accompagnaient l'armée, tout, en un mot, resta en notre pouvoir. Mais ce bel épisode de la campagne nous avait coûté cher : quatre officiers de Spahis[1] et une quinzaine de Spahis et de Chasseurs y avaient perdu la vie; plusieurs autres étaient blessés.

» L'infanterie n'avait pas tardé à suivre au camp les premiers échelons de cavalerie; l'ennemi s'était rallié en grosse masse sur la rive gauche de l'Isly, et semblait se disposer à reprendre le camp. L'infanterie et l'artillerie le traversèrent

1. MM. Damotte, Diter, Rosetti et Bou-Chakor.

rapidement; l'artillerie se mit en batterie sur la rive droite, et lança la mitraille sur cette vaste confusion de cavaliers se réunissant de tous côtés. L'infanterie passa alors la rivière sous la protection de l'artillerie; les Spahis débouchent, et sont alors suivis de près par les trois escadrons du 4e régiment de Chasseurs, et le quatrième échelon aux ordres du colonel Gagnon.

» Les Spahis, se voyant bien soutenus par la cavalerie et l'infanterie, recommencèrent l'attaque : l'ennemi fut vigoureusement poussé pendant une lieue; sa déroute devint complète. Il se retira, partie par la route de Thaza, partie par les vallées qui conduisent aux montagnes des Beni-Znassen.

» Il était alors midi; la chaleur était grande, les troupes de toutes armes fatiguées. Il n'y avait plus de bagages ni d'artillerie à prendre, puisque tout était pris. Je fis cesser la poursuite, et ramenai toutes les troupes dans le camp du Sultan.

» Le colonel Yusuf m'avait fait réserver la tente du fils de l'Empereur. On y avait déposé les drapeaux pris sur l'ennemi, au nombre de dix-huit, les onze pièces d'artillerie, le parasol de commandement de Moula-Mohammed, le fils du Sultan, et une foule d'autres trophées de la journée.

» Les Marocains ont laissé sur le champ de bataille au moins 800 morts, presque tous de la cavalerie; l'infanterie, qui était peu nombreuse, nous échappa en très grande partie à la faveur des ravins. Cette armée a perdu, en outre, tout son matériel. Elle a dû avoir de 1,500 à 2,000 blessés.

» Notre perte a été de quatre officiers (Spahis) tués; dix autres ont été blessés; de vingt-trois sous-officiers ou soldats tués, et de quatre-vingt-six blessés.

» Je n'entreprendrai pas d'énumérer toutes les actions d'éclat qui ont signalé cette journée; mais je ne puis me dispenser de citer les noms des militaires de tous grades qu'on a le plus remarqués.

» J'ai été parfaitement secondé dans la conduite de cette bataille, qui a duré quatre heures, par. . . . .
. . . . ; M. le colonel Yusuf, qui s'est hautement distingué dans le commandement des neuf escadrons formant le premier échelon de cavalerie, etc. »

Le colonel Yusuf avait gagné, à Isly, sa *dix-septième citation* à l'ordre de l'Armée.

Nous complèterons le récit de la bataille d'Isly par le rapport qu'adressait, le lendemain 15 août, du bivouac d'Isly, le colonel Yusuf au général de La Moricière, sous le commandement duquel il était placé dans cette mémorable journée.

Au bivouac d'Isly, le 16 août 1844.

Mon Général,

Ayant reçu l'ordre d'enlever, par une charge, le camp marocain, je donnai à mes escadrons l'ordre de bataille suivant : les Spahis, formés en colonne serrée par double escadrons, les escadrons du 4e de Chasseurs en colonne serrée en arrière du centre. Ma mission était de marcher directement sur la position; mais à peine avais-je franchi le premier rideau, que l'arrivée subite d'un goum considérable me fit changer mes dispositions. J'apercevais devant moi, une nuée de cavaliers dans le camp, lesquels prenaient une attitude offensive ; j'avais, en outre, sur ma droite, 3 à 4,000 cavaliers qui m'attaquaient en flanc. Je me trouvai, par suite, dans la nécessité de faire un à-droite, et je me lançai à la charge avec la 1re division, commandée par M. le commandant Favas, après avoir donné l'ordre au reste de ma colonne de rester en position dans la direction du camp.

Le premier mouvement fut couronné d'un plein succès. Je dispersai promptement ce grand rassemblement ; je tuai bon nombre de cavaliers, et, après trois ou quatre charges vigoureuses, je pus reprendre ma marche primitive. Je laissai, toutefois, pour couvrir ma droite, la division de Spahis que je venais de conduire à la charge, lui donnant pour soutien M. le commandant Cassaignolles, avec un de ses escadrons.

A la tête du reste de mes Spahis, suivis de très près par le 4e régiment de Chasseurs, je me lançai au galop sur le centre du camp impérial. Arrivé sur la première ligne de tentes,

nous fûmes un instant arrêtés par le feu de l'artillerie, qui tirait à quarante pas. Un brigadier de Spahis et son cheval venaient d'être coupés en deux par un boulet.

Je fis sonner la charge, et, sous une grêle de balles, Spahis et Chasseurs, d'un élan vigoureux et unanime, franchissaient et culbutaient cette ligne d'artillerie.

Au centre, je sabrais, avec le capitaine Jazon, les canonniers avant qu'ils eussent pu faire feu de leurs pièces, pendant qu'à droite, le capitaine Billioud enlevait deux pièces de montagne, et qu'à gauche, le commandant d'Allonville et les Chasseurs s'emparaient simultanément des cinq pièces de campagne.

Le combat n'était point pour cela fini : l'espace qui séparait le parc d'artillerie de la tente impériale était garni d'une nuée de fantassins et de cavaliers réguliers, qui nous opposaient une résistance individuelle très énergique.

Il fallait surmonter ces obstacles multipliés, et atteindre ce palais de toile que le Prince avait orgueilleusement laissé debout. La crête du rideau devint le théâtre de la lutte la plus vive : nous étions au milieu d'un cercle d'un feu d'autant plus incommode, qu'il était dirigé souvent par des ennemis invisibles. C'est ainsi que plusieurs officiers et soldats avaient succombé. Après avoir fait feu, et au lieu de se retirer, l'ennemi semblait parfois vouloir reprendre l'offensive. La charge énergique du brave 4e régiment de Chasseurs, commandé par le chef d'escadrons Crestey, dégagea les Spahis d'Alger de cette fâcheuse position ; le nouveau plateau fut enlevé, et l'ennemi repoussé jusqu'au gué de l'ouad Isly.

Pendant ce temps, M. le lieutenant-colonel de Crény arrivait, et nous prêtait un utile concours en me ramenant les trois escadrons que j'avais laissés sur la droite.

Pendant que nous combattions au camp, ces escadrons avaient eu eux aussi une chaude affaire : ils avaient perdu le lieutenant Damotte, mais ils étaient restés maîtres du terrain.

Tous mes escadrons étant ralliés, je reçus l'ordre de M. le lieutenant-général de La Moricière de traverser la rivière, et de faire une poursuite à peu près d'une lieue. Ce mouvement mit le comble à la terreur que les premiers combats avaient

inspirée aux Marocains, et l'arrivée de M. le Maréchal et le feu de son artillerie achevèrent leur complète déroute.

Onze pièces de canon, six drapeaux, le parasol du Prince. des chevaux de guerre, des armes, la tente impériale, des munitions, un parc considérable, un butin immense, le champ de bataille jonché de morts, sont les trophées de cette journée mémorable.

Ce magnifique combat nous a coûté, dans les Spahis : 4 officiers tués, 2 blessés, 1 brigadier et 4 spahis tués, 21 chevaux tués, 7 blessés.

Je citerai : dans le 4e de Chasseurs, M. le chef d'escadrons Crestey, commandant les trois escadrons, et dont le rapport fera connaître les officiers, sous-officiers et soldats qui se sont distingués. Je crois de mon devoir, cependant, mon Général, d'appeler votre bienveillance sur la bravoure et l'intelligence de MM. les capitaines de Loë et Ducrey : avec des officiers de cette trempe, et la troupe qu'ils commandent, j'aurais abordé un camp quelconque, eût-il été deux fois plus considérable.

Je citerai dans les Spahis : MM. les commandants d'Allonville, Favas, Cassaignolles ; les capitaines Affray, blessé à la jambe, — avec son cheval tué ; — Billioud, Jazon, Lambert ; Fleury, adjudant-major, a eu son cheval tué ; — les lieutenants Michel, Legrand, Mustapha-Ahmed, Ben-Aouda ; Gautrot, — a eu son cheval tué.

Les sous-lieutenants Du Barail, — blessé à la jambe, — Caïd-Osman, Féméliaux, de Moissac, Olivier, Bertrand ; Mohammed-Bou-Khouïa, — a pris un drapeau, — Ibrahim-ben-Abdy, Ben-Amar.

Le chirurgien-aide-major Stephanopoli, le vétérinaire en 1er Lagardère ; les adjudants Kobus et Lefebvre.

Les maréchaux-des-logis Candas, Ben-Sabor, — a pris un drapeau ; — Mohammed-ould-Hamida, — a pris un drapeau : Pigeon, de Bardiès, Cailleux, Lafayette, Mignot, Beguin, Cussin, Mossé, Chalamel, blessé ; Gide, Lhabib-ben-Amara, Weyer[1].

---

1. Le maréchal-des-logis de Spahis Weyer devenait, l'année suivante, le beau-frère de son colonel.

Les brigadiers Rousé, blessé dangereusement, — a pris un drapeau; — de Pradel, Kneur, Valentini, Bou-Djerid, Jacotot, Chafi-bel-Arbi, — a pris un drapeau.

Les Spahis Corvisier, — a pris un drapeau; — Dugommier, trompette, blessé, Bonnafosse, blessé, Courtais, trompette, de Douhet, Hugon, blessé, le brigadier Shameau, du 1er de Chasseurs, de planton près de moi.

YUSUF.

Nous trouvons dans le livre — déjà cité — de M. le comte d'Ideville, « *Le Maréchal Bugeaud* », un fait qu'il tient d'un témoin oculaire, et que nous hésitons d'autant moins à lui emprunter, qu'il appartient à notre récit, puisqu'il a eu pour auteur le colonel Yusuf.

Le lendemain de la bataille où nous venions de culbuter le fils de l'empereur du Maroc, le maréchal Bugeaud n'en était pas moins fort inquiet de la présence d'Abd-el-Kader, que les rapports lui signalaient marchant à une journée sur nos flancs.

Yusuf s'offrit pour avoir des nouvelles précises de l'Émir.

Plein de confiance dans la sagacité et la hardiesse de son chef de cavalerie indigène, le maréchal Bugeaud lui donna carte blanche.

Dans la soirée, Yusuf faisait choix de cent de ses meilleurs Spahis. Avec la dépouille des vaincus de la veille, il costumait ces Spahis en Marocains : coiffure pointue, long fusil à baïonnette, bernous noir; l'illusion était complète. Vers onze heures, par une nuit sombre, qui semblait favoriser l'exécution de son projet, il se mettait à la tête de sa bande de *Condottieri*, et la dirigeait vers la montagne.

Après avoir fait quatre ou cinq lieues dans un pays mamelonné, les coureurs qui étaient en avant tombaient sur un poste d'Arabes allant eux-mêmes en reconnaissance. A la vue de ces silhouettes armées, que le petit jour, prêt à poindre,

n'éclairait que d'une façon confuse, les cavaliers s'étaient approchés sans défiance de nos Spahis.

Mais lorsque, désabusés et reconnaissant leur erreur, ils voulurent fuir, Yusuf arrivait au galop avec le gros de sa troupe, les enveloppait, leur tuait quelques hommes qui voulaient résister, et faisait le reste prisonniers. Parmi ces derniers, celui qui paraissait être le chef fut immédiatement interrogé et fouillé. Or, ce chef, quel était-il? Tout simplement le *Khoudja* (secrétaire intime) d'Abd-el-Kader, porteur de son cachet officiel, et de lettres précieuses donnant exactement les renseignements si désirés sur la marche et les projets de l'Émir.

Je laisse à deviner la satisfaction démonstrative du Maréchal, lorsque Yusuf, rentrant au camp vers sept heures du matin, lui rendait compte de son audacieuse et intéressante expédition.

Du reste, ajoutait l'auteur de ce récit, nul plus que Yusuf n'était propre à ces coups de main hardis, à ces entreprises audacieuses. Sous le premier Empire, il eût été l'émule des Murat et des Lasalle. Pendant la période de nos grandes luttes contre Abd-el-Kader, il fut sans rivaux. Le maréchal Bugeaud, le général de La Moricière étaient ses protecteurs illustres ; ils avaient su tirer de cet homme de guerre, ingénieux et brave, des services inappréciables. Pendant cette rude campagne d'hiver, en 1842, quand nous étions, pour ainsi dire, bloqués dans Mascara, Yusuf devint le bon génie de notre petite armée. Fallait-il préparer une attaque contre les tribus redoutables qui nous enserraient de toutes parts, Yusuf, à pied, dans la neige jusqu'aux genoux, suivi de quelques hommes d'élite, passait la nuit à battre l'estrade, et ne rentrait qu'au matin après avoir reconnu l'emplacement et l'importance des feux de l'ennemi. Quel admirable chef de partisans !

Ne voyant plus d'ennemis devant lui, et n'ayant pas l'ordre, d'ailleurs, de pénétrer dans le cœur des États de Moula-Abd-er-Rahman, le maréchal Bugeaud s'embarquait à Djemâa-

R'azaouat[1], où il décidait l'établissement d'une garnison française. Le général de La Moricière reprenait le commandement des troupes de la frontière de l'Ouest.

Le Maréchal débarquait le 3 septembre à Alger, où il était accueilli par les manifestations de la plus vive sympathie. Par ordonnance royale du 18 de ce mois, le titre de DUC D'ISLY était donné au maréchal Bugeaud, en souvenir de la mémorable et glorieuse bataille du 13 août sur l'ouad de ce nom.

Le colonel Yusuf était rentré à son poste, à Alger, en même temps que le Maréchal.

Après avoir châtié, le 21 octobre, les Flicet-El-Bahar et soumis l'aghalik de Taourga, le Maréchal rentrait à Alger. Il s'embarquait, le 16 novembre, pour la France, où il allait prendre le repos dont il avait besoin. Le général de La Moricière était chargé de l'intérim.

1. Ce point prit plus tard le nom de *Nemours*.

CHAPITRE XX

I. Le colonel Yusuf vient en France pour demander raison, au Directeur de « *La Sentinelle de l'Armée* », d'un article odieux que cette feuille avait publié relativement à sa conduite à la bataille d'Isly, dont il fut un des héros. — II. Yusuf et la société française. — Son secrétaire le maréchal-des-logis Weyer. — Ce dernier l'accompagne à Paris. — Yusuf, épris de la sœur de son secrétaire, la demande en mariage. — Il abjure la religion mahométane et revient à celle de ses pères. — Son mariage et les circonstances qui l'accompagnent. — Le colonel Yusuf et sa jeune femme débarquent en Algérie. — Il la quittait, quatre jours après son arrivée à Alger, pour marcher à l'ennemi à la tête de ses Spahis. — III. Situation politique de l'Algérie au printemps de 1845. — L'Émir rentre en campagne. — IV. Le colonel Yusuf prend le commandement intérimaire de la province de Thithri. — V. Yusuf est nommé maréchal-de-camp au titre indigène, et prend le commandement des vingt escadrons de Spahis formés en une brigade de trois régiments. — VI. Le maréchal Bugeaud s'embarque pour la France.

I

Dans le courant de décembre 1844, « *La Sentinelle de l'Armée* » avait publié, sur la bataille d'Isly, un article dans lequel le colonel Yusuf était attaqué de la façon la plus odieusement mensongère. Ses éternels ennemis continuaient la guerre qu'ils lui avaient déclarée depuis qu'il était venu offrir ses services à la France, c'est-à-dire depuis le débarquement de nos soldats sur la plage de Sidi-Feredj, et la violence de ses détracteurs croissait en raison de l'éclat et du rayonnement de sa gloire. Nous avons vu ce qu'il a été à Isly, qui fut

l'une de ses plus magnifiques journées, et nous savons ce qu'a dit le maréchal Bugeaud de sa valeur héroïque dans son ordre du jour sur cette mémorable bataille.

Indigné de tant de perfidie, le colonel Yusuf demandait à profiter sans retard d'un congé d'un mois que lui avait accordé le maréchal Bugeaud avant son départ pour Excideuil, et s'embarquait, la rage au cœur, pour aller demander raison de cette grave offense au rédacteur de « *La Sentinelle* », à Paris, ou une rétractation publique. C'est à ce dernier parti que se résigna l'auteur de cette lâche diatribe.

II

Mais l'existence de Yusuf allait entrer dans une phase nouvelle : les voyages qu'il avait faits à Paris, le magnifique et sympathique accueil qu'il avait reçu, non-seulement à la Cour, mais encore au milieu de l'élite de la société française et de toutes les noblesses qui la composaient alors, lui avaient fait comprendre que, si la vie des Orientaux pouvait ne pas être sans charme, celle des Occidentaux n'en était point dépourvue non plus. Du reste, les souvenirs de son enfance lui remettaient en mémoire, bien que d'une manière un peu confuse, que, par son origine, il appartenait à cette société civilisée qu'il admirait, vers laquelle il se sentait attiré, et dont il avait été violemment séparé dès l'âge le plus tendre.

D'ailleurs, tout, chez lui, attestait cette origine : nature d'élite, caractère chevaleresque, de *la poésie en action*, selon l'expression si juste du prince Puckler-Muskau, grande âme et grand cœur, l'amour de la gloire et des aventures

périlleuses, toutes les délicatesses, toutes les générosités, tous les dévouements, toutes les élégances. Si nous ajoutons à ces brillantes qualités le don de la séduction poussé jusqu'à l'irrésistibilité, nous retrouvons là les perfections des nations de race latine et des civilisations avancées.

Nous le répétons, tout, chez Yusuf, révélait une origine de civilisé, d'homme du monde ; nous le savons, d'ailleurs, il faut plus d'une génération pour effacer ou modifier les signes caractéristiques des races, surtout lorsqu'il existe des différences aussi marquées que celles qui distinguent entre elles les races latines et sémitiques.

Aussi, dès que Yusuf parut, en 1830, au milieu de la société française, s'y trouva-t-il aussi aisé, aussi peu emprunté, aussi au courant des usages du monde que s'il ne l'avait quitté que depuis quelques années seulement. Son premier voyage à Paris, nous le répétons, et son séjour dans un milieu où dominaient les femmes, ces admirables éducatrices de l'homme, ces charmantes conservatrices de la galanterie française; son séjour en France, disons-nous, avait achevé de le ramener tout à fait à son monde d'origine, à ses délicatesses, à ses goûts, à ses usages, à ses plaisirs, à ses habitudes. Grand seigneur jusqu'aux moëlles, avec tous les instincts des races d'élite, il s'assimilait sans étude et sans effort tout ce qu'il y avait de beau, d'élevé, de distingué, de magnifique aussi bien dans l'ordre moral que dans l'ordre matériel ; aussi, au contact, au frottement de cette société française, où sa remarquable beauté, sa rare distinction, son élégance, et surtout ses merveilleuses actions de guerre et ses mystérieuses aventures, l'avaient fait admettre sans conteste, s'était-il *désorientalisé*, et avait-il pris rang dans cette société si séduisante et si spirituelle du règne de Louis-Philippe.

Dès ce moment, Yusuf avait conçu et nourri le projet de s'y mêler davantage ; mais, avant de se décider à ce grand acte, qui devait modifier si essentiellement les conditions de son existence, et dont la réalisation ne serait pas, très probablement, sans présenter de nombreux obstacles, il voulait avoir augmenté encore la somme de gloire qu'il s'était acquise dans les combats, afin d'être plus digne de la destinée qu'il avait rêvée.

Nous étions à la fin de 1844, et, sous l'influence de cette idée, qu'il trouvait mûre pour la réalisation, le colonel Yusuf avait demandé au maréchal Bugeaud, qui devait se rendre prochainement en France, un congé dont il ne devait profiter que lorsqu'il en jugerait le moment opportun.

Nous avons vu plus haut qu'un article odieux attaquant grossièrement sa réputation militaire, et que venait de publier « *La Sentinelle de l'Armée* », avait précipité son départ pour Paris, avec la résolution d'en demander raison à son auteur, ou, à son défaut, au Directeur de cette feuille.

Les conséquences de ce voyage eurent, sur l'avenir de Yusuf, les effets les plus imprévus, et vont nous le montrer sous un jour tout nouveau... Notre héros était certainement trop complet pour que la guerre et les combats suffisent seuls à son bonheur et lui prissent toute sa vie. Sa nature si aimante aspirait aux joies de la famille, qu'il avait si peu connues, et il ne doutait pas, qu'un jour ou l'autre, la destinée ne le mît sur le chemin du bonheur rêvé.

La réalisation ne se fit pas attendre, en effet, et nous ne pouvons résister au désir de faire connaître quelques détails de cette période si intéressante de la vie du colonel Yusuf. Nous les tenons d'un de ses plus vieux amis, témoin de tous les incidents qui marquèrent cette phase de son existence, et

nous croyons ne pouvoir mieux faire que de lui céder notre plume d'historien de guerre pour lui permettre de nous faire ce récit:

Il est à remarquer, nous écrivait cet ami, que tout ce qui arrivait à Yusuf présentait un caractère spécial d'originalité, un cachet de singularité poétique qui donnait à ses moindres actes, quels qu'ils fussent, un intérêt des plus puissants. Yusuf ne faisait rien comme les autres, et l'on eût dit qu'une créature surnaturelle — ange ou *djenn*[1] — présidait à ses œuvres, le guidait, le protégeait dans le chemin de la vie. En effet, chez lui, rien de banal, de convenu; dans ses actions, d'ailleurs, l'imprévu avait toujours la plus large part, et la cause la plus infime, en apparence, amenait parfois les résultats les plus grandioses et les plus inattendus.

Son mariage et son retour à la foi chrétienne, en sont un frappant exemple, et tout en regrettant de ne pouvoir — obligé à une certaine réserve — vous raconter les circonstances si étrangement poétiques qui précédèrent son union, je veux du moins vous en dire les principaux incidents.

Au moment de son départ pour Paris, le colonel avait près de lui, en qualité de secrétaire, un jeune homme d'excellente famille, le maréchal-des-logis Weyer[2], qui lui

1. *Djenn*, génie.

2. Le maréchal-des-logis Weyer, qui, pendant les cinq années qu'il passa sous les drapeaux, — 1843-1848, — s'était fait un nom au milieu de la brillante et vaillante jeunesse militaire de ces temps héroïques, comptait les services suivants : Engagé volontaire au 4e de Chasseurs d'Afrique en mars 1843. — Passé aux Spahis quelque temps après. — Détaché, en qualité de secrétaire, auprès du colonel Yusuf. — Brigadier au même corps en juillet de la même année. — Maréchal-des-logis en novembre suivant. — A fait la campagne du Maroc en 1844. — A été cité à l'ordre de l'Armée du maréchal Bugeaud, à la suite de la bataille d'Isly, pour sa belle conduite à l'affaire sur l'ouad El-Mouïlah : « A rapporté sur son cheval le brigadier Baure, grièvement blessé, et a arraché des mains des Marokains, avec l'aide du brigadier Bessy, le corps du capitaine de Rovigo, tué à l'ennemi. » — Décoré à la suite de ce fait d'armes, sur la proposition du maréchal Bugeaud. — Promu sous-lieutenant en mai 1846 au 2e de Hussards. — Démissionnaire en juillet 1848.

avait été recommandé par une de ses cousines, Mme la comtesse Guilleminot, veuve en secondes noces du général de ce nom. Le colonel Yusuf, qui avait servi sous les ordres du général, avait conservé pour sa mémoire un véritable culte de reconnaissance; aussi, devenait-il de suite, pour le jeune Weyer, le plus paternel et le plus bienveillant des chefs. Sachant que sa famille habitait Paris, il lui offrit de l'accompagner, ce qui fut accepté avec joie.

Dès son arrivée, le colonel Yusuf s'empressa d'aller faire une visite à Mme la comtesse Guilleminot, qui passait cet hiver chez Mme Weyer, et c'est ainsi qu'il vit pour la première fois celle qui, pendant vingt ans, devait réaliser tous ses rêves de bonheur.

Il emportait de cette soirée une impression ineffaçable, et, quelques jours après, il confiait ses sentiments à Mme Guilleminot et la priait de demander pour lui la main de Mlle Weyer.

La réponse si impatiemment désirée se fit attendre. Elle était pénible et difficile à dire... Mais, devant les instances du colonel, il fallut enfin lui apprendre que, si honorée et si touchée qu'elle fût de sa demande, Mme Weyer ne consentirait jamais à donner la main de sa fille à un Musulman.

Cet obstacle, qu'il n'avait pas prévu, parut insurmontable au malheureux colonel et le désespéra! — car, disait-il, plus je sens le bonheur de ma vie attaché à cette union, plus je regarderais comme indigne de moi et de celle que j'aime de devenir un *renégat*[1] pour un motif purement humain... Dieu seul, peut me venir en aide!

Deux semaines se passèrent ainsi, n'apportant aucune solution, aucune espérance à cette douloureuse situation, lorsqu'un jour, rentrant chez lui plus désespéré que jamais,

1. Le colonel Yusuf était d'autant plus fondé dans ses préoccupations à cet égard, que l'auteur des « *Annales algériennes* », Pellissier de Reynaud, dans son récit de la première expédition de Médéa, en novembre 1830, lui attribue déjà cette épithète injurieuse, bien que le jeune Youçouf — un enfant de six à sept ans — n'ait jamais été fait Musulman que par la violence lorsqu'il fut enlevé par les pirates barbaresques, et vendu au Bey

Yusuf passa devant une petite chapelle attenante à une Maison religieuse, près des Invalides... Cédant à une sorte de pressentiment, d'inspiration, il fit arrêter sa voiture et y entra... La nuit était presque venue, et l'église eût paru sombre, si la chapelle de la Vierge, resplendissante de lumières et de fleurs, n'eût attiré tous les regards. Une famille en descendait les degrés; on venait d'y consacrer un petit enfant à la madone.

Entraîné comme par une force irrésistible, Yusuf se dirigea vers la chapelle, et, agenouillé devant l'autel, perdu comme dans une sorte d'extase, de ravissement mystique, il lui sembla qu'un voile s'écartait de ses yeux. Tout ce qui lui paraissait impossible hier avait disparu ! Les souvenirs de son enfance semblaient remonter vers lui ! Il avait été chrétien inconsciemment; il voulait redevenir chrétien de cœur et de foi !

Le lendemain, 5 janvier, le colonel Yusuf était fiancé à Mlle Weyer. M. l'abbé Jousselin, curé de Sainte-Elisabeth-du-Temple, ami de la famille, et l'un des prêtres les plus éminents du diocèse de Paris, avait accepté la mission d'instruire le catéchumène dans sa nouvelle foi[1], et le 14 février, à six heures du soir, avait lieu dans la sacristie de l'église, et dans le plus grand secret, la touchante cérémonie du baptême... Le colonel Yusuf, qui accomplissait ce grand acte avec une foi profonde, avait demandé que personne n'y assistât en dehors de Mme Weyer, de ses enfants, de l'Intendant général Genty de Bussi et de Mme Genty de Bussi, qu'il avait choisis comme parrain et marraine.

---

de Tunis, ainsi que nous l'avons raconté plus haut. C'est dans les termes suivants qu'il entamait sa guerre de vingt ans contre Yusuf : « A une lieue en avant de Blida, l'Armée rencontra une forte troupe de cavaliers arabes dont les intentions paraissaient hostiles. Le général en chef (Clauzel) envoya vers eux un jeune *renégat italien* nommé *Joseph*, appelé à jouer plus tard un rôle remarquable. »

1. Ce fut le Père Régis, l'illustre fondateur de La Trappe de Sthaouali, qui compléta l'instruction religieuse de Yusuf ; il eut la joie de lui voir remplir, jusqu'à sa mort, tous les devoirs de sa nouvelle religion avec la simplicité et la foi du vrai chrétien.

Cette mesure était d'autant plus sage, que tout Paris était occupé de cet évènement, et qu'on évitait ainsi de transformer en spectacle une cérémonie d'un caractère si éminemment sacré... Rien, en effet, ne fut plus touchant et plus poétiquement religieux que ce retour du jeune captif des pirates barbaresques à la foi de ses pères. Et c'était son amour pour la jeune chrétienne qui avait fait ce miracle!

Le mariage, et pour les mêmes raisons, fut célébré le 1er mars, à neuf heures du soir, dans une chapelle de Saint-Thomas-d'Aquin. Seuls, les plus proches parents de la jeune fille et les témoins y assistaient. Ceux du colonel Yusuf étaient le général duc de Mortemart qui, depuis 1836, l'honorait d'une affection presque paternelle, et le général baron d'André. Horace Vernet lui servait de père. Ceux de Mlle Weyer étaient son frère et son beau-frère, et l'un de ses oncles remplaçait le père.

Le 27 mars suivant, le colonel et Mme Yusuf débarquaient à Alger et se rendaient de suite à Dar-El-Kiat, maison mauresque qui avait été attribuée au colonel commandant les vingt escadrons de Spahis, et dont le Gouvernement venait de lui faire la cession, par une vente de gré à gré, en récompense de ses services.

Le 31 mars, c'est-à-dire quatre jours après, le colonel Yusuf quittait sa jeune femme pour se remettre à la tête de ses Spahis, et il reprenait, dès les premiers jours de mai, cette chasse implacable à l'Émir dans laquelle il devait encore se couvrir de gloire.

III

Nous avons dit, dans le chapitre précédent, que le maréchal Bugeaud s'était embarqué, le 16 novembre 1844, pour aller jouir en France d'un repos qu'il avait si glorieusement gagné, et que le général de La Moricière était chargé de faire l'intérim de Gouverneur général.

Avant de reprendre notre récit des services et de la vie militaire du colonel Yusuf, nous voulons montrer quelle était la situation politique de l'Algérie au moment du départ du Maréchal, c'est-à-dire trois mois après la bataille d'Isly, laquelle avait eu tant de retentissement dans nos tribus, surtout dans celles de l'Ouest de nos Possessions. Sans doute, cet important évènement n'avait pas été sans donner à réfléchir, non-seulement à l'Émir, mais encore aux tribus qui marchaient sous ses drapeaux.

Mais comme, en définitive, rien n'arrive que par la volonté de Dieu, — et l'Émir et ses adhérents en étaient bien persuadés, — et que le Tout-Puissant alterne les succès et les revers, il n'y avait pas de raisons pour désespérer, et pour croire qu'il n'y aurait plus de beaux jours pour l'Islam. Embusqué à quelque distance de notre frontière du Marok, Abd-el-Kader attendait patiemment que ses partisans de la province d'Oran fussent revenus de la stupeur que leur avait causée la défaite si complète de l'armée marokaine, pour reparaître au milieu d'eux et reprendre la campagne.

Prévoyant que cette sorte de trêve, de suspension d'armes, serait sans durée, le général de La Moricière, qui, nous l'avons

dit, faisait l'intérim de Gouverneur général, avait profité de ce répit pour créer de nouveaux postes et fonder des établissements militaires, particulièrement sur la lisière du Tell de notre province de l'Ouest.

Dès les premiers jours de 1845, on remarquait une mauvaise disposition d'esprit chez les indigènes de cette région, surtout chez ceux de la vallée du Chelef et du Dhahra, disposition née précisément de la création des postes dont nous venons de parler, lesquels présageaient une intention de permanence sur leurs territoires. L'Émir ne pouvait moins faire que de profiter de cette situation que nous avions créée; aussi, en présence de cette sourde agitation qui se manifestait surtout dans l'Ouest de la province d'Oran, lança-t-il ses émissaires là où il le croyait utile à sa cause.

Nos généraux attendaient, pour entrer en campagne, que la situation se dessinât plus nettement afin de juger où ils porteraient leurs efforts : c'est par la mystérieuse et dramatique affaire du poste de Sidi-Bel-Abbas que se rouvrent les hostilités. Ce coup de main, qui marque la haine que les indigènes nourrissent contre nous, décide le général de La Moricière à prendre, sans retard, des mesures énergiques pour parer à toutes les éventualités. Il établit un camp permanent à Dhaïïa.

On apprenait, en même temps, que l'Émir avait quitté le Marok et pénétré sur notre territoire au Nord du Chothth-El-R'arbi.

Le général Cavaignac, qui était chez les Oulaça, se portait sans retard vers Sebdou. Apprenant que l'Émir file vers l'Est, et que, dès lors, Tlemsen n'est plus menacé, le général revient sur les Oulaça, qui, pendant sa courte absence, se sont révoltés; puis, après les avoir réduits, il se transportait

de nouveau dans la direction de Sebdou pour fermer cette porte du Tell à El-Hadj-Abd-el-Kader.

Le général Korte couvre le pays vers Sidi-Bel-Abbas et Dhaiïa, et La Moricière manœuvre dans la direction de Saïda. Le colonel Géry prend position du côté de Frenda. Par suite de ces combinaisons, il est à peu près impossible à l'Émir de pénétrer dans le Tell de la province d'Oran sans se heurter contre une de nos colonnes.

Cependant, comme il lui était possible de se porter, par le Sud, vers le Haut-Chelef, et de gagner de là l'Ouanseris, où une insurrection venait d'éclater, le général de La Moricière lança une colonne dans la direction de Stiten et de Brizina.

Le commandement de cette colonne fut confié au colonel Géry, qui arriva devant le premier de ces ksour dans les derniers jours d'avril, sans avoir, d'ailleurs, rencontré d'ennemis. Il trouve les tribus de cette région, à l'exception de celle des Oulad-Sidi-Ech-Cheikh, dans des dispositions qui lui paraissent pacifiques.

Le colonel Géry remonte ensuite vers El-R'açoul, ksar devant lequel il arrive le 27 avril; puis il se dirige sur le Kheneg-El-Arouïa, défilé rocheux très étranglé et d'une défense des plus faciles. Sid Hamza-ould-Sidi-Abou-Bekr, le chef des Oulad-Sidi-Ech-Cheikh, — dont la famille jouera plus tard un rôle considérable dans le Sahra, — Sid Hamza, disons-nous, tente d'arrêter en ce point la marche de la colonne; mais le passage est forcé et le colonel Géry se dirige sur le Ksar-Brizina, qui, bien qu'appartenant aux Oulad-Sidi-Ech-Cheikh, n'en fait pas moins sa soumission.

En remontant vers le Nord, la colonne Géry eut à combattre un fort parti de cavaliers de cette tribu, qui, dans cette rencontre, perdit 50 hommes.

Le 9 mai, le colonel Géry avait regagné Goudjila, d'où il était retourné à Frenda.

Cette expédition, qui n'était pas sans hardiesse, en ce sens que c'était la première fois qu'une de nos colonnes visitait cette région, eut pour effet d'arrêter l'Émir dans sa marche vers l'Est : il rétrogradait vers le Chothth-Ech-Chergui, et s'arrêtait à Kheneg-El-Azir. Le colonel Géry quittait de nouveau Frenda, et se portait dans le Sud ; mais, dès son arrivée à Aïn-El-Guethifa, à la pointe orientale du Chothth-Ech-Chergui, l'Émir, qui, sans doute, n'avait pas jugé prudent de l'attendre au Kheneg-El-Azir, s'empressait de regagner le Marok.

Le mouvement du général Cavaignac vers le Chothth-El-R'arbi l'avait, d'ailleurs, décidé à ne pas trop s'attarder sur notre territoire.

Pendant que ces faits se passaient dans l'Ouest, une insurrection éclatait dans le Dhahra et dans la vallée du Chelef : un prétendu cherif de la confrérie des Khouan de Moulaï-Eth-Theiyeb, et qui, bientôt, ne fut plus connu que sous le surnom de Bou-Mâza, était venu prêcher la guerre sainte, pour son propre compte, chez les Oulad-Younès du Dhahra d'Oran, puis il s'était porté, à la tête de 5 à 600 hommes, dans la direction d'Orléansville, chef-lieu de la subdivision de ce nom. Le colonel de Saint-Arnaud, qui commandait sur ce point, marche à sa rencontre, et le bat, le 14 avril, à Aïn-Meran ; puis il se transporte au cœur même du Dhahra, foyer de l'insurrection. Il y est bientôt rejoint par le général de Bourjolly avec les troupes de Mostaghanem, et par le colonel Canrobert avec celles de Tenès. Ces troupes livrent combat, le 18 avril, aux bandes de Bou-Mâza, lesquelles ne tiennent pas et se dispersent.

Le 28 du même mois, Bou-Mâza vient attaquer Orléansville. Il va sans dire que ce fut sans le moindre succès.

Le maréchal Bugeaud, qui s'était mis en route, le 3 mai, à la tête de la colonne expéditionnaire du Dhahra, arrivait le 9 sur le pays soulevé. Malgré des pluies torrentielles de chaque jour, les tribus de l'Ouanseris, qui évitaient avec le plus grand soin tout engagement avec ses troupes, furent poursuivies, harcelées et finirent par se disperser et fuir devant elles, sans laisser au Maréchal la satisfaction de leur infliger un châtiment sérieux. Quant à Bou-Mâza, il disparut poursuivi par notre agha El-Hadj-Ahmed, qui le serrait de près, et qui lui tua tous ses compagnons, lui prit ses chevaux, son drapeau, et des mulets chargés de poudre et d'argent.

Le maréchal Bugeaud rentrait à Alger le 12 juin. Il laissait le commandement à son chef d'État-Major, le colonel Pelissier, qu'il chargeait du désarmement des tribus soulevées, et du soin de châtier celles qui avaient accueilli et soutenu Bou-Mâza.

Les colonnes placées sous les ordres des colonels Ladmirault et Saint-Arnaud devaient, concurremment avec celle que commandait le colonel Pelissier, manœuvrer dans le Dhahra d'abord et ensuite dans l'Ouanseris, régions où la répression était restée incomplète.

IV

Pendant l'été de 1845, c'est-à-dire de juin au mois d'août, ayant été appelé à commander par intérim la province de Thithri, le colonel Yusuf rayonna, avec une colonne mobile, dans le Tell de la province d'Alger et sur les Hauts-Plateaux. Il marcha aussi avec le maréchal Bugeaud dans son expédition

de l'Ouanseris ; mais, contrairement à ses habitudes, il n'y trouva pas, tout d'abord, l'occasion de ces coups de main retentissants qui avaient marqué son long séjour dans la province de Constantine. En revanche, la campagne d'automne contre l'Émir Abd-el-Kader va le dédommager largement du repos relatif que lui avaient laissé les évènements. Nous devons dire cependant que sa présence sur les points où il était le moins attendu avait facilité, par d'heureuses diversions, les opérations des diverses colonnes qui manœuvraient sur la ligne de ceinture du Tell pour en fermer les portes à l'Émir.

Entré en campagne le 3 mai, Yusuf ne descendait de cheval que le 30 juillet.

V

L'importance du commandement qui avait été confié à Yusuf, — celui des vingt escadrons de Spahis, — jointe à ses remarquables services, ne permettaient pas de le laisser plus longtemps dans le grade de colonel ; il lui fallait, d'ailleurs, une autorité qui lui permît de faire mieux sentir sa main dans les trois provinces. Aussi, ces considérations décidèrent-elles le maréchal Soult, alors Ministre de la Guerre, à le proposer pour le grade de maréchal-de-camp au titre indigène. Une ordonnance royale du 19 juillet 1843 lui conférait ce grade et lui donnait le commandement des Spahis, qui avaient été réunis en une brigade formée de trois régiments, dont un était affecté à chacune des trois provinces.

Yusuf prenait dès lors, avec l'uniforme français de son grade, le titre de « Général commandant la cavalerie indigène. » Il était nommé, en même temps, Inspecteur général des trois régiments de Spahis composant cette brigade. Le 20 août, le général Yusuf partait de Mustapha, sa résidence, pour inspecter le régiment de la province de l'Ouest.

VI

Le maréchal Bugeaud s'embarquait pour la France le 4 septembre. Ce voyage avait pour but de conférer avec le maréchal duc de Dalmatie, Président du Conseil, sur les affaires de l'Algérie, et, particulièrement, sur les questions intéressant la colonisation militaire.

Si l'on ne me comprend pas, disait-il le 21 août à son ancien aide-de-camp de Saint-Arnaud, si l'on ne veut pas me comprendre, je ne reviendrai pas. Si tout s'arrange, comme je le crois, je serai à Alger dans les premiers jours de novembre.

L'intérim du Gouverneur général était laissé de nouveau au commandant de la province d'Oran, le général de La Moricière.

CHAPITRE XXI

I. — L'agha El-Hadj-Ahmed et cinq Spahis sont tués dans un guet-apens qu'a tendu Bou-Mâza à ce chef indigène. — Lettre du Gouverneur général au sujet des indemnités à accorder aux familles de ces Spahis. — II. L'Émir reconstitue ses forces pour reprendre les hostilités. — Il franchit de nouveau notre frontière de l'Ouest, et envahit le territoire de la subdivision de Tlemsen. — En présence de cette situation, qui s'assombrit de jour en jour, l'Armée et la population algérienne réclament le retour du maréchal Bugeaud, en congé en France. — Une lettre du Maréchal au général Yusuf le rassure au sujet des bruits de son non-retour en Algérie. — III. Arrivée du maréchal duc d'Isly à Alger. — La population lui fait un accueil des plus enthousiastes. — IV. Dispositions militaires prises par le Maréchal, et choix d'une ligne de défense au centre de ses opérations. — V. Les principaux lieutenants du maréchal Bugeaud à cette époque. — VI. Bou-Mâza et ses similaires les pseudo-cherifs. — VII. Le général Yusuf et l'Émir El-Hadj-Abd-el-Kader.

I

Nous avons dit plus haut que notre agha d'Orléansville, El-Hadj-Ahmed, qui, dans la campagne du printemps dans l'Ouanseris, s'était mis à la poursuite de Bou-Mâza, lui avait tué ses compagnons, pris son drapeau et deux mulets chargés de poudre et d'argent ; or, l'*Homme à la Chèvre* n'avait point oublié cette attaque, et s'était promis de se venger : il en trouva l'occasion au mois de juillet suivant en venant lui donner la mort au milieu du cortège nuptial de son fils : toute la noce fut enlevée dans une razia.

Cinq de nos Spahis ayant été tués dans ce guet-apens, le général Yusuf s'était empressé d'écrire au maréchal Bugeaud,

à la date du 22 juillet, pour en obtenir les indemnités qui étaient dues aux familles de nos cavaliers par suite des pertes qu'elles avaient éprouvées dans cette affaire.

Le Maréchal lui faisait la réponse suivante :

ÉTAT-MAJOR GÉNÉRAL
de l'Algérie
—
Cabinet
—

Alger, le 23 juillet 1845.

Mon cher Général,

Je n'avais pas attendu votre lettre du 22 de ce mois pour donner l'ordre au colonel de Saint-Arnaud d'indemniser les Spahis[1] et leurs familles des pertes qu'ils avaient éprouvées, sur les prises qui seront faites sur la fraction des Sbeah, auteurs du guet-apens dans lequel l'agha Hadj-Ahmed et cinq Spahis ont perdu la vie.

Je ne vois pas d'inconvénients à les exempter, *mais pour cette année seulement*, de l'àchour, et je donne des ordres dans ce sens à Orléansville.

Je crois, du reste, savoir que le colonel de Saint-Arnaud a déjà, dans la ghazia précédente, cherché à les indemniser d'une partie des pertes en chevaux qu'ils avaient pu éprouver soit par le feu de l'ennemi, soit par suite des fatigues de la guerre. Je pense donc que les nouvelles dispositions que je prends les empêcheront d'être lésés en aucune façon.

Recevez, mon cher Général, l'assurance de ma considération très distinguée.

Le Gouverneur général,
Maréchal DUC D'ISLY.

1. Il s'agit ici des Spahis que le commandant d'Orléansville, colonel de Saint-Arnaud, avait donnés comme escorte d'honneur à El-Hadj-Ahmed, et dont cinq avaient été tués.

II

Mais divers symptômes présageaient, en septembre, que de nouveaux désordres ne tarderaient pas à éclater. En effet, sur plusieurs points, on signalait de prétendus cherifs, qui tous s'affublaient du surnom de Bou-Màza. Le véritable — celui des Oulad-Younès — avait reparu dans la vallée du Chelif peu de temps avant le départ du Gouverneur général. Traqué par nos troupes, il se retirait chez les Fiita; on le signalait bientôt chez les Beni-Menaceur, puis dans le Djebel-Dira.

Le général de Bourjolly marche contre les Flita le 18 septembre. Pendant que cet officier général est aux prises avec les gens de cette tribu, de graves événements se passaient dans la subdivision de Tlemsen : Abd-el-Kader avait conservé sa position sur la frontière du Marok. Sa Zmala ou Deïra, campée alors à la Melouïa, sur le versant du Djebel-Azgan et du Djebel-Touzia, se grossissait par des infiltrations incessantes, et à ce point qu'à la fin de l'été, il comptait près de 6,000 tentes autour de la sienne.

Dès lors, l'Émir n'hésite plus à agir : il traverse de nouveau la frontière à la tête d'une troupe nombreuse de cavaliers et de fantassins ; aussi, dès qu'il paraît dans la vallée de la Thafna, les tribus se déclarent-elles en sa faveur. Le général Cavaignac sort de Tlemsen et se met en campagne.

C'est du 21 au 26 septembre que se jouait, non loin du poste de Djemà-R'azaouat, la sanglante partie de Sidi-Brahim, qui eut, en Algérie et en France, un si douloureux retentissement.

La situation s'assombrissait de plus en plus chaque jour; aussi, l'Armée et la population réclament-elles à grands cris le retour du Maréchal, qui jouissait d'un congé dans sa terre de La Durantie.

La lettre suivante, qu'il écrivait au général Yusuf à la date du 1er octobre, atteste que l'intention qu'on lui prête de ne point revenir en Algérie n'est pas exacte.

Excideuil, le 1er octobre 1845.

Mon cher Général,

J'ai lu avec bien de l'intérêt votre lettre du 20 septembre, et je la communique au Ministre pour ce qui touche les Spahis et Pelissier. Ce que vous dites, je l'ai dit bien des fois; mais je suis bien aise de mettre sous les yeux du Ministre votre opinion à côté de la mienne.

Je suis bien touché de ce que vous me dites des craintes et des regrets qu'inspire l'opinion que je ne reviendrais pas en Algérie. Je crois qu'à cet égard, vous pouvez hardiment rassurer les esprits. Le Gouvernement a le désir de me voir reprendre mon poste; il ne refusera donc pas la Commission que je demande. Je la crois indispensable pour constater les résultats obtenus et que nient beaucoup de gens; elle ne l'est pas moins pour faire adopter au Gouvernement et aux Chambres les mesures qui doivent consolider l'avenir.

J'ai vivement recommandé Pelissier; je ne sais trop ce que je dois espérer de mes recommandations; je crains que l'on n'ose pas le nommer dans ce moment[1]; mais je crois que cela ne tardera pas beaucoup.

1. Il s'agissait de la nomination du colonel Pelissier au grade de maréchal-de-camp, avancement pour lequel le général Yusuf avait sollicité instamment l'active intervention du maréchal Bugeaud auprès du Ministre de la Guerre.

Je suis très pressé ; je pars pour la campagne ; je n'ai pas le temps de vous en dire davantage.

Recevez, mon cher Général, l'assurance de mes sentiments affectueux et dévoués. Veuillez présenter mes hommages à Madame.

Maréchal DUC D'ISLY.

P.-S. — Eynard est parti pour Paris depuis neuf jours ; il ne m'a pas encore écrit.

Monsieur le maréchal-de-camp Yusuf, commandant la brigade de cavalerie indigène.

III

A la nouvelle de la catastrophe de Djemâ-R'azaouat, le maréchal Bugeaud partait précipitamment de La Durantie, et arrivait à Alger le 15 octobre. A quatre heures de l'après-midi, il débarquait au milieu d'une foule immense : « Messieurs, dit-il en saluant l'assemblée, je voudrais arriver dans des circonstances plus favorables ; mais je n'en éprouve pas moins un vif sentiment de plaisir à me retrouver au milieu de vous. Au reste, ces circonstances, quelque graves qu'elles soient, n'ont rien de désespéré ; avec l'aide de Dieu, nous rétablirons les choses en bon état. Vous savez que le Gouvernement du Roi met à ma disposition les moyens nécessaires pour arriver à ce résultat. »

Tout Alger s'était porté sur le passage du Maréchal[1].

1. *Le Maréchal Bugeaud*, par le comte H. D'IDEVILLE.

Jamais plus de sympathie ne s'était manifestée ; jamais le sentiment public n'avait montré plus d'expansion.

IV

Il était temps, en effet, en présence de la situation troublée de l'Algérie, que le Maréchal vînt imprimer une direction unique à tous nos corps détachés, et les mettre en mouvement sur un échiquier que son expérience et sa connaissance du pays lui rendaient familier.

V

Sûr de ses deux lieutenants, de La Moricière et Cavaignac, placés en face de l'Émir à l'extrémité ouest de la colonie, le Maréchal se porta sur un autre point de la ligne de défense, celui des incursions probables ; il choisit donc, pour s'y établir de sa personne, une ligne au centre des opérations projetées, celle de Tiharet à Tniyet-el-Ahd. Bedeau était chargé de veiller, en arrière du Maréchal, à la sécurité du Thithri.

Les lieutenants de second ordre à cette époque, et qui, presque tous, sont parvenus depuis au premier rang comme hommes de guerre, achevaient de compléter la chaîne de défense sur sept ou huit degrés géographiques, entre Bougie et le Maroc, et sur une profondeur de deux ou trois parallèles. C'étaient.

— en commençant par l'Est, — d'Arbouville, venu de Sétif, Gentil, Marey, Yusuf, Pelissier, Géry. Au delà, vers l'Ouest, ceux que nous avons déjà nommés, sous La Moricière, Korte, Cavaignac [1].

VI

En même temps que l'Émir, nous avions encore un autre adversaire que nous connaissons déjà, et qui n'était point à mépriser, ainsi qu'il nous l'avait prouvé, pendant la campagne du printemps, dans la subdivision d'Orléansville : nous voulons parler de Bou-Mâza. On compta jusqu'à une douzaine de ces pseudo-cherifs portant tous les noms de Mohammed-ben-Abd-Allah, qui sont ceux sous lesquels doit apparaître et s'annoncer le *Moula Es-Saâ* [2], celui qui, lorsque le moment sera venu, aura la mission d'expulser des terres de l'Islam les Infidèles qui s'y seront installés. Cette multiplicité de Bou-Mâza, signalés sur différents points, avait fini par persuader aux indigènes que cet agitateur jouissait du don d'ubiquité, et cette croyance augmentait sensiblement le prestige de celui des Oulad-Younès, le vrai.

Les généraux et colonels chargés de combattre ces ennemis de l'intérieur étaient, outre le général Bedeau, Comman à Blida, Saint-Arnaud à Orléansville, Canrobert à Tenès, Bour-

1. *Le Maréchal Bugeaud*, par le comte H. d'Ideville.

2. *Le Maître de l'heure*, espèce de Messie musulman légendaire qui est toujours attendu et qui se nommera Mohammed-ben-Abd-Allah. Aussi, tous les pseudo-cherifs qui veulent jouer ce rôle s'empressent-ils de prendre ces noms. Ils ne se distinguent entre eux que par un surnom quelconque.

jolly à Mostaghanem, Eynard, avec un corps mobile, sur le Chelef.

En résumé, nous eûmes à un moment donné, jusqu'à dix-huit colonnes en mouvement.

Les soulèvements se manifestaient partout à la fois, dans le Dhahra, sur le Chelef et ses affluents, sur la lisière du Marok, et dans le petit désert du Thithri[1].

Telle était la situation de l'Algérie en octobre 1845.

VII

Yusuf va se retrouver dans son élément; nous allons le revoir, entraîneur de cavalerie de premier ordre, reprendre la série de ces prouesses qui l'ont rendu si glorieusement célèbre. Cette fois, il aura devant lui un adversaire digne de sa valeur, — l'Émir Abd-el-Kader, — un adversaire qui n'aura point oublié, sans doute, la journée du 16 janvier 1836, entre les sources de l'ouad Es-Sefsef et de l'ouad Ameïer, où lui, Yusuf, à la tête des cavaliers indigènes d'El-Mazari, avait poursuivi le Commandeur des Croyants, et d'assez près pour le couper six fois des siens, et qui, ce jour-là, n'avait dû son salut qu'à la fatigue du cheval — il avait trois heures d'un galop effréné dans les jambes — de son terrible poursuivant.

A plusieurs reprises, dans cette campagne échevelée — la ruine des hommes et des chevaux — que nous allons voir se dérouler sous nos yeux, dans cette poursuite implacable, dans

1. *Le Maréchal Bugeaud*, par le comte H. D'IDEVILLE.

cette course vertigineuse de nos nombreuses colonnes sur un objectif d'une mobilité, d'une fluidité extrêmes, lequel déploiera toutes les ruses, toutes les finesses arabes, et qui semblera doué du don d'ubiquité, ennemi qui, vingt fois, passera entre les mailles du filet qui l'enserre, et que nous aurons souvent devant nous quand nous le croirons du côté opposé; pendant plus de deux ans, l'Émir Abd-el-Kader déploiera, en effet, dans cet hallali suprême, toutes les ressources de son génie, toute la tenacité, toute l'énergie, toutes les séductions du marabouth-guerrier, du bras de Dieu, de celui qu'il a choisi pour l'exécution de ses vengeances, et cela durera ainsi, et après qu'il aura perdu successivement ses proches, ses plus vaillants khalifas, ses meilleurs guerriers et ses biens, jusqu'à ce que ses coreligionaires, las d'une lutte désastreuse de quinze années dans laquelle ils n'ont jamais rencontré le succès, et réduits à la misère la plus affreuse, aient fait le vide autour de lui, reconnaissant que l'heure marquée par Dieu de nous jeter à la mer n'a pas encore sonné. C'est ainsi que se terminera, à la fin de décembre 1847, le grand drame algérien dans lequel l'Émir El-Hadj-Abd-el-Kader, désespérant de mener à bonne fin l'œuvre glorieuse qu'il avait entreprise, viendra remettre son sort entre les mains d'un adversaire dont il avait pu reconnaître en maintes circonstances la grandeur et la générosité.

Nous allons dire la part prise par Yusuf dans l'un des épisodes les plus considérables de notre histoire algérienne.

CHAPITRE XXII

I. Le maréchal Bugeaud se porte au centre du théâtre des opérations projetées. — II. Organisation d'une colonne mobile dont il donne le commandement au général Yusuf. — III. Le Général tombe, après deux marches de nuit, sur de nombreux douars des Oulad-Khelif et des Beni-Maïda, campés près de Cheritha, leur tue 300 hommes, et fait sur eux un butin considérable. — IV. Le Maréchal établit son camp successivement à Aïn-Taslent et près des sources de l'ouad Rihou. — Les généraux Yusuf et Reveu razent les Beni-Tighrin. — Le maréchal Bugeaud pénètre dans les montagnes des Matmata, et lance la cavalerie de Yusuf sur les rebelles, qu'il bat et met en fuite. — Instructions du maréchal Bugeaud au général Yusuf. — Le Maréchal se porte chez les Flita. — V. Apparition de l'Émir sur le plateau du Seressou; il cherche à gagner la vallée du Chelef. — Le Maréchal forme une colonne légère et il en donne le commandement à Yusuf, avec la mission de poursuivre l'Émir sans repos ni trêve. — L'Émir regagne les plaines du Sud; le général Yusuf s'y lance à sa suite. — La chasse à l'Émir. — Instructions du Maréchal au général Yusuf. — VI. Abd-el-Kader dans l'Ouanseris. — Les colonnes du maréchal Bugeaud, de Yusuf et de Saint-Arnaud se mettent à sa poursuite. — L'Émir replonge dans le Sud. — VII. Le général Yusuf l'atteint à Temda, et s'empare de son convoi; l'Émir fait volte-face et accourt pour le défendre avec 800 cavaliers; Yusuf les bat dans trois combats successifs et les met en fuite. — VIII. Instructions du Maréchal à Yusuf. — IX. Le Général est cité à l'ordre de l'Armée pour la dix-huitième fois, en raison de sa belle conduite dans la glorieuse journée de Temda.

I

Nous avons dit plus haut que le maréchal Bugeaud, arrivé à Alger le 15 octobre, n'y était resté que trois jours, qu'il avait consacrés à faire ses préparatifs de campagne, et cela avec cette prodigieuse et intelligente activité qu'il a déployée, d'ailleurs, pendant toute la durée de son commandement[1]. Il se mettait en mouvement le 18.

1. *Annales algériennes.* — Livre XL.

II

Il était, le 22, à Miliana, d'où il se portait rapidement sur Tniyet-El-Ahd, où il organisait une colonne mobile avec sa cavalerie, qu'il mettait sous les ordres du général Yusuf.

Le 25 octobre, le Maréchal avait porté son camp à Aïn-Toukria, au sud de Tniyet-El-Ahd, et il donnait l'ordre suivant :

Armée d'Afrique
—
État-Major général
—

ORDRE

Au camp d'Aïn-Toukria, le 25 octobre 1845.

En raison des marches forcées qu'auront à exécuter les troupes de toutes armes placées sous les ordres de M. le maréchal-de-camp Yusuf, il est accordé quatre rations d'eau-de-vie par homme, à titre de gratification.

Monsieur le Sous-Intendant de la colonne expéditionnaire est chargé d'assurer cette distribution, en faisant acheter la quantité d'eau-de-vie nécessaire chez les cantiniers, et au prix du cours actuel du bivouac.

Le Maréchal de France, Gouverneur général.
Signé : Duc d'Isly.

Pour ampliation :
Le Colonel chef d'État-Major général,
A. Pelissier

Monsieur le Maréchal-de-camp Yusuf, commandant la brigade de cavalerie.

III

Le général Yusuf, qui n'avait rien perdu de son ardeur ordinaire, quittait le camp d'Aïn-Toukria le 25 octobre, à la tombée de la nuit, arrivait, avant le jour, dans un ravin où il se tint caché toute la journée du 26, puis, par une nouvelle marche de nuit, dans laquelle il fit vingt-six lieues tout d'une traite, il tombait comme la foudre, le lendemain 27, sur de nombreux douars des Oulad-Khelif et des Beni-Maïda, campés près de Cheritha, qui se croyaient à l'abri de notre atteinte. Bien que surpris, leurs cavaliers se défendirent pourtant assez bien. Ils furent battus néanmoins, perdirent 300 hommes, toutes leurs tentes et de nombreux troupeaux.

Ce beau coup de main, qui fit le plus grand honneur à Yusuf, donna à réfléchir aux Arabes, qui n'en avaient point entendu parler depuis la bataille d'Isly, l'année précédente.

IV

Le maréchal Bugeaud portait son camp, le 31 octobre, à Aïn-Taslent par un temps abominable.

Le 3 novembre, le Maréchal campait près des sources de l'ouad Rihou. Ayant appris que des bandes d'insurgés se rassemblaient chez les Beni-Tighrin, il lança dans la direction de cette tribu les généraux Yusuf et Reveu, qui battirent les rebelles et firent sur eux un butin considérable.

Après cette affaire, le Maréchal se rendit dans les montagnes des Matmata, où il eut, le 7 novembre, un engagement avec les insurgés, dans lequel le général Yusuf fit les trois quarts de la besogne. Il descendit ensuite dans la vallée du Chelef : le 12, il était sur l'ouad Rihou. Le 16, il posait son camp à Mdaoura.

Le même jour, le Maréchal adressait au général Yusuf la lettre suivante :

GOUVERNEUR GÉNÉRAL
de l'Algérie
—
Cabinet
—

Le 16 novembre 1845.

Général,

Venez fourrager soit sur l'ouad Mdaoura, soit au point où vous avez laissé votre opération hier.

Ma colonne et celle du général Reveu sont sur les deux arêtes qui suivent celle où j'étais établi hier avec mes trois bataillons. J'y resterai jusqu'à ce que vous m'ayez fait prévenir que votre opération est terminée.

Maréchal DUC D'ISLY.

P.-S. — Ne brûlez pas, ne détruisez pas ; fourragez seulement.

Monsieur le général Yusuf, au Camp.

De l'ouad Rihou, le Maréchal allait se ravitailler à Sidi-Bel-Hacel. Il en repartait le 23 pour se rendre chez les Flita.

V

L'insurrection de l'Ouanseris paraissait languissante, et peut-être allait-elle finir, quand la présence de l'Émir au milieu de cette région vint lui donner un nouvel aliment. Avançant toujours vers l'Est en allumant l'incendie sous ses pas, Abd-el-Kader fut signalé tout à coup au sud de Frenda ; il cherchait, évidemment, à gagner la vallée du Chelef.

L'apparition de l'Émir sur le plateau du Seressou offrait cet avantage, en présentant un but à peu près déterminé à nos colonnes, de mettre plus d'unité dans leurs mouvements. Le Maréchal avait compris qu'il valait mieux s'occuper de l'ennemi principal, l'Émir Abd-el-Kader, et laisser à ses lieutenants le soin de réprimer l'insurrection fomentée et entretenue dans l'Ouanseris par Bou-Mâza.

Presque toute notre cavalerie était alors dans la province de l'Ouest, où l'on croyait avoir à combattre les nombreux goums de l'Émir. Néanmoins, le maréchal Bugeaud forma un corps léger de 400 cavaliers — les seuls que possédât la colonne — et de 1,100 fantassins d'élite montés sur des mulets, et en donna le commandement au général Yusuf, avec ordre de s'attacher aux pas de l'Émir, et de le suivre, de nuit et de jour, sans lui laisser ni repos ni trêve.

En présence de pareilles dispositions, l'Émir crut n'avoir rien de mieux à faire que de regagner les plaines du Sud, où il erra, pendant plusieurs jours, entre Goudjila et Thaguin. Yusuf s'y lança à sa suite, et détruisit, en passant, un commencement de fabrique d'armes qu'il avait établie sur le premier de ces points. Le Maréchal lui-même remontait la Mina, et se

portait sur les Hauts-Plateaux pour donner à la colonne agissante l'appui plus solide de son infanterie.

Le général Yusuf s'était enfoncé dans le sud de Tniyet-El-Ahd et de Tiharet à la poursuite de l'Émir, qui cherchait à le fatiguer par des crochets incessants.

C'est ainsi que, de Thaguin, il s'était porté sur la Koubba de Sidi-Aïça-Moul-El-Hadba, au nord du Djebel-Khidher, et sur Aïn-El-Ousra ; puis, de là, dans l'Ouanseris et chez les Harar de Tiharet ; il se rabattait ensuite sur les Oulad-Alan de Médéa. Avec l'aide de cette tribu, il razait les Oulad-Aïça-Ahl-El-Gothfa, les Adaoura-El-R'eraba, les Oulad-Ali-ben-Daoud, les Mouïadat, les Oulad-Mokhtar-Ech-Cheraga. Sentant la colonne Yusuf à ses trousses, il se réfugiait sur l'Oglet-El-Akfa, à l'est du Djebel-Sendjas. Il recevait de nouveau en ce point le serment d'obéissance des Oulad-Naïl.

Entraîné au loin par cette course sans direction et dans une région où nous n'avions guère que des ennemis, Yusuf ne pouvait point donner au Maréchal, aussi souvent qu'il l'eût voulu, des nouvelles de sa colonne et de ses opérations, de même que les dépêches du Gouverneur général étaient loin de lui arriver avec régularité. Ainsi la lettre suivante, que ce dernier lui avait adressée le 14 décembre de son bivouac d'Aïn-Tesselmet, ne lui était probablement pas parvenue :

GOUVERNEMENT GÉNÉRAL
de l'Algérie
—
Cabinet
—

Aïn-Tesselmet, le 14 décembre 1845.

Général,

Je vous ai écrit avant-hier soir, et hier matin, par duplicata, pour vous dire que je m'étais décidé à conduire à Teniet-el-Ahd mes troupeaux, mes prisonniers et mes malades, et à réunir votre colonne à la mienne. Je vous disais de venir

au-devant de moi sur le Nahr-Ouassel, après vous être pourvu de vivres, afin que nous puissions agir tout de suite en détachant deux bataillons pour conduire les impedimenta à Teniet-el-Ahd. Ces deux bataillons y resteraient pour protéger les Ouled-Ayad, qui feraient un mouvement en arrière.

Je maintiens tout ce que je vous ai dit dans mes dépêches d'hier et d'avant-hier. Venez au-devant de moi sur le Nahr-Ouassel, si vous le pouvez, ou, tout le moins, à Toukria. Envoyez-moi des nouvelles demain matin sur ma route par quelques cavaliers. Je passerai sur le Nahr-Ouassel, aussi loin que possible, sans trop m'éloigner de la route de Toukria. Je tâcherai même d'aller jusqu'à la fontaine qui est entre le Nahr-Ouassel et Toukria : on l'appelle, je crois, Aïn-Ticemsil. Il est à peu près certain que j'irai bivouaquer là, et que je ne ferai qu'une halte sur le Nahr-Ouassel.

Maréchal DUC D'ISLY.

Monsieur le Maréchal-de-camp Yusuf.

Celle qui suit, datée du lendemain, avait éprouvé le même sort :

GOUVERNEMENT GÉNÉRAL
de l'Algérie
—
Cabinet
—

Aïn-Ticemsil, le 15 décembre 1845,
à 3 heures de Toukria.

Général,

Au moment où je campais à Ticemsil, je recevais votre lettre du 14, et je voyais avec peine que vous n'aviez reçu aucune de mes lettres depuis notre séparation, pas même celles des 12 et 13 décembre, de Tiaret, et du 14 au soir, de mon bivouac d'Aïn-Tesselmet.

Puisque vous êtes prêt à partir demain, venez me rejoin-

dre à Toukria. Ce jour-là, 16, amenez-moi, s'il est possible. 60,000 rations de sucre et café, 28 quintaux de lard, et les petites provisions pour moi, qu'on demande à M. Margueritte[1]. S'il y a des souliers et chemises à Teniet-el-Ahd, des guêtres et des caleçons, apportez-moi un millier de paires de souliers, un millier de chemises, le reste à l'avenant.

Les Ouled-Ayad étant tous réunis autour de Teniet-el-Ahd, j'ai lieu d'espérer que vous trouverez assez de moyens de transport pour m'apporter cet ensemble. Dans tous les cas, apportez le plus possible. Il vaut mieux que vous partiez tard, et que vous organisiez ce petit convoi.

S'il y avait des marchands à Teniet-el-Ahd, engagez-les à venir à Toukria. Ils s'en retourneront avec le détachement que je ferai pour conduire sur le premier de ces points mon troupeau et mes prisonniers.

Il en sera de même pour les bêtes de somme des Ouled-Ayad, qui apporteront le petit convoi que je vous ai demandé.

Dites à Ameur-ben-Ferhat de m'envoyer un bon détachement de cavaliers pour remplacer une grande partie de ceux qui ont fait la campagne avec moi. S'il pouvait nous en envoyer 40, cela nous serait bien utile. Je désire que ce soit des gens qui connaissent bien le pays, et qui soient commandés par un bon chef.

D'après tous les renseignements, l'Émir était encore hier au sud du Bou-Zegzag, entre les Beni-Tighrin et les Keraïch. On varie sur le chiffre de ses cavaliers; mais il paraît certain qu'il n'en a pas 1,500, et qu'il n'y a que 4 à 500 Réguliers. Je suis porté à croire qu'il n'a pas plus de 1,000 chevaux.

Les tribus qui l'environnent ont peu de confiance dans l'issue de son apparition.

Les Ouled-Lekreud sont venus me demander l'aman et la permission de se retirer autour de Tiaret. Ils prétendent qu'ils seront suivis par une partie des Hallouya et des Keraïch.

1. Le lieutenant Margueritte était chef du Bureau arabe de Tniyet-El-Ahd. Devenu général de division, il fut blessé mortellement à la bataille devant Sedan le 1er septembre 1870. C'était un soldat de haute valeur, que nous aurons l'occasion de rencontrer encore au cours de ce récit.

Rassurez bien Ameur-ben-Ferhat : dites-lui que je renforce la garnison de Teniet-el-Ahd de 7 compagnies, afin qu'on puisse sortir avec au moins 800 hommes pour combattre l'ennemi. Le colonel Picouleau doit, d'ailleurs, faire un gros détachement sur Teniet-el-Ahd pour y prendre les troupeaux et vos prisonniers. S'il y avait du danger, il pourrait y séjourner quelques jours.

Dites encore à Ameur-ben-Ferhat qu'il sème tout ce qu'il pourra en avant de cette infanterie, qui campera pour le protéger, *mais qu'il ne descende pas dans la plaine.* S'il ne peut ensemencer autant que les autres années, je saurai l'en dédommager, dussé-je prendre les grains dans mes magasins de Miliana. Ajoutez que les tribus rebelles sèmeront encore moins que lui, et beaucoup ne sèmeront pas du tout. Je le dédommagerai avec une partie de l'Achour du Djendel et des Beni-Zegzag, et je dispenserai sa tribu d'âchour pour l'année; il peut le lui annoncer.

Dites-lui enfin que je traiterai le mieux possible toutes les tribus fidèles.

Maréchal DUC D'ISLY.

P.-S. — Amenez-moi les isolés valides de mes bataillons, moins ceux du 64e de ligne.

Je vous disais, par ma lettre du 13, datée de Tiaret : Il faut s'attacher bien moins à poursuivre Abd-el-Kader qu'à atteindre et vaincre les tribus qui lui fournissent des secours et des auxiliaires, etc.

Je n'ai pas tardé à me convaincre que cela était mal juger. Toutes les tribus sont disposées à se jeter dans nos bras, et la présence seule d'Abd-el-Kader arrête celles qui sont le plus près de lui. Il faut donc tout faire pour l'expulser au plus vite du territoire : il suffirait, pour cela, d'une colonne de 600 à 700 chevaux, et 1,000 hommes d'infanterie ayant leurs sacs portés sur des mulets. J'ai organisé votre colonne de cette manière, mais il n'y avait pas assez de cavalerie. Malgré cela, elle a joué un rôle très utile. Si Abd-el-Kader se jette du côté de Mascara, M. le lieutenant-général de La Moricière peut orga-

niser la colonne légère avec toutes ces conditions, parce qu'il a assez de cavalerie, en en prenant au général Korte.

Cela n'empêchera pas les autres colonnes d'infanterie, ayant 100 ou 150 chevaux, de jouer vis-à-vis des rebelles le rôle que j'indiquais dans ma lettre du 13; ainsi, les deux choses se feraient à la fois; mais la chose principale, c'est l'expulsion d'Abd-el-Kader, en lui faisant éprouver en route le plus de pertes possibles.

Maréchal DUC D'ISLY.

Monsieur le Général Yusuf, commandant la Cavalerie mobile.

VI

Le Maréchal s'était mis en route pour la région des Chothth; il rencontrait, entre Tiharet et Aïn-Toukria, de nombreuses populations émigrantes qu'il fit rétrograder vers le premier de ces postes. Nous avons vu, par les lettres ci-dessus, que le Maréchal était campé, le 14 décembre, à Aïn-Tesselmet, et, le lendemain, à Aïn-Ticemsil, à 22 kilomètres à l'ouest d'Aïn-Toukria. Il apprenait là que l'Émir, par un de ces retours qui lui étaient familiers, venait de reparaître dans l'Ouanseris. Faisant dès lors volte-face, les colonnes du Maréchal, de Yusuf et de Saint-Arnaud se mirent à la poursuite d'Abd-el-Kader de dehors en dedans. Traqué dans les vallées de la rive gauche du Chelef, et voyant que les populations de cette région difficile étaient incapables de nouveaux efforts dans l'intérêt de sa cause, il fit un crochet vers l'Ouest, et replongea dans le Sud. Enfin, à force de marches et de contre-marches, de courses de jour et de nuit exécutées par tous les temps, et

avec une énergie surhumaine, une de nos colonnes parvenait à joindre cet ennemi, que son extrême mobilité surtout rendait plus redoutable que toutes les forces qu'il aurait pu réunir aux jours de sa puissance, et c'était à la colonne Yusuf que la Fortune avait réservé cet honneur.

VII

Le 23 décembre, Yusuf traversait l'ouad Temda, un des affluents de l'ouad Rihou, au nord-ouest de Tiharet, quand il remarqua des traces de goums qui paraissaient récentes : l'une appartenait vraisemblablement aux forces de l'Émir, et l'autre à ses bagages. Yusuf s'attache à cette dernière avec ses 400 cavaliers, arrive bientôt sur le convoi ennemi, et en enlève une partie : tout à coup, l'Émir apparaît sur la gauche avec 7 ou 800 chevaux rangés en assez bon ordre. Malgré son infériorité numérique, le général Yusuf n'hésite pas à les charger : à cinquante pas, il essuie une décharge qui ne l'arrête pas un instant; ces cavaliers de l'Émir, tous hommes d'élite, et qui lui étaient restés fidèles dans sa bonne comme dans sa mauvaise fortune, ces cavaliers, disons-nous, comprenant toute l'importance de cette journée, se défendent avec la plus grande énergie. Rompus une première fois, ils se rallient sur une éminence autour du drapeau de leur Sultan. Ils y sont chargés une seconde fois; le cheval de l'Émir est tué sous lui, et ce n'est qu'à grand'peine que les siens l'arrachent des mains de nos cavaliers, parviennent à le remettre en selle, et à faciliter ainsi sa fuite; mais ils sont encore

chassés de cette seconde position; une troisième tentative de résistance est suivie d'une troisième défaite. Enfin, les Arabes se retirent du champ de bataille en abandonnant leurs morts et leurs blessés, et en laissant leurs bagages entre nos mains. Un goum de 300 chevaux, couvrant la retraite de l'Émir, prit position à une lieue environ du champ de la lutte et attendit. Bien que ses chevaux fussent très fatigués, Yusuf essaya néanmoins de l'attirer à un quatrième combat en simulant une retraite; mais l'ennemi refusa de le suivre, et disparut définitivement dans le Sud, c'est-à-dire dans la direction de Tekdemt[1].

Dans cette poursuite, Yusuf avait été conséquent avec les

1. L'auteur du « *Maréchal Bugeaud d'après sa correspondance inédite* » corrobore notre récit par une note ayant un caractère officiel. Dans tous les cas, elle a été rédigée sous l'impression de la glorieuse affaire de Temda. Nous la citons ci-après:

Extrait du journal l'*Akhbar* : « Des renseignements certains lui ayant appris que le camp d'Abd-el-Kader était à la montagne Kouchtout, le duc d'Isly prit ses dispositions pour aller l'y combattre. Le 22 décembre, à l'entrée de la nuit, toute la cavalerie se mit en mouvement sous le commandement du général Yusuf, pendant que le Maréchal, se mettant en marche avec l'infanterie au point du jour, allait occuper un défilé par où l'Émir devait, selon toute probabilité, tenter de s'échapper.

» Dans la vallée de la Temda, Yusuf se mit à la poursuite des bagages de l'Émir; la plus grande partie était déjà tombée en son pouvoir, lorsque 7 à 800 cavaliers vinrent tenir tête à nos 450 Spahis ou Chasseurs. Après une mêlée générale, les cavaliers de l'Émir se replièrent sur une position en arrière, où, pour les rallier, Abd-el-Kader avait planté un drapeau blanc. Nos cavaliers les y suivirent; le cheval d'Abd-el-Kader fut tué: chacun put voir les cavaliers arabes s'élancer vers leur chef pour le monter à nouveau.

» L'ennemi prit alors une troisième position d'où il fut encore chassé.

» Nos pertes s'élevaient à 19 tués et 20 blessés, outre 60 chevaux tués ou morts de fatigue. »

principes qu'il a préconisés plus tard dans son livre « *De la Guerre en Afrique* », livre devenu classique pour tous les commandants de colonnes en Algérie. Il dit :

Lorsqu'on suit les traces des Arabes, si ces traces viennent à se diviser, il ne faut jamais suivre celle qui est indiquée par la marche des chevaux, mais celle de la tribu, qui est facile à reconnaître grâce aux empreintes laissées par le passage des troupeaux; il est impossible de s'y tromper.

Le Général ajoute, à ce propos, dans une note :

C'est en observant ce principe que nous avons pu joindre le convoi d'Abd-el-Kader à Temda (décembre 1845), et le forcer lui-même à nous présenter le combat avec toute sa cavalerie pour protéger la retraite de ses bagages.

Yusuf continua la poursuite le lendemain sur les Hauts-Plateaux[1].

VIII

Le Maréchal, avons-nous dit, était remonté vers le Nord, et s'était porté sur Orléansville avec sa colonne pour la ravitailler et lui donner un peu de repos. Le 24, il était campé au confluent du Rihou et du Tiguiguest, d'où il envoyait à Yusuf les instructions suivantes :

1. — *Histoire de la Conquête de l'Algérie de* 1830 *à* 1847, par M. DE MONT ROND, capitaine d'artillerie.

GOUVERNEMENT GÉNÉRAL
de l'Algérie
—
Cabinet
—

Au confluent du Rihou et du Tiguiguest.
le 24 décembre 1845.

Général,

Vous allez retourner sur Tiaret avec tous les chevaux disponibles de la cavalerie, les deux bataillons d'Infanterie légère de ma colonne et le Bataillon d'Afrique.

Mon intention est qu'avec cette colonne, vous vous formiez de manière à agir dans le Tell, et surtout contre Abd-el-Kader. Je tiens plus, dans ce moment, à reposer les troupes qu'à faire des ghazias sur les tribus.

Il faut surtout que vous tâchiez, pendant l'absence que je vais faire, d'empêcher Abd-el-Kader de revenir sur le Rihou.

Vous tâcherez de vous mettre en rapport avec M. de La Moricière, pour agir de concert contre l'Émir; mais ce concert ne doit pas s'étendre, pour vous, au delà de deux ou trois marches dans le Tell et d'une marche sur le Seressou. Si M. de La Moricière exigeait de vous davantage, vous lui opposeriez mes ordres formels.

Votre but principal, c'est d'empêcher Abd-el-Kader de se rétablir sur le Haut-Rihou, ou de s'installer dans le pays des Mendas. Ces deux contrées sont à peu près les seules où il puisse bien nourrir sa cavalerie. Il trouverait aussi à vivre, pendant quelque temps, dans le pays des Ouled-Bessam et des Beni-Tighrin. S'il y passait, malgré la surveillance attentive que vous porterez au nord de Tiaret, suivez-le et pressez le général de La Moricière de l'y suivre.

Mon désir est de vous rallier à moi d'ici à huit jours; mais je ne puis vous préciser le jour fixe, car cela dépendra du convoi que je compte faire venir à Ammi-Moussa, et le convoi dépend du temps. Ce ne sera probablement que dans dix ou onze jours que nous pourrons nous réunir sur un point quelconque du Rihou.

Si cependant Abd-el-Kader s'était définitivement retiré dans l'Ouest, et que vous sussiez très positivement qu'il a dépassé

la ligne de Saïda, vous devriez immédiatement aller à Sidi-Bel-Hassel, en traversant le pays des Mendas, et en tâchant de faire du mal aux fractions des Flita qui n'auraient pas encore fait leur soumission.

Il est bien entendu que vous m'informeriez par duplicata de cette marche, comme de tous vos autres mouvements.

Il est probable que les tribus de l'aghalik de Tiaret vous feront des offres de soumission; il faut les accueillir, et vous entendre avec M. le commandant Pontevès pour en régler les conditions. Faites-les d'abord se rétablir sur leur territoire sans condition aucune; puis, réunissez leurs goums, et prenez tous les chevaux et les juments propres à remonter votre cavalerie. Vous n'oublierez pas dans cette mesure les Ouled-Lekreud, qui sont sur leur territoire, et que nous avons ménagés.

Il peut être bon d'apporter quelques modifications à cette mesure, en raison de la conduite antérieure des tribus, ou dans une vue politique. Dans le cas où une tribu devrait être ménagée, vous prendriez également les bons chevaux et les bonnes juments, et les feriez payer, en tout ou en partie, par une Commission de Remonte. Il faut aussi exiger les armes de celles sur lesquelles on ne peut pas compter pour la défense de leur territoire.

Je n'ai pas besoin de vous recommander les Beni-Median, et les Ouled-Cherif, *dans le cas où ils viendraient à portée de vous dans le Tell.*

Je vous prie de me donner le plus tôt possible des nouvelles d'Abd-el-Kader, et des détails sur les résultats du combat de *Temda*.

Donnez-moi aussi toutes les autres nouvelles que vous apprendrez, et surtout de celles du général La Moricière. Encore un coup, pressez-le de ma part de venir me remplacer ici avec un bon approvisionnement de vivres, pour que je puisse aller faire refaire ma colonne quelque part. Dans cette vue, je ne serais pas fâché qu'il fût en ce moment à Mascara pour s'y ravitailler.

Le Gouverneur général,
Maréchal DUC D'ISLY.

P.-S. — Je ne saurais trop vous recommander de ménager vos troupes.

Vous ferez concourir la partie très mobile de la garnison de Tiaret à vos opérations; quand vous viendrez me rejoindre, vous emmènerez avec vous un fort détachement du Bataillon d'Afrique, ne fût-ce que pour ménager les vivres de ce poste, où il suffit de laisser 200 hommes à peu près valides et 150 convalescents.

Témoignez ma vive satisfaction à M. le Commandant Pontevès pour la manière dont il s'acquitte de sa mission difficile et peu agréable.

Maréchal Duc d'Isly.

Monsieur le Général Yusuf, en expédition.

IX

A la suite de la glorieuse journée de Temda, le général Yusuf *était cité pour la dix-huitième fois* à l'ordre de l'Armée : « pour la vigueur, l'habileté, l'intrépidité et la décision qu'il avait montrées dans la poursuite, l'attaque et la défaite de forces doubles des siennes, et que commandait l'Émir en personne, lequel perdit tous ses bagages, et eut un cheval tué sous lui ».

M. le lieutenant d'État-Major Faure (J.-C), désigné pour servir en qualité d'aide-de-camp auprès du général Yusuf, le rejoignait, à Tiharet, dans les derniers jours de décembre 1845. Officier des plus distingués, M. Faure restait sous les ordres du général, de 1846 à 1854, et prenait part à toutes les affaires qu'il a conduites ou dirigées pendant cette période de huit années.

CHAPITRE XXIII

I. Le maréchal Bugeaud s'est porté de l'ouad Rihou sur l'ouad Isli. — Il demande au général Yusuf des détails sur le combat de Temda, et lui envoie de nouvelles instructions. — Le Maréchal porte sa colonne sur l'ouad El-Ardjam. — Il est sans nouvelles du général de La Moricière. — Son intention de rallier à sa cavalerie, que commande Yusuf, celles de ce général et du colonel Pelissier. — II. Le Maréchal transporte son bivouac chez les Halouïa. — Il entretient le général Yusuf du besoin de faire reposer sa colonne, et il lui donne des instructions en conséquence. — III. Dislocation de la colonne du Maréchal. — Yusuf ramène à Alger sa cavalerie exténuée. — IV. Le Maréchal se porte sur le Nahr-Ouacel pour y surveiller les mouvements de l'Émir, qui s'est réfugié chez les Harar. — La présence d'Abd-el-Kader est signalée tout à coup sur le Sebaou et l'Icer, où il a rejoint Ben-Salem. — Prévoyant les projets de l'Émir, qui médite l'invasion de la Metidja, le Maréchal ordonne au général Gentil de fermer à l'Émir le col des Beni-Aaïcha. — Il prescrit au général Yusuf de former une colonne de protection de la plaine à Blida. — Nous sentant partout sur nos gardes, l'Émir renonce à son projet d'incursion dans la Metidja, et se dérobe en s'enfonçant dans les montagnes du Djerdjera. — Le Maréchal châtie quelques tribus kabiles à sa portée qui ont accueilli l'Émir. — Rentrée du Maréchal à Alger, où il est reçu avec enthousiasme.

I

Nous avons dit plus haut que le Maréchal s'était dirigé vers Orléansville pour y ravitailler sa colonne et y faire reposer ses troupes. Nous avons vu également, dans sa lettre du 24 décembre, datée de son bivouac sur l'ouad Rihou, qu'il est sans nouvelles du général de La Moricière, et qu'il serait désireux que le général Yusuf lui en fît parvenir dès qu'il

aura pu s'en procurer. En attendant, il s'était porté, avec sa colonne, sur l'ouad Isly (l'ouad *Sly* des cartes), et il écrivait à Yusuf la lettre suivante :

GOUVERNEMENT GÉNÉRAL
de l'Algérie
—
Cabinet
—

Bivouac sur l'ouad Isly [1],
le 31 décembre 1845, 7 heures du soir.

Général,

J'arrive à Guelleb-el-Oued; je n'ai reçu, ni hier ni aujourd'hui, aucune nouvelle d'Abd-el-Kader, ni aucun détail sur le combat de Temda. J'ignore entièrement où est M. le colonel Pelissier en ce moment; sa dernière lettre, qui a dix jours de date, était de Dar-Sidi-Ben-Abd-Allah. J'ai le désir d'aller vous rejoindre avec sa colonne, qui doit avoir, dans ce moment-ci, de 80 à 100 chevaux; mais je ne voudrais y aller qu'avec un convoi pour Tiaret. Il faut donc quelques jours pour organiser tout cela. Je fais chercher cette nuit le colonel Pelissier pour lui donner des ordres dans ce sens. Je lui dis de se rendre à Sidi-Bel-Hassel pour y organiser le convoi, et que je l'y rejoindrai le 29, pour, de ma personne, en repartir le 30 avec lui.

Je laisserai mes cinq bataillons, si fatigués, à Sidi-Bel-Hassel jusqu'à nouvel ordre, ou, peut-être, je les enverrai à Mostaghanem. Ces troupes ont absolument besoin de repos et de recrues. Si vous parvenez enfin à vous rallier à M. le général de La Moricière à Tiaret, ou près de Tiaret, avant mon retour, comme il a assez d'infanterie avec lui, vous enverrez les Bataillons des 3e et 13e légers à Miliana par Teniet-el-Ahd, avec votre artillerie et la section d'ambulance.

Dites à M. le général de La Moricière que mon intention bien formelle est que votre cavalerie soit réunie à la sienne,

1. L'ouad Isly, affluent de gauche du Chelef, à l'ouest d'Orléansville, est orthographié sur les cartes « *Oued Sly* ».

sans jamais se séparer, tant qu'Abd-el-Kader sera sur la Mina, sur le Rihou, ou entre le Rihou et Teniet-el-Ahd, ou enfin dans le pays des Sdama. Les deux cavaleries séparées ne peuvent se mesurer qu'avec désavantage contre ce qui reste à Abd-el-Kader; réunies, elles peuvent le combattre partout. Il est bien entendu que vous en auriez le commandement.

Mais si Abd-el-Kader se retirait définitivement dans l'Ouest, vous ne suivriez pas M. le général de La Moricière du côté de Mascara. Avec la cavalerie de la province d'Alger et les deux escadrons du 4e, qui appartiennent à la colonne de Mostaghanem, vous reviendriez sur Sidi-Bel-Hassel, ou sur moi, si j'étais à votre portée, sur le Rihou ou sur le Menasfa.

M. de La Moricière rallierait alors la cavalerie de la colonne de Mascara pour l'avoir toute à une seule colonne, et il donnerait des ordres aux généraux Korte et Cavaignac pour tâcher d'agir contre Abd-el-Kader se retirant dans l'Ouest.

Il est déplorable que la belle et nombreuse cavalerie du général Korte ait perdu son temps dans le vide, en avant de Sidi-Bel-Abbès, depuis plus de deux mois, pendant que nous n'avions ici qu'une faible cavalerie en présence d'un ennemi sérieux, et cela au lieu de se rapprocher de nous.

— En attendant le général de La Moricière, qui ne peut manquer, j'ose l'espérer, de se rapprocher de vous, si vous aviez à agir contre Abd-el-Kader, faites-le avec l'infanterie et la cavalerie réunies, ou, du moins, que l'infanterie soit très près pour vous appuyer.

Si, vous croyant très peu fort à Tiaret, Abd-el-Kader venait se placer à cinq ou six lieues de vous, il faudrait tenter sur son camp une surprise de nuit avec l'infanterie sans sacs, suivie de la cavalerie. Il y aurait, dans cette entreprise, plus de chances de succès que dans un combat de jour, cavalerie contre cavalerie; vous prendriez tout au moins les bagages, et, au milieu du désordre que produirait l'attaque de l'infanterie, votre cavalerie, en tournant le camp, pourrait faire d'heureuses charges, sans les pousser bien loin pour ne pas s'isoler de l'infanterie. Dans ce cas, comme dans les autres, n'oubliez pas le soin des armes et *les deux balles* pour la cavalerie comme pour l'infanterie. Envoyez copie textuelle de cette

lettre à M. le général de La Moricière. Les *prescriptions* qu'elle contient sont des *ordres formels* pour lui comme pour vous.

Il doit venir à vous, réunir sa cavalerie à la vôtre pour agir ensemble contre Abd-el-Kader sur la Mina et sur le Rihou, et attendre, dans ce rayon, mon retour à Tiaret avec un convoi. La seule circonstance qui doive l'en empêcher est celle de la retraite définitive d'Abd-el-Kader dans l'Ouest.

Le Gouverneur général,
Maréchal DUC D'ISLY.

P.-S. — Vous avez, sans doute, fait connaître au général de La Moricière le combat de Temda.

Maréchal DUC D'ISLY.

Monsieur le Général Yusuf.

Le maréchal Bugeaud écrivait cette seconde lettre au général Yusuf, le même jour et à la même heure, et du même bivouac que la précédente; il la fera parvenir au général de La Moricière, s'il se trouve dans les mêmes parages que lui.

GOUVERNEMENT GÉNÉRAL
de l'Algérie
—
Cabinet
—

Bivouac sur l'Oued Isly,
le 31 décembre 1845, 7 heures du soir.

Général,

J'arrive ce soir sur l'oued Isly avec une bonne petite colonne recomposée de troupes fraîches. Je compte déboucher par l'oued El-Ardjam pendant que la colonne du général Comman abordera la vallée de l'oued Fodda.

On dit que l'Émir est à Aïn-Kreïch des Beni-Tighrin. S'il

en est ainsi, j'appuierai un peu à gauche vers le pays des Ouled-Bessam. S'il se jette dans les montagnes du côté de Guedal, je l'y attaquerai ; car j'ai une belle et bonne infanterie.

Manœuvrez de manière à ce que nous puissions bientôt communiquer et nous réunir. Si cependant le général de La Moricière vous avait rejoint, la réunion ne serait plus nécessaire, ni même bien entendue. Il suffira que nous soyons à portée de communiquer, et nous devons le faire chacun de notre côté par tous les moyens possibles.

Si le général de La Moricière est venu, il ne doit pas quitter la contrée entre Tiaret, Teniet-el-Ahd et l'Ouarensenis sans mon autorisation expresse. J'en excepte le *seul cas* où l'Émir, nous échappant, se serait jeté dans l'Ouest.

Il y a beaucoup de vivres à Teniet-el-Ahd. Les deux colonnes, et même les trois, peuvent s'y ravitailler. C'est donc là qu'il faudrait aller refaire vos vivres.

Ne perdez pas de vue l'idée que je vous ai donnée d'attaquer la nuit l'ennemi dans son camp avec l'infanterie. Quand vous ne l'obligeriez qu'à décamper la nuit, ce serait déjà une très bonne chose.

Il se peut très bien que, ne redoutant pas notre cavalerie, il nous laisse camper assez près de lui pour que ce coup de main soit possible ; alors la charge à *deux balles* ne doit pas être oubliée.

Si M. le général de La Moricière est près de vous, cette lettre sera pour lui. Elle lui servira d'ordres positifs.

Si, contre mon attente, le général de La Moricière n'est pas venu, retenez la cavalerie du colonel Pelissier.

Le Gouverneur général,

Maréchal DUC D'ISLY.

Monsieur le Général Yusuf.

Le Maréchal s'est décidé à remonter le cours de l'ouad Isly jusqu'au point où cette rivière prend le nom d'ouad El-Ardjam. Il adresse de ce bivouac, à la date du 2 janvier 1846, de nouvelles instructions au général Yusuf, qu'on lui dit être sur le Rihou, chez les Kreïch, poursuivant l'Émir de ce côté.

L'intention du Maréchal est toujours de faire un gros détachement de cavalerie, en ralliant à la sienne, que commande Yusuf, celles du général de La Moricière et du colonel Pelissier.

Nous reproduisons, d'ailleurs, ci-après, ces nouvelles et pressantes instructions du Maréchal au général Yusuf :

GOUVERNEMENT GÉNÉRAL
de l'Algérie
—
Cabinet
—

Bivouac sur l'oued El-Ardjam,
le 2 janvier 1846.

Général,

Les horribles chemins, les défilés continuels et les passages de rivières ne m'ont pas permis de déboucher aujourd'hui dans la plaine. Je serai demain, vers onze heures du matin, en avant de la redoute, et j'agirai suivant les nouvelles que je recevrai.

On me dit à l'instant que vous êtes sur le Rihou, chez les Kreïch, et qu'Abd-el-Kader est à Bou-Remda. Si j'ai les mêmes nouvelles demain soir, je me porterai sur le Haut-Rihou de manière à mettre l'ennemi à mon ouest.

Je vous ai écrit avant-hier par Ammi-Moussa; je vous annonçais mon mouvement; je vous chargeais de dire au général de La Moricière de se rallier à vous, de ne plus séparer vos deux cavaleries, de ne pas quitter les environs de Tiaret et le sud de l'Ouarensenis, sans que nous ayons communiqué et sans mon ordre exprès, le seul cas excepté où Abd-el-Kader se serait jeté dans l'Ouest et le Sud-Ouest.

Enfin, je vous disais que, si le général de La Morcière ne

vous avait pas rallié, il fallait retenir la cavalerie du colonel Pelissier.

Maintenant que vous connaissez à peu près ma route, employez tous les moyens possibles pour me faire savoir où vous êtes, ce que vous voulez faire, où est l'Émir, ce qu'il fait, quels sont ses desseins présumés, et où se trouve le général de La Moricière. Joignez-y toutes les nouvelles que vous saurez.

J'oubliais de vous dire que j'ai reçu votre lettre du 30, dans laquelle vous m'annonciez un projet de marche pour la nuit suivante.

Nous prenons bonne note des renseignements que vous nous donnez sur certains personnages des Kreïch, et sur la conduite de la tribu entière. Vous pouvez être tranquille sur le sort des prisonniers de cette tribu; je ne me laisserai pas attendrir par Mohammed-bel-Hadj; ne les laissez pas s'échapper; nous les conduirons en lieu de sûreté, et ils ne seront relâchés qu'à bonne enseigne.

Nous avons des lettres pour vous; je présume qu'il y en a de votre femme; nous n'osons les confier à un courrier qui n'est pas entièrement sûr; nous vous les portons. Vous pouvez être tranquille sur la santé de votre femme; si elle eût été malade, on nous l'aurait dit dans les nombreuses lettres d'Alger que nous avons reçues.

A bientôt.

Le Gouverneur général,
Maréchal DUC D'ISLY.

P.-S. — Vous saurez que l'Émir a écrit partout qu'il avait vaincu les colonnes réunies d'Alger, de Médéa, d'El-Esnam, etc., qu'il avait pris beaucoup de Chrétiens et tué 40 cavaliers, et que la religion triomphait. Il dit dans ses conversations qu'il ne redoute pas notre cavalerie, et que notre infanterie est incapable de le joindre.

Maréchal DUC D'ISLY.

II

Le Maréchal est allé dresser ses tentes au Souk-El-Ahd des Halouïa, sur l'ouad Rihou, et envoie de ce point des instructions au général Yusuf en vue des dispositions à prendre pour donner à ses troupes, qui — hommes et animaux — supportent, en effet, depuis trois mois, des fatigues inouïes. un repos qu'elles ont si bien gagné, celles de Yusuf tout particulièrement. Dans ce but, le Maréchal lui adresse les instructions suivantes :

GOUVERNEMENT GÉNÉRAL
de l'Algérie
—
Cabinet
—

Souk-El-Had des Halouia,
le 7 janvier 1846, sur l'oued Rihou.

Général,

Il est bien temps de donner quelque repos à vos troupes : vous partirez donc, dès ce soir, pour vous rendre à Teniet-el-Ahd avec les deux bataillons des 3e et 13e légers, les deux escadrons du 1er de Chasseurs, les Spahis de Blida et de Miliana, votre ambulance, votre artillerie et vos mulets disponibles.

Si, arrivé à Teniet-el-Ahd, vous appreniez qu'Abd-el-Kader, au lieu de se retirer définitivement dans l'Ouest, s'est jeté dans le Djebel-Amour, vous feriez un temps d'arrêt à Teniet-el-Ahd. Si Abd-el-Kader pénétrait dans la vallée du Chelif, du côté de Boghar, vous descendriez sur Miliana, vous emmèneriez avec vous le bataillon du 64e qui est au camp devant Teniet-el-Ahd, et vous vous joindriez à une des colonnes qui se trouvent devant Miliana, soit celle du général

Bedeau, soit celle du colonel Eynard, soit enfin celle du général Reveu, selon les circonstances.

Si, comme tout porte à le croire, Abd-el-Kader abandonne le Tell, vous ne ferez qu'un simple séjour de repos à Teniet-el-Ahd ; vous ferez lever le camp qui est en avant de ce poste ; vous emmènerez avec vous à Miliana le Bataillon du 64e, et les troupes du Bataillon d'Afrique, qui sont au camp, rentreront dans la place pour en former la garnison.

Abd-el-Kader ne menaçant plus la vallée du Chelif, et aucun autre danger ne se présentant, si ce n'est Hadj-Seghir et Bou-Mâza, les deux bataillons des 3e et 13e légers doivent rentrer immédiatement à leurs dépôts autour d'Alger ; le bataillon du 64e restera à Miliana. Votre artillerie, les Gendarmes, les Chasseurs et les Spahis doivent également rentrer chacun à sa garnison.

Dès que vous recevrez la nouvelle certaine de la retraite d'Abd-el-Kader, communiquez-la au commandant de Teniet-el-Ahd, en le chargeant de faire passer par Miliana et le télégraphe la nouvelle que vous en donnerez au général de Bar.

Ecrivez vous-même la nouvelle aux généraux Bedeau et Marey, et dites-leur de ma part : qu'Abd-el-Kader étant définitivement rentré dans l'Ouest, ils peuvent s'occuper de régler les affaires de leur Sud, et que ce serait le moment d'examiner si l'entreprise proposée par M. le général Marey contre les Ouled-Naïl est praticable ; mais vous ajouterez que je pense qu'il vaudrait mieux réunir leurs moyens pour tomber sur les tribus qui sont réunies à El-Beïda, au delà de Thaguin. Ce sont les Ouled-Khelif, les Sahari, une partie des tribus du Djebel-Amour et quelques-unes du Tell. Ce coup-là me paraîtrait plus sûr et plus solide que celui sur les Ouled-Naïl.

Au reste, il se pourrait que les deux choses pussent coïncider à peu de distance de temps.

Après avoir fait le coup de Thaguin, les troupes pourraient appuyer à gauche pour soutenir les goums et les *nedjâ* qui exécuteraient les Ouled-Naïl. Je laisse le général Bedeau juge de ce qu'il y a de bon et de praticable dans ce projet ; mais j'insiste pour l'expédition sur Thaguin, si la saison et l'état

des troupes le permettent ; car toutes les entreprises, même utiles, doivent céder devant la nécessité de faire reposer les troupes. Dites bien tout cela à M. le général Bedeau, et ajoutez que je lui laisse entière liberté de manœuvres ; que si une opération peut être faite, celle qui est véritablement importante à mes yeux, c'est celle contre les tribus du Tell réfugiées en avant de Thaguin.

Le Gouverneur général,
Maréchal DUC D'ISLY.

Ainsi que nous l'avons vu au cours de la lettre du Maréchal, le général de La Moricière avait été appelé de l'Ouest pour prendre part aux opérations contre l'Émir ; or, par une nuit obscure, celui-ci allait être surpris par le général Yusuf, qui était parvenu à lui dérober sa marche, quand un mouvement de M. de La Moricière donna l'éveil à El-Hadj-Abd-el-Kader, qui s'empressa de décamper. Pendant ce temps, Yusuf, qui avançait au milieu des ténèbres, aperçoit devant lui des feux qu'il faisait reconnaître par ses coureurs ; ceux-ci lui apprenaient bientôt que les feux en question étaient ceux de la colonne de l'Ouest, que commandait le général de La Moricière, qui, à son tour, se mettait à la poursuite de l'Émir. Mais, bien mieux servi par ses espions que nous ne l'étions nous-mêmes par les nôtres, sachant toujours où nous étions, quand nous ignorions, le plus souvent, dans quels parages il manœuvrait, Abd-el-Kader s'était glissé entre les deux généraux, et descendait l'ouad El-Ardjam dans l'espoir de pénétrer, par cette ouverture, dans la vallée du Chelef, d'en soulever les populations, de porter la guerre sous les murs de Miliana, et d'arriver ainsi jusque dans la banlieue de la capitale de l'Algérie.

Mais, craignant de se rencontrer avec le Maréchal, qui, lui, remontait le cours de l'Ardjam, l'Émir se jetait à gauche, traversait les crêtes du Djebel-Sidi-Abd-el-Kader-ben-Youcef, qui séparent la vallée où coule ce cours d'eau de celle de l'ouad Rihou, sur lequel il arrive en un point nommé Guelleb-El-Ouad, lieu de bivouac où avait campé le Maréchal Bugeaud le 30 décembre dernier. Mais, poursuivi à outrance par le général de La Moricière, mal accueilli par les populations dont il traverse le territoire, il ne peut y prendre que quelques instants de repos, et continue sa course, avec La Moricière sur ses talons, ne faisant que traverser les tribus des Beni-Meslem et des Cheurfa, naguère si dévouées à sa cause, et qui le reçoivent aujourd'hui à coups de fusil, réception qui l'oblige à faire cinquante lieues en trente-six heures, avec des chevaux qu'on devait supposer d'autant plus éreintés, qu'ils tenaient la campagne depuis quatre mois. Il avait pu encore razer en passant les douars des Zdama, récemment reconstitués sous notre autorité, puis il gagne le Seressou, où il peut enfin respirer, mais ce ne sera pas pour longtemps. Le général de La Moricière arrêta sa poursuite au Djebel-El-Maïs, entre les sources de l'ouad Eth-That et de l'ouad El-Abd, ne jugeant pas à propos de s'avancer plus loin, en plein hiver, dans un pareil pays[1]. L'Émir traversait de nouveau les Hauts-Plateaux et se portait dans le Sud.

1. — *Histoire de la Conquête de l'Algérie de* 1830 *à* 1847, par M. DE MONT ROND, capitaine d'artillerie.

III

Après ces trois mois de poursuite qui avaient mis sur les dents les colonnes chargées de la mission de traquer l'Émir, mission la plus fatigante, la plus énervante, la plus dépourvue de satisfactions et de compensations qui eût jamais été entreprise en Algérie depuis la conquête ; car, enfin, ce qui soutient le moral du soldat, c'est le combat, c'est un ennemi qu'on puisse atteindre, et qui présente son visage au vôtre, un ennemi qui ne vous glisse pas sans cesse entre les mains au moment où l'on croit le tenir ; après ces trois mois, disons-nous, où il nous a fallu nous faire aussi mobiles qu'El-Hadj-Abd-el-Kader, où nous avions eu à nous montrer partout, lutter d'activité, de persévérance, d'énergie, la colonne du Maréchal, et particulièrement sa cavalerie commandée par Yusuf, et à laquelle son brillant chef n'avait point laissé de repos ; cette colonne, disons-nous, incapable de continuer la campagne, fut disloquée et reçut les destinations suivantes : l'infanterie fut dirigée sur Orléansville et échangée contre celle de la colonne du colonel Saint-Arnaud, auquel le Maréchal laissait ses bataillons exténués et enloqués ; la cavalerie était dirigée sur Alger, où elle était conduite par Yusuf, qui, bientôt, allait reprendre avec des troupes fraîches et avec plus d'énergie encore, si cela était possible, la poursuite du Commandeur des Croyants.

En définitive, pendant cette campagne, c'est le général Yusuf, qui, parmi les commandants de colonnes, avait été le plus heureux ; car il avait eu la fortune de joindre l'Émir à Temda, de le battre, de razer son convoi et ses bagages, et ce

n'est que par suite de l'extrême fatigue de sa cavalerie, inférieure en nombre à celle de son adversaire, que, ce jour-là, le fils de Mohi-ed-Din dut de ne point tomber entre nos mains.

IV

D'Orléansville, le Maréchal s'était porté sur le Nahr-Ouacel (Haut-Chelef) pour y surveiller les mouvements de l'Émir qui, disait-on, s'était réfugié chez les Harar; mais ayant appris, dans les premiers jours de février, qu'il avait reparu sur le Sebaou et sur l'Icer, et qu'il était entré en relations avec son beau-père Ben-Salem, le Maréchal pensa dès lors qu'Abd-el-Kader pourrait essayer de faire, par l'Est, une pointe dans la Metidja. Afin d'être en mesure de le suivre de plus près, le Gouverneur général quitta, le 5 février, sa position sur le Nahr-Ouacel, position qu'il fit occuper par le colonel Pelissier, et se porta sur Boghar.

Il avait envoyé préalablement les instructions suivantes au général Yusuf, qui était rentré à Alger, nous l'avons dit plus haut, pour y refaire sa cavalerie :

GOUVERNEMENT GÉNÉRAL
de l'Algérie
—

Au bivouac sous Boghar,
le 7 février 1846.

Instructions à Monsieur le Général Yusuf, à Alger.

Général,

Partez sur-le-champ pour vous rendre à Blida, où vous prendrez le commandement de l'infanterie venue de Médéa, du 3e bataillon de Chasseurs d'Orléans, de tous les Chasseurs,

Spahis et Gendarmes qui se trouveraient à Blida, à Boufarik, et partout ailleurs, et d'une artillerie composée de deux obusiers de montagne.

Sans trop fatiguer votre troupe, vous rejoindrez au plus vite toute la cavalerie, — gendarmes et ordonnances montés, — que j'ai ordonné de concentrer, selon les circonstances, soit à Douéra ou sous Douéra.

Si l'ennemi n'est pas entré dans la Metidja, vous rejoindrez le général Gentil. Réunis, vous prendrez tous les deux l'offensive sans entrer dans les grandes montagnes des Flissa insoumis, où ne se retirera pas, d'ailleurs, la cavalerie d'Abd-el-Kader.

S'il traverse la plaine, vous le suivrez partout avec votre colonne de cavalerie et d'infanterie. Arrivé au Chélif ou à Médéa, vous y laisserez votre infanterie fatiguée, et vous prendrez ou les trois bataillons de Médéa, ou les trois bataillons de Miliana, et la cavalerie qui se trouverait sur ce point.

Je n'entrerai pas dans plus de détails ; je m'en rapporte à votre expérience et à votre activité pour que, tout en remplissant le but, les troupes soient soignées et n'endurent que des fatigues utiles.

Maréchal Duc d'Isly.

Mais grâce à l'excellente mesure qu'avait prise le maréchal Bugeaud de faire occuper le col des Beni-Aaïcha par le général Gentil, mesure dont les évènements justifieront l'opportunité, l'Émir, qui avait failli être pris, dans le camp de Ben-Salem, pendant la nuit du 6 au 7 février, par le général dont nous venons de parler, comprit qu'il devait renoncer à son projet de descendre dans la Metidja. Un camp établi à Bou-Farik, l'ordre de tenir deux bataillons de la Milice prêts à marcher au premier signal, et, enfin la colonne de protection de la plaine que le général Yusuf venait de recevoir l'ordre de former à Blida, avaient suffi, d'ailleurs, pour parer à toute

éventualité, et rassurer les colons de la Metidja et la population d'Alger, que la menace d'incursion de l'Émir avait fortement émotionnés.

Laissant son infanterie aux ordres du colonel Mollière, le général Yusuf était parti immédiatement pour Blida, avec toute sa cavalerie.

La colonne resta en observation à Beni-Mered, jusqu'à la fin de février.

Nous voyant partout sur nos gardes et craignant de tomber entre nos mains, El-Hadj-Abd-el-Kader se retira dans les parties les plus inaccessibles du Djerdjera.

Le Maréchal profita de sa présence au milieu des tribus kabiles pour châtier celles qui avaient accueilli l'Émir ; c'est ainsi qu'il tomba successivement sur les Guechthoula, les Beni-Khalfoun, les Nezlioua et quelques fractions des Fliça. Cette opération terminée, et se trouvant peu éloigné de son gouvernement, dont il était absent depuis plus de quatre mois, le Maréchal avait résolu d'y aller passer quelques jours ; il rentrait dans sa capitale, sans y être attendu, dans la soirée du 24 février, à la tête de la colonne d'Arbouville. Cette rentrée du Maréchal, après une campagne si laborieuse, fut l'occasion des manifestations les plus enthousiastes.

De cette campagne, écrit le général Trochu, qui alors était aide-de-camp du Maréchal, et qui ne l'avait point quitté pendant la période d'octobre 1845 à février 1846, de cette pénible campagne, dit-il, qui ne fut marquée par aucune action militaire éclatante, le Maréchal parlait souvent avec complaisance, et c'était à bon droit; elle fut l'une des plus grandes crises, la plus grande crise peut-être de sa carrière algérienne. Quant il rentra dans Alger avec une capote militaire usée jusqu'à la corde, entouré d'un État-Major dont les habits étaient en lambeaux, marchant à la tête de soldats

bronzés, amaigris, à figures résolues, et portant fièrement leurs guenilles, l'enthousiasme de la population fut au comble. Le Maréchal en jouit pleinement. C'est qu'il venait d'apercevoir de très près le cheveu auquel la Providence tient suspendues les grandes renommées et les grandes carrières, à un âge (soixante-deux ans) où, quand ce cheveu est rompu, il est difficile de le renouer.

CHAPITRE XXIV

I. Le général Yusuf va reprendre la campagne. — Il reçoit l'ordre du Maréchal de se rendre à Médéa avec 250 chevaux. — II. Instructions du Maréchal au général Yusuf au sujet de l'expédition du Sud. — Lettre du commandant Rivet, Directeur des Affaires arabes, et détaché auprès du Maréchal duc d'Isly, sur le même objet. — III. Une sortie du Maréchal dans la direction du Hamza décide l'Émir à renoncer à son projet d'incursion dans la Metidja, et à se retirer dans le Sud. — Abd-el-Kader raze, en passant, les Douaïr du Thithri. — Le colonel Camou l'atteint à Ben-Nahr, lui reprend une partie du butin fait sur ces Douaïr, et lui tue de nombreux cavaliers. — IV. Le général Yusuf joint l'Émir à Gaïga, au sud de la Sebkha-Zar'ez de l'Est, le bat, le poursuit, et le force à lui abandonner toutes ses tentes, ses morts et de nombreux prisonniers. — L'Émir s'enfuit dans l'Ouest. — V. L'affaire de Gaïga racontée par le général Abdelal. — VI. Le Maréchal adresse ses félicitations au général Yusuf au sujet de la belle et fructueuse affaire de Gaïga, et lui envoie de nouvelles instructions.

I

Dès qu'Abd-el-Kader vit nos troupes s'éloigner de la Kabilie, il reparut au milieu des tribus que le Maréchal venait de châtier pour les exciter de nouveau à reprendre les hostilités contre nous. Il appela en une sorte de congrès toutes les tribus de l'ouad Sebaou : celles de la rive droite de ce cours d'eau répondirent assez nombreuses à son appel, et il porta devant elles la question de la prise d'armes, laquelle fut accueillie sans enthousiasme. Sur ces entrefaites, le bruit d'une nouvelle sortie du Maréchal s'étant répandu, et les

gens sages et modérés ayant pris la direction des affaires, l'Émir, qui se vit forcé d'abandonner la contrée, se décida à regagner le Sud-Ouest[1].

Le général Yusuf allait reprendre sa poursuite dans les plaines du Sud ; au moins, dans cette région, on voyait clair devant soi ; on n'était plus renfermé dans les montagnes boisées ou embroussaillées du Tell, à gorges étroites et profondes, à torrents mugissants, à rochers à pic comme dans l'Ouanseris ; Yusuf allait opérer dans son élément, dans une contrée éminemment favorable à l'action de la cavalerie. Aussi, attendait-il avec impatience le signal de se remettre en route à la tête de ses admirables escadrons de Chasseurs et de Spahis.

Cet ordre ne se faisait point trop attendre ; car, à la date du 25 février, le Maréchal, qui l'appréciait fort parce qu'il savait ce qu'il valait, lui écrivait ce qui suit :

GOUVERNEMENT GÉNÉRAL
de l'Algérie

Alger, le 25 février 1846.

Général,

Vous devez vous tenir prêt à marcher avec 250 de vos meilleurs chevaux (deux cent-cinquante) pour vous porter à Médéa, sur l'ordre que vous en donnera M. le général Bedeau.

Faites-moi connaître ce qui restera de cavalerie à Blida, et quels sont les officiers supérieurs qui pourraient commander les chevaux que je mets à votre disposition.

Maréchal DUC D'ISLY

Monsieur le Général Yusuf, à *Blida*.

1. *Annales algériennes*. — Livre XL.

II

Le général Yusuf recevait, le lendemain, du Maréchal Bugeaud la dépêche suivante :

GOUVERNEMENT GÉNÉRAL
de l'Algérie

Alger, le 26 février 1846.

Général,

Je désire que vous emmeniez avec vous, dans l'expédition du Sud, une bonne partie du goum des Hadjouth, en y comprenant, s'il est possible, les hommes les plus influents dans la tribu, et même les plus dangereux.

Peut-être jugerez-vous prudent de ne leur parler que d'une razia *un peu au Sud de Médéa*. La perspective d'une expédition de quelque durée pourrait les effrayer. Engagez-les cependant à se faire suivre par leur *tokla*[1], et à emporter pour dix jours de vivres. Vous leur feriez donner un supplément à Médéa ou à Boghar.

Si vous pouviez aussi emmener quelques cavaliers des Beni-Menad et des Soumata, ce serait encore d'une bonne politique.

J'ai reçu votre lettre du 25.

Je pense, comme vous, que toute votre cavalerie n'est pas nécessaire pour maintenir la tranquillité dans la Metidja, et vous savez déjà que je vous ai mis à la disposition du général Bedeau avec 250 chevaux des meilleurs. Réunis à ceux que commande De Noué, vous aurez 400 chevaux et de nombreux

1. *Tokla*, bagages, convoi, équipages.

goums, qui, bien appuyés par votre réserve, pourront aller de l'avant.

Le général Gentil n'a aucune cavalerie; j'ai tout fait rentrer à Alger ou à la Maison-Carrée.

Je verse dans le 1er de Chasseurs les chevaux du 3e, et j'embarque les cavaliers pour les renvoyer à Constantine.

Si d'Allonville est à Blida, comme on me le rapporte, dites-lui de ne pas s'en retourner à Miliana ou à Orléansville sans mon ordre. Faites-moi savoir s'il est à Blida.

Je compte rentrer en campagne, si le temps le permet, vers le 5 mars. Je déboucherai, par le pont de Ben-Hini et la vallée de l'Isser, sur Hamza, si rien d'ici là n'est changé.

Prévenez les corps d'infanterie qui sont à Blida qu'ils doivent se tenir prêts à entrer en campagne le 3 mars.

Maréchal DUC D'ISLY.

P.-S. — Envoyez copie de cette lettre au général Bedeau, ou plutôt envoyez-lui la lettre même; j'ajoute ci-contre un mot pour lui.

Monsieur le Général Yusuf, à Blida.

Le général Yusuf avait quitté Blida le 27 février avec sa cavalerie, pour, conformément aux ordres du Maréchal, se porter sur Médéa, où il devait se mettre à la disposition du général Bedeau.

Le lendemain 28, le chef d'escadrons Rivet, Directeur des Affaires arabes, détaché auprès du maréchal Bugeaud, lui expédiait la lettre suivante :

GOUVERNEMENT GÉNÉRAL
de l'Algérie
—
Cabinet
—

Alger, le 28 février 1846.

Mon Général,

Je n'ai reçu qu'aujourd'hui, à cinq heures du matin, votre lettre du 27, arrivée à Alger pendant la nuit. Il m'a été impossible, vous le voyez, de vous faire parvenir ma réponse avant votre départ pour Médéa.

J'ai entretenu de suite M. le Maréchal de l'objet de votre lettre, et pour qu'il en connût bien tout l'esprit, je la lui ai lue presque tout entière.

M. le Maréchal me charge de vous dire qu'il a donné au général Marey les instructions les plus positives pour que vous ayez toute la latitude indispensable dans l'opération qui va vous être confiée. Le général Marey, placé à Médéa, au centre de la subdivision, vous donnera les instructions générales émanées des conversations qu'il a eues avec le Maréchal à Alger; vous serez un commandant de colonne, avec la faculté de donner à votre grande intelligence de la guerre, et à votre imagination, tout l'essor désirable; mais les circonstances ne permettent pas que votre position soit indépendante du général Marey. Il est évident qu'il faut aux différentes colonnes qui opèrent à la fois dans le Titery une direction unique, pendant que M. le Maréchal manœuvrera chez les Kabyles du Jurjura. Le colonel Pelissier, réuni au colonel Mollière, sera près du Hamza, dans une position exactement semblable à la vôtre, c'est-à-dire qu'il recevra du général Marey, qui ne quittera pas Médéa, les ordres généraux et d'ensemble.

Pardonnez-moi, mon Général de vous écrire si à la hâte; mais je ne veux pas que ma lettre soit retardée d'une minute.

J'oubliais de vous dire que le Maréchal avait invité le général Marey à mettre Durrieu à votre disposition pour vous seconder de tout son pouvoir. Vous n'ignorez pas que, par la

force des circonstances, notre brave *Eth-Thouïl*[1] sera peut-être obligé de quitter son cher Titery; mais cela ne doit avoir lieu que plus tard; en attendant, le Maréchal veut que tous les meilleurs éléments concourent à la fois à la réussite de la campagne que vous allez entreprendre.

Agréez, mon Général, l'assurance de mon respect.

Commandant Rivet.

P.-S. — Le général Marey a été parfait à votre égard à Alger; le Maréchal me charge aussi de vous le dire.

Le Maréchal parait convaincu que vos relations avec le Général sont excellentes; il est persuadé, en outre, que, dans cette circonstance comme dans toutes les autres, vous n'écouterez que l'inspiration de votre amour pour la chose publique, et votre profond dévouement pour lui (Maréchal), afin de mener à bonne fin la mission dont il vous a chargé. Enfin, il met en vous ses espérances pour quelque résultat brillant comme vous savez en obtenir.

Commandant Rivet.

Monsieur le Général Yusuf.

III

Le Maréchal avait quitté de nouveau Alger le 5 mars pour se rendre, par le Foudouk, où sa colonne expéditionnaire était massée, vers Bordj-Boghni, où l'Émir avait tenu son congrès pour tâcher de décider les Kabils de la rive droite du Sebaou à reprendre les hostilités; mais le Gouverneur général avait

1. *Eth-Thouïl* signifie « *Le Long* », surnom qui avait été donné au commandant Durrieu à cause de sa haute taille.

modifié ses dispositions en apprenant la retraite d'Abd-el-Kader, et il s'était porté vers l'*outhen* (district) du Hamza.

En effet, ne se souciant pas de se rencontrer avec la colonne du Maréchal, l'Émir quittait précipitamment le Djerdjera et se portait dans le sud du Thithri; il paraissait subitement à Birin, au sud-est de Boghar ; il tournait la colonne du colonel Camou, qui était en observation sur l'ouad El-Abiodh. Marchant avec sa rapidité habituelle, il surprenait, le 6 mars, au matin, — après avoir parcouru quarante lieues en vingt-quatre heures, — les Douaïr du Thithri, placés sous le commandement de l'agha Chourar, et faisait sur eux un butin considérable. Mais, poursuivi par la colonne d'El-Abiodh, il était atteint le lendemain matin à Beririk, au nord du Djebel-El-Khidher, et perdait une grande partie du butin qu'il avait fait sur les Douaïr. Un grand nombre de ses cavaliers restaient en même temps sur le carreau. Ben-Klikha, un de ses lieutenants, et l'agha Mohammed étaient au nombre des morts.

L'Émir se dégageait par une fuite précipitée, traversait le Djebel-El-Khidher, et entrait dans le Zar'ez. Il franchissait les dunes, lorsque ses éclaireurs lui signalèrent deux colonnes françaises, dont l'une débouchait par El-Hammam (colonne Camou), au pied du Sendjas, et l'autre, sous les ordres du général Yusuf, par Gueltet-Sthel.

Craignant d'être atteint une seconde fois, l'Émir s'engageait dans les gorges de Gaïga, du Djebel-Sahri. Les deux colonnes font jonction à Raïan, en avant des dunes, et le général Yusuf en prend le commandement.

A l'approche de nos troupes, toutes les tentes des Oulad-Naïl se retirent sur les points les plus inaccessibles des montagnes.

Le général Yusuf pénétrait sans coup férir dans le Djebel-

Sahri, et bivouaquait à Meliliha, chez les Oulad-Ben-Alya. Abd-el-Kader en faisait autant à quelque distance en avant, c'est-à-dire à la sortie du défilé de Gaïga; il est inutile d'ajouter que, dès qu'il s'aperçut de ce dangereux voisinage, il décampait aussitôt, et précipitait sa marche sur Aïn-El-Kahla [1]. Il s'y établissait à peine avec ses cavaliers, que le général Yusuf tombait sur son avant-garde, et déterminait le désastre dont nous allons rapporter les détails.

IV

L'échec que venait de faire subir à l'Émir le colonel Camou devait être bientôt suivi d'un autre qui eut un grand retentissement parmi les tribus du Sud. Nous voulons parler de celui de Gaïga, qui lui fut infligé par le général Yusuf.

Nous ne pouvons mieux faire que de donner *in extenso* le rapport du commandant de la colonne au Maréchal Bugeaud sur cette brillante affaire.

ARMÉE D'AFRIQUE — Gouiga [2], le 15 mars 1846.

Division d'Alger

Monsieur le Maréchal,

Le 9 mars, j'étais à Aïn-Oussera, où M. le colonel Camou était venu me rejoindre. Décidé à poursuivre à outrance Abd-

1. ARNAUD, Interprète militaire : *Histoire des Oulad-Naïl*. — *Revue africaine*. — 1873.

2. Nous rappellerons que, lorsque nous faisons une citation, nous respectons toujours l'orthographe de l'auteur, particulièrement pour les noms propres. Ainsi, le point que le général Yusuf orthographie *Gouïga* se nomme en réalité *Gaïga*.

el-Kader et à profiter du succès obtenu le 7 mars au combat de Ben-Nahr, j'organisai mes forces de la manière suivante : deux colonnes de ravitaillement, — celle de M. le lieutenant-colonel O'Keef à Ben-Nahr, et devant s'avancer jusqu'à Guelt-es-Sethel; celle de M. le commandant Carbuccia, apportant mes vivres de Boghar, — assuraient mes approvisionnements; deux colonnes actives, celle de M. le colonel Camou, qui, dans la supposition du passage de l'ennemi par Hammam et Raïan, devait lui couper la route de l'Est, tandis que la mienne, se composant de 530 chevaux et de 1000 hommes dont les sacs étaient portés par des mulets, devait, par des embuscades et des marches rapides de nuit, tomber sur l'ex-Émir, que la colonne du Colonel devait rejeter vers l'Ouest.

Le 12, le Colonel arrivait à Gouïga après avoir rencontré, le matin, un bivouac quitté la veille par l'ennemi; celui-ci, n'ayant les yeux que sur cette colonne, n'aperçut pas la mienne qui arrivait au même point deux heures plus tard. Je plaçai mon camp dans un lieu très caché, et où les éclaireurs ne pouvaient estimer mes forces; une reconnaissance me fit découvrir que, le matin même, Abd-el-Kader avait campé à peu de distance, et que son nouveau camp, dont on apercevait la fumée, était à huit lieues de nous. A cinq heures du soir, je partais avec 600 chevaux commandés par M. le lieutenant-colonel De Noüe, et 400 hommes à dos de mulet commandés par le colonel Renault; je confiai mon camp à M. le colonel Camou.

Le terrain, qui était sablonneux, et la lune, qui éclairait parfaitement, me permirent de suivre les traces de l'ennemi, qui me parut avoir 1500 chevaux ou mulets; à onze heures, j'arrivai sur un bivouac qu'Abd-el-Kader venait de quitter peu de temps auparavant, sur l'avis de notre marche, qui avait été éventée. Je me remis sur la piste, mais, comme cette poursuite devait m'entraîner très loin, j'expédiai l'ordre à M. le colonel Camou d'envoyer deux bataillons à six lieues en avant sur la route que je venais de parcourir ; ces deux bataillons, sous les ordres du commandant Sutton de Clonard, se rendirent rapidement à leur poste.

A cinq heures du matin, j'aperçus les feux de l'ennemi à

1000 mètres au pied d'une colline du haut de laquelle je le dominais; je pris de suite mes dispositions pour l'attaquer à la tête de mon infanterie, pendant que je l'envoyais reconnaître par un homme à pied qui, revenant quelques instants après, m'annonçait qu'Abd-el-Kader venait de prendre la fuite, laissant toutes ses tentes et tous ses bagages sur le terrain : c'était la troisième fois en douze heures que nous le délogions. A cet instant, le jour commençait à paraître; j'aperçus, à une lieue environ, la cavalerie de l'ennemi et sa *tokla* (bagages) qui fuyaient. Je partis aussitôt à la tête de ma cavalerie, que je lançai dans toutes les directions pour cerner l'ex-Émir. M. le capitaine Ducrot[1], chef du Bureau arabe, avec ses goums

1. Nous devons à l'obligeance de M. le général Faure, qui a pris part à cette affaire en qualité d'aide-de-camp du général Yusuf, quelques notes inédites dont la place se trouve tout naturellement ici :

« Nous étions le 11 mars à Ben-Nahr, et après s'être fait rendre compte de la situation, le général Yusuf, apprenant que l'Émir campait à une quinzaine de lieues de nous, à Guelt-es-Stel, composa immédiatement une colonne mobile, formée de cavalerie, et d'infanterie sans sacs, laissant le convoi et les bagages au colonel Camou, et fit une première marche de nuit pour se rapprocher de l'ennemi.

» Le 12, au matin, nous n'étions qu'à cinq heures de Guelt-es-Stel; mais l'Émir, prévenu par ses éclaireurs, décampa et s'enfonça plus avant dans le Sud.

» La colonne se remit en marche le soir, et, dans la nuit du 12 au 13 mars, fit lever trois fois le camp d'Abd-el-Kader.

« Je fus chargé, avec le capitaine Ducrot, chef du Bureau arabe, de reconnaître le second camp signalé à 1000 ou 1200 mètres de la colonne. Les feux étaient encore allumés; évidemment, l'ennemi venait de partir, et ne pouvait pas avoir une grande avance. En parcourant ce camp pour juger du nombre des gens de l'Émir, nous aperçûmes tout à coup, sur un pli de terrain, et formant silhouette, un groupe de cavaliers que nous prîmes pour des éclaireurs d'Abd-el-Kader. Faisant aussitôt demi-tour, nous revînmes au galop sur la tête de colonne; mais les Arabes, qui nous prenaient aussi pour des *Chouaf* de l'Émir, se mirent à notre poursuite en poussant des cris, sans toutefois, faire feu sur nous. Ducrot reconnut la voix de deux chefs du cercle de Médéa, les aghas Ben-Yahïa et Chourar. Nous avions affaire à des amis. La chasse continua, et, enfin, un peu avant

et un escadron de Spahis, fut assez heureux pour le joindre le premier; en un instant, une grande partie de ses Réguliers étaient tués ou faits prisonniers et deux drapeaux étaient enlevés. La poursuite dura pendant cinq lieues ; plusieurs de nos chevaux tombèrent raides morts de fatigue; les autres qui venaient de faire *trente lieues*, ne pouvaient aller plus loin : Abd-el-Kader, nous abandonnant tout, s'enfuyait suivi de 14 cavaliers. Quelques officiers, les mieux montés, s'acharnèrent après lui et le serrèrent de très près pendant un instant; il ne dut son salut qu'à la vitesse supérieure de son cheval. Nous étions alors à sept ou huit lieues de Bou-Sâada, dans un pays dépourvu d'eau à plus de dix lieues à la ronde, si ce

le jour, après avoir gravi une petite colline, nous apercevions, de l'autre côté, les feux de bivouac de l'Émir. A ce moment, quelques coups de fusil se firent entendre: c'étaient les *chouaf* (éclaireurs, espions), qui signalaient l'approche des Français.

» Les goums, soutenus par la cavalerie régulière, prirent aussitôt la charge, et, cette fois, les Arabes n'eurent pas le temps de lever leur camp. Toutes les tentes, y compris celle d'Abd-el-Kader, furent prises. Nos goums poursuivirent les cavaliers ennemis ; mais ceux-ci, dont les chevaux étaient moins fatigués que les nôtres, s'éloignèrent rapidement, et, après une course au clocher de deux ou trois heures, la poursuite cessa.

» Le Général, avec l'infanterie, suivait à distance, et, pendant une halte de la colonne, nous aperçûmes, sur notre droite, à une distance de 15 ou 1600 mètres, un objet qui semblait s'avancer lentement vers nous. Le Général, intrigué, me dit d'aller voir ce que cela pouvait être. Je fis un temps de galop, et, en approchant, je reconnus que c'était un Français, le lieutenant du Train Lacoste, chef du Bureau arabe de Tiaret, qui avait été surpris et fait prisonnier dans un douar au début de l'insurrection.

— « Les misérables m'ont tué! »... me dit-il.

» Je mis pied à terre pour l'aider à marcher. Il avait, en effet, trois balles dans le corps; mais ses blessures ne paraissaient pas mortelles. Il me raconta que les cavaliers de l'Émir, voyant que le mulet qui le portait ne pouvait suivre leurs chevaux, avaient tiré sur lui pour ne pas le laisser retomber vivant entre nos mains. Nous retrouvâmes également, ce même jour, un interprète nommé Lévy qui était dans le même cas; mais le malheureux avait le bras gauche cassé et une balle dans le bas-ventre; il mourut dans la nuit.

n'est dans la ville elle-même. J'aurais bien poussé jusque-là ; mais comme je savais que les habitants avaient appelé à eux l'ex-Émir, je ne pouvais m'avancer à cette distance, avec la chance de livrer un nouveau combat à trente-cinq lieues de mon camp.

Les résultats de la journée du 13 mars auront une grande influence sur les tribus du Sud ; c'est au milieu des Ouled-Naïl, qui ont appelé Abd-el-Kader dans leur pays, et au moyen desquels il a pu pénétrer dans le Titeri, qu'il a fui honteux et dépouillé, abandonnant ses propres bagages, ses tentes, ses drapeaux, et un convoi de 800 mulets qu'il dirigeait sur Bou-Sâada pour s'y ravitailler.

La démoralisation était telle que, craignant de se voir enlever par nous ses prisonniers, MM. le lieutenant Lacoste et l'interprète Lévy[1], il avait donné l'ordre de les tuer ; sa fuite était si précipitée, que les assassins n'ont pas eu le temps de les achever, et nous avons recueilli ces deux Français blessés chacun de trois coups de feu. M. Lévy a succombé quelques heures après ; les blessures de M. Lacoste n'offrent point de gravité.

Les renseignements que vous donnera cet officier sur les derniers évènements, auxquels il a assisté, et qu'il a été à même de juger avec intelligence, vous paraîtront, sans doute, très précieux. Il nous a appris que les résultats obtenus dans la journée du 7 par M. le colonel Camou étaient beaucoup plus sérieux qu'on ne l'avait cru d'abord : l'ennemi a perdu là 110 Réguliers, parmi lesquels 4 aghas et un khalifa. Nos pertes sont légères : elles se bornent à quelques blessés et à quelques chevaux tués.

1. M. le lieutenant Lacoste, chef du Bureau arabe de Tiharet, avait été pris dans les environs de ce poste au commencement de l'insurrection. Quant à M. l'interprète Lévy, il avait été fait prisonnier à la malheureuse affaire de Sidi-Brahim l'année précédente. Ce dernier ne survécut que quelques heures à sa délivrance. Quant au lieutenant Lacoste, dont les blessures ne paraissaient présenter que peu de gravité, et qu'on espérait sauver, il succomba trois mois plus tard, moins encore du fait de ses blessures, que des souffrances qu'il avait endurées pendant sa captivité.

La fuite de l'ex-Émir vers l'Ouest paraît se dessiner; je suis ici au centre des opérations; je continuerai à agir contre lui suivant les circonstances.

Je n'ai eu qu'à me louer de l'énergie et du dévouement de toutes mes troupes.

YUSUF.

V

Dans ses *Notes inédites* [1], le général Abdelal, qui prit part à cette affaire comme capitaine de Spahis, raconte ainsi qu'il suit — et peut-être avec une dose de modestie qui n'a rien d'exagéré — le désastre éprouvé par l'Émir dans la journée du 13 mars :

C'était au mois de mars 1846, le général Yusuf avait formé une colonne mobile composée de seize escadrons de cavalerie, appuyés par un bataillon de Zouaves montés sur des mulets de réquisition. Ayant appris, le 7 mars, que le colonel Camou venait d'infliger à Abd-el-Kader un nouvel et très grave échec au combat de Ben-Nahr, le général Yusuf se porta immédiatement, et à marches forcées, à la poursuite de l'Émir, et l'atteignit près de la région montueuse qui se trouve un peu au nord de Bou-Sâada. Cette expédition se faisait dans le plus grand secret. Dans la nuit du 12 au 13 mars, vers trois heures du matin, après une marche rendue très pénible par les difficultés du terrain et une obscurité profonde, le général Yusuf, guidé par des renseignements certains, était arrivé à six kilomètres du bivouac d'Abd-el-Kader.

Ce bivouac était établi dans la plaine, tandis que nos

1. *Le Général Abdelal*, par M. le comte DE MARGON, chef d'escadrons au 8e de Chasseurs.

escadrons étaient encore dans la montagne; les deux adversaires ne se doutaient pas être aussi près l'un de l'autre. Trompé au dernier moment par certains indices, le général Yusuf crut avoir fait fausse route. Il avait déjà donné l'ordre de cesser la poursuite, et de renoncer aux mesures de précaution usitées à l'approche de l'ennemi, lorsque, quelques instants avant le jour, plusieurs coups de feu lui firent comprendre qu'il était au contraire sur la bonne voie.

Une reconnaissance très rapidement et très heureusement exécutée par les goums, sous les ordres du capitaine Ducrot[1], apprit au Général que l'Émir était à peu de distance avec tout ce qu'il lui restait de forces, et qu'il se disposait à fuir. En effet, informé de la présence de nos troupes, Abd-el-Kader avait donné l'ordre à son convoi de se diriger vers l'est, tandis qu'il se retirait précipitamment vers l'ouest dans une large plaine terminée au loin par des collines rocheuses et abruptes.

Pour déboucher dans cette plaine, la colonne devait passer un défilé étroit et difficile. Il n'y avait pas une minute à perdre, si l'on voulait profiter de la circonstance. Les dispositions du Général furent rapidement prises : quatre escadrons de Spahis furent lancés en première ligne; à gauche, deux escadrons du 2e de Spahis; à droite, deux escadrons du 1er de Spahis, commandés par le capitaine Abdelal et le lieutenant Du Barail, sous les ordres du chef d'escadrons Desmaisons. Ces quatre escadrons devaient être soutenus par ceux du 1er de Chasseurs d'Afrique, du 2e et du 5e de Chasseurs de France, par un escadron de Gendarmes français, et par un bataillon de Zouaves, qui avaient fait toute la marche de nuit montés sur des mulets de réquisition.

Tandis que les deux escadrons du 2e de Spahis, et l'escadron du lieutenant Du Barail, entraînés par le commandant Desmaisons, s'élançaient à la poursuite du convoi, qu'on supposait commandé par l'Émir, « Abdelal seul », avec son escadron, ne se laissa pas tromper par cette fausse manœuvre de

1. Plus tard, général de division et commandant de corps d'armée.

l'ennemi. Toutefois, l'erreur, rapidement reconnue, et le convoi lestement enlevé, les escadrons de gauche furent remis aussitôt dans la bonne voie, et se portèrent avec la plus grande ardeur à l'attaque principale. Mais ce court moment d'hésitation, avait permis à Abd-el-Kader de prendre un peu d'avance, et lui avait donné le temps de s'échapper à travers les pentes rocheuses, où nos chevaux épuisés ne purent le suivre.

Je ne fus pas dupe, continue le général Abdelal, du subterfuge de l'Émir, et je me précipitai hardiment sur ses traces. Il avait alors quatre kilomètres d'avance. Ce fut une charge effrénée, qui, commencée avant six heures du matin, ne cessa que vers dix heures. Nous arrivâmes à quelques centaines de mètres d'Abd-el-Kader; mais nos chevaux ne purent aller plus loin : exténués de fatigue et à bout de forces après cette course rapide, ils s'arrêtèrent ne pouvant plus faire un pas. Notre proie nous échappait! Nous n'étions plus, du reste, que trente-cinq cavaliers sur quatre cent-cinquante qui étaient partis à la charge. Nous ne rejoignîmes la colonne qu'à cinq heures du soir, et nous arrivâmes tous, hommes et chevaux complètement épuisés[1].

---

1. Le général Abdelal était d'origine égyptienne. Son père, Abdelal-Agha, avait été chef des Mamelouks et agha des Janissaires du Caire. Plus tard, il s'était retiré à Marseille avec sa femme Haoua. C'est dans cette ville que naquit, le 16 juillet 1815, son treizième enfant, Louis Abdelal, celui dont nous nous occupons ici. En 1831, le général Savary, duc de Rovigo, ayant été nommé Général en chef de l'Armée d'Afrique, emmena le jeune Abdelal avec lui, et l'attacha à sa personne en qualité de secrétaire-interprète.

Il donna sa démission d'interprète en 1837, demanda à se faire naturaliser Français, puis il s'engagea, la même année, comme simple cavalier dans les escadrons de Spahis du commandant Yusuf. Abdelal dit, à ce propos, dans ses *Notes inédites*: « C'est sous les auspices de ce vaillant homme de guerre, dont l'origine était à peu près semblable à la mienne, qui m'inspirait une véritable admiration, et dont j'enviais la fortune, que je fis mes débuts dans la carrière militaire. »

Abdelal, qui était brigadier depuis quelque temps déjà, fut nommé

VI

Rentré à Alger le 18 mars au soir, le maréchal Bugeaud adressait au général Yusuf, à la date du lendemain, la lettre si flatteuse que nous reproduisons ci-après, et lui donnait de nouvelles instructions.

GOUVERNEMENT GÉNÉRAL
de l'Algérie
—
Cabinet
—

Alger, le 19 mars 1846.

Général,

J'ai reçu avec bonheur votre rapport sur l'heureuse affaire du 13. *C'est bien joué!* mais c'est aussi de la bonne fortune: car c'est votre résolution de pousser aussi loin de votre infanterie de réserve qui vous a donné le succès.

---

maréchal-des-logis le 13 octobre 1837, c'est-à-dire le jour même de l'assaut de Constantine. Il était nommé sous-lieutenant au titre indigène le 7 juillet 1840, chevalier de la Légion d'Honneur le 3 janvier 1842, et lieutenant le 19 mai de la même année. Mais ayant revendiqué ses droits de naturalisation en juillet 1843, il était nommé, le 13 septembre de la même année, lieutenant au titre français. Il continua ainsi sa carrière jusqu'au grade de général de brigade, auquel il fut promu le 21 août 1870. Il fut nommé général de division à titre définitif le 5 février 1871 ; mais la Commission de révision des grades le remit, le 16 septembre de la même année, général de brigade pour prendre rang du 21 août 1870, date de sa première promotion à ce grade.

Le général Abdelal était admis dans le cadre de réserve à dater du 18 juillet 1877.

Il mourut en 1881.

Ainsi que nous le dirons plus loin, à propos des opérations du général Yusuf, en 1864, dans le Sud algérien, Abdelal, dont les prétentions dépassaient évidemment le mérite, se montra injuste et ingrat à l'égard de son ancien chef, qui ne lui avait jamais fait que du bien.

C'est un événement fort heureux, et qui vient dignement couronner les résultats obtenus par le général Gentil et par Camou.

Je doute qu'après ces trois graves échecs, qui sont plus graves encore pour son influence que pour sa force matérielle, l'Émir ait la puissance d'entreprendre, d'ici à quelque temps, rien de sérieux contre le Tell de la province d'Oran. Néanmoins, vous avez mille fois raison; il ne faut pas nous arrêter. J'approuve entièrement votre projet, et je donne des ordres en conséquence.

La seule grande difficulté c'est d'avoir 200 chevaux à Boghar et de les y nourrir. Je pense qu'il vaudrait mieux les tenir à Médéa et vous les envoyer par fractions à Boghar, et même à Souagui, quand vous les demanderiez, ce que vous devriez faire à l'avance pour être assuré de trouver le renfort réclamé au moment de votre retour.

Aussi, je vais envoyer les 200 chevaux à Médéa, où ils seront à votre disposition. Si vous voulez absolument les avoir à Boghar, on fera tous les efforts nécessaires pour les y maintenir. Mais, s'il fait mauvais temps dans le mois prochain, comme c'est probable, ils auront beaucoup à souffrir, parce que là il n'y a pas d'abri et pas de foin.

Quant à ce que vous gardiez la colonne Camou, je n'y vois aucune difficulté, et j'en donne l'ordre. Au reste, M. le général Marey, dans la lettre qu'il m'écrit de Boghar le 17, est absolument de votre opinion sur ce point.

Je vais aussi tâcher de vous envoyer 100 mulets; comme la cavalerie, ils resteront à Médéa jusqu'à ce que vous les demandiez. Mais vous m'obligeriez beaucoup de tâcher de vous en passer; car nous sommes, à cet égard, dans un grand dénûment. L'entretien en campagne de tant de colonnes a ruiné tous nos mulets.

Le général Marey me mande que vous avez retenu les mulets du Tell. Joints à ceux de prise, ils pourront, je pense, vous dispenser de toucher à ceux du Train.

Le général Marey se charge de vos approvisionnements sur Souagui. Je prends des mesures pour que Boghar et Teniet-el-Ahd soient bien approvisionnés.

Vous ne me dites pas ce que vous avez fait des 800 mulets pris dans l'affaire. Je présume que vous aurez réuni tout ce qu'il y avait de bon pour porter votre infanterie ou vos vivres. C'est une mesure bien importante à prendre, si déjà elle n'est prise. Vous pouvez vous emparer de ceux qu'aurait capturés le goum, en les payant un prix très modéré. S'ils en avaient trop pris, on leur en payerait une partie, et on remettrait les autres au Beylik.

Je présume que c'est d'après les paroles de M. Lacoste que vous supposez Cavaignac à la poursuite de la *Deïra*. Il est très probable qu'elle est en route, ou va s'y mettre pour aller au Djebel-Amour. Je vais instruire M. le général de La Moricière de toutes ces nouvelles.

Si la Deïra vient réellement dans le désert, on sera dégagé de toute préoccupation sur la frontière de l'Ouest, et on pourra tourner ses forces vers le Sud.

J'écris au général de La Moricière pour lui dire que, si cette hypothèse se réalise, il doit former une colonne comme la vôtre soit à Daya, soit à Saïda, pour se trouver au-devant de l'Émir et de la Deïra lorsqu'ils fuiront devant vous.

Si l'Émir se cantonnait dans le Djebel-Amour, la colonne de l'Ouest s'y porterait, et augmenterait de beaucoup les chances de réussite.

Je fais arrêter Kharroubi[1], et je vais l'envoyer en France avec toute sa famille. Ce que Lacoste dit de l'agha Chourar m'étonne beaucoup, parce que cet homme nous a toujours montré du dévouement, et ce qui le prouve, c'est que l'Émir l'a razé; son action est réellement inexplicable.

Tous les Arib sont rentrés auprès de Mahi-ed-Din. Lakhdar-ben-Taleb et Ben-Ferhat, qui les suivaient à un jour de distance avec leurs bagages, ont été attaqués par 15 cavaliers des Ouled-Dris. Lakhdar a été tué, Ferhat s'est échappé, mais tous les bagages ont été pris. Ainsi nous voilà débar-

1. El-Kharroubi, ancien secrétaire de l'Émir, retiré à Alger depuis trois ans, était resté en correspondance avec son ancien maître, et lui faisait souvent passer des avis secrets pouvant lui être utiles.

rassés de l'Agha défectionnaire. La tribu entière a eu beaucoup à souffrir de sa défection.

J'ai reçu vos propositions. Sur les huit que vous me recommandez particulièrement, M. Ducrot se trouve déjà légionnaire. Nous avons reçu avis de sa nomination par le dernier courrier. Je vais comprendre vos autres propositions avec celles du colonel Camou dans un travail que j'enverrai très prochainement au Ministre.

J'ai la plus grande confiance, Général, dans le succès de vos entreprises futures. Mais je dois vous dire que je me contenterais de moins que ce que vous me promettez de faire. Vos relations avec Djedid et Ben-Aouda peuvent avoir un bon résultat, et je vous engage à les continuer. Ce que vous leur promettrez, je le tiendrai, si eux-mêmes exécutent leurs promesses.

Je serais bien heureux, pour la chose publique et pour vous, que vous devinssiez le *Sylla* de l'Armée.

Je vous recommande de songer à vous composer, par les prises que vous avez faites ou que vous ferez, par les contributions que vous imposerez aux tribus coupables, un équipage suffisant pour constituer cette colonne légère que vous rêvez depuis si longtemps, *et dont je suis aussi partisan que vous.*

Un des Berkani, qui a tenté de soulever les Beni-Menasser (les uns l'appellent Abd-el-Melek, les autres El-Azeri), s'est retiré dans l'Ouarensenis avec Hadj-Seghir. Une bonne partie des Attaf l'y ont suivi. Les autres se sont retirés chez les Braz ou près de la redoute de l'oued Rouïna. Le bruit courait dans l'Ouarensenis que l'Émir devait y venir. J'aime à me persuader que vous l'en empêcherez. Si cependant il y venait, je ne tarderais pas à m'y porter. Mais je voudrais n'opérer sérieusement contre cette chaîne de montagnes que dans les premiers jours de mai, lorsqu'il y aura de l'herbe pour nourrir nos animaux. Je crains bien que vous ne trouviez pas dans le Djebel-Amour la végétation assez avancée pour nourrir vos chevaux et mulets.

Il serait bien désirable que vous puissiez remplacer une partie des mauvais chevaux de votre colonne par quelques

bons chevaux pris dans les goums, comme je l'ai fait quelquefois pendant la campagne. Vous nommeriez une Commission de Remonte, qui agréerait ces chevaux, les estimerait à leur valeur moyenne, et les paierait au moyen d'un prix fait par le Comptable de votre colonne. Il serait encore mieux de pouvoir imposer un certain nombre de bons chevaux à des tribus qui viendraient se soumettre.

Le Gouverneur général,
Maréchal DUC D'ISLY.

P.-S. — Je propose Lacoste pour le grade de capitaine. Si, dans le cours de vos opérations, vous avez à vous ravitailler par Teniet-el-Ahd, vous n'aurez pas à conduire vos troupes jusque-là : je ne doute pas que vous ne puissiez vous faire transporter vos approvisionnements en avant de ce poste par Margueritte et Ameur-ben-Ferhat.

FIN DU PREMIER VOLUME

TABLE DES MATIÈRES

DU PREMIER VOLUME

CHAPITRE PREMIER

CHAPITRE II

CHAPITRE III

CHAPITRE IV

CHAPITRE V

CHAPITRE VI

CHAPITRE VII

CHAPITRE VIII

CHAPITRE IX

CHAPITRE X

CHAPITRE XI

CHAPITRE XII

CHAPITRE XIII

CHAPITRE XIV

CHAPITRE XV

CHAPITRE XVI

CHAPITRE XVII

CHAPITRE XVIII

CHAPITRE XIX

CHAPITRE XX

CHAPITRE XXI

CHAPITRE XXII